

LE DÉCAMÉRON

DE

BOCCACE

—

TOME I

PARIS
Isidore LISEUX, Éditeur
Rue Bonaparte, nº 2
1879


LE
DÉCAMÉRON
DE
BOCCACE
—
TOME I

Tiré à mille exemplaires,

plus vingt-cinq exemplaires sur papier de Chine,
numérotés de 1 à 25.



LE DÉCAMÉRON DE BOCCACE

Traduction complète

PAR ANTOINE LE MAÇON

Secrétaire de la Reine de Navarre (1545)

TOME I



PARIS
Isidore LISEUX, Éditeur
Rue Bonaparte, nº 2
1879

AVERTISSEMENT

ES innombrables Conteurs qui sont la gloire de l'Italie, deux ont déjà pris place dans la *Petite Collection Elzevirienne :* Pogge par ses *Facéties*, traduites complétement pour la première fois en Français ; l'abbé Casti, par la plus curieuse de ses Nouvelles galantes, *la Papesse,* une épopée badine et satirique, un petit poëme où l'érudition se cache sous une malice toute Voltairienne.

D'autres choix pourraient encore être faits dans cette copieuse littérature : Franco Sacchetti et ses *Trecento Novelle*, sources d'informations précieuses pour l'histoire anecdotique et dans lesquelles on trouverait aisément un si riche butin ; Giovanni Fiorentino, Luigi da Porto et Giraldi Cintio, qui tous les trois ont eu l'honneur d'inspirer

Shakspeare et de lui fournir, l'un le *Marchand de Venise*, l'autre *Othello*, le troisième *Romeo et Juliette;* Morlini, qui se servit du Latin, comme Pogge, avec moins d'esprit et de concision; Niccolo Franco, ce pauvre diable qui périt au bout d'une corde en expiation d'un mauvais distique sur les Vespasiennes d'un Pape peu endurant, cet original moitié philosophe et moitié satyre : secrétaire de l'Arétin, et amant de l'idéal au point de se créer une Béatrix, comme Dante : auteur de *Priapées*, et capable d'écrire une sorte d'autobiographie amoureuse, où il n'y a rien que d'imaginaire (1); le Bandello, qui fut assez goûté chez nous pour que notre Henri II en fît un évêque Français et

(1) La *Filena,* singulier ouvrage qui serait un chef-d'œuvre s'il n'était d'une prolixité fatigante (Mantoue, 1547, 3 vol. in-12). L'auteur y raconte les enivrements, les jalousies, les déceptions, les désespoirs, les tortures que lui fait éprouver une femme — qui n'existe pas. Il est assez curieux de voir à plus de deux siècles de distance, Franco, un cynique, devinant et présageant le système de Kant, affirmer comme lui que nous ne voyons que nos propres idées, que la réalité nous échappe, que nous créons nous-mêmes ces êtres, ces femmes à qui nous donnons notre amour, notre confiance, à qui nous sacrifions notre vie et qui ne sont que des fantômes de notre imagination.

dont Belleforêt, dans ses *Histoires tragiques*, n'a donné qu'une idée incomplète; Parabosco et ses *Passe-temps* si agréables (*I Diporti*); le Lasca, dont les *Cene* sont d'une observation si piquante, d'un style si vif; Strapparola et ses *Piaccevoli Notti*, suffisamment traduites du reste sous le titre de *Facétieuses nuits du seigneur Strapparole*, par J. Louveau et Pierre Larivey (c'est une des perles de la Bibliothèque Jannet); Luigi Alamanni, Pietro Fortini, Firenzuola, les deux Gozzi, etc. Il y a dans ces maîtres tant d'invention et d'originalité, tant de traits de mœurs intéressants, tant de scènes d'un haut comique et de peintures séduisantes, qu'on regrette de les voir pour la plupart peu connus en France, mal jugés parce qu'ils ont été mal traduits, quelques-uns tout à fait ignorés.

Mais il faut savoir se borner. Les *Facéties* et les *Nouvelles Galantes* sont comme les deux pôles du conte Italien : condensé en quelques pages, ou même en quelques mots par Pogge, avec la netteté et la vigueur que donne la langue Latine, la crudité d'expression qu'elle permet : développé par l'abbé Casti avec une agréable profusion de détails, orné des élégances du vers, dans un idiome abondant et poétique.

Boccace vient naturellement se ranger à côté ou plutôt au-dessus de ses deux émules, si dissemblables entre eux, quoiqu'ils l'aient eu tous deux pour modèle.

Le *Décaméron* est une de ces œuvres impérissables qui rajeunissent avec les siècles au lieu de vieillir, et celle qui porte le plus profondément peut-être l'empreinte de l'époque où elle parut. La joie de revivre y éclate, la grande joie de la Renaissance, quelque chose d'analogue à cette effusion que peint Goethe au commencement de son *Faust*, quand tout le monde sort en habit de fête des maisons closes par le deuil de la Semaine sainte en s'écriant : Christ est ressuscité! Seulement alors c'était l'homme qui, longtemps emmailloté dans le linceul, levait enfin la pierre du tombeau et fêtait lui-même son retour à la vie. Comme pour donner plus de saveur et de raffinement aux voluptés, Boccace a mis pour frontispice à son livre la peste de Florence, tableaux lugubres de la Mort, sinistre emblème du Moyen Age en personne, décharne par les macérations, abêti par la scolastique. Le voile de tristesse que la religion répandait sur ce monde, pour faire désirer d'en sortir, Boccace le déchire en se jouant; ce poison

glacial qu'elle faisait circuler dans les veines pour abolir toute énergie, toute vitalité, Boccace en trouve dans le rire l'antidote tout puissant. Les hiboux du cloître et de l'école pourront continuer à discuter, dans leurs épaisses ténèbres, l'être, la substance, l'accident, la réalité des universaux, les hypostases et autres quintessences de chimères : Boccace a fait reluire ce clair rayon de soleil qui dissipe les ombres et chasse les cauchemars.

La Renaissance, dès son aurore, s'annonce comme un retour plus ou moins franc, mais très-réel et très-spontané au Paganisme, une revanche de longs siècles d'oppression et d'abrutissement. Tel ne prétend que retrouver les titres perdus de l'humanité, restaurer les lettres Grecques et Latines, qui, sans le vouloir, se refait païen. Remettre en honneur les langues d'Homère et de Platon, de Cicéron et de Virgile, c'était en effet renouer une chaîne que le Moyen Age croyait avoir brisée pour jamais, rendre l'essor à la pensée et faire rentrer dans le néant les sciences fausses et stériles. Dérouler le tableau des civilisations et des arts de l'Antiquité, c'était poser les termes d'une comparaison bien périlleuse et montrer au grand jour l'effroyable abaissement, l'ennui mortel où

le catholicisme avait plongé le monde. Les Vertus théologales faisaient maigre figure à côté des trois Graces, et il suffisait de songer aux Dieux de l'Olympe, à ces Dieux toujours jeunes, souriants et robustes, ardentes personnifications des phénomènes naturels, des forces génératrices et des joies de la vie, immuablement assis dans leur sérénité lumineuse, pour faire prendre en dégoût ce culte de l'agonie et de la souffrance, qui étale partout l'image lamentable d'un Dieu supplicié. Qu'est-ce en effet que le catholicisme du Moyen Age, sinon l'abolition de la vie, la religion du sépulcre ? L'homme est fait pour être mangé des vers ; il n'a pas été créé pour agir, mais pour prier. Arrière donc la science, l'étude ; arrière la famille, la patrie, toutes les grandes et nobles affections humaines : ce sont autant de faces du Diable, qui en peut prendre des milliers. L'homme ne doit penser qu'à une seule chose, à son salut ; se demander perpétuellement, jour et nuit, serai-je damné ? s'absorber dans l'espoir des joies paradisiaques réservées aux élus ou dans la crainte de l'enfer qui l'attend, s'il trébuche. Agir, inventer, chercher le progrès, le bien-être, développer sa volonté et son énergie, se laisser prendre au piège de l'ambition, de

l'amour, de la poésie, de l'art, c'est folie; il n'y a de vrai que le tombeau et, par derrière, la vie éternelle. Quelle violente envie de rompre ce réseau de momeries lugubres et de pratiques asservissantes devait tourmenter ceux qui se sentaient faits pour vivre, pour penser et pour agir! Comme ils devaient aspirer à se voir délivrés d'une religion qui, sous prétexte de mâter la chair, privait l'homme de tout ce qui peut le charmer, l'épouvantait, le terrifiait pour le rendre plus docile et le forçait d'user son intelligence à résoudre des questions ineptes ou insolubles! Combien durent être de cœur avec ce Grec enthousiaste qui s'écriait: « Cela ne peut pas durer; revenons-en aux » Dieux d'Homère! »

Boccace est un païen par l'ardeur sensuelle, par le culte de la grace, de la beauté, surtout par le mépris de la mort et de ses terreurs, si chères à l'Église dont elles remplissent l'escarcelle. Pendant que la peste ravage Florence, que le glas sonne, conviant à la prière, invitant à se couvrir du sac de cendre, il rassemble ses jeunes femmes et ses galants cavaliers dans une délicieuse villa qui rappelle les frais ombrages de Tibur et il leur fait mettre en pratique le *carpe diem* des poëtes Épicuriens. Si la

Mort arrive, elle les surprendra le sourire aux lèvres et se passant la couronne de fleurs qui chaque jour désigne le Roi ou la Reine du festin. Ce qui, pour un autre conteur, n'aurait été qu'un cadre ingénieux, devient ici l'œuvre même et lui donne un sens. Dans ce cadre, Boccace a déroulé en cent histoires puisées un peu partout, mais rajeunies avec un art suprême, la vaste épopée héroïque, galante, libertine, tragique ou railleuse que chantent les passions dans le cœur de l'homme; la haine, la jalousie, la vengeance et surtout l'amour, qui les inspire toutes. Paladins des anciens âges que l'on croirait détachés du Cycle d'Artus et de la Table-Ronde, tyrans farouches taillés sur le patron des Ugolin et des Ezzelino, maris débonnaires ou féroces, amants audacieux et entreprenants, gros marchands pleins d'astuce ou de bêtise, prêtres hypocrites, moines enragés de hâblerie ou de luxure, Boccace nous présente l'homme sous toutes ses faces; comme peintre de femmes, il est sans rival. Quelle gracieuse galerie de filles d'Ève, avant ou après la pomme! La Laure de Pétrarque, la Béatrix de Dante sont des êtres vaporeux, insaisissables; les autres idéales figures qui traversent l'épopée du sombre Florentin, la tra-

gique Francesca de Rimini, avec sa plaie au flanc, parcourant l'espace enlacée à son Paolo, la languissante Pia de' Tolomei, fleur fanée dans l'air étouffant des Maremmes, sont des ombres plutôt que des femmes. Celles de Boccace ont plus de corps : elles ont même un corps assez épais, ces grosses et grasses matrones sur lesquelles s'assouvit sans vergogne l'appétit monacal; ces rusées commères si adroites à passer d'un lit dans un autre, à duper leurs maris, à leur boucher le bon œil, à les occuper dans le cuvier pendant que le galant les cajole; ces fringantes courtisanes toutes roides dans leurs robes de brocart et d'une impudence intrépide. L'artiste épris de la beauté des formes comme un païen, un Grec du temps de Praxitèle et de Parrhasius, se révèle en caressant d'un libre pinceau des nudités chatoyantes : la douce et charmante Grisélidis, si jolie en costume d'Ève; la veuve innocente qui, dupée par un facétieux étudiant, s'en va au clair de lune, déshabillée comme une nymphe du Giorgione, guetter sous la feuillée les célestes Demoiselles qui doivent lui ramener son amant; Geneviève et Isola, blondes comme fil d'or, aux cheveux bouclés, entremêlés d'une légère guirlande de pervenche, viennent pêcher dans le vivier,

sous les yeux du Roi de Sicile, et montrent ingénument sous la chemise de lin leurs charmes naissants; dans la forêt de Ravenne, une femme court toute nue et rose à travers bois, talonnée par la meute, poursuivie par le féroce veneur qui sonne du cor à pleins poumons. Dante, le fervent et mystique Chrétien, eût fait de ce supplice l'expiation de quelque crime; il eût cinglé de ses tercets, comme d'un fouet à triple lanière, les épaules de l'épouse adultère ou de la maîtresse infidèle; mais Boccace est un Épicurien : la suppliciée n'est coupable que de vertu, elle a osé résister à l'amour! Peut-être Boccace a-t-il dit son dernier mot sur la femme dans l'histoire de cette séduisante Alaciel, qu'on ne peut voir sans la désirer, qu'on se dispute à coups de couteau, qui passe des bras de celui-ci dans ceux d'un autre, de la cabine des matelots dans le harem d'un pacha, goûte l'amour des vieux et des jeunes, des princes et des voleurs, au milieu de toutes sortes d'enlèvements et d'aventures, puis revient fraîche et souriante à son fiancé, le roi de Garbe, comme si de rien n'était : Bouche baisée ne perd pas de son charme, mais se renouvelle, comme fait la lune.

Ces contes, qui ne sont pas tous aussi

voluptueux et où la licence ne tient d'ailleurs pas plus de place qu'elle n'en occupait alors dans les mœurs, nous sont précieux encore à un autre titre : ils ont servi de passe-port à la libre pensée. Il fallait constamment se tenir en garde contre une théologie ombrageuse, pour qui la pensée était suspecte et qui surveillait d'un œil jaloux tout ce qui pouvait faire échec à ses enseignements. Quand Boccace prit la plume, Cecco d'Ascoli venait d'être brûlé. Les temps n'étaient pas encore mûrs pour la discussion philosophique; mais s'il est défendu de raisonner, on peut toujours rire, peindre les travers, les ridicules, les mœurs, bonnes ou mauvaises, et le conte, avec ses apparences anodines, son franc parler, ses insouciantes allures, fut la petite fissure, bientôt large brèche ouverte, par où la libre pensée s'échappa d'abord. Depuis longtemps nos fabliaux, si plaisants, si naïfs, malheureusement écrits dans un idiome informe, destiné à périr, étaient une mine inépuisable de traits satiriques contre le clergé. Boccace leur a emprunté ce bon curé qui, voulant faire l'amour à une commère, laisse en gage sa soutane, et cet autre qui, se flattant de changer en jument la femme d'un de ses paroissiens, n'est arrêté par le bélitre qu'au

moment où il veut *appicar la coda*. A ces histoires édifiantes, il en ajoute bien d'autres : celle du moine qui couche avec une dévote en se faisant passer pour l'ange Gabriel (on croirait lire l'aventure de la Cadière et du Père Girard); celle de l'abbé qui enferme dans une tombe un mari gênant et lui fait accroire qu'il est en purgatoire, pour l'expiation de ses péchés; celle du Juif qui se convertit au catholicisme après avoir vu de près, à Rome, la vie des cardinaux et des moines, persuadé qu'une religion qui dure depuis des siècles, avec de tels scélérats pour ministres, doit nécessairement être d'institution divine, etc. Nos vieux Gaulois, tout en vilipendant les mœurs des prêtres, n'osaient guère s'en prendre à leurs fourberies et respectaient les dogmes. Boccace va plus loin : il démontre la parfaite égalité des trois religions issues de la Bible, le Judaïsme, le Mahométisme, le Christianisme, dans sa fable ingénieuse des trois anneaux; il se moque des superstitions dans l'histoire de Messire Chappelet, ce voleur émérite qui trompe un prêtre par une fausse confession, est canonisé après sa mort, et dont les reliques font tout autant de miracles, dit le conteur, que celles d'un autre saint; il bafoue les imbé-

ciles à qui un prédicateur exhibe une plume de perroquet comme tombée de l'aile de l'archange dans la chambre de la Vierge, et qui se laissent marquer d'un signe de croix au front avec les charbons retirés sous le gril de Saint Laurent; son impiété va jusqu'à nous montrer la petite Alibech, agenouillée devant l'ermite et assistant à la *resurrezion della carne*, bien avant qu'aient sonné aux quatre coins du ciel les trompettes du Jugement dernier. Se moquer ainsi des choses saintes et des mystères! « La liberté philosophique toute seule eût fait brûler l'auteur, » dit Villemain, « elle prit pour manteau la licence des mœurs; elle a passé sous cette sauvegarde. »

Le charme des récits avait rendu le *Décaméron* si populaire en Italie, que l'Église n'osa se fâcher : elle ne le prohiba qu'au concile de Trente; leur hardiesse irrévérente fit sa faveur auprès des Protestants. On s'en amusait depuis longtemps en France, à cette cour brillante du héros de Marignan, où tout le monde lisait et parlait l'Italien, et surtout dans ce petit cénacle d'esprits indépendants, groupés autour de Lefèvre d'Etaples et de Marguerite de Valois, sincèrement religieux au fond, mais qui détestaient les vices et les

désordres du clergé catholique, regardaient le monachisme comme un fléau et préludaient à la Réforme en se moquant des superstitions ridicules, des saints équivoques et du culte des reliques. Pour eux, Boccace faisait plaisamment écho à Calvin, l'adversaire impitoyable des prépuces de Jésus-Christ, du vin des Noces de Cana, des patins et des peignes de la Vierge Marie, du bouclier de S. Michel archange, « toutes inventions de néant, forgées pour attraper deniers aux peuples, » et les attirait autant par cette conformité avec leurs propres aspirations que par l'art exquis avec lequel il avait transfiguré les naïfs produits de la vieille veine Gauloise. Marguerite, dans sa retraite de Nérac, en commanda une traduction Française à son secrétaire, Antoine Le Maçon, pour remplacer une ancienne imitation, démodée et hors d'usage, qu'avait publiée Laurens de Premierfaict dès la fin du XIVe siècle. Antoine Le Maçon s'acquitta de sa tâche avec tant de goût et d'exactitude, que son travail est devenu en quelque sorte définitif : Sabatier de Castres s'est borné à le retoucher prétentieusement, tout en donnant sa traduction comme nouvelle. Mieux vaut laisser dans son intégrité, avec ses tournures naïves, ses périodes quelquefois

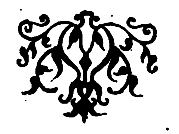
embarrassées et ses expressions archaïques mais pleines de saveur, cette langue du XVIe siècle en comparaison de laquelle la nôtre, plus châtiée et plus régulière, semble fade.

Boccace a dédié son œuvre « aux pauvres Dames qui, retirées de leurs vouluntez et plaisirs, par le vouloir des pères, des mères, des frères et des marys, le plus du temps demeurent enfermées dans le petit circuit de leurs chambres »; il pensait surtout à celles qui aiment, car il ne faut aux autres, ajoute-t-il, que l'aiguille, le fuseau et le rouet. Quoique aujourd'hui les femmes soient moins strictement recluses qu'au temps où la reine Berthe filait, elles se délectent encore aux romans d'amour, à l'exception de celles qui font « les desdaigneuses et les succrées », et c'est à elles que l'on songe tout naturellement en réimprimant le *Décaméron*. Aussi a-t-il semblé superflu de l'accompagner de notes historiques ou philologiques : l'érudition alourdirait ces pages légères. Rappelons-nous que Léonard de Vinci en faisait écouter la lecture à Monna Lisa, pour amener sur ses lèvres ce sourire ambigu qu'il a pour jamais fixé dans sa Joconde.

On a reproduit exactement, dans la p sente édition, les ornements typograp ques et les vignettes de l'édition Lyonnaise Guillaume Rouille, 1551, in-16. Les vignet passent pour être de Salomon Bernard, s nommé le *Petit Bernard,* le graveur de Bible dite de Lyon, et sont tout au mo dans sa manière. Ces vieux bois, d'une e: cution savante, s'encadrent bien dans le te: et s'harmonisent avec le style du XVIe siè mieux que ne pourraient le faire des dessi d'une touche et d'un sentiment modern si parfaits qu'ils fussent comme œu d'art (1).

ALCIDE BONNEAU.

(1) Tous les ornements et vignettes en quest ont été gravés à nouveau par un artiste habile consciencieux, M. Alfred Prunaire.





LE

DECAMERON

DE M. IEAN BOCACE FLORENTIN,

*

NOUVELLEMENT TRAduict d'Italien en Françoys par maistre Antoine le Maçon conseiller du Roy, et tresorier de l'extraordinaire de ses guerres.



A LYON,

Chez Guillaume Rouille, à l'Escu de Venise.

M. D. LI.

1



Le verd Laurier, qui la teste environne
Du Certaldin plus que soy-mesme haut,
En tel endroit à son devoir défaut,
Estant plustost couronné que couronne.

DIXAIN AUX LECTEURS

Voyez, Lecteurs, ceste belle leçon
Plus à priser que nul riche édifice,
Que pour vous a basty nostre Maçon,
Maçon accreu du Roy par son service.
Si congnoistrez que moins n'est son office
(Si bien faisant) de livres translater,
Que manier finances et compter :
Car Bocace est icy mieux recongneu,
Que si luy-mesme, à se faire escouter,
Fust de Florence en France revenu.



A TRÈS-HAULTE

et très-illustre Princesse Marguerite de France, sœur unique du Roy, Royne de Navarre, Duchesse d'Alençon et de Berry, Antoine le Maçon, Conseiller dudict Seigneur, Receveur général de ses finances en Bourgoigne, Trésorier de l'extraordinaire de ses guerres, et vostre très-humble Secrétaire, perpétuelle félicité.



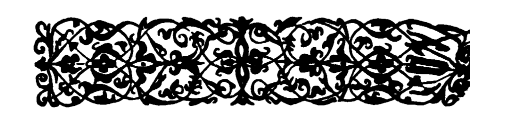
S'IL vous souvient (ma Dame) du temps que vous feistes séjour de quatre ou cinq moys à Paris, durant lequel vous me commandastes (me voyant venu nouvellement de Florence, où j'avoye séjourné un an entier) vous faire lecture d'aucunes nouvelles du *Décaméron* de Bocace, après laquelle il vous pleut me commander de traduire tout le livre en nostre langue Françoyse, m'asseurant qu'il seroit trouvé beau, et plaisant : je vous fey lors responce que je sentoye mes forces trop foybles pour entreprendre

une telle œuvre. Et mes raisons estoient, que Bocace avoit esté (comme j'ay tousjours ouy dire aux plus sçavans) l'homme de toute l'Italie qui a paradventure le mieux escrit en sa langue que nul autre fit oncques, voyre, jusques à soustenir que Cicéron, ne Démostène n'avoient point mieux, ne plus proprement et aysément parlé, l'un en Latin, et l'aultre en Grec, que Bocace avoit fait en Tuscan; et d'avantage, j'avoys ouy dire à plusieurs de sa nation qu'ilz ne pouvoient penser, ne croyre, qu'il fust possible qu'on le sceust bien traduire en Françoys, ne dire tout ce qu'il avoit dit : mesme ayans veu par cy-devant quelque telle quelle traduction d'aucuns qui se sont vouluz mesler de le traduire, qui y ont si très-mal besongné qu'il n'est possible de plus. Et eux pensans qu'icelle traduction fust le mieux qu'on eust sceu escrire en Françoys, ont voulu aussi inférer qu'on ne l'eust sceu mieux rendre en nostre langue qu'il estoit en ladicte traduction. Avecques ce je confesseray certes, qu'en ce temps-là trop plus qu'à ceste heure mon opinion estoit, que nostre langue ne fust si riche de termes, et vocables, comme la leur. Après cela ma principalle (ce me semble) et plus raisonnable excuse estoit, la cognoissance que j'avoye de moy-mesmes qui suis natif du païs de Daulphiné, où le langage maternel est trop eslongné du bon Françoys, et qui n'avoye encore jamais pensé à traduire aucune chose,

sçachant très-bien que je ne sçauroye si bien faire, que je n'en receusse plutost blasme que louange, veu mon estat et profession qui requièrent employer le temps à autre chose qu'à traduyre livres. Toutesfois, ma Dame, il ne vous pleut recevoir aucune de mes excuses, et me remontrastes qu'il ne falloit point que les Tuscans fussent en telle erreur de croire, que leur Bocace ne peust estre représenté en nostre langue, aussi bien qu'il est en la leur, estant la nostre devenue si riche, et copieuse, depuis l'advènement à la couronne du Roy vostre frère, qu'on n'a jamais escrit aucune chose en autres langues qui ne se puisse bien dire en ceste-cy : demourant vostre volenté arrestée que je le traduysisse quand j'en auroye le loysir. Quoy voyant, et désirant toute ma vie faire plus, si je pouvoye, que le possible pour vous obéir, je commençay de là à quelque temps à traduyre une desdictes nouvelles, puis deux, puis trois, et finablement jusques au nombre de dix, ou douze, des plus belles que je sceu choysir : lesquelles je laissay voir après, tant à ceux de la nation Tuscane, que de la nostre, qui tous me firent acroire qu'elles estoient (sinon bien) au moins très-fidellement traduictes. Parquoy me laissant ainsi doucement tromper (si tromperie y a), je me suis depuis mis à le commencer par un bout, et le finir par l'autre : ayant en toute ma traduction prins peine de ne dire en nostre langue plus ne

moins que Bocace a faict en la sienne. En quoy vous pouvez estre asseurée, ma Dame, que le désir d'en recevoir aucune louenge n'a tant eu de force à le me faire commencer et achever, comme le seul commandement qu'il vous a pleu m'en faire par plusieurs fois. Mais quand je l'ay depuis veu et reveu pour le cuider faire mettre en lumière, je suis entré en un doubte, comme Bocace mesmes entra en plusieurs, pensant certainement qu'il s'en trouvera bien quelques uns entre ceux qui ne servent en ce monde que de reprendre les œuvres d'autruy, ou si mieux ne sçavent, s'en mocquer plustost qu'ilz ne sçauroient imiter ceux qu'ilz reprennent, et pareillement quelques femmes desdaigneuses et succrées, qui s'esbairont (s'ilz se mettent à lire, ou escouter tout le livre, trouvans peut estre en quelques lieux aucunes nouvelles, qui sont follastres et plaisantes) comment moy, tant chargé de gros affaires publicques, me suis amusé à les traduyre. Autres diront, puisque je me vouloye mesler de traduyre d'Italien en Françoys, que j'eusse mieux faict d'employer le temps à quelque autre œuvre de plus grand fruict. A quoy je vueil bien respondre, et asseurer les premiers, que je n'y ay jamais consummé jour ne heure, si ce n'a esté ou pour vous obéir, ou pour quelquefois récréer l'entendement; et que quand les affaires ont duré, et qu'on m'a faict cest honneur de m'y employer, j'ay laissé reposer cest œuvre, et

me suis parforcé de faire mon devoir en ce que j'ay manié, au contentement du Roy et de ses principaux ministres. Et quant aux autres qui voudront dire, que je devoye despendre le temps à traduyre quelque autre livre de plus grand fruict, j'emploieray pour moy, en cest endroit, ce que Bocace dit au proesme de sa quatriesme journée et à la conclusion de son livre, où je les remetz. Les asseurant bien qu'ilz ne veirent par adventure de leur vie œuvre de plaisir d'où l'on peust plus cueillir de fruict qu'on fera de ceste-cy, s'ilz l'y veullent bien chercher : aussi qui en voudra faire mal son proffit, le livre ne les en gardera point. Mais s'il vous plaist, ma Dame (puis que le tout provient de vostre commandement et bon vouloir), faire tant de bien à Bocace qui a faict le livre, et à moy, qui l'ay traduict par vostre dict commandement, tant d'honneur que d'avouer ledict livre pour bon et digne d'estre veu par tout, vous clorrez la bouche à tous ceux qui voudront mesdire de Bocace, et se mocquer de moy : qui de tant moins me soucieray de leur présumptueux et téméraire parler, comme plus j'estime et hault loue vostre bon jugement, accompagné de l'auctorité et grandeur de vostre tant favorable protection, soustien, et adveu : soubz la conduicte desquels nostre Florentin va asseurément commencer à parler le commun langage Françoys, ainsi que vous orrez présentement.



AUX LECTEURS[1]

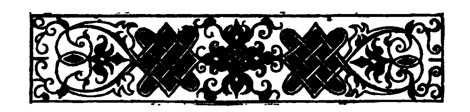
A *Nation Françoyse se peult bien vanter aujourd'hui (Seigneurs Lecteurs) que la présente traduction du* Décaméron *de Bocace, nous est une très-grande preuve et tesmoignage certain de la richesse et abondance de nostre vulgaire François. Car d'autant que par l'industrie et vigilance des bons et doctes personnages de ce royaume, il a esté durant ce règne traduict et mis en nostre langue, plus grand nombre des hystoires Grecques, et des livres Latins, que non pas des Italiens et Toscans, et que ceux qui peuvent rendre jugement sur cecy, tiennent et confessent, que nostre cotidien langaige se range plus facilement en traduction avec le Grec, que avec le Latin, tant*

1. Avertissement d'Estienne Roffet, dit Le Faulcheur, libraire à Paris.

pour la manière du parler, comme pour la proximité de plusieurs motz, accentz, et prononciations : il fault bien qu'il s'en ensuive nécessairement, que le Toscan, filz aisné du Latin, n'est moins difficile à tourner en nostre commun parler, que le Latin mesmes, ou le Grec. Ce néantmoins, vous avez icy en François le plus beau et plus estimé livre Toscan (pour le subject et matières dont il parle) que jamais ait esté faict en Italie, par Bocace, ne autres quelconques de sa nation, si ceux qui ont le premier lieu en la cognoissance d'icelle langue, méritent d'en estre creuz. Voire, et en Françoys, si bon, si courtisan, et si bien représenté, que les cachées richesses et incogneuz ornementz de nostre bien parler se peuvent non conférer seulement, ains aussi préférer à toutes les autres estrangères. Je ne m'arresteray à vous r'amener en compte l'autre traduction du vieil temps : car elle estoyt de si peu de mérite que j'estime que nul homme de bon esprit ne voudroyt maintenant la regarder seulement par le tiltre : aussi que je pense qu'elle ayt pris telle fin que l'on pouvoyt attendre d'elle, après ceste-ci qu'un très-expert Maçon a si bien fondée et bastie qu'elle n'est point pour se démoulir ou ruiner à jamais : dequoy vostre veue propre vous pourra faire foy. Mais, à fin que l'ayez en plus grande commodité, nous vous l'avons rangée en cette forme manuelle, tellement nettoyée des fautes qui se pouvoyent trouver ès pré-

cédentes impressions, que nostre dil vous y apparoistra manifestement : e récompense, vous prions aussi de n voir tel gré qu'on le doyt espérer et a de toute bonne recongnoissance. A D





CY COMMENCE

LE

LIVRE NOMMÉ DÉCAMÉRON

et surnommé Prince Galliot, auquel sont contenues cent Nouvelles racomptées en dix journées par sept Dames et trois honnestes jeunes Hommes.

PROLOGUE DE BOCCACE



'EST chose humaine d'avoir compassion des affligez : et encores qu'à chascune personne il soit bien séant, ceux là mesmement y ont plus d'obligation qui autresfois ont eu besoing de confort, et l'ont trouvé en aucuns. Entre lesquelz si jamais personne en eut affaire, et qu'il l'ayt eu pour aggréable, ou bien qu'il en ayt receu contentement, je suis l'un de ceux-là. Pource que, dès ma première jeunesse jusques à présent, je fuz

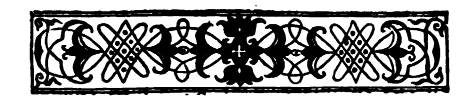
outre mesure embrasé d'une amour que je mis en lieu haut et noble, trop plus paradventure que à ma basse condition me sembleroit (en le disant) apartenir, combien que j'en fusse loué et beaucoup plus estimé de ceux qui estoyent discretz, et à la congnoissance desquelz cecy parvint. Néantmoins elle me fut fort pénible à supporter, non certes pour la cruaulté de la Dame que j'aimoye : mais pour la trop abondante ardeur conceue d'un appétit peu reiglé en mon entendement, laquelle me faisoit souventes fois sentir plus d'ennuy et de peine que besoing ne m'eust esté, par ce qu'elle ne me laissoit demourer content en aucun convenable estat. Auquel ennuy les plaisans deviz et louables consolations d'un mien amy me donnèrent tant d'allégement, que j'ay ferme opinion par icelles estre eschapé que je ne soye mort : mais comme il pleut à celuy lequel, estant éternel, a voulu par loy immuable mettre fin à toutes choses mondaines, mon amour par dessus tout autre fervent (et lequel nulle force de délibération, de conseil, de honte évidente, ou de péril qui s'en feust sceu ensuyure, n'avoit jamais peu ne rompre ne ployer) se diminua de soymesme par succession de temps, de sorte que seulement il m'a laissé de soy en l'entendement ce plaisir qu'il a acoustumé de donner à ceux qui ne nagent trop avant en ses plus profondz abismes. Parquoy, là où il souloit estre pénible et fascheux, mainte-

nant (ayant chassé tout travail arrière) je sen qu'il est demouré très-plaisant. Mais combien que la peine soit cessée, pour cela ne s'en est fuy le souvenir des plaisirs récenz, et qui m'ont esté faictz par ceux qui par la bien vueillance qu'ilz me portoyent estoyent desplaisans de mes travaux, et ne les oubliray jamais (comme je croy) sinon par mort. Et pource que la recognoissance des bienfaictz et plaisirs est (comme il me semble) entre les autres vertuz grandement à louer, et pareillement le contraire à blasmer : pour non sembler ingrat j'ay en moymesmes délibéré (maintenant que je me puis dire en liberté) de vouloir en ce peu que je pourray, pour eschange de ce que j'ay receu, donner aucun allégement, je ne dy pas à ceulx qui m'aydèrent (parce que paradventure par leur bon sens, ou par leur bonheur ils n'en sont en aucune nécessité), mais bien à ceux qui en ont besoing. Et combien que mon confort puisse estre et soit assez peu de chose aux nécessiteux, néantmoins il me semble le devoir plustost donner là où le besoing apparoist plus grand : tant pource qu'il y prouffitera plus, comme pource qu'il y sera trouvé meilleur. Et qui sera celuy qui voudra nyer qu'il ne soit trop plus convenable donner confort aux pauvres Dames qu'aux hommes ? Elles, comme honteuses et timides, tiennent le plus souvent dedans leurs cueurs délicatz les amoureuses flammes cachées, lesquelles combien plus de force

elles ayent que les manifestes, ceux le sçavent qui l'ont esprouvé. Et oultre cecy, retirées de leurs vouluntez et plaisirs par le vouloir des pères, des mères, des frères et des marys, le plus du temps demeurent enfermées dans le petit circuit de leurs chambres : là où, quasi contrainctes comme oysives de demourer assises, voulans ores une chose et ores non, forgent en une mesme heure en elles-mesmes divers pensemens : lesquelz il n'est possible qu'ilz soient tousjours plaisans. Et si à l'occasion d'iceux survient en leur entendement aucune mélancolie meue d'amoureux désir, il fault qu'avecques peine et fascherie grande elles y demeurent, si par fortune avecq' nouveaux et plaisans deviz elles n'en sont ostées. D'avantage il faut confesser qu'elles sont moins fortes que les hommes à soustenir les ennuyz : ce que pas n'advient ainsi des hommes qui ayment, comme nous pouvons veoir appertement : car s'ilz ont aucune mélancolie, ou qu'ilz soyent chargez et travaillez de divers pensemens, ilz ont mille moyens de les alléger, ou de les oublier. Pource que, quand ilz veullent, ilz ne sont en telle nécessité qu'ilz ne puissent aller et venir çà et là, ouir et voir beaucoup de choses, voler, chasser, pescher, aller à cheval, jouer ou marchander : chacun desquelz moyens a force de retirer du tout ou en partie l'entendement à soy, et de l'oster du pensement ennuyeux, au moins par quelque espace de temps : après

lequel par un moyen ou par autre la consolation survient, ou bien l'ennuy se diminue. A fin doncques que par moy le péché de la fortune soit en partie amendé, laquelle, où moins y avoit de force (comme nous voyons ès pauvres dames) là plus elle a esté chiche d'ayde et support, je vueil et enten, pour le secours de celles qui ayment (car il ne fault aux autres que l'éguille, le fuzeau et le rouet), racompter cent nouvelles ou fables, ou parabolles, ou histoires, comme nous les voudrons baptiser : récitées en dix journées, par une honneste assemblée de sept dames, et trois honnestes jeunes gentilz hommes, durant le temps pestilencieux de la dernière mortalité : ensemble aucunes chansonnettes desdictes dames chantées à leur plaisir. Èsquelles plaisantes nouvelles on verra plusieurs estranges cas d'amour, et autres aventures advenues, tant de nostre temps que anciennement ; desquelles les dames qui les liront pourront prendre (des plaisantes choses en icelles monstrées) plaisir et prouffitable conseil : d'autant qu'elles pourront congnoistre ce qui est à éviter, et ce qui est à ensuyvre. Ce que si ainsi advient (que Dieu vueille), en rendons graces à Amour, lequel, en me délivrant de ses liens, m'a octroyé le pouvoir de tascher d'employer le temps à chose qui leur soit agréable.



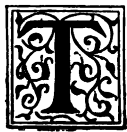


CY COMMENCE

LA PREMIÈRE JOURNÉE DU DÉCAMÉRON

en laquelle (après démonstration faicte par l'Autheur, pour quelle occasion il advint que les personnes dont on orra cy parler, se deussent assembler pour conter des Nouvelles), on devise, soubz le gouvernement de ma dame Pampinée, de ce qui plus vient à l'idée de chacun.





OUTES les fois (ô gracieuses Dames) que, pensant en moy-mesme, je regarde combien vous estes naturellement pitoyables, autant de fois je congnoy que la présente œu-

2.

vre aura, à votre jugement, fascheux et ennuyeux commencement, aussi bien comme est douloureuse la souvenance qu'elle porte en son front de la pestilencieuse mortalité dernière, universellement dommageable à chascun qui la veit ou qui autrement la congneut : mais je ne vueil pourtant que cecy vous espouvente d'en lire plus avant, comme si quasi on ne la devoit veoir, sinon avec souspirs et larmes : ains vueil et désire que cest horrible commencement ne vous soit autre chose qu'est une montagne haute et droite à ceux qui font longz voyages à pied, après laquelle on voit assise une belle et plaisante plaine, laquelle vient de tant plus à plaisir, comme la peine du monter et descendre a esté plus grande; car tout ainsi que le plaisir prend fin par la douleur, pareillement les ennuyz prenent fin par une joye survenante.

Après ceste briefve fascherie (briefve dis-je d'autant qu'elle est contenue en peu d'escript), suyt incontinent la doulceur et le plaisir que je vous ay cy-devant promis : lequel paradventure on n'espéroit d'un tel commencement, si je ne le vous promettoye. Et en vérité si j'eusse peu honnestement vous mener là où je désire, par autre part que par un si rude sentier comme est cestuy-cy, je l'eusse volentiers faict : mais pource que sans ceste narration ne se pouvoit démonstrer quelle fust l'occasion pourquoy les choses qu'on lira cy-après advindrent, je

me metz (quasi contrainct par nécessité) à les escrire.

Je dy donc que nous estions desjà parvenuz à l'An de la salutaire incarnation de Jésu-Christ mil trois cens quarante huict, quand la pestifère mortalité parvint en l'excellente cité de Florence, belle par dessus toute autre d'Italie : laquelle peste, par opération des corps supérieurs, ou bien pour noz iniquitez, fut envoyée sur les mortelz par la juste ire de Dieu ; et aucuns ans au paravant print son commencement ès parties d'Orient, lesquelles elle priva d'une quantité innumérable de vivantz : puis sans arrester s'estendit d'un lieu en autre continuant vers l'Occident misérablement jusques en la dicte cité. Et là, n'y servant aucun sens ou providence humaine, par lesquelz la ville fust de plusieurs immundices nettoyée par les officiers à ce ordonnez : ne pareillement avoir deffendu l'entrée à chascun malade, et plusieurs autres conseilz et délibérations faictes pour la conservation de la santé, ne encores les humbles supplications faictes à Dieu par les dévotes personnes, non seulement une fois, mais plusieurs en processions ordonnées et en autres manières, environ le commencement de ladicte année commença d'une sorte esmerveillable à démonstrer ses douloureux effectz : non pas comme elle avoit fait en Orient, là où quiconques seignoit du nez monstroit signe manifeste de mort inévitable : mais icy au

commencement naissoient aux enfans masles et femelles, ou en l'eyne, ou soubz les esselles, certaines enfleures, dont aucunes croissoient comme une pomme de moyenne grosseur, les autres comme un œuf, et aucunes plus grosses, et aucunes autres moindres, lesquelles en langaige vulgaire on nommoit *bosses* : et en brief temps desdictes deux parties du corps commença ladicte bosse mortifère à naistre et venir indifféremment par toutes les autres parties d'iceluy. Et de cecy après commença la qualité de ladite maladie à se changer en taches noires ou bleues, lesquelles aparoissoient à plusieurs ès braz, par les cuysses, et en chacune autre partie du corps, aux unz grandes et rares, et aux autres menues et espesses. Et tout ainsi que la bosse avoit esté au commencement et estoit encor' indice certain de prochaine mort : autant en estoit à chacun de ceux à qui ces taches venoient, pour la guérison desquelles maladies il sembloit que ne conseil de Médecin, ne vertu de médecine, n'y vaulsissent ou feissent aucun remède : ains plustost, ou que nature, de malheur, ne le voulust souffrir, ou que l'ignorance des Médecins ne congneust dont elles procédoient : et par conséquent, n'en sceut prendre bonne résolution. Outre le nombre desquelz sçavans en l'art, plusieurs tant femmes que hommes, sans jamais avoir eu aucune doctrine de médecine, devindrent Médecins : tellement que non seulement

peu en guérirent, mais mouroient presque tous dedans le troisiesme jour après que lesdictz signes apparoissoient, les unz plustost et les autres plus tard : et le plus souvent sans aucune fiebvre ou autre accident. Et fut encore ceste peste de plus grande force : par ce qu'elle s'attachoit par la fréquentation des malades aux personnes saines, ne plus ne moins que fait le feu aux choses seiches ou oinctes quand elles sont bien près de luy. Et plus encor' eut-elle de violence, et malice : car, non seulement le parler ou le fréquenter avec les malades donnoit le mal aux sains, ou occasion de commune mort : mais encores le toucher aux habillemens ou quelque autre chose des malades qu'on maniast, ou qu'on s'en servist, sembloit qu'il transportast le mal avecques soy à celuy qui les touchoit. C'est chose admirable à ouyr ce que je vueil dire, laquelle si des yeux de plusieurs et des miens n'avoit esté veue, à grand peine oseroye-je non seulement l'escrire, mais ne aussi le croire, encores que je l'eusse ouy d'homme digne de foy. Je dy que de si grande efficace fut la qualité de la peste susdicte à s'attacher et prendre de l'un à l'autre, que non seulement d'homme à homme, mais feit cecy qui plus est, et que plusieurs fois visiblement on a veu, c'est àsçavoir, que les habillemens ou quelque autre chose qui eust esté au malade ou mort de telle maladie, estans touchez ou ma-

niez d'une autre beste hors de l'espèce de l'homme, non seulement la contaminoient du mal, mais celle-là qui les touchoit en mouroit bien tost après. Dequoy mes yeux (comme cy-dessus est dict) prindrent un jour entre autre telle expérience que, estans jettez en une rue publique les drappeaux deschirez d'un pauvre homme mort de telle maladie, et s'aprochans à eux deux pourceaux, lesquelz (selon leur coustume) les prindrent premièrement avec le groing, et après avec les dentz, puis les secouèrent par les joues, tous deux en un instant après (ayant faict un tour ou deux) tombèrent mortz par terre sur les drapeaux qu'ilz avoient tirez à leur male adventure, comme s'ilz eussent prins du venim. Lesquelles choses et autres semblables ou plus grandes, engendrèrent diverses peurs et imaginations à ceux qui demeuroient vivantz; et presque tous tendoient à une fin assez inhumaine et peu charitable : c'est à-sçavoir, d'éviter et de fuyr les malades et ce qu'ilz avoient touché; et ainsi faisant pensoient chascun acquérir salut à soy-mesme. Il y en avoit aucuns qui considéroient que le vivre sobrement et se garder de toute superfluité peust beaucoup résister à un tel accident. Et s'estans assemblez en une bende vivoient ainsi séparez de toute autre compagnie, s'assembloient et s'enfermoient aux maisons où il n'y avoit aucun malade : là où pour mieux vivre ilz usoient de viandes délicates et vins



excellentz, et fuyoient toute luxure sans parler à personne qu'entre eux, ne vouloir ouyr parler de dehors de mortz ou de malades, et avec instrumens et tous les plaisirs qu'ilz pouvoient avoir, passoient le temps. Il y en avoit d'autres de contraire opinion, lesquelz affermoient qu'il n'y avoit médecine plus certaine à si grand mal que de boire beaucoup, et se resjouyr, chanter à tous propos, aller çà et là, et satisfaire à l'appétit de toute chose qu'il pouvoit souhaicter, et se rire et mocquer de ce qui advenoit; et ainsi comme ilz le disoient l'exécutoient jour et nuict, car ilz s'en alloient maintenant à une taverne, et tantost à une autre : vivant sans reigle et sans mesure. Et cecy faisoient-ilz trop plus souvent ès maisons d'autruy : pourveu qu'ilz y sceussent quelque chose qui leur vinst à plaisir et à gré. Ce qu'ilz pouvoient facilement faire : parce que chascun (comme si plus il ne devoit vivre en ce monde) avoit comme soy-mesme mis à l'abandon tout ce qu'il avoit. Au moyen dequoy la pluspart des maisons estoient devenues communes, et autant en usoit l'estranger (pourveu qu'il y voulust venir) comme eust peu faire le seigneur propre. Si est-ce que avec toute ceste bestialle délibération tousjours fuyoient-ilz tant qu'ilz pouvoient les malades, et en telle affliction et misère de nostre cité, l'auctorité vénérable des loix, tant divines que humaines, estoit quasi destruite à faute de

ministres et exécuteurs d'icelles. Lesquelz estoient tous ou mortz ou malades comme les autres, ou bien demourez si seuletz, et en si grande nécessité de serviteurs et valetz, qu'ilz ne pouvoient faire aucun office : parquoy il estoit licite à chacun de faire ce qu'il vouloit.

Plusieurs autres observoient une moyenne vie entre les deux dessusdictz, ne faisans si grande diète de viande comme les premiers, ne aussi se abandonnans tant à boire et aux autres dissolutions comme les secondz, mais usoient de toutes choses à sufisance selon leurs appétitz, et sans s'enfermer alloient çà et là, en portant à la main, les unz des bouquetz de fleurs, les autres herbes odoriférantes, et autre diverse manière d'espiceries, les mettantz souvent au nez, estimans estre chose très-bonne avec telles choses conforter le cerveau, comme ainsi feust que l'aer ressembloit tout engrossy de la puanteur des corps mortz et des maladies, et des médecines. Aucuns autres estoient de plus inhumaine opinion (combien par adventure qu'elle feust la plus seure), disans qu'il n'y avoit meilleure médecine contre la peste ne si bonne que le fuyr d'avec eux. Et meuz de cest argument, ne se soucians d'aucune chose que d'eux-mesmes, plusieurs et hommes et femmes abandonnèrent la propre cité, leurs propres maisons, leurs lieux et leurs parens et leurs biens, et cherchèrent ceux d'autruy, au moins leurs villages : comme

quasi si l'ire de Dieu, pour punir l'iniquité des hommes avec ceste peste, ne deust opprimer sinon ceux qu'elle trouveroit encloz dedans les murs de leur cité : ou bien pensans qu'en icelle il ne deust plus demourer aucune personne, et que sa dernière fin feust venue. Et combien que ceux-cy avec leurs diverses opinions ne mourussent tous, si est-ce aussi que tous n'eschappoient pas; ains estans devenuz malades plusieurs des unz et des autres dessusdictz, et ayans donné eux-mesmes par tout l'exemple de fuyr (lors qu'ilz estoient sains) à ceux qui demouroient en santé, ilz languissoient par tout comme abandonnez. Or laissons à part que l'un citoyen fuyst l'autre et que quasi aucun voysin n'eust soucy de l'autre, ne que les parens peu de foys ou jamais se visitassent, et encores de loing: ceste tribulation estoit entrée dedans le cueur des hommes avec si grand espouventement, que l'un frère abandonnoit l'autre, l'oncle le neveu, la sœur le frère, et plusieurs foys la femme le mary. Et qui plus grand'chose est et quasi incroyable, les pères et les mères fuyoient de visiter et servir leurs enfans, tout ainsi comme s'ilz n'eussent esté à eux. Au moyen dequoy il ne demoura autre chose à ceux qui en nombre inestimable d'hommes et femmes devenoient malades, que la charité des amys (et de ceux-cy y en eut peu) ou l'avarice des serviteurs, lesquels servoient contrainctz par gros et desraisonna-

bles salaires, combien que pour tout cecy il s'en trouvoit encor' bien peu : et ceux-là estoient hommes et femmes matérielz et de gros entendement, qui jamais au paravant n'avoient servy à telles nécessitez; lesquelz encor' ne servoient d'autre chose que de bailler aux malades quelque chose qu'ilz demandoient, ou de regarder quand ilz mourroient, et faisans ainsi telz services, le plus souvent eux-mesmes avec leur gaing se perdoient, tellement que de cette nécessité de se veoir ainsi abandonnez des voysins, parens, et amys, et d'avoir indigence de serviteurs, vint une coustume non jamais au paravant ouye, qu'il n'y avoit femme tant belle, jeune ou noble feust-elle, qui devenant malade se souciast d'avoir pour son service un homme feust-il jeune ou autre : et n'avoit aucune honte luy monstrer toutes les parties de son corps, comme elle eust fait à une femme, si la nécessité de son mal le requéroit. Ce qui fut par après, à celles qui guérirent, occasion paradventure de moindre honesteté. Et oultre ce il s'en ensuyvit la mort de plusieurs, lesquelz fussent eschappez si par fortune ilz eussent esté secouruz. Au moyen de quoy, tant pour la faute des remèdes convenables (lesquelz les malades ne pouvoient avoir) que par la force de la peste, la multitude de ceux qui de jour et nuict mouroient estoit si grande que c'estoit chose espouventable, non seulement de le veoir, mais de l'ouyr dire. Parquoy la né-

cessité quasi engendra, entre ceux qui demourèrent vivans, certaines coustumes toutes contraires aux premières dont souloient user les habitans de la ville.

La coustume souloit estre (comme encores nous voyons qu'elle est) que les femmes parentes et voysines s'assembloient en la maison du trespassé, et là avecques celles qui luy estoient plus proches, ploroient; et d'autre part au devant de ladicte maison (avec ses plus prochains parens) se assembloient les voysins, et beaucoup d'autres citoyens, et selon la qualité du trespassé y venoit le clergé, puis estoit par ses semblables porté sur les espaules avec pompe funèbre de torches et de chantz en l'église qu'il avoit esleue avant sa mort. Lesquelles choses, après que la fureur de la peste commença à croistre, toutes ou la pluspart d'icelles cessèrent, et survindrent d'autres nouvelles coustumes en leur lieu : par ce que non seulement mouroient les gens sans avoir beaucoup de femmes autour de soy, mais il y en avoit assez qui passoient de ceste vie sans tesmoingz, et peu en y avoit de ceux à qui les pitoyables plainctz et les amères larmes fussent données; ains au lieu d'icelles le plus souvent on se rioit et gaudissoit en compagnie. Laquelle coustume les femmes avoient très-bien aprinse, ayans presque chassé d'elles la pitié féminine pour leur santé. Et estoit bien petit le nombre de ceux dont les corps fussent accompaignez à la sépulture de plus

de dix ou douze de leurs voisins; non que ce fussent encor' honorables citoyens, ains une manière de pourteurs de mortz venuz du menu peuple, qui se faisoient appeller fossoyeurs, lesquelz faisoient ces services pour de l'argent, et chargeoient sur leurs espaules la bière, laquelle avec grande haste ilz pourtoient le plus souvent, non pas encor' en celle église qu'ilz avoient esleue avant leur mort, mais à la plus prochaine qu'ilz trouvoient; et n'y avoit derrière eux que quatre ou six pauvres prebstres et clergeons avec peu de luminaire, et quelquefoys point : lesquelz, avec l'aide desdictz fossoyeurs, sans se travailler à dire trop long et solennel service, les mettoient en la première fosse qu'ilz trouvoient vuyde. La pitié et misère du menu peuple et encor' d'une grande partie de celuy de moyen estat, estoit trop plus grande à regarder, parce que la plus part soubz espérance de guérir, ou contrainctz par pauvreté, demouroyent en leurs maisons à l'entour de leur voysinage ; et n'estoit jour qu'il n'en devinst de malades à milliers, lesquelz, pour non estre serviz ni secouruz d'aucune chose, mouroyent presque tous. Et assez y en avoit-il de ceux qui prenoyent fin par les rues de jour ou de nuict, et plusieurs autres (encores qu'ilz mourussent en leurs maisons) faisoyent premièrement sçavoir à leurs voisins qu'ilz estoient mortz plus par la puanteur des corps mortz et corrompuz que autrement.

Et de ceux-cy et des autres qui mouroyent ainsi par tout, les voisins généralement observoient une façon de faire (meuz à cecy, non moins de la crainte que la puanteur et corruption des mortz ne leur feist mal, que de la charité qu'ilz eussent aux trespassez): que eux-mesmes quand ilz pouvoient, ou bien avec l'ayde d'aucuns porteurs quand ilz en pouvoient avoir, tiroient les corps desjà mortz de leurs maisons, les mettant devant leurs huiz, là où qui y fust voulu aller, mesmement au matin, l'on en eust peu veoir sans nombre. Puis après faisoient illec porter force bières, et telz y en eut qui par faute de bières les mettoient sur les tables, et non seulement une foys a-l'on veu que une seule bière fut chargée de deux ou trois corps mortz, mais on en eust beaucoup compté de celles que la femme, le mary, deux ou trois frères, ou le père ou la mère estoient tous en une bière. Encor' plus que souvent est-il advenu que quand deux prebstres avec une croix alloient pour querir quelque trépassé, vous eussiez veu derrière eux trois ou quatre de ces porteurs avec leurs bières, et là où les prebstres ne pensoient avoir qu'un mort à ensevelir ilz en avoient six ou huict et quelquefois d'avantage, et n'estoient pour tout cela accompagnez d'aucune honorable compagnie, ny de larmes, ny de luminaires, ains estoit venue la chose à tant qu'on se soucioit aussi peu des hommes qui mouroient, qu'on se sou-

cieroit à ceste heure des chièvres. Parquoy assez manifestement apparut que ce que le naturel cours des choses n'avoit peu monstrer aux saiges avec petit et rare dommaige, c'est à-sçavoir de supporter patiemment les infortunes et malheurs, la grandesse d'iceux l'enseigna, non seulement aux saiges mais aussi aux simples gens: tellement qu'ilz ne se soucioient plus des maux qui leur survenoient.

La terre sacrée ne pouvoit suffire à la grand' multitude des corps mortz qu'on portoit en chascune église tous les jours, et presque à toute heure, et mesmement voulant donner à chascun mort lieu propre selon l'ancienne coustume : parquoy on fut contrainct de faire par les cymitières des églises (après que tout estoit plein) de grandes fosses où l'on mettoit à centaines ceux qu'on apportoit, et en icelles rengez un à un comme on met les marchandises dedans les navires, on les couvroit d'un bien petit de terre tant que la fosse fust pleine.

Et à celle fin que je ne voyse plus rechercher, autour de chascune particularité, les passées misères advenues en nostre cité: je dy que courant en icelle si malheureux temps comme vous avez ouy, il n'espargna en rien pour cela les villaiges d'allentour, èsquelz (laissant à part les chasteaux fermez qui estoient en leur petitesse semblables à la ville) les Laboureurs pauvres et misérables avec leur famille mouroient par les

maisons séparez et par les champs sans aucune peine de médecin ou ayde de serviteur, et aussi par les chemins et en leurs terres cultivées de jour et de nuict indifféremment, non comme hommes, mais comme bestes. Pour laquelle chose eux devenuz en leurs coustumes lassifz comme les citoyens, ne se soucioient d'eux ne d'aucuns de leurs affaires : ains tous, comme attendans de jour à autre la mort, se parforçoient de toute leur puissance non de garder du danger, des bestes, les fruictz de leurs terres labourables, et de leurs travaux passez, mais de consommer plustost ceux qu'ilz trouvoient présens à manger : dont il advint que les bœufz, les asnes, les brebiz et les chièvres, les pourceaux, les poulles, et mesmes les chiens très-fidelles à l'homme, chassez hors des propres maisons, s'en alloient comme bon leur sembloit par les champs, là où encores les grains estoient à l'abandon sans estre non pas recueilliz, mais ne seulement couppez. Et plusieurs d'icelles bestes comme quasi raisonnables, après qu'elles avoient bien repeu le jour, s'en retournoient saoules la nuict en leurs maisons sans aucun gouvernement de pasteur. Que se peut-il dire plus, laissans parler des villaiges et retournans à la ville? sinon que telle et si grande fut la cruauté du ciel et paradventure en partie celle des hommes, qu'entre le moys de Mars et celuy de Juillet prochain ensuyvant, on croit que tant par la force de la

maladie de peste que pour avoir plusieurs malades esté mal secouruz, ou abandonnez à leur besoing par la peur qu'avoient les sains, plus de cent mille créatures moururent dedans le circuyt des murailles de la cité de Florence, là où avant l'accident advenu on n'eust paradventure jugé qu'il y en eust eu autant. O combien de grans palays, combien de belles maisons, combien de nobles habitations pleines au paravant de famille, de seigneurs et de dames veit-on toutes vuydes sans y demourer jusques au plus petit serviteur! O combien de lignées dignes de mémoire, combien de très-grandes hoyries, combien de fameuses richesses veit-on demourer sans vray successeur! combien d'honestes hommes, combien de belles femmes : combien de vaillans et gracieux jeunes hommes, lesquelz non seulement un autre, mais Galien, Ypocras, et Esculapius (s'ilz vivoient) eussent jugé estre très-sains, a-l'on veu disner au matin avec leurs parens, compaignons et amys, qui au soir s'en alloient souper en l'autre monde avec leurs prédécesseurs!

Il m'ennuye à moy-mesme de me rompre la teste à racompter tant de misères : parquoy voulant désormais laisser d'icelles ce que plus aysément je pourray, je dy qu'estant en ces termes nostre cité vuyde d'habitans, il advint (comme depuis j'ay sceu de personne digne de foy) qu'en la vénérable église de saincte Marie la neufve, un mardy

matin, n'y estant quasi autre personne, après avoir ouy le divin office en habit de deuil (comme la saison le requéroit), se retournèrent sept saiges jeunes Dames toutes aliées l'une à l'autre, ou par amitié ou par voisinaige, ou par parenté : desquelles la plus aagée ne passoit vingt-huict ans, et la plus jeune n'en avoit moings de dix-huict, chascune de noble parenté, belles de forme, aornées de bonnes meurs, et de gracieuse honnesteté : les noms desquelles je pourroye bien dire, si juste occasion ne me le deffendoit, laquelle est ceste-cy : que je ne vueil par les choses qui s'ensuyvent qu'elles ont récité, ne par ce qu'on en orra dire le temps avenir, qu'aucune d'elles en puisse avoir honte, estans les loix de plaisir plus estroittes aujourdhuy (pour les occasions dessus déclairées) qu'elles n'estoient alors non seulement à leur aage, mais à beaucoup plus meur. Ne je ne vueil aussi donner matière aux envieux, promptz à mesdire de toute louable vie, de diminuer en aucun acte l'honesteté des honnestes Dames avec laides et sottes paroles. Et par ainsi, affin que ce que chascune disoit se puisse comprendre sans confusion, je délibère de les nommer par noms convenables en tout ou partie conformes à leurs qualitez. Desquelles la première et celle qui estoit plus aagée nous nommerons Pampinée, la seconde Flammette, la troisiesme Philomène, la quatriesme Émilie, la cinquiesme Laurette,

la sixiesme Néiphile, et la dernière nous la nommerons (non sans occasion) Élisse; lesquelles, assemblées en un des coings de l'église, non point par délibération faicte au paravant, mais par cas fortuit, et estans assises comme en rond, commencèrent (après plusieurs souspirs, ayans cessé de dire leurs patenostres), à deviser entre elles plusieurs et diverses choses de la qualité du temps. Et un peu après ma Dame Pampinée commença à parler ainsi :

« Mes chères Dames, vous pouvez (comme moy) plusieurs fois avoir ouy dire qu'il ne fait injure à personne qui honnestement use de son droict. C'est chose naturelle à toute personne qui naist en ce monde, d'ayder, conserver et deffendre sa vie tant qu'il peut : et est cecy tant permis, qu'encor' est-il aucunesfois advenu, que pour icelle garder on a tué des hommes sans aucune coulpe, et si les loix permettent cecy (à la solicitude desquelles gist le bien vivre de tous les mortelz), combien plus fort honneste est-il à nous et à toute autre personne de chercher et prendre (sans offencer autruy) tous les remèdes que nous pouvons pour la conservation de nostre vie? Toutes les foys que je viens à bien regarder nostre façon de faire de ceste matinée, et encores celle de plusieurs autres passées, et que je pense quelz sont noz propos, je compren (comme vous pareillement pouvez comprendre) que chascune de nous a peur de soy-mesmes; et ne

m'en esmerveille point, mais je m'esbahy bien fort (congnoissant chascune de nous avoir jugement de femme) que nous ne prenons pour nous quelque remède contre ce que chascune de nous doit craindre par raison. Nous demourons icy (comme il me semble) non autrement que si nous voulions ou devions porter tesmoignage de tous les corps mortz qui sont portez en sépulture, ou pour escouter si les religieux de céans (dont le nombre est quasi venu à néant) chantent leur office à l'heure qu'ilz doyvent, ou pour monstrer à quiconques vient ici par noz habitz la qualité et quantité de noz misères ; et si nous sortons d'icy, nous ne voyons que corps mortz, ou transporter les malades çà et là, ou bien nous voyons courir par la ville (avec une fureur desplaisante à veoir) ceux que l'auctorité des loix publicques avoit au paravant banniz de la cité par leurs démérites et meschancetez, en desprisant quasi icelles loix : par ce qu'ilz sçavent bien que les exécuteurs d'icelles sont mortz ou malades ; ou bien nous voyons encores les plus malheureux bellistres de nostre cité, lesquelz engressez de nostre sang se font nommer fossoyeurs, et en mocquerie et contemnement de nous s'en vont courant à cheval par tout, nous reprochant noz pertes et malheurs avec déshonnestes chansons, tellement que nous n'oyons autre chose sinon, telz et telz sont mortz, et telz s'en vont mourir : et s'il y avoit qui se

plaignist, nous n'orrions par tout que douloureux plainctz; et si nous retournons à noz maisons (je ne sçay pas s'il avient à vous autres comme à moy), mais quand je ne treuve, de tout mon mesnage, aucune autre personne sinon ma chambrière, j'ay si grand paour, que presque tous les cheveux me dressent en la teste ; et me semble que où que j'aille, ou bien que je demeure, que je voy par tout l'esprit et l'ombre de ceux qui sont trespassez : non pas avec les visages que je leur souloye veoir, mais avecq' un regard horrible qui leur est nouvellement venu, je ne sçay d'où. Pour lesquelles choses icy et hors d'icy, et en la maison, il me semble que je suis toujours mal ; et de tant plus encores que nulle personne (comme il me semble) qui ayt de quoy, ou lieu pour se retirer, comme nous avons, n'est demourée ici sinon nous : encores me suis-je laissé dire plusieurs fois, que si aucuns sont demourez, ceux-là, sans faire distinction aucune des choses honnestes à celles qui ne sont point honnestes (seulement que l'appétit le désire, et soient-ilz seulz ou accompagnez, ou de jour ou de nuict), font les choses qui leur viennent plus à appétit ; et non seulement les séculières personnes, mais encor' celles qui sont recluses et enfermées dedans les monastères, rompans les loix d'obéissance, et s'estans adonnées aux plaisirs de la chair, sont devenues lascives et dissolues : se faisans acroire, que ce qui est convenable aux

autres femmes, ne leur est mal séant, pensans en telle manière eschaper.

» Et s'il est ainsi comme manifestement il se voit, que faisons-nous icy? qu'atendons-nous? que songeons-nous? pourquoy sommes-nous plus paresseuses à nostre salut que tout le demourant des citoyens? nous réputons-nous moins précieuses que toutes les autres? ou croyons-nous que nostre vie soit atachée à nostre corps avec plus forte chaysne que celle des autres? et que par ce nous ne devions avoir soucy d'aucune chose qui ayt force de l'offence? Nous errons : nous sommes trompées. Quelle bestialité est la nostre, si ainsi nous le croyons! autant de foys que nous nous voudrons souvenir, quelz et combien de jeunes hommes et femmes ont esté vaincuz de ceste cruelle peste, nous en verrons argument évident.

» Et par ainsi à fin que nous, par estre trop scrupuleuses et nonchalantes, ne tombions là, dont quand nous voudrions nous ne pourrions paradventure en aucune manière nous relever, je jugerois très-bien faict (s'il vous en semble ce qu'il m'en sembleroit) que nous ainsi comme nous sommes (au moins si nous voulions faire ce que plusieurs avant nous ont faict et font tous les jours) sortissions de ceste ville et, fuyans comme la mort les déshonnestes exemples d'aucuns autres, nous en allissions honnestement demourer en noz maisons aux champs, dont chascune de nous a grande

abondance; et là nous prinsions tout le plaisir et joye que nous pourrions, sans toutesfois transgresser en aucun acte les limites de raison.

» Là oyt-on chanter les oyseletz; on y voit les petites montaignes et les plaines verdoyer, et les champs pleins de bledz undoyer ne plus ne moins que fait la mer : pareillement on y voit de mille sortes d'arbres; et aussi le ciel trop plus ouvertement que nous ne faisons icy, lequel, encor' qu'il soit courroucé, non pourtant il ne nous nye point ses beautez trop plus belles à veoir que les murailles de nostre cité vuydes de personnes; et là encor' oultre cecy, l'aer y est beaucoup plus fraiz, et généralement il y a trop plus grande abondance de tout ce qui nous est nécessaire en ce temps pour la conservation de nostre vie, et moins de fascherie et ennuyz qu'icy : car jaçoit ce que les païsans meurent aussi bien aux champs comme font icy les citoyens, le déplaisir est néantmoins d'autant moindre comme les maisons et les habitans y sont plus rares qu'en la cité, et d'autre part (si bien je y regarde) nous n'abandonnons icy personne, ains plustost nous nous pouvons dire abandonnées, par ce que noz mariz, parens et amys, ou mourans, ou fuyans la mort, nous ont laissées seules en ceste si grande affliction, comme si quasi nous ne leur feussions aucune chose. Parquoy nous ne pouvons tomber en aucune répréhension ensuyvant

ce conseil : là où si nous ne le suyvons, il en peut avenir douleur, ennuy, et paradventure la mort.

» Et par ainsi (si bon vous semble) je pense que ce seroit bien faict de prendre noz chambrières, avecques les choses qui nous sont nécessaires, et nous faire suyvre aujourd'huy en ce lieu, demain en cest autre, là prenans tout le plaisir et récréation que nous peut amener ceste saison, et demourer en ceste sorte tant que nous voyons (si premièrement la mort ne nous surprent) quelle fin nous réserve le ciel à cecy; et vueil bien qu'il vous souvienne qu'il ne nous est moins séant de sortir d'icy honnestement qu'il est à une grande partie des autres dames d'y demourer déshonnestement. »

Les autres Dames, après avoir ouy ma Dame Pampinée, non seulement louèrent son conseil, mais, désirans de l'ensuyvre, avoient desjà particulièrement entre elles commencé à aviser le moyen comme si quasi au partir de là elles devoient sur l'heure se mettre en chemin; toutefois ma Dame Philomène, qui estoit très-saige, dist :

— « Combien, mes Dames, que ce qu'a proposé ma Dame Pampinée soit très-bien dict, il n'est pourtant pas raisonnable d'y courir ainsi comme il semble que nous voulons faire : souvienne-vous que nous sommes toutes femmes, et n'y a celle de nous si enfant, qui ne puisse bien congnoistre comme,

quand nous sommes assemblées ensemble, et sans la providence ou conduite de quelque homme, nous nous sçavons gouverner.

» Nous sommes fragiles, fascheuses, souspeçonneuses, pusilanimes, et paoureuses : pour lesquelles choses je doute fort (si nous ne prenons autre guyde que la nostre) que ceste compagnie ne se rompe trop plustost, et avec moins d'honneur pour nous, qu'il ne nous seroit besoing : et pource seroit-il bon d'y pourvoir avant que nous commencissions. »

Alors ma dame Élisse dist : — « Véritablement les hommes sont le chef des femmes, et sans leur ordre, peu de foys a-l'on veu aucune chose de nous se pouvoir conduire à louable fin. Mais comment pourrons-nous avoir ces hommes ? chascune de nous sçait bien que la pluspart des nostres sont mortz : et les autres qui sont demourez en vie, s'en vont les uns deçà, et les autres delà en diverses compagnies, sans ce que nous sachons où, suyvans ce que nous cherchons de fuyr ; et de prendre des estrangiers, il ne seroit convenable : parquoy si nous voulons avoir esgard à nostre santé, il nous convient trouver moyen d'ordonner si bien nostre faict, que, en quelque lieu que nous puissions aller pour prendre plaisir et repos, ennuy et scandale ne s'en ensuyve. »

Ce pendant qu'entre les Dames estoient telz deviz, voicy entrer en l'église trois



jeunes hommes (non pourtant si jeunes que le puisné eust moins de vingt-cinq ans), èsquelz la malice du temps, ne la perte d'amis ou de parens, ne peur d'eux-mesmes n'avoit peu non pas estaindre l'amour, mais ne aussi seulement le reffroydir : desquelz l'un estoit appellé Pamphile, le deuxiesme Philostrate, et le dernier Dionée. Chascun d'eux fort affable et bien condicionné, lesquelz alloient cherchant (pour leur plus grande consolation en telle tribulation du temps) s'ilz pourroient veoir leurs amyes, qui par aventure estoient toutes trois parmy les sept dessudictes, combien qu'il y en eust aucunes des autres qui estoient parentes d'aucun d'entre eux; et ne furent plustost les dames veues de ceux-cy, que eux aussi ne fussent apperceuz d'elles. Parquoy ma dame Pampinée commença lors à dire en soubzriant : — « Voyez comment la fortune est favorable à noz commencemens, et nous a mis devant les yeux trois sages et honnestes jeunes hommes, lesquelz voulontiers nous seront guydes et serviteurs si nous ne les desdaignons à ceste office. » Ma dame Néiphile rougit toute sur l'heure de honte par ce que l'une d'entre elles estoit aymée de l'un de ces trois, et dist : — « Pour dieu, ma dame Pampinée, advisez bien à ce que vous dictes. Je congnoy assez clairement qu'on ne sçauroit dire autre chose que toute bonté de pièce d'eux, et les croy tous très-suffisans à trop plus grande chose que n'est

ceste-cy : et si, voy bien qu'ilz sont dignes de tenir compaignie, non seulement à nous, ains à beaucoup plus belles et précieuses que nous ne sommes : mais pource qu'il est assez manifeste qu'ilz pourtent affection à aucunes qui sont icy, je crains, si nous les menons, qu'il s'ensuyve, sans nostre coulpe ny la leur, quelque déshonneur ou reproche. » Dist alors ma dame Philomène : — « Cecy n'importe rien; pourveu que je vive honnestement, et sans que la conscience me remorde d'aucune chose, parle qui voudra au contraire; Dieu et la vérité prendront les armes pour moy : feussent-ilz desjà en volunté de venir! car véritablement (comme ma dame Pampinée dit) nous pourrions bien dire que la fortune seroit favorable à nostre voyage. »

Les aultres, oyans parler ceste-cy en telle manière, non seulement se teurent, mais d'un mesme accord et consentement dirent toutes qu'il seroit bon de les appeller, et qu'on leur dist leur intention, les prians qu'ilz voulussent leur faire compagnie à tel voyage. Parquoy, sans plus de paroles, ma dame Pampinée s'estant levée debout (par ce que de l'un d'iceux estoit aucunement parente) s'aprocha d'eux qui estoient là debout attentifz à les regarder, et avec visaige joyeux les ayant saluez, leur déclaira leur délibération, et les pria de la part de toutes qu'ilz se voulussent délibérer avec une volonté pure et fraternelle de leur tenir com-

pagnie. Ceux-cy creurent au commencement qu'on se mocquast d'eux : mais, quand ilz veirent que la dame parloit à bon escient, ilz respondirent qu'ils estoient de bon cueur tous prestz de ce faire; et sans plus songer, avant qu'ilz partissent de là, donnèrent ordre à ce qu'ils avoient à faire sur leur partement : parquoy ayans faict par bon moyen appareiller tout ce qui leur fut nécessaire, et envoyé premièrement là où ilz délibéroient aller, le lendemain matin qui fut mercredy sur la poincte du jour, lesdictes dames avec aucunes de leurs chambrières, et les trois hommes avec trois de leurs serviteurs, sortirent de la cité et se meirent en chemin, de laquelle ils ne s'eslongnèrent d'une lieue qu'ilz n'arrivassent au lieu qu'ils avoient premièrement accordé. Lequel lieu estoit sur une petite montaignette un peu loing de toutes partz du grand chemin, pleine de divers arbrisseaux et tentes toutes fueillues de vertes branches, plaisantes à regarder, sur la sime de laquelle y avoit un palays avec une belle et grande court au millieu, accompaignée de galleries, salles, et chambres toutes et chascune d'icelles à part soy, très-belles et enrichies de plaisantes paînctures à veoir; et les préaux estoient à l'entour, et les jardins beaux à merveilles, avec puyz de très-fresches eaues : aussi les caves pleines de vins excellents, choses plus à estimer à curieux beuveurs, que à sobres et honnestes femmes. Lequel

palays, ladicte compagnie trouva tout nettoyé et bien en ordre, et les lictz dedans les chambres faictz et dressez. Si estoit tout semé de fleurs, telles qu'on pouvoit avoir en la saison entremeslées de jonchées, qui ne fut sans grand plaisir de toute la compagnie : laquelle s'estant assise de pleine arrivée, Dioneo, qui par dessus les autres estoit plaisant jeune homme, et plein de mil' bons petitz motz, dist : « Vostre sens (mes dames) nous a icy mieux guidez que nostre prévoyance; je ne sçay ce que vous avez délibéré de faire de voz souciz : quant est des miens, je les ay laissez à la porte de la ville quand j'en suis n'aguères sorty avec vous : et par ainsi délibérez-vous de passer le temps à rire et chanter avec moy (j'enten autant qu'à vostre dignité s'apartient), ou bien me donnez congé que je retourne querir mes souciz, et que je demeure en nostre désolée cité. » A qui ma dame Pampinée respondit en soubzriant comme si elle avoit pareillement chassé les siens : — « Dioneo, tu as très-bien parlé, il faut vivre joyeusement : aussi n'y a-il autre occasion qui nous a faict fuyr icy les tristesses de la ville : mais pource que les choses qui sont sans moyen ne peuvent longuement durer, moy qui ai commencé les propoz au moyen desquelz ceste compagnie est assemblée, pensant à la continuation de nostre plaisir, il me semble qu'il est de nécessité que nous accordions qu'il en y ayt entre nous un, qui soit

le principal de tous, en qui soit le soing de commander pour nous faire vivre joyeusement, et auquel nous pourtions honneur, et luy obéissions comme au chef : et à fin que chacun essaye le faiz de la solicitude, et pareillement le plaisir de dominer; et par conséquent que tirez d'une part et d'autre nul ne puisse (qui ne l'essaye) avoir aucune envie contre l'autre qui l'aura essayé, je suis d'avis que chacun pour un jour seul aye le faiz et l'honneur; et le premier d'entre nous qui le devra avoir, soit à l'élection de nous tous : et quant est de ceux qui devront succéder après celuy ou celle qui aura eu ce jour la seigneurie, nommera quand la nuict s'aprochera, celuy ou celle qui luy devra succéder. Et ce tel (selon qu'il luy plaira) ordonnera et disposera du temps que sa seigneurie devra durer, du lieu et de la façon en laquelle nous aurons à vivre. »

Ces paroles pleurent grandement à un chascun, et tous d'une voix esleurent ma dame Pampinée pour estre Royne de la première journée : parquoy ma dame Philomène courut incontinent vers un laurier, par ce qu'assez de foys elle avoit ouy dire de combien d'honneur les branches d'iceluy estoient dignes, et combien elles faisoient digne d'honneur celuy qui à bon droict en estoit coronné; et de ce laurier en cueillit aucunes branches, dont elle fit un chappeau honorable et apparent qu'elle y meit sur la teste, qui fut, tant que leur compagnie dura, signe

manifeste à tout autre de la seigneurie et grandesse royalle.

Après que ma dame Pampinée fut faicte Royne, elle commanda que chascun se teüst, ayant desjà faict appeller devant elles les trois serviteurs des trois jeunes hommes, et aussi leurs chambrières qui n'estoient que quatre. Et quand chascun eut faict silence, elle dist ainsi : « Afin que moy première donne exemple à toutes vous autres, par lequel (procédant de bien en mieux) nostre compagnie puisse vivre avec ordre et plaisir, et durer sans aucune honte autant qu'il vous sera agréable, je fay Parmeno, serviteur de Dioneo, mon maistre d'hostel, et luy donne la charge et solicitude de tout nostre train, et de ce qui appartiendra au service de la sale : je vueil aussi que Sirisco, serviteur de Pamphile, soit nostre despansier et trésorier, et qu'il face ce que Parmeno luy commandera, et que Tindaro serve de valet de chambre à Philostrato son maistre et aux autres deux, quand ses compagnons (empechez à leurs offices) n'y pourront vacquer. Misia, ma chambrière, et celle de Philomène nommée Licisca, serviront continuellement à la cuysine, et appresteront diligemment les viandes qui leur seront baillées par Parmeno ; Chimera, chambrière de Laurette, et celle de Flammette nommée Stratilia, auront le gouvernement et le soing des chambres des dames, ensemble à faire nettoyer les lieux où nous se-

rons. Et oultre voulons et commandons à un chascun sur tant qu'il désirera nostre grace, que où qu'il voyse, où qu'il vienne, ou quelque chose qu'il oye, ou voye, qu'il se garde bien nous aporter icy nouvelles de dehors autres que plaisantes. » Et après avoir donné sommairement l'ordre que dessus, qui fut loué d'un chascun, elle toute joyeuse se leva debout et dist : « Nous avons icy jardins, préaux et autres lieux assez plaisans, parmy lesquelz chascun qui vouldra se voyse esbattre, et aussi tost que neuf heures sonneront, chascun se treuve icy, à fin que nous disnions à la frescheur. »

Ayant donques la joyeuse compagnie eu licence de la Royne pour s'aller récréer, les jeunes hommes avec les belles dames devisans de choses plaisantes s'en vont promenant tout bellement dans un beau jardin, faisant chapeaux et bouquez de diverses fleurs, et amoureusement chantans. Et après qu'ilz y eurent autant demouré comme la Royne leur en avoit donné licence, s'en retournèrent à la maison, où ilz trouvèrent que Parmeno avoit soigneusement commencé à faire son office. Et qu'il soit ainsi, quand ilz furent entrez en une salle basse, ilz y trouvèrent les tables dressées couvertes de très-blanches napes, et les verres qui sembloient argent, si clairs ilz estoient : et la maison semée par tout de fleurs de geneste. Parquoy ayant esté donnée l'eau à laver comme il pleut à la Royne, selon

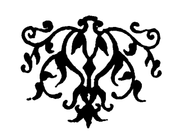
l'ordre de Parmeno, chacun s'en alla seoir. Les viandes aprestées délicatement furent servies, et vins excellenz apportez, et furent servies les tables sans aucun bruit par les trois serviteurs dessusnommez : desquelles choses estant chacun resjouy, pource qu'elles estoient belles et bien ordonnées, ilz disnèrent avec mille bons petitz motz et plaisans. Après qu'ilz eurent disné, et les tables levées (comme ainsi fust que toutes les dames et pareillement les hommes sceussent dancer aux chansons, et aucuns d'eux jouer très-bien d'instrumens et chanter), la Royne commanda qu'on feist apporter les instrumens, et par son commandement Dioneo print un lùz et Flammette une violle : et commencèrent à jouer doucement une dance. Au moyen dequoy la Royne, avec les autres jeunes dames et les deux jeunes hommes, prindrent un bransle, et à petit pas (ayans envoyé disner les serviteurs) commencèrent à dancer. Et quand la dance fut achevée se prindrent à chanter certaines plaisantes chansonnettes, et en ceste manière demourèrent tant qu'il sembla temps à la Royne d'aller dormir un peu. Parquoy (ayant donné licence à tous) les trois hommes s'en allèrent en leurs chambres, séparées d'avec celles des Dames, lesquelles ilz trouvèrent (avec les litz bien faictz) pleines de fleurs comme ilz avoyent faict la salle, et pareillement les Dames les leurs. Parquoy s'estans despouillez s'en allèrent reposer.

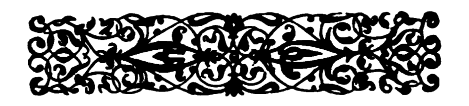
Peu de temps après que midy fut sonné, la Royne s'estant levée feit lever toutes les autres, et pareillement les hommes : affermant que le trop dormir de jour nuysoit. Et s'en allèrent ainsi en un préau, auquel l'herbe estoit verte et grande, sans que le soleil y frappast aucunement; et là, sentans venir un doulx et gracieux petit vent, chacun d'eux s'asseit comme il pleut à la Royne sur l'herbe verte en rond, ausquelz elle dist après ainsi :

« Comme vous voyez, le Soleil est hault, et la chaleur grande, et autre chose n'oyt-on que sigalles sur les oliviers : parquoy d'aller maintenant en aucun lieu seroit sans doubte grande sotise; il faict icy bon et frais, et y a comme vous voyez tabliez et eschetz à quoy chacun peult (comme mieux il aymera) prendre plaisir; mais si en cecy mon advis estoit trouvé bon, on ne joueroit point : par ce qu'il convient que l'esprit de l'une des parties le plus souvent se trouble sans trop de plaisir de l'autre, ou de celuy qui s'amuse à les regarder; ains l'on deviseroit et compteroit des fables : d'autant que parlant l'un, tout le reste de la compagnie qui escoute, y peut prendre plaisir; et laissans passer ceste chaude partie du jour, vous n'auriez pas achevé chacun de dire une sienne petite nouvelle que le Soleil s'abaisseroit, et le chaud diminueroit, et pourrions après nous en aller prendre soulas : et là où bon nous sembleroit. Et par ainsi, si ce que je dy vous

est agréable (d'autant que je suis délibérée de suyvre en cecy vostre plaisir), faisons-le. Et où il ne vous plairoit, chascun face jusques à l'heure de vespres ce que plus luy plaira. »

Les Dames, et pareillement les hommes louèrent tous, et prindrent pour le meilleur passetemps de compter des nouvelles. Adoncques dist la Royne : « Si cecy vous plaist, je vueil pour ceste première journée qu'il soit permis à chascun de deviser de celle matière, qui plus luy sera agréable. » Et se tournant vers Pamphile (lequel estoit assis à sa dextre) gracieusement luy dist qu'avec une de ses nouvelles il donnast commencement aux autres : là où Pamphile, ayant ouy le commandement, incontinent (escouté d'un chascun) commença à dire ainsi :





MESSIRE CHAPPELET DU PRAT

trompa par une sienne faulse confession un sainct homme religieux, et puis mourut, et ayant esté duránt toute sa vie un très-méchant homme, à sa mort fut réputé pour sainct, et appelé sainct Chappelet.

NOUVELLE PREMIÈRE

En laquelle est contenu combien est difficile à distinguer la bonté d'avec l'hipocrisie : et comment, sous umbre de saincteté, la mauvaistié d'un homme en peut tromper plusieurs.



L est chose très-convenable (mes chères Dames) que l'homme commence tout ce qu'il faict au nom admirable et sainct de celuy qui fut Créateur de toutes choses : parquoy, puis qu'il convient que comme le pre-

mier je donne commencement à vostre invention de faire des comptes, je me délibère commencer par une de ses merveilleuses œuvres, afin que, icelle ouye, nostre espérance s'arreste en luy comme en chose permanente, et que tousjours son nom soit loué de nous. Or n'est-il rien plus certain, que tout ainsi comme les choses temporelles sont transitoires et mortelles, ainsi sont-elles en soy et hors de soy pleines d'ennuy, angoisse, et peine, et subjectes à infiniz dangers : èsquelz nous qui vivons meslez parmi eux, et qui sommes partie d'eux, ne pourrions (sans point de faulte) durer, ne nous défendre, si Dieu par espéciale grace ne nous en donnoit la force et le bon sens. Laquelle force ne nous fault croire qu'elle descende à nous, ne en nous, par aucun de nos mérites, mais par sa propre bénignité meue toutesfois, et impétrée par les prières de ceux qui furent (comme nous sommes) mortels : et lesquelz pour avoir bien observé ses commandemens (ce pendant qu'ilz ont esté en vie) sont maintenant avec luy devenuz éternelz, et bienheureux. Auxquelz (comme à procureurs et avocatz informez par expérience de

nostre fragilité) nous-mesmes n'osans par adventure présenter noz prières devant la présence d'un si grand juge, nous les adressons, pour obtenir les choses que nous réputons nous estre nécessaires. Et encores les pouvons-nous croire plus pleins envers nous de sa pitoyable libéralité, quand ne pouvant la subtilité de l'œil mortel arriver en aucune manière au secret de la divine pensée, il advient paradventure quelquefoys que nous, trompez par opinion, faisons tel nostre procureur devant sa majesté, qui est chassé d'icelle, avec perpétuel exil. Et néantmoins luy auquel nulle chose peult estre cachée, regardant plus à la purité de celuy qui prie, que à son ignorance, ou à l'exil de celuy qui est intercesseur, il exauce les prières de ceux qui le prient, comme si les autres estoient bienheureux devant sa face. Ce que manifestement pourra apparoir en la nouvelle que j'enten réciter. Je dy manifestement, non au jugement de Dieu, mais bien selon celuy des hommes.

On dit donques qu'il y eut un nommé Musciato Franzesi, qui de très-riche et

grand marchant en France, devint Chevalier, lequel ayant à venir en Touscane avec messire Charles-sans-terre, frère du roy de France, qui avoit esté demandé, et incité à y venir par le Pape Boniface, sentant que ses affaires estoyent embroillez cà et là (comme le plus souvent sont ceux des marchans) et que mal aysément ils se pouvoyent soudainement desmesler, pensa d'en donner la charge à plusieurs personnes; et à tout il donna très-bon ordre, fors qu'il demoura en doubte qu'il pourroit laisser assez suffisant pour recovrer ses debtes de plusieurs Bourguignons. Et la cause de son doubter estoit, qu'il congnoissoit les Bourguignons gens de mauvaise nature, rioteurs, brouilleurs, pleins de calumnie, et sans aucune loyauté : tellement qu'il ne luy pouvoit souvenir d'aucun homme (si meschant fust-il) en qui il peust avoir aucune fiance de pouvoir suffire à leur mauvaistié. Et ayant longuement pensé sur ceste examination, il luy va souvenir d'un Maistre Chappelet du Prat, lequel souventes fois fréquentoit en sa maison à Paris. Et pour ce qu'il estoit petit de personne, et assez advenant, ne sçachans les Françoys que

vouloit dire Chappelet, pensans qu'il failloit dire en leur langue Chappel, ilz l'appelloyent (pour ce que comme dessus est dict, il estoit de petite stature) Chappelet, et non Chappel. Et pour Chappelet estoit congneu partout, là où pour Chappel peu de gens le cognoyssoient.

Or estoit ce Maistre Chappelet de si bonne et louable vie, que, estant notaire, il eust eu très-grand'honte que aucun de ses contractz (combien qu'il en feist peu) feust trouvé autre que faux : desquels autant en eust-il faict, comme d'autant il en eust esté requis ; et ceux-là, plus volontiers les faisoit-il pour néant, qu'il n'eust faict un autre bon, dont il eust été grandement salarié. Il prenoit le plus grand plaisir du monde à porter faux tesmoignage, s'il en estoit prié : voire encor qu'il n'en fust point requis. Et pour autant qu'en ce temps-là on adjoustoit en France grande foy aux sermens, luy, ne se souciant d'estre parjure, gaignoit mauvaisement autant de procès comme on luy en eust remis à son serment, et sur sa foy de dire vérité. Il se délectoit outre mesure, et s'estudioit fort à causer inimitiez et scandales entre parens, amys, et toute autre personne :

desquelz tant plus il en voyoit advenir de mal, plus de plaisir il en prenoit. S'il estoit appellé pour aller tuer quelqu'un, ou pour faire autre meschante chose, il ne le refusoit jamais, mais y alloit voluntairement. Et plusieurs fois s'est-il trouvé à battre et tuer des gens de ses propres mains. Il estoit très-grand blasphémateur de Dieu et des sainctz, pour chascune petite ocasion, comme celuy qui estoit plus que nul autre cholère. De l'église, jamais ne la fréquentoit : contemnant avec parolles abominables tous les sacremens d'icelle, comme chose vile; mais au contraire, il visitoit très-volentiers les tavernes et autres lieux déshonnestes, et iceux fréquentoit. Des femmes, il les désiroit aussi peu que font les chiens coups de baston; et du contraire, il s'en délectoit plus que nul autre meschant homme qu'on eust sceu trouver. Il eust desrobé en secret et en public, avec telle conscience qu'un sainct homme vouldroit donner. Il estoit gourmand et yvrongne, tellement que le vin luy faisoit aucunes fois ennuy; et estoit grand et notable joueur, et porteur de faux dez. Mais pourquoy m'estendz-je en tant de parolles? Il estoit le plus meschant

homme qui paradventure nasquit oncques. La malice duquel fut longuement supportée par la faveur et puissance de Messire Musciat : pour l'amour duquel cela fut enduré par plusieurs fois, tant des privées personnes (à qui assez souvent il faisoit injure) que de ceux de la Court, à qui il en faisoit à toutes heures.

Estant donc ce Maistre Chappelet tombé en la mémoire de Messire Musciat, lequel très-bien congnoissoit sa vie, il pensa en soy-mesmes, qu'il devoit estre tel que la mauvaistié des Bourguignons le requéroit. Au moyen dequoy l'ayant faict appeller, il luy dist ainsi : « Tu sçais, » Chapellet, comme je suis pour me re- » tirer d'icy du tout; et ayant affaire » entre autres à Bourguignons, hommes » pleins de tromperies, je ne sçay per- » sonne plus convenable que toy pour » recouvrer le mien d'eux : et par ce, » comme ainsi soit, que tu n'es à pré- » sent guères empesché à autre affaire, » si tu veux entendre à cecy, je te feray » avoir lettres favorables de la Court : et » si, te donneray raisonnable part de ce » que tu recouvreras. » Maistre Chappellet, qui se voyoit oysif, et malaysé des biens de ce monde, considérant que Mes-

sire Musciat, qui avoit esté tout son support, s'en alloit sans y songer autrement, et quasi contrainct par nécessité, se résolut, et dist qu'il le feroit très-voluntiers. Parquoy ayans convenu ensemble et receu de Messire Musciat sa procuration expresse et lettres favorables du Roy, après que ledict Messire Musciat fut party, Maistre Chappelet s'en alla à Dijon, où il n'estoit congneu quasi de personne. Et là, hors son naturel, il commença bénignement et gracieusement à vouloir recouvrer deniers, et faire ce pourquoy il y estoit allé, comme si quasi il réservoit à se faire congnoistre à la fin. Et faisant ainsi, et se logeant, et retirant en la maison de deux frères Florentins, qui prestoient là à usure (lesquelz pour l'amour de Messire Musciat luy faisoyent beaucoup d'honneur), advint qu'il tomba malade; et les deux frères lui firent soubdainement venir Médecins et serviteurs pour le servir, luy firent bailler toutes choses nécessaires pour le recouvrement de sa santé : mais tout ce qu'on lui faisoit ne servoit de rien, par ce que le bon homme, lequel estoit desjà vieux, et avoit vescu toute sa vie désordonnément, alloit de

jour en jour (selon que le jugeoyent les Médecins) de mal en pis, comme celuy qui avoit le mal de la mort : dont les deux frères estoyent fort marriz. Et un jour, assez près de la chambre où gisoit Maistre Chapellet malade, commencèrent entr'eux à dire : « Que ferons » nous » (disoit l'un à l'autre « de ces» tuy-cy? Nous sommes fort empeschez » de lui; car de l'envoyer hors de céans » ainsi malade, ce nous seroit grand » blasme et signe manifeste de peu d'en» tendement : voyans les gens que nous » l'avons premièrement retiré, et après » faict servir et médeciner soigneuse» ment, et maintenant sans qu'il nous ayt » peu avoir faict aucune chose qui nous » doive desplaire, le voir si soubdaine» ment chasser hors de nostre maison, » et malade à mort comme il est. Mais » d'autre part il nous faut aussi considé» rer, qu'il a esté si meschant homme qu'il « ne se voudra jà confesser, ne prendre » aucun sacrement de l'Église; et mou» rant ainsi sans confession, il n'y aura » église qui vueille recevoir son corps, » ains sera jetté en terre prophane » comme un chien : et si encor' il se » veult confesser, ses péchez sont en si

» grand nombre et si horribles, qu'il en
» adviendra le semblable, parce qu'il
» n'y a Prestre ny Religieux qui le
» vueille ou puisse absouldre : parquoy,
» non estant absoulz, aussi bien sera-il
» jetté en un fossé; et si cecy advient,
» le peuple de ceste ville, tant pour
» le train que nous faisons (lequel
» leur semble très-meschant, et chas-
» cun jour n'en font que dire mal)
» que pour le désir qu'ilz ont de nous
» saccager, voyant cecy se mutinera et
» criera-l'on : *Ces chiens Lombards qu'on*
» *ne veult recevoir à l'église, ne doivent*
» *plus estre icy supportez;* et sont pour
» venir en furie et courir à noz maisons,
» là où paradventure ilz ne se contente-
» ront de piller nostre bien, mais sont
» gens pour emmener les personnes, tel-
» lement qu'en quelque sorte que ce soit,
» nous sommes mal si cestuy-cy meurt. »

Maistre Chappelet, lequel (comme dessus est dict) gisoit près du lieu où ceux-cy devisoient ainsi, ayant l'ouïe subtille (comme le plus souvent nous voyons avoir aux malades) ouyt ce que ceux-cy disoient de luy, et les fit appeler, puis leur dist : « Je ne veuil que vous doub-
» tiez aucune chose de moy, ne que

» vous ayez peur de recevoir pour moy
» aucun dommage; j'ay entendu ce que
» vous avez dict, et suis certain qu'il en
» adviendroit comme vous dictes, si la
» besogne alloit ainsi que vous pensez :
» mais je la feray bien aller autrement.
» J'ay tant faict d'injures à nostre Sei-
» gneur durant ma vie, que pour luy en
» faire maintenant une pour ma der-
» nière main, sur l'heure de ma mort, il
» n'en sera ne plus ne moins. Et par
» ainsi, pourchassez seulement de me
» faire venir le plus sainct et homme de
» bien de Religieux (si aucun en y a)
» qu'on pourra trouver, et laissez faire
» à moy que je accoustreray le cas pour
» vous et pour moy, de sorte que tout
» sera bien, et en devrez être contens. »

Les deux frères, combien qu'ilz ne prinsent de cecy grande espérance, s'en allèrent néantmoins en une religion de Cordeliers, et demandèrent quelque sainct et sçavant homme pour venir ouyr de confession un Lombard qui estoit malade en leur maison. Si leur fut baillé un vieux religieux, grand maistre en la Saincte-Escriture, et homme fort vénérable, auquel estant de bonne et saincte vie, tous les citoyens avoient

très-grande et espéciale dévotion, et le menèrent en leur logis : là où, aussi tost qu'il fut arrivé en la chambre où gisoit Maistre Chappelet, et s'estant assis de costé luy, il le commença premièrement à conforter bénignement, et après il lui demanda combien de temps il y avoit qu'il s'estoit confessé. Auquel Maistre Chappelet (qui jamais ne l'avoit esté) respondit : — « Mon père, j'ay tou- » jours accoustumé de me confesser une » fois pour le moins toutes les semaines, » encore y en a-il de celles que je me » confesse plus souvent. Il est vray que » depuis huict jours passez que je tom- » bay malade, je ne me suis peu confes- » ser, si grand a esté l'ennuy que m'a » donné la maladie. » Dist alors le beau père : — « Mon filz, tu as bien faict, et » ainsi le doibz-tu doresnavant faire, et » voy bien, puisque tu te confesses si sou- » vent, que j'auray peu de peine de te ouyr, » où de te demander. » Maistre Chappelet luy dist : — « Monsieur le beau père, » ne dictes pas ainsi : je ne me confessay » jamais tant de foys ne si souvent, que » tousjours je ne me soye voulu confes- » ser généralement de tous mes péchez » dont j'eusse souvenance, depuis le

» jour que je nasquy jusques à l'heure
» que je me suis confessé : et par ainsi
» je vous prie, mon bon père, que vous
» me demandez ainsi par le menu de
» chascune chose comme si jamais je ne
» m'estois confessé, et n'ayez aucun res-
» pect que je soye malade : car j'ayme
» mieux desplaire à ceste mienne chair
» que si, en faisant son ayse, je faisoye
» chose qui peust estre cause de la per-
» dition de mon ame, laquelle mon Ré-
» dempteur a racheptée de son précieux
» sang. » Ces parolles pleurent grandement au sainct beau père, et luy sembla argument de conscience bien disposée; et après qu'il eut fort loué au patient ceste sienne coustume, il luy commença à demander s'il avoit jamais avec aucune femme offencé son Créateur. A qui Maistre Chappelet en souspirant respondit : — « Mon père, j'ay
» honte de vous dire la vérité de cest
» affaire, craignant pécher de vaine
» gloire. » Auquel le sainct beau père dist : — « Dy hardiment : car en disant la
» vérité, soit en confession ou autre-
» ment, on ne pèche jamais : » Dist alors Maistre Chappelet : — « Puis que vous
» m'asseurez de cecy, je le vous diray,

» et vous asseure que je suis aussi pu-
» ceau comme je sorty du ventre de ma
» mère. — O! que tu soys de Dieu bé-
» neist » (dist le beau père), « que si bien
» as-tu faict! car en ce faisant tu as
» d'autant plus mérité, comme tu avois
» plus de liberté de faire le contraire, si
» tu eusses voulu, que nous n'avons. »
Et après cecy il luy demanda si du péché de gloutonnie il avoit jamais despleu à Dieu. Lequel, en souspirant fort, respondit que ouy, et plusieurs fois. Par ce que, comme ainsi fust que, outre les jeusnes de Karesme qui se font durant toute l'année par les dévotes personnes, il eust accoustumé de jeusner trois jours pour le moins de chascune semaine au pain et à l'eau, il avoit beu ceste eau avec tel plaisir et appétit (mesmement quand il avoit porté aucune peine en priant ou allant en pélerinage) comme font les yvrongnes le bon vin, et plusieurs fois avoit souhaitté d'avoir certaines sallades de ces petites herbes que les femmes cueillent quand elles sont aux champs; encor quelque fois le manger luy avoit semblé meilleur qu'il ne croyoit le devoir sembler à quiconques jeusne par dévotion, comme il faisoit. A qui le

beau père dist : — « Ces péchez, mon fils,
» sont naturelz, et sont assez légers ; et
» par ainsi je ne vueil que tu en charges
» ta conscience plus qu'il n'en est be-
» soing : il advient à chacun homme
» (quelque sainct qu'il soit) que, après
» qu'il a beaucoup jeusné, le manger
» luy semble bon, et après le travailler,
» le boire. — O! » (dit Maistre Chappellet)
« ne me dictes point cecy pour me con-
» forter : vous sçavez bien que je sçay
» que les choses qu'on faict pour le ser-
» vice de Dieu se doyvent toutes faire
» nettement, et sans aucune rouylle
» d'esprit, et qui autrement le faict, il
» pèche. » Le beau père, très-content,
luy dist : — « Et je suis content que tu le
» prennes ainsi en ton entendement ; et
» me plaist fort ta pure et bonne con-
» science en cecy. Mais dy-moy, en ava-
» rice as-tu jamais péché ? désirant plus
» qu'il n'estoit raisonnable, ou retenant
» de l'autruy ce que tu ne devois rete-
» nir ? » Auquel Maistre Chappelet res-
pondit : — « Je ne voudrois, mon père,
» que vous le pensissiez, me voyant icy
» logé en la maison de ces usuriers ; je
» n'ay que faire céans, et n'y suis venu
» sinon pour les admonester et chastier,

» et les oster de cest abominable prouf-
» fit; et croy que j'en fusse venu à bout,
» si Dieu ne m'eust ainsi visité. Mais
» vous devez sçavoir que mon père me
» laissa riche homme : du bien duquel,
» incontinent qu'il fut mort, j'en donnay
» la plus grand part pour Dieu, et après,
» pour substenter ma vie, et pour pou-
» voir ayder aux pauvres de Jésu-Christ,
» j'ay fait mon petit train de marchan-
» dise, et ay désiré d'y gaigner; et tous-
» jours ce que j'ay gaigné, je l'ay party
» par belle moytié avec les pauvres de
» Dieu, convertissant ma part en mes
» affaires, et leur donnant l'autre moytié;
» en quoy mon Créateur m'a si bien
» aydé que j'ay tousjours faict mes be-
» songnes de bien en mieux. — Tu as
» bien faict » (dist le beau père), « mais
» combien souvent t'es-tu courroucé?
» — O, » dist Maistre Chappelet, « cela
» vous asseureray-je que j'ay souvent
» fait : mais qui s'en pourroit tenir?
» voyant chacun jour les hommes faire
» les choses déshonnestes, ne garder les
» commandemens de Dieu, et ne crain-
» dre ses jugemens? Il a esté maintes
» fois le jour que j'eusse voulu plustost
» estre mort que vif, voyant les jeunes



» gens suyvre les vanitez, et les voyant
» jurer et parjurer, aller aux tavernes,
» n'aller point aux églises, mais plustost
» suyvre les voyes du monde que celles
» de Dieu. » Dist alors le beau père : —
« Cecy, mon fils, est bon courroux, et
» je ne t'en sçauroye imposer aucune pé-
» nitence. Mais dy-moy, l'ire ne t'a-elle
» jamais pour aucun cas peu induire à
» faire quelque homicide, ou à dire vil-
» lenie à personne, ou à faire quelque
» autre injure ? » A qui Maistre Chap-
pelet respondit : — « O, Monsieur, vous
» qui me semblez un homme de Dieu,
» comment dictes-vous ces parolles ? Si
» j'avoye eu le moindre penser de faire
» l'une de ces choses que vous dictes,
» croyez-vous que je cuyde que Dieu
» m'eust tant soustenu sur terre ? Ce
» sont choses à faire à destrousseurs de
» gens et meschantes personnes, des-
» quelz, à toutes les heures que j'en ai
» veu quelqu'un, je luy ay tousjours
» dit : Va, que Dieu te convertisse. »
Alors dit le beau père : — « Or me dy,
» mon filz, que benoist sois-tu de Dieu,
» as-tu jamais porté faux tesmoignage
» contre aucun, ou dit d'autruy, ou
» prins quelque chose de l'autruy contre

» la volunté de celuy à qui elle appar-
» tenoit? — Ouy certes, Monsieur, »
(respondit Maistre Chappelet), « que j'ay
» dit du mal d'autruy ; parce que j'ay eu
» autresfois un mien voysin qui, avec le
» plus grand tort du monde, ne faisoit
» autre chose que batre sa femme, de-
» quoy je parlay une fois mal de luy
» aux parens de sa femme : si grand
» pitié j'avoye de celle pauvrette, la-
» quelle, toutes les fois qu'il avoit trop
» beu, il l'acoustroit Dieu sçait com-
» ment. » Dist à l'heure le beau père :
— « Or bien, tu m'as dit que tu as esté
» marchant : trompas-tu jamais per-
» sonne comme font les marchans? —
» Moy? » (dit Maistre Chappelet) « certes
» ouy, Monsieur, mais je ne sçay qui ce
» fut ; sinon qu'un homme qui m'ap-
» porta un jour l'argent qu'il me devoit
» d'un drap que je luy avoye vendu, et
» je le mei en une bource sans compter,
» puis je trouvay à un moys de là qu'il
» y avoit quatre petitz deniers plus qu'ilz
» ne devoient estre, parquoy ne re-
» voyant plus cestuy-là, et les ayant
» gardé bien un an pour les luy rendre,
» les donnay pour l'amour de Dieu. »
Le beau père dist : — « Cecy fut petite

» chose, et fiz très-bien d'en faire ce » que tu fiz. » Et outre cecy luy demanda le beau père de plusieurs autres choses, à toutes lesquelles il respondit en la manière que dessus. Parquoy voulant desjà procéder à l'absolution, Maistre Chappelet luy dist : — « J'ay encor » un péché que je ne vous ay dit. » Le beau père luy demanda : — « Quel ? » et il dist : — « Il me souvient que je » fey nettoyer la maison par mon ser- » viteur un jour de feste, et n'eu pas » celle révérence au sainct jour de Di- » menche que je devoye. — O! » dist le beau père, « cecy (mon filz) est légière » chose. — Non » (dist Maistre Chappelet), « ne dictes pas légière chose : car » le sainct jour du dimenche est trop » à révérer; par ce qu'à tel jour nostre » Seigneur résuscita de mort à vie. » Dist alors le beau père : — « Or çà, » n'as-tu fait autre chose ? — Monsieur, » oui » (respondit Chappelet), « un jour « par oubliance je crachay en l'église de » Dieu. » Le beau père commença à soubzrire, et dist : — « Mon fils, cecy » n'est pas chose dont il se faille sou- » cier ; nous qui sommes religieux y » crachons bien tous les jours. — Et

» vous faictes grand'villenie » (dist maistre Chappelet), « par ce qu'il ne » convient tenir chose si nette comme » le sainct temple où l'on rend sacrifice » à Dieu. »

Et ainsi en peu d'heure il luy en dist beaucoup de semblables, et à la fin commença à souspirer, et après à plorer amèrement : comme celuy qui le sçavoit trop bien faire quand il vouloit. Lors luy dist le sainct beau père : — « Qu'as-tu, mon filz? » Maistre Chappelet respondit : — « Hélas, monsieur, » il m'est demeuré un péché à dire sur » ma conscience, duquel je ne me con- » fessay jamais, si grand'honte j'ay de le » dire; et toutes les fois qu'il m'en sou- » vient, je pleure comme vous voyez, et » me semble estre très-certain que Dieu » n'aura jamais miséricorde de moy » pour ce péché. » Alors le beau père luy dist : « — Tay-toy, mon filz, qu'est- » ce que tu dis? si tous les péchez qui » furent oncques faitz par les hommes, » ou qui se doivent faire tant que le » monde durera, estoient en un seul » homme, et il s'en fust repenty, et eust » la contrition comme je voy que tu as, » la bénignité et miséricorde de Dieu



» est si grande qu'en le confessant il le » luy pardonneroit libérallement; et » par ainsi dy-le hardiment. » Dist alors maistre Chappelet, tousjours plorant fort : — « Hélas, mon père, le mien pé- » ché est trop grand, et à peine puis-je » croire (si voz prières ne m'y aydent) » que jamais il me doive estre de Dieu » pardonné. » A qui le beau père dist : — « Dy-le hardiment : que je te pro- » metz de prier Dieu pour toy. » Maistre Chappelet non pourtant ploroit tousjours, et ne le disoit point, et le beau père le confortoit de le dire. Mais après que maistre Chappelet, en plorant, eut une grand pièce tenu le beau père ainsi en suspens, il jetta un grand souspir et dist : — « Mon père, puis que vous me » promettez de prier Dieu pour moy, je » le vous diray. Vous devez sçavoir que » quand j'estoye petit garson, je maudy » une fois ma mère. » Et cecy dict, recommença à plorer de plus fort. — « O mon filz » (dist le beau père), « cecy » te semble-il si grant péché? les hom- » mes blasphèment tous les jours nostre » Seigneur, et toutefois il pardonne vo- » luntiers quand on se repent de l'avoir » blasphemé : et toy, ne veux-tu croire

» qu'il te pardonne cestuy-cy ? Ne pleure
» point ; conforte-toy, que certaine-
» ment si tu avois esté l'un de ceux
» qui le meirent en la croix ayant la
» contrition que je te voy, si te pardon-
» neroit-il. — Dictes-vous ? ma doulce
» mère qui me porta dans son ventre
» neuf moys, le jour et là nuyct, et de-
» puis m'a porté à son col plus de cent
» fois, trop fey de mal de la maudire, et
» trop est grand le péché ! et si vous ne
» priez Dieu pour moy, il ne me sera ja-
» mais pardonné. »

Voyant le beau père qu'il ne restoit plus à dire autre chose à maistre Chappelet, il luy donna l'absolution, et la sienne bénédiction ; le réputant pour très-sainct homme, comme celuy qui croyoit entièrement estre vray ce que maistre Chappelet luy avoit dit. Et qui seroit celuy qui ne le creust, oyant dire ainsi à un homme qui est à l'article de la mort ? Et après tout cecy luy dist : —
« Maistre Chappelet, avec l'ayde de Dieu
» vous serez tost guéry, mais s'il advenoit
» toutesfois que Dieu appellast à soy vo-
» stre benoiste et bien disposée ame, vous
» plaist-il pas que vostre corps soit en-
» sevely en nostre convent ? » Auquel

maistre Chappelet respondit : — « Mon-
» sieur ouy, et seroye bien marry d'estre
» ailleurs, puisque vous m'avez promis
» de prier Dieu pour moy, et oultre ce
» j'ay tousjours eu spéciale dévotion à
» vostre ordre : parquoy je vous prie
» que incontinent que vous serez arrivé
» en vostre convent, faictes tant qu'on
» m'apporte ce vray corps de nostre Sei-
» gneur que vous avez consacré ce matin
» sur l'autel : par ce que (combien que
» je n'en soye digne) j'entends avec vo-
» stre licence de le recevoir, et la saincte
» et dernière unction après, affin que
» si j'ay vescu comme pécheur, au moins
» je meure comme Chrestien. » Le sainct homme dit, qu'il luy plaisoit très-voluntiers, et qu'il disoit très-bien, et feroit que présentement il luy seroit apporté; et ainsi fut faict. Les deux frères, qui doutoient fort que maistre Chappelet les trompast, s'estoient mis près d'une cloison qui séparoit la chambre (où maistre Chappelet gisoit) d'avec la leur, et escoutans à la légière oyoient et entendoient les choses qu'il disoit au beau père, dont quelque fois ilz avoient si grand'envie de rire (oyant les choses qu'il confessoit avoir faictes) qu'ilz cui-

dèrent quasi crever, et disoient entr'eux bien souvent : « Quel homme est cestui-» cy, lequel vieillesse, maladie, ne peur » de mort (dont il se veoit approcher), ne » qui plus est de Dieu (devant le juge-» ment duquel en peu d'heure on atend » qu'il doyve aller) ne l'ont jamais sceu » démouvoir de sa meschanceté, ne faire » tant qu'il ne vueille mourir, ainsi » comme il a vescu ? » Toutesfois voyans eux qu'il avoit faict en sorte qu'il seroit receu en sépulture, ne se soucièrent guères du demeurant, mais Chappelet peu après se communia, et empirant tousjours de plus en plus eut la dernière unction, et, ce jour mesmes qu'il avoit fait si belle et bonne confession, il mourut un peu après vespres. Pour laquelle chose les deux frères donnèrent ordre de faire apprester tout ce qui estoit nécessaire pour le faire ensevelir honorablement et l'envoyèrent dire au convent des beaux pères, affin qu'ilz vinsent le soir pour dire vigilles selon la coustume, et le lendemain matin pour querir le corps. Le sainct beau père qui l'avoit confessé ayant entendu qu'il estoit trespassé, s'en alla vers le prieur du convent et fit sonner le chapitre, là où

(quand tous les frères furent assemblez) il leur fit entendre comme maistre Chappelet avoit esté sainct homme, ainsi que par sa confession il avoit peu comprendre; et espérant que nostre Seigneur démonstreroit par luy plusieurs miracles, leur persuada qu'on devoit recevoir le corps avec très-grande dévotion et révérence: à quoy faire s'accordèrent le prieur, et les autres religieux crédules. Et quand la nuyct fut venue, s'en allèrent tous là où le corps de maistre Chappelet gisoit, où ilz firent une grande et solennelle veille. Et le lendemain matin tous vestuz avec les aulbes et leurs grandes chappes, avec aussi les livres en la main, et les croix devant, s'en allèrent, en chantant, querir ce benoist corps, lequel ilz apportèrent avec très-grande feste et solennité en leur église, estans accompagnez quasi de tout le peuple de la ville, hommes et femmes; et l'ayans mis en l'église, le sainct beau père qui l'avoit confessé monta incontinent en chaire et commença à prescher choses merveilleuses de luy, et de sa vie, de ses jeusnes, de sa virginité, de sa simplicité, innocence, et saincteté; entre les autres choses il conta ce que maistre Chappelet

luy avoit confessé pour son plus grand péché, et comme à grand peine il luy avoit peu mettre en la teste que Dieu le luy deust pardonner. Prenant occasion de cecy le beau père, et se retournant devers le peuple qui l'escoutoit, il les reprint en disant: « Et vous, maulditz de » Dieu, pour un petit festu de paille, qui » vous tourne entre les jambes, blasphé- » mez Dieu, sa mère, et toute la court » de Paradis! » et oultre cecy il dist plusieurs autres choses de sa loyauté et de son intégrité, tellement qu'en peu de temps avec ses paroles (ausquelles estoit adjouté entière foy des gens de la contrée) il le mit si bien en la teste et dévotion de tous ceux qui y estoient, que incontinent après que le service fut achevé, chacun, avec la plus grande presse du monde, luy alla baiser les piedz et les mains, et luy furent deschirez tous les habillemens de dessus le doz, se réputant bien heureux celuy qui seulement en pouvoit avoir une pièce; et falut que tout le jour il fust ainsi tenu, affin que d'un chascun il peust estre veu et visité. Puis la nuyct ensuyvant il fut ensevely en un sépulchre de marbre honorablement, en une chappelle, et de main en main le jour

ensuyvant les gens commencèrent à trotter et porter des chandelles et l'adorer, et par conséquent à se vouer, et attacher des ymages de cire, selon le veu qu'on avoit faict, et si grandement creut la renommée de sa sainceteté et dévotion qu'on avoit à luy, que quasi il n'y avoit personne estant en aucune adversité qui se vouast à autre sainct qu'à luy: et le nommèrent, et le nomme-lon encores sainct Chappelet, affermans que nostre Seigneur avoit monstré par luy, et monstroit tous les jours plusieurs miracles à ceux qui dévotement se vouoyent à luy.

Ainsi doncques vesquit et mourut maistre Chappelet du Prat, qui devint sainct comme vous avez ouy: lequel je ne vueil nier estre possible qu'il ne soit bien heureux en la présence de Dieu. par ce que, combien que sa vie ayt esté mauvaise et meschante, il peut avoir eu sur l'extrémité telle contrition que par aventure nostre Seigneur a eu miséricorde de luy, et l'a receu en son royaume: mais pource que cecy nous est incongneu, j'en parle selon ce qui en peut aparoir, et dy que cestuy-cy doit plustost estre entre les mains du diable

à perdition qu'en paradis. Et si ainsi est, la bénignité de Dieu se peut congnoistre très-grande envers nous, laquelle ne regardant à nostre erreur, mais à l'intégrité de nostre foy, faisant par nous nostre médiateur un sien ennemy, le croyant amy, il exauce noz prières, comme si nous recourions pour médiateur à un véritablement sainct, et par ainsi affin que soyons par sa grace gardez sains et sauves ès présentes adversitez, et en ceste si joyeuse compagnie, louans tousjours son nom, duquel nous l'avons commencée, et l'ayans en révérence, nous nous recommanderons à luy en toutes noz nécessitez, avec asseurance que nous serons ouyz.

Et icy se teut.





ABRAHAM, JUIF,

admonnesté par un sien amy nommé Jehannot de Chevigny, s'en alla de Paris à Romme, et voyant là la meschançeté des gens d'église, s'en retourna à Paris, là où néantmoins il se fit Chrestien.

NOUVELLE II

En laquelle se contient la libéralité et bonte de Dieu, vers la foy Chrestienne.



A nouvelle de Pamphile fut récitée non sans avoir faict rire la compagnie, et toute louée des Dames; et après qu'elle eut esté escoutée songneusement et achevée de dire, la Royne commanda à ma Dame Néiphile, qui estoit assise auprès Pamphile, qu'en disant une des siennes elle suyvist l'ordre du passetemps encommencé; laquelle, comme celle qui non moins estoit

gracieuse que belle, joyeusement respondit que voulentiers elle le feroit, et commença en ceste manière :

Pamphile nous a monstré par sa nouvelle, comme la bénignité de Dieu ne regarde point à noz erreurs, quand ilz procèdent de chose que nous ne pouvons veoir, et moy je vous vueil monstrer par la mienne, combien celle mesme bénignité nous démonstre de soy argument d'infalible vérité: en soustenant patiemment les fautes de ceux qui devroient de faict et de paroles donner vray tesmoignage d'icelle bénignité, faisans le contraire comme ilz font. Affin que nous suyvons ce que nous croyons avec plus grande fermeté de cueur.

Comme j'ay autresfoys ouy dire (mes gracieuses Dames), il y eut à Paris un grand et riche marchand, faisant le train de draps de soye, nommé Jehannot de Chevigny, homme loyal, bon et droict, lequel avoit singulière amitié à un très-riche Juif, nommé Abraham, qui pareillement estoit marchand et homme de grande loyauté. Et voyant Jehannot la preudhommie et loyauté de ce Juif, il

commença à avoir grande compassion que l'ame d'un si homme de bien, si sage, et si bon, allast à perdition par faute de foy : au moyen de quoy amiablement le commença à prier qu'il laissast les erreurs de la foy Judaïque, et qu'il se retournast à la vérité Chrestienne, laquelle il pouvoit veoir (comme saincte et bonne) tousjours prospérer et s'augmenter, là où au contraire il pouvoit congnoistre la sienne diminuer et venir à néant. Le Juif respondit qu'il n'en croyoit point de si saincte ne si bonne comme estoit la Judaïque, et qu'il estoit né en icelle, et en icelle vouloit vivre et mourir : et qu'il n'y a chose qui de cecy le sceust jamais démouvoir. Jehannot ne laissa pourtant que, après quelque jours passez, il ne luy réitérast semblables paroles, luy remonstrant ainsi grossement comme la plupart des marchans sçavent faire, par quelles raisons nostre foy estoit meilleure que la Judaïque. Et combien que le Juif fust en sa loy un sçavant homme, toutesfois l'amitié grande qu'il avoit avec Jehannot, ou par adventure les paroles lesquelles le sainct Esprit mettoit sur la langue de l'homme idyot l'esmouvoient tellement, que les remonstrances de Jehannot com-

mencèrent fort à plaire au Juif, qui toutes fois, obstiné en sa créance, ne se laissoit convertir: mais tout ainsi qu'il demeuroit opiniastre, Jehannot aussi ne cessoit jamais de le soliciter, tant que le Juif, vaincu d'une si grande et continuelle instance, dist un jour à Jehannot: « Or sus, Jehannot, il te plaist que je de-
» vienne Chrestien, et j'en suis content,
» par un tel si, que je vueil première-
» ment aller à Romme, et voir là celuy
» que tu dis estre vicaire général de
» Dieu en terre, pour considérer ses
» façons de vivre et ses meurs, et pareil-
» lement de ses confrères les Cardinaux;
» et s'ilz me semblent telz que par tes
» paroles et par eux je puisse comprendre
» que vostre foy soit meilleure que la
» mienne (comme tu t'es parforcé de me
» monstrer), je feray ce que je t'ay dict;
» aussi s'il n'estoit ainsi, je demeureray
» Juif comme je suis. »

Quand Jehannot entendit cecy, il fut dolent outre mesure, disant en soymesmes: J'ay bien perdu la peine qu'il me sembloit avoir si bien employée, pensant avoir converty cestuy-cy: car s'il va à la court de Romme, et il veoit la meschanceté et orde vie des prebstres, il

ne faut pas croire qu'il se face jamais Chrestien : mais plustost s'il estoit Chrestien (sans faute) il s'en reviendroit Juif. Et se retourna vers Abraham et luy dist : — « Hé, mon amy, pourquoy veux-tu en-
» trer en ce travail et en si grande des-
» pence comme ce seroit d'aller d'icy à
» Romme ? outre ce que par mer et par
» terre à un homme riche comme tu es
» il y a tout plein de dangers ! ne penses-
» tu pas trouver icy qui te donne bap-
» tesme ? et si par fortune tu as quelques
» doutes en la foy que je te monstre, où
» est-ce qu'il y a de si grans docteurs
» ne plus sçavans hommes en icelle
» qu'il y a icy, pour te pouvoir déclarer
» ce que tu voudras ou demanderas ?
» Parquoy il me semble que ce tien
» voyage est sans propos ; il te faut pen-
» ser que telz sont là les prélatz, comme
» tu les a veuz icy, et encor' sont-ilz
» tant meilleurs à Romme comme ilz
» sont plus prochains du pasteur princi-
» pal ; et par ainsi, si tu veux croire
» mon conseil, tu réserveras ce voyage
» à un autre fois, pour quelque pardon
» général, et je te pourray, par advan-
» ture, faire compagnie. »

A qui le Juif répondit : — « Je croy

» (Jehannot) qu'il soit ainsi comme tu dis,
» mais, pour te le faire court, je suis
» du tout délibéré (si tu veux que je
» face ce de quoy tu m'as tant prié) de y
» aller, autrement je n'en feray rien. »
Jehannot, voyant son vouloir, luy dist : — « Or va en la bonne heure, » et pensa en soy-mesmes qu'il ne se feroit jamais Chrestien s'il avoit une fois veu la court de Romme : toutesfois, n'y perdant aucune chose, ne s'en soucia autrement.

Le Juif monta à cheval, et le plus tost qu'il peut s'en alla à Romme : là où, quand il fut arrivé, fut receu honorablement de ces autres Juifz qui demouroyent à Romme : et durant le temps qu'il y séjourna, sans dire à personne pourquoy il y fust allé, commença cautement à regarder la façon de vivre du Pape, des Cardinaux, des prélatz et de tous les courtisans ; et s'apercevant de soy-mesme (comme homme qui estoit moult avisé) et encor estant informé de quelqu'un, il trouva que du plus grand au plus petit, sans aucun frein ne remors de conscience ou de honte, tous péchoient déshonnestement en luxure : et non seulement en la naturelle, mais en la sodomitique, tellement que le crédit des putains

et des garsons n'estoit pas petit à qui vouloit obtenir quelque grand chose que ce fust; et outre tout cecy, il les cogneut appertement gourmans, et yvrongnes, et plus serviteurs de la pance (comme bestes brutes après la luxure) que d'autres choses. Et encore regardant plus avant, il les veit tous si avares et convoiteux d'argent, qu'ilz vendoient et achetoient à purs deniers comtans, non seulement le sang humain, ains en bon langage celuy des Chrestiens, et pareillement les choses divines, de quelque qualité qu'elles fussent, ou à qui elles appartinssent, fustce à sacrifices ou à bénéfices : et de ce ilz en faisoient plus grande marchandise, et y en avoit plus de courratiers qu'il n'y a en Paris de draps ou d'autre chose : ayans à la simonie manifeste donné nom de négociation, et à la gloutonnie nom de sustentation, quasi comme si Dieu n'eust cogneu, non seulement la signification des vocables, mais ne aussi l'intention des meschants cueurs, et qu'il se deust laisser tromper ès noms des choses, comme font les hommes. Lesquelles choses, avec plusieurs autres qui sont de taire, furent si grandement desplaisantes au Juif (comme à celuy qui estoit homme

modeste et sobre), qu'il luy sembla en avoir assez veu, et délibéra de s'en retourner à Paris : ce qu'il fit.

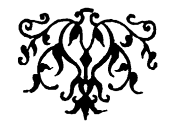
Et incontinent que Jehannot sceut qu'il estoit de retour, croyant plus tost tout autre chose que de le voir jamais Chrestien, il le vint visiter, et se firent grand feste l'un à l'autre. Et après qu'il se fut reposé quelques jours, Jehannot luy demanda ce que luy sembloit de nostre sainct père le Pape et des cardinaux, et généralement de tous les autres courtisans. A qui le Juif promptement respondit : — « Mal, que Dieu leur doint » à tant qu'ilz sont, car je te vueil bien » dire que si j'ay bien sceu considérer » tout ce que j'ay veu et entendu, je n'y » pense point avoir veu en aucun qui » soit prestre, nulle sainctеté, dévotion, » bonne œuvre, ou exemple de bien » vivre ou d'autre bonne chose : mais » m'a semblé de veoir la luxure, l'avarice, » la gloutonnie et semblables choses, » et pires encores, si pires peuvent estre » en aucun, en si grande recommanda» tion d'eux tous, que je répute plus » tost celle court de Rome une forge » d'opérations diaboliques que divines ; » et à ce que je puis comprendre il me



» semble que vostre pasteur, et par con-
» séquent tous les autres, pourchassent
» tant qu'ilz peuvent (avecques toute sol-
» licitude, engin et art) de réduyre à néant
» et de chasser du monde la religion
» Chrestienne : là où ilz devoient estre
» son fondement et support. Mais pource
» que je voy que ce qu'ilz pourchassent
» n'avient point, ains au contraire que
» vostre foy augmente, et tous les jours
» devient plus claire et luysante, je
» congnoy évidemment que le sainct
» Esprit est vray fondement et support
» d'icelle, comme de la plus vraye et
» saincte que nulle autre. Pour laquelle
» chose là où j'estoye dur et rétif à tes
» admonestemens, et ne me vouloye faire
» Chrestien, je dy maintenant de cueur
» ouvert que, pour chose du monde, je
» ne laisseray de me faire Chrestien.
» Allons doncques à l'église : et là, selon
» la vraye coustume de vostre saincte
» foy, fay-moy baptiser. »

Jehannot, lequel attendoit asseurément contraire conclusion à ceste-cy, comme il l'eut ainsi ouy parler, fut le plus content homme du monde ; et s'en allèrent à nostre Dame de Paris, là où ilz prièrent les prestres de léans de donner baptesme

à Abraham : lesquelz, oyans qu'il le demandoit, soudainement le luy donnèrent. Et Jehannot fut son parrain, qui le nomma Jehan ; et après par sçavans gens le feit parfaictement endoctriner en nostre foy ; laquelle en peu de temps il apprint ; et depuis fut grand homme et de bonne vie.







MELCHISEDECH, JUIF,

en racontant une nouvelle de trois anneaux, au grand Soudan nommé Salladin, évita le gros danger qui lui estoit apresté par luy.

NOUVELLE III

Par laquelle l'Auteur, approuvant la foy Chrestienne, monstre combien une soudaine et ingénieuse response est proffitable, quand l'on se trouve en quelque danger évident.



PRÈS que la nouvelle de ma Dame Néiphile fut de tous trouvée bonne, elle se teut : et comme il pleut à la Royne, ma Dame Philomène commença à parler ainsi :

La nouvelle que a dicte Néiphile me faict souvenir d'un douteux cas jadis avenu à un autre Juif. Et pource que

desjà on a très-bien parlé de Dieu et de la vérité de la foy, il ne sera mal séant d'oresenavant de descendre aux actes et événemens des hommes; parquoi je vueil procéder à vous compter ce cas, lequel ouy, vous deviendrez par aventure plus cautes à respondre aux questions et demandes qui vous seront faictes. Vous devez sçavoir, mes amoureuses compaignes, que tout ainsi comme la sotise plusieurs foys fayct tomber quelqu'un de grande authorité en très-grande misère, le bon sens ne plus ne moins tire le sage hors de très-grand danger, et le met en grand et asseuré propos. Et qu'il soit vray que la sotise conduyse l'homme de grande autorité à pauvreté et misère, il se voit par plusieurs exemples, lesquelz il ne nous faut à présent travailler de réciter, considérant que tous les jours il s'en voit exemples manifestes. Mais que le bon sens soit occasion de grande consolation, je le vous monstreray en peu de parolles, comme je vous ay promis.

Salladin fut un si grand et vaillant homme, que non seulement sa valeur le feit Souldan de Babilone, mais encor' luy feit avoir plusieurs victoires sur les



Roys Sarrazins et Chrestiens : lequel ayant en diverses guerres, et en autres siennes magnificences très-grandes, despendu tout son trésor, et pour aucun accident qui luy estoit survenu ayant besoing d'une bonne grosse somme de deniers, non voyant d'où il les peust avoir si promptement comme il en avoit besoing, se va souvenir d'un riche Juif nommé Melchisedech, qui prestoit à usure en la ville d'Alexandrie. Et pensa bien que cestuy-cy avoit dequoy le pouvoir subvenir s'il le vouloit faire : mais il le congnoissoit si chiche que jamais de son bon gré il ne le feroit ; et toutesfois le Souldan ne luy vouloit faire force. A la fin contrainct de la nécessité, et s'estant mis en l'entendement de trouver façon qu'il luy en prestast, s'avisa de luy faire une contraincte colorée de quelque raison : et l'ayant un jour envoyé querir, et familièrement receu en sa maison, le feit seoir auprès de luy, puis luy dist : « Preud'homme, j'ay entendu de plu» sieurs personnes que tu es un très-sage » homme, et que ès choses de Dieu, tu » es fort sçavant : parquoy je sçaurois » voluntiers de toy, laquelle des trois » loix te semble la plus véritable, ou la

» Judaïcque, ou la Sarrazine, ou la Chre-
» stienne. »

Le Juif, qui à la vérité estoit sage, s'apperceut très-bien que Salladin taschoit à le prendre par ses parolles, pour luy susciter quelque querelle; et pensa qu'il ne pouvoit louer plus l'une de ces trois loix que l'autre, que Salladin n'obtinst ce qu'il vouloit : parquoy, comme celuy qui se sentoit bien avoir besoin de response, par laquelle il ne peust estre prins, ayant esguysé son esprit, soudainement luy vint en la bouche ce qu'il devoit dire, et dist ainsi : — « Mon-
» seigneur, la question que vous me
» faictes est belle : et pour vous en dire
» ce que j'en sçay, il me convient faire
» un petit conte, que vous oyrez s'il
» vous plaist. Il me souvient (si je ne
» faulx) avoir plusieurs foys ouy dire
» qu'il y eut une foys un grand et riche
» homme, qui avoit entre ses plus pré-
» cieux joyaux, un anneau très-beau et
» de grand prix : lequel, pour sa valeur et
» beauté, désirant en faire honneur et
» le laisser perpétuellement à ses succes-
» seurs, il voulut et ordonna, que celuy
» de ses enfans masles à qui cest anneau
» (comme laissé du père) seroit trouvé



» après son trépas, que cestuy-là fust
» tenu et réputé pour son héritier, et
» deust estre honoré et révéré de tous
» les autres, comme le plus grand. Celuy
» à qui cest anneau fut laissé par luy,
» tint le mesme ordre à ses successeurs :
» et feit ainsi comme son prédécesseur
» avoit faict. Et en brief temps cest an-
» neau alla de main en main à plusieurs
» successeurs. A la fin il vint entre les
» mains d'un, lequel avoit trois filz tous
» beaux et vertueux, et grandement
» obéissans à leur père, qui pour ceste
» cause les aymoit tous trois égallement,
» lesquelz sçachans la coustume de cest
» anneau, chacun comme curieux d'estre
» le plus estimé entre les siens, prioit
» (comme mieux il sçavoit) le père qui
» desjà étoit vieil, que quand il viendroit
» à mourir, il luy laissast cest anneau.
» Le bon homme qui les aymoit autant
» l'un comme l'autre, ne sçavoit luy-
» mesme choysir à qui plus tost il le
» vouloit laisser : et pensa, l'ayant pro-
» mis à chacun d'eux, de vouloir satis-
» faire à tous trois. Parquoy secrètement
» il en fit faire à un excellent orfèvre
» deux autres, lesquelz furent si sem-
» blables au premier, que luy-mesme

» qui les avoit faict faire ne congnois-
» soit lequel estoit le vray : et venant à
» mourir donna son anneau à chacun
» desdictz enfans. Lesquelz après la
» mort du père voulans chacun occuper
» l'héritage et l'honneur, et l'un le re-
» fusant à l'autre, chacun, pour faire
» apparoir que raisonnablement il de-
» voit occuper, produisoit son anneau,
» et furent les anneaux trouvez si pareils
» l'un à l'autre, qu'on ne sçavoit con-
» gnoistre lequel estoit le vray. Parquoy
» le procès pour sçavoir qui estoit l'hé-
» ritier du père, demoura pendant et
» pend encores. Et ainsi vous dy-je,
» monseigneur, des trois loix données
» de Dieu le père aux trois peuples,
» dont vous avez proposé la question :
» chacun cuyde avoir l'héritage de Dieu,
» et sa vraye loy, et aussi devoir faire ses
» commandemens : mais qui d'eux l'ait,
» le procès comme des anneaux en pend
» encores. »

Salladin congneut que cestuy-cy estoit très-bien sorty du filé qu'il luy avoit tendu aux piedz. Parquoy il délibéra de luy descouvrir son besoing, et veoir s'il luy voudroit faire plaisir. Et ainsi le fit, luy déclarant ce qu'il avoit en intention de

faire, s'il n'eust respondu ainsi sagement comme il avoit faict. Le Juif libéralement luy presta la somme de deniers qu'il lui demanda. Et Salladin l'en paya entièrement : et outre ce, luy feit de grans dons, et le tint tousjours pour son amy, et l'entretint depuis près sa personne en grand et honorable estat.





UN MOYNE AYANT FAICT ***un péché digne de très-grande punition, se délivra de la peine qu'il avoit méritée, en reprochant honnestement à son Abbé la mesme chose.***

NOUVELLE IV

Là où ceux qui veulent reprendre les erreurs d'autruy, qui sont en eux mesmes, sont repris par l'Auteur.





DESJA se taisoit ma Dame Philomène ayant achevé de dire sa nouvelle, quand Dioneo, qui estoit assis auprès d'elle, sans attendre autre commandement de la Royne, congnoissant par l'ordre qu'on avoit desjà tenu, que c'estoit à luy à dire la sienne, commença à parler en ceste manière :

Gracieuses Dames, si j'ay bien sceu comprendre l'intention de toutes vous

autres, nous sommes icy pour plaire (en contant des nouvelles) à nous-mesmes : au moyen dequoy, pourveu qu'il ne se face rien contre cecy, j'estime qu'il soit licite à chacun (comme nous dist nostre Royne peu devant qu'elle le feust) de dire celle nouvelle que à son jugement plaira le plus. Par quoy, ayant ouy comme par les bons amonnestemens de Jeannot de Chevigny, Abraham Juif avoit sauvé son ame, et Melchisedech, par son bon sens, avoit desfendu ses richesses des surprinses de Salladin, j'entendz vous réciter, en peu de parolles (sans que je pense recevoir aucune répréhension de vous) avec quelle cautelle un Moyne ayt délivré son corps d'une très-griève punition.

Il y eut au païs de Lunigianne (qui n'est guères loin du nostre) un monastère, qui jadis souloit estre plus plein de sainсteté et de religion, qu'il n'est aujourd'huy : auquel y eut entre les autres un jeune Moyne (la chaleur duquel en la force de son aage estoit telle, que les jeusnes ne les vigilles ne le pouvoient matter), lequel par fortune, un jour sur l'heure de midy, que tous les autres

Moynes dormoyent, s'en alla promenant tout seul autour de leur église qui estoit en lieu fort solitaire; et se récréant ainsi, il va veoir par fortune une jeune garce assez belle, fille (par aventure) de quelque laboureur du païs, qui s'en alloit cueillant certaines herbes par les champs : laquelle il n'eut si tost apperceue, qu'il fut incontinent assailly de la tentation de la chair. Au moyen dequoy s'approchant de plus près, la commença à arraisonner, et tellement marchandèrent ensemble qu'il fut d'accord avec elle, et la mena sur l'heure mesme en sa chambre, sans que personne s'en apperceust. Mais ce pendant que le Moyne, transporté de trop grande affection, s'esbatoit peu avisément avec elle, l'Abbé, s'estant levé de dormir, et se pourmenant à petit pas par le cloistre, passa devant la chambre de cestuy-ci, et ouyt le bruit qu'ilz y faisoient ensemble, et pour mieux congnoistre les voix, s'aprocha tout bellettement pour escouter à l'huys de ladicte chambre : si congneut manifestement qu'il y avoit une femme dedans; lors il fut tout esmeu de se faire ouvrir, puis il pensa de vouloir user en cecy d'un autre moyen, et s'en retourna en



sa chambre pour attendre que le Moyne sortist.

Le Moyne, encor' qu'il fust occupé d'un très-grand ayse et plaisir avec ceste fille, si estoit-il néantmoins tousjours en doute. Et luy estant advis avoir ouy marcher quelqu'un par le dortoyr, il y va regarder par un petit pertuys, et veit clairement que l'Abbé estoit là qui escoutoit, faisant son conte qu'il avoit bien peu appercevoir que ceste jeune garce estoit en sa chambre. Et sçachant que de cecy il luy en devoit advenir grande punition, fut doulent oultre mesure: toutesfoys (sans rien faire congnoistre à la jeune fille de son courroux) il pensa incontinent en soy-mesme plusieurs moyens, cherchant s'il en pourroit trouver aucun qui luy fust salutaire; et soudainement se va souvenir d'une nouvelle malice : laquelle droictement parvint à la fin qu'il avoit ymaginée. Parquoy faisant semblant qu'il avoit assez esté avec ceste jeune fille, il luy dist : « Je m'en vueil » aller regarder le moyen de te faire » sortir de céans sans estre veue : et par » ainsi demeure icy sans faire bruit » jusques à mon retour. » Et quand il fut sorty, et qu'il eut fermé la chambre

avec la clef, s'en alla tout droit en celle de l'Abbé, et lui présenta ladicte clef, comme chacun Moyne avoit accoustumé de faire, quand il alloit dehors le convent, luy disant avec un bon visage : « Mon-
» sieur, je n'ay peu faire apporter ce
» matin tout le boys que j'ay fait couper
» en la forest, et ainsi je m'y en iray
» (s'il vous plaist) pour le faire amener. »

L'Abbé, à fin qu'il se peust informer plus asseurément de la faulte faicte par le Moyne, pensant bien qu'il ne se fust aperceu d'avoir esté veu, très-joyeux d'un tel accident, il print voluntiers la clef, luy donnant licence d'aller au boys, et aussi tost qu'il fut party commença à penser soy-mesme ce qu'il devoit le plustost faire, ou en la présence de tous les Moynes ouvrir la chambre pour leur faire voir la faute, à fin qu'ilz n'eussent après occasion de murmurer contre luy, quand il puniroit le Moyne, ou de vouloir premièrement entendre de la fille comment le faict estoit allé. Et pensant en soy-mesme qu'elle pourroit estre femme, ou fille de tel homme, qu'il ne luy vouldroit avoir faict telle honte que de la faire veoir à tous les Moynes, s'avisa de vouloir premièrement veoir



qui elle estoit, et après aviser ce qu'il auroit à faire pour le mieux. Parquoy s'en estant allé tout bellement à la chambre, il l'ouvrit, et entra dedans, puis la ferma.

La jeune fille, voyant venir l'Abbé, commença à plourer comme toute esperdue, craignant de recevoir quelque honte. Monsieur l'Abbé l'ayant regardée de la queue de l'œil, et la voyant belle et fresche, sentit incontinent (encor' qu'il fust vieux) non moins cuysans esperons de la chair que avoit faict son jeune Moyne; et en soy-mesme commença à dire : Pourquoy ne prens-je du plaisir quand j'en puis avoir? Comme ainsi soit que le desplaisir, et l'ennuy toutes les foys que je vouldray me sont tous préparez. Ceste-cy est une belle fille, et est icy que personne du monde ne le sçayt. Si je la puis conduyre à faire ce que je voudray, je ne sçay pourquoy je ne le face; qui le sçaura? Jamais persone n'en orra parler : et péché celé est à demy pardonné. Ceste aventure ne m'aviendra peult estre jamais plus. Je pense que ce soit sagement faict de prendre du bien, quand nostre Seigneur en envoye à quelqu'un. Et disant ainsi, et ayant du tout

changé propos de ce pourquoy il y estoit allé, s'approcha plus près de la fille, et gratieusement la commença à conforter, et à la prier qu'elle ne pleurast plus. Puis d'une parolle en une autre fit tant qu'il luy descouvrit son vouloir. La fille, qui n'estoit de fer ny de diamant, assez aysément se ploya à la voulenté de l'Abbé. Lequel l'ayant caressée, et baisée plusieurs foys, monta sur le lict du Moyne. Et ayant paraventure esgard au pesant faiz de sa dignité, et à la foiblesse de la jeune fille, craignant luy faire mal, par trop peser sur elle, il ne monta pas sur son estomach, mais il la monta sur le sien, et longuement avec elle passa ainsi le temps.

Le Moyne, qui avoit faict semblant d'aller au bois, s'estant caché en quelque endroit du dortoüer, tout aussi tost qu'il veit que l'Abbé fut entré tout seul en sa chambre, il perdit incontinent la peur qu'il avoit : et se va promettre, que ce qu'il avoit pensé pourroit sortir à effect. Mais quand il veit qu'il s'enferma dedans ladicte chambre, il le tint pour tout certain. Parquoy quand il fut sorty de là où il estoit caché, il s'en va secrettement à un certain trou, par lequel il veit et



ouyt tout ce que l'Abbé fit et dist. Après qu'il sembla à Monsieur l'Abbé d'avoir assez demouré avec la fille (l'ayant enfermée en la chambre du Moyne), s'en retourna à la sienne. Et quelque peu après sçachant que le Moyne estoit au convent, et pensant qu'il fut retourné du bois, délibéra de le reprendre aigrement, et de le faire mettre en prison, à fin que luy seul jouist de la proye gaignée. Et à ceste cause l'ayant faict appeller, le reprint très-griefvement, avec un mauvais visaige, et commanda qu'il fust mis en prison. Le Moyne très-promptement respondit : — « Monsieur, je n'ay encor'
» tant esté en l'ordre S. Benoist que je
» puisse avoir appris si tost toutes les
» particularitez d'iceluy : et d'autre part
» vous ne m'aviez pas encores monstré
» que les Moynes se deussent faire
» presser par les femmes, comme vous
» m'avez monstré les jeusnes et vigiles.
» Mais à ceste heure que vous me l'avez
» monstré, je vous prometz que si vous
» me pardonnez ceste-cy, de jamais plus
» n'y faillir : mais feray tousjours comme
» je vous ay veu faire. »

L'Abbé (qui estoit homme fin) cogneut soudainement que cestuy-cy n'avoit pas

seulement monstré qu'il sçavoit plus que lui, mais qu'il avoit veu ce qu'il avoit faict. Parquoy ayant luy-mesmes remors de sa propre coulpe, il eut honte de faire au Moyne ce qu'il avoit comme luy mérité : et lui ayant pardonné et imposé silence de ce qu'il avoit veu, meirent honnestement la jeune fille dehors, laquelle il se doit croire de plusieurs fois depuis l'avoir faict revenir.







LA MARQUISE

de Montferrat, avec un banquet de gelines et certaines gracieuses paroles, réprima la folle amour du Roy de France.

NOUVELLE V

Contenant que les sages et vertueuses Dames ont en plus grande recommandation leur chasteté que les trésors et hautesses des Princes, et qu'un prudent Seigneur ne doyt user de force.



A nouvelle que compta Dioneo toucha au commencement le cueur des Dames qui l'escoutoient avec un peu de honte : dont la couleur qui leur monta au visaige en porta tesmoignage; et après, regardans l'une l'autre, ne se pouvans à peine tenir de rire, l'escoutèrent en soubzriant. Mais après qu'elle fut achevée, et que avecques aucunes douces parolles elles l'eurent un peu re-

prins, luy voulans faire congnoistre que telles nouvelles ne se doivent racompter entre les femmes, la Royne commanda à ma Dame Fiammette (qui estoit assise sur l'herbe après luy) qu'elle suyvist l'ordre commencé : laquelle gentement, et avec un visage joyeux, commença ainsi :

Je suis très-aise que nous soyons entrez à faire congnoistre, par les nouvelles qui ont esté dictes, combien est grande la force des belles et promptes responses ; et pource qu'aux hommes est grand sens et entendement, de chercher d'aymer tousjours femme de plus haut lignage qu'ilz ne sont, et que pareillement c'est grande prévoyance aux femmes se sçavoir garder d'estre prinses de l'amour d'un plus grand Seigneur qu'elles ne sont : il m'est tumbé en l'entendement de vous monstrer en la nouvelle que je doy dire, comme et de faict, et de parolles, une gentil' femme se soit gardée de cecy, et en ayt desmeu autruy.

Le Marquis de Montferrat fut un preux et vaillant Chevalier, lequel estant Capitaine général de l'Église, il luy convint passer outre mer à un passage général faict par les Chrestiens avec

grosse armée. Et ainsi qu'on parloit un jour de ses prouesses en la court du Roy Philippe le borgne (lequel pareillement se préparoit pour s'en aller de France faire ledict passage), il fut rapporté par un Chevalier qui congnoissoit ledict Marquis, qu'en tout le monde n'y avoit un semblable couple en mariage, que du Marquis et de sa femme : parce qu'autant que le Marquis entre tous Chevaliers estoit renommé vertueux, autant sa femme estoit, entre les autres du monde, belle et vertueuse. Lesquelles parolles entrèrent tellement en l'entendement du Roy de France, que soudainement (sans l'avoir jamais veue) il commença à l'aymer : et délibéra de ne se vouloir embarquer ailleurs qu'à Gennes, pour aller à sondict voyage ; à fin qu'en allant là par terre, il eust honneste occasion d'aller veoir la Marquise ; pensant en soymesmes, puisque son mary n'y estoit, qu'il pourroit facilement obtenir ce qu'il désiroit. Et ainsi qu'il avoit pensé d'y passer, ainsi l'exécuta-il, par ce qu'ayant envoyé un chacun devant, il se mit en chemin avec bien petite compagnie de gentilshommes. Et quand il s'aprocha d'une journée près du lieu

où estoit madame la Marquise, il luy envoya dire qu'elle l'attendist le lendemain à disner. La Dame, sage et advisée, respondit joyeusement, qu'elle réputoit sa venue pour une bien grande grace, et qu'il seroit le très-bien venu. Et après, elle va entrer en pensement, que vouloit dire cecy, qu'un tel Roy, sçachant que son mary n'y estoit point, la venoit visiter ; et en cecy elle ne se trompa point de croire que la renommée de sa beauté fust occasion de sa venue. Néantmoins, comme grand' Dame, et honeste femme qu'elle estoit, se délibéra de luy faire honneur ; fit appeller de ses bons gentilzhommes qui luy estoient demourez au païs, pour donner ordre par leur conseil à tout ce qui estoit necessaire : mais du festin, et des viandes qui devoient estre servies, elle seule en voulut disposer. Parquoy, ayant soudainement faict chercher et prendre toutes les poulles qu'il fut possible de trouver en tout le païs, commanda à ses Cuysiniers que d'icelles, sans autre chose quelconque, ilz apprestassent divers services.

Le Roy ne faillit à venir le lendemain, comme il avoit mandé, et fut honora-

blement receu de la Dame : laquelle luy sembla en la regardant (outre ce qu'il avoit sceu comprendre par les parolles du Chevalier), belle, honneste, et vertueuse : dont grandement s'esmerveilla, et la loua beaucoup ; s'allumant de tant plus en son désir, comme plus il trouvoit qu'elle passoit l'estime qu'on luy avoit faict. Et après que le Roy se fut retiré aux chambres qui estoient préparées, et en ordre, comme il appartient à un tel Prince, et que l'heure du disner fut venue, le Roy et ma Dame la Marquise s'assirent à une table ; et les autres selon leurs qualitez furent traitez en autres tables. Le Roy estant servy successivement de plusieurs metz, et de vins excellentz, et regardant quelquesfois ma Dame la Marquise, recevoit grand plaisir ; toutesfois, voyant l'un service après l'autre, et que toutes les viandes (combien qu'elles fussent apprestées en diverses sortes) n'estoient que gelines, il commença à s'esmerveiller : mesmes qu'il congnoissoit que le lieu où ilz estoient, estoit tel qu'on eust bien peu recouvrer en abondance de toutes autres volailles et venaison ; et qu'elle avoit eu loysir de faire chasser depuis qu'il luy

avoit faict entendre sa venue. Ce néantmoins, encor' qu'il s'esmerveillast beaucoup de cecy, il ne voulut prendre autre occasion de la devoir mettre en propos, sinon de ses gelines, et s'adressant avec un visage joyeux à elle, luy dit : « Ma » Dame, les gelines naissent-elles toutes » seules en ce païs sans aucun coq ? » La Marquise, qui très-bien entendit sa demande, luy estant adviz que nostre Seigneur luy eust envoyé (comme elle désiroit) l'heure opportune pour pouvoir monstrer son intention, respondit hardiment au Roy : — « Monsieur, nenny : » mais les femmes (combien qu'en habillemens et en honneurs elles soient » aucunement différentes les unes des » autres) toutes pourtant sont faites icy » comme ailleurs. »

Le roy, oyant sa response, congneut très-bien l'occasion du banquet des gelines, et la vertu cachée souz ses parolles, et s'aperceut que les parolles seroient respandues en vain avec une telle Dame, et que force n'y auroit point de lieu : parquoy, comme inconsidérément il s'estoit embrasé d'elle, il convenoit de nécessité estaindre sagement ce feu pour son honneur; et sans plus la

gaudir de parolles, craignant ses revenches, il disna sans aucune espérance de tirer autre chose d'elle. Et quand il eut achevé, à fin qu'avec son soudain partement il couvrist sa déshonneste venue, la remerciant de l'honneur qu'il avoit receu, et elle le recommandant à Dieu, il s'en alla à Gennes.





UN BON PREUDHOMME

reprend honnestement, avec un beau mot, la meschante hypocrisie des gens de religion.

NOUVELLE VI

Qui réprouve la couverte malignité d'aucuns Religieux.



MA Dame Émilie, laquelle estoit assise après ma Dame Fiammette, ayans toutes estimé grandement la sagesse, et l'honneste chastiment que la Marquise avoit faict au Roy de France, commença (comme il pleut à la Royne) hardiment à dire :

Je ne vueil pareillement taire une répréhension que feit un bon preud'homme lay à un avaricieux beau père, avecques un mot non moins digne d'en rire, que d'estre loué.

Il y eut doncques (mes chères Dames) n'aguères de temps, en nostre cité, un frère Mineur inquisiteur de la foy : lequel, combien qu'il se parforçast grandement de ressembler sainct homme et amateur de la foy Chrestienne (comme tous font), si estoit-il aussi bon inquisiteur de ceux qui avoit la bource pleine d'argent, que de ceux qui sentoient mal de la foy. Pour laquelle sollicitude luy vint à propos d'avoir trouvé un bon homme assez plus riche de deniers que de sens, auquel non point par faute de foy, mais simplement parlant (et paradventure ayant la teste eschauffée de boyre, ou de quelque grand'joye), il luy advint de dire un jour, en une compagnie, qu'il avoit du vin si bon que Dieu en boyroit : ce que estant raporté à l'inquisiteur, et sçachant que ses facultez estoient grandes, et la bource bien enflée, *cum gladiis et fustibus*, impétueusement luy va former un procès sur le doz ; sçachant très-bien que de cecy il luy en viendroit plustost argent en bource, qu'allègement de mescroyance au bon homme. Et l'ayant faict citer devant lui, il luy demanda s'il estoit vray ce qui avoit esté dit contre luy.

Le bon homme respondit que ouy, et lui compta la manière comment il l'avoit dict. A qui Monsieur l'inquisiteur, très-dévot et affectionné à sainct Jean bouche d'or, dist : — « As-tu doncques faict » nostre Seigneur beuveur, et curieux » de vins excellents, comme s'il fust » Chinchillon, ou quelque autre de » vous autres yvrongnes et taverniers ? » et à ceste heure en faisant la chate- » mite, tu veux monstrer que cecy est » légière chose: elle n'est pas comme il » te semble ; tu en as mérité le feu » quand il nous plaira, si nous faisons » nostre devoir à l'encontre de toy. » Et avec cestes et autres semblables paroles, monstrant un visage courroucé, parloit à ce bon homme comme si quasi il eust esté un Épicurien, niant l'éternité de l'ame: et en bref temps il luy feit telle peur que le bon homme, pour estre gracieusement traicté, luy feit (par certains moyens) oindre les mains d'une bonne quantité de la gresse de sainct Jean bouche d'or : laquelle sert grandement à la maladie des pestilencieuses avarices des Prestres, et spécialement des frères Mineurs; qui n'osent toucher argent. Laquelle unction, comme moult vertueuse

(combien que Galien n'en parle en aucun endroict de ses médecines), besongna tellement, que le feu dont il avoit esté menacé se permuta (lui faisant grace) en une croix : et comme s'il eust eu à faire le voyage d'outre mer, pour faire la banière plus belle, la luy meist jaune sur le noir : et outre tout cecy ayant desjà touché deniers, il l'entretint plusieurs jours après, luy donnant pour pénitence, que tous les matins il eust à ouyr une messe à Saincte Croix, et que sur l'heure du disner il se vinst présenter à luy et qu'il feist après, tout le demourant du jour, ce que plus lui plairoit.

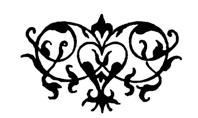
Ce que faisant cestuy bon homme très-songneusement, advint une matinée entre les autres qu'il ouyt à la messe un Évangile, auquel ces parolles se chantoient : *Vous en recevrez cent pour un*, *et posséderez la vie éternelle*. Lesquelles parolles il retint fermement en son entendement; et selon le commandement qui luy avoit esté faict, s'en vint à l'heure du disner devant l'inquisiteur, et le trouva disnant. Lequel inquisiteur luy demanda s'il avoit ce matin ouy la messe; auquel promptement il respondit : — « Monsieur, ouy. » — Et l'inquisiteur

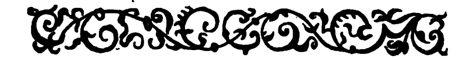
luy dist : — « As-tu ouy en icelle chose
» aucune dont tu soys en doute, ou que
» tu en vueilles demander? — Certes, »
respondit le bon homme, « je ne doute
» de chose aucune que j'aye ouy, ains
» toutes pour certain les croy véritables :
» bien en ay-je ouy une qui m'a faict,
» et faict avoir une grande compassion
» de vous, et de voz autres beaux pères :
» pensant au mauvais estat où vous de-
» vrez estre de là en l'autre monde. »
Dist lors l'inquisiteur : — « Et quelle
» parolle est-ce qui t'a ainsi meu d'avoir
» compassion de nous? » Le bon homme
respondit : — « Monsieur, celle pa-
» rolle de l'Évangile qui dit : *Vous re-*
» *cevrez cent pour un.* » L'inquisiteur
respondit : — « Cela est vray. Mais
» pourquoy t'a esmeu celle parolle? —
» Monsieur, » respondit le bon homme,
» je le vous diray. Depuis le temps que
» j'ay frequenté céans, j'ay veu par
» chacun jour donner là dehors à plu-
» sieurs paovres gens, maintenant une,
» et tantost deux grandes pleines chau-
» dières de souppe, qu'on liève de de-
» vant vous et voz autres frères, par la
» trop grande abondance que vous en
» avez : parquoy si pour chacune chau-



» dière il vous en est rendu cent par
» delà, vous en aurez tant, que vous
» serez tous noyez dedans. »

Combien que les autres qui estoient à la table de l'inquisiteur se missent tous à rire, l'inquisiteur, sentant qu'on avoit touché au vif leur orde ypocrisie, se troubla tout : et n'eust esté que celuy estoit desjà blasmé de ce qu'il avoit faict, il luy eust forgé un autre procès sur le doz, parce qu'avec un si plaisant mot pour rire il avoit mordu et picqué luy et les autres bellistres de beaux pères ; et de despit luy commanda qu'il feist ce qu'il voudroit, sans venir, ne se trouver plus devant luy.





BERGAMIN,

avec une nouvelle d'un sçavant homme nommé Primasse, et d'un Abbé de Clugny, reprint honnestement une nouvelle manière d'avarice advenue à Messire Can de la Scalle.

NOUVELLE VII

Disant qu'il est mal-séant à un Prince d'estre avaricieux, et qu'il doyt estre libéral vers chascun.



LA gentillesse de ma Dame Émilie, et sa nouvelle, furent occasion à la Royne, et au demourant de la compagnie, de rire et louer l'invention de la croysade; mais après qu'on eut cessé de rire, et qu'un chacun fut r'appaisé, Philostrate, qui devoit dire la sienne, commença à parler en ceste manière :

C'est une belle chose (mes Dames) de frapper un but qui jamais ne se remue :



mais c'est une chose plus admirable de veoir toucher soudainement par un Archier quelque chose non acoustumée, qui apparoist soudainement. La vitieuse et orde vie des Prestres donne de soy-mesmes en plusieurs choses, sans difficulté, matière d'en parler, de la picquer et reprendre, à qui le veult faire, quasi comme un vray but de meschanceté. Et par ainsi, combien que ce preud'homme feist très-bien de picquer jusques au vif Monsieur l'inquisiteur, de l'ypocrite charité des Religieux qui donnent aux paovres ce qu'il leur conviendroit donner aux pourceaux, ou le jeter à mal : si estimè-je assez plus digne d'estre loué celuy de qui (à l'occasion de la précédente nouvelle) je vueil parler : lequel reprint avec un plaisant compte Messire Can de la Scalle, magnificq' et triomphant Seigneur, d'une soudaine et non acoustumée avarice apparue en luy, figurant par autruy ce que de soy et de luy il entendoit dire; laquelle fut telle :

Messire Can de la Scalle (ainsi comme la renommée court, quasi par tout le monde) estoit (oultre que la fortune luy fut en plusieurs choses favorable) un des

plus notables et magnificques Seigneurs qu'ont ayt veu en Italie depuis l'Empereur Fédéric deuxiesme : lequel, ayant délibéré de faire une notable et merveilleuse assemblée à Véronne, et estans venuz à icelle plusieurs gens de divers lieux, et mesmement hommes de court de toutes sortes, soudainement (qui qu'en fust l'occasion) se retira de la faire, et récompensa en partie ceux qui y estoient venuz, en leur donnant congé : et ne demeura seulement à récompenser, ou à avoir congé qu'un nommé Bergamin, homme plaisant, qui rencontroit si bien à parler et si promptement, qu'on ne le croiroit, qui ne l'auroit ouy. Lequel espéroit bien que cecy n'eust esté faict sans aucun sien proffit à venir. Mais Messire Can de la Scalle s'estoit mis en l'entendement, que tout ce qu'il luy sçauroit donner seroit plus perdu et mal employé, que qui l'auroit jetté au feu : dont toutesfois il ne luy disoit, ou faisoit dire aucune chose. Bergamin, après quelques jours, ne se voyant appellé ne requis à chose qui appartinst à son mestier, et d'avantage se consommant à l'hostellerie avec ses chevaux et serviteurs, commença à devenir mélancolic;

toutesfois il attendoit tousjours : luy estant avis qu'il ne feroit pas bien de s'en aller sans congé. Et ayant porté avecques luy trois belles et riches robbes qui luy avoient esté données par autres Seigneurs, pour comparoir honorablement à ceste assemblée, voulant son hoste estre payé, premièrement il luy en bailla une; et demourant encor' beaucoup d'avantage, fut contrainct (s'il vouloit plus demourer en son logis) de bailler la deuxiesme; puis commença à vivre sur la troisiesme, délibéré, tant qu'elle dureroit, d'attendre et regarder que ce seroit à la fin de luy. Or avint, ce pendant qu'il vivoit sur la troisiesme, qu'il se rencontra un jour au disner de messire Can, et se présenta devant luy avec un visage mélancolic. Et le voyant ainsi messire Can luy dist, plus pour le fascher que pour prendre plaisir d'aucune chose qu'il sceust dire : « Bergamin, » qu'as-tu? tu es fort mélancolic, di-nous » en quelque chose. » Bergamin sur l'heure sans y songer plus avant, conta soudainement, comme s'il y eust pensé long temps au paravant, pour venir au poinct qu'il prétendoit, ceste nouvelle :

« Monseigneur, vous devez sçavoir

qu'un nommé Primasse fut un sçavant homme en grammaire, et fut par dessus tous autres grand et prompt versificateur : au moyen dequoy il estoit si admirable, et bien renommé, qu'encor qu'on ne le congneust de veue par tout, il n'y avoit celuy qui par renommée ne sceust qui estoit Primasse. Or avint-il que se trouvant une fois à Paris en pauvre estat, comme le plus souvent il estoit (pour la vertu qui est peu gratifiée de ceux qui ont les grans biens), il ouyt parler de l'Abbé de Clugny, que lon tient estre le plus riche prélat qui soit en l'Église de Dieu, après le Pape: et entendit dire de luy choses merveilleuses et magnifiques, de sa façon d'entretenir tousjours grand' court : et que jamais on ne reffusoit (à quiconques alloit où il estoit) à boyre ne à manger, pourveu qu'il le demandast quand l'Abbé estoit à table. Laquelle chose oyant Primasse (comme homme qui se délectoit de veoir hommes vertueux et magnifiques), il délibéra d'aller veoir la magnificence de cest Abbé, et demanda combien il demouroit lors loing de Paris. A quoy luy fut respondu, que paradventure à trois lieues de là, en un sien lieu : auquel

Primasse fit son compte (s'il partoit bien matin) d'y estre sur l'heure de disner. S'estant doncques faict enseigner le chemin, ne trouvant aucun par fortune qui y allast, craignant qu'il ne se fourvoyast, et qu'il n'arrivast en lieu où il ne trouvast si tost à disner, pensa en soy-mesmes (à fin que cecy n'avinst, et qu'il n'endurast faim) de porter trois pains : avisant qu'il trouveroit de l'eaue par tout, combien qu'elle ne luy pleust guères; et ayant mis ses trois pains dedans son sein, print son chemin si droict, qu'il arriva là où estoit monsieur l'Abbé, avant qu'il fust l'heure de disner, et quand il fut entré dedans le logis il s'en alla regardant par tout. Et ayant veu la grand' multitude de tables dressées, et le grand appareil de la cuysine, et les autres choses apprestées pour le disner, il va dire en soy-mesmes : Véritablement cestuy-cy est aussi magnificque qu'on dict. Et demourant ainsi entour toutes ces choses attentif, le maistre d'hostel de l'Abbé (par ce qu'il estoit heure de disner) commanda qu'on donnast de l'eaue à laver, et que chacun se meist à table; et par fortune advint que Primasse fut assis tout droict au devant de l'huys

de la chambre par où l'Abbé devoit sortir pour venir disner en la salle. La coustume estoit en celle court, qu'on ne servoit jamais aucune chose sur table, que premièrement monsieur l'Abbé ne fust venu pour s'asseoir. Ayant doncques le maistre d'hostel faict couvrir, il fit dire à monsieur que quand il luy plairoit le disner estoit prest. L'Abbé fit ouvrir sa chambre pour venir en la salle, et en venant regarda devant soy; et de fortune le premier homme qu'il vit, fut Primasse, lequel estoit fort mal en ordre, et qu'il ne congnoissoit point de veue; et aussi tost qu'il l'eut veu, il luy entra en sa fantaisie une mauvaise pensée que jamais n'en avoit eu de semblable, et dist en soy-mesmes : Voyez à qui je donne à manger mon bien; et retournant arrière commanda que sa chambre fust fermée, puis demanda à ceux qui estoient auprès de luy, s'ilz congnoissoient ce paillard qui estoit tout au devant de l'huys de sa chambre, assis à table. Chacun respondit que non. Primasse, lequel avoit faim de manger comme celuy qui avoit travaillé à cheminer, et non acoustumé de tant jeusner, ayant aucunement attendu, et voyant

que Monsieur l'Abbé ne venoit point, tira de son sein l'un de ses trois pains qu'il avoit apporté, et commença à manger. L'Abbé, après qu'il eut aucunement attendu, commanda à quelqu'un de ses serviteurs qu'il regardast si cest homme estoit party. Le serviteur respondit : — « Monsieur, non, ains mange » du pain qu'il semble qu'il ayt apporté » quand et luy. » Dist lors l'Abbé : — « Or mange du sien s'il en a, car du » nostre ne mangera-il meshuy. » L'Abbé eust voulu que Primasse de soy-mesme s'en fust allé, parce qu'il ne luy sembloit honneste de luy donner congé. Primasse, ayant mangé l'un de ses pains, et l'Abbé ne venant point, commença à manger le deuxiesme : ce que pareillement fut dit à l'Abbé, qui avoit encor' faict regarder s'il estoit party. A la fin ne venant encor l'Abbé, Primasse, ayant mangé le deuxiesme, commença à manger le troisiesme, ce qui fut encor rapporté à l'Abbé, lequel soudainement en soy-mesme commença à penser et dire : Ho ho, quelle nouveauté m'est aujourd'huy entrée en l'entendement ? quelle avarice ? quel desdaing ? et par qui ? J'ay donné à manger le mien, il y a long

temps, à quiconques en a voulu, sans jamais regarder s'il estoit gentil homme ou vilain, ou pauvre, ou riche, ou marchant, ou pipeur, et encore l'ay-je veu de mes yeux maintesfois jetter à mal; ne jamais ne m'entra en l'entendement ce penser qui m'est entré pour cestuy-cy : véritablement avarice ne me doit point avoir assailly pour homme de petit affaire; et faut dire que cestuy-cy, qui me semble un pendard, doit estre quelque grand cas, puis que ainsi m'est r'entré en l'entendement de luy faire honneur. Et cecy dit, il voulut sçavoir qu'il estoit. Et ayant trouvé que c'estoit Primasse, qui estoit venu là pour veoir de sa magnificence ce qu'il en avoit ouy dire, et que l'Abbé avoit par renommée long temps au paravant congneu pour sçavant homme, il en eut grand honte; et désirant d'en faire l'amende, se parforça en plusieurs manières de luy faire honneur : puis, après disner, l'Abbé feist honorablement vestir Primasse comme il luy appartenoit, et luy ayant donné argent et cheval, le meist en son libéral arbitre de demourer chez luy, ou s'en aller quand il voudroit. Dequoy Primasse très-content, luy ayant rendu les

plus grandes graces qu'il peut, s'en retourna à cheval à Paris, d'où il estoit party à pied. »

Messire Can de la Scale, qui estoit Seigneur bien avisé, entendit incontinent (sans aucune autre remonstrance) ce que vouloit dire Bergamin, et en soubzriant luy dist : « Bergamin, tu as
» assez honnestement monstré tes nécessitez, ta vertu, et mon avarice, et
» aussi ce que tu désires avoir de moy.
» Et vrayment jamais plus je ne fu assailly d'avarice, sinon maintenant par
» toy, mais je la chasseray avec le mesme
» baston que tu as dict. » Et ayant faict payer l'hoste, et vestu très-noblement de l'une de ses robbes Bergamin, il luy donna de l'argent et un cheval, et le meit lors à son choix, d'aller ou de demourer.





GUILLAUME BOURSIER,

avecques certaines gracieuses paroles, picqua iusques au vif messire Ermino Grimaldy.

NOUVELLE VIII

Laquelle signifie qu'un Gentilhomme avaricieux n'est digne d'honneur.

A Dame Laurette, qui estoit assise après Philostrate, quand elle eut ouy louer l'industrie de Bergamin, sçachant qu'il lui convenoit dire quelque chose, sans attendre aucun commandement, commença à parler ainsi plaisamment :

La précédente nouvelle (mes chères compagnes) me induit à vouloir dire comme un honneste homme courtisan picqua semblablement, et non sans fruict, la convoitise d'un très-riche mar-

chant : laquelle nouvelle, encor' que l'effect d'icelle ressemble à celuy de la précédente, ne vous sera pour cela moins aggréable, considérant qu'il en avint bien à la fin.

Il y a assez long temps que à Gennes fut un gentil homme nommé messire Ermino de Grimaldy, lequel, selon ce que chacun croit, estoit le plus riche d'héritages, et d'argent contant, que aucun autre citoyen qu'on sceust en Italie. Et tout ainsi comme il passoit en richesses tout autre qui fust Italien, aussi surpassoit-il en avarice et misère tout autre avaricieux et misérable qui fust au monde : par ce que non seulement il tenoit sa bourse estroicte à faire plaisir à autry, mais aussi aux choses nécessaires à sa propre personne; il enduroit plusieurs nécessitez à faute de despendre, contre la coustume générale des Genevois qui ont de coustume d'estre bien vestuz, et autant en faisoit du manger et du boire. Au moyen dequoy le surnom de Grimaldy luy estoit à bon droict descheu, et osté, et seulement estoit d'un chacun appellé messire Ermino l'Avarice. Il avint en ce mesme

temps que luy, ne despendant aucune chose, multiplioit ainsi son bien, qu'il arriva à Gennes un honneste gentilhomme courtisan, fort bien parlant, nommé Guillaume Boursier, qui ne ressembloit point à ceux qui sont aujourd'huy en court : lesquelz (non sans grande honte des corrompues et vitupérables meurs de ceux qui veulent maintenant estre appellez et réputez gentilz hommes, et grans Seigneurs) se doivent plus tost nommer asnes, nourriz en l'ordure, de toute meschanceté de la villenaille du monde, que ès cours. Car, là où au temps passé leur exercice souloit estre de consommer leurs travaux à traiter paix, où il y avoit entre gentilz hommes guerres et dissensions, ou à faire mariages, parentez et amitiez, et avec beaux et plaisants motz, récréer les espritz des travaillez, et donner récréations ès cours, et avecques dures répréhensions reprendre (comme pères) les fautes des meschans; et tout cecy avecq' récompense assez petite : ceux d'aujourd'huy se parforcent d'employer leur temps à rapporter mal, et semer questions et débatz entre l'un et l'autre, dire mille malheurs et meschancetez, et, qui

pis est, les faire en la présence d'un chacun : reprocher les injures, hontes, et meschancetez vrayes et non vrayes, l'un à l'autre : et avecq' fauces et décevables flateries, et inventions, faire faire aux gentilz hommes les choses villaines et meschantes ; et est celuy le plus aymé, et plus honoré des Seigneurs mal conditionnez, et plus récompensé de grans présentz, qui plus de abominables parolles sçait dire, ou qui en faict les actes : qui est une grand honte et reprochable au monde de maintenant, et argument assez évident que les vertuz parties de çà-bas, ont abandonné les misérables vivans en la fange de tous vices.

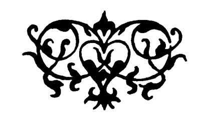
Mais pour retourner à ce que j'avoye commencé (dont par juste courroux je me suis un peu plus desvoyé que je ne pensoye), je dy que le dessusdict Guillaume Boursier fut voluntiers veu et beaucoup honoré de tous les gentilzhommes de Gennes : lequel ayant demouré aucuns jours en la ville, et ayant ouy compter plusieurs choses de la misère et avarice de messire Ermino, il luy print volunté de le veoir. Messire Ermino avoit desjà ouy dire que ce messire

Guillaume Boursier estoit vertueux pe
sonnage; et pource (quelque avaricie
qu'il fust), ayant encore en soy quelq
sintille de noblesse, il le receut ave
paroles amyables et avecq' bon visai
et entra avec luy en plusieurs et div
propos; et en devisant, le mena avecq
certains autres Genevois qu'estoie
avecq' luy, à une sienne maison neu
qu'il avoit n'aguères faict faire tr
belle: là où (après qui la luy eut to
monstrée) il luy dist: « Hé, messire Gu
» laume, vous qui avez veu et ouy pl
» sieurs choses, me sçauriez vous ens
» gner quelque chose que jamais p
» n'eust esté veue, laquelle je pe
» faire paindre en la salle de ceste mien
» maison? » A qui messire Guillau
oyant sa demande assez sotte, respond
— « Monsieur, je ne vous sçauroye e
» seigner chose qui jamais n'eust e
» veue, si ce n'estoyent esternueme
» ou choses semblables à eux: mais,
» vous plaist, je vous en enseigneray bi
» une, que vous ne veistes à mon a
» jamais. » Messire Ermino luy dist:
« Hé, je vous prie, dictes-moy que c'e
(non espérant qu'il luy deust faire
responce qu'il luy feit). Auquel mess



Guillaume promptement dist : — « Fai-
» ctes-y paindre la LIBÉRALITÉ. »

Quand messire Ermino ouyt ceste parole, une telle honte le print si soudainement, qu'elle eut force de luy faire changer de complexion quasi toute contraire à celle qu'il avoit eue jusques à lors, et dist : — « Messire Guillaume, je
» la feray paindre céans, de sorte que
» jamais plus ne vous, ne autre ne me
» pourra raisonnablement dire, que je
» ne l'aye veue et congneue. » Et de celle heure en avant, la parole dicte par messire Guillaume fut de si grand' vertu qu'il devint le plus libéral et le plus gracieux gentil homme qui fust de son temps à Gennes, et qui plus honora les estrangiers et les citoyens.



LE ROY DE CYPRE

fut picqué de paroles jusques au vif par une gentil' femme de Gascongne, dont il devint de vicieux vertueux.

NOUVELLE IX

Entendant que justice est nécessaire à un Roy, sur toutes autres choses.





Le dernier commandement de la Royne restoit à faire à ma Dame Élise : laquelle, sans l'attendre, toute joyeuse commença :

Mes jeunes Dames, plusieurs fois a-l'on veu avenir que ce que diverses répréhensions et plusieurs peines données à aucun n'ont peu prouffiter en luy, une parole dicte à l'adventure, et non de propos délibéré, l'a faict souventes fois,

ce que assez bien appert par la nouvelle qu'a conté ma Dame Laurette : et moy encore, avecq' une autre bien briefve, j'enten le vous démonstrer. Parquoy, comme ainsi soit que les bonnes paroles peuvent toujours ayder, on les doit recueillir ententivement, qui qu'en soit le diseur.

Je dy doncques qu'au temps du premier Roy de Cypre, après la conqueste que fit de la terre saincte Godefroy de Billon, avint que une gentil-femme de Gascongne s'en alla en pèlerinage visiter le sainct sépulchre en Hierusalem, et en retournant, arriva en Cypre, là où elle fut villainement outragée par certains meschans paillardz : dont elle, se plaignant sans aucune consolation, pensa de s'en aller plaindre au Roy du pays; mais quelqu'un lui dist qu'elle perdroit son temps, par ce qu'il estoit si pusillanime, et valoit si peu, que non seulement il ne vengeoit avecques justice les fautes faictes à autruy, mais souffroit vitupérablement celles qu'on luy faisoit : tellement que quiconques avoit quelque courroux contre luy, il estoit bien ayse d'en descharger son cœur, en luy faisant

aucune honte ou déshonneur. Laquelle chose oyant la Dame, désespérée de la vengeance ou d'aucune consolation de son ennuy, délibéra de vouloir picquer la malheureté dudict Roy, et s'en estant allée plorant devant luy, dist ainsi : « Mon Seigneur, je ne viens point en ta » présence, pour espérance que j'ay d'e- » stre vengée par toy de l'injure qui m'a » esté faicte ; mais pour satisfaction d'i- » celle, je te prie que tu m'enseignes » comme tu souffres celles qu'on m'a » dict qui te sont faictes : à fin qu'en » apprenant de toy je puisse patiemment » comporter la mienne, laquelle (comme » Dieu sçait) je te donneroye voluntiers » si je pouvoye, puis que tu les sçais si » bien endurer. » Le Roy, qui jusques à lors avoit demouré lent et paresseux, quasi comme s'il se fust esveillé de dormir, commençant par l'injure faicte à ceste dame (laquelle il vengea aigrement), devint de là en avant très-rigoureux justicier de chacun qui contre l'honneur de sa couronne commettoit aucune chose.







MAISTRE ALBERT

de Bouloigne fit rougir honnestement une dame, qui le vouloit faire rougir, pour luy dire qu'il faisoit l'amoureux d'elle.

NOUVELLE X

Pour monstrer que l'amour honneste convient à gens de tout aage.

PRÈS que ma Dame Élise se fut teue, la dernière charge et peine de compter des nouvelles restoit à la Royne, laquelle commença à parler et dist :

Honnestes jeunes Dames, tout ainsi comme les estoilles (quand l'aer est serain) sont l'ornement et beauté du ciel, et les fleurs, tant que le printemps dure, embellissent les prez, tout ainsi les gra-

cieux motz et plaisantes rencontres entre les louables passetemps et plaisans deviz, sont l'accoustrement de toute personne : lesquelz plaisans motz, par ce qu'ilz sont briefz et courtz, sont trop mieux avenans aux femmes qu'aux hommes, d'autant que le parler beaucoup et longuement (quand il se peult faire sans cela) est plus mal séant aux femmes qu'aux hommes, bien qu'aujourd'huy il nous soit peu ou point demeuré de femme qui entende quelque bon mot quand on le dit, ou si bien elle (par fortune) l'entend, qui y sache respondre : qui est honte générale à nous, et à toutes celles qui vivent, par ce que les modernes ont converty la vertu qui fut jadis en celles qui ont esté devant nous, en habillemens du corps, et celle-là qui plus se voit sur son doz d'abillemens plus dorez, pleins de broderies, et découppez, elle pense bien devoir estre quelque chose d'avantage, et plus que les autres honnorée et prisée, ne pensant point que qui en chargeroit le doz d'un asne, ou qui l'en vestiroit, il en pourteroit trop plus que pièce d'elles, et si, ne mériteroit point pourtant plus d'honneur que un asne : j'ay honte de le dire, par ce que je ne



puis dire chose contre les autres, que je ne parle contre moy. Celles-là qui sont ainsi brodées, ainsi paintes, et ainsi dorées, ou elles sont comme statues de marbre muettes et insensibles, ou si par fortune elles respondent quand on leur demande quelque chose, il seroit beaucoup meilleur qu'elles se fussent teues; et veullent faire acroire que ne sçavoir deviser entre les femmes et les honnestes hommes, vient de simplicité et purité de cueur : et ont mis à leur très-grande sottise nom d'honnesteté, comme s'il n'estoit point d'honneste femme, sinon celle qui devise avec sa chambrière, ou avec la lavandière, ou la boulangière, chose que si la nature eust voulu (comme elles se font acroire), elle leur eust limité par autre moyen le caqueter. Il est vray que tout ainsi qu'on doit faire ès autres choses, on doit en ceste-cy aussi regarder le temps, le lieu, avec qui lon parle : par ce qu'il avient telles fois qu'aucun homme ou femme, pensant avec quelque mot de gaudisserie faire rougir autruy, non ayant bien mesuré ses forces avec celles de la personne qu'on veut faire rougir, cette rougeur qu'il a pensé faire monter au visage d'autruy, il a senty

estre descendue au sien. A ceste cause, à fin que vous vous en sçachiez garder, et que pour vous ne se puisse entendre le proverbe qu'on dit communément par tout, c'est à sçavoir que les femmes en toutes choses choysissent tousjours le pire, je vueil que la dernière nouvelle d'aujourd'huy qui vient à moy à dire, vous en rende sages; à fin que, ainsi comme par gentillesse d'esprit vous estes divisées des autres, ainsi encores, par excellence de bonnes meurs, vous vous monstriez séparées des autres.

Il n'y a pas encor' beaucoup d'ans passez qu'il y eut à Bologne un très-grand médecin, et renommé quasi par tout le monde, nommé maistre Albert, lequel estant desjà vieux d'environ soixante-dix ans, la gentillesse de son esprit fut si grande qu'encor' que naturelle chaleur fust partie de son corps, si ne desdaigna-il recevoir les amoureuses flammes, ayant veu à une feste une très-belle femme vefve nommée, comme aucuns dient, ma Dame Marguerite de Ghisolieri: laquelle luy pleut si fort qu'il se la fourra en l'entendement ne plus ne moins que s'il eust esté un jeune garson, et



tellement qu'il ne luy sembloit reposer à son ayse la nuict, dont le jour précédent il n'avoit veu le beau et gracieux visage de la belle dame; au moyen dequoy il continuoit de passer aucunes fois à pied, et aucunes fois à cheval, comme mieux il luy venoit à propos devant son logis, qui fut cause qu'elle et plusieurs autres dames s'aperceurent de l'occasion de son passer et repasser. Et plusieurs fois se gaudirent ensemble, de veoir amoureux un homme si vieux d'aage et de sens, croyans quasi que ceste desplaisante passion d'amour ne se deust fourrer et demourer, sinon ès sotz entendemens des jeunes gens, et non ailleurs.

Parquoy continuant tousjours maistre Albert de passer et repasser devant le logis de ceste dame, advint un jour de feste qu'elle estant assise avec plusieurs autres dames devant sa porte, et voyant venir de loing maistre Albert vers elles, toutes se délibérèrent de le recevoir, et de luy faire honneur, et puis après le gaudir de son amour, et ainsi le firent : par ce que s'estans toutes levées, et l'ayant invité, le mirent en une court bien fresche, là où elles firent apporter vins excellens et confitures, et à la fin

avecques plusieurs parolles plaisantes et gracieuses luy demandèrent comme il estoit possible qu'il fust amoureux de ceste belle dame, veu que plusieurs beaux et gracieux jeunes hommes l'aymoient. Maistre Albert, se voyant picqué et gaudy, respondit assez honnestement avec un visaige riant : — « Ma Dame, ce » ne doit estre merveilles à quiconques » est sage que je soye amoureux, et » mesmes de vous, par ce que vous le » valez : et encor' que naturellement les » forces qui appartiennent aux exercices » d'amour soient ostées aux vieilles gens, » la bonne voulonté pour cela ne leur en » est ostée, ne le jugement de con- » gnoistre ce qui doit estre aymé : mais » d'autant qu'ilz ont plus de congnois- » sance que les jeunes, tant plus par » nature le congnoissent-ilz. L'espérance » qui me meut que moy, vieillart, vous » ayme qui estes aymée de plusieurs » jeunes gens, est ceste-cy : je me suis » trouvé plusieurs fois en des lieux où » j'ay veu les dames faisans collation » après disner, manger le plus souvent » des luppins et des pourreaux, et comme » ainsi soit qu'il n'y ait rien de bon au » pourreau, toutesfois la teste d'iceluy

» est le moins mauvais, et plus plaisant
» à la bouche; duquel pourreau vous
» autres généralement (conduictes d'ap-
» pétit desraisonnable) tenez la teste en
» la main et maschez les fueilles, les-
» quelles non seullement ne sont bonnes
» à aucune chose, mais sont de mau-
» vaise saveur : et que sçay-je, ma Dame,
» si à choisir des amys, vous vouldriez
» point faire le semblable? car si ainsi
» vous le faisiez, je serois sans faute celuy
» qui seroit choysi de vous, et tous les
» autres seroient chassez. »

La gentil femme, devenue avecques les autres aucunement honteuse, dist : — « Maistre Albert, vous nous avez bien
» et courtoisement chastiées de nostre
» présumptueuse entreprinse : toutesfois
» j'estime et ay agréable vostre amytié
» comme je doibz avoir celle d'un sage
» et honneste homme; et par ainsi, mon
» honneur saulve, commandez asseu-
» rément voz bons plaisirs comme à
» chose qui est vostre. » Maistre Albert se leva remerciant la dame, et avecques grandes risées, ayant prins congé de la compagnie, s'en partit; ainsi la dame ne regardant qui elle gaudissoit, cuydant vaincre, elle fut vaincue, dequoy

vous autres vous garderez si vous estes sages.

Le Soleil déclinoit desjà sur le tard et le chaud estoit fort diminué, quand les nouvelles des sept belles dames, et trois jeunes hommes, se trouvèrent achevées : parquoy leur Royne dist plaisamment :

« Désormais, mes chères compagnes, ne reste plus à faire aucune chose en mon gouvernement pour la présente journée, sinon de vous donner nouvelle Royne : laquelle de ce qui reste à faire dispose (selon son jugement) sa vie et la nostre à honeste plaisir. Et combien que le jour doive durer jusques à la nuict, par ce que qui ne prend quelque temps devant, il semble qu'on ne puisse bien pourveoir pour l'advenir; affin aussi que ce que la nouvelle Royne délibérera estre nécessaire pour demain matin se puisse préparer, je suis bien d'opinion qu'à ceste mesme heure les suyvantes journées se doivent commencer, et par ainsi en révérence de celuy par qui toutes les choses vivent, et à la consolation de nous pour ceste seconde journée, ma Dame Philomène, très-sage jeune dame, gouvernera comme Royne nostre Royaume. »

Et cecy dit, s'estant levée debout, elle se osta la couronne de laurier de dessus sa teste, et révéremment la mit sur celle de ma Dame Philomène, puis la salua la première

et toutes les autres après. Pareillement les hommes lui firent la révérence comme à leur Royne et se offrirent gracieusement d'obéir à ses commandemens. Ma Dame Philomène, devenue un peu rouge de honte, se voyant couronnée du Royaume, et se souvenant des parolles n'aguères dictes par ma Dame Pampinée, affin qu'elle ne ressemblast sotte, reprint cueur, et conferma premièrement tous les offices donnez par ladicte Pampinée; puis ordonna ce que pour le lendemain matin et pour le prochain soupper se devoit faire, demourant encor' là où ilz estoient, et après commença à parler ainsi:

« Mes chères compagnes, combien que ma Dame Pampinée, par la sienne courtoisie plus que par ma vertu, m'ait faicte Royne de vous autres, je ne suis pourtant délibérée de devoir, pour la forme de nostre vivre, suyvre mon jugement seulement, mais avec le mien le vostre ensemblement; et affin que vous congnoissiez ce qu'il me semble de faire, et par conséquent vous y puissiez adjouster ou diminuer à vostre plaisir, je le vous vueil faire entendre en peu de parolles. Si j'ay bien aujourd'huy avisé aux façons de faire qu'a tenu ma Dame Pampinée, il me semble les avoir cogneues louables et plaisantes, et par ainsi jusques à ce que par trop grande continuation, ou pour autre occasion, elles soient devenues ennuyeuses, je suis d'opinion de ne les changer point. Continuans doncques l'ordre que nous avons desjà com-

mencé à faire, nous nous lèverons d'icy et nous en irons un peu à l'esbat, et quand le Soleil se vouldra coucher nous souperons à la frescheur, et après quelques chansonnettes et autres passetemps, ce sera bien faict de nous en aller dormir. Au matin à la frescheur nous nous lèverons, et nous en irons semblablement à l'esbat en quelque lieu, comme à chacun viendra plus à gré de faire : et ainsi comme aujourd'huy nous avons faict, ainsi à l'heure convenable nous viendrons disner; après nous dancerons, et quand nous serons levées de dormir nous reviendrons icy, comme nous avons fait aujourd'huy, pour continuer nostre passetemps encommencé de compter des nouvelles : auquel consiste (comme il me semble) grand plaisir, et pareillement utilité. Il est vray que ce que ma Dame Pampinée ne peut faire pour avoir esté tard esleue au gouvernement, je le vueil commencer à faire : c'est à sçavoir restraindre à quelque matière ce dequoy nous devrons deviser, et le vous faire entendre devant : affin que chacun aye loysir de pouvoir penser à quelque belle nouvelle sur le propos qui sera donné, lequel, s'il vous vient à plaisir, sera cestuy-cy. Que, comme ainsi soit que depuis le commencement du monde les hommes ayent esté conduitz de la fortune par divers cas et accidens, et seront jusques à la fin, chacun doive sur cecy compter sa nouvelle de quelqu'un, qui par divers accidens de la fortune en

soit sorty à heureuse fin oultre son espérance. »

Les Dames, et pareillement les hommes louèrent cest ordre, et promirent de l'ensuyvre, fors seulement Dioneo, lequel, après que chacun se fut teu, dist :

— « Ma Dame, je dy comme tous ces autres ont dit, que l'ordre que vous avez donné est très-plaisant et digne d'estre grandement loué : mais je vous requiers de grace spécialle un don que je vueil m'estre confermé tant que nostre compagnie durera : qui est, que je ne soye point contraint à ceste loy de devoir dire ma nouvelle suyvant le propos qui aura esté donné, si bon ne me semble ; mais puisse dire celle qui plus me plaira ; et affin qu'on ne pense que je demande ceste grace comme homme qui n'a point de nouvelles en main, dès maintenant je suis content d'estre toujours le dernier qui dira sa nouvelle. »

La Royne, qui le congnoissoit homme récréatif et de plaisir, se va très-bien adviser que cestuy-cy ne le demandoit, sinon affin que si la compagnie estoit lasse ou faschée de faire des comptes, de la récréer avec quelque nouvelle pour rire : parquoy voulontiers, du consentement des autres, luy octroya ceste grace, et s'estant lors tous levez s'en allèrent tout bellement parmy les pierres vives et herbes vertes vers un ruisseau d'eau très-claire, qui descendoit d'une petite montaigne en une vallée umbragée

de plusieurs arbres, et là toutes deschaussées, et les braz nudz, cheminans par l'eau, commencèrent à prendre divers plaisirs et soulas entre elles-mesmes; puis s'approchant l'heure du souper, s'en retournèrent vers le palais, et soupèrent avec grand plaisir. Et après souper ayans faict apporter les instrumens, la Royne commanda qu'on prinst une dance, et que la menant ma Dame Laurette, Émilie chantast une chanson, avec l'ayde du luz de Dioneo. Auquel commandement Laurette print incontinent une dance et la mena, chantant Émilie amoureusement la chanson qui s'ensuit :

En ma beauté je pren tant de plaisir,
Que d'autre amour jamais
N'essayeray ny n'en auray désir.

En elle voy, quand bien je me regarde,
Le bien qui rend content l'entendement :
Nul cas nouveau, ou vieil penser n'a garde
De me priver d'un tel contentement :
Quel object donq' ? en quel lieu ? ne comment
Puis-je trouver jamais,
Qui me saisist d'autre nouvel desir ?

Si ne fuyt point, ce bien que vueil choisir,
Pour le revoir, et pour me consoler :
Ains se présente à bon gré et plaisir
Si souef et doux à sentir, qu'un parler
Ne le peult dire ou penser révéler,
D'aucun mortel jamais,
Qui ne bruslast de semblable désir.

Et moy qui ars et brusle chascune heure,
Quand plus les yeux vers luy fichez j'ay mis,
Me donne toute à luy : et là demeure
Goustant desjà de ce qu'il m'a promis :
Joye plus grande espérant entre amys,
Tellement que jamais
On ne sentit un semblable désir.

Ceste chansonnette achevée, à laquelle ilz avoient tous joyeusement respondu, encores qu'il y en eust qui pensoient bien fort aux parolles d'icelle, et après quelques autres danses finies estant jà passée une partie de la nuict courte, il pleut à la Royne de mettre fin à la première journée, et faisant allumer les flambeaux, elle commanda que chacun s'allast reposer jusques au lendemain matin, ce qu'ilz firent, se retirans en leurs chambres.







LA DEUXIESME JOURNÉE

DU DÉCAMÉRON

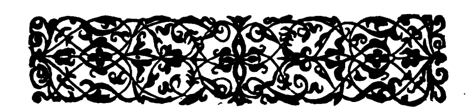
En laquelle l'on devise, soubz le gouvernement de ma Dame Philomène, de ceux ou celles qui, par divers accidens, ont esté molestez de la fortune, et après en sont eschappez (outre toute leur espérance) avec heureuse fin.



E soleil avoit desjà renouvellé le jour par tout, avecq' sa lumière, et les oyseaux chantans très-plaisamment dessus les vertes branches en rendoient tesmoignage aux

aureilles des escoutantz, quand toutes les dames, et pareillement les trois gentilz hommes (après qu'ilz furent levez) entrèrent ès jardins et allèrent par assez long espace de temps se récréans et marchans à petit pas sur l'herbe menue, faisans çà et là chappeletz et bouquetz de fleurs. Et tout ainsi qu'ilz avoient faict le jour précédent, aussi firent-ilz cestuy-cy : car quand ilz eurent disné d'assez bon matin à la frescheur, ilz dancèrent quelque dance, puis s'en allèrent reposer, et après qu'ilz furent esveillez, ilz se asseirent (comme il pleut à leur Royne) autour d'elle sur le préau fraiz, et lors elle qui estoit belle et moult plaisante à regarder, se voyant couronnée de la couronne de laurier, et ayant regardé toute sa compagnie au visage, commanda à ma Dame Néiphile qu'elle donnast commencement aux nouvelles qui se devoient dire; laquelle, sans faire aucune excuse, commença joyeusement à parler ainsi :





MARTELLIN,

faignant d'estre perclus de ses membres, se fit pourter sur le corps de sainct Arrigue, où il feit semblant de recouvrer santé. Et quand sa tromperie fut descouverte, il fut bien batu, puis prins prisonnier, et en grand danger d'estre pendu et estranglé par la gorge, dont en fin il eschappa.

NOUVELLE PREMIÈRE

En laquelle est signifié combien il est facile aux meschans de tromper le monde, sous ombre de miracles, et que telle tromperie redonde au dommage de son inventeur.

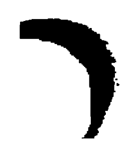




L est advenu plusieurs fois (mes chères Dames) que celuy qui s'est parforcé de gaudir et se mocquer d'autruy (et mesmement des

choses qu'on doit révérer) s'est trouvé quelque fois gaudy soy-mesmes, avecques ses mocqueries, et qui plus est avecques son dommage : ainsi j'entend vous faire congnoistre par une nouvelle que je vueil compter, obéissant au commandement de notre Royne, et suyvant le subject qu'elle nous a donné. Par laquelle nouvelle vous entendrez premièrement, ce qu'il advint par grand malheur à l'un de noz citoyens ; et après comment (outre toute espérance) il en eschappa assez heureusement.

Il n'y a pas encor' long temps qu'il y eut à Trevys un Allemand nommé Arrigue, lequel estant pauvre homme servoit de portefaix pour de l'argent qui l'en requerroit, et néantmoins avec sa pauvreté il estoit réputé d'un chacun de très-bonne et saincte vie : pour laquelle chose (vraye ou non qu'elle fust) il advint quand il mourut (au moins ainsi que les Trevysans l'afferment) que à l'heure de son trépas toutes les cloches de la grande église de Trevys, sans estre tirées de personne, commencèrent à sonner. Ce que estant réputé pour miracle, tout le monde disoit que cestuy Arrigue avoit esté et



estoit sainct : au moyen de quoy tout le peuple de la ville courut à la maison où son corps gisoit, et le portèrent comme un corps sainct en la grande église où l'on amenoit les boyteux, impotens, et aveugles, et tout autre malade de quelque maladie que ce fust, tout ainsi comme si chacun deust recouvrer santé pour avoir seulement touché ce benoist corps.

Or advint qu'en si grande multitude de peuple qui de toutes pars venoit à Trevys, trois de noz citoyens y arrivèrent, l'un nommé Stechy, l'autre Martellin, et le troisiesme Marquis, tous hommes qu'en fréquentant les courtz des Seigneurs leur donnoient du passetemps en se contrefaisant, et contrefaisans un chacun. Ceux-cy doncques n'ayans jamais esté à Trevys, voyans courir ainsi tout le peuple par les rues s'en esmerveillèrent, et quand ilz sceurent la raison pourquoy on couroit ainsi, il leur vint voulonté d'aller veoir que c'estoit comme les autres. Et après avoir mis leurs besongnes en un logis, Marquis dist : « Nous voulons aller veoir ce sainct :
» mais de moy je ne voy point comment
» nous y puissions aborder, par ce que
» j'ay entendu que toute la place est

» pleine d'Alemans et d'autres gens ar-
» mez, que le Seigneur de ceste ville y
» faict tenir affin qu'on n'y face aucun
» tumulte, et outre ce l'église (à ce qu'on
» dict) est si pleine de gens que quasi
» personne n'y peult entrer. » Alors
Martellin, qui désiroit de veoir cecy, dist :
— « Il ne tiendra jà à cecy que je ne trouve
» bien façon d'arriver jusques au corps
» sainct. — Comment ? » luy dist Marquis. — « Je te le diray, » respondit
Martellin. « Je me contreferay en guyse
» d'un impotent : tu me prendras d'un
» costé et Stechy de l'autre comme si je
» ne pouvoye cheminer de moy-mesmes,
» et vous deux me soustiendrez faisans
» semblant de me vouloir mener, à fin
» que ce Sainct me guérisse, et il n'y aura
» personne voyant cecy qui ne vous face
» place et ne vous laisse aller. »

Ceste invention pleut grandement à Marquis et Stechy, et sans y songer autrement ilz sortirent tous trois hors du logis : puis, se trouvans en un coing à l'escart, Martellin se tordit tellement les mains, les doigtz, les bras, et les jambes, et aussi la bouche, les yeux, et tout le visaige, que c'estoit chose espouventable à le regarder, et n'y eust eu personne



(s'il l'eust veu) qui n'eust dit qu'il estoit perclus de sa personne, et tout impotent de ses membres. Et cecy faict, Marquis et Stechy le prindrent et s'acheminèrent vers l'église faisans les piteux, et demandans humblement pour l'amour de Dieu à tous ceux qu'ilz rencontroient en leur voye qu'on leur feist place : ce que facilement ilz impétrèrent. Et en peu d'heure estans regardez d'un chacun, et qu'on cryoit quasi par tout : *Gare devant, faites place*, ilz arrivèrent là où l'on avoit mis le corps de sainct Arrigue, à fin que par luy il recouvrast le bénéfice de sa santé. Et ainsi que tout le monde estoit attentif pour veoir ce qui adviendroit de Martellin, il commença, après qu'il eut esté un peu sur ce corps sainct, et comme celuy qui le sçavoit parfaictement bien faire, à destendre l'un de ses doigtz, et après la main, puis les braz, et ainsi tout le demeurant de sa personne. Ce que voyans les gens, ilz firent un si merveilleux bruyt à la louenge de sainct Arrigue, qu'on n'eust sceu ouyr tonner.

Or est-il que de male fortune, il y avoit un Florentin près de ce corps qui congnoissoit très-bien Martellin : mais pour estre ainsi contrefaict, quand on l'avoit

mené il ne l'avoit sceu recongnoistre, et le voyant debout, et le recongnoissant, il commença incontinent à rire et dire : « O que Dieu le mette en mal an, qui » est celuy qui n'eust pensé (le voyant » venir) qu'il n'eust esté véritablement » impotent? » Quelques Trevisans ouyrent ces parolles, qui luy demandèrent incontinent : — « Et comment? cestuy » cy n'estoit il pas impotent? » Ausquelz le Florentin respondit : — « Non » certes : car la Dieu grace, il a esté » tousjours aussi droict que pièce de » nous; mais il sçait mieux faire ces » follies de se contrefaire en toutes les » formes qu'il veult, que homme que » vous vistes oncques. » Quand ceux-cy eurent ouy ces parolles, il ne leur fallut rien dire plus outre, et poussèrent par force jusques au lieu où il estoit, et commencèrent à crier : « Qu'on prenne ce » traystre mocqueur de Dieu et des » sainctz, lequel n'estant impotent, mais » pour se mocquer de nostre Sainct et de » nous, est venu icy en guyse d'un im» potent. » Et sur ce propos le prindrent et le jettèrent par terre, puis l'empoignèrent par les cheveux et luy deschirèrent tous les habillemens qu'il avoit



sur luy, et luy donnèrent tant de coups de pied et de poing, qu'il n'y avoit celuy qui pensast estre homme de bien qui n'y courust. Martellin cryoit tant qu'il pouvoit miséricorde : mais il ne luy servoit de rien, car les coups de pied et de poing multiplioyent tousjours de plus en plus, ce que voyanz Stechy et Marquis, commencèrent à dire en eux-mesmes que le cas alloit très-mal : et craignant qu'on leur en feist autant n'osoient le secourir : ainsy cryoient comme les autres, qu'on le tue le meschant, se soucians néantmoins comme on le pourroit tirer des mains du peuple; lequel sans faute l'eust tué, si Marquis ne se fust advisé soudainement d'un moyen qui fut tel : qu'estantz au dehors de l'église tous les Sergens de la Justice, Marquis s'en alla le plus tost qu'il luy fut possible au Lieutenant du Potestat, et luy dist : « Pour » Dieu, Monsieur Justice : il y a icy un » paillard qui m'a coupé ma bourse et » prins cent ducatz qui estoient dedans : » je vous supplie que vous le preniez, à » fin que je recouvre le mien. »

Soudainement oyans cecy une douzaine de Sergens coururent là où le malheureux Martellin estoit testonné sans

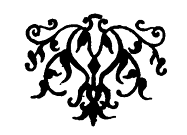
peigne, et avec la plus grand' peine du monde passèrent la presse, et tout froissé et foulé des piedz qu'il estoit, le tirèrent des mains du peuple, et le menèrent au Palais, là où estant suivy de plusieurs qui se réputoyent avoir esté moquez de luy, eux ayans entendu qu'il avoit esté prins pour un coupeur de bourses, et leur estant advis n'avoir point de plus juste occasion pour luy faire mal ses besongnes que ceste-cy, chacun commença pareillement à dire, qui leur avoit coupé la bourse. Oyant lesquelles choses le Lieutenant du Potestat (qui estoit homme rude), il le tira soudainement à part et l'examina sur ce faict. Mais Martellin, comme s'il n'eust faict compte de sa prinse, se gaudissoit en luy respondant : dont le Juge fut si despit, qu'il le feit attacher à l'estrapade, et luy en feit donner plusieurs venues et des bonnes : délibérant de luy faire confesser ce que ceux-là disoient contre luy et puis le faire estrangler par la gorge. Mais après qu'il fut mis à terre, demandant tousjours le Juge si ce dont ilz l'accusoient n'estoit pas vray, et ne luy servant de rien de le nyer, il dist au Juge : « Monseigneur, je suis prest à vous confesser



» la vérité; mais faictes-vous dire par
» tous ceux qui m'accusent, quand et où
» je leur ay coupé leur bourse, et je
» vous diray ce que j'auray faict, et ce
» que non. » Lors le Juge dist : — « Je le
» vueil bien. » Et ayant appelé aucuns
des accusateurs, l'un disoit qu'il y avoit
huict jours passez, l'autre six, l'autre
quatre, et aucuns disoient que le jour
mesme. Quoy oyant Martellin, il dist :
« Monsieur, ilz ont tous menty par la
» gorge : et qu'il soyt vray je vous en
» puis donner bonne preuve, que pleust
» à Dieu que je n'eusse jamais aussi peu
» mis le pied en ceste ville, comme je
» n'y avoye jamais esté sinon depuis peu
» d'heures en çà, et que aussi tost que
» j'y suis arrivé je m'en suis allé (en la
» malheure pour moy) veoir ce corps
» sainct, où j'ay esté peigné, comme
» vous pouvez veoir. Et qu'il soit vray
» ce que je vous dy, l'Officier du Sei-
» gneur qui se tient aux présentations,
» vous en peult rendre certain et pareil-
» lement son livre, aussi fait bien mon
» hoste : par quoy si vous le trouvez
» ainsi que je le vous dy, pour Dieu ne
» me vueillez à la requeste de ces mes-
» chans gens tourmenter et me tuer. »

Ce pendant que les choses estoient en ces termes, Marquis et Stechy (lesquelz avoient entendu que le Lieutenant du Potestat procédoit rudement contre Martellin, et desjà luy avoit faict donner l'estrapade) furent en grande perplexité, disans entre eux : Nous avons très-mal besongné, nous avons tiré cestuy-cy de la poisle, et l'avons jetté dedans le feu. A ceste cause, avecq' toute diligence allans çà et là, et ayans trouvé leur hoste, ilz luy racomptèrent tout le faict, dont il se meit à rire, puis le mena devers un Messire Alexandre Agolante, lequel demouroit à Trevys et avoit fort bon crédit envers le Seigneur de la ville; et luy ayant fait le compte tout au long, le prièrent tous trois qu'il eust pitié de l'affaire de Martellin Ce Messire Alexandre (après qu'il eut riz son saoul) s'en alla vers le Seigneur de Trevys, et feit tant qu'il impétra qu'on envoyeroit querir Martellin : et ainsi fut faict. Lequel fut trouvé par ceux qui l'allèrent querir, estant encore en chemise devant le Juge, tout estonné et fort paoureux : par ce que le Juge ne vouloit ouyr chose quelle que ce feust pour son excuse, ains (ayant paraventure quelque hayne contre

les Florentins) estoit du tout délibéré de le vouloir faire pendre par la gorge; et de faict il ne le vouloit aucunement rendre au Seigneur, jusques à tant que maugré luy il y fut contrainct. Auquel Seigneur, après que Martellin fut devant luy, et qu'il luy eut tout compté par ordre, il supplia que pour singulière grace il le laissast aller, parce que jusques à ce qu'il fust à Florence, il luy sembleroit qu'il auroit tousjours la corde au col. Le Seigneur rit longuement d'un tel accident; et ayant faict donner à chacun d'eux une robbe sans qu'ilz s'y attendissent, ilz eschappèrent d'un tel dangier, et s'en retournèrent en leur maison sains et sauves.





REGNAUT D'AST,

après qu'il fut destroussé, arriva au Chasteau Guillaume : où estant logé chez une femme vefve, il fut par elle récompensé de toutes ses pertes, et puis s'en retourna sain et sauve en sa maison.

NOUVELLE II

Entendant que ce qui nous semble quelquefois estre dommageable, nous tourne à grand proffit.



Les Dames se mirent bien fort à rire des accidens de Martellin racomptez par ma Dame Néiphile : et mesmement entre les hommes Philostrate, auquel (pour ce qu'il estoit assis près ma Dame Néiphile) la Royne commanda qu'il suyvist, et dist la sienne ; lequel incontinent commença ainsi :

Belles Dames, il me prend volonté de

vous racompter une nouvelle de choses catholiques, meslée en partie de malheurs, et en partie d'amours, laquelle paradventure ne vous sera que proffitable à ouyr : et mesmement à ceux qui ont cheminé par les dangereux sentiers d'amour, èsquelz il advient plusieurs fois à ceux qui n'ont dit la patenostre de sainct Julien, que, encore qu'ilz ayent bon lict, ilz logent toutesfois très-mal.

Au temps de Azzo, Marquis de Ferrare, il y eut un marchant nommé Regnault d'Ast, lequel, estant un jour venu pour aucuns siens affaires à Bouloigne, iceux parachevez de faire, il luy advint qu'au sortir de Ferrare s'en allant vers Véronne, il rencontra quelques gens à cheval qui ressembloyent à marchans, toutesfois c'estoyent brigans et gens de meschante vie et conversation : avec lesquelz, sans y penser, il s'accompagna en devisant. Ceux-cy le voyant marchant, et estimans qu'il devoit porter de l'argent avecq' soy, délibérèrent en euxmesmes de le destrousser aussi tost qu'ilz verroient leur bon poinct; et à fin qu'il ne s'en souspeçonnast aucunement, s'en alloyent comme gens modestes et de

bonne conversation, devisans avecques luy de choses honnestes, et de la loyauté; se rendans, en ce qu'ilz pouvoient, humbles et gracieux envers luy : au moyen dequoy il se réputoit bien heureux de les avoir rencontrez, par ce qu'il estoit seul avec son serviteur à cheval; et parlans ainsi d'une chose et d'autre (comme il advient en devisant) ilz tombèrent sur un propos des oraisons que les hommes font à Dieu, et l'un des brigans (qui estoyent trois) dist à Regnaut : « Et vous, mon Gentilhomme, quelle » oraison avez-vous acoustumé de dire » quand vous allez à cheval sur les » champs? » A qui Regnaut respondit : — « A vous dire le vray, je suis homme » assez grossier en ces choses-là : et » n'ay guères d'oraisons entre mains, » comme celuy qui vi à l'antique, et » laisse toujours courir deux solz pour » vingtquatre tournois; toutesfois j'ay » tousjours acoustumé, en allant sur les » champs, de dire au matin quand je » sors du logis une Patenostre, et une » *Ave Maria,* pour l'ame du père et de » la mère de sainct Julien; et après cela je » prie Dieu et sainct Julien, que la nuict » ensuyvant ilz me donnent bon logis :

» vous advisant que plusieurs fois en
» mon temps je me suis trouvé en allant
» par païs en de grans dangers : de tous
» lesquelz estant eschappé, je me suis
» tousjours (quand est venu la nuict)
» rencontré en bon lieu, et très-bien
» logé, qui me faict avoir ferme créance
» que sainct Julien (à l'honneur duquel
» je dy cecy) m'a impétré de Dieu ceste
» grace : et me sembleroit que le jour
» que j'auroye fally à le dire au matin,
» je ne pourroye aller seurement, ny ne
» devroye bien arriver, et loger la
» nuict. » Auquel celuy qui le luy avoit demandé, dist : — « Et ce matin les
» avez-vous dit? » A qui Regnaut respondit : — « Ouy, certes. » Alors celuy qui sçavoit bien desjà comment le cas devoit aller, dist en soy-mesme : Il t'en sera bon besoing : car si tu as failly, il ne tiendra à moy que tu ne loges très-mal. Et après luy dist : — « J'ay faict
» (comme vous) assez de chemin : et
» toutesfois je ne les dy jamais, combien
» que de les dire je l'aye ouy louer
» grandement par plusieurs : et si pour
» cela il ne m'advint jamais que je ne
» logeasse tres-bien ; et ce soir paradven-
» ture, vous vous pourrez appercevoir

» qui mieux logera : ou vous qui les
» avez dit, ou moy qui ne les ay point
» dit. Bien est vray que j'acoustume de
» dire au lieu de cela le verset *Dirupisti*,
» ou l'*Intemerata*, ou le *De profundis*,
» qui sont (comme une mienne grand'
» mère me souloit dire) de très-grande
» vertu. »

Et parlans ainsi de diverses choses, tousjours gaignans païs, attendans le lieu et le temps pour mettre à effect leur mauvaise délibération, advint que voyans ces trois paillardz un peu par delà une place nommée Chasteau Guillaume, au gayer d'une rivière, que l'heure estoit tarde, et le lieu solitaire et couvert, ilz l'assaillirent; et l'ayans destroussé, et mis à pied, et en chemise, le laissèrent là : puis en s'en allant ilz luy dirent : « Va » et sçaiche si ton sainct Julien te don- » nera bon logis ceste nuict : car du » nostre il le nous donnera bon. » Et ayans passé la rivière, s'en allèrent leur chemin.

Le serviteur de Regnaut, le voyant assaillir (comme meschant qu'il estoit), ne luy fut aydant en sorte que ce fust, mais tourna bride, et ne cessa de courir jusques à ce qu'il fut à Chasteau Guil-



laume : où il entra qu'il estoit desjà nuict et se logea en une hostelerie, sans se soucier autrement de son maistre. Regnaut estant demouré en chemise, et deschaux, le froid grand et neigeant sans cesse, ne sçaichant que faire, et voyant desjà la nuict survenue, tremblant et claquetant des dentz, commença à regarder si là environ il verroit point quelque lieu pour se retirer où il peust demourer la nuict, à fin qu'il ne mourust de froid : mais n'en voyant aucun (par ce que peu de temps au paravant, à cause de la guerre qui y avoit esté, tout estoit bruslé), chassé du froid il s'achemina en trottant vers Chasteau Guillaume : non sçaichant pourtant que son valet s'en fust fuy là, ou ailleurs; pensant que s'il pouvoit entrer dedans, que nostre Seigneur luy envoyeroit quelque secours. Mais la nuict obscure le surprint par deçà le Chasteau, près de demy lieue : au moyen dequoy il y arriva si tard, qu'estans les portes fermées et les ponts levez il n'y peut entrer, dequoy dolent et desconforté, il regardoit en plorant à l'entour des murs où il se pourroit mettre, à ce qu'à tout le moins il ne neigeast sur son doz. Et par for-

tune il veit une maison sur les murailles de la ville, qu'avoit quelque saillie dehors, soubz laquelle saillie il délibéra d'aller demourer jusques au jour; et s'en y estant allé, et ayant trouvé soubz icelle un huys (encores qu'il fust fermé), amassa au pied d'iceluy quelque peu de paille menue qu'il trouva à l'entour, et s'asseit là triste et dolent, se plaignant plusieurs fois à sainct Julien, disant, que cecy n'estoit pas la foy qu'il avoit en luy. Mais sainct Julien ayant pitié de luy, luy appresta, sans trop tarder, un logis.

Il y avoit en ce Chasteau une jeune Dame veufve, belle de sa personne, autant que nulle autre qu'on eust sceu veoir : laquelle le Marquis Azzo aymoit comme sa propre vie et la faisoit tenir pour son plaisir en la maison, soubz la saillie de laquelle Regnaut s'estoit allé mettre.

Or est-il que le jour devant, le Marquis estoit venu là par fortune pour y devoir coucher celle nuict avec elle, et en sa maison mesme avoit faict faire secrètement un baing, et apprester magnifiquement à souper; et estant ainsi tout prest, et la Dame n'attendant autre chose que la venue du Marquis, advint



qu'un serviteur arriva à la porte de la ville, lequel apporta des nouvelles au Marquis, pour lesquelles il luy convint monter soudainement à cheval; au moyen dequoy ayant envoyé dire à la Dame qu'elle ne l'attendist pour ce soir, il s'en alla incontinent : dont la Dame un peu desplaisante, ne sçachant que faire, délibéra d'entrer dedans le baing faict pour le Marquis, et après soupper s'en aller coucher, et ainsi s'en entra au baing. Ce baing estoit tout joignant l'huys où le pauvre Regnault s'estoit appuyé hors la ville : et pour ceste cause la Dame estant au baing, ouyt la plainte et le tremblement qu'il faisoit : qui estoient telz, qu'on eust jugé qu'il fust devenu cigoigne : parquoy elle appela sa chambrière, et luy dist : « Va t'en là-hault, et re-
» garde par dehors les murailles au pied
» de cest huis, qui y est, et qui c'est, et
» ce qu'il y faict. » La chambrière y alla; et estant esclairée quelque peu de la lueur de l'aer, elle veit cestuy-cy assis là en chemise, deschaux, tremblant fort comme dessus est dict; et lors elle luy demanda qui c'estoit. Regnault, clacquetant si fort des dentz que à peine pouvoit-il former ses parolles, luy dist plus

brièvement qu'il peut qui il estoit, et comment, et pourquoy il y estoit; puis la commença piteusement à prier, que (s'il se pouvoit faire) elle ne le laissast là, celle nuict, mourir de froid. La chambrière ayant pitié de luy, tourna vers la Dame, et luy compta le tout : laquelle pareillement en eut pitié; et se souvenant qu'elle avoit la clef de cest huys (qui luy servoit aucunesfois quand le Marquis vouloit entrer sans estre veu) dist : « Va, et luy ouvre tout bellement, » aussi bien avons-nous icy ce souper, » et n'avions personne pour le manger; » il y a pareillement assez logis céans » pour le loger. » La chambrière, ayant grandement loué la Dame de ceste courtoysie, si en alla, et luy ouvrit; et l'ayant mis dedans, le voyant presque tout gelé, luy dist : « Depesche-toy, bon homme, » entre en ce baing, qui est encor' tout » chaud. » Ce qu'il fit très-voluntiers sans attendre qu'on le luy dist deux fois; et se sentant tout réconforté de la chaleur d'iceluy, il luy sembla estre revenu de mort à vie. La Dame luy fit chercher des habillemens qui avoient esté à son mary n'aguères au paravant mort, lesquelz vestuz il sembloit qu'on eust prins



la mesure sur luy; et en attendant ce qu'il plairoit à la Dame luy commander, commença à remercier Dieu et sainct Julien, qui l'avoient délivré d'une si mauvaise nuict, comme il atendoit, et conduict (à ce qu'il voyoit) en un très-bon logis.

Après tout cecy, la Dame, s'estant un peu reposée, ayant faict faire un très-grand feu en une sienne chambre basse, s'en vint en icelle, et demanda que faisoit ce bonhomme. A qui la chambrière respondit : — « Ma Dame, il s'est vestu, » et est un bel homme; et semble qu'il » soit homme de bien, et honneste. — » Va doncques » (dist la Dame) « et l'appelle, et luy dy qu'il s'en vienne auprès du feu, et qu'il soupera icy : car » je sçay bien qu'il n'a pas soupé. » Regnault, quand il fut entré en la chambre, et qu'il veit la Dame, elle luy sembla grand chose, et luy fit la grande révérence, la remerciant le plus qu'il luy fut possible du bien qu'elle luy avoit faict. La Dame l'ayant veu et ouy, et luy semblant estre tel que la chambrière disoit, le receut gracieusement, et le feit seoir familièrement devant le feu auprès d'elle : luy demandant de l'inconvénient

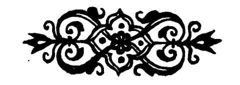
qui l'avoit conduict en ce lieu. A laquelle Regnault compta le tout par ordre. La Dame avoit entendu par la venue de son serviteur au chasteau quelque chose de cecy : parquoy elle creut entièrement ce qu'il luy disoit ; et luy dist aussi ce qu'elle sçavoit de son valet, et comment il le pourroit trouver facilement le lendemain matin. Mais après que le souper fut servy sur table, Regnault (comme il pleut à la Dame) lava ses mains avec elle et se meit à table pour souper. Il estoit grand personnage, beau, et plaisant à regarder, jeune, de moyen aage, et de bien bonne grace : ayant lequel la Dame regardé par plusieurs foys de bon œil, et le trouvant agréable, esmeue desjà de l'appétit charnel, à cause du Marquis qui devoit venir coucher avec elle, se conseilla à sa chambrière après souper, quand ilz se furent levez de table, s'il luy sembloit pas estre bien faict (puisque le Marquis s'estoit mocqué d'elle) qu'elle prinst le bien que la fortune luy présentoit. La chambrière, qui congnoissoit bien le vouloir de sa maistresse, luy conseilla, tant qu'elle sceut et peut, de le faire. Parquoy la Dame retourna vers le feu, où elle avoit laissé Regnault tout

seul; et l'ayant regardé amoureusement luy dist : « Dea, Regnault, pourquoy » estes-vous ainsi pensif? ne pensez-vous » point estre remonté d'un cheval, et de » je ne sçay combien d'habillement que » vous avez perduz? Resjouissez vous, » et faites bonne chère : car vous estes » en vostre maison; et vous vueil bien » dire d'avantage, que vous voyant ces » habillemens vestuz (lesquelz furent à » mon feu mary) et me semblant que » vous estes luy-mesme, il m'est venu » ce soir cent fois en voulunté de vous » embrasser et baiser; et si je n'eusse » crainct qu'il vous eust despleu, certes » je l'eusse déjà faict. » Regnault oyant ces parolles, et voyant l'estincellement de ses yeux, s'approchant d'elle, comme celuy qui n'estoit point sot, les bras ouvers, dist : — « Ma Dame, quand je » pense que je puy dire tousjours dés- » ormais que j'ay recouvert la vie de » vous, ayant esgard à ce dont vous » m'avez tiré, ce me seroit grande vil- » lennie si je ne me parforceoye de » faire toute chose qui vous fust ag- » gréable; et par ainsi, ma Dame, con- » tentez vostre desir de m'embrasser et » baiser tant qu'il vous plaira : car je

» vous embrasseray et baiseray trop plus » que voulentiers. »

Après cecy il ne faut plus de parolles : car la Dame, qui brusloit entièrement d'amoureux désir, se jetta soudainement à son col ; et quand elle l'eut baisé mille fois, l'estraignant et serrant par grand désir, et luy autant elle, s'estans levez de là, s'en allèrent à la chambre : où se couchants incontinent, accomplirent entièrement et plusieurs fois leurs désirs avant que le jour vinst. Mais quand le poinct du jour commença d'apparoistre, et s'estant levez comme il pleut à la Dame, elle (à fin que ceste chose ne se peust présumer par aucun) luy ayant donné certains habillemens assez meschans et emply sa bourse d'argent, le pria qu'il tinst cecy secret, et luy monstra premièrement quel chemin il devoit tenir pour aller dedans la ville, trouver son serviteur ; et puis le mit dehors par l'huys par lequel il estoit entré. Luy (quand le jour fut clair), faisant semblant de venir de plus loing, après que les portes furent ouvertes, entra en la ville, où il trouva son serviteur, et s'habilla des habillemens qui estoient dedans sa malle. Et ainsi qu'il vouloit monter sur le che-

val de son homme, avint quasi par miracle divin, que les trois brigans qui l'avoient destroussé le soir devant, furent prins pour quelque autre maléfice qu'ils avoient peu de temps après commis, et amenez en celle ville, et par la confession d'eux-mesmes luy fut rendu son cheval, ses habillemens, et son argent : tellement qu'il ne perdit autre chose qu'une paire de jarretières que les brigans ne sçavoient qu'ilz en avoient faict. Parquoy Regnault, merciant Dieu et sainct Julien, monta à cheval, et s'en retourna sain et sauve en sa maison; et ses trois brigans allèrent le lendemain faire la bénédiction du pied en l'aer.



TROIS JEUNES HOMMES,

ayans despendu tout le leur follement, devindrent pauvres; le nepveu desquelz s'estant acointé (s'en retournant comme désespéré en sa maison) avecques un Abbé, il trouva que c'estoit la fille du Roy d'Angleterre : laquelle le print pour mary; puis elle récompensa toutes les pertes de ses oncles, et les remit en bon estat.

NOUVELLE III

Pour monstrer les dangers de prodigalité, et les divers changemens de fortune.



Les fortunes de Regnault d'Ast furent escoutées des femmes et des hommes avec admiration, et sa dévotion louée, et Dieu et sainct Julien remerciez, qui luy avoient donné si bon secours à son grand besoing : et ne



fut pourtant la Dame (encor' que cela se dist à cachettes) réputée sotte, d'avoir si bien sceu prendre le bien que Dieu luy avoit envoyé chez elle. Et ce pendant qu'on devisoit, en soubzriant, de la bonne nuict que Regnault eut avec elle, ma Dame Pampinée (qui estoit assise auprès de Philostrate), avisant que c'estoit à elle de dire la sienne, songeant à ce qu'elle devoit dire, commença à penser : et après le commandement de la Royne (elle non moins hardie que joyeuse) commença à parler ainsi :

Dames de grande valeur, tant plus il se parle des cas de la fortune, tant plus en reste-il à dire à celuy qui veut bien regarder ses faictz. Et de cecy nul ne s'en doit esmerveiller, s'il pense discrettement, que toutes les choses que nous appelons follement nostres, sont en sa puissance ; et par conséquent, quelle les change successivement de l'un en l'autre, sans aucun arrest, selon son jugement caché, et sans aucun ordre, au moins qui soit congneu de nous : ce que, combien qu'il apparoisse tous les jours, et en toutes choses entièrement, et encor' par aucunes nouvelles dessusdites, néantmoins puis qu'il plaist à la Royne qu'on devise sur ceste matière, j'ajousteray à

celles qui sont dites une mienne nouvelle, qui ne sera par adventure sans utilité des escoutans, et qui à mon avis devra plaire.

Il y eut par cy-devant en nostre cité un Chevalier nommé messire Thébalde, lequel (selon qu'aucuns veulent dire) fut de la famille des Lamberty ; et les autres afferment qu'il fut de celle des Agolanty : prenans par aventure leur argument plus au train que les enfans dudit Thébalde ont faict (qui fut conforme à celuy que tousjours ont faict et font les Agolanty), que d'autre chose. Mais laissant à part de quelle maison des deux il fut, je dy qu'il fut en son temps un très-riche Chevalier, et eut trois filz, desquelz le premier eut nom Lambert, le second Thébalde, et le troisième Agolant : tous beaux et gracieux enfans : combien que le plus vieil n'eust dixhuict ans complectz, quand ledit messire Thébalde vint à mourir, qui leur laissa tous ses biens comme à ses héritiers. Lesquelz, voyans qu'ils estoient demeurez riches en deniers contans et héritages sans autre gouvernement que leur propre volunté, commencèrent à despendre leur bien, sans aucun



frain n'arrest ; tenans grand nombre de serviteurs, et beaucoup de chevaux de grand prix, chiens et oyseaux, et continuellement court ouverte en faisant dons et tournois : et tout ce qui non seulement appartient à gentilz hommes, mais encor' tout ce qui venoit à leur appétit de jeunesse. Toutesfois ilz ne menèrent guères longuement ceste vie, que le trésor que leur avoit laissé le père, ne diminuast fort. Et ne pouvant suffire leur revenu pour entretenir la despence qu'ilz avoient commencée, ilz commencèrent à engager et vendre leurs héritages, vendans aujourd'hui l'un et demain l'autre : dont à peine s'aperceurent-ilz qu'ilz ne fussent quasi venuz à néant ; et lors la pauvreté leur ouvrit les yeux, que la richesse leur avoit bandez. A ceste cause Lambert appella un jour ses autres deux frères, et leur remonstra quel avoit esté l'honneur de leur père, et quelle et combien avoit monté leur richesse, et maintenant quelle estoit la pauvreté où ilz estoient venuz par leurs désordonnées despences : les conseillant (comme mieux il peut) que devant que leur misère apparust d'avantage, qu'on vendist ce peu qui leur estoit demouré, et qu'ilz s'en

allassent ensemble en quelque autre lieu. Ce qu'ilz firent, et sans demander congé à personne, ne faire autre solennité, sortirent de Florence, et ne s'arrestèrent en aucun lieu, jusques à ce qu'ilz furent en Angleterre. Et là, ayans prins à Londres une petite maison à louage, faisans très-petite despence, commencèrent à prester à très-grande usure. Et en cecy fortune leur fut si favorable, qu'en peu d'années ilz espargnèrent une grande somme de deniers : qui fut cause que ores l'un et tantost l'autre retournèrent successivement à Florence, avec iceux deniers; où ilz rachetèrent une grande partie de leurs héritages, et si en achetèrent encores plusieurs autres, et se marièrent, continuans tousjours, néantmoins, de prester à usure en Angleterre où ilz envoyèrent (pour faire leur train) un jeune homme, leur nepveu, nommé Alexandre. Et eux trois demourans à Florence, ayant desjà oublié en quelle misère les avoit conduict la desraisonnable despence qu'ilz avoient faicte et nonobstant qu'ilz se vissent chargez de famille, despendoient plus que jamais, sans aucun respect, ayant tousjours bon crédit avec les marchans. Lesquels des-

pences l'argent qu'envoyoit quelque fois Alexandre, ayda à supporter par certaines années. Lequel s'estoit mis à prester à certains Gentilz hommes et barons du païs sur leur chasteaux, et places, et autre leur revenu, dont il tiroit un démesuré proffit. Et cependant que les trois frères despendoient ainsi largement, et qu'ilz empruntoient de l'argent quand il leur deffailloit quelquefois, ayans tousjours leur entière espérance en Angleterre, avint que contre l'opinion de tout homme, il survint une guerre entre le Roy d'Angleterre et un sien filz : qui fut occasion que tout le païs fut en trouble, et y en avoit qui tenoient un party, et les autres l'autre. Au moyen de quoy toutes les places que tenoit Alexandre luy furent ostées, sans avoir autre chose qui luy portast aucun proffit. Mais espérant tousjours de jour en jour, que la paix se feroit entre le père et le filz, et par conséquent, que toutes choses luy seroient rendues, tant principal qu'intérest, il ne vouloit partir du païs. Les trois frères qui estoient à Florence, ne limitantz en aucune façon leurs désordonnées dépences, empruntoient tous les jours de plus en plus. Mais après que

durant plusieurs années l'on ne vit sortir à aucun effect l'espérance qu'on avoit eue d'eux, ilz perdirent non seulement leur crédit, ains (qui plus est) ceux à qui il estoit deu, voulans estre payez, les firent incontinent prendre prisonniers; et ne pouvantz suffire les héritages pour le payement entier de ce qu'ilz devoient, ilz demourèrent en prison pour le reste; et leurs femmes et petitz enfants s'en allèrent les uns au vilage, les autres çà et là, assez mal en ordre : ne sçachantz plus qu'attendre, sinon pauvreté et misérable vie à jamais.

Alexandre, qui avoit desjà attendu long temps la paix en Angleterre, voyant qu'il n'en y avoit point, et luy estant avis que (oultre ce qu'il demouroit là en vain pour le recouvrement de son deu) il estoit en danger de sa propre vie, s'estant délibéré de retourner en Italie, se mit tout seul en chemin; et par fortune, en sortant de Bruges, il vit pareillement sortir un Abbé vestu de blanc, accompagné de plusieurs moynes, et d'un grand train, avec force bagage devant, après lequel venoient deux vieux Chevaliers parents du Roy, avec lesquelz Alexandre s'accointa, comme gens de cognoissance, et

fut libéralement receu en leur compagnie. Chevauchant doncques Alexandre avec ceux-cy, il leur demanda gracieusement qui estoient ces moynes qui chevauchoient devant, avec si grand train, et où ilz alloient. Auquel l'un des Chevaliers respondit : — « Cestuy-là qui che-
» vauche devant, est un jeune Gentil-
» homme, nostre parent, qui a esté
» nouvellement eslu Abbé d'une des
» meilleures abbayes d'Angleterre; et
» pource qu'il est plus jeune qu'il n'est
» permis par les décretz pour une telle
» dignité, nous allons avecques luy à
» Romme, pour impétrer de nostre sainct
» père, qu'il le dispence de son aage, et
» luy conferme ladicte dignité : mais il
» n'en faut dire mot à personne. » Et ainsi allant le nouvel Abbé maintenant devant, et tantost après ses gens, comme nous voyons que font ordinairement les Seigneurs quand ilz vont par païs, il avint qu'un jour il veit près de soy Alexandre, lequel estoit fort beau jeune homme, et autant honneste, gracieux et affable qu'il estoit possible : lequel en ceste première rencontre luy pleut merveilleusement, voyre autant qu'aucune autre chose luy avoit jamais pleu :

et l'ayant appelé à soy, commença familièrement à deviser, et à luy demander qui il estoit, d'où il venoit, et où il alloit. Auquel Alexandre déclara libérallement tous ses affaires, et satisfit à sa demande, et luy offrit (combien que sa puissance fust petite) tout le service qu'il luy pourroit faire. L'Abbé oyant son beau parler, et bien ordonné, considérant plus particulièrement ses façons de faire, et estimant en soy-mesmes, que combien que son train eust esté mécanicque, il devoit néantmoins estre gentilhomme, et desjà rempli de compassion de ses malheurs, le réconforta assez familliérement, et luy dist qu'il devoit tousjours vivre en bonne espérance, car s'il estoit honneste homme, nostre Seigneur le remettroit au lieu d'où la fortune l'avoit jetté, et encore plus hault; et le pria que puis qu'il s'en alloit vers la Toscane, où il alloit pareillement, il luy pleust demourer en sa compagnie. Alexandre le mercia humblement de son confort, et luy dist qu'il estoit prest de s'employer en tout ce qu'il luy plairoit commander.

Chevauchant doncq' ainsi l'Abbé (auquel nouvelles choses se remuoient en son cerveau, pour avoir vu Alexandre),



avint qu'après plusieurs journées ilz arrivèrent en un village, lequel n'estoit guères logeable ; et voulant l'Abbé loger là, Alexandre le fit descendre en la maison d'un hoste lequel estoit fort son familier, et luy fit acoustrer sa chambre au moins incommode lieu de la maison. Et estant desjà devenu mareschal des logis de l'Abbé, il logea (comme celuy qui le sçavoit bien faire) tout son train en ce village, l'un icy, et l'autre là, le mieux qu'il luy fut possible. Et quand l'Abbé eut soupé, estant une grande partie de la nuict desjà passée, et chacun couché, Alexandre demanda à l'hoste là où il pourroit coucher. Auquel l'hoste respondit : — « En vérité je ne sçay, tu vois que » tout est plein et que mon ménage et » moy sommes contrainctz de coucher » sur les bancs; toutesfois il y a tout » joignant la chambre de monsieur, cer» tains greniers, où je te mèneray bien, » et nous y mettrons quelque couchette ; » et là (s'il te plaist) tu coucheras ceste » nuict au mieux que tu pourras. » Auquel Alexandre dist : — « Comment iray-je » en la chambre de monsieur, qui est » tant petite que pièce de ces moynes » n'y a peu coucher ? Si je me fusse ad-



» visé de cecy, quand on tira les rideaux,
» j'eusse fait coucher ces moynes au gre-
» nier, et m'en fusse allé coucher là où
» ilz sont. » L'hoste luy dist : — « Cela est
» faict pourtant : mais il me semble que
» tu pourras (si tu veulx) estre icy le
» mieux du monde : monsieur dort, et
» les rideaux sont tirez, je t'y mettray
» tout bellement une petite coistre, tu t'y
» coucheras. » Alexandre, voyant que cecy se pouvoit faire sans donner aucun ennuy à l'Abbé, s'y accorda, et s'y accommoda avec le moins de bruyt qu'il peut. L'Abbé, qui ne dormoit pas, ains pensoit sans cesse à ses nouveaux désirs, oyoit ce que l'hoste et Alexandre disoient, et pareillement avoit entendu coucher Alexandre; parquoy fort content en soy-mesmes, il commença à dire : Nostre Seigneur m'a envoyé temps propice pour satisfaire à mes désirs : si je ne le prens, par adventure ne m'en reviendra-il en pièce de semblable. Et s'estant du tout délibéré de les prendre, croyant semblablement que tout le monde fust à repos au logis, il appella avec une voix basse Alexandre, et luy dist qu'il se vinst coucher près de luy. Lequel, après plusieurs excuses, s'estant despouillé, se coucha. L'Abbé luy

mit la main sur l'estomac, et le commença à taster et manier, ne plus ne moins qu'ont acoustumé de faire les jeunes amoureuses, leur amys par amours : de quoy Alexandre s'esmerveilla fort, et doubta que paradventure l'Abbé, surprins d'amour déshonneste, se mist ainsi à le taster. Laquelle doubte l'Abbé (ou par présumption, ou par quelque acte que faisoit Alexandre) congneut soudainement, et se mit à souzrire; et tout incontinent despouilla une chemise qu'il avoit vestue, et print la main d'Alexandre, et la mettant sur son estomac, luy dist : « Alexandre, jette hors de ton en-
» tendement ton penser deshonneste, et
» cherchant icy, congnoy ce que je ca-
» che. » Alexandre, ayant mis la main sur l'estomac de l'Abbé, trouva deux petitz tetins rondz, durs, et poliz, ne plus ne moins que s'ilz eussent esté d'yvoire, et quand il les eut trouvez, congnoissant que cestuy-cy estoit femme, l'ayant incontinent embrassée, sans attendre d'estre invité autrement, la voulut baiser, mais elle luy dist : « Avant
» que tu t'approches plus près de moy,
» entens ce que je te vueil dire : Comme
» tu peux congnoistre, je suis femme, et

» non homme, et estant partie pucelle » de ma maison, je m'en alloye devers » le Pape, à fin qu'il me mariast: mais » quand je t'euz veu l'autre jour, ou que » ce soit de ta bonne fortune, ou de mon » malheur, amour m'embrasa tellement » de toy, qu'il ne fut jamais femme qui » tant aymast homme comme je t'ayme, » et par ce, j'ay délibéré de te prendre à » mary, avant tout autre; et si tu ne me » veux pour femme, va t'en d'icy, et t'en » retourne où tu estois. » Alexandre, combien qu'il ne la congneust, ayant esgard à la compagnie et au train qu'elle avoit, estima qu'elle estoit noble et riche; et d'autre part il la voyoit très-belle: parquoy, sans y penser trop longuement, respondit que puis qu'il luy plaisoit il l'avoit fort aggréable. Elle lors s'estant levée pour s'asseoir sur le lict devant un petit tableau, où nostre Seigneur estoit en peincture, luy meit un anneau au doigt, et feit qu'il l'épousa. Et après s'estantz entrebrassez ensemble (avec grand plaisir de chacune des parties), s'ébatirent le demourant de celle nuict. Puis, ayants advisé l'ordre et le moyen pour faire leurs besongnes d'oresnavant, Alexandre, ainsi que le jour vint, se leva, et



quand il fut sorty de la chambre par où il estoit entré, sans que personne sçeust où il avoit couché, se remeit très-joyeux en chemin avec l'Abbé et sa compagnie : dont, après plusieurs journées, ilz arrivèrent à Romme. Et quand ilz y eurent demouré quelques jours, l'Abbé, avec les deux Chevaliers et Alexandre sans plus, s'en allèrent devers le Pape, et luy ayans faict la révérence qu'ilz devoient, l'Abbé commença à parler ainsi :

« Sainct père (comme vous sçavez » mieux que nul autre), chacun qui veult » bien et honnestement vivre, doit fuyr » tant qu'il peult toute occasion qui le » puisse conduire à faire le contraire : » à fin doncques que moy, qui désire » vivre honnestement, le puisse entière» ment parfaire, je m'en suys fuye, et » mise en chemin pour venir icy en » l'habit que vous me voyez, avec bonne » portion des trésors du roy d'Angleterre » mon père, à fin que vostre saincteté » me mariast : d'autant qu'il me vouloit » donner pour femme (moy qui suis » jeune comme vous voyez) au roy d'Es» cosse qui est très-vieil. Vous avisant que » sa vieillesse n'a pas tant esté occasion » de me faire fuyr, comme a esté la peur

» de commettre (pour la fragilité de ma » jeunesse, si j'eusse esté mariée avec » luy) chose qui fust contre les loix di- » vines, et l'honneur du sang royal de » mon père. Et venant ainsi délibérée, » nostre Seigneur (lequel seul congnoist » parfaitement ce qui est besoin à un » chacun) me mit devant les yeux par sa » saincte miséricorde (comme je croy) » celuy qu'il luy plaisoit estre mon mary, » qui fut ce jeune gentilhomme » (et monstra Alexandre) « que vous voyez » auprès de moy : l'honnesteté et va- » leur duquel sont dignes de quelque » grande dame, tant grande soit-elle, » combien que paradventure la noblesse » de son sang ne soit pas tant excellente » comme est la royale. Je l'ay doncques » prins pour mary, et le veux, ne jamais » autre je n'auray, quoy qu'il en doive » sembler à mon père, ou à autruy : » parquoy la principalle occasion qui » m'a meu de venir icy est ostée ; mais » j'ay bien voulu achever mon voyage ; » tant pour visiter les sainctz et révé- » rens lieux (desquelz ceste cité est » pleine) et vostre saincteté, comme à » fin que le contract de mariage (faict » seulement en la présence de Dieu en-



» tre Alexandre et moy), fust faict apper-
» tement en la vostre, et conséquemment
» des autres hommes. Parquoy je vous
» supplie humblement, que ce qu'il a
» pleu à Dieu et à moy vous soit aggréa-
» ble, et que vous nous donnez vostre
» bénédiction ; à fin qu'avec icelle (comme
» pour plus grande seureté de celuy du-
» quel vous estes vicaire) nous puissions
» vivre ensemble à l'honneur de Dieu,
» et du vostre, et à la fin bien mourir. »

Alexandre s'esmerveilla grandement quand il entendit que sa femme estoit fille du roy d'Angleterre, et fut surprins d'une joye esmerveillable : mais beaucoup plus s'esmerveillèrent les deux Chevaliers, qui furent tellement troublez, que s'ilz eussent esté ailleurs qu'en la présence du Pape, ilz eussent outragé Alexandre, et par adventure la dame mesme. De l'autre part le Pape s'esbahit fort de l'habit qu'elle avoit prins, et de son élection : mais congnoissant qu'on ne pouvoit deffaire ce qui estoit faict, il voulut bien satisfaire à sa prière. Et premièrement ayant consolé les deux Chevaliers, et remis en bonne paix avec la Dame et avec Alexandre, donna ordre à ce qui se devoit faire. Puys quand le

jour qu'il ordonna fut venu, il fit venir la Dame vestue d'habitz royaux devant tous les cardinaux, et plusieurs autres grans personnages qui estoient venuz à un grand festin qu'il avoit faict préparer exprès, laquelle Dame sembloit tant belle, et si plaisante à veoir, que non sans mérite elle estoit louée et prisée d'un chacun. Aussi fut Alexandre, lequel grandement honoré des deux Chevaliers, estoit vestu très-richement en apparence, et contenance non point d'un homme qui auroit presté à usure, mais plustost royalle. Et là le Pape fit solennellement célébrer de nouveau les espousailles. Et après que les nopces belles et magnificques furent faictes, il leur donna congé, avec sa bénédiction.

Ce faict, Alexandre, et pareillement la Dame, partans de Romme voulurent venir à Florence, où le bruit avoit desjà fait sçavoir ceste nouvelle; et là receuz des citoyens avec très-grand honneur, la Dame fit délivrer de prison les trois frères, ayant premièrement faict payer tout ce qu'ilz devoient, et furent eux et leurs femmes remis en leurs héritages et possessions. Puis partans de Florence, Alexandre et sa femme, avec la bonne

grace et la bienveillance de tous, et emmenant avecques eux Agolant, l'un de ses oncles, ilz arrivèrent à Paris, où ilz furent honorablement receuz du Roy de France : et de là les deux Chevaliers s'en allèrent en Angleterre : qui firent tant avec leur Roy qu'ilz remirent en sa bonne grace sa fille : et y mirent son gendre, lesquelz il receut depuis avecques grande joye : et bien tost après il fit sondict gendre Chevalier en très grand honneur : et luy donna la conté de Cornoaille. Si fut Alexandre de tant grand esprit qu'il pacifia le filz avec le père, dont s'ensuyvit un très grand bien au royaume, et en acquist l'amour et la grace de tout le peuple. Et Agolant son oncle recouvra entièrement tout ce qui leur estoit deu en Angleterre, et s'en retourna riche à Florence : l'ayant premièrement le conte Alexandre faict Chevalier. Le Conte vesquit depuis heureusement avec sa femme. Et selon qu'aucuns veulent dire, il conquist tant par son bon sens et vaillance, qu'avec l'ayde de son beau père, le royaume d'Escosse, et en fut coronné Roy.





LANDOLFE RUFFOLO,

estant apauvry, devint corsaire, et prins par des Genevois, fut mis en fons : d'où toutesfois il se sauva sur une petite caisse pleine de très-riches bagues, et fut porté en Gurfe, où il fut receu par une bonne femme, puis s'en retourna riche en sa maison.

NOUVELLE IV

Qui dénote en combien de dangers peut tomber l'homme par couvoitise d'enrichir.

A Dame Laurette estoit assise près ma Dame Pampinée, laquelle, voyant qu'elle avoit triumphammant achevé sa nouvelle, commença sans attendre autre chose, à parler en ceste manière :

Gracieuses Dames, on ne sçauroit veoir (selon mon jugement) un plus grand acte

de fortune, que de voir eslever en estat royal celuy qui estoit au plus profond de pauvreté, comme la nouvelle de ma Dame Pampinée nous a monstré estre advenu à son Alexandre. Et pour ce qu'il conviendra à quiconques devisera d'oresenavant sur la matière proposée qu'il ne sorte aucunement des termes d'icelle, je n'auray point de honte de dire une nouvelle, laquelle, combien qu'elle contienne en soy plus grans malheurs que la précédente, n'aura portant si noble et magnifique yssue. Et pour ce sçay-je bien qu'ayant regard à celle-là, ceste-cy ne sera escoutée si songneusement; mais ne pouvant y faire autre chose, je seray excusée.

L'on croit que le long de la marine de Regge à Gaiette soit quasi la plus délectable partie d'Italie : en laquelle, assez près de Salerne, est une coste regardant sur la mer, que les habitans appellent la coste de Malfy, pleine de petites villes, de jardins, de fontaines, et d'hommes riches, et trafficquans en marchandises autant que gens qu'on saiche : entre lesquelles villes en y a une, appelée Ravel, en laquelle (encores que

aujourd'huy il y ayt de riches gens) il y en eut n'aguères un qui fut très-riche, nommé Landolfe Ruffolo ; lequel ne se contentant de ses richesses, désirant de les multiplier au double, fut en danger de se perdre soy-mesmes avec sesdites richesses.

Cestuy-cy doncques (comme les marchans ont acoustumé de faire), après qu'il eut advisé à son faict, achepta un fort grand navire, et le chargea tout de diverses marchandises appartenans à luy seul, et s'en alla avec icelles en l'isle de Cypre : là où il trouva que, oultre la marchandise qu'il avoit porté, plusieurs autres vaisseaux y estoyent arrivez, tous chargez de mesme : au moyen de quoy il luy convint, non seulement faire grand marché de ce qu'il avoit porté, mais aussi il fut contrainct (s'il vouloit despecher la marchandise) de la donner comme pour néant, dont il cuyda estre destruict. Parquoy, portant un grand ennuy en soymesmes de cette perte, ne sçachant que y faire, et se voyant en si peu de temps de très-riche estre devenu quasi pauvre, il pensa de mourir, ou de se récompenser sur autruy de ses pertes, affin qu'il ne retournast pauvre au lieu d'où il estoit

party riche. Et ayant trouvé marchant qui achepta son grand navire, il achepta, de l'argent qu'il en eut, et de celuy qu'il avoit tiré de la marchandise qu'il avoit vendue, un vaisseau légier, propre pour faire le mestier de Corsaire : lequel il arma et équippa très-bien de toutes choses nécessaires pour un tel effect; puis s'adonna à faire sien le bien d'autruy : et mesmement courut, et pilla fort sur les Turcqs : auquel estat la fortune luy fut beaucoup plus favorable qu'elle n'avoit esté en la marchandise; tellement que en un an il pilla et print tant de fustes de Turcqs qu'il se trouva avoir recouvré, non seulement ce qu'il avoit perdu en marchandise, mais aussi l'avoir redoublé de beaucoup. Pour laquelle chose, quand il se sentit chastié du dueil de la première perte, congnoissant qu'il avoit assez de bien pour ne retourner à la deuxième, il remonstra à soy-mesme, que ce qu'il avoit luy devoit suffire, sans en désirer d'avantage : parquoy il délibéra de s'en retourner bien tost à sa maison avec son gain. Et ayant encor peur de la perte qu'il avoit faicte en traficquant sa marchandise, il ne se soucia guères d'y remployer autrement ses deniers : mais en

ce vaisseau légier (avec lequel il les avoit gaignez) ayant donné des rames en l'eaue, se meit en chemin pour retourner chez soy; et estant desjà parvenu en la grande mer, et s'estant levé, la nuict, un merveilleux vent (qui non seullement estoit contraire à son chemin, mais encore enfloit la mer, laquelle son petit vaisseau n'eust pu endurer) il se retira vistement (attendant meilleur vent) en un petit port de mer, que faisoit une petite isle, qui le couvroit de ce vent. Auquel port arrivèrent à grande peine tantost après, pour éviter ce que Landolfe avoit fuy, deux grandes carraques de Genevois, qui venoient de Constantinoble. Les gens desquelles, après qu'ilz eurent veu ce petit vaisseau, et luy ayantz fermé le passage de se pouvoir saulver, entendantz à qui il estoit, et le congnoissantz très-riche par renommée, se délibérèrent (comme gens naturellement amateurs de deniers, et ravissans) de l'avoir; et ayans mis à terre partie de leurs gens, avec arbalestes, et bien armez, ilz feirent aller en un lieu d'où ilz gardoyent que personne ne pouvoit descendre du petit vaisseau, s'il ne vouloit estre affolé de traitz, et de flèches: puis

se faisantz tirer dedans les esquifz, et outre ce aydez de la mer, s'approchèrent du petit vaisseau de Landolfe, lequel ilz prinrent bien tost, et sans trop de peine, à main sauve, avec toute la churme, sans en perdre un seul homme. Et faisantz monter Landolfe sur l'une de leurs carraques, et prins tout ce qui estoit dedans son petit vaisseau, ils le meirent à fons, et retindrent sa personne, ne luy laissans sur son doz, fors seulement un petit haubergeon.

Le jour ensuyvant, s'estant changé le vent, les carraques venans vers Ponant, firent voile, et tout ce jour navigèrent heureusement en leur voyage ; mais à l'entrée de la nuict il se leva un vent tempestueux, lequel, faisant enfler la mer, sépara les deux carraques l'une de l'autre ; et par la force de ce vent, advint que celle sur laquelle estoit ce paovre et misérable Landolfe, alla frapper avec grande impétuosité, au dessus de l'Isle de Céphalonie, en un gravier : et tout ainsi que qui donneroit d'un voyrre contre une muraille, la carraque s'ouvrit, et se meit en pièces ; dont les misérables dolentz qui estoient dessus, estant desjà la mer toute couverte de marchandises,

de caisses, et d'aiz, qui flottoyent dessus (ainsi qu'il avient souvent en telz accidens), et, quelque obscure que fust la nuict et la mer grosse et enflée, nageans ceux qui sçavoient nager, commencèrent à se prendre aux choses qui par fortune se présentoient devant eux. Entre lesquelz le misérable Landolfe eut peur de la mort, la voyant devant soy : combien que le jour précédent il l'eust souhaitée par plusieurs fois et désirée, plus tost que de retourner en sa maison, ainsi paovre comme il se voyoit : et luy estant advenu un aiz comme aux autres, il se print à iceluy, espérant que par adventure nostre Seigneur (lui délayant de se noyer) luy envoyast quelque ayde pour eschapper. Et estant à chevauchons sur l'aiz, le mieux qu'il pouvoit, se voyant poulsé de la mer, et du vent, maintenant en ça, et tantost en là, il se soustint jusques à ce qu'il fut jour clair : ayant aperceu lequel, et regardant autour de soy, il ne voyoit autre chose que nuées, et mer, et une caisse : laquelle flottant sur les ondes de la mer, s'approchoit (quelque fois) si fort de luy qu'il en avoit grande paour, craignant, que par adventure elle le heurtast, de sorte qu'elle luy

feist ennuy; et tousjours quand elle venoit près de luy il la repoussoit tant qu'il pouvoit, avec la main, combien qu'il ne luy fust demouré grande force. Mais, en quelque sorte que le faict allast, advint que se levant en un instant en l'aer un tourbillon de vent, il frappa en la mer, et donna contre ceste caisse, et la caisse contre l'aiz, sur lequel estoit Landolfe : lequel à ce moyen renversé, ayant par force abandonné l'aiz, s'en alla à fons soubz les ondes, et puis retourna au dessus, nageant plus de peur que de force ; et vit que l'aiz estoit fort eslongné de luy : parquoy, craignant de ne pouvoir parvenir jusques à iceluy, il s'aprocha de la caisse qui lui estoit assez prochaine : et ayant mis l'estomach sur le couvercle d'icelle, la faisoit aller droit du mieux qu'il pouvoit, avecques les braz. Et en ceste manière agité de la mer ores en çà, et tantost en là, sans manger (comme celuy qui n'avoit dequoy) et beuvant plus qu'il n'eust voulu, demoura tout ce jour et la nuict ensuyvant sans sçavoir où il estoit, ne veoir autre chose que la mer.

Le lendemain, par la volonté de Dieu ou par la force du vent, Landolfe (qui

estoit devenu presque une esponge) tenant fort avec les deux mains les bords de la caisse (comme nous voyons faire à ceux qui craignent se noyer quand ilz prennent quelque chose), parvint à la rive de l'Isle de Gurfe, là où par fortune une paovre femmelette escuroit ses escuelles avec du sablon et de l'eau sallée, et les faisoit belles : laquelle, comme elle vit cestuy-cy s'approcher d'elle, ne congnoissant en luy aucune forme d'homme, elle en eut peur : et en criant se retira arrière. Luy ne pouvoit parler, et voyoit bien peu : parquoy il ne luy dist mot. Toutesfois, le chassant tousjours la mer vers la terre, la femme congneut la forme de la caisse ; puis, regardant plus subtillement et voyant de plus près, congneut premièrement les bras estenduz sur la caisse : et après, appercevant la face, s'ymagina devoir estre ce que c'estoit : parquoy, meue de compassion, elle entra un peu dedans la mer qui desjà estoit tranquille, et l'ayant prins par les cheveux, le tira avec la caisse en terre, et là avec grand' peine luy desvelopa ses mains de la caisse, qu'elle chargea sur la teste d'une petite fille qui estoit avec elle ; puis le porta (comme un petit enfant)

en la ville, et l'ayant mis dedans unes estuves, elle le frotta et lava tant avec de l'eau chaude, qu'elle luy feit revenir la chaleur et aucunes des forces perdues. Et quand il sembla à la bonne femme qu'il estoit temps de le faire sortir des estuves, elle l'en retira; puis après le traicta et réconforta avec un peu de bon vin, et quelques confitures : et comme mieux luy fut possible elle le tint tant, que quand il eut recouvré ses forces, il congneut là où il estoit. Parquoy la bonne femme pensa luy devoir rendre sa caisse, qu'elle luy avoit sauvée, et luy dire que désormais il prochassast son adventure; et ainsi le feit-elle.

Luy (encor qu'il ne se souvinst de la caisse) la print toutesfois quand la bonne femme la luy présenta : pensant qu'elle ne pouvoit si peu valoir qu'elle ne le nourrist pour quelques jours; mais la trouvant fort légère, il n'y eut guères d'espérance. Néantmoins (n'estant la bonne femme en son logis) il l'ouvrit par force pour veoir ce qu'il y avoit dedans, et trouva en icelle plusieurs pierres précieuses mises en œuvre, et hors œuvre, desquelles il avoit quelque congnoissance; et les voyant et congnoissant

estre de grand valeur (louant Dieu qui encor ne l'avoit voulu abandonner) se réconforta tout. Mais comme celuy qui en peu de temps avoit esté agité cruellement par deux fois et tourmenté de la fortune, craignant la troisième, pensa qu'il luy convenoit user de grande cautelle pour pouvoir conduire ses choses asseurément jusques en sa maison : parquoy, ayant enveloppé lesdites pierreries en certains meschans drappeaux le mieux qu'il peut, il dist à la bonne femme qu'il n'avoit plus besoing de caisse, mais, s'il luy plaisoit luy donner un sac, qu'elle gardast ladicte caisse : ce que la bonne femme feit volontiers; et Landolfe luy rendit les plus grandes graces qu'il peut du bienfaict receu d'elle. Et mettant son sac sur son col, il print congé d'elle, et monta sur une barque qui le passa à Brindes, et de là, de marée en marée, il se conduisit jusques à Trany, là où il trouva des marchans de draps de soye de sa ville qui le revestirent comme pour l'amour de Dieu, après qu'il leur eut compté toutes ses fortunes, fors que de la caisse : et si luy prestèrent un cheval, et luy baillèrent compagnie qui le conduisit jusques à Ravel, où il disoit qu'il

vouloit retourner. Et se voyant là à seureté, il remercia Dieu, qui l'avoit conduit jusques-là, et deslia son sachet, visitant tout ce qu'estoit dedans plus à loisir qu'il n'avoit fait la première fois : si trouva qu'il avoit tant de pierres et de telle valeur, que les vendant à pris raisonnable et encore moins, il estoit la moytié plus riche que quand il estoit party de sa maison. Et ayant trouvé moyen de despecher ses bagues, il envoya jusques à Gurfe une bonne somme d'argent à la femme qui l'avoit tiré de la mer, pour récompense du bienfaict que il avoit receu d'elle, et le semblable fit-il à Trany à ceux qui l'avoient revestu, et retint le demourant sans plus vouloir estre meschant, et vesquit honorablement jusques à la fin de ses jours.



ANDRÉ,

estant venu de Pérouse à Naples pour achepter des chevaux, fut en une nuict surprins de trois merveilleux accidens, et de tous il eschappa avec un rubis, et s'en retourna à sa maison.

NOUVELLE V

Comprenant combien il est nécessaire à l'homme, qui va par le monde, d'estre prudent et advisé, et de se garder de l'engin et malice des paillardes.





Les pierres trouvées par Landolfe m'ont faict souvenir (dist ma Dame Fiammette, laquelle devoit compter la sienne) d'une nouvelle ne contenant moins de périlz que celle que ma Dame Laurette a dicte : mais autant différente d'icelle, comme ceux-là advindrent paraventure en plusieurs ans, et



ceux-cy en l'espace d'une seule nuict, ainsi que vous orrez.

Il y eut à Pérouse (comme j'ay autresfois entendu) un jeune homme nommé André de Pierre, maquignon de chevaux, lequel, ayant entendu qu'il y en avoit bon marché à Naples, mit cinq cens escuz d'or en sa bource, et n'ayant jamais esté hors de sa maison, si en alla avecques quelques autres marchans, où il arriva un Dimenche au soir; et selon l'instruction que luy bailla son hoste, il s'en alla le lendemain matin au marché des chevaux, où il en vit plusieurs, et beaucoup y en eut qui luy pleurent fort, lesquelz il marchanda. Mais ne pouvant acorder du pris de pièce d'iceux, pour monstrer qu'il estoit bien homme pour achepter ce qu'il marchandoit, tiroit souventes fois hors de sa manche (comme un lourdaut peu advisé), devant tous ceux qui alloient et venoient, ceste bourse pleine d'escuz. Advint qu'une jeune garse Sicilienne très-belle, mais au commandement de quiconques en vouloit et pour petit prix, passa (sans qu'il la vist) auprès de luy, et vit sa bourse. Lors, elle dist soudainement en soy-mesmes : Qui

pourroit estre mieux que moy si ces escuz-là estoient miens? et passa outre. Or y avoit avec ceste jeune garse une vieille semblablement Sicilienne : laquelle, aussi tost qu'elle vit André, laissant aller la dite garse, courut l'embrasser affectueusement. Ce que voyant icelle garse (sans dire autre chose) commença à l'atendre. André, s'estant retourné vers la vieille et la recongnoissant, luy fit grand' chère; et luy promettant elle de l'aller veoir jusques à son logis, sans tenir là trop long propos se partit d'avec André qui s'en retourna marchander des chevaux; mais il n'achepta rien pour celle matinée. La jeune garse, qu'avoit veu premièrement la bourse d'André, et après l'acointance de sa vieille, pour essayer si elle pourroit trouver aucun moyen d'avoir cest argent ou partie d'iceluy, commença à luy demander cautement qu'estoit cest homme-là, d'où il estoit, qu'il faisoit là, et dequoy elle le cognoissoit : laquelle luy compta aussi particulièrement ce que c'estoit de luy, comme luy-mesmes eust quasi faict, comme celle qu'avoit demouré longuement en Sicile avec son père, et depuis à Pérouse; pareillement luy compta là



où il s'en retournoit, et la cause pourquoy il estoit venu à Naples. La bonne Damoyselle, informée entièrement de tous les parentz d'André et de leurs noms, fit fondement sur cecy de parvenir à son entente avec une malice subtile, et s'en estant retournée à la maison, elle mit la vieille en besongne pour tout ce jour-là, à fin qu'elle ne peust retourner vers André; et ayant prins une sienne petite affettée de garse, qu'elle avoit très-bien endoctrinée à faire ambassades, elle l'envoya, sur l'heure de vespres, au logis d'André, où estant arrivée, advint par bonne fortune qu'elle le trouva à l'huys tout seul, et luy demanda s'il sçavoit point où estoit lors un honneste homme de Pérouse qu'on nommoit André de Pierre, qui estoit logé léans: à laquelle il dist que c'estoit luy-mesmes. Lors elle le tira à part, et luy dist: « Monsieur, une gentil-femme de ceste ville parleroit voulontiers à vous si c'estoit vostre plaisir. » Ce que oyant André, il mit incontinent cecy en son entendement, et pensa (cuydant estre un bel enfant de sa personne) que ceste femme devoit estre amoureuse de luy, comme si quasi on n'eust sçeu trouver alors un si beau

jeune homme comme luy à Naples ; et soudainement respondit qu'il estoit tout prest d'y aller, et demanda quand ce seroit, et où la Dame voudroit parler à luy. A qui la chambrière respondit : — « Quand il vous plaira venir elle vous » atend en sa maison. » André sur l'heure mesmes, sans en dire aucune chose en son logis, dist : — « Va t'en devant et je te » suivray. » Et le petit morceau de chambrière le conduisit au logis de ceste-cy, laquelle demouroit en une rue appellée Maupertuis, nom qui démonstre assez combien la rue estoit honneste. Mais luy, n'ayant aucune soupçon, ne sachant rien de cecy et pensant aller en un très-honneste lieu, et à Dame fort précieuse, entra libéralement (la garse devant) en sa maison, et montant en haut par l'escallier (ayant desjà ceste petite pimbesche apellée sa maistresse et luy cryé, voicy André !) il vit qu'elle se mit au haut du degré pour l'atendre. Elle estoit encor' fort jeune, de belle taille, et avoit un très-beau visage, vestue et acoustrée assez honorablement ; laquelle, quand André fut près, descendit trois degrez au devant de luy, les braz ouvertz ; et les luy ayant liez à son col, elle fut aucune espace



de temps sans pouvoir dire un seul mot, comme si quasi trop grande amytié l'en eust empeschée; puis en plorant luy baisa le front, et avec une voix à demy rompue dist: « O André mon amy, tu » soys le bien venu! » Luy s'esmerveillant de si tendres caresses, tout esbahy, respondit: — « Ma Dame, vous soyez la » bien trouvée! » Elle le print après par la main et le mena là-haut en la salle, et d'icelle sans luy dyre autre chose s'en entra en sa chambre: laquelle estoit toute embasmée de roses, de fleurs d'orangiers, et d'autres bonnes senteurs, là où il vit un très-beau lict bien encourtiné, et plusieurs habillemens sur les perches (comme il s'acoustume en ce païs-là), et beaucoup d'autres fort belles et riches besongnes: pour lesquelles choses luy qui estoit tout neuf, creut fermement qu'elle n'estoit rien moins que grand' Dame. Et s'estans assiz ensemble sur un coffre qui estoit au pied de son lict, elle luy commença à dire ainsi: « André, je suis cer» taine que tu t'esmerveilles des caresses » que je te faiz et de mes larmes: comme » celuy qui ne me congnois point, et » paradventure qui n'as jamais ouy par» ler de moy, mais tu orras tantost chose

» qui te fera encores plus esmerveiller, » comme ce sera de te dire que je sois ta » sœur; et t'asseure, puis que nostre » Seigneur m'a faict tant de grace d'avoir » veu avant que je meure quelqu'un de » mes frères (combien que je désire de les » voir tous), que je ne sçaurois mourir » à heure que je ne soye toute consolée; » et si paradventure tu n'as encores » jamais entendu cecy, je te le vueil » dire:

» Pierre, mon père et le tien, demoura » (comme je pense que tu as peu enten- » dre) longtemps à Palerme, là où par » la bonté et gracieuseté qu'estoit en luy, » il y eut et encor y a de ceux qui le » congneurent, qui luy portèrent amytié » grande: mais entre les autres qui l'ai- » mèrent beaucoup, ma mère (qui fut » gentil-femme, et estoit alors vefve) fut » celle sans point de faute qui plus l'aima, » tellement qu'ayant oublié la peur du » père et des frères, et encor' qui plus » est de son honneur, s'aprivoisa tant » avecques luy que j'en nasquiz et en » suis sortie telle que tu me vois. Après, » quand l'occasion fut venue à nostre » père de partir de Palerme et s'en re- » tourner à Pérouse, il laissa ma mère

» et moy petite fille, ne jamais depuis (au
» moins que j'aye sçeu) ne se souvint
» d'elle ne de moy, dont (s'il n'avoit esté
» mon père) je le blasmerois fort, consi-
» dérant son ingratitude envers ma mère :
» encores que je taise l'amour qu'il me
» devoit porter comme à sa fille, venue
» non d'une chambrière, ne d'une femme
» ville, laquelle sans sçavoir autrement
» qu'il estoit, mit en ses mains (meue de
» très-loyalle amour) soy et tout ce
» qu'elle avoit. Mais quoy, les choses
» mal faictes et de longtemps passées
» sont trop plus aysées à reprendre qu'à
» amender. La chose alla pourtant ainsi
» qu'il me laissa petite fille à Palerme,
» là où (quand je fuz creue quasi comme
» je suis) ma mère, qu'estoit riche femme,
» me donna en mariage à un de la mai-
» son des Gergentes, gentil-homme et
» homme de bien : lequel, pour l'amour
» de ma mère et de moy, retourna de-
» mourer à Palerme, et là, comme celuy
» qu'estoit bon Guelfe, commença à
» mener quelque pratique avec nostre
» Roy Charles. Ce qui fut sçeu du Roy
» Fédéric d'Arragon, avant que jamais
» il la peust mettre à exécution, et cela
» fut occasion de l'en faire fuir de Sicile,

» lors que je cuidoye estre la plus grand' » Dame qui fut jamais en cette Isle. Par» quoy, ayant prins ce peu de choses que » nous peusmes prendre (peu, dis-je, en » esgard au beaucoup que nous avions » et laissé nos maisons et palais, nous » nous en fuismes en ceste ville: là où » nous trouvasmes le Roy Charles si » begnin envers nous, que nous ayant ré» compensé de partie des pertes que nous » avions faictes pour son service, il nous » a donné maison aux champs et à la » ville, et si donne continuellement » bonne pension à ton beau frère mon » mary, comme tu pourras veoir et con» gnoistre cy-après. Et en ceste manière » je suis icy, là où (mon frère mon amy) » la mercy Dieu et non la tienne je te » voy maintenant. »

Et cecy dit, l'embrassa de rechef en plorant tendrement, et luy baisa encor une fois le front.

André, oyant ceste fable ainsi dicte par ordre et composée de poinct en poinct par ceste-cy, à laquelle jamais par aucun accident la parolle ne mouroit entre les dentz, ne la langue ne luy fourchoit, et se souvenant estre vray que son père avoit demouré à Palerme, congnoissant

aussi par soy-mesmes la coustume des jeunes gens, lesquelz aiment voulontiers en jeunesse, et voyant les tendres larmes, les embrassemens et honnestes baisers de ceste-cy, tint ce qu'elle disoit pour plus que véritable, et après qu'elle se fut teue il luy respondit :

— « Ma Dame, vous ne devez estre
» esbahye si je m'esmerveille de cecy :
» par ce qu'en vérité je n'avoye nulle
» congnoissance de vous non plus que
» si jamais vous n'eussiez esté, soit ou
» que mon père n'en parla jamais, ny
» de vostre mère aussi, pour quelque
» occasion qu'il l'ait faict, ou que s'il
» en a parlé il n'est venu à ma notice,
» et tant plus me plaist-il d'avoir icy
» trouvé une sœur comme moins je
» l'espéroye, et que aussi je suis de-
» mouré tout seul : et à la vérité je ne
» congnoy homme de si grand estat à
» qui vous ne deussiez estre agréable,
» non seulement à moy qui ne suis
» qu'un petit marchant : mais je vous
» prie d'une chose, que vous me faciez
» certain comme vous avez sceu que
» j'estoye en ceste ville. » A qui elle respondit : — « Ce matin une paovre
» femme qui se tient souvent avec moy

» me l'a faict sçavoir par ce qu'elle a
» longuement demouré (comme elle m'a
» dict) avec vostre père à Palerme et à
» Pérouse, et n'eust esté qu'il me sem-
» bloit plus honneste que tu vinsses vers
» moy en ta maison que moy vers toy
» en celle d'autruy, il y a grand pièce
» que je te fusse allé trouver. » Après ces parolles elle commença à s'enquérir par ordre de tous ses parens, les nommant par leurs propres noms. A laquelle André fit responce de tous, croyant encor' plus par cecy ce qu'il luy estoit moins besoing de croire.

Or ayant esté leurs propoz et deviz longs et la chaleur du temps grande, elle fit apporter du vin Grec et force confitures, et fist donner à boire à André : lequel voulant après tout cecy partir pour s'en retourner à son logis (par ce qu'il estoit heure de souper), elle ne le voulut souffrir en aucune manière : mais ayant faict semblant de se courroucer fort, luy dit : « Hé mon Dieu! que
» je congnoy assez clairement combien
» tu tiens peu compte de moy : quand
» je considère que tu es avec une tienne
» sœur que tu n'as jamais veue, et en
» sa maison où tu devois descendre

» quand tu vins en ceste ville, et tu en
» veux sortir pour aller souper à l'hos-
» tellerie! en verité tu souperas avec moy :
» car encor' que mon mary n'y soit
» (dont il me desplait fort), si te sçauray-
» je bien pourtant (comme femme) faire
» quelque peu de bonne chère. » A laquelle ne sachant André que luy dire autre chose, respondit : — « Je vous ayme
» comme une sœur se doit aymer ; mais
» si je ne m'en voy, je seray attendu
» toute nuict à souper, et leur feray un
» mauvais tour. — Ho, que Dieu soit
» loué ! » (dist-elle alors). « Si je n'ay
» céans par qui envoyer dire qu'on ne
» t'attende point, combien que tu ferois
» beaucoup plus grande courtoysie et
» ton devoir d'envoyer dire à tes com-
» pagnons qu'ilz vinsent souper icy, et
» après, si tu t'en voulois aller, vous
» vous en pourriez aller tous ensemble. »
André respondit que de ses compagnons il n'en vouloit point pour ce soir ; mais puisqu'elle vouloit qu'il soupast léans, qu'elle fist de luy ce qu'il luy plairoit. Elle fit alors semblant d'envoyer dire à l'hostellerie qu'on ne l'atendist point à souper. Et après plusieurs deviz, s'estans mis à table et serviz abondamment de

plusieurs viandes, elle fit par grande finesse durer ce souper jusques à ce qu'il fust nuict obscure; puis quand ilz furent levez de table, et qu'André s'en voulut aller, elle dist qu'elle ne le souffriroit pour rien, par ce que Naples n'estoit ville ou il se falust promener la nuict, et mesmement un estranger; et aussi, que tout ainsi qu'elle avoit envoyé dire qu'on ne l'atendist point à souper, le semblable avoit-elle fait du coucher. André croyant cecy, et prenant plaisir (trompé qu'il estoit de fauce créance) d'estre avec elle, y demoura. Leurs propos et deviz furent fort longs après souper, et non sans occasion; et estant desjà une bonne partie de la nuict coulée, elle, ayant laissé André en sa chambre pour dormir, et un petit garson pour luy monstrer ce qu'il demanderoit (s'il vouloit quelque chose), s'en alla avec ses femmes en une autre chambre.

Or, il faisoit grant chault : au moyen de quoy André se voyant estre demouré seul, se despouilla soudainement en pourpoint, et tira ses chausses des jambes, qu'il mit au chevet de son lict, et désirant d'aller à ses affaires, demanda à ce garçon où estoient les privez, lequel

luy monstra un huys en l'un des coings de ladicte chambre, et luy-dist : « Allez- » vous-en là-dedans. » André, y estant asseurément entré, il luy avint par fortune de mettre le pied sur un aiz, lequel de l'un des boutz estoit descloué d'avec le soliveau sur lequel il estoit; pour laquelle chose (se levant en hault cest aiz par l'un des boutz) tous deux s'en allèrent en bas : mais Dien l'ayma tant qu'il ne se fit aucun mal en tombant, combien que ce fust d'assez hault. Vray est qu'il s'embrena tout de l'ordure dont le lieu estoit plein, lequel lieu (affin que vous entendiez mieux ce que dit est, et ce qui s'en ensuyvit) je vous monstreray comme il estoit. Il y avoit en une petite et estroitte allée (comme nous voyons souvent entre deux maisons) quelques aiz clouez sur deux soliveaux, mis entre l'une maison et l'autre, sur lesquelz estoit le siége des privez, et d'iceux aiz estoit l'un celuy qui tomba avecq' André. Se trouvant doncques ainsi bas au retrait, dolent du cas advenu, il commença à appeler le garson : mais le garson, ainsi qu'il l'ouyt tomber, tout aussi tost le vint dire à la Dame, laquelle courut à la chambre, et chercha soudainement si les habillemens d'André

y estoient point : ayant trouvé lesquelz et l'argent aussi, que luy ne se fiant trop follement portoit toujours sur soy, et pour lequel elle avoit tendu son filé en faignant d'estre de Palerme, et fille d'un Pérusin, ne se souciant plus d'iceluy André, alla incontinent fermer l'huys par où il estoit sorty, quand il tomba. André, voyant que le garson ne luy respondoit point, commença à appeller plus fort que devant; mais tout n'estoit rien. Parquoy se soupçonnant desjà, et commençant trop tard à s'aperçevoir de la tromperie, monta sur un petit mur qui cloyoit ce petit retraict de la veue de la rue. Et quand il fut descendu en ladicte rue, s'en alla à l'huys de la maison qu'il recongneut très-bien, et là appella, heurta, et frappa fort et longuement : mais ce fut en vain, dont il commença à dire en pleurant comme celuy qui voyoit clairement sa desconvenue : — « Hélas, comment en peu de temps j'ay » perdu cinq cens escuz et une sœur! » et après plusieurs autres parolles commença derechef à frapper à l'huys et à crier. Et tant frappa, et cria si fort, que plusieurs des voysins s'esveillèrent : lesquelz, ne pouvans endurer cest ennuy,

se levèrent. Et entre autres l'une des servantes de la Dame (faisant semblant d'estre toute sommeillante) se mit à la fenestre, et injurieusement luy dist : « Qui heurte en bas ? — O » (dist André) « ne me congnois tu point ? Je suis An- » dré, frère de ma Dame Fleurdelis. » A qui elle respondit : — « Bonhomme, si » tu as trop beu, va t'en dormir, et tu » reviendras demain ; je ne congnoy An- » dré, et ne sçay quelles folies sont » celles que tu dis : va t'en en la bonne » heure, et nous laisse dormir, s'il te » plaist. — Comment, » dist André, « que tu ne sçais ce que je dy ? certes si » sçais : mais toutesfois si les parentages » de Sicile sont faitz de telle sorte qu'ilz » s'oublient en si peu de temps, au » moins rendz-moy mes habillemens » que je y ay laissez, et je m'en iray vou- » lontiers. » Auquel elle en souzriant dist : — « Il me semble, bon homme, » que tu songes. » Et en disant cecy se retira en la chambre, et ferma la fenestre, qui fut chose dont André, desjà très-certain de ses malheurs, fut quasi prest de convertir son courroux en rage, et délibéra de vouloir recouvrer par injures ce qu'il ne pouvoit ravoir par belles parol-

les. Par quoy ayant prins une grosse pierre, commença de rechef avec trop plus grans coups qu'il n'avoit faict au paravant à frapper contre la porte : ce que oyantz plusieurs des voysins (qui au paravant s'estoient esveillez et levez), croyantz que ce fust quelque fascheux mal plaisant qui dist ces parolles par mocquerie, pour ennuyer celle bonne Dame, se faschans aussi du heurter qu'il faisoit, et s'estans mis aux fenestres, commencèrent à dire tous d'une voix (à la façon des chiens d'une rue qui abayent aux talons d'un autre chien estranger quand il passe) : « Cecy est une » grande vilennie de venir à ceste heure » en la maison des preudes femmes, et » dire ces follies. Pour Dieu! bon homme, » va t'en, laisse nous dormir s'il te plaist : » et si tu as rien affaire avec elle, tu re» viendras demain, et ne nous donne » point cest ennuy toute la nuict. » Desquelles parolles se sentant paraventure asseuré, un ruffien de la bonne Dame, qui estoit dedans la maison, lequel André n'avait veu ne ouy, se mit à la fenestre, et avec une voix grosse, horrible et fière, dist : « Qui est là-bas? » André à celle voix leva la teste, et vit un homme,

lequel par ce peu qu'il peut comprendre monstroit que ce devoit estre un grant claquedent, avec une barbe noire et espesse au visage ; et comme s'il se fust levé du lict plein de grant sommeil, baisloit et se frotoit les yeux. Auquel André (non sans peur) respondit : — « Je » suis frère de la Dame de léans. » Mais cestuy-là n'attendit pas qu'il eust achevé sa responce, ains trop plus rudement que la première fois luy dist : — « Je ne sçay à » quoy je me tien, que je ne vois là-bas » te donner autant de coups de baston, » comme je te verray remuer, asne fas- » cheux et yvrongne que tu dois estre, » qui ne laissera dormir personne ceste » nuict. » Et s'en retourna dedans, et ferma la fenestre.

Aucuns des voisins qui congnoissoient la condition de cestuy-là, parlans gracieusement à André, luy dirent : « Pour » Dieu ! bon homme, va-t'en en la bonne » heure, et ne te fay point tuer là, va- » t'en (te dit-on) pour ton mieux. » Parquoy André qui se trouva espouvanté de la voix de cestuy-là et de son regard, et aussi esmeu du conseil de ses voisins, lesquelz parloient (comme il pensoit) en charité, print son chemin pour s'en re-

tourner à l'hostelerie le plus dolent que fut oncques personne, et désespéré de son argent, par celle voye par où il avoit suivy le jour la chambrilonne ; et se desplaisant à soy-mesmes pour la puanteur qu'il sentoit en soy, désirant de se tourner du costé de la marine pour s'aller laver, se forvoya à main gauche, et se mit à cheminer en hault par la rue appellée la rue Catellanne. Et tirant ainsi vers le hault de la cité, il vit par fortune deux hommes qui venoient contre luy avec une lanterne en la main, pour lesquelz éviter (craignant qu'ilz ne fussent du guet ou autres mauvais garsons) il s'en alla cacher tout bellement en une masure qu'il vit près de luy : mais ceux-cy comme quasi si expressément ilz eussent à aller en ce propre lieu, y entrèrent, là où ayant l'un d'eux deschargé certains ferremens qu'il avoit sur son col, ilz les commencèrent à regarder ensemblement, et sur iceux deviser de plusieurs choses. Mais ce pendant qu'ilz parloient, l'un d'eux dist : « Que veut » dire cecy ? je sens la plus grande puan- » teur qu'il me semble avoir jamais » senty. » Et cecy dict, ayant un peu haulsé la lanterne, il vit le misérable

André. Parquoy tous esbahiz demandèrent : « Qui est là? » André ne sonnoit mot : mais eux s'estans aprochez de luy avec la clarté, luy demandèrent qu'il faisoit là tout barbouillé. Ausquelz André compta entièrement tout ce qui luy estoit avenu. Ceux-cy considérans là où ceste infortune luy pouvoit estre avenue, dirent en eux-mesmes : Cecy véritablement a esté en la maison de Scarabon boutefeu. Et s'estans retournez vers luy, l'un d'iceux luy dist : « Bon homme,
» encore que tu ayes perdu ton argent,
» si dois-tu grandement louer nostre
» Seigneur de la fortune qui t'est avenue
» d'estre tombé, et que tu n'as peu r'en-
» trer en la maison, par ce que si tu
» ne fusses tombé, soyes certain que
» aussi tost que tu fusses esté endormy,
» tu eusses esté tué, et eusses perdu
» avec ton argent ta personne. Mais
» dequoy te sert-il désormais de plorer?
» tu aurois aussi tost des estoilles du
» ciel, comme tu en sçaurois recouvrer
» jamais un denier; bien en pourrois-tu
» estre tué si cestuy-là entend que tu en
» parles jamais. » Et cecy dit s'estans un peu conseillez, ilz luy dirent : « Escoute, il nous est prins compassion

» de toy, et par ainsi si tu veux estre de » notre compagnie pour faire quelque » chose que nous avons entreprins, il » nous semble que nous sommes tous » certains qu'il t'en aviendra à ta part, » la valeur de trop plus que tu n'as » perdu. » André, comme désespéré, respondit qu'il estoit tout prest.

Or avoit-on ce propre jour enterré un Archevesque de Naples, nommé messire Philippes Mynutolo, avec de très-riches habillemens, et un rubiz, en son doigt, qui valoit plus de cinq cens ducatz d'or, lequel ceux-cy vouloient aller despouiller, et ainsi le firent croire à André. Lequel, plus couvoiteux que avisé, se mit en chemin avec eux, et allans vers la grand'église, et André puant très-fort, l'un d'eux dist : « Ne sçaurions-nous » trouver moyen que cestuy-cy se lavast » un peu ou que ce soit, affin qu'il ne » puyst si désespérément ? — Ouy très-» bien, » respondit l'autre, « nous som-» mes icy près d'un puy, auquel a tous-» jours de coustume d'estre la poulie et » un grant seau : allons-nous-en là, et » nous le laverons soudainement. » Quand ilz furent à ce puy, ilz trouvèrent que la corde y estoit bien, mais

ı'on en avoit osté le seau : parquoy ilz
:libérèrent ensemble de le lyer à la
ırde, et le dévaller au puy, affin qu'il
lavast au bas, et quand il seroit lavé
ı'il branlast la corde, et eux le re-
onteroient en hault; et ainsi le firent.
ais il avint que l'ayant ceux-cy dé-
llé, aucuns du guet (lesquelz tant pour
chault qu'il faisoit, aussi qu'ilz suy-
ıient quelcun) ayant soif, s'en venoient
ce puy pour boire, et les apercevantz
s deux ils commencèrent incontinent
s'enfuyr. Ceux du guet qui venoient
pour boire ne les apperceurent, et
tant André au fons du puy desjà tout
ré qui remua la corde, et ceux du
et s'estans assiz, et mis bas leurs pa-
is, armes, et sayes, commencèrent à
er la corde, croyans que le seau plein
ıau y fust attaché. Quand André se
près du bord du puy, ayant aban-
nné la corde, il se jetta avec la main
ledit bord : ce que voyant ceux-cy,
prins soudainement de peur, sans
e autre chose, ilz laschèrent ceste corde,
commencèrent tant qu'ilz peurent à
r; dont André s'esmerveilla fort, et
ne se fust bien tenu il fust tombé au
ıs, non paradventure sans son très-

grand dommage ou bien sans la mort.

Toutesfois estant sorty et ayant trouvé ces armes qu'il sçavoit bien que ses compagnons n'avoient point aportées, il commença encor' plus à s'esmerveiller : mais craignant et ne sachant que c'estoit, se plaignant de sa fortune, sans toucher à aucune chose délibéra de partir de là, et s'en allant sans sçavoir où, il rencontra ses deux compagnons qui venoient pour le tirer du puy : et quand ilz le virent, s'esmerveillans fort, luy demandèrent qui l'en avoit tiré. André leur respondit qu'il n'en sçavoit rien, et leur compta par ordre comment cela estoit advenu, et ce qu'il avoit trouvé hors du puy; dequoy s'apercevans ceux-cy, ilz luy comptèrent en riant pourquoy ilz s'en estoient fuyz, et qui avoient esté ceux qui l'avoient tiré du puy; et sans plus de parolles, estant déjà mynuict, s'en allèrent à la grande église, où ilz entrèrent assez facilement, et allèrent à la sépulture qui estoit de marbre et fort grande, et avec leurs ferremens soubzlevèrent tellement le couvercle (encor' qu'il fust très-pesant) qu'un homme y pouvoit entrer, et l'apuyèrent : puis cecy faict, l'un d'eux

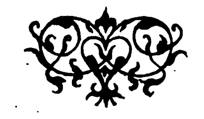
commença à dire : « Qui entrera de-
» dans? » Auquel l'autre respondit : —
« Ce ne sera pas moy.—Ne moy aussi, »
dist cestuy-là, « mais qu' André y entre.
» — Je n'en feray rien, » dist André.
Lors ceux-cy se retournèrent vers luy,
et luy dirent : — « Comment, tu n'y
» entreras point? par la foy de Dieu, si
» tu n'y entres, nous te donnerons tant
» de coups de l'une de ces barres de fer
» sur la teste, que nous te coucherons
» mort par terre. » André, craignant
qu'ilz ne fissent ce qu'ilz disoient, y en-
tra, et en y entrant pensa en soy-
mesmes : Ceux-cy me font entrer icy
pour me tromper : par ce que quand je
leur auray tout baillé, ce pendant que je
travailleray pour sortir, ilz s'en iront
faire leurs besongnes, et je demoureray
sans aucune chose. Et par ainsi il s'a-
visa de se faire sa part soy-mesmes,
avant qu'il fust tiré; et ayant souve-
nance de l'anneau précieux dont il leur
avoit ouy parler, aussi tost qu'il fut des-
cendu dedans, il le tira du doigt de
monsieur l'Archevesque, et le serra à soy.
Et après, ayant prins la crosse, la mitre,
et les gandz, et l'ayant despouillé jus-
ques à la chemise, leur bailla tout cela,

disant qu'il n'y avoit autre chose. Ceux-cy, affermans que l'anneau y devoit estre, luy dirent qu'il cherchast par tout; mais luy respondit qu'il ne le trouvoit point, et faisant semblant de le chercher, les fit ainsi un peu attendre. Eux qui d'autre part estaient malicieux comme luy, disantz tousjours qu'il cherchast bien, ostèrent, quand bon leur sembla, l'apuy qui soustenoit le couvercle de la sépulture, et s'en fuyans le laissèrent enfermé dedans : ce que sentant André, chacun peut penser qu'il devint.

Lors il essaya plusieurs fois, avec la teste, et avec les espaules, s'il pourroit haulser le couvercle : mais il se travailloit en vain. Parquoy, vaincu de griefve douleur, tomba tout esvanouy sur le corps mort de l'Archevesque, et qui les eust veu alors tous deux, mal aysément eust-il peu congnoistre lequel estoit plus mort, ou l'Archevesque ou luy. Mais après qu'il fut revenu en soy, il commença à plorer très-amèrement, se voyant là venir sans aucun doute à l'une de deux fins : ou bien qu'il mourroit en celle sépulture, de faim et de puanteur, entre les vers du corps mort, si quelques-uns

n'y venoient pour l'ouvrir, ou que si aucuns y venoient, le trouvans dedans, il seroit pendu comme un larron. Et en telz pensementz estant ainsi très-fort dolent, il ouyt aller par l'église quelques gens et plusieurs personnes, lesquelz, comme il pensoit, alloient cherchans de faire ce que luy et ses compagnons avoient desjà faict, dont la peur luy creut grandement : mais après que ceux-cy eurent ouvert la sépulture et appuyée, ilz entrèrent en question, lequel d'eux y devroit entrer, et n'y avoit aucun qui le voulust faire. A la fin, après longue contention, un prestre dist : « Quelle peur avez-vous? pensez-» vous qu'il vous mange? les mortz ne » mangent jamais les hommes, je suis » content d'y entrer, moy. » Et cecy dit, ayant mis l'estomach sur le bord de la sépulture, tourna la teste dehors, et mit les jambes devant pour se laisser couler dedans. André, voyant cecy, s'estant levé debout print le prestre par l'une des jambes, et fist semblant de le vouloir tirer en bas, ce que sentant le prestre il s'escria très-fort, et soudainement se jetta hors de la sépulture : dont les autres tous espouvantez, la laissantz

ouverte, commencèrent à fuyr ne plus ne moins que s'ilz eussent eu cent diables à la queue qui les eussent poursuyviz : ce que voyant André (joyeux plus qu'il n'espéroit) se jetta subitement dehors, et sortit de l'église par le chemin qu'il y estoit entré. Et s'aprochant desjà le jour, s'en allant, avec cest anneau au doigt, à l'aventure, il arriva à la marine, et de là gaigna son logis : là où il trouva ses compagnons et l'hoste, qui avoient esté toute la nuict en pensement de luy. Ausquelz ayant racompté ce qui luy estoit avenu, l'hoste fut d'avis qu'il s'en deust partir de Naples; ce qu'il feit incontinent, et s'en retourna à Pérouse : ayant employé ses cinq cens ducatz en un anneau, là où il estoit allé pour achepter des chevaulx.





MA DAME BRITOLLE

Carrachola fut trouvée en une Isle avecques deux chevreux, ayant perdu deux siens filz, et s'en alla en Lunigiane : là où l'un desdictz deux fils se meit pour serviteur avec le seigneur d'elle, et fut trouvé couché avec la fille de son maistre, qui pour ceste cause le feit mettre en prison. Puys, quand le pays de Sicile se rebella contre le Roy Charles, ledict filz fut recongneu de sa mère, et espousa la fille de son maistre. Et son frère fut retrouvé; puis tous ensemble retournèrent en grand estat et crédit.

NOUVELLE VI

Admonestant l'homme de ne se meffier jamais de l'aide de Dieu, quand la fortune luy est contraire.



Les Dames, et pareillement les hommes avoyent beaucoup ris des accidens de André racomptez par ma Dame Fiammette, quand ma Dame Émilie, voyant que la nouvelle

estoit achevée, commença par le commandement de la Royne à dire ainsi :

Les mutations diverses de la fortune sont choses griefves et ennuyeuses : desquelles, par ce qu'à chacune fois qu'on en parle, autant de fois est-ce un resveillement à noz entendemens qui facilement s'endorment en leurs flateries, je suis d'opinion que l'escouter quand on en parle, ne doit jamais desplaire, soit à gens heureux ou malheureux : d'autant qu'il rend avisez les premiers, et console les secondz. Et par ainsi, combien qu'il en ait esté dict de grandes choses par cy-devant, j'entendz de racompter toutesfois une nouvelle non moins véritable que pitoyable : laquelle, encor qu'elle ait eu heureuse fin, néantmoins l'amertume fut telle et si grande, que à peine puis-je croire que jamais par joye survenante elle se soit radoucie.

Très-chères Dames, vous devez sçavoir qu'après la mort de Fédéric deuxiesme empereur, un nommé Manfredy fut couronné roy de Sicile : auprès duquel demoura en grand estat et authorité un

gentilhomme Néapolitain nommé Henryet Capece : lequel avoit à femme une belle gentilfemme pareillement Néapolitaine, appellée ma Dame Britolle Carrachola. Lequel Henryet avoit le gouvernement dudit royaume de Sicile, et sçachant que le roy Charles premier avoit gaigné la bataille à Bénévent et tué le roy Manfredy, et que tout le royaume se révoltoit à sa dévotion, luy, ayant peu de seureté de la courte foy des Siciliens et ne voulant devenir subject de l'ennemy de son seigneur, s'aprestoit de s'en fuyr : mais estant cecy congneu des Siciliens, luy et plusieurs autres amys et serviteurs du roy Manfredy, furent baillez soudainement au roy Charles, et incontinent après, la vraye possession et jouissance de tout le royaume. Ma Dame Britolle ne sçachant, en si grande mutation des choses, qu'estoit devenu son mary, et tousjours craignant ce qui en estoit avenu, par crainte de honte monta ayant laissé et abandonné tout son bien, sur une petite barque, avec un sien filz, aagé paraventure de huict ans, nommé Geoffroy, enceinte d'un autre, et s'enfuyt à Lypary : où elle enfanta un autre filz, qu'elle nomma le deschassé ; et

ayant prins une nourrice, se meit avec eux tous sur un petit vaisseau pour s'en retourner à Naples vers ses parens. Mais il en avint autrement qu'elle n'a-voit pensé, par ce que par force de vent, le vaisseau qui devoit aller à Naples fut transporté en l'Isle de Ponzo, là où entrez en un petit port de mer, ilz commencèrent à attendre le temps propice pour leur voyage. Ma Dame Britolle, descendue comme les autres en l'Isle, et ayant trouvé en icelle un lieu solitaire et à l'escart, se meit illec toute seule à se douloir et pleindre de son mary; et continuant chacun jour ceste façon de faire, avint qu'elle estant occupée à faire ces doléances, sans ce que aucun marinier ou autre s'en apperceust, il survint une gallère de corsaires qui les print tous à main sauve, et après s'en alla son chemin. Ma Dame Britolle ayant finy les lamentations qu'elle faisoit journellement, s'en retourna à la rive de la mer pour veoir ses enfans, comme elle avoit accoustumé de faire; mais elle n'y trouva personne, dont premièrement elle s'esmerveilla; puis soudainement (ayant souspeçon de ce qui estoit avenu) jetta ses yeux sur la mer, et veit la gal-

lère, qui n'estoit encores guères loing, tirant après soy le petit vaisseau. Par laquelle chose elle cogneut parfaitement avoir perdu ses enfans, comme elle avoit faict son mary; et se voyant illec pauvre, seule et abandonnée, sans sçavoir où jamais elle ne pourroit trouver un seul d'eux, appelant le mary et les enfans, tumba sur la rive toute esvanouye. Or n'y avoit-il là personne qui avec eaue froide ou autre remède luy feist revenir ses forces perdues : parquoy les espritz peurent à leur bel ayse aller vacabondz où bon leur sembla; mais après que les forces qui s'en estoient allées furent retournées avec les larmes au misérable corps, elle appella longuement ses enfans, et les alla fort cherchant par chacune caverne : mais quand elle cogneut que toute sa peine estoit inutile et veit la nuict survenir, espérant et ne sçachant quoy, elle devint aucunement soigneuse de soy-mesme, et partant de la rive s'en retourna en la caverne où elle avoit accoustumé de plorer et se douloir. Et après que la nuict, avec peur et douleur inestimable, fut passée et le nouveau jour venu, et desjà neuf heures coulées, elle qui n'avoit point soupé le

soir devant, contrainte de faim s'adonna à paistre l'herbe, dont elle se repeut comme elle peut; et en plorant se mit en divers pensementz que ce pourroit estre d'elle à l'advenir. Et ce pendant qu'elle y pensoit, elle veit venir une chevreule qui entra illec près en une caverne, et un peu après en sortit, s'en allant par les boys. Parquoy elle se leva, et entra là d'où estoit sortie ceste beste, où elle veit deux petitz chevreux nez paradventure ce jour mesme, lesquelz luy sembloyent la plus doulce chose du monde et la plus mignonne : et elle n'ayant encore perdu le laict de ses mammelles depuis qu'elle estoit nouvellement accouchée, les print tendrement et leur donna la mammelle : lesquelz, ne refusans ce bien-là, tettoyent comme ilz eussent faict leur mère; et dès cette heure en avant ne feirent aucune distinction de leur mère à elle. Parquoy semblant à ceste gentil femme avoir trouvé en ce lieu désert quelque compagnie, elle paissoit l'herbe et beuvoit de l'eaue, plorant autant de fois comme elle se souvenoit de son mary, de ses enfans, et de sa vie passée; et délibérant de vivre et mourir là, estoit non

moins privée de la mère que des chevreux.

Au moyen duquel séjour estant devenue la pauvre gentilfemme toute sauvage, avint après plusieurs moys, que par fortune il arriva pareillement au lieu où premièrement elle estoit arrivée, un petit vaisseau de certains Pisans, qui y demoura plusieurs jours : auquel vaisseau estoit un gentilhomme nommé Courard, des marquis de Malespine, avec une sienne femme vertueuse et saincte, qui venoient de pèlerinage de tous les sainctz lieux qui sont au royaume de Pouille, et s'en retournoient chez eux : lequel, pour passer mélancholie, se meit un jour avec sa femme et aucuns de ses serviteurs et ses chiens à aller parmi ceste isle, non guères loing du lieu où estoit ma Dame Britolle. Les chiens commencèrent à suyvre les deux chevreux, qui desjà grandeletz s'en alloient paissant : lesquelz, se sentant chassez des chiens, ne fuyrent en nulle autre part qu'en la caverne où estoit ma Dame Britolle : laquelle, voyant cecy, se leva sur ses piedz, et ayant prins un baston feit fuyr lesditz chiens. Là survindrent messire Courard et sa femme qui suyvoyent

leurs chiens, lesquelz voyant ceste-cy qui estoit devenue noire, maigre et velue, s'esmerveillèrent grandement d'elle, et elle beaucoup plus d'eux : mais, quand (à sa requeste) le gentil homme eut retiré ses chiens arrière, ilz feirent tant après plusieurs prières, qu'ilz lui feirent dirent qui elle estoit et ce qu'elle faisoit là ; laquelle leur déclaira entièrement toute sa qualité, sa desconvenue, et son estrange délibération. Ce qu'oyant le gentil homme, qui avoit congneu fort bien son mary, il ploura de compassion, et se parforça grandement, avec doulces parolles, de la desmouvoir d'une si cruelle délibération : luy offrant de la ramener en sa maison, ou de la tenir avec soy en tel honneur comme si elle estoit sa sœur : et qu'elle y demourast jusques à tant que nostre Seigneur luy envoyast plus joyeuse fortune au devant. Ausquelles offres ne se voulant ployer la Dame, messire Courard luy laissa sa femme, et luy dit qu'elle feist apporter là à manger, et aussi pour ce qu'elle estoit toute dessirée, qu'elle la feist revestir d'aucuns de ses habillemens : et sur tout, qu'elle feist tant qu'elle l'emmenast avec soy. La gentilfemme demourée là, ayant pre-

mièrement fort ploré avec ma Dame Britolle de ses défortunes, et faict apporter de ses habillemens et viandes, la feit condescendre avec la plus grande peine du monde de les prendre et de manger : et après plusieurs prières (affermant ma Dame Britolle de ne vouloir jamais aller en lieu où elle fust congneue), la persuada en fin de s'en devoir venir avec elle à Lunigiane : ensemble les deux chevreux et leur mère, qui estoit ce pendant retournée, et laquelle, non sans grand esmerveillement de la gentilfemme, avoit fait grand feste à ma Dame Britolle.

Par ainsi, après que le bon temps fut venu, ma Dame Britolle monta avec messire Courard et sa femme, sur le vaisseau, et avec eux les deux chevreux et leur mère, et ne sçachant aucun d'entre eux le nom de ma Dame Britolle, elle fut surnommée de tous Chevreule, et avec un bon vent allèrent bien tost jusques à l'entrée de la rivière de la Maigre, où estantz descenduz ilz montèrent en leur chasteau, auquel ma Dame Britolle demoura près la femme de messire Courard en habit de deuil comme une sienne Damoyselle, honneste, humble, et obéis-

sante : et ayant tousjours amour à ses chevreux, et les faisant nourrir.

Les corsaires qui avoient prins à Ponzo le vaisseau sur lequel ma Dame Britolle estoit venue, l'ayans laissée comme non veue d'eux, s'en allèrent avec les autres qu'ilz prinrent à Gennes; et là, ayans entr'eux les patrons de la galère party leur proye, avint d'aventure en sort, entre autres choses, à un messire Gasparin d'Orye la nourrice de ma dame Britolle et ses deux enfans avec elle : lequel les envoya ensemblement à sa maison pour les y tenir en service comme serfz. Laquelle nourrice, doulente oultre mesure de la perte de sa maistresse, et de sa misérable fortune, où elle se voyoit estre tumbée avec les deux enfans, pleura longuement; mais, quand elle vit que les larmes n'y servoyent de rien, se sentant serve comme eux, encor' qu'elle fust pauvre femme, toutesfois elle estoit sage et advisée. Parquoy, s'estant premièrement réconfortée au mieux qu'elle peut, et considérant après l'infortune où ilz estoient parvenuz, s'advisa que si les deux enfans estoient congneuz, qu'on leur feroit par adventure du desplaisir; partant, espérant que la fortune tost ou

tard se changeroit, et eux pourroyent, s'ilz vivoyent, retourner en leur premier estat, pensa ne descouvrir à personne qui ilz estoyent, si elle ne voyoit le temps disposé; et disoit à tous ceux qui le luy demandoyent que c'estoyent ses enfans; et nommoit le plus grand, non pas Geoffroy, ains Jehannot de Procide. Au petit elle ne se soucia guères de luy changer de nom, et avec une grande diligence fit entendre à Geoffroy, pourquoy elle luy avoit changé son nom, et en quel danger il pourroit estre s'il estoit congneu, le luy ramentevant, non pas une fois seulement, mais fort souvent : ce que l'enfant, qui estoit advisé selon l'endoctrinement de la sage nourrice, faisoit parfaictement bien.

Les deux garçons doncques demourèrent mal vestuz et encores pirement chaussez en la maison de messire Gasparin : où ilz furent employez par long temps à tout vil service, avec leur nourrice, qui se comportoit patiemment. Mais Jehannot, aagé desjà de seize ans, ayant plus de cueur qu'il n'appartenoit à un serf, mesprisant la vilité de la condition servile, s'en alla du service de messire Gasparin, et monta sur les gallères qui

alloient en Alexandrie; et alla en plusieurs lieux sans en rien se pouvoir avancer. A la fin, trois ou quatre ans par adventure après qu'il fut party d'avec messire Gasparin, estant devenu beau jeune homme et de grande taille, il entendit que son père (qu'il croyoit estre mort) estoit encor' vivant, mais en captivité, prisonnier du roy Charles : parquoy, comme désespéré de la fortune, il alloit çà et là vacabond, tant qu'il parvint à Lunigiane; et illec par fortune se mit pour serviteur avec messire Courard Malespine : le servant fort commodément, et à son gré. Et comme ainsi fust qu'il ne voyoit guères souvent sa mère (laquelle estoit tousjours avec la femme de messire Courard), il ne la congneut jamais, ne elle luy : tant les avoit l'aage transformez, l'un et l'autre, de ce qu'ilz souloient estre quand ilz se virent la dernière fois.

Estant doncques Jehannot au service de messire Courard, avint qu'une sienne fille qui se nommoit Spine, demourée vefve d'un messire Nicolas de Grignan, s'en retourna à la maison de son père: laquelle estant fort belle et aymable, jeune d'un peu plus de seize ans, devint

fort amoureuse de Jehannot, et luy d'elle; et très-ferventement furent amoureux l'un de l'autre: laquelle amour ne fut longuement sans effect, et dura plusieurs mois avant que personne s'en apperceust. Parquoy, se tenant trop asseurez, commencèrent à conduyre leurs moyens moins discrètement qu'il n'estoit requis à semblables choses: tellement qu'un jour, allans luy et elle à un boys beau et espais d'arbres, ayantz laissé toute l'autre compagnie ilz y entrèrent les premiers; et leur estant advis avoir beaucoup devancé les autres, se mirent en un lieu très-plaisant plein d'arbres et de fleurs, et fort couvert, puis commencèrent à prendre l'amoureux plaisir l'un de l'autre. Et jaçoit ce qu'ilz eussent esté desjà ensemble long temps, toutesfois le grand plaisir le leur avoit faict sembler fort brief, de sorte qu'ilz furent surpris en cecy: premièrement, de la mère d'elle, et après de messire Courard: lequel dolent oultre mesure, et voyant le cas, les fit tous deux prendre par trois siens serviteurs, sans dire le pourquoy, et mener liez en un sien chasteau; et tremblant d'ire et de courroux, s'en alloit délibéré de les faire honteusement mourir. La

mère de la fille, ayant entendu par quelque parolle de son mary quelle estoit sa délibération contre les coupables, ne le peut comporter. Parquoy, combien qu'elle fust troublée grandement, et réputast sa fille digne (pour sa grande faulte) de toute punition cruelle, elle se hasta d'attaindre son mary courroucé : lequel elle commença à prier que son plaisir fust de ne courir si furieusement, pour vouloir devenir en sa vieillesse homicide de sa fille, et souiller ses mains du sang d'un sien serviteur : mais qu'il trouvast autre moyen pour satisfaire à son courroux, comme de les faire mettre en prison, et y endurer et plorer la faulte qu'ilz avoient commise. Et tant luy alla disant la saincte Dame ces parolles, et plusieurs autres, qu'elle luy fit changer de courage de les tuer ; et commanda seulement qu'ilz fussent mis séparément en prison bien gardez, avec peu de vivres, et beaucoup de malaise, jusques à tant qu'il en eust autrement délibéré d'eux ; et ainsi fut faict.

Quelle fut leur vie, en captivité et en continuelles larmes, et en plus longues abstinences qu'il ne leur eust esté besoing, chacun le peult penser. Demourans donc-

ques Jehannot et Spine en si dolente vie, et estant desjà un an passé sans que messire Courard se souvinst de leur prison, avint que le roy Pierre d'Arragon, par la menée de messire Jan de Procide, révolta l'Isle de Sicile, et l'osta au roy Charles : dont Courard (comme Jubelin qu'il estoit) en fit grande feste. Laquelle sçachant Jehannot par aucun de ceux qui l'avoient en garde, jetta un grand souspir, et dist : « Ha moy, pauvre mal-
» heureux qui suis allé mendiant qua-
» torze ans par le monde, n'attendant
» aucune autre chose que ceste-cy, et
» maintenant qu'elle est venue, m'a
» trouvé en prison, à fin que jamais
» plus je n'espère avoir aucun bien ! De
» laquelle prison je n'espère jamais sor-
» tir, sinon mort. — Et comment ? » dist celuy qui le gardoit. « Que te soucies-tu
» de ce que font les grans roys ? Qu'avois-
» tu affaire en Sicile ? » A qui Jehannot dist : — « Il me semble que le cueur me
» fend, quand il me souvient de la charge
» que mon père y avoit, car encor' que
» je fusse petit garçon, quand je m'en
» fuiz, toutesfois si me souvient-il bien
» que je l'en vy gouverneur, quand le
» roy Manfredy vivoit. » La garde pour-

suyvit son propos, luy demandant: — « Et qui fut ton père? — Mon père, » dist Jehannot, « je le puis bien déclarer » maintenant asseurément, puis que je » me voy hors du péril que je crain- » gnoye, si je l'eusse descouvert: il fut » appellé (et est encor' s'il vit) Henryet » Capece, et moy j'ay nom Geoffroy, et » non Jehannot; et ne fay point de doute, » que si j'estoye hors d'icy et que je re- » tournasse en Sicile, que je n'eusse en- » cor' très-grand autorité. »

L'honeste homme de garde, sans s'en informer plus avant, racompta tout cecy le plus tost qu'il eut le loysir à messire Courard: lequel l'ayant entendu (combien qu'il ne monstrast à celuy qui le luy avoit dict de s'en soucier) s'en alla à ma Dame Britolle, et gracieusement luy demanda si elle avoit eu aucun filz de son mary qu'eust nom Geoffroy. La Dame respondit en plorant, que si le plus grand de ses filz (qu'elle avoit eu) estoit vivant, il auroit ainsi nom, et seroit de l'aage de vingt-deux ans. Messire Courard oyant cecy, pensa que ce devoit estre luy-mesmes; et luy tomba en l'entendement que si ainsi estoit, il pourroit par un mesme moyen faire une grande

miséricorde, et éviter sa honte avec celle de sa fille, la luy donnant en mariage : et par ainsi ayant faict venir secrettement Jehannot, l'examina particulièrement de toute sa vie passée; puis trouvant par très-manifestes indices qu'il estoit véritablement Geoffroy, filz de Henryet Capece, luy dist : « Jehannot, tu sçais com-
» bien grande est l'injure que tu m'as
» faicte, et en ma propre fille, là où te
» traictant bien, et amyablement, tu de-
» vois (comme un serviteur doit faire)
» tousjours chercher et garder mon hon-
» neur, et de ce qu'estoit à moy : et en
» est plusieurs, lesquelz, si tu leur eusses
» faict ce que tu m'as faict, t'eussent faict
» mourir honteusement, ce que ma pitié
» n'a peu souffrir. Maintenant, puis que
» tu me dys que tu es filz de Gentil-
» homme, et de Gentilfemme, je vueil
» mettre fin à tes angoisses quand toy-
» mesmes vouldras, et te jetter de la
» misère et captivité où tu es : et en une
» mesme heure réduyre ton honneur et
» le mien en son vray entier. Comme
» tu sçais, ma fille Spine, laquelle tu
» prins en amytié comme amye (encor'
» qu'il ne fust convenable à toy ne à elle)
» est vefve, et son mariage est grand et

» bon : quelles sont ses mœurs et condi-
» tions, tu les sçais, et pareillement tu
» congnois le père et la mère d'elle : de
» ton estat, pour le présent je n'en dy
» rien. Parquoy, quand tu voudras, je
» suis délibéré que là où elle t'aime
» déshonnestement, qu'elle devienne
» honnestement ta femme : et que comme
» mon filz tu demeures icy avec moy et
» elle, autant qu'il te plaira. » La prison avoit matté la chair de Jehannot : mais elle n'avoit diminué en aucune chose le cueur noble descendu de son origine, ne encor' moins la vraye amour qu'il portoit à s'amye. Et combien qu'il désirast ferventement ce que Messire Courard luy offroit, et se veist en sa puissance, il ne dissimula toutesfois aucunement ce que la grandeur de son cueur luy amonnestoit de devoir dire, et respondit : —
« Monsieur, la couvoitise de dominer,
» ne le désir d'avoir argent, ne aucune
» autre ocasion que ce soit, ne me firent
» jamais comme traystre commettre au-
» cune insidiation à l'encontre de ce qui
» est à vous : certes j'ay aimé et aime
» vostre fille, et tousjours l'aimeray,
» par ce que je la répute digne de mon
» amour ; et si je fus avec elle moins

» qu'honnestement (selon l'opinion des
» mécaniques), je commis le péché que la
» jeunesse tient tousjours conjoinct avec
» soy, tellement que si on le vouloit oster,
» il conviendroit que l'on ostast aussi la
» jeunesse : lequel (si les vieux se vou-
» loient souvenir d'avoir esté jeunes et
» mesurer les fautes d'autruy avec les
» leurs et les leurs avec celles d'autruy)
» ne seroit trouvé si grand comme vous et
» plusieurs autres le font; vous advisant
» que je le commis comme amy, et non
» comme ennemy. Ce que vous offrez
» de vouloir faire, je l'ay tousjours désiré;
» et si j'eusse pensé qu'il eust esté oc-
» troyé, il y a longtemps que je l'eusse
» demandé: et d'autant plus l'auray-je
» agréable, comme l'espérance en estoit
» moindre. Mais si vous n'avez le vou-
» loir tel que voz parolles le démonstrent,
» ne me vueillez paistre de vaine espé-
» rance : ains faictes-moy remettre en la
» prison, et affliger autant qu'il vous
» plaira : car autant que j'aimeray Spine,
» autant vous aimeray-je tousjours pour
» l'amour d'elle, quoy que vous me fa-
» ciez, et vous auray tousjours en révé-
» rence. »

Messire Courard, ayant ouy cestuy-cy,

s'esmerveilla grandement, le tenant pour homme de grand cueur, et réputa son amour très-fervente : dont il l'eut plus agréable. Parquoy s'estant levé debout, l'embrassa et le baisa ; et sans plus donner de longueur à l'affaire, commanda que secrettement sa fille fust amenée là. Elle estoit devenue maigre, pasle, et débile en la prison, et ressembloit quasi une autre femme que ce qu'elle souloit estre, et pareillement Jehannot un autre homme : lesquelz, en la presence du père, contractèrent d'un mesme consentement les espousailles, selon nostre coustume. Et quelques jours après (sans que personne sceust aucune chose de ce qu'estoit faict), les ayant fait accommoder de tout ce qui leur estoit besoing, et de plaisir, et luy semblant qu'il estoit temps d'en rendre leurs mères joyeuses, appella sa femme, et ma Dame Britolle, et leur dist ainsi : « Que » diriez vous, ma Dame, si je vous faisoye reveoir vostre filz aisné, estant » mary de l'une de mes filles ? » A qui ma Dame Britolle respondit : — « Je ne » vous sçauroye dire autre chose de » cecy, sinon que si je vous pouvoye » estre plus tenue que je suis, d'autant

» plus le seroye-je que vous me rendriez » chose plus chère que je ne suis à moy- » mesmes : et encor' me la rendant en » la façon que vous dictes, vous r'appel- » leriez en moy aucunement mon espé- » rance perdue. » Et en plorant se teut. Alors Messire Courard dist à sa femme : — » Et à toy que t'en sembleroit-il, m'amye, » si je te donnoye un tel gendre ? » A qui sa femme respondit : — « Non pas seu- » lement l'un d'eux, qui sont gentilzhom- » mes, mais un belistre (quand il vous » plairoit) me seroit agréable. » Adonc- ques dist Messire Courard : — « J'espère » vous en rendre dans peu de jours tou- » tes deux joyeuses. » Et voyant desjà les deux jeunes créatures retournées en leur première forme, et les ayant hon- norablement faict habiller, il dist à Geoffroy : « Combien te seroit-il agréa- » ble, outre le plaisir que tu as, si tu » voyois icy ta mère? » A qui Geoffroy respondit : — « Je ne puis croire que les » douleurs de ses malheureuses fortunes » l'ayent laissé tant vivre : mais toutes » fois, si ainsi estoit, ce me seroit un » grand contentement comme celuy qui » penseroye recouvrer encor, par son » conseil, grand' partie de mon bien en

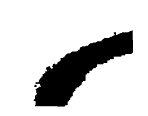
» Sicile. » Alors Messire Courard fit venir l'une et l'autre femme, qui firent tous deux une merveilleuse chère à la nouvelle mariée, ne s'esbahyssants pas peu, quelle inspiration avoit conduict Messire Courard à si grande bénignité, que d'avoir marié Jehannot à sa fille. Lequel ma Dame Britolle (pour les parolles que Messire Courard luy avoit dict) commença à regarder, et d'une vertu cachée, esveillée en elle, se souvenant des linéatures d'enfance en son filz, sans attendre autre demonstration luy sauta au col les braz ouvertz, et ne luy permirent la trop grande piété et joye maternelle, de pouvoir dire aucune parolle : ains se fermèrent tellement toutes ses vertuz sensitives, qu'elle tomba quasi morte entre les bras de son filz : lequel, combien qu'il s'esmerveillast fort, ayant souvenance de l'avoir veue plusieurs fois au paravant en ce Chasteau, sans l'avoir recongneue, néantmoins il congneut incontinent l'odeur maternel, et blasmant soy-mesmes de ne s'estre point advisé, la receut entre ses braz, et la baisa en plorant tendrement. Mais après que ma Dame Britolle fut pitoyablement aydée de la femme de Messire Courard,

et de Spine, et qu'avec eau froide et autres leurs remèdes ilz eurent faict revenir ses forces perdues, elle embrassa de rechef son filz, avec plusieurs larmes, et parolles douces et pleines de piété maternelle, le baisa mille fois, ou plus. Luy aussi la vit, et receut fort révéremment.

Mais après que les honnestes et joyeuses caresses furent réitérées trois ou quatre fois, non sans grande joye et plaisir des assistans, et que l'un et l'autre eut compté tous ses accidens, Messire Courard le fit sçavoir à ses amys, qui eurent grand plaisir de la nouvelle alliance qu'il avoit faicte : puis, ayant ordonné une belle et magnifique feste, Geoffroy lui dist : « Messire Courard,
» vous m'avez rendu content de plu-
» sieurs choses, et faict long temps
» beaucoup d'honneur à ma mère :
» maintenant, à fin qu'il ne reste à faire
» aucune chose de ce qui se pourra faire
» par vous, je vous prie que vous res-
» jouissez, vous ma mère, à ma feste,
» et moy de la présence de mon frère,
» lequel Messire Gasparin de Orie qui
» nous print en Corse (comme je vous
» ay desjà dit) tient en sa maison comme

» esclave, et que vous envoyez aussi
» quelqu'un en Sicile, lequel s'informe
» amplement de l'estat du païs, et s'es-
» saye de sentir ce qu'il est de Henryet
» mon père, s'il est vif, ou mort : et s'il
» est vif, en quel estat il est; et quand
» il se sera ainsi secrettement informé
» de toutes choses, qu'il retourne à
» vous. » La requeste de Geoffroy pleut
à Messire Courard, et sans y songer
d'advantage, envoya de très-sages personnes
à Gennes, et en Sicile. Celuy qui
alla à Gennes ayant trouvé Messire Gasparin,
le pria avecques grand' instance,
de la part de Messire Courard, qui luy
envoyast le déchassé et la nourrice : luy
comptant tout par ordre ce que par
Messire Courard avoit esté faict envers
Geoffroy et sa mère. Messire Gasparin,
oyant cecy, s'esmerveilla fort, et dit :
« Il est vray que je feroye pour Messire
» Courard toute chose qui luy plairoit,
» pourveu qu'elle fust en ma puissance,
» et ay bien en ma maison (quatorze
» ans y a) le garçon que vous demandez,
» et une sienne mère, que je luy en-
» voyeray voulontiers : mais vous luy
» direz de ma part qu'il se garde bien
» d'avoir esté trop crédulle, ou de croire

» aux fables de Jehannot, lequel se faict » nommer au jourd'huy, comme vous » dictes, Geoffroy, par ce qu'il est trop » plus mauvais garçon qu'il ne pense. » Et cecy dit, ayant receu honorablement cest honneste homme, il fit venir secrètement à soy la nourrice, qu'il examina cautement de ce faict. Laquelle ayant entendu la rébellion du Royaume de Sicile, et sentant qu'Henryet estoit vif, chassa la peur qu'elle avoit eue par le passé, et luy compta tout par ordre : et fit entendre les raisons pourquoy elle avoit tenu les manières qu'elle avoit faict. Messire Gasparin voyant que les propos de la nourrice et celuy de l'Embassadeur de Messire Courard convenoient merveilleusement bien, commença à adjouster foy au parolles : puis, faisant inquisition de ceste besongne par tous moyens comme homme qui estoit très-astut, et trouvant à toute heure plus de choses qui plus luy donnoient d'asseurance, il eut honte du vil traictement qu'il avoit faict au garçon, et le voulant amender, ayant une belle fillette aagée d'unze ans, et congnoissant luy quel homme avoit esté, et estoit Henryet, la lui donna en mariage, avec un grand



dot. Et après en avoir faict une grand' feste, monta sur une galiotte avec le garçon, la fille, l'Embassadeur de Messire Courard et la nourrice, et s'en vint à Lericy, où il fut bien receu de Messire Courard, et s'en alla avec toute sa compagnie en un sien chasteau, non guères loing de là où la grand' feste estoit appareillée.

Mais quelle fut la chère de la mère, revoyant son filz, quelle celle de ces deux frères, quelle celle de tous trois à la fidèle nourrice, quelle celle qui fut faicte de tous à Messire Gasparin et à sa fille, et celle de luy à tous, et de tous ensemble avec Messire Courard et sa femme, avec les enfants, et tous leurs amys : il ne seroit possible l'exprimer par parolles, et par ainsi je vous le laisse imaginer. A laquelle feste, à fin qu'elle fust complette, nostre Seigneur, très-abondant donneur (quand elle commença) voulut adjouster les joyeuses nouvelles de la vie et du bon estat de Henryet Capece : par ce qu'estant la feste grande, et les femmes et les hommes invitez à table encores au premier service, arriva celuy qu'estoit allé en Sicile, et entre autres choses racompta de

Henryet : comme estant détenu en captivité grande par le Roy Charles, quand l'esmotion se leva par la ville contre le Roy, le peuple courut en fureur à la prison, qui tua les Gardes, et l'en tira hors; et comme ennemy capital du Roy Charles fut faict Capitaine général, et suivy pour chasser et tuer les Françoys : au moyen dequoy il estoit venu grandement en la grace du Roy Pierre, lequel l'avoit remis en tous ses biens et honneurs où il estoit au paravant, avec grande et bonne authorité; adjoustant encor' qu'il l'avoit receu avec grand honneur, et qu'il avoit faict une joye inestimable de sa femme et de son filz : desquelz il n'avoit jamais sceu, depuis sa prinse, aucunes nouvelles; et outre ce, qu'il envoyoit pour eux une barque légière, avec certains Gentilzhommes qui venoient après lui. Cestuy-cy fut receu et escouté avec une grande joye, et soudainement Messire Courard avec aucuns de ses amys allèrent au devant des Gentilzhommes, qui venoient pour querir ma Dame Britolle et Geoffroy, et les receut joyeusement, puis les fit assoir à son banquet qui encor' n'estoit au milieu. La femme de Geoffroy et

tous les autres de la compagnie les virent avec tant de joye, qu'il n'en fut jamais ouïe de semblable. Et eux (devant qu'ilz se missent à table) saluèrent, et remercièrent de la part de Henryet le mieux qu'ilz sceurent, et peurent, Messire Courard et sa femme de l'honneur faict à sa femme et à son filz : offrantz que toute chose qui pourroit estre en la puissance de Henryet, estoit à leur commandement. De là se retournans vers Messire Gasparin (le bénéfice duquel estoit inopiné), asseurèrent estre certains, que quand Henryet sçauroit ce qui avoit esté faict par luy envers le déchassé, que semblables graces et plus grandes luy seroient rendues. Après cecy ils soupèrent très-joyeusement au festin des deux nouvelles espousées, et nouveaux mariez. Et non seulement fit ce jour-là feste Messire Courard à son gendre, et aux autres ses parens et amys, mais par plusieurs autres jours ensuyvans. Laquelle cessée, estant advis à ma Dame Britolle, et à Geoffroy, et aux autres pareillement, de devoir partir, montez qu'ilz furent sur la frégatte, ilz s'en partirent avec plusieurs larmes de Messire Courard et de sa femme,

aussi de Messire Gasparin, et emmenèrent avec eux Spine et l'autre femme; et ayans vent prospère, parvindrent bien tost en Sicile : là où tant enfans que femmes furent receuz de Henryet à Palerme avecques si grande chère, qu'il ne se pourroit jamais dire. Et croit-l'on qu'ilz vesquirent là long temps après heureusement, et comme recognoissans le bénéfice receu, bons serviteurs de nostre Seigneur.

FIN

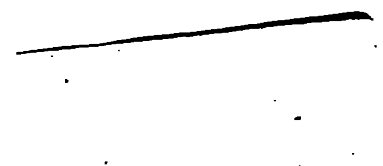
DU TOME PREMIER



TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

Paris. — Typ. Motteroz, 31, rue du Dragon.



ISIDORE LISE

2, rue l

Le Décaméron de
de notre *Petite Colle*
successivement de de

Les volumes seron
franco et *recomman*
leur publication.

Les Souscriptions
doivent être accomp
de 30 francs.

Tirage spécial sur
plaires, à 20 fr. le vo



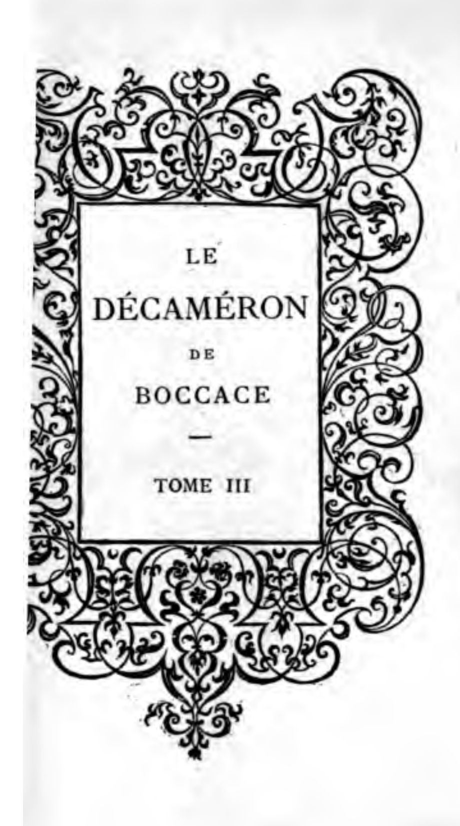
LE DÉCAMÉRON

DE

BOCCACE

TOME III

PARIS
Isidore LISEUX, *Éditeur*
Rue Bonaparte, nº 2
1879


LE
DÉCAMÉRON
DE
BOCCACE
TOME III


C.MOTTEROZ



LE

DÉCAMÉRON

DE

BOCCACE

Traduction complète

PAR ANTOINE LE MAÇON

Secrétaire de la Reine de Navarre (1545)

TOME III

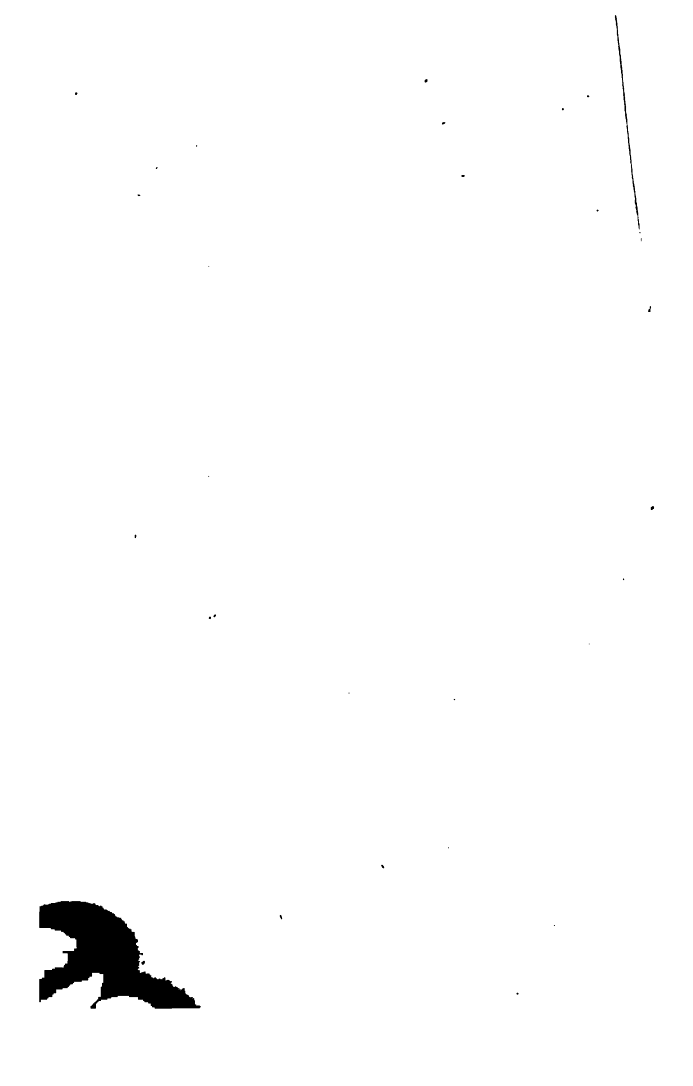


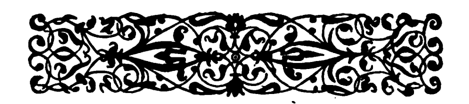
PARIS

Isidore LISEUX, Editeur

Rue Bonaparte, nº 2

1879





LA TROISIESME JOURNÉE

DU DÉCAMÉRON (Suite)



GILLETTE DE NERBONNE

guérit le Roy de France d'une fistule qu'il avoit : dont pour récompense, elle demanda Bertrand, Comte de Roussillon, pour mary : lequel, l'ayant espousée par force, s'en alla par despit à Florence : là où faisant l'amour à une jeune fille, Gillette coucha au lieu d'elle avecques luy, et en eut deux filz : parquoy l'aymant depuis, il la tint pour sa femme.

NOUVELLE IX

Louant principalement le sens et entendement des Dames de bon courage.





IL ne restoit plus (pour ne rompre le privilège donné à Dioneo) qu'à la Royne, pour dire sa nouvelle. Parquoy, quand celle de ma Dame Laurette fut achevée, sans

attendre d'estre solicitée des siens, elle toute joyeuse commença à parler ainsi :

Qui dira désormais aucune nouvelle qui ressemble belle, ayant ouye celle de ma Dame Laurette ? Certes, ce nous a esté grand avantage de ce qu'elle n'a pas esté la première : par ce que peu des autres ne nous eussent guères pleu après; et ainsi me doubté-je bien qu'il adviendra de celles qui restent à racompter pour ceste journée. Toutesfoys je vous racompteray celle qui doibt estre dicte par moy sur la matière proposée.

Il y eut au royaulme de France un gentilhomme nommé Esnard, Comte de Roussillon, lequel, pource qu'il n'estoit guères sain, tenoit tousjours auprès de luy un médecin nommé maistre Gérard de Nerbonne. Ce Comte avoit un sien seul filz petit nommé Bertrand, très-beau, plaisant et jeune garçon, avec lequel l'on faisoit nourrir plusieurs autres enfans de son aage : entre lesquelz y avoit une fille dudict médecin appellée Gillette; laquelle mit son amour en ce Bertrand, si grandement qu'on ne le pourroit penser, et trop plus qu'il n'e-

stoit convenable à si grande jeunesse. Auquel Bertrand, quand son père fut mort et luy laissé soubz la garde noble du Roy, il convint aller à Paris : dont la jeune fille demoura désespérément desconfortée. Et peu de temps après estant son père pareillement mort, elle s'en fust volontiers allée à Paris pour voir seulement le jeune Comte, si elle eust eu quelque bonne occasion. Mais estant songneusement gardée de ses parens (par ce qu'elle estoit demourée seule et riche), elle n'y voyoit point d'honneste moyen; dont desjà preste à marier, n'ayant jamais pu oublier le jeune Comte, elle en avoit refusé plusieurs à qui ses parens l'avoient voulu marier, sans leur démonstrer aucunement l'occasion de son reffuz.

Or avint ainsi qu'elle brusloit de l'amour de Bertrand plus que jamais, pource qu'elle oyoit dire qu'il estoit devenu beau jeune gentilhomme, qu'elle entendit des nouvelles, comme il estoit demouré une fistulle au Roy de France par une enfleure d'estomach qu'il avoit eue : dont il avoit esté mal pensé : qui luy causoit une merveilleuse douleur et angoisse ; et n'avoit-l'on peu encor' trouver méde-

cin (combien que plusieurs s'y fussent essayez) qui l'en eussent peu guérir, ains tous l'avoient empiré. Pour laquelle chose le Roy, comme désespéré, ne vouloit plus conseil ne ayde de personne. Dont la jeune fille fut sans comparaison fort ayse, et pensa d'avoir par cecy non seulement occasion légitime d'aller à Paris : mais si la maladie estoit telle qu'elle croyoit, de pouvoir facilement venir à bout qu'elle auroit le Comte Bertrand pour mary. Et comme celle qui avoit apprins jà au paravant plusieurs choses de son père, ayant faict une pouldre de certaines herbes propices pour la maladie qu'elle pensoit que ce fust, monta à cheval et alla à Paris. Et la première chose qu'elle fit, ce fut qu'elle se parforça de voir le Comte Bertrand. Et après, estant venue devant le Roy, elle luy requist de grace, qu'il luy monstrast sa maladie. Le Roy, la voyant belle jeune fille et advenante, ne l'en sceut esconduyre, et la luy monstra. Incontinent qu'elle l'eut veue, tout aussi tost elle se persuada de le pouvoir guérir, et luy dist : « Sire, quand il vous plaira, j'ay » espérance en Dieu, que sans vous faire » ennuy ne fascherie, je vous auray



» rendu sain dedans huict jours de ceste » maladie. » Le Roy se mocqua en soy-mesmes des parolles de ceste-cy, disant : Comment est-il possible que ce que les plus grands médecins du monde n'ont peu ne sceu faire, qu'une jeune femme le face? Et respondit, qu'il avoit proposé en soy-mesmes de ne suyvre plus aucun conseil de médecin. A qui la jeune fille respondit : — « Sire, vous » mesprisez mon art, pource que je suis » jeune et femme : mais je vous avise » que je ne médecine point avecques » ma science, ains avecques l'ayde de » Dieu, et avec la science de maistre » Gérard de Nerbonne, qui fut mon » père et médecin de grande renommée, » tant qu'il vesquit. » Le Roy dist alors en soy mesmes : Ceste-cy paradventure m'est envoyée de Dieu : pourquoy n'esprouvé-je ce qu'elle sçait, puis qu'elle promet de me guérir en peu de temps, sans me faire ennuy? Et s'estant accordé de l'esprouver, il dist : — « Damoyselle, » si vous ne me guérissez me faisant » rompre ma délibération, que voulez-» vous qu'il s'en ensuyve? — Sire, » dist la fille, « faites-moy mettre en bonne et » seure garde; et si je ne vous guéris

» dedans huict jours, faites-moy brusler : » mais aussi si je vous guéris, quelle ré» compense m'en adviendra-il ? » A qui le Roy respondit : — « Il me semble que » vous estes encore à marier, et pource » si vous me guérissez, je vous marieray » bien hautement. » Auquel la fille respondit : — « Certes, Sire, je suis bien » contente que vous me mariez : mais » aussi je vueil un mary tel que je vous » demanderay, sans prétendre à pièce de » voz enfans ne de vostre sang. » Le Roy luy promit incontinent de le faire.

La jeune fille commença à faire sa médecine, et en brief, voyre avant le terme qu'elle avoit promis, elle l'eut rendu tout sain. Dont se voyant le Roy guéry, il luy dist : « Damoiselle, vous » avez bieh gaigné le mary que vous » demanderez. — J'ay doncques, Sire » (dist-elle), « gaigné le Comte Bertrand » de Roussillon : lequel j'ay dès mon » enfance commencé à aymer, et depuis » l'ay tousjours aymé de tout mon » cœur. » Le Roy fit grand cas de le luy devoir donner : mais puis qu'il le luy avoit promis, ne voulant faillir de promesse, le fit appeller, et luy dist : « Comte, vous estes désormais grand et

» puissant, je vueil que vous vous en
» retourniez en vostre maison gouver-
» ner vostre estat : et que vous emme-
» niez une Damoiselle que je vous ay
» donnée pour femme. » Alors le Comte
dist : — « Et qui est (Sire) la Damoy-
» selle? » A qui le Roy respondit : —
« C'est celle-là qui avec ses médecines
» m'a guéry. » Le Comte, qui bien la
cognoissoit, et desjà l'avoit veue, com-
bien qu'elle luy semblast belle, sçachant
qu'elle n'estoit de lignage convenable à
sa noblesse, tout desdaigneux dist : —
« Vous me voulez doncques (Sire) bail-
» ler une médecine pour femme? jà ne
» plaise à Dieu, que j'espouse jamais
» une telle femme. » A qui le Roy re-
spondit : — « Vous voulez doncques que
» je faille de ma foy, que je donnay à
» la Damoyselle pour recouvrer santé,
» qui pour récompense vous demande
» pour mary? — Sire, » dist Bertrand,
« vous me pouvez oster tout mon bien,
» et me donner moy-mesmes à qu'il vous
» plaist, comme vostre homme lige que
» je suis : mais je vous fay certain, que
» je ne seray jamais content d'un tel
» mariage. — Si serez » (dist le Roy)
« parce que la Damoyselle est belle et

» sage, et si vous ayme beaucoup : par-
» quoy j'espère que vous mènerez tant
» plus joyeuse vie avec elle, que vous ne
» feriez avec un' autre de plus grande
» maison. » Le Comte se teut, et le Roy fit faire grand appareil pour la feste des nopces. Et quand le jour qu'on avoit déterminé fut venu, le Comte, en la présence du Roy (combien que mal voulontiers il le fist) espousa la Damoyselle qui l'aymoit plus que soy-mesmes. Et cecy faict, comme celuy qui avoit pensé en soy-mesmes ce qu'il avoit délibéré de faire, feignant qu'il s'en vouloit retourner en son païs, et là consommer le mariage, il demanda congé au Roy; et quand il fut monté à cheval, il ne s'en alla pas en son païs : mais s'en vint en Toscane, là où, ayant sceu que les Florentins avoient guerre contre les Senoys, il se délibéra d'estre de leur party; et y estant voulontiers receu, et avec honneur faict capitaine de certain nombre de gens avec bon estat d'eux, il se mit en leur service et y fut long temps.

La nouvelle mariée, peu contente de telle aventure, espérant par son bien faire de le faire venir en son païs, s'en vint à Roussillon, là où elle fut receue de



tous les subjectz comme leur Dame. Et là, ayant trouvé que pour le long temps qu'on avoit esté sans Comte, tout estoit gasté et en désordre, elle remit comme sage Dame et par grande diligence et solicitude tout en ordre. Dont les subjectz se contentèrent grandement et l'eurent moult chère et mirent grand amour à elle, blasmant fort le Comte de ce qu'il ne s'en contentoit. Ayant la Dame remis sus tout le païs, elle le fit entendre par deux chevaliers au Comte son mary, le suppliant que si c'estoit pour elle, qu'il laissoit de venir en son païs, qu'il le luy mandast, et qu'elle pour luy complaire s'en partiroit. Auxquelz il dist rudement : — « Qu'elle en face comme » elle voudra. Quant est de moy, je m'en » iray demourer avec elle quand elle » aura cest anneau au doigt, et un filz » de moy entre ses bras. » Il aymoit fort cest anneau, et le tenoit moult cher, ne jamais ne l'ostoit de son doigt, pour quelque vertu qu'on luy avoit faict entendre qu'il avoit.

Les Chevaliers entendirent la terrible condition par luy mise à ces deux choses quasi impossibles; et voyans que par leurs paroles ilz ne le sceurent desmou-

voir de sa délibération, ilz s'en retournèrent devers la Dame et luy racomptèrent sa responce : laquelle fort dolente, après qu'elle eut longuement pensé, délibéra de vouloir sçavoir si elle pourroit venir à chef de ces deux choses : à fin que par conséquent elle peust r'avoir son mary. Et ayant advisé ce qu'elle devoit faire, elle assembla une partie des plus grands et plus gens de bien de son païs, leur comptant fort bien par ordre et piteusement, ce qu'elle avoit desjà faict pour l'amour du Comte, leur remonstrant aussi ce qu'il s'ensuyvoit de cecy; et à la fin elle leur dist, que son intention n'estoit que pour la demeure qu'elle faisoit là, le Comte demourast en perpétuel exil : ains qu'elle délibéroit de consommer le demourant de ses jours en pèlerinages et en services miséricordieux, pour le salut de son ame : les priant qu'ilz prinsent la charge et le gouvernement du païs, et qu'ilz fissent entendre au Comte qu'elle luy avoit laissé la possession d'iceluy toute vuyde et nette, s'estant fort esloignée, avec intention de jamais plus retourner à Roussillon. Là furent respendues (cependant qu'elle parloit) plusieurs larmes par ces bonnes



gens. Et luy furent faites de très-grandes prières qu'il luy pleust changer d'opinion, mais tout cela ne servit de rien. Parquoy les ayant recommandez à Dieu, elle se mit en chemin, avec un sien cousin et une chambrière, en habit de pèlerins, bien garniz d'argent et de précieuses bagues, sans qu'aucun sceust où elle alloit; et jamais ne s'arresta qu'elle ne fust à Florence. Où arrivée par fortune en un petit logis que tenoit une bonne femme vefve, elle se contenoit tout bellement comme une pauvre pèlerine, désirant de sentir nouvelles de son seigneur : lequel de fortune elle vit le jour ensuyvant passer devant ce logis, à cheval, avec sa compagnie. Et combien qu'elle le congneust très-bien, si demanda-elle, toutesfoys, à la bonne femme du logis qu'il estoit. A qui l'hostesse respondit : — « C'est un gentilhomme estranger, » lequel se nomme le Comte Bertrand » de Roussillon, courtois et gracieux » et fort aymé en ceste ville; et si est le » plus amoureux homme du monde, » d'une nostre voisine qui est gentil » femme, mais pauvre. Il est vray qu'elle » est honneste jeune fille, et par pau- » vreté elle ne se marye point encores :

» mais demeure avecques une sienne » mère très-sage et honneste Dame : et » paradventure, n'estoit ceste sienne » mère, elle eut desjà fait une partie de » ce que le Comte eust voulu. »

La Comtesse recueillit bien ces parolles ; et plus examinant par le menu chascune particularité d'icelles, et ayant bien comprins toute chose, elle print conclusion de ce quelle avoit à faire. Et quand elle eut apprins la maison et le nom de la Dame et de la fille aymée du Comte, elle s'y en alla un jour secrettement en habit de pèlerine : trouvant lesquelles assez pauvrement en leur mesnage elle les salua, et dist à la mère, que quand il luy plairoit, elle parleroit voulontiers à elle. La gentilfemme, s'estant levée, luy dist qu'elle estoit toute preste de l'ouir. Et estans entrées toutes seules en une chambre assises, la Comtesse commença à dire : « Ma Dame, il » me semble que vous estes des enne» myes de fortune aussi bien comme » moy : mais si vous voulez, vous » pourrez consoler, et vous et moy. » La Dame respondit qu'elle ne désiroit chose en ce monde tant que de se consoler honnestement. La Comtesse suyvit



son propos, luy disant : — « J'ay besoing » de vostre foy, en laquelle si je me » remetz et vous me trompiez, vous » gasteriez votre faict et le mien. — » Dites-moy » (dist la gentil femme) « asseurément ce qu'il vous plaira : car » vous ne vous trouverez jamais trompée » de moy. » Alors ayant la Comtesse commencé dès le premier jour qu'elle devint amoureuse, luy compta qui elle estoit, et ce qui luy estoit intervenu jusques à ce jour-là : de telle sorte que la gentilfemme, croyant ce qu'elle disoit, comme celle qui desjà en avoit ouy dire quelque chose à d'autres qu'à elle, commença à en avoir compassion. Et après que la Comtesse luy eut racompté tout son faict, elle continua son propos, disant : « Or vous avez ouy entre mes » autres fascheries, quelles sont les deux » choses qu'il me convient avoir, si je » vueil recouvrer mon mary : lesquelles » je ne congnoy autre personne qui me » les puisse faire avoir sinon vous, s'il » est vray ce que j'enten : c'est à sçavoir » que le Comte mon mary aymè vostre » fille. » A qui la gentilfemme dist : « Si » le Comte ayme ma fille, je n'en sçay » rien : toutesfois il en fait de grans sem-

» blans; mais que puis je faire par
» cecy qui vous soit agréable? — Ma
» Dame » (respond la Comtesse), « je vous
» le diray : mais je vous vueil premièrement
» ment monstrer ce qui vous en aviendra
» si vous me voulez secourir en cecy.
» Je voy vostre fille belle, et grande,
» preste à marier ; mais à ce que j'ay
» entendu, et que je puis comprendre,
» ce qui vous fait la garder tant, est faute
» de n'avoir bien le moyen de quoy la
» marier: par tant je délibère, pour le
» mérite du plaisir que vous me ferez,
» de luy donner promptement de mes
» deniers autant en mariage que vous-
» mesmes trouverez estre suffisant pour
» la marier honorablement. » L'offre de
la Comtesse fut fort agréable à la Dame,
comme nécessiteuse qu'elle estoit ; mais
toutesfois ayant le cœur noble, elle luy
dist : « Ma Dame, dites-moy ce que je
» puis faire pour vous; et si c'est chose
» honneste à moy, je le feray volontiers,
» et puis après vous ferez ce qu'il vous
» plaira. » Lors dist la Comtesse : — « Il
» est de besoing que vous faciez dire au
» Comte mon mary, par quelque per-
» sonne en qui vous ayez grande fiance,
» que vostre fille est toute preste de faire



» ce qu'il luy plaira, pourveu qu'elle
» puisse estre asseurée qu'il l'ayme autant
» comme il en fait le semblant : ce
» qu'elle ne croira jamais, s'il ne luy
» envoye l'anneau qu'il a au doigt, qu'elle
» a ouy dire qu'il ayme tant : lequel
» (s'il le vous envoye) vous me baillerez,
» et après vous luy envoyerez dire que
» vostre fille est preste d'accomplir son
» plaisir ; et lors vous le ferez secrette-
» ment venir icy, et me mettrez en
» eschange de vostre fille, auprès de luy.
» Par aventure que nostre Seigneur me
» fera tant de grace de devenir grosse :
» et ainsi ayant son anneau au doigt, et
» l'enfant en mes bras engendré de luy,
» je le recouvreray, et demoureray par
» vostre moyen avecq' luy, comme la
» femme doit demourer avecq' le mary.»

Ceste chose sembla grande à la gentil-femme, craignant qu'il ne s'en ensuyvist blasme à sa fille : mais toutesfois, pensant que c'estoit chose honneste de donner moyen que la bonne Dame recouvrast son mary, et qu'elle se mettoit à faire cecy pour bonne fin, soy fiant en sa bonne et honneste affection, non seulement promit à la Comtesse de le faire: mais en peu de jours, avecques grande

cautelle, suyvant l'ordre qu'elle avoit donné, elle eut l'anneau, combien qu'il en fist assez mal au Comte, et si la mit en eschange de sa fille, coucher avecques luy. Et à ceste première rencontre tant affectueusement désirée par le Comte, nostre Seigneur voulut que la Comtesse devint grosse de deux beaux filz, ainsi que son enfantement (quand le temps en fut venu) en rendit certaine asseurance. Et non seulement ceste fois, la gentilfemme contenta la Comtesse de la compagnie de son mary, mais plusieurs autres, si secrettement qu'il n'en fut jamais rien sceu : croyant toujours le Comte avoir esté non avec sa femme, mais avecques celle qu'il aymoit. A laquelle, quand ce venoit au matin qu'il falloit desloger, il donnoit plusieurs belles et précieuses bagues, lesquelles la Comtesse gardoit toutes très-songneusement. Et quand elle se sentit enceincte, elle ne voulut plus grever la gentilfemme d'un tel plaisir, mais luy dist : « Ma Dame, la » Dieu grace et la vostre, j'ay ce que je » désiroye, et par ainsi il est désormais » temps que je face ce qu'il vous plaira, » à fin que puis après je m'en aille. » La gentilfemme luy dist, que si elle avoit

eu chose qui luy fust agréable, qu'elle en avoit grand plaisir : mais qu'elle ne l'avoit poinct faict pour aucune espérance de récompense : ains pour ce qu'il luy sembloit qu'elle (pour bien faire) le devoit ainsi faire. A qui la Comtesse dist : — « Cecy me plaist très-bien :
» aussi de ma part je n'entend point de
» vous donner ce que vous me deman-
» derez, pour récompence du plaisir que
» vous m'avez faict : mais pour bien
» faire, et qu'il me semble que je le doy
» ainsi faire. » Alors la gentilfemme, contrainte de nécessité, luy demanda avecq' très-grand' honte, cent livres pour marier sa fille. La Comtesse, congnoissant sa honte, et oyant sa demande si courtoise, luy en donna cinq cens, et de belles bagues qui valoient paraventure autant. Dequoy la gentilfemme, trop plus que contente, rendit les plus grandes graces qu'il luy fut possible à la Comtesse : laquelle, partie d'avec la gentilfemme, s'en retourna en son premier logis. La gentilfemme, pour oster le moyen au Comte de ne venir plus ne envoyer à son logis, s'en alla avec sa fille au village, chez ses parens ; puis estant le Comte de là à peu de jours

r'appellé par ses subjectz pour venir en sa maison, averty que la Comtesse s'estoit releguée, s'en retourna.

La Comtesse, sachant qu'il estoit party de Florence et retourné en son pays, en fut fort contente, et demoura longtemps audict Florence, que le temps de ses couches vint, et enfanta deux filz, ressemblans fort à leur père : lesquelz elle feit soigneusement nourrir ; et quand il luy sembla estre temps elle se meit en chemin, sans estre cogneue de personne, et s'en vint à Montpellier. Où s'estant reposée quelques jours, et ayant sceu nouvelles du Comte, et là où il estoit, elle ouyt dire que le jour de la Toussainct il devoit faire à Roussillon une grande assemblée de Dames, et de gentilzhommes. Parquoy elle s'y en alla tousjours en guise de pèlerine, comme elle en estoit sortie ; et sachant que ilz estoient tous au palais du Comte, prest à se mettre à table, elle passa entre les gens, sans changer d'habit, avecques ses deux filz entre ses bras. Quand elle fut montée en la salle jusques au lieu où elle veit le Comte, elle se jettant à ses piedz luy dist en plorant : « Monsei» gneur, je suis ta pauvre infortunée

» femme : laquelle pour te laisser re-
» tourner, et demourer en ta maison,
» suis allée longuement coquinant par
» le monde. Je te requiers pour l'hon-
» neur de Dieu que tu me tiennes les
» conditions que les deux Chevaliers que
» je t'envoyay m'enchargèrent: car voicy
» entre mes bras, non seulement un filz
» de toy, mais deux, et pareillement ton
» anneau : il est doncques temps que
» (suyvant ta promesse) je doive estre
» receue de toy comme ta femme. » Le
Comte, oyant cecy, fut tout estonné, et
recongneut l'anneau, et pareillement les
enfans qui luy ressembloient ; toutesfois
il dist : — « Comment peut estre avenu
» cecy ? » La Comtesse, avecques grande
admiration du Comte, et de tous les
autres qui estoient en présence, leur
compta par ordre tout le faict, et comment il estoit avenu. Pour laquelle chose
le Comte, congnoissant qu'elle disoit
vray, et voyant sa persévérance, et son
bon sens, et deux si beaux petitz garçons, aussi pour garder ce qu'il avoit
promis, et complaire à tous ses subjectz,
et aux Dames qui le prioient tous de la
recueillir désormais comme sa légitime
espouse, et l'honorer, remist son ob-

stiné rigueur, et la feit lever, puis l'embrassa et baisa, et la recogneut pour sa légitime espouse, et les deux garçons pour ses enfans. Et après l'avoir faict vestir d'habillemens convenables à elle, avec grand plaisir de tous ceux qui y estoient, et de tous les autres vassaux qui le sceurent, il feit non seulement tout ce jour-là, mais plusieurs autres, très-grande chère : et de ce jour en avant l'ayma, et honora comme sa femme et espouse, et la tint grandement chère.







ALIBECH, FILLE,

vint en un hermitage, où Rusticque, hermite, luy enseigna de remettre le diable en enfer : puis estant ostée de là, elle fut mariée à Néherbale.

NOUVELLE X

En laquelle est démonstrée la difficulté de surmonter les aiguillons de la chair, et la facilité d'abuser, sous ombre de religion, une simple et sotte femme.





DIONEO, qui avoit escouté diligemment la nouvelle de la Royne, quand il veit qu'elle fut achevée, et que à luy seul restoit de dire la sienne, commença sans attendre aucun commandement à parler ainsi, en soubzriant :

Gracieuses Dames, vous n'avez paraventure jamais ouy dire comme le diable

se remet en enfer : et par ainsi sans guères me départir de l'effect dont vous avez tout aujourd'huy parlé, je vous le diray : et paraventure en pourrez vous encor sauver vostre ame, en l'apprenant : et si pourrez congnoistre que combien que amour habite plus volontiers ès riches palais, et ès chambres bien parées, qu'il ne faict ès pauvres maisons, il n'est pourtant à dire, que quelquefois il ne face sentir ses forces entre les boys espays, et parmy les roides montagnes, et ès désertes cavernes : pour lesquelles choses comprendre, il faut croire que toute chose est subjecte à sa puissance.

Doncq' pour venir au faict, je dy que en la cité de Capse en Barbarie y eut jadis un très-riche homme, lequel entre ses autres enfans avoit une jeune fille, belle, et gentille, nommée Alibech : laquelle n'estant Chrestienne, et oyant louer grandement par plusieurs Chrestiens (qui estoient en la cité) la foy Chrestienne et le service de Dieu, demanda un jour à quelqu'un, en quelle manière, et comment avec le moins d'empeschement, ou de peine, on pouvoit servir à Dieu. Lequel respondit,

que ceux servoient le mieux, qui mesprisoient et fuyoient plus les vanitez et choses du monde : comme faisoient ceux qui s'en estoient allez ès lieux solitaires des désertz de Thébaïde. La jeune fille qui estoit toute simplette, et aagée paraventure de quatorze ans, meue non d'un désir ordonné, mais d'un appétit d'enfant, sans le faire sçavoir à aucune personne, se meit le matin ensuyvant en chemin secrettement, toute seule, pour s'en aller au désert de Thébaïde ; et avecques grande peine (continuant tousjours en son propos) arriva en peu de jours en ces lieux solitaires, où ayant veu de loing une petite maisonnette, s'en alla là, et y trouva un sainct homme sur l'huys, lequel tout esmerveillé de la voir en ce lieu, lùy demanda ce qu'elle alloit cherchant. Laquelle respondit, que inspirée de Dieu, elle alloit cherchant d'estre à son service : et encor' cherchoit quelqu'un qui luy peust enseigner comme il le falloit servir. Le sainct homme la voyant jeune et assez belle, craignant que le diable, s'il la retenoit, ne le tentast, lui loua grandement sa bonne dévotion ; et luy ayant donné un peu à manger des racines d'herbes, des pom-

mes sauvages, et des dattes, et à boire de l'eau, luy dist : « Ma fille, non » guères loing d'icy, demoure un sainct » homme, lequel en ce que tu vas cher» chant, est meilleur maistre que je ne » suis : tu t'en iras doncques à luy. » Et la meit au chemin, par lequel elle alla si avant qu'elle arriva à la maison d'un hermite, jeune, et assez dévote personne, et bonne, qui se nommoit Rusticque. Lequel lui feit une mesme demande que luy avoit fait l'autre ; et après, pour vouloir faire une grande preuve de sa fermeté, il ne l'envoya pas plus avant, comme avoit faict l'autre, mais la retint avec soy en sa maison ; et venue la nuict, luy feit en un coing un petit lict de branches de palmier, et luy dist qu'elle se reposast là-dessus.

Cecy faict, les tentations de la chair ne séjournèrent guères à donner la bataille aux forces de cest hermite : lequel, se voyant avoir esté trop longuement trompé par elles, sans trop recevoir d'assaux, tourna le doz, et se rendit pour vaincu ; et laissant à part les pensers divins, et les oraisons, et les disciplines, commença à mettre en son entendement la jeunesse et beaulté de ceste-cy, et



oultre cela à penser quelle voye et quel moyen il devoit tenir avec elle, à fin qu'elle ne s'aperceust que comme dissolu il vousist parvenir à ce qu'il désiroit. Et l'ayant premièrement avec certaines demandes interroguée, congneut qu'elle estoit aussi simple comme elle monstroit, et que jamais elle n'avoit eu congnoissance d'homme. Parquoy il s'avisa que soubz couleur de servir à Dieu, il falloit la conduire à son désir. Et premièrement luy monstra avec plusieurs parolles combien le diable estoit ennemy de nostre Seigneur; et après luy donna à entendre que le service qui plus plaisoit à Dieu, estoit de remettre le diable en enfer, auquel nostre Seigneur l'avoit condemné. La jeunette luy demanda comment cecy se faisoit. A laquelle Rusticque dist : — « Tu le sçauras tantost : et par ce tu fe- » ras ce que tu me verras faire. » Si commença à despouiller ce peu d'abillemens qu'il avoit vestuz, et demoura tout nud : et autant en fit la fillette ; puis se mit à genoux comme s'il eust voulu adorer, et feit mettre la fillette vis à vis de luy. Et estant ainsi Rusticque bruslant plus que devant pour la voir ainsi nue, et belle, la résurrection de la chair

va venir : laquelle regardant Alibech toute esmerveillée, dist : — « Rusticque, » quelle chose est ce que je te voy qui » pousse si fort en avant, et je ne l'ay » point ? — O ma fille, » dist Rustique, « cecy est le diable, dont je t'ay parlé : » et voys-tu ? maintenant il me donne tel » torment, que à peine le puis-je souf- » frir. » Alors dist la jeune fille : — « Ho, » loué soit Dieu que je voy que je suis » mieux que toy, de n'avoir point ce » diable. » Rusticque dist : — « Tu dis » vray, mais tu as une autre chose, que » je n'ay pas, et l'as en eschange de » ceste-cy. — Et quoy ? » dist Alibech. Rusticque respondit : — « Tu as l'enfer ; » et te vueil bien dire, que je croy » que nostre Seigneur t'ayt icy en- » voyée pour le salut de mon ame : » par ce que si ce diable me veut tous- » jours donner cest ennuy, et il te plaise » avoir tant de compassion de moy, que » de souffrir que je le remette en enfer, » tu me donneras une très-grande con- » solation, et feras un très-grand service » à Dieu, et grand plaisir : au moins si » tu es venue icy pour faire ce que tu » dis. » La jeune fille à la bonne foy respondit : — « O mon père, puis que



» j'ay l'enfer, mettez-y le diable quand » il vous plaira. » Alors dist Rusticque : — « Ma fille, tu sois de Dieu béniste, » allons doncq' et l'y remettons, à fin » qu'il me laisse en paix. » Et cecy dit, mena la fille sur un de leurs petitz lictz, et luy enseigna comme elle se devoit mettre, pour emprisonner ce maudit de Dieu.

La jeune fille, qui jamais n'avoit mis diable aucun en enfer, sentit pour la première fois un peu de mal; parquoy elle dist à Rusticque : — « Pour certain » (mon père) ce diable doist estre une » mauvaise chose, et véritablement en» nemy de Dieu : puis que à l'enfer » mesmes il fait mal, quand on l'y re» met. » Rusticque respondit : — « Il » n'en aviendra pas tousjours ainsi, » et pour faire qu'il n'avinst plus, luy remisrent par six fois avant que de descendre de dessus le lict : tant que pour celle nuict ilz luy tirèrent tellement l'orgueil de la teste, qu'il demoura volontiers en paix.

Mais y retournant plusieurs fois les jours ensuyvans, et la jeune fille obéissante tousjours à le luy tirer, avint que le jeu luy commença à plaire : pourquoy elle dist à Rusticque : « Bien voy-je qu'il

» est vray ce que disoient ces gens de » bien de Capse, que le servir à Dieu » estoit si douce chose, et pour certain » je n'ay aucune souvenance que rien » que je fisse jamais fust si doux ne » plaisant, comme de remettre le dia- » ble en enfer, et par ce je juge que » toute personne qui pense à autre chose » que à servir à Dieu, est une grande » beste. » Parquoy elle alloit souventes-fois à Rusticque, et luy disoit : « Mon » père, je suis icy venue pour servir » à Dieu, et non pour demourer oysive. » Allons remettre le diable en enfer. » Faisant laquelle chose, elle disoit aucu-nesfois : « Rusticque, je ne sçay pour- » quoy le diable s'en fuit d'enfer, car s'il » y demouroit aussi volontiers comme » l'enfer le reçoit, et le tient, il n'en » sortiroit jamais. »

Ainsi doncq' la jeune fille, invitant souventesfois Rusticque, et le confortant au service de Dieu, luy secoua tellement la bourre du pelisson, que telle heure il sentoit froid, où un autre eust sué. Et par ainsi commença à dire à la fille, qu'il ne faloit point chastier le diable, ne le remettre en enfer, sinon quand par orgueil il levoit la teste, et que par la



gracé de Dieu ils l'avoient tant chastié, qu'il prioit nostre Seigneur qu'on le laissast en paix, et ainsi il imposa un peu de silence à la jeune fille. Laquelle, quand elle vit que Rusticque ne la requéroit plus de remettre le diable en enfer, luy dist un jour : « Rusticque,
» pourtant si ton diable est chastié, et
» ne te donne plus d'ennuy, mon enfer
» ne me laisse point en paix; parquoy
» je te prie que avecq' ton diable tu
» aydes à oster la rage à mon enfer,
» comme j'ay aydé avecq' luy à tirer
» l'orgueil du tien. » Rusticque, qui ne vivoit que de racines, d'herbes, et d'eau, pouvoit très-mal satisfaire à la poste de la jeune fille, et luy dist qu'il faudroit trop de diables pour oster la rage à un enfer, mais qu'il feroit ce qu'il pourroit; et ainsi aucunesfois la contentoit: mais c'estoit si rarement que ce n'estoit autre chose que jetter une febve en la gueulle d'un lyon; dont la jeune fille (luy estant advis qu'elle ne servoit pas à Dieu autant comme elle eust bien voulu) murmuroit.

Mais ce pendant que entre le diable de Rustique et l'enfer de Alibech duroit ceste question, l'un pour trop désirer,

et l'autre pour ne pouvoir, avint que le feu se print en la ville de Capse, et brusla le père de Alibech en sa propre maison, avecques le reste de tous ses enfans : pour laquelle chose Alibech demoura héritière universelle de tout le bien de sondict père. Et y eut en ladicte ville un jeune homme nommé Néherbale, ayant despendu en folles despences tous ses biens : lequel sçachant que ceste fille estoit en vie, se meit à la chercher, et vouloir trouver, avant que la justice se fust saisie des biens du trespassé, comme biens de mainmorte ; et feit tant qu'il la trouva, et la ramena à Capse contre sa volonté, et au très-grand contentement de Rusticque, qui n'en pouvoit plus. Si la print à femme. Mais estant enquise des Dames de la ville (avant qu'elle couchast avec son mary) dequoy elle servoit à Dieu au désert, elle respondit qu'elle servoit de remettre le diable en enfer : et que Néherbale avoit faict grand péché de l'avoir tirée de tel service. Les Dames demandèrent comme on remettoit le diable en enfer. La jeune fille, tant par paroles que par gestes, le leur monstra, dont elles se mirent tant à rire, que encor' rient-



elles, et luy dirent : — « Ne t'en donne » (ma fille) point de mélancolie : car lon » sçait bien faire encores icy cela. Né- » herbale en servira bien avecques toy » nostre Seigneur. » Et racomptans par après l'une à l'autre cecy par la ville, elles en firent un commun proverbe : que le plus plaisant service qu'on pouvoit faire à Dieu, estoit de remettre le diable en enfer. Lequel proverbe passa deçà la mer, et encor' y dure. Et par ainsi vous, jeunes Dames, ausquelles la grace de Dieu est nécessaire, aprenez à remettre le diable en enfer : par ce qu'il est fort agréable à Dieu, et au plaisir des parties, et beaucoup de bien en peut naistre, et s'en ensuyvir.

La nouvelle de Dioneo fit rire mille fois ou plus les honnestes Dames, si plaisantes leur sembloient ses parolles. Parquoy estant venu à la conclusion d'icelle, congnoissant la Royne que la fin de sa royauté estoit venue, elle osta la couronne de laurier de dessus sa teste, et la mit fort gracieusement sur celle de Philostrate, et dist : « Nous nous appercevrons tantost si le loup sçaura mieux guider les brebis, que les brebis n'ont sceu guider les loups. » Quoy oyant Philostrate, il dist en riant : — « Si l'on

m'eust cru, les loups eussent enseigné aux brebis de remettre le diable en enfer, non moins paradventure que Rusticque a faict à Alibech. Et par ainsi ne nous appellez point loups, là où vous n'avez point esté brebis : toutefois, ainsi qu'il m'a esté ordonné, je gouverneray le Royaume. » A qui Néiphile respondit : — « Philostrate, vous nous eussiez (en nous voulant enseigner) peu apprendre à devenir sages : comme apprint Maset de Lamporecchio des nonnains à recouvrer la parolle, à telle heure que les os eussent peu apprendre à fleuter sans maistre. » Philostrate, congnoissant qu'il ne se trouvoit moins de troux qu'il avoit de chevilles, ayant laissé le gaudir à part, commença à se adonner au gouvernement du Royaume qui luy avoit esté commis, et faisant appeller le maistre d'hostel pour savoir en quel estat estoient les choses, il les voulut toutes sçavoir, et d'icelles il ordonna très-sagement selon ce qu'il luy sembla devoir estre bien, pour satisfaire à la compagnie pendant que sa seigneurie dureroit. Et après, s'en retournant devers les Dames, leur dist : « Amoureuses Dames, il vous fault croire que de mon malheur, depuis que je sceu discerner le bien d'avec le mal, j'ay tousjours esté subjet (pour la beauté d'aucune d'entre vous) à l'amour; ne pour estre humble, et obéissant, ou pour luy complaire en tout ce qu'il a voulu, il ne m'a servy de rien, ne voulu

tant faire que je n'aye premièrement esté abandonné pour un autre, et que je ne soye tousjours allé de mal en pis, et pense que j'iray ainsi jusques à la mort. Parquoy il me plaist qu'on ne parle demain d'autre matière, sinon de celle qui est plus conforme à mes accidens. C'est à sçavoir de ceux desquelz les amours ont eu malheureuse fin : par ce que je l'aten (au long aller) très-malheureuse : ne pour autre raison me fut donné le nom dont on m'appelle, par celle qui sçavoit bien ce qu'elle disoit. » Et cecy dit, s'estant levé debout, il donna congé à chacun jusques à l'heure de souper.

Le jardin estoit si beau et plaisant, qu'il n'y eut personne qui choisist d'en sortir pour trouver plus grand plaisir ailleurs; ains estoit desjà le soleil si bas qu'il ne faisoit plus d'ennuy, et que les chevreux, connins, et autres bestes, qui estoient par le jardin en nombre suffisant, pour leur donner passe temps, estoient venuz saulter par le mylieu d'eux. Dioneo et ma Dame Fiammette commencèrent à chanter de Messire Guillaume et de la Dame de Vertu. Philomène et Pamphile s'adonnèrent à jouer aux eschez; et faisant ainsi l'un une chose, et l'autre une autre, en passant leur temps, l'heure du souper (non encor' attendue) survint. Parquoy, quand les tables furent mises autour de la belle fontaine, ilz soupèrent là avec très-grand plaisir. Phi-

lostrate, pour ne sortir du chemin que celles qui avoient esté Roynes avant luy avoient tenu, incontinent que les tables furent levées, commanda que ma Dame Laurette commençast la dance, et dist une chanson : laquelle dist : — « Monseigneur, je ne sçay point de chansons des autres, et si ne me souvient de pièce des miennes qui soit assez convenable pour si joyeuse compagnie. S'il vous plaist de celles que j'ay présentement en mémoire, j'en diray voluntiers. » A laquelle le Roy dist : — « Vous n'avez chose qui sceust estre autre que belle et plaisante, et par ainsi telle que vous l'avez, telle la dictes. » Ma Dame Laurette alors, avec une voix fort doulce, et une manière piteuse, respondantz les autres, commença ainsi :

Il n'est si malheurée
Qui cause ayt de vouloir
Tant que moy se douloir,
Moy pauvre enamourée.

Celuy qui feit les estoilles et cieux,
M'avoit faicte à son gré,
Belle, et gaillarde, en maintien gracieux,
Pour faire entendre aux espritz précieux,
Assiz en hault degré,
Celle beauté luysant devant ses yeux :
Mais le mortel deffaut
Qui mal congnoissant faut,
Ne me reçoit : ains m'a pour desprisée,
Moy pauvre enamourée.



Bien en fut un jadis qui me tint chère,
Me prenant fort jeunette
Entre ses braz, me faisant bonne chère,
Et de mes yeux s'esprit en tel' manière,
Que luy (personne honneste)
A me quester meit sa saison première.
Lors moy de bonne foy
Le fey digne de moy :
Mais maintenant (hélas) j'en suis privée,
Moy pauvre enamourée.

Après me vint un fol présumptueux,
En sa jeunesse fière,
Se réputant noble et chevaleureux,
Qui à grand tort est devenu jaleux :
Dont je me désespère,
Congnoissant bien qu'au monde plantureux
Je suis d'enhaut venue,
Pour estre à tous tenue,
Et que d'un seul ne doy estre occupée,
Moy pauvre enamourée.

Dont je mauldy telle mésaventure,
Quand pour robbe changer
Je dy ouy, tant belle en l'autre obscure
Je me voyoie : mais soubz vie plus dure
Me faut certes ranger,
Qui moins que l'autre est estimée pure.
O feste doloreuse,
Mort m'eust esté heureuse
Avant que t'eusse en tel cas esprouvée,
Moy pauvre enamourée.

O cher amy, duquel premièrement
Plus qu'autre fuz contente,
Qui es au ciel, devant celuy vrayement
Qui nous créa, donne-moy seulement

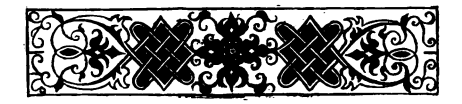
Que je congnoisse, et sente,
Moy qui ne puis t'oublier nullement,
Qu'estainctz ne sont les feuz
Dont pour moy bruslé fuz,
Et puis obtiens là sus ma retournée.

Il n'est si malheurée
Qui cause ayt de vouloir
Tant que moy se douloir,
Moy pauvre enamourée.

Icy finit ma Dame Laurette sa chanson, laquelle notée de tous, fut entendue de plusieurs, en diverses sortes, et y en eut de ceux qui veulent entendre les choses à la Milanoise : c'est à dire qu'un bon porceau seroit meilleur qu'une truye coiffée. Il en y eut aussi d'autres qui furent de plus haut, meilleur, et plus vray jugement, dont n'est besoing faire à présent aucun récit. Le Roy, après ceste-cy, ayant faict allumer sur l'herbe et parmy les fleurs plusieurs torches et flambeaux, en fit encor' chanter maintes, jusques à ce que desjà les estoilles qui estoient eslevées au ciel commençoient à descendre vers terre. Parquoy lui semblant estre temps à l'heure de s'en aller coucher, il commanda que chacun, avec la bonne nuict, s'en retournast en sa chambre.







LA QUATRIESME JOURNÉE

DU DÉCAMÉRON

En laquelle on devise, soubz le gouvernement de Philostrate, de ceux les amours desquelz ont eu malheureuse fin.





TRÈS-CHÈRES Dames, j'avoye tousjours pensé, tant par ce que j'ay autresfoys ouy dire aux sages, que pour l'avoir veu et leu, que le vent ardent et impétueux d'envie ne deust

jamais frapper sinon les hautes tours, et les plus élevées cimes des arbres : mais je me treuve grandement déceu en mon opinion. Par ce que ayant tousjours faict ce que j'ay peu, pour fuyr l'outrageuse impétuosité de ce vent enragé, je me suis parforcé d'aller, non pas par le plain chemin seulement, mais aussi par les vallées très-profondes : ainsi qu'il se peut voir clairement, lysant ces présentes nouvellettes que j'ay escriptes, non seulement en prose vulgaire Florentine, sans aucun tiltre : mais encor' en stile très-bas, et autant remis qu'il m'a esté possible. Et combien que j'aye esté rudement esbranlé, voyre presque desraciné par les agitations d'un tel vent, et tout dessiré par les morsures de ceste envie, si n'ay-je peu pourtant discontinuer, ne interrompre mon entreprinse. Parquoy je puis assez manifestement comprendre, que ce que les sages ont accoustumé de dire, que la seule misère est sans envie en ce monde, est vérité.

Or est-il ainsi, mes très-sages Dames, que aucuns ayans veu ces petites nouvelles, ont dit que vous m'estes trop agréables, et que c'est chose indigne de moy, et dont je ne puis acquérir honneur, que de me délecter si grandement à vous complaire et consoler, ou de tant vous louer comme je fay, ainsi que d'autres qui vouloient dire pis, ont dit. Autres faignans vouloir parler plus sobrement, ont pareillement dit, qu'il n'est guères bien séant à mon aage de m'amuser dores-



enavant à telles choses comme à deviser des femmes, ou tacher de leur complaire. Plusieurs autres, faisans démonstration d'estre amateurs de ma renommée, disent que je feroye trop plus sagement, de me tenir avec les Muses en Parnase, que de m'envelopper en ces follies parmy vous autres. Et encores en y a-il eu quelques uns parlans plus despiteusement que sagement, qui ont dit, que ce seroit plus discrettement faict à moy, de regarder comment je pourroye avoir dequoy vivre, que de m'amuser après ces frasques, et me paistre ainsi de vent. Et quelques autres veulent, pour calomnier mon travail, vous faire acroire que les choses que je vous ay récitées ont esté desguisées par moy, et figurées d'autre sorte qu'elles n'ont esté.

Par ainsi vous voyez (vertueuses Dames) comment, ce pendant que je travaille pour vostre service, je suis agité et molesté de telz souflemens: et persé jusques au vif des dentz aguës et venimeuses d'envie. Ce que je suporte (comme Dieu sçait) de bien bon cueur. Et combien qu'il appartienne à vous seules de me deffendre en cecy, si n'enten-je pourtant d'y espargner mes forces, et sans leur respondre autant qu'il seroit convenable, les vueil oster promptement d'autour de mes aureilles, avec quelque légière responce, et sans y songer. Car je regarde que si (moy n'estant encores parvenu à la troisième partie de mon labeur) ilz sont desjà

en grand nombre, et qui présument beaucoup, ilz pourroient, s'ilz ne sont repoussez du commencement, multiplier tellement avant que je fusse à la fin, que avecques peu de peine qu'ilz prendroient, ilz me mettroient à fons, sans ce que voz forces (combien qu'elles soient grandes) peussent servir lors pour y résister.

Mais avant que je vienne à respondre à pièce d'eux, je vueil racompter en ma faveur une nouvelle, non pas entière, affin qu'il ne semble que je vueille mesler les miennes parmy celles d'une si louable compagnie, comme fut celle que je vous ay démonstrée, mais partie d'icelle : à fin que ce qui en deffaudra, monstre assez qu'elle n'est pas de celles-là. Disant par manière de devis à ceux qui m'assaillent, que :

Jà long temps a, il y eut en nostre cité un citoyen nommé Philippes Balduccy, homme d'assez basse condition, mais au demeurant riche, bien acheminé et expert en plusieurs choses selon son estat : lequel avoit une femme qu'il aymoit parfaictement, et elle luy, vivans ensemble d'une vie douce et paisible : ne pensans à rien, tant comme à complaire entièrement l'un à l'autre. Or avint (comme il avient de tous) que la bonne Dame passa de ceste vie en l'autre, et ne laissa autre chose de soy à son mary, que un filz qui estoit paradventure de l'aage de deux ans. Ce mary demoura autant descon-

forté, pour la mort de sa femme, que homme demoura jamais, d'autant qu'il avoit perdu chose qu'il aimoit fort; et se voyant séparé de la compagnie qu'il aymoit le plus, délibéra du tout de ne vouloir plus estre du monde, mais s'adonner au service de Dieu, et faire le semblable de son petit filz. Parquoy ayant donné tout son bien pour Dieu, s'en alla incontinent sur le mont Asinaire, où il se meit en une petite cahuette avecques son filz, vivant avecques lequel d'aumosnes, d'abstinences, et d'oraisons, il se gardoit sur tout de deviser jamais en sa présence d'aucunes choses mondaines, ne de luy en laisser rien voir, à fin qu'elles ne le divertissent d'un tel service : mais luy parloit tousjours de la gloire de la vie éternelle, et de Dieu, et des sainctz, ne luy enseignant autre chose que sainctes oraisons; et le tint en ceste vie plusieurs ans, ne le laissant jamais sortir de la cahuette, ny ne luy monstrant autre chose que soy.

Le bon homme avoit de coustume de venir quelquefois à Florence, là où ayant reçeu selon ses opportunitez quelque aulmosne des amys de Dieu, il s'en retournoit à son hermitage. Or avint que le garson estant desjà de l'aage de dixhuit ans, et le père vieil, il luy demanda un jour où il alloit. Le père le luy dist. A qui le garson dist alors : « Mon père, vous estes désormais » vieil, et pouvez supporter mal aisément » la peine; pourquoy ne me menez-vous



» une fois à Florence ? à fin que en me fai-
» sant congnoistre les amys et dévotz de
» nostre Seigneur et les vostres, je (qui suis
» jeune et supporteray mieux la peine que
» vous) puisse après aller à Florence pour
» noz nécessitez, et vous demourerez ce pen-
» dant icy. » Le bon homme, voyant que le garson estoit desjà grand, et le pensant si habitué au service de Dieu, que les vanitez du monde le pourroient mal aysément tirer à elles, dist en soy-mesmes : Cestuy-cy dit très-bien. Parquoy voulant aller à Florence, il le mena avecques soy. Quand il fut là, et qu'il vit les palays, les maisons, les églises, et toutes les autres choses dont on voit la ville toute pleine, il commença à s'en esmerveiller fort, comme celuy qui n'en avoit jamais veu, au moins qu'il en eust souvenance. Et demandoit de plusieurs choses à son père, que c'estoit, et comment on les nommoit. Le père le luy disoit. Et quand il l'avoit ouy dire il demouroit content, puis s'enquéroit d'une autre chose : tant qu'en demandant ainsi le filz d'un costé, et luy respondant le père de l'autre, ilz rencontrèrent par fortune une troupe de belles jeunes Dames, et bien en ordre, qui venoient d'unes nopces. Lesquelles tout aussi tost que le garson les veit, demanda à son père quelle chose c'estoit. A qui le père dist : — « Mon
» fils, baisse les yeux en terre, et ne les re-
» garde point : car c'est une mauvaise
» chose. » Le garson dist alors : — « Mais



» comment s'appellent-elles ? » Le père, pour non réveiller en l'apétit concupiscible du jeune garson aucun inclinable désir moins que utile, ne les voulut nommer par leur propre nom, c'est à sçavoir, femmes; mais luy dist : — « Elles se nomment oyes. » O chose esmerveillable à ouïr, que cestuy-cy qui n'en avoit jamais veu, ne se souciant des palais, ne du beuf, ne du cheval, ne de l'asne, ne d'argent, ne d'aucune autre chose qu'il eust veue, dist soudainement : — « Mon » père, je vous prie, faictes tant que j'aye » une de ces oyes. » A qui le père dist : — « O Jésus, mon filz, taiz-toy, c'est une mau» vaise chose. » Et le garson en demandant luy dist : — « Comment, mon père, les » mauvaises choses sont-elles ainsi faictes ? » — Oui, » dist le père. Et le garson respondit : — « Je ne sçay que vous voulez dire, ne » pourquoy ces choses-cy sont mauvaises : » car quant à moy il ne me semble point » avoir encores veu chose si belle ne si plai» sante, comme elles, qui sont beaucoup » plus belles que les anges painctz que » vous m'avez plusieurs fois monstrez. Hé, » mon père, je vous supplie, si vous m'ay» mez, faictes que nous menions là hault » une de ces oyes, et je luy donneray à pais» tre. — Je ne le vueil pas, » dist le père, « tu ne sçais point par où elles se paissent. » Et lors il congneut incontinent que la nature avoit plus de force que son sens, et se repentit de l'avoir mené à Florence.

Mais ayant jusques icy assez dit de la présente nouvelle, je suis content d'en demourer là, et vueil retourner à ceux à qui je l'ay racomptée. Aucuns doncques de ceux qui me reprennent, disent que je fay mal, (mes jeunes Dames) de me parforcer à vous complaire, et que vous me plaisez trop, ce que je confesse devant tout le monde : j'enten que vous me plaisez grandement, et que je me parforce de vous complaire entièrement. Et leur demande s'ilz s'esbahissent de cecy, considérant, je ne dy pas que j'aye congneu les baisers amoureux, les plaisans embrassemens, et les délectables fruitions, qu'on prent souvent de vous autres, mes doulces Dames; mais seulement d'avoir veu, et voy continuellement voz louables conditions, la désirable beauté, l'aornée gentilesse, et oultre ce vostre honnesteté féminine : puis qu'à celuy qui avoit esté nourry, eslevé et devenu grand sur une montaigne sauvage et solitaire, dedans le pourpris d'une petite cahuette, sans autre compagnie que de son père, vous fustes, incontinent qu'il vous vit, la seule chose qu'il désira, qu'il demanda, et qu'il voulut seulement suyvre avec affection. Ceux-cy doncques me reprendront-ilz? me mordront-ilz? me dessireront-ilz, si vous me plaisez, ou bien si je me parforce de vous complaire? Moy duquel le corps n'a esté produit du ciel sinon pour vous aymer, et qui dès ma première enfance y ay mis toute



mon entente, sentant la vertu de la lumière de voz yeux, la doulceur de voz parolles melliflues, et la flamme allumée par pitoyables souspirs. Considérant mesmement que vous pleustes avant toute autre chose à un pauvre hermite, garsonneau, sans sentiment, ou plustost à une beste sauvage. Pour certain qui ne vous ayme, et qui ne désire estre aymé de vous, me reprend comme celuy qui ne sent et ne cognoist les plaisirs, ne la vertu de l'affection naturelle; aussi je ne m'en soucie guères.

Quant aux autres qui parlent de mon aage, ilz monstrent bien qu'ilz ne cognoissent point que encor' que le porreau ayt la teste blanche, il a pourtant la queue verte. Ausquelz (laissant à part la gaudisserie) je respondz, que je ne tiendray jamais à honte (tant que la vie me durera) de complaire aux choses, ausquelles Guido Calvacant et Dante Aligieri desjà vieux, et messire Cino de Pistoye plein d'aage, tindrent à honneur, et leur fut chose très-agréable de complaire; et n'estoit que ce seroit sortir hors de la façon de nostre deviser, je allégueroye les hystoires parmy mon dire, et monstreroye qu'elles sont toutes pleines d'hommes anciens et vaillans, lesquelz en leur aage plus meur ont estudié songneusement de complaire aux Dames. Quoy ne sachantz ceux-cy, le voysent chercher, et l'apprennent.

Or de m'en devoir aller demourer en Parnase avec les Muses, je confesse que le

conseil est très-bon : mais nous ne pouvons tousjours demourer avecques elles, ne elles avecques nous; et toutesfois quand il advient que l'homme, partant d'avecques elles, se délecte de voir chose qui leur ressemble, il ne mérite d'en estre blasmé. Or est-il que les Muses sont femmes, et encor' que les femmes ne valent ce que font les Muses, si est-ce qu'en premier aspect elles ont ressemblance d'icelles Muses : tellement que quand les femmes ne me plairoient pour autre raison, elles me devroient plaire pour ceste-là. Oultre ce que les Dames m'ont jadis esté occasion de composer mille vers, où les Muses ne furent jamais occasion de m'en faire faire un seul. Bien est-il vray qu'elles m'aydèrent bien, et m'enseignèrent de les composer, voire et paradventure à escrire ces nouvelles. Et combien que ce soit chose très-basse, si sont-elles néantmoins venues plusieurs fois demourer avecques moy, pour le service paradventure, et en l'honneur de la ressemblance que les femmes ont à elles. Parquoy en tissant ces choses-cy, je ne m'esloigne pas tant (comme plusieurs penseroient paradventure) ne du mont de Parnase, ne des Muses.

Mais que dirons-nous à ceux-là qui ont si grande compassion de ma faim, qu'ilz me conseillent que je pourchasse d'avoir dequoy vivre? Certes je ne sçay, sinon que voulant penser en moy-mesmes qu'elle seroit leur responce si je leur en alloye de-



mander par nécessité, je pense qu'ilz diroient : Va en chercher parmy tes fables. Et je leur fay sçavoir que les poëtes en ont jadis plus trouvé parmy leurs fables, que beaucoup de riches n'ont faict parmy leurs thrésors, et aussi qu'il en y a eu plusieurs autres qui ont faict fleurir leur aage autour de leurs fables, là où au contraire grand nombre d'autres, cherchantz d'avoir plus dequoy vivre qu'il ne leur estoit besoing, se sont ruynez et perduz malheureusement. Que diray-je plus? que ceux-là que je vueil dire me chassent hardiment quand je leur en iray demander, non pas que (la Dieu grace) j'en aye besoing : mais quand encor la nécessité surviendroit, je sçay (suyvant l'Apostre) abonder et endurer nécessité; et par ainsi que personne ne se soucye de moy, plus que je m'en soucie.

Quant à ceux qui disent que ces choses n'ont pas esté ainsi comme je les dy, certes je auroye grand plaisir qu'ilz apportassent les originaulx. S'ilz se trouvoient discordâns de ce que j'escry, je diroye qu'ilz auroient juste occasion de me reprendre, et moy-mesmes me parforceroye de m'amender : mais jusques à ce qu'ilz me facent apparoir d'autres choses que de parolles, je les laisseray avec leur opinion et suyvray la mienne, disant d'eux ce qu'ilz disent de moy.

Or m'estant advis que pour ceste foys je leur ay assez respondu, je dy, très-gentilles

Dames, que à l'ayde de Dieu et de la vostre, en laquelle j'espère, je tireray plus oultre, armé de bonne patience, tournant le doz à ce vent et le laissant soufler, par ce que je ne voy point qu'il sceust advenir de moy autre chose que ce qu'il advient de la poussière menue, quand un tourbillon de vent la soufle : car ou il ne la faict mouvoir de dessus terre, ou s'il l'eslève il la porte en hault, et plusieurs fois la laisse sur la teste des hommes, sur la couronne des Roys et des Empereurs, et quelque fois sur les haultz palais, et sur les plus haultes cimes des tours : desquelles si par fortune elle tombe, elle ne peut descendre plus bas que le lieu d'où elle est partie. Et par ainsi si je me délibéray jamais de vous complaire de toute ma puissance en aucune chose, certes je me disposeray maintenant plus que jamais : par ce que je cognoy bien qu'il n'y aura personne qui puisse dire avecques raison, sinon que les autres et moy qui vous aymons, faisons ce que nature a commandé : pour résister aux lois de laquelle il fauldroit trop grandes forces : lesquelles on a veu employer plusieurs fois, non seulement en vain, mais avecques le très-grand dommage de celuy qui s'en travailloit. Lesquelles forces je confesse n'avoir point, et si ne désire de les avoir en cest endroit; ou si je les avoye, je les presteroye plus tost à un autre, que de les mettre en œuvre pour moy; parquoy je conseille à ceux qui me



veulent ainsi picquer et blasmer, qu'ilz se taisent. Et s'ilz ne se peuvent eschauffer à aymer, qu'ilz vivent en leur morfondure, et demourans en leurs délices, ou plus tost appétitz corrompuz, qu'ilz me laissent demourer à mon appétit ce peu de temps que j'ay à vivre.

Mais il est temps, mes belles Dames, de retourner d'où nous sommes partiz, et de suyvre l'ordre commencé : car nous avons assez extravagué.

Le soleil avoit desjà chassé toutes les estoilles du ciel et l'ombrage humide de la nuict de dessus la terre, quand Philostrate, Roy, s'estant levé, fit pareillement lever toute sa compagnie. Puis, estant venuz au beau jardin, commencèrent à passer le temps, et disnèrent (l'heure du disner venue) au lieu qu'ilz avoyent soupé le soir précédent. Et après que le soleil fut au plus hault qu'il peut estre et qu'ilz se furent levez de dormir, ilz se seirent à la manière accoustumée auprès de la belle fontaine. Et lors le Roy commanda à ma Dame Fiammette qu'elle donnast commencement aux nouvelles. Laquelle, sans plus attendre qu'on le luy dist, commença à parler gracieusement ainsi :









TANCREDY,

Prince de Salerne, fit tuer l'amy de sa fille, et luy envoya le cœur en une couppe d'or : laquelle y mit après de l'eau empoisonnée qu'elle beut, et mourut ainsi.

NOUVELLE PREMIÈRE

Par laquelle est dénotée la force d'amour, et reprise la cruauté de ceux qui le pensent faire cesser par battre ou tuer l'un des amans.





NOSTRE Roy (mes nobles Dames) nous a aujourd'huy donné un subject fort fascheux et ennuyeux pour deviser : mesmes si nous considérons que là où nous sommes venuz pour nous resjouyr, il nous faut

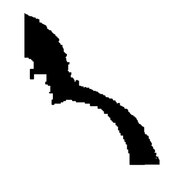
racompter les larmes d'autruy : lesquelles ne se peuvent dire sans ce que celuy mesme qui les dit, et qui les oyt, n'en aye compassion : mais il l'a fait paradventure pour modérer aucunement le plaisir que nous avons eu ces jours passez. Au fort, quoy que ce soit qui l'ait meu à cecy, puis qu'il ne m'est loysible de changer, ou contrevenir à son plaisir, je racompteray un accident pitoyable, ou plus tost malheureux et digne de noz larmes.

Tancredy, Prince de Salerne, eust esté seigneur fort humain et de bénigne nature, si en sa vieillesse il n'eust souillé ses mains en son propre sang. Or est-il que ce Prince n'eut en tout le temps de sa vie que une seule fille : encor plus heureux auroit-il esté, s'il ne l'eust point eue : laquelle fut autant chèrement aymée de luy que fille fut oncques de père ; et pour ceste grande amytié, il ne la pouvoit laisser aller d'avec soy, et ne la marioit aucunement, jaçoit ce qu'elle eust passé de plusieurs ans l'aage de devoir estre mariée. Toutesfois à la fin il la donna au filz du Duc de Capoue : avec lequel elle ne fut guères de temps,

qu'elle ne demourast vefve, et s'en retourna en la maison de son père.

Ceste Dame estoit belle de corps et de visaige, autant que fut jamais femme, jeune, disposte, et de bon entendement : plus paradventure qu'il n'estoit requis à une femme. Et demourant ainsi avecq' ce père qui tant l'aymoit, elle vivant comme grande Dame en grandes délices, et voyant que pour l'amour qu'il luy portoit il ne se soucyoit guères de la remarier, aussi ne luy semblant estre honneste de l'en requérir, pensa en soy-mesmes d'avoir secrettement (s'il estoit possible) un honneste et sage amy par amours. Au moyen dequoy voyant fréquenter en la court de son père plusieurs gentilz hommes et autres (comme on voit communément ès cours des princes) et ayant considéré le maintien et la grace de beaucoup, il y eut un jeune homme (entre les autres) serviteur de son père (qui se nommoit Guyschart, homme d'assez basse condition, mais plus noble par vertu et conditions louables, que nul des autres) qui luy pleut grandement : et le voyant souventesfois, s'embrasa désespérément de luy, louant à toute heure plus ses façons de faire que

de nul autre. Le jeune homme, qui n'estoit pas peu advisé, s'en estant apperceu, l'avoit tellement mise en son entendement, qu'il ne pensoit à autre chose que à l'aymer. S'aymans doncques l'un l'autre secrettement en ceste manière, et ne désirant la Dame autre chose que de se pouvoir trouver seule avecques luy (toutesfois qu'elle ne se vouloit fier de ceste amytié en aucune personne), elle pensa en soy-mesmes une nouvelle cautelle pour luy en faire entendre le moyen : qui fut que elle escrivit unes lettres, et par icelles luy faisoit entendre ce qu'il avoit à faire le jour ensuyvant, pour se trouver ensemble; puis l'ayant mise en un tuyau de canne, le donna en se jouant à Guyschart, et luy dist : « Tu en feras ce soir » un soufflet à ta servante, avec lequel » elle pourra allumer le feu. » Guyschart le print, en pensant bien à soy-mesmes que ceste-cy ne luy avoit donné, et dit ce propos-là sans quelque occasion : parquoy il s'en retourna avecques ladicte canne en sa maison, où regardant icelle canne il la trouva fendue : il l'ouvrit, et trouva dedans la lettre qu'elle avoit escripte, et l'ayant leue, et bien



comprins ce qu'il avoit à faire, il fut le plus content homme du monde, et commença à donner ordre pour se trouver avec la Dame par le moyen qu'elle luy avoit enseigné.

Il y avoit en un des coings du palais du Prince, une cave faicte long temps au paravant dedans la montaigne : laquelle cave prenoit son jour par un souspiral faict par force dedans ladicte montaigne, lequel, par ce que la cave n'estoit plus fréquentée de personne, estoit quasi bouché de buyssons et d'espines qui estoyent creus autour; et en ceste cave pouvoit-lon descendre par un secret degré, qui respondoit en une des chambres basses du palais que la Dame tenoit : combien qu'elle fust fermée d'un très-fort huys; et estoit ce degré, si hors de la mémoire d'un chascun (parce que dès long temps au paravant lon n'y estoit descendu) que quasi personne ne se souvenoit qu'il y fust. Mais amour (aux yeux duquel rien n'est si caché qu'il ne vienne à lumière) l'avoit remis en la mémoire de la Dame amoureuse : laquelle, à fin que aucun ne s'aperceust de cecy, se travailla plusieurs jours en son esprit d'ouvrir cest

huys avant qu'elle peust y parvenir; puis quand elle en eut trouvé la manière, et qu'elle fut descendue toute seule en la cave, et veu le souspiral, elle fit sçavoir à Guyschart qu'il se parforceast de descendre par là : luy ayant fait entendre la haulteur qu'il y pouvoit avoir jusques en terre. Pour laquelle chose exécuter, Guyschart appresta une corde avec certains neuz pour pouvoir descendre et monter par icelle; et s'estant vestu d'un cuyr pour se garder des espines, s'en alla la nuict ensuyvant audict souspiral, sans le sceu de personne; et après avoir très-bien attaché l'un des boutz de la corde à un tronson d'arbre qui estoit creu à la bouche du souspiral, il descendit en la cave par le moyen de ladicte corde, et là attendit la Dame. Laquelle, le jour ensuyvant, faisant semblant de vouloir dormir après disner, envoya ses damoyselles hors de la chambre et se y enferma toute seule; puis ouvrit l'huys, et descendit en la cave : où, quand elle eut trouvé Guyschart, ilz se firent l'un à l'autre merveilleuse chère; puis montèrent ensemble en sa chambre, où ilz demourèrent la plus grande partie de ce jour avecq' très-grand contentement. Et

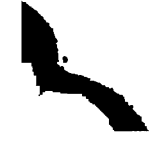


ayans donné bon ordre, pour l'advenir, à la conduicte de leur amitié, à fin qu'elle fust secrette, Guyschart s'en retourna en la cave, et la Dame ferma l'huys, et s'en vint dehors vers ses damoyselles; puis après, la nuict ensuyvant, Guyschart monta par sa corde par où il estoit descendu, et sortit du souspiral et s'en retourna à la maison. Et ainsi ayant apprins ce chemin, il y retourna par plusieurs fois après par succession de temps.

Mais fortune, envieuse d'un si long et grand plaisir, renversa en triste pleur, avecq' douloureux accident, la joye des deux amantz. Le Prince avoit de coustume de venir aucunesfois tout seul en la chambre de sa fille, et y demourer et deviser quelque espace de temps avecq' elle, et après s'en aller. Lequel un jour après disner, lors que la Dame (qui se nommoit Sigismonde) estoit en un sien jardin avec toutes ses damoyselles, descendit là bas, et s'en entra en la chambre sans estre ne ouy ne veu de personne. Mais ne voulant oster sa fille de son plaisir, et trouvant les fenestres de sa chambre fermées et les rideaux du lict abbatuz, se sieit sur un carreau au pied

d'iceluy; et appuyant la teste contre le lict, et le rideau tiré sur luy, comme s'il se fust caché expressément, s'endormit là. Et dormant ainsi le Prince, la Dame qui par male fortune avoit ce jour faict venir Guyschart, laissa ses damoyselles au jardin; et s'en entra tout bellement en sa chambre, ayant fermé laquelle sans s'appercevoir qu'il y eust personne, elle ouvrit l'huys à Guyschart qui l'attendoit; puis se mettans sur le lict comme ilz avoyent de coustume, et folyans et passans le temps ensemble, advint que le Prince s'esveilla, et ouyt et vit ce que Guyschart et sa fille faisoyent. Dequoy estant dolent oultre mesure, il voulut de prime face s'escrier; mais il avisa pour le meilleur de se taire, et demourer caché, s'il pouvoit : à fin de pouvoir faire plus secrettement, et avec moins de honte pour soy, ce que desjà luy estoit tombé en l'entendement de devoir faire.

Les deux amantz demourèrent par longue espace de temps ensemble, comme ilz avoient de coustume, sans s'appercevoir du Prince; et quand bon leur sembla, descenduz qu'ilz furent de dessus le lict, Guyschart s'en retourna en la cave, et elle sortit de la chambre. De



laquelle le Prince (encor' qu'il fust vieil) se coula au jardin par une fenestre d'icelle chambre, et sans estre veu de personne s'en retourna (dolent jusques au mourir) en sa chambre. Et la nuict ensuivant, sur l'heure du premier somme, il feit prendre, par bon ordre qu'il donna, Guyschart qui sortoit du souspiral, vestu et empesché de son habillement de cuyr; et fut mené secrettement au Prince. Lequel, aussi tost qu'il le veid, luy dist, quasi la larme à l'œil : « Guyschart, ma » bénignité dont j'ay tousjours usé en- » vers toy, n'avoit point mérité l'outrage » et la honte que tu m'as fait, en mes » propres choses, comme aujourd'huy » j'ay veu de mes yeux. » Auquel Guyschart ne respondit autre chose, sinon : — « Amour a trop plus de puissance que » vous ne moy n'avons. » Lors le Prince commanda qu'il fust gardé secrettement en une chambre de léans, et ainsi fut faict. Et quand le jour ensuyvant fut venu, ne sçachant encor' Sigismonde aucune chose de tout cecy, le Prince, ayant pensé en soy-mesmes plusieurs et diverses choses, s'en alla après disner comme il avoit de coustume en la chambre de sa fille, où il la feit ap-

peller, et s'enferma avec elle; puis en plorant commença à dire :

« Sigismonde, m'estant avis que je
» congnoissoye ta vertu et ton hon-
» nesteté, à peine me fust-il jamais
» tombé en l'entendement, qui me l'eust
» dit (si je ne l'eusse veu de mes propres
» yeux) que tu eusses, non pas fait, mais
» ne seulement pensé, de t'abandonner
» à quelque homme s'il n'eust esté ton
» mary : dequoy je seray dolent en me
» souvenant de cecy, tant que ce peu de
» remanant de vie que ma vieillesse me
» réserve durera en moy. Or eust Dieu
» voulu (puis que tu te devois conduire
» à telle déshonnesteté) que tu eusses
» prins homme sortable à ta noblesse :
» mais entre tant qui fréquentent en ma
» court, tu as choisy ce jeune homme
» Guyschard : qui est de très-basse con-
» dition, et eslevé (quasi comme pour
» l'honneur de Dieu) dès son jeune aage
» jusques à présent en nostre court :
» dont tu m'as mis en un merveilleux
» travail d'esprit, ne sçachant quel party
» je doy prendre de toy. Car quant à
» luy (lequel j'ay faict prendre ceste
» nuict en sortant du souspiral, et le
» tiens prisonnier), j'ay desjà conclu ce



» que j'en doy faire : mais de toy, Dieu » le sçait : car je ne sçay que faire. » D'une part me tire l'amour que je t'ay » tousjours plus portée que jamais père » porta à fille : et de l'autre me tire une » très-juste indignation prise par ta » grande folye. L'un veut que je te par- » donne : et l'autre que contre mon na- » turel je devienne cruel envers toy. » Toutesfois, premier que d'en faire » aucune résolution, je désire d'ouyr ce » que tu dois dire à cecy. »

Et ces parolles dictes, il baissa le visage, plorant aussi fort, comme feroit un enfant qu'on auroit bien fessé. Sigismonde, oyant son père, et congnoissant que non seulement son amour secrette estoit descouverte, mais aussi que Guyschart estoit prisonnier, elle sentit une douleur inestimable, ce qu'elle cuyda plusieurs fois monstrer avec criz et larmes, comme font la pluspart des femmes; mais le grand cueur qu'elle avoit, vainquit ceste basseur, et asseura son visage avec une merveilleuse force : délibérant en soy-mesmes, avant que de faire aucunes prières pour soy, de ne vouloir plus demourer en vie : voyant aussi bien que son Guyschart estoit desjà

mort. Parquoy, non comme femme dolente, ou reprinse de quelque faute, mais comme ne se souciant de rien, avec un visage sec et ouvert, et point troublé, elle dist à son père :

« Mon père, je ne suis délibérée de » vous nyer aucune chose, ne aussi de » vous prier d'aucune : parce que l'un » ne me vaudroit rien, et je ne vueil pas » que l'autre me vaille : et outre ce je » ne prétend en aucune manière rendre » bénévole vostre clémence et amour » envers moy : mais confessant la vérité, » je vueil premièrement deffendre mon » honneur avecq' vrayes raisons, et puis » suyvre vertueusement par effect la » grandeur de mon courage. Il est vray » que j'ay aymé et ayme Guischard : et » l'aymeray tant que je vivray, qui sera » peu : encor' si on s'ayme après la mort, » je ne me tiendray de l'aymer. Mais à » cecy ne m'a tant induict ma fragilité » féminine, comme ont faict le peu de » soing que vous avez eu de me remarier » et la vertu de Guischard. Il vous de» voit (mon père) estre tout notoire, que » vous estant de chair, aviez engendré » une fille de chair, et non de pierre ou » de fer : et aussi vous devoit et doit

» souvenir (ores que vous soyez mainte-
» nant vieil) quelles sont et avec combien
» de force viennent les loix de jeunesse;
» et encor' que vous vous soyez (durant
» la force de vostre aage) exercité aux
» armes, si ne deviez-vous pourtant
» moins congnoistre, combien de puis-
» sance ont les oysivetez et délices non
» seulement ès jeunes, mais aussi ès
» vieux. Je suis doncques de chair comme
» engendrée de vous : et ay si peu vescu,
» que je suis encores jeune et pleine par
» l'une et l'autre raison de concupiscible
» désir : à quoy la congnoissance que
» j'ay eue (pour avoir esté mariée) du
» plaisir que c'est de donner accomplis-
» sement à un tel désir, y a ajousté de
» merveilleuses forces, auxquelles ne
» m'estant possible résister que je n'aye
» suivy ce à quoy elles me tiroient, je
» devins amoureuse comme jeune, et
» femme que je suis : et certainement
» j'employay toute ma vertu autant qu'il
» me fut possible, pour ne vouloir faire
» honte ne à vous ne à moy, en ce à
» quoy péché naturel me tiroit. A
» laquelle chose amour pitoyable et for-
» tune bénigne m'avoient trouvé et
» monstré une voye assez secrette, par



» laquelle, sans que personne le sceust,
» je parvenoye à mes désirs. Et cecy
» (qui que le vous ayt monstré, ou
» comme que vous l'ayez sceu) je ne le
» vueil nyer; mais je n'ay point prins
» Guischart par accident, comme plu-
» sieurs femmes font : ains avec un con-
» seil délibéré, et un penser avisé, le
» choisy par sur tout autre, et l'intro-
» duisy à moy : jouissant avecques nostre
» sage persévérance longuement de mon
» désir. Dont il semble (outre ce que je
» n'ay péché sinon par amour) que pour
» suyvre plus la vulgaire opinion que
» la vérité, vous m'en vueillez reprendre
» plus amèrement, disant que quasi vous
» n'auriez occasion de vous en cour-
» rousser, si j'eusse choisy en cecy un
» gentilhomme. En quoy vous ne vous
» appercevez point que vous reprenez
» non pas ma faute, mais celle de for-
» tune : laquelle eslève assez souvent les
» indignes, laissant à bas ceux qui sont
» très-dignes. Mais ne parlons mainte-
» nant de cecy et regardez aucunement
» au commencement des choses. Pre-
» mièrement vous verrez que d'une
» masse de chair, nous avons tous receu
» chair, et que un mesme créateur a

» créé toutes les ames avec force et puis-
» sances esgalles, et avec esgalle vertu :
» laquelle fut la première qui fit distin-
» ction de nous tous, qui sommes nez et
» naissons esgaux ; et ceux qui eurent
» d'elle la plus grand part et en firent
» les œuvres, furent appellez nobles,
» demourant le reste non noble : et
» combien que contraire usance ayt
» caché depuys ceste loy, si n'est-elle
» pourtant ostée ne chassée de la nature
» ne des bonnes meurs ; et par ainsi
» celuy qui par vertu faict toutes ses
» opérations, se monstre appertement
» noble, et celuy qui l'appelle autrement,
» commet faute, non pas celuy qui est
» appellé. Regardez doncques tous voz
» gentilzhommes, et examinez bien leur
» vertu, leurs conditions et façons de
» faire : d'autre part, regardez celles de
» Guyschart : lors, si vous voulez juger
» sans affection, vous direz qu'il est
» très-noble, et que tous voz gentilz-
» hommes sont vilains au respect de luy,
» des vertuz et de la valeur duquel je
» n'ay creu au jugement d'aucune autre
» personne qu'à celuy de vos parolles, et
» de mes yeux. Qui jamais les loua tant
» comme vous les louez en toutes les

» choses louables, qu'un honneste homme
» doit estre loué ? Et certainement ce
» n'estoit à tort : car si mes yeux ne
» m'ont trompée, vous ne luy donnastes
» oncques louange, que je n'en aye plus
» congneu en luy, que voz parolles ne
» le pouvoient exprimer. Toutesfoys, si
» j'avoye receu en cecy aucune trom-
» perie, ce seroit de vous de qui j'auroye
» esté trompée. Voudriez-vous doncques
» dire que je me soye mise avec un
» homme de basse condition ? certes
» vous ne diriez pas bien. Mais paraven-
» ture si vous disiez avec un pauvre, il
» se pourroit confesser ; vray est que ce
» seroit avec vostre honte, qui n'avez
» daigné colloquer en grand estat un
» honneste homme vostre serviteur.
» Toutesfoys la pauvreté ne prive aucun
» de noblesse, mais si fait bien de ri-
» chesse. Plusieurs Roys et grands
» Princes furent jadis pauvres, là où
» beaucoup de ceux qui labourent la
» terre et gardent les brebis, ont par le
» passé esté riches, comme il en est
» encores. Et quand au dernier doute
» qui vous tormente, c'est à sçavoir, que
» vous devez faire de moy : chassez-le
» hardiment de vostre entendement, et

» si vous avez délibéré en l'extrémité de
» vostre vieillesse, d'user de ce qu'en
» vostre jeunesse vous ne fistes oncques,
» j'entend de devenir cruel, usez contre
» moy de vostre cruauté : pour laquelle
» éviter, je n'ay délibéré de vous faire
» aucune prière : comme celle qui est la
» première occasion de ce péché, si
» péché se doit nommer. Vous asseu-
» rant, que si vous ne faites de moy,
» ce que vous avez faict ou ferez de
» Guyschart, mes propres mains le fe-
» ront. Parquoy allez respandre vos lar-
» mes avecques les femmes, et si vous
» voulez devenir cruel, faites mourir
» luy et moy d'un mesme coup, au
» moins s'il vous semble que nous
» l'ayons mérité. »

Le Prince congneut le grand cœur de sa fille : mais il ne creut pourtant qu'elle fust délibérée de faire ce à quoy tendoient ses parolles, et comme elle disoit vouloir faire. Parquoy partant d'avec elle et en volonté de ne vouloir user envers elle d'aucune cruauté, il pensa qu'avec le dommage d'autruy il refroydiroit son ardente amytié. Et commanda à deux de ses gens (qui avoient Guyschart en garde) que sans aucun bruit,

ilz l'estranglassent la nuict ensuyvant, puys, luy ayans tiré le cueur hors du corps, le luy apportassent : lesquelz firent comme il leur fut commandé. Et le lendemain le Prince se fit apporter une belle et grande couppe d'or : dedans laquelle il mit le cueur de Guyschart, qu'il envoya, par un sien serviteur familier, à sa fille, et luy commanda qu'il luy dist, le luy présentant, ces parolles : « Ton père
» t'envoye ce présent, pour te consoler
» de la chose que plus tu aymes :
» comme tu l'as consolé de ce que plus
» aymoit. »

Or Sigismonde, non desmeue de sa cruelle délibération, s'estoit fait apporter (après le partement de son père) des herbes et racines venimeuses, qu'elle distilla, et en fit de l'eau, pour la boire soudainement, si ce dont elle doutoit avenoit. Et quand le serviteur du Prince fut venu à elle, et qu'il eut fait le présent, et dit les parolles qu'il avoit charge de dire, elle print la couppe, et avec un visage asseuré, et icelle descouverte, tout aussi tost qu'elle vit le cueur et entendit les parolles, se tint pour toute certaine, que c'estoit le cueur de Guyschart. Parquoy, le visage levé vers le serviteur, elle luy

dist : « Il n'appartenoit certes à un tel » cueur qu'est cestuy-cy une sépulture » moins digne que d'or : en quoy mon » père a usé très-sagement. » Puis l'approchant de sa bouche, et le baisant, dist : « J'ay en toutes choses et jusques » à ceste extrémité de ma vie, trouvé » tousjours l'amitié de mon père très-» grande envers moy : mais je la con-» gnoy maintenant plus grande que ja-» mais ; et par ainsi tu luy rendras de ma » part les dernières graces, lesquelles je » luy doy jamais rendre d'un si grand » présent. » Et après ces parolles, estant retournée sur la couppe, laquelle elle tenoit estroitement, regardant le cueur, dist ainsi :

« O doulx recueil de tous mes plai-» sirs, maudicte soit la cruaulté de celuy » qui est cause que je te voy maintenant » avecques les yeux du front ! Il me suf-» fisoit assez de te voir à toute heure » avec ceux de l'entendement. Tu as » achevé ton cours, et tel que la fortune » te l'a voulu donner : tu t'es despesché, » et es venu à la fin où chacun court : » tu as laissé les misères et travaux de » ce monde : et as eu, de ton ennemy » mesmes, telle sépulture que ta valeur

» a mérité. Il ne te falloit plus autre
» chose, pour avoir obsèques accomplies,
» sinon les larmes de celle que tu aymois
» tant, pendant que tu estois en vie.
» Pour avoir lesquelles, nostre Seigneur
» mit en l'entendement de mon impi-
» toyable père de t'envoyer à moy : et
» certes je te les donneray : combien
» que j'eusse délibéré de mourir les
» yeux secz, sans verser aucunes larmes,
» avec un visage asseuré et non espou-
» vanté d'aucune chose ; et quand je les
» t'auray données, je feray que mon
» ame, que tu gardas jadis tant chère-
» ment, se joindra par ton moyen avec
» la tienne. Mais aussi avec quelle com-
» pagnie pourrois-je aller plus contente
» ou mieux seure ès lieux non con-
» gneuz, qu'avec elle ? Certes je suis
» asseurée qu'elle est encor' icy de-
» dans : qui regarde le lieu de ses plai-
» sirs et des miens, m'asseurant (comme
» celle qui suis certaine qu'elle m'ayme
» encores) qu'elle attend la mienne :
» de laquelle est aussi grandement ay-
» mée. »

Et cecy dit, commença à verser (tout ainsi que si elle eust eu une fontaine d'eau en sa teste) tant de larmes, que ce



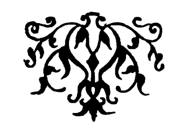
fut chose merveilleuse à voir : baisant par infinies foys le cueur mort. Ses Damoyselles, qui estoient autour d'elle, n'entendoient point quel cueur c'estoit, ne que vouloient dire ces parolles : mais vaincues de compassion, ploroient toutes, luy demandant piteusement, mais en vain, l'occasion de son plorer, et se parforçoient comme mieux elles pouvoient et sçavoient de la conforter. Laquelle, après avoir tant ploré qu'il luy sembla assez, leva la teste ; et ayant essuyé ses yeux, dist : « O cueur aymé, tout mon de-
» voir est achevé envers toy : ne me
» restant plus à faire autre chose, sinon
» de venir avec mon ame faire compa-
» gnie à la tienne. » Et cecy dit, elle fit apporter la fiolle où estoit l'eau qu'elle avoit faict le jour de devant, et la versa en la couppe où estoit le cueur lavé de plusieurs de ses larmes : ayant laquelle mise en sa bouche, sans aucune crainte, elle la beut toute ; et quand elle l'eut beue, elle monta sus son lict, avec la couppe en la main, rengeant le plus honnestement qu'elle sceut son corps sur iceluy ; puis approcha de son cueur celuy de son amy mort. Ses Damoyselles, ayant veu et entendu cecy (encor' qu'elles

ne sceussent quelle eau estoit celle qu'elle avoit beue), avoient envoyé dire tout cecy au Prince : lequel, craignant ce qui survint, descendit incontinent en la chambre de sa fille, où il arriva à la mesme heure qu'elle se jetta sur son lict, et trop tard venu à son secours, avecques douces parolles commença (la voyant aux termes où elle estoit) à plorer amèrement. Auquel la fille dist : — « Mon père, gar- » dez ces larmes à moins désirée fortune » que ceste-cy, et ne les me donnez : car » je ne les désire point. Qui jamais vit » homme, sinon vous, plorer de ce qu'il » a voulu faire ? Mais toutesfoys, s'il y a » encores en vous tant soit peu de ceste » amour que vous m'avez tant portée : » accordez-moy, pour le dernier don que » je désire de vous, que puis qu'il ne » vous a esté aggréable que je vesquisse » secrettement et à cachettes avec Guy- » schart, au moins que mon corps et le » sien, quelque part que vous l'ayez » fait jetter, soyent enterrez publicque- » ment ensemble. » L'angoisse du plourer ne permit que le Prince luy respondist aucune parolle. Et lors la Dame se sentant tirer à la fin, estraignant et serrant fort le cueur mort à son estomach,



dist : — « Demourez avec nostre Sei-
» gneur : car je m'en voy. » Et ayant les yeux cloz, et perdu tout son sentiment, se partit de ceste dolente vie.

Et ainsi eut l'amour de Guyschart et Sigismonde doloreuse fin, comme vous l'avez ouye. Lesquelz le Prince, après avoir fort ploré, et s'estant repenty trop tard de sa cruauté, fit enterrer tous deux honorablement, en un mesme sépulchre, non sans grand deuil de tous les Salernitains.





FRÈRE ALBERT

feit acroire à une femme Vénicienne, que l'ange Gabriel estoit amoureux d'elle, et y coucha par plusieurs fois, en guise dudict Ange. Puis, par crainte des parens de la femme, se jetta par une fenestre, et se cacha en la maison d'un pauvre homme, lequel le mena le jour ensuyvant en guyse d'un homme sauvage, en la place sainct Marc, là où estant recongneu de ceux de son ordre il fut mis en prison.

NOUVELLE II

Reprenant la mauvaistié d'aucuns hipocrites, et la sotise des imprudentes femmes.





LA nouvelle racomptée par ma Dame Fiammette, avoit fait venir plusieurs foys la larme à l'œil à ses compagnes. Mais quand elle fut achevée, le Roy dist avec un visage sé-

vère : « Je penseroye avoir donné bien peu de chose ne donnant que ma vie, si j'avoye receu seulement la moytié d'un tel plaisir que Sigismonde eut avecques Guischart; et ne se doit aucune de vous esmerveiller de cecy : comme ainsi soit qu'estant en vie, je sens à toute heure mille mortz : ne pour icelles toutes ne m'est donné une seule petite partie de plaisir. Mais laissant demourer pour le présent mes fortunes en leur estat, je vueil que ma Dame Pampinée, en poursuyvant noz malheureux devis (semblables en partie à mes malheurs), dye la sienne après : laquelle, si elle suyt comme a commencé ma Dame Fiammette, sans point de faute, je commenceray à sentir que quelque rosée tombera sur mon feu. »

Ma Dame Pampinée, voyant que le commandement luy estoit faict, congneut plus par sa propre affection la volonté de ses compagnes, qu'elle ne fit celle du Roy par ces parolles. Parquoy, aymant mieux les récréer aucunement que de contenter le Roy, fors seulement du commandement qu'il luy avoit faict, délibéra de dire une nouvelle pour rire, sans toutesfois sortir du propos, et commença ainsi :

L'on dit en un commun proverbe, que le meschant, prins pour homme de bien, faict prou de maux et si n'en croyt-on rien. Lequel proverbe me

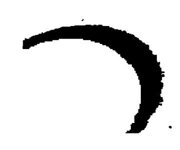
donne ample matière pour parler de ce qui m'a esté proposé, et encores pour faire congnoistre quelle, et combien est grande l'hypocrisie des gens de religion, lesquelz, avec leurs habitz longs et larges, et les visages artificiellement palles, avec leurs parolles humbles et douces à demander le bien d'autruy, et très-hautaines et rebarbatives à reprendre et blasmer ès autres leurs mesmes vices, et aussi à force de monstrer qu'eux par prendre, et les autres par leur donner, vont à salvation : et encores non comme gens qui ayent à pourchasser paradis ainsi que nous, mais quasi comme vrays possesseurs, et seigneurs d'iceluy, donnent à chacun de ceux qui meurent, le lieu le plus ou moins excellent que bon leur semble, selon la quantité des deniers qui leur aura esté laissée par luy, se parforçant à ce moyen de tromper premièrement eux-mesmes, et puis après ceux qui ajoustent foy à leurs parolles, si ainsi ilz croyent. Desquelz s'il m'estoit licite vous en faire congnoistre autant qu'il seroit convenable, je déclareroye bien tost à plusieurs simples gens, ce qu'ilz tiennent caché souz leurs très-grandz habitz. Que pleust à Dieu qu'il leur avinst ainsi à



tous de leurs mensonges, comme il feit à un cordelier, non point jeune novice : mais de ceux qui estoient en la plus grande réputation des meilleures maisons de Venise. Duquel j'ay grand désir vous faire un compte, pour récréer aucunement voz espritz pleins de compassion, à cause de la mort de Sigismonde.

Il y eut doncques (mes prudentes Dames), en la ville d'Imole, un homme de meschante et malheureuse vie, nommé Bertho de la Masse : les vitupérables œuvres duquel, fort bien congneues des Imoloys, le conduysirent à tant qu'il n'y avoit personne à Imole qui voulust croyre de luy, non la mensonge seulement, mais ne aussi la pure vérité mesmes. Parquoy congnoissant que ses meschancetez n'avoient plus là de lieu, il se transporta comme désespéré à Venise, réceptacle de toute ordure et vilennie, et là il pensa de trouver quelque autre manière pour exercer sa meschanceté, et faire ce qu'il n'avoit peu faire ailleurs. Et comme s'il luy fust survenu quelque certain remors de conscience pour les méchancetez par luy commises au temps passé, luy, faignant d'estre sur-

prins d'une très-grande dévotion, et devenu par dessus toute autre personne catholicque, s'en alla rendre cordelier, se nommant frère Albert d'Imole ; et commença de faire en cest habit par semblans une vie austère, et à louer grandement la pénitence et l'abstinence : ne jamais ne mangeoit chair, ny ne beuvoit vin, au moins quand il n'en avoit point qui luy vinst à goust : tellement qu'avant que personne à peine s'en apperceust, il devint d'un larron, ruffien, faussaire et meurtrier qu'il estoit, un grand prescheur : sans qu'il eust pourtant abandonné les vices dessus ditz, quand secrètement il eust peu les mettre à exécution. Et oultre ce, s'estant faict prestre, quand il estoit à l'autel et célébroit la messe, s'il estoit veu de plusieurs, il pleuroit tousjours la passion de nostre Seigneur, comme celuy à qui les larmes coustoient bien peu, quand il vouloit : de sorte qu'en brief temps il sceut, et par les prédications et par ses larmes, apaster les Véniciens de telle sorte qu'on le faisoit exécuteur quasi de tous les testamens qui s'y faisoient : et qui pis est, dépositaire et gardien de l'argent de plusieurs : devenant confesseur et conseilleur, quasi



de la plus grande partie des hommes et des femmes. Et en faisant ainsi, de loup il devint berger, tellement que la renommée de sa saincteté estoit trop plus grande en ces quartiers-là, que ne fut jamais celle de sainct François d'Assise.

Or avint-il, que une jeune Dame quelque peu sotte et nyaise, qui se nommoit ma Dame Lisette de Caquirin, femme d'un riche marchant, qui s'en estoit allé avecques aucunes gallères en Flandres, s'en alla avec quelques autres femmes pour se confesser à ce sainct beau père. Laquelle, estant à ses piedz, comme celle qui estoit Vénicienne (et les Véniciens sont tous présumptueux, glorieux, et légiers comme leurs petites gondolles), dist au beau père partie de ses péchez. A laquelle frère Albert demanda si elle avoit point d'amy par amours. Auquel elle respondit avec un mauvais visage :
— « Comment, monsieur le beau père,
» n'avez-vous point d'yeux en la teste ?
» Mes beautez vous semblent-elles estre
» faictes comme celles des autres ? j'au-
» roye trop d'amoureux, si j'en vouloye :
» mais elles ne sont pour se devoir
» laisser aymer de cestuy-cy, ne de ces-
» tuy-là. Combien en voyez vous de qui

» les beautez soient telles comme les » miennes, qui seroient assez belles pour » le paradis ? » Et outre ce elle dist tant de choses sur ceste sienne beauté, que c'estoit fascherie de l'ouïr. Frère Albert congneut incontinent que ceste Dame avoit un peu le cerveau creux : et faisant son compte que c'estoit un vray gibier pour son oyseau, il en devint soudainement amoureux outre mesure. Mais il remit à l'apprivoiser à un autre temps plus commode : et toutesfoys pour se monstrer celle foys sainct homme, il commença à la vouloir reprendre, et luy dire, que cela estoit vaine gloire, et autres siennes follies. Parquoy la Dame luy dist, qu'il estoit une grande beste, et qu'il ne congnoissoit point quelle différence il y avoit d'une beauté à autre : au moyen dequoy frère Albert (ne la voulant trop courousser) l'en laissa aller avec les autres femmes après que sa confession fut achevée. Et quelques jours après, luy, ayant prins un sien compaignon fidelle, s'en alla en la maison de ma Dame Lisette, là où il se tira si à part en un coing de salle avec elle, qu'il ne pouvoit estre veu de personne; et lors il se jetta à genoux, et luy dist :

« Ma Dame, je vous prie pour l'hon-
» neur de Dieu, que vous me pardon-
» niez ce que je vous dy dimenche
» dernier, quand vous vous confessastes
» à moy : par ce que la nuict ensuyvant
» j'en fu chastié si cruellement, que je
» ne me suis jamais peu lever du lict
» jusques au jourd'huy. » Dist lors ma
Dame la sotte : — « Et qui vous chastia
» ainsi? — Je vous le diray, » dist frère
Albert. « Estant ceste nuict-là en dévo-
» tion comme j'ay tousjours accoustumé
» d'estre, je vy soudainement en ma
» cellule une grande splendeur, et ne
» me sceu jamais si tost retourner pour
» voir que c'estoit, que je vy sur moy un
» très-beau jeune garçon, avec un gros
» baston en la main : lequel me print
» par mon capuchon, et me jetta à ses
» piedz, et me donna tant de coups
» qu'il me froissa tout : auquel je de-
» manday après, pourquoy il m'avoit
» ainsi battu : Pour ce (respondit-il) que
» tu présumas ces jours passez de re-
» prendre les beautez célestes de ma
» Dame Lisette : laquelle j'ayme (après
» Dieu) sur toute chose. Et alors je luy
» demanday : Et qui estes vous? A quoy
» il respondit, qu'il estoit l'ange Gabriel.

» O mon seigneur, dis-je, je vous prie
» que vous me pardonniez. Et alors il
» dist : Et je te pardonne, à la charge
» que tu t'en iras vers elle le plus tost
» qu'il te sera possible, et fay tant qu'elle
» te pardonne : ou s'il ne luy plaist te
» pardonner, je reviendray, et t'en don-
» neray tant, que je te feray malheureux
» tout le temps de ta vie. Ce qu'il me dist
» après cela, je n'ose le dire, si vous ne
» me pardonnez premièrement. » Ma
Dame la coucourde esventée, qui estoit
un peu doulce de sel, se resjouissoit toute
d'ouyr ces parolles, les croyant pour
plus que véritables. Et quelque peu de
temps après elle dist : — « Je vous le di-
» soye bien, frère Albert, que mes beau-
» tez estoient célestes : mais (Dieu me
» soit en ayde) que j'ay regret de vostre
» mal : et à fin qu'il ne vous en soit plus
» faict, je vous pardonne jusques icy, par
» un tel si, que vous me direz ce que
» l'ange vous dist après. » Frère Albert
respondit : — « Ma Dame, puis que vous
» m'avez pardonné, je le vous diray vo-
» lontiers : mais souvienne vous d'une
» chose, c'est que quelque chose que je
» vous die, vous vous gardiez bien de le
» dire à personne qui soit en ce monde,



» si vous ne voulez gaster tout vostre » faict : car vous estes la plus heureuse » femme qui soit au monde. Cest Ange » Gabriel me dist que je vous disse, que » vous estes tant en sa grace, qu'il fust » plusieursfois venu coucher la nuict » avec vous, n'eust esté la craincte de » vous faire peur : maintenant il vous » envoye dire par moy, qu'il vous veut » venir voir une nuict, et demourer » avec vous une espace de temps, et pour » ce qu'il est ange, et que s'il venoit en » celle forme vous ne le pourriez tou- » cher, il dist, que pour vous donner » plaisir il veult venir en forme d'homme : » parquoy il m'a donné charge de sça- » voir de vous, quand il vous plaira » qu'il vienne, et en la forme de qui, et » il n'y faudra, dont vous vous pouvez » réputer la plus heureuse femme qui » vive. » Ma Dame la badaude dist alors, qu'elle estoit bien ayse que l'ange Gabriel l'aymoit : par ce qu'aussi l'aymoit-elle bien ; ne jamais ne le voyoit point en quelque lieu que ce fust, qu'elle n'allumast une chandelle d'un tournois devant luy : et qu'à toute heure qu'il luy plairoit venir, il seroit le bien venu, car il la trouveroit toute seule en sa chambre :

mais ce seroit par telle convenance, qu'il ne la laisseroit point pour la Vierge Marie, par ce qu'on luy avoit dit que il luy portoit grande amytié, et aussi qu'il luy sembloit que par tous les lieux où elle le voyoit, il estoit tousjours à genoux devant elle : se remettant au demeurant à luy de venir en telle forme qu'il voudroit, pourveu qu'elle n'eust point de peur. Alors frère Albert dist : — « Ma Dame, vous parlez très-sagement, » et me laissez faire : car je donneray » bien ordre avecques luy, à tout ce que » vous dictes : mais vous me pouvez faire » une grande grace, et si ne vous coustera » rien : et la grace que je vous de» mande est, qu'il vous plaise seulement » qu'il vienne avec ce mien corps. Et » escoutez quelle grace vous me ferez : » il me tirera l'ame du corps, et la met» tra en paradis, et entrera par un mesme » moyen dedans mon corps : et par ainsi » tout autant qu'il demourera avecques » vous, autant sera mon ame en para» dis. » Alors dist ma Dame Peufile : — « Il me plaist très-bien : à fin qu'au lieu » des bastonnades qu'il vous donna pour » l'amour de moy, vous ayez au moins en » récompense ceste consolation. » Alors

dist frère Albert : — « Vous donnerez » doncques ordre qu'il trouve ceste nuict » la porte de vostre maison de telle sorte » qu'il puisse entrer céans : par ce que, » venant en corps humain comme il » viendra, il n'y pourroit entrer sinon » par l'huys. » La Dame respondit que cela seroit fait. Frère Albert s'en partit d'avec elle, la laissant là, avecques si grande réjouissance, que la chemise ne luy touchoit au cul : luy estant avis que le temps dureroit mil ans avant que l'ange Gabriel vinst à elle.

Frère Albert doncques, considérant qu'il devoit estre celle nuict chevalier, et non ange, commença à se renforcer avecques confitures et autres bonnes choses, à fin qu'il ne fust aisément désarçonné : puis ayant eu licence, s'en alla incontinent qu'il fut nuict avec un sien compagnon en la maison d'une sienne amye, où il avoit autresfois accoustumé prendre sa course quand il alloit courir les jumentz : et de là s'en alla, quand il luy sembla estre temps, transformé, en la maison de la Dame : estant entré en laquelle, il se desguisa en ange, avec des habillemens qu'il avoit porté, et estant monté en haut, entra en la chambre de

la Dame. Laquelle, tout aussi tost qu'elle veit ceste chose ainsi blanche, se agenouilla devant luy : et l'ange luy donna sa bénédiction, et la leva debout : luy faisant signe qu'elle s'en allast dedans le lict : ce qu'elle, désirant d'obéir, feit incontinent, et l'ange ne faillit aussi tost de se coucher auprès.

Frère Albert estoit bel homme, et robuste, et soustenoit très-bien sa personne sur ses jambes : au moyen dequoy se voyant avecques ceste ma Dame Lisette, qui estoit fresche et délicate, luy, faisant autrement le jeu que ne faisoit son mary, vola sur son corps plusieurs fois sans aisles, dont elle se tint merveilleusement pour contente : et si luy dist d'avantage plusieurs choses de la gloire célestielle. Puis, quand le jour s'approcha, ayant donné bon ordre à son retour, il sortit dehors avec son équipage, et s'en retourna vers son compagnon, auquel la bonne vieille du logis avoit faict toute la nuict amoureuse compagnie, à fin qu'il n'eust point de peur s'il eust couché seul.

Ma Dame Lisette, tout aussi tost qu'elle eust disné, ayant prins sa chambrière, s'en alla vers frère Albert, et luy



dist des nouvelles de l'ange Gabriel, et ce qu'elle luy avoit ouy dire de la gloire de la vie éternelle, et comme il estoit faict, ajoustant outre cecy de merveilleuses fables. A laquelle frère Albert dist : — « Ma Dame, je ne sçay comment » vous vous estes trouvée avecques luy : » mais je sçay bien que ceste nuict, » quand il est venu à moy, et que je luy » ai eu faict vostre ambassade, il a em- » porté soudainement mon ame entre » tant de fleurs, et tant de roses, qu'on » n'en veit jamais autant par deçà, et ay » demeuré en un des plus délectables » lieux qui fust jamais jusques à ce ma- » tin : mais de vous dire que devint mon » corps, je vous asseure que je n'en sçay » rien. — Ne vous dy-je pas » (dist la Dame) « que vostre corps a esté toute » nuict entre mes bras avec l'ange Ga- » briel ? et si vous ne m'en voulez croire, » regardez-vous soubz le tetin gauche, » où j'ay donné un tel et si grand baiser » à l'ange, que la marque y paroistra » plusieurs jours. — Je feray doncques » aujourd'huy une chose » (dist lors frère Albert) « que je ne fey long temps a : » car je me despouilleray, pour voir si » ce que vous dictes est vray. » Et après

avoir longuement causé, la Dame s'en retourna à son logis : vers laquelle frère Albert alla depuis plusieurs fois, tousjours en forme d'ange, sans aucun empeschement.

Toutesfois il avint un jour que estant ma Dame Lisette avec une sienne commère devisantz des beautez des femmes, elle, pour mettre en avant la sienne par dessus toute autre, dist, comme celle qui avoit peu de sel en sa caboche : « Si » vous sçaviez à qui ma beauté plaist, » sans point de faute vous ne parleriez » point des autres. » La commère, qui bien la congnoissoit, désirant de sçavoir ce qu'elle vouloit dire, luy dist : — « Ma » commère, il est bien possible que ce » que vous dictes soit vray : mais si on » ne sçait qui est cestuy-là, un autre que » moy le pourra mal aysément croire. » Alors la Dame (qui n'estoit pas des plus fines de ce monde) dist : — « Commère, » il est vray qu'il ne se devroit nommer : » mais celuy que je vueil entendre est » l'ange Gabriel, lequel m'ayme plus » que soy-mesmes comme la plus belle » femme qui soit au monde, ou au » Royaulme de Logres, à ce que il m'a » dit. » La commère eut lors grande



voulonté de rire : toutesfois elle s'en retint pour la faire parler d'avantage, et luy dist : — « En bonne foy (ma com-
» mère), si l'ange Gabriel est celuy que
» vous voulez dire, et il vous ait dit cela,
» il faut bien croire que il soit ainsi.
» Mais je ne croyoie pas que les anges
» fissent telles choses. — Commère » (dist la Dame), « vous errez, en bonne foy il
» le faict mieux que mon mary : et si
» me dist qu'on le faict aussi bien là
» haut que icy bas : mais pource que je
» luy semble plus belle que nulle qui
» soit au ciel, il est amoureux de moy,
» et y vient coucher bien souvent :
» l'entendez-vous maintenant, com-
» mère ? »

Si sembla bien à la commère, quand elle fut partie d'avec ma Dame Lisette, que le temps luy durast mil ans, qu'elle n'estoit en quelque lieu où elle peust rire son saoul de tout cecy; et se trouvant un jour en unes nopces, avec une grosse compagnie de femmes, elle leur compta de bout en bout tout ce beau compte. Ces femmes le dirent à leurs mariz, et à d'autres femmes, et ceux-là à plusieurs autres; et ainsi en moins de deux jours Venise en fut toute abbreuvée. Mais

entre les autres à qui ces nouvelles vindrent aux oreilles, ce fut aux beaux-frères de elle : lesquelz, sans en dire mot à personne, se mirent en l'entendement de trouver cest ange, pour sçavoir s'il sçavoit voler : et de faict ilz y firent le guet plusieurs nuictz.

Advint que de ce beau faict frère Albert en sentit quelque vent : lequel estant une nuict allé voir la Dame pour la reprendre de sa sottise, ne s'estoit à peine despouillé, que les beaux-frères d'elle, qui l'avoient veu entrer, furent à l'huys de sa chambre pour l'ouvrir. Ce que oyant frère Albert, et ayant avisé que c'estoit, il se leva incontinent : et n'ayant autre refuge, ouvrit une fenestre qui respondoit sur le grand canal, et se jetta dedans l'eau. Le fons estoit profond, et luy sçavoit bien nager, parquoy il ne se feit point de mal : et nageant de l'autre part du canal, se meit soudainement en une maison qu'il trouva ouverte : priant un bon homme qui estoit dedans, que pour l'honneur de Dieu il luy sauvast la vie : luy disant mille follies (comme il sçavoit bien dire) pourquoy il estoit arrivé ainsi nud à celle heure. Le bonhomme, meu de pitié, le



meit en son lict, et s'en voulant aller faire ses besongnes, luy dist qu'il demourast là jusques à ce qu'il reviendroit : puis l'ayant enfermé dedans sa maison, s'en alla faire ce qu'il avoit à faire. Les beaux-frères de la Dame, quand ilz furent entrez en la chambre, trouvèrent que l'ange Gabriel, ayant laissé là ses aisles, s'en estoit vollé : dont se voyans ainsi mocquez, dirent mille injures à la Dame, et à la fin la laissèrent toute desconfortée, et s'en retournèrent en leurs maisons, avec les hardes et tout l'équipage de l'ange Gabriel.

Durant ces entrefaictes le jour devint grand, et le bon homme ouyt dire en la place de Realte, comment l'ange Gabriel avoit esté coucher celle nuict avec ma Dame Lisette, et que y ayant esté trouvé par ses beaux-frères, il s'estoit jetté de peur dedans le grand canal : et ne scavoit-lon qu'il estoit devenu : parquoy il va incontinent penser que celuy qui estoit en sa maison, devoit estre cest ange; dont estant retourné vers luy, et l'ayant recogneu après plusieurs parolles, il fit de sorte qu'il se fit aporter cinquante ducatz, si l'autre ne vouloit qu'il le dist aux beaux-frères de la Dame.

Après cecy, désirant frère Albert de sortir de là, le bon homme luy dist : — « Il n'y a point de moyen que vous » puissiez sortir, si ce n'est par un que » je vous diray. Nous faisons aujour- » d'huy une feste, en laquelle chascun » qui veut, peut mener un homme soit » en guise d'ours ou d'homme sauvage, » ou quelque autre chose que ce soit. » Et se fait en la place de sainct Marc » une chasse, laquelle achevée, la feste » est finie, et puis chascun s'en va avec- » ques ce qu'il a mené, où il luy plaist. » Si vous voulez doncques, avant qu'on » puisse espier que vous soyez céans, » que je vous meine en quelqu'une de » ces façons, je vous pourray mener là » où vous vouldrez : autrement je ne » voy point que vous puissiez sortir sans » estre cogneu : car il vous faut en- » tendre, que les beaux-frères d'elle, » pensans que vous estes en quelque » lieu céans, ont mis guet par tout pour » vous empoigner. » Or jaçoit ce qu'il feist bien mal à frère Albert d'aller en ceste guise : toutesfois, pour la peur qu'il avoit des parens de la Dame, il s'y accorda à la fin, et dist à cestuy-cy où il vouloit estre mené, et qu'il estoit con-



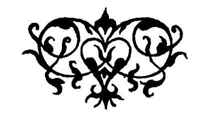
tent qu'il le desguisast comme il le vouldroit. Cestuy-cy le oignit tout de miel, et le couvrit de duvet : puis luy mit une chaine au col, et un masque au visaige, et luy donna un gros baston en une main, et deux grans mastins en l'autre, qu'il avoit amenez de la boucherie. Après, il envoya un homme en Realte pour faire assavoir à son de trompe qui vouldroit voir l'ange Gabriel, qu'il se trouvast en la place de sainct Marc. Et cecy fut une loyaulté Vénicienne. Quoy faict, il sortit peu après de la maison, le faisant marcher devant soy, et s'en allant ainsi, et le tenant par derrière par le bout de la chaine (non sans grand rumeur de plusieurs qui disoyent : Que est cela? que est cela?) il le mena en la place sainct Marc, où se trouva une infinité de peuple, tant de ceux qui le suyvoyent, comme de ceux qui avoyent ouy le cry de Realte qui y estoyent venuz.

Quand cestuy-cy fut arrivé en la place, il vous attacha son homme sauvage à un pillier en lieu hault et eslevé, faisant semblant d'attendre l'heure que la chasse se feroit : auquel les mousches et les taons (pource qu'il estoit oingt de miel) faisoyent très-grand ennuy. Mais quand

cest homme de bien Vénicien vit que la place estoit fort pleine de gens, faignant de vouloir deschainer son homme sauvage, osta le masque à frère Albert, en disant : — « Messieurs, puis que le » sanglier ne vient à la chasse, au moyen » dequoy elle ne se faict point, je vueil » (à fin que vous n'ayez perdu vostre » temps d'estre venuz icy) que vous voyez » l'ange Gabriel, qui descend du ciel en » terre, pour consoler la nuict les Dames » Véniciennes. » Tout aussi tost que le masque fut osté, frère Albert fut incontinent congneu d'un chascun : et le bruit se leva grand : et luy furent dictes par tout le monde qui estoit là, les plus vitupérables parolles, et les plus grandes injures qui furent oncques dictes à meschante personne; et oultre ce l'un luy jettoit une ordure au visage, et l'autre une autre, et le tindrent en ceste sorte un bien grand espace de temps : jusques à ce que les nouvelles en vindrent en son convent. Au moyen dequoy six Religieux vindrent là, qui luy jettèrent un habit sur son dos. Et après l'avoir deschainé, le menèrent, non sans grande rumeur du peuple à leur queue, en leur maison : où l'ayant mis en



prison, lon présume que après luy avoir faict endurer une misérable vie, il mourut. Et ainsi cestuy-cy estant réputé homme de bien, et faisant mal sans qu'on le creust, osa bien se faire l'ange Gabriel. Et de cecy transformé en homme sauvage, il en fut finablement vitupéré, comme il l'avoit mérité, et sans aucun profit ploura les péchez qu'il avoit commis. Plaise à Dieu qu'il en puisse ainsi advenir à tous les autres.



TROIS JEUNES HOMMES

aymantz trois sœurs s'enfuyrent en Candie, l'aisnée desquelles tua par jalousie son amy, à laquelle la seconde, faisant plaisir au Duc dudit Candie, saulva la vie. Puis l'amy d'icelle seconde la tua, et s'enfuyt avecques l'aisnée : et de sa mort furent chargez le troisiesme amoureux, avecques la troisiesme sœur. Parquoy estant prins prisonniers, le confessèrent. Et craignans de mourir, gaignèrent avecques argent ceux qui les gardoyent : puis s'enfuirent à Rhodes où ilz moururent en pauvreté.

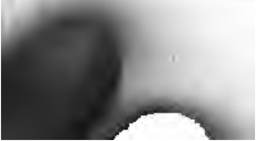
NOUVELLE III

Qui monstre de quel péril est occasion le courroux et dépit de qui ayme, estant offensé par sa partie.





PRÈS que le Roy eut ouy que ma Dame Pampinée avoit achevé son compte, il demoura un peu pensif sans dire mot, et après luy dist : « Il y a eu quelque peu de



bon et qui m'a pleu vers la fin de vostre nouvelle : mais au commencement il y a trop plus dequoy rire, ce que j'eusse bien voulu n'y estre point. » Puis se tourna vers ma Dame Laurette, et luy dist : « Ma Dame, dites-en une meilleure, s'il est possible. » Et elle en souzriant dist au Roy : — « Vous estes trop cruel envers les amoureux, s'il est ainsi que vous leur souhaittiez mauvaise fin. Toutesfois, pour vous obéir, j'en compteray une de trois qui la firent tous égallement mauvaise, ayans bien peu jouy de leurs amours. » Et cecy dit, commença ainsi :

Tout vice (mes jeunes Dames) redonde (comme vous pouvez congnoistre appertement) au très-grand ennuy et fascherie de celuy qui en use, et encores plusieurs fois d'autruy, et entre autres le vice qui plus nous transporte à bride abbatue dedans les dangers et périlz, il me semble que c'est celuy de la cholère, qui n'est autre chose que une soudaine et inconsidérée émotion, meue de quelque injure receue : laquelle ayant chassé toute raison, et offusqué de ténèbres les yeux de l'entendement, embrase nostre cœur de très-ardente fureur. Et combien que

cecy advienne souvent aux hommes et plus aux uns que aux autres : néantmoins on l'a veu advenir aux femmes avec plus grand dommage, par ce qu'il s'alume plus soudainement en elles, et y brusle avec une flambe plus claire, les esmouvant avec moins de considération, dont il ne se faut esmerveiller. Par ce que si nous y voulons bien regarder, nous verrons que le feu se prent de sa nature plustost aux choses tendres et légères, qu'il ne fait à celles qui sont dures et pesantes; et nous autres femmes sommes (n'en desplaise aux hommes) plus délicates qu'ilz ne sont, et beaucoup plus fragiles : parquoy voyant que nous sommes naturellement inclinées à cecy, considérant aussi combien nostre doulceur et bénignité est de grand plaisir et contentement aux hommes, avec lesquelz nous avons à vivre, et en semblable, que l'ire et la fureur est pleine d'ennuy et de danger, je vueil (à fin que nous soyons plus magnanimes de courage pour nous garder d'icelle ire) vous monstrer par ceste mienne nouvelle, comment l'amytié de trois jeunes hommes, et d'autant de femmes, est devenue de heureuse malheureuse, par la cholère



d'une d'entre elles, comme j'ay dit cy-dessus.

Marseille (comme vous sçavez) est en Provence, assise sur la mer, et est une cité antique et très-noble, qui a esté autrefois plus habitée de très-riches gens et grans marchans qu'elle n'est aujourd'huy : entre lesquelz y eut un nommé Narnald Cluade, homme de basse condition, mais plein de foy, et loyal marchant, riche sans fin en héritages et argent comptant : lequel avoit eu plusieurs enfans de sa femme, dont il avoit trois filles plus aagées que les masles : desquelles les deux qui estoient jumelles avoient quinze ans, et la troisiesme quatorze, n'attendantz leurs parens autre chose pour les marier, que le retour de leur père qui s'en estoit allé avec sa marchandise en Espagne. L'une des deux premières se nommoit Nynette, et l'autre Magdaleine, et la troisiesme Bertelle. De Nynette estoit amoureux (le plus qu'il estoit possible) un jeune gentilhomme (jaçoit ce qu'il fust pauvre) nommé Restaignon, et la fille pareillement de luy : lesquelz avoient si bien sceu faire leur cas, que sans le sceu de

personne, ilz jouissoient de leurs amours, et desjà en avoient longuement jouy, quand il advint que deux jeunes compagnons, dont l'un se nommoit Foulques, et l'autre Huguet (lesquelz estoient demourez grandement riches après la mort de leur père), devindrent amoureux, l'un de Magdaleine, et l'autre de Bertelle. Dequoy s'estant apperceu Restaignon, par ce que lui en avoit faict voir Nynette s'amye, il pensa de se relever de pauvreté par le moyen de ceux-cy. Et ayant prins familiarité avec eux, les accompagnoit, ores l'un, et tantost l'autre, et quelque fois tous deux ensemble, pour aller voir leurs amyes, et la sienne. Et quand il luy sembla qu'il fut assez privé, et amy d'eux, les ayant invitez un jour à sa maison, il leur dist : « Mes amys, la fréquentation » d'entre nous vous peut assez rendre » certains, combien est grande l'amytié » que je vous porte, et que je feroye » pour vous ce que je vouldroye faire » pour moy-mesmes; et pource que je » vous ayme grandement, je délibère de » vous faire entendre ce qu'il m'est » tombé en l'entendement, et après nous » prendrons par ensemble telle résolu-



» tion qu'il vous semblera pour le
» mieux. Si voz parolles ne sont men-
» songères, et encor à ce que j'en ay
» peu comprendre par voz actes, tant de
» nuict que de jour, vous bruslez et
» vous consommez pour l'amour des
» deux jeunes filles que vous aymez, et
» moy pour la troisiesme leur sœur :
» auquel feu (si vous voulez vous con-
» descendre à faire ce que je vous diray)
» je me fay bien fort de trouver un re-
» mède pour l'estaindre qui sera gra-
» cieux et plaisant, et sera cestuy-cy.
» Vous estes tous deux très-riches, ce
» que je ne suis pas : mais si vous
» voulez assembler vostre bien en un,
» et me faire participant de la troisiesme
» partie, et délibérer en quel endroit
» du monde nous voulons aller vivre en
» plaisir avec ce bien, je me fay fort que
» les trois sœurs, avecques grande partie
» du bien du père, s'en viendront avec
» nous, là où nous les vouldrons mener ;
» et là nous pourrons vivre chascun
» avec la sienne comme trois frères, les
» plus contentes personnes qui soient
» au monde. C'est à vous maintenant
» à regarder de vous vouloir consoler de
» cecy, ou de le laisser. » Les deux jeunes

hommes, qui brusloient sans mesure, voyans qu'ilz pourroient jouyr de leurs amyes, ne mirent grande peine à délibérer ce qu'ilz devoient faire : mais dirent que là où cecy adviendroit, qu'ilz estoient tous prestz de le faire ainsi.

Restaignon, quand il eut eu ceste response, se trouva de là à peu de jours avecques Nynette : vers laquelle il ne pouvoit aller que fort malaisément. Et après qu'il eut esté quelque temps avec elle, il luy compta tout le propos qu'il avoit eu avec les deux jeunes hommes, se parforçant, avecques plusieurs raisons, de luy faire trouver ceste entreprinse bonne; mais il luy fut bien peu malaisé, par ce qu'elle avoit plus de désir que luy de pouvoir tousjours estre en sa compagnie, sans soupçon. Parquoy elle respondit franchement qu'elle le trouvoit très-bon, et que ses sœurs feroient (mesmes en cecy) tout ce qu'elle vouldroit : puis luy dist, qu'il donnast ordre à tout ce qu'il penseroit estre nécessaire le plustost qu'il pourroit.

Restaignon, estant retourné vers Foulques et Huguet (qui le solicitoient ordinairement du propos qu'ilz avoient eu ensemble), leur dist que du costé de



leurs amyes le cas estoit desjà mis en ordre. Et après qu'ilz eurent délibéré entre eux de s'en aller en Candie, eux ayans vendu quelques héritages qu'ilz avoient, soubz couleur de vouloir aller faire train de marchandise avec deniers comptans, et faict argent de tout leur bien, ilz achetèrent une frégatte qu'ilz armèrent secrettement fort à l'advantage, et attendirent le terme qui leur avoit esté donné. De l'autre part, Nynette, qui sçavoit assez la voulonté de ses sœurs, leur mit le feu en la teste, de sorte qu'elles ne pensoient jamais tant vivre qu'elles vissent advenir cecy. Parquoy, quand la nuict qu'ilz devoient monter sur la frégatte fut venue, les trois sœurs crochetèrent un grand coffre de leur père, et y prindrent une grande quantité d'argent, et de joyaux, et sortirent avec tout cela, toutes trois secrètement, et vinrent trouver leurs amys qui les attendoient : avec lesquelz sans aucun intervalle estans montées sur la frégatte, donnèrent des rames en l'eau et s'en allèrent, et sans point s'arrester en aucun lieu arrivèrent la nuict ensuivant à Gennes, où les nouveaux amoureux prindrent la première fois joye et plaisir

de leur amour : puis, quand ilz se furent rafreschiz de ce qui leur estoit nécessaire, poursuivirent leur chemin, et de port en port arrivèrent (sans aucun empeschement) avant huict jours en Candie, où ilz achetèrent de très-bons et beaux héritages, et firent, pour estre fort près de la ville, de très-belles et plaisantes habitations, et commencèrent à vivre là, avec grande famille, force chiens, oyseaux, et chevaux, en gentilzhommes, tousjours en banquetz, festins et tous plaisirs, avec leurs amyes, les plus contens du monde.

Et eux vivantz en ceste manière, il avint (comme nous voyons avenir chascun jour, que, combien que les choses plaisent fort, elles ennuyent toutesfois quand lon en a trop grande abondance) que Restaignon, qui avoit aymé le plus du monde Nynette, et estoit en sa puissance d'en jouir sans soupçon, quand il luy plaisoit, commença à s'ennuyer d'elle, et par conséquent luy faillit d'amytié : parquoy luy ayant grandement pleu, à une feste où il se trouva, une jeune fille du païs, belle et gentilfemme, qu'il poursuyvoit ententivement, il commenca à faire pour elle de mer-



veilleuses courtoisies et festes. Dequoy s'apercevant Nynette, elle entra en si grande jalousie de luy, qu'il ne pouvoit faire un pas qu'elle ne le sceust, et qu'avec parolles et courroux elle ne tormentast grandement luy et soy-mesmes. Mais ainsi comme l'abondance des choses engendre souventesfois fascherie, et que le reffuz des désirées faict croistre l'apétit, tout ainsi pareillement le courroux de Nynette faisoit croistre les flammes de la nouvelle amitié de Restaignon. Et comment qu'il en avint, par succession de temps (soit que Restaignon jouist de l'amytié de la nouvelle aymée ou non) Nynette (qui que le luy raportast) le tint pour certain, dont elle tomba en telle mélancolie, et de la mélancolie en si grande ire et conséquemment en si grande fureur, que retournée l'amytié qu'elle pourtoit à Restaignon en cruelle haine, elle (aveuglée qu'elle estoit de son courroux) se va aviser de venger par mort l'injure qu'il luy sembloit avoir receue de Restaignon. Parquoy trouvant une vieille Grecque, grande ouvrière de composer des poysons, elle la persuada tant avec promesses et présens, qu'elle la conduisit à

faire une eau mortifère : laquelle, sans s'en conseiller autrement, elle donna une fois à boire à Restaignon qui estoit eschauffé, et ne se donnoit garde de cecy. La puissance de ceste eau fut telle, qu'avant qu'il fust le lendemain matin, elle l'eut tué. La mort duquel entendue par Foulques, Huguet, et leurs amyes, ne sachans de quel venin il avoit esté empoisonné, ilz pleurèrent amèrement avecques Nynette, et le firent enterrer honorablement.

Advint de fortune par plusieurs jours après, que la vieille qui avoit fait ceste eau empoisonnée, fut prinse pour quelque autre meschanceté qu'elle avoit faicte : laquelle, entre les autres qu'elle confessa à la question, descouvrit ceste-cy, déclarant entièrement ce qui en estoit advenu : au moyen dequoy le Duc de Candie, sans en sonner mot à personne, fut une nuict secrettement autour du palais de Foulques, et sans aucun bruit ou contradiction print Nynette, laquelle, sans se laisser questionner, dist incontinent tout ce qu'on voulut de la mort de Restaignon. Foulques et Huguet avoient sceu en secret du Duc, et leurs amyes d'eux, pour quelle occasion Nynette

avoit esté prinse, ce qui leur fut grandement desplaisant; et mettoient toute leur estude de faire en sorte que Nynette eschappast la peine du feu, à quoy on jugeoit bien qu'elle seroit condamnée, comme celle qui l'avoit bien mérité : mais il leur sembloit que toutes leurs peines n'y servoient de rien, par ce que le Duc avoit conclu en soy d'en faire la justice.

Magdaleine, qui estoit belle jeune femme, et à laquelle le Duc avoit longuement fait la court, sans qu'elle eust jamais voulu faire aucune chose qui luy pleust, va penser en soy-mesmes, que si elle luy vouloit complaire, elle pourroit tirer sa sœur du feu, et luy envoya dire par un messager secret et avisé, qu'elle estoit preste de faire son commandement, pourveu qu'il s'en ensuyvist deux choses : l'une qu'elle peust sauver sa sœur, et luy fust délivrée, et l'autre que cecy fust tenu secret. Le Duc, ayant entendu l'ambassade, qui luy fut agréable, pensa longuement en soy-mesmes s'il le feroit; à la fin il s'y accorda, et dist qu'il en estoit content. Parquoy ayant fait retenir prisonniers une nuict (du consentement de la Dame) Foulques et Huguet,

feignant de se vouloir informer du fait, il s'en alla secrettement au logis de Magdaleine, et ayant premièrement fait semblant d'avoir mis Nynette dedans un sac pour la faire jetter ceste nuyct en l'eau, la ramena à sa sœur, laquelle il luy donna pour le loyer de celle nuict : la priant le lendemain matin au partement, que ceste nuyct, qui avoit esté la première occasion de leur amytié, ne fust la dernière; et oultre ce, luy chargea qu'elle envoyast sa sœur en quelque lieu bien loing, à fin qu'il n'en receust blasme ou qu'il ne fust contrainct à devenir de rechef rigoureux envers elle.

Et tantost après Foulques et Huguet, ayans ouy dire que Nynette avoit esté jettée ceste nuyct-là dedans un sac en l'eau, et le croyans ainsi, furent eslargiz. Et depuis, eux estans retournez en leur maison, pour consoler leurs amyes de la mort de leur sœur, Foulques (combien que Magdaleine s'essayast fort de cacher sa sœur qu'elle ne fust veue) s'aperceut bien qu'elle estoit au logis, dont il s'esbahissoit grandement, et entra soudainement en soupçon, ayant desjà entendu que le Duc avoit aymée ladicte Magdaleine; si luy demanda comment

il estoit possible que Nynette fust léans. Magdaleine luy fit un grand discours pour luy desguyser sa manière. A quoy (comme fin et malicieux qu'il estoit) il n'ajoustoit guères de foy, et finablement la contraignit d'en dire la vérité. Laquelle, après plusieurs longs propos, le luy dist : dont Foulques, vaincu de douleur et monté en fureur, tira son espée, et combien qu'elle luy cryast (mais en vain) mercy, il la tua; puis, craignant la fureur et la justice du Duc, l'ayant laissée toute morte en la chambre, s'en alla en celle où estoit Nynette, et avec un visage faintement joyeux, luy dist : « Allons nous en bien tost, là où ta sœur » a déterminé que je te meine, à fin que » tu ne retombes ès mains du Duc. » Ce que croyant Nynette, et comme paoureuse, désirant de desloger, se mit en chemin avecques Foulques, estant desjà nuyct, sans demander autrement congé à sa sœur, et avecques le peu d'argent qu'il peut prendre, allantz à la marine, montèrent sur une barque, sans que l'on ait jamais sceu depuis où ilz estoient arrivez.

Quand le lendemain fut venu, et qu'on eut trouvé que Magdaleine avoit esté

tuée, il y en eut aucuns qui, par envie et haine qu'ilz portoient à Huguet, le firent incontinent sçavoir au Duc : lequel, par ce qu'il brusloit d'amytié qu'il portoit à Magdaleine, courut en fureur à la maison de Huguet, et le print prisonnier avecq' s'amye; et eux, qui ne sçavoient encores rien de cecy, c'est à sçavoir du partement de Foulques et de Nynette, furent contrainctz de confesser qu'ilz estoient coulpables avec Foulques de la mort de Magdaleine. Et craignans au moyen d'icelle confession de mourir, corrompirent et non sans cause par grand finesse, ceux qui les gardoient, leur donnans une certaine somme de deniers qu'ilz gardoient cachez en leur maison, pour les nécessitez qui leur pourroient avenir; et sans avoir loysir de pouvoir emporter aucune chose du leur, montèrent une nuyct avecq' leurs gardes sur une barque, et s'en fuyrent à Rhodes, où ilz vesquirent depuis quelque peu de temps en grande pauvreté et misère.

Ainsi doncq' la folle amour de Restaignon, et le courroux de Nynette, les conduisit tous ensemble à tel malheur que vous avez ouy.



GUERBIN,

contre la foy donnée par le Roy Guillaume son ayeul, combatit une nef du Roy de Tunis, pour prendre une sienne fille, laquelle fut tuée par ceux qui estoient dedans la nef. Parquoy il les tua tous après, dont il eut depuis la teste tranchée.

NOUVELLE IV

Pour louer justice ès Princes, et monstrer combien franchement un vray amant ne craint nul péril, ne la mort mesme.





MA Dame Laurette avoit achevé sa nouvelle, et la compagnie plaignoit le malheur de ceux qui ayment, blasmant l'un l'ire de Nynette, autres disantz une chose et autre, quand le Roy (quasi comme s'il sortoit d'un penser profond) haussa son regard et fit si-

gne à ma Dame Élise qu'elle dist après la sienne. Laquelle en obéissant commença ainsi :

Il y a (mes Dames) beaucoup de gens qui croyent que amour n'envoye jamais ses sajettes, sinon par le regard des yeux, et se moquent de ceux qui veulent qu'on peut devenir amoureux par ouïr dire seulement. Lesquelz sont grandement trompez, comme il aperra par une nouvelle que je vous voy dire, en laquelle vous orrez que non seulement la renommée fit cela sans jamais avoir veu : mais aussi conduysit un chacun à misérable mort.

Guillaume, deuxiesme Roy de Sicile, eut (comme les Siciliens veulent dire) deux enfans, sçavoir un filz, qui fut nommé Roger, et une fille nommée Constance. Lequel Roger, mourant premier que son père, laissa un sien filz appelé Guerbin, qui fut eslevé avecques un grand soing par son ayeul, et devint beau jeune prince, et fort estimé en prouesse et courtoysie, dont sa renommée ne s'estendit seulement dedans les limites du Royaume de Sicile : mais

estant toute notoire en plusieurs parties du monde, florissoit sur tout en Barbarie, qui estoit pour lors tributaire audict Roy de Sicile. Et entre autres personnes, aux aureilles de qui la triomphante renommée des vertuz et courtoysie de Guerbin vint, ce fut à une fille du Roy de Tunis, laquelle estoit estimée, de tous ceux qui l'avoient veue, une des plus belles créatures que nature forma jamais, la mieux conditionnée, et de plus grand et noble cueur qu'on vit oncques. Ceste-cy, escoutant volontiers parler des hommes vertueux, mit avec si grand' affection en son entendement les faictz valleureux de Guerbin, qui luy estoient racomptez par l'un et par l'autre, et luy plaisoient tellement, qu'en pensant à soy-mesmes combien de perfections il avoit, elle en devint ferventement amoureuse, et prestoit plus volontiers l'aureille quand on parloit de luy, que de nul autre. D'autre part la renommée de la beauté et valeur d'elle, estoit parvenue (comme ailleurs) jusques en Sicile : laquelle avoit chatouillé, non en vain ne sans grande délectation, les aureilles de Guerbin, ains l'avoit enflambé de l'amitié d'elle, non moins

qu'elle estoit de luy. Parquoy et en attendant qu'il impétrast licence de son grand-père, d'aller luy-mesmes à Tunis, soubz quelque honneste occasion, pour le désir qu'il avoit de la voir sur toutes choses, il donnoit charge à chacun de ses amys, qui s'en alloit par delà, de faire entendre à la Dame, par le meilleur moyen qu'il aviseroit, et le mieux qu'il pourroit, son secret, et la grande amytié qu'il luy portoit, et de luy rapporter de ses nouvelles. Ce que l'un d'iceux amys fit très-sagement, luy portant à voir (comme font les marchans) des joyaux à femmes, et luy descouvrit entièrement la fervente amytié de Guerbin, luy faisant offre de sa personne, et de tout ce qu'il avoit, pour en disposer à sa volonté. Laquelle receut avec bon visage l'ambassadeur et l'ambassade, puis luy respondant qu'elle brusloit de pareille amour, luy envoya, en tesmoignage de ce, une de ses plus chères bagues, que Guerbin receut avec une telle et si grande joye, que chose (tant chère peust-elle estre) fut oncques receue, et luy escrivit aussi, et envoya par cestuy-cy mesmes plusieursfois de très-beaux présens, tenant une pratique avec elle

de s'entrevoir et toucher, si la fortune le vouloit permettre.

Mais allantz les choses en ceste manière, et un peu plus longues qu'il n'eust esté besoing, bruslans, d'une part la jeune Dame, et de l'autre le jeune Prince, avint que le Roy de Tunis la promit en mariage au Roy de Grenade, dont elle fut désespérément marrie : pensant que non seulement elle s'esloignoit par grande distance de chemin, de son amy : ains aussi qu'on le luy ostoit quasi du tout; et si elle eust veu quelque moyen, elle s'en fust volontiers fuye d'avec son père, à fin que cecy n'avinst, et s'en fust venue trouver son amy. Pareillement Guerbin, sachant ce mariage, vivoit dolent outre mesure, et pensoit plusieurs fois en soy-mesmes s'il pourroit voir aucun moyen de la prendre par force, s'il avenoit qu'on la menast par mer à son mary. Le Roy de Tunis, ayant entendu quelque chose de ceste amytié, et de la délibération de Guerbin, et aussi de sa prouesse, doutant de la force, envoya devers le Roy de Sicile (quand le temps fut venu qu'il voulut envoyer sa fille), pour luy faire entendre ce qu'il avoit intention de faire, et que, s'il avoit sauf-

conduit de luy de n'avoir aucun empeschement en cecy par Guerbin, ne autre, il estoit délibéré de l'accomplir. Le Roy Guillaume, qui estoit vieil seigneur, lequel n'avoit jamais ouy parler de ceste amytié de Guerbin, ne pensant point qu'on demandast telle seureté pour cecy, l'ottroya libéralement, et en signe de ce, envoya un sien guan au Roy de Tunis. Lequel, après avoir receu le saufconduit, fit apprester une très-grande et belle nef au port de Cartage, qu'il esquippa de tout ce qui estoit nécessaire à ceux qui devoient aller dessus ; et la fréta et accoustra pour y faire monter sa fille, et l'envoyer au Roy de Grenade, tellement qu'ilz n'attendoient plus sinon le temps propice.

La jeune Dame, qui sçavoit et voyoit tout cecy, envoya secrettement un sien serviteur à Palerme, et luy donna charge qu'il saluast le beau Guerbin de sa part, et luy dist comme elle devoit aller dans peu de jours en Grenade, et qu'on congnoistroit bien à ceste fois s'il estoit si vaillant homme comme on disoit, et s'il l'aymoit autant comme il le luy avoit plusieursfois fait entendre. Celuy qui eut ceste charge fit très-bien son message,

et s'en retourna à Tunis. Guerbin, oyant cecy, et sachant que le Roy son grand-père avoit donné saufconduit au Roy de Tunis, ne sçavoit que faire; ce néantmoins, meu de grande amour, et ayant entendu les parolles de la Dame, pour ne se monstrer homme de peu de cueur, il s'en alla à Messine, où il fit armer soudainement deux gallères subtiles, et ayant mis de vaillans hommes dessus, s'en alla sur icelles en Sardaigne, faisant son compte que la nef de la Dame passeroit par là : dont l'effect ne fut guères loing de ce qu'il avoit pensé : par ce que, bien tost après, la nef de la Dame arriva avec bien peu de vent, tout près de là où il s'estoit mis pour l'atendre, et tout aussi tost qu'il la vit, il dist à ses compagnons :

« Messieurs, si vous estes aussi gens
» de bien comme je vous répute, je ne
» pense qu'il y ait aucun de vous qui
» n'ait senty ou qui ne sente que c'est
» que d'amour, sans laquelle (comme
» j'estime) il n'y a homme mortel qui
» puisse avoir en soy aucun bien ou
» vertu; et si jamais vous avez esté
» amoureux, ou que vous le soyez enco-
» res, ce vous sera chose facile de com-



» prendre ce que je désire. Certes j'ayme,
» et amour me conduit à vous donner
» ceste peine, et ce que j'ayme repose
» en la nef que vous voyez là devant,
» laquelle est (oultre ce que je désire)
» pleine de très-grandes richesses, que
» nous pouvons acquérir à peu de peine,
» en bien combatant si vous estes vail-
» lans gens. Et de ceste victoire, je ne
» désire avoir aucune part, sinon une
» Dame pour qui j'ay pris les armes,
» vous donnant libérallement toute autre
» chose qui y est. Allons doncques, mes
» amys, et assaillons courageusement la
» nef, laquelle nostre Seigneur, favora-
» ble à nostre entreprise, nous tient là
» arrestée sans vent. »

Il n'estoit point de besoing au beau Guerbin de dire tant de parolles, par ce que les Messinois qui estoient avec luy, convoyteux de la rapine, avoient desjà délibéré en leur entendement, de faire ce dequoy Guerbin exortoit par ses parolles: parquoy, ayant fait un grant cry à la fin de son dire, qu'il seroit ainsi, les trompettes sonnèrent, et prenantz les armes donnèrent des rames en l'eau et abordèrent la nef. Ceux qui estoient dessus, voyant venir de loin les gallères, et ne

leur estant possible de partir, se mirent en ordre pour se défendre. Et quand le beau Guerbin fut bien près, il fit commander que les patrons de la nef luy fussent envoyez, si on ne vouloit avoir la bataille. Les Sarrasins, avertiz qu'ilz estoient, et qu'ilz demandoient, respondirent, que c'estoit contre la foy que leur avoit donné le Roy de Sicile d'estre ainsi assailliz, et en signe de ce monstrèrent le guan du Roy : disans en oultre qu'ilz ne se rendroient jamais, que par force, ne pareillement leur bailleroient chose qui fust sur la nef.

Guerbin, qui avoit veu sur la poupe la Dame trop plus belle qu'il n'avoit pensé, enflambé plus que au commencement, respondit, quand on monstra le guan, qu'il n'y avoit point là pour l'heure de faucon pour lequel on eust affaire de guan, et par ainsi, s'ilz ne vouloient bailler la Dame, qu'il se délibérassent de recevoir la bataille, sans plus attendre. Laquelle ilz commencèrent en tirant cruellement des flesches, et en jettant des pierres l'un contre l'autre, combatants longuement en ceste manière, avec le dommage de chacune des parties. A la fin, voyant Guerbin qu'il ne

faisoit guères son profit, il print un petit vaisseau, qu'ilz avoient amené de Sardaigne, et mit du feu en iceluy; puis s'aprocha avec ses deux gallères près de la nef: ce que voyant les Sarrasins, et congnoissans qu'ilz estoient contrainctz de se rendre, ou de mourir, firent venir la fille du Roy sur la navire, qui estoit plorant au bas, et icelle menée à la proue, appellans Guerbin, ilz la tuèrent en la présence de ses yeux : elle plorant et demandant mercy et ayde; et la jettans en mer, luy dirent : « Tien-la, nous la » te donnons, telle que nous pouvons, » et que ta foy l'a mérité. »

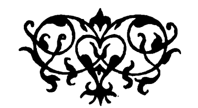
Guerbin, voyant la cruaulté de ceux-cy, désirant quasi de mourir, ne se souciant des coups de flèche ne de pierre, se fit approcher de la nef, et estant monté sur icelle maugré tous ceux qui estoient dessus, fit tout ainsi comme un lyon affamé, quand il arrive au troppeau des bestes. Car avec les dentz et les ongles il rassasia premièrement son ire, que sa faim, en tuant maintenant cestuy-cy, et ores cestuy-là; et les mettant ainsi en pièces, avecques l'espée au poing, en tua cruellement une grande quantité. Et croissant desjà



le feu qui estoit allumé en la nef, il fit tirer par les mariniers ce qu'il fut possible pour leur payement : puis descendit en bas, avecques peu joyeuse victoire acquise contre ses adversaires. Finablement, faisant tirer de la mer le corps de la belle Dame, il le plora longuement, avec plusieurs larmes, et s'en retourna en Sicile, où il la fit enterrer honnorablement en une petite isle nommée Ustica, quasi vis à vis de Trapani, et s'en retourna chez soy, plus dolent que homme fut oncques.

Le Roy de Tunys, sachant la nouvelle, envoya ses ambassadeurs vestuz de dueil vers le Roy de Sicile, se plaignans de la foy qui leur avoit esté mal gardée, et luy contèrent comment il estoit allé. Dont estant le Roy très-fort courroucé, ne voyant aucun moyen pour leur pouvoir dényer justice, puis qu'ilz la demandoient, fit prendre Guerbin, et luy-mesmes (encor qu'il n'y eust pièce de ses barons qui ne se parforceast avecques prières de l'en desmouvoir) le condamna à avoir la teste trenchée : qui luy fit coupper en sa présence, aymans plus tost demourer sans héritier que d'estre réputé Roy sans foy.

Ainsi doncques les deux amans, sans avoir gousté aucun fruict de leur amytié, moururent misérablement en peu de jours de malheureuse mort.



LES FRÈRES DE YSABEAU

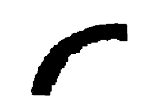
tuèrent un amy qu'elle avoit, lequel s'apparut après à elle en dormant, et luy monstra où il estoit enterré : elle désenterra secrètement la teste, et la meit en un pot de basilic, pleurant tous les jours une grande heure dessus. Mais la luy ostant ses frères, elle en mourut de deuil peu de temps après.

NOUVELLE V

En laquelle est signifié, qu'amour ne se peut arracher, par aucune pourvoyance et force humaine, d'un esprit auquel il se sera fort enraciné.



UAND la nouvelle de ma Dame Élise fut achevée, et aucunement louée du Roy, il commanda à ma Dame Philomène qu'elle dist la sienne : laquelle, toute pleine de compassion du misérable Guerbin et de s'amye,



commença après un grand souspir à dire ainsi :

Ma nouvelle (gracieuses Dames) ne sera point de gens de si grosse étoffe, comme furent ceux-cy, de qui ma Dame Élise a parlé : mais elle ne sera paraventure moins pitoyable ; et m'en a faict souvenir Messine, dont on a parlé n'aguères : par ce que l'accident avint en la mesme ville.

Il y eut doncques à Messine trois jeunes frères marchans, qui demourèrent fort riches après la mort de leur père : lequel estoit de sainct Geminan ; et avoyent une leur sœur nommée Ysabeau, jeune, fort belle, et bien conditionnée : laquelle (qui qu'en fust occasion) ilz n'avoient point encores mariée. Ilz avoient aussi en une leur boutique, un jeune garçon de Pise, nommé Laurens, qui gouvernoit et faisoit tous leurs affaires, lequel estant fort beau personnage et moult gracieux, et l'ayant Ysabeau plusieurs fois regardé, il advint qu'il commença à luy plaire merveilleusement : dequoy s'estant aperceu Laurens une fois et autre, il commença (ayant laissé ses autres amours-



chemens qu'il avoit en la ville) à mettre son cœur en elle. Et tellement alla le cas que plaisans égallement l'un à l'autre, il ne passa guères de temps qu'ilz ne se asseurassent de ce que chacun désiroit le plus : et continuantz en cecy avecques beaucoup de plaisir et bon temps, ilz ne sceurent si secrettement faire, qu'une nuict que Ysabeau s'en alloit là où couchoit Laurens, le plus aisné de ses frères ne s'en apperceust, sans que elle en sceust rien. Lequel (pource qu'il estoit sage jeune homme, encores que ce luy fust chose fort ennuyeuse de le sçavoir, meu toutesfois de plus honneste conseil) attendit jusques au lendemain matin, sans en faire bruit, ou en dire mot à personne : pensant en soy-mesmes plusieurs et diverses choses sur ce faict. Puis, quand le jour fut venu, il racompta à ses frères ce qu'il avoit veu la nuict précédente, de leur sœur et de Laurens. Lesquelz, après plusieurs délibérations sur ceste matière, conclurent ensemble de le supporter secrettement, de peur qu'il ne s'en ensuyvist quelque infamie et à eux et à leur sœur, et de faindre qu'ilz n'avoyent rien veu ne sceu de tout cecy : jusques à tant que le temps vinst,

auquel, sans leur dommage ou incommodité, ils pourroyent oster de devant leurs yeux ceste honte, avant qu'elle allast plus avant.

Et demourans en telle délibération, causans et rians avec Laurens comme ilz avoyent de coustume, avint que faisant semblant de s'en aller tous trois à l'esbat hors la ville, ilz menèrent Laurens avec eux ; et quand ilz furent arrivez en un lieu fort solitaire et à l'escart, voyans leur commodité, ilz le tuèrent, sans qu'il s'en donnast aucunement garde, et l'enterrèrent, de sorte que personne ne s'en apperceut ; puis s'en retournèrent à Messine, où ilz feirent courir le bruit qu'ilz l'avoient envoyé en quelque lieu pour leurs affaires. Ce qu'on creut aysément : parce qu'ilz avoient coustume de l'envoyer souventesfois çà et là.

Mais luy ne retournant point, Ysabeau demandoit fort souvent à ses frères, quand il viendroit, comme celle à qui sa longue demeure desplaisoit ; et le demandant un jour très-instamment, l'un de ses frères luy dist : — « Que veut dire cecy ?
» Que as-tu tant affaire de Laurens, que
» tu t'en enquiers si souvent ? S'il te
» avient plus de t'en acquérir, nous te

» ferons la response qui t'appartiendra. » Parquoy la jeune fille dolente et triste, craignant et ne sçachant quoy, n'osa plus s'en enquérir. Si l'appelloit plusieurs fois la nuict piteusement, le priant qu'il s'en vinst ; et quelquefois se plaignoit avecques plusieurs larmes de sa longue demeure, et sans jamais avoir une seule heure de joye, demouroit ainsi en l'attendant.

Or avint une nuict que ayant ceste-cy plouré longuement son Laurens, qui ne retournoit point, et s'estant à la fin endormie en plourant, elle songea que Laurens s'apparoissoit à elle palle et tout hérissé, ses habillemens tous dessirez et rompuz ; et luy sembla qu'il luy dist : « Hé, Ysabeau, tu ne fais autre chose » que m'appeler et te tormenter, en » m'accusant encores de ma longue de- » meure : parquoy il faut que je te face » sçavoir que je ne puis plus revenir : » pource que le dernier jour que tu me » veiz, tes frères me tuèrent. » Et luy ayant désigné le lieu où ilz l'avoyent enterré, luy dist qu'elle ne l'appelast ne attendist plus : et après cela n'apparut plus. La jeune fille s'esveilla, et donnant foy à la vision pleura amèrement. Puis

au matin quand elle fut levée, n'ayant toutesfois la hardiesse d'en dire aucune chose à ses frères, elle délibéra de vouloir aller au lieu qu'on luy avoit enseigné : pour voir si ce qui luy estoit apparu en songeant estoit véritable. Parquoy ayant eu congé d'aller un peu hors la ville à l'esbat, en la compagnie d'une qui avoit servy autresfois en leur maison, qui sçavoit tous ses secretz, si en alla tout droit le plustost qui luy fut possible ; et ostant quelques fueilles seiches qui estoyent en ce lieu, fouilla le lieu où il luy sembla que la terre estoit moins dure : tellement qu'elle n'eut fouillé guères avant qu'elle trouva le corps de son misérable amy, qui n'estoit encores nullement courrompu ne gasté. Parquoy elle congneut manifestement que son songe avoit esté véritable. Dont estant plus dolente que fut onques femme, congnoissant que ce n'estoit là lieu pour pleurer, elle eust volontiers emporté tout le corps si elle eust peu, pour luy donner plus honorable sépulture : mais voyant que cela ne se pouvoit faire, elle luy coupa la teste avecques un cousteau, et la luy sépara du corps le mieux qui luy fut possible : puis l'ayant enveloppée en un mouchoir,

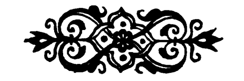


et après remis la terre sur le corps, la meit dedans le giron de la chambrière. Et après (sans que personne l'eust veue) se partit de là, et s'en retourna à sa maison : où, quand elle se fut enfermée en sa chambre avecq' ceste teste, elle pleura tant sur icelle, qu'elle la lava toute de ses larmes : la baisant mille fois par tous les endroitz d'icelle. Cela faict, elle print un beau et grand terrain de ceux où lon plante volontiers la marjolaine ou le basilic, et meit la teste dedans, enveloppée en un beau drap de soye ; puis, y ayant mis de la terre dessus, y planta plusieurs branches d'un très-beau basilic Salernitain, qu'elle n'arrousoit jamais sinon d'eau rose ou de fleur d'orange, ou de ses larmes, s'accoustumant de là en avant de se seoir tousjours au près de ce terrain : auquel elle faisoit la court de tout son cœur, comme à celuy qui tenoit enclos son Laurens. Et après qu'elle l'avoit assez courtisé, elle se baissant dessus commençoit lors à plorer, et ploroit tousjours jusques à ce qu'elle voyoit que tout ledict basilic trempoit en larmes : lequel, tant pour le long et continuel soing, que pour la gresse de la terre procédant de la teste desjà

pourrie (qui estoit dedans), devint très-beau et fort odoriférant.

Et continuant la fille de faire tousjours ainsi, elle fut plusieurs fois apperceue de ses voysins : lesquelz, voyantz que les frères d'elle s'esmerveilloient de sa beauté perdue, et de ce qu'il sembloit que les yeux luy fussent fuyz de la teste, leur dirent : « Nous nous sommes aper-» ceuz qu'elle ne faict autre chose tous » les jours que plorer. » Ce que oyantz les frères, et aussi s'en appercevantz, l'ayans quelquesfois reprinse, et voyans que cela n'y servoit de rien, ilz luy desrobèrent secrettement ce terrain : ne retrouvant lequel, elle demanda plusieurs fois avec très-grande instance. Mais voyant qu'on ne luy rendoit, se plaignit et ploura tant qu'elle devint malade, ne demandant autre chose durant toute sa maladie que son terrain. Ses frères s'esbahissoyent merveilleusement, de ce qu'elle le demandoit si souvent : et voulurent voir qu'il y avoit dedans. Parquoy ayantz vuidé la terre, veirent le drappeau, dedans lequel ilz trouvèrent enveloppée la teste, qui n'estoit encor si consommée, qu'ilz ne congneussent bien à la crespeure des cheveux, que c'estoit

celle de Laurens : dont ilz furent fort estonnez. Et de peur que le cas ne fust sceu, l'enterrèrent : puis, sans en dire autre chose, sortirent secrettement de Messine, et s'en allèrent à Naples. Et la jeune fille ne cessant de pleurer, en demandant tousjours son terrain, mourut en pleurant. Ainsi eut fin sa mal fortunée amytié. Et quelque temps après, quand ceste chose fut sceue de plusieurs, il y eut quelqu'un qui composa la chanson, qu'on chante encores aujourd'huy. C'est assavoir : *Qui fut le malheureux Chrestien, qui me robba le basilic Salernitain?*



UNE JEUNE FILLE

nommée Andrée, aymant un jeune homme nommé Gabriel, luy racompta un songe qu'elle avoit fait, et luy un autre à elle; et mourant soudainement Gabriel entre ses braz, elle et sa chambrière furent prises ainsi qu'elles le portoient devant sa maison, par les ministres de la Seigneurie, où elle dist comme le faict estoit allé. Et voulant le Potestat la prendre à force, elle ne le voulut souffrir : dont son père, qui en ouyt les nouvelles, monstra son innocence, et la fit délivrer. Et elle, refusant après cela de plus vivre au monde, se rendit religieuse.

NOUVELLE VI

Dénotant les accidens de fortune, et les puissances d'amour aussi.





LA nouvelle que ma Dame Philomène venoit de compter, fut très-agréable aux Dames : par ce qu'elles avoient ouy chanter plusieurs fois la chanson, sans avoir jamais



peu sçavoir, pour demande qu'elles en fissent, à quelle occasion elle avoit esté faicte. Mais quand le Roy eut ouy la fin d'icelle, il commanda à Pamphile qu'il suyvist son ordre. Alors Pamphile dist :

Le songe qui a esté racompté en la précédente nouvelle, me donne matière pour en compter une, en laquelle est faicte mention de deux songes. Lesquelz devinèrent aussi bien ce qui estoit à avenir, comme en l'autre ce qui estoit avenu : et à peine furent-ilz achevez de dire, de ceux qui les avoyent songez, que l'effect de tous deux s'en ensuyvit. Or vous devez sçavoir (gracïeuses Dames) que c'est une générale passion à chacun qui vit, de voir plusieurs et diverses choses en dormant : lesquelles, combien qu'elles semblent à celuy qui dort, toutes très-véritables, et que quand il est esveillé, il juge les aucunes vrayes, les autres vraysemblables, et partie d'icelles hors de toute vérité, néantmoins il s'en trouve plusieurs qui sont avenues : qui est la cause que beaucoup de personnes ajoustent autant de foy à chacun songe qu'ilz font, comme ilz feroyent à la chose qu'ilz verroyent en veillant :

tellement que par leurs songes ilz se contristent ou resjouyssent, selon que par iceux ilz craignent ou espèrent : et au contraire il en y a qui n'en croyent pas un, sinon après qu'ilz se voyent cheuz au danger et péril qui leur avoit esté prémonstré. Dont je ne loue ne les uns ne les autres : parce qu'ilz ne sont tousjours véritables, ne pareillement tousjours mensongers. Et qu'ilz ne soyent tous véritables, chacun de nous le peut avoir congneu bien souvent. Aussi, qu'ilz ne soyent tous mensongers, il s'est desjà congneu cy-dessus en la nouvelle de ma Dame Philomène; et encor' le vous vueil-je monstrer en la mienne, comme je vous ay dict cy-devant. Parquoy je suis d'opinion que, ès choses de bien vivre et bien faire, on ne doit craindre aucun songe qui y soit contraire, ne pour cela délaisser les bonnes délibérations. Ès choses aussi perverses et mauvaises, encores que les songes semblent favorables à icelles, et qu'ilz confortent par leur prospère vision ceux qui les songent, si n'en doit-on pourtant croire pas un : ne aussi, ès choses contraires, adjouster à tous entière foy. Mais venons à la nouvelle.



Il y eut jadis, en la cité de Bresse, un gentilhomme nommé messire Negro da Ponte Cararo : lequel, entre plusieurs ses enfans, avoit une fille nommée Andrée, jeune et fort belle, qui encor' n'estoit mariée. Laquelle par fortune devint amoureuse d'un sien voysin qui se nommoit Gabriel, homme de basse condition : mais au demourant plein de louables complexions, et si estoit beau et gracieux personnage. Si fit si bien ceste jeune fille, par le moyen et ayde de la chambrière de la maison, que Gabriel non seulement sceut qu'il estoit aymé d'Andrée : ains, oultre ce, fut mené plusieurs fois en un jardin du père d'elle prendre plaisir l'un l'autre ; et à fin qu'aucune occasion (sinon la mort) ne peust jamais séparer ceste leur délectable amytié, ilz se marièrent secrettement par parolles de présent.

Et continuantz ainsi à la desrobée leur jouissance, il avint que la jeune fille songea une nuit qu'elle estoit en son jardin avecq' Gabriel, et qu'elle le tenoit entre ses bras avec très-grand plaisir de tous deux ; et que, ce pendant qu'ilz estoient ainsi, luy sembloit qu'elle voyoit sortir de son corps une chose obscure et

terrible, la forme de laquelle elle ne pouvoit congnoistre; luy estant pareillement avis, que ceste chose noire prenoit Gabriel, et que malgré elle le luy arrachoit d'une merveilleuse force d'entre les bras; puis se mussoit avecques luy en terre, et jamais plus ne pouvoit voir ne l'un ne l'autre : dont elle souffroit fort grande et inestimable douleur, qui la feit esveiller. Et quand elle fut esveillée, combien qu'elle fust joyeuse de voir qu'il n'estoit rien de ce qu'elle avoit songé, il luy entra néantmoins en l'entendement une grande paour de ce songe. Au moyen dequoy, voulant Gabriel la venir voir la nuict ensuyvant, elle s'essaya le plus qu'il luy fut possible de faire tant qu'il n'y vinst point. Et toutesfois voyant son affection, et aussi de paour qu'il eust soupçon de quelque autre chose, elle le receut en son jardin, où ayant cueilly plusieurs roses blanches et vermeilles (pource qu'il en estoit la saison), elle s'en alla asseoir avecques luy au pied d'une très-belle et claire fontaine qui estoit au jardin. Et là, après qu'ilz eurent longuement faict grand chère ensemble, Gabriel luy demanda pour quelle occasion



elle luy avoit deffendu le jour précédent qu'il ne vinst point. La jeune fille le luy dist, en luy faisant le compte du songe qu'elle avoit songé la nuict précédente, et le soupçon qu'elle en avoit pris. Gabriel oyant cecy, se meit à rire, et luy dit que c'estoit une grande sotise d'ajouster aucune foy aux songes : pour ce qu'ilz aviennent le plus souvent, ou de trop ou de peu manger; et voyt-lon à toute heure qu'ilz sont tous mensongiers; et après luy dist :

« Si j'eusse voulu croire aux songes je » ne fusse venu icy, non pas tant pour » le tien comme pour un que j'ay faict » pareillement ceste nuict passée : lequel » fut, qu'il me sembloit que j'estoye en » une belle et délectable forest, où j'al» loye chassant : et avoye pris une biche, » la plus belle et la plus plaisante, que » beste que je vey jamais : me semblant » qu'elle estoit plus blanche que neige; » et qu'en peu de temps elle devint si » privée de moy, qu'elle ne m'abandon» noit point. Toutesfois il me fut avis » que je l'aymoye tant que, de paour » qu'elle s'en allast d'avecques moy, je » luy avoye mis un collier d'or au col, » attaché à une chaine d'or, que je

» tenoye en la main, et après cecy que
» se reposant une fois ceste biche, et
» tenant la teste sur mon giron, il sortit
» je ne sais d'où une lisse noire comme
» charbon, affamée et fort espouvantable
» à voir, qui s'en vint vers moy : à la-
» quelle me sembloit que je ne faisoye
» aucune résistance : ains m'estoit avis
» qu'elle me mettoit le museau dedans
» le sein du costé gauche, et qu'elle le
» rongeoit si fort, qu'elle parvenoit jus-
» ques au cueur : lequel me sembloit
» qu'elle m'arrachoit par force pour
» l'emporter, dont je sentoye telle an-
» goisse, que mon songe se rompit; et
» si tost que je fuz esveillé, je couruz
» mettre la main à mon costé, s'il y avoit
» rien : mais n'y trouvant aucun mal, je
» me mocquay de moy-mesmes de ce
» que j'y avoye cerché. Que penses-tu
» doncques que celuy vueille dire ? certes
» j'en ay, long temps a, songé de sembla-
» bles et de plus espouvantables : tou-
» tesfois il ne m'en est jamais avenu
» pour cela ne plus ne moins : et par
» ainsi laisse-les courir, et pensons seu-
» lement à faire grand chère. »

La jeune fille, qui estoit assez espou-
ventée de son songe, le devint encores



d'avantage quand elle ouyt cestuy-cy : mais, pour ne donner occasion d'aucune marrisson à Gabriel, elle dissimula sa peur tant qu'il luy fut possible. Et combien qu'elle passast le temps avecques luy le baisant et embrassant, et pareillement estant embrassée et baisée de luy, elle soupçonnant et ne sçachant quoy, le regardoit au visage plus souvent qu'elle n'avoit accoustumé : et pareillement si par le jardin elle voyoit point venir de quelque lieu aucune chose noire. Et estant en ce pensement, il avint que Gabriel, jettant un grand souspir, l'embrassa, et luy dist : « Hélas, m'amye, » ayde-moy : car je me meurs. » Et cecy dit, retomba en terre sur l'herbe du préau. Ce que voyant la jeune fille et l'ayant tiré sur son geron, luy dist en pleurant : — « Las, mon doux amy, qu'est » ce que tu sens? » Gabriel ne respondit rien : mais estant ainsi en une grande sueur, sans pouvoir avoir son aleine, rendit l'esprit bien peu de temps après.

Combien cecy fut grief et ennuyeux à la jeune fille, qui plus l'aymoit que soymesmes, chacun le peult penser. Elle le pleura beaucoup et l'appella plusieurs

fois en vain; mais s'appercevant finablement qu'il estoit mort du tout, l'ayant tasté par tous les endroitz de sa personne, et le trouvant froid par tout (dont elle ne sçavoit que faire ne que dire), s'en alla (ainsi esplorée comme elle estoit et pleine d'angoisse) appeller sa chambrière qui sçavoit toute ceste amytié, et luy fit entendre l'occasion de sa douleur et misère. Et après que toutes deux ensemble eurent pleuré amèrement, quelque espace de temps, sur la face morte de Gabriel, la fille dist à la chambrière : « Puis que nostre Seigneur m'a » osté cestuy-cy, je n'ay plus délibéré » de demourer en vie; mais premier que » je vienne à me tuer, je voudroye bien » que nous prinssions quelque conve- » nable moyen pour garder mon hon- » neur, et l'amitié secrète qui a esté » entre nous deux : et que le corps, du- » quel la gracieuse ame s'est séparée, » fust enterré. » A qui la chambrière dist : — « Ne parle point, ma fille, de te » vouloir tuer : pource que si tu l'as » perdu icy, tu le perdrois pareillement » en l'autre monde, si tu te tuois : car » tu t'en irois en enfer, où je suis cer- » taine que son ame n'est point allée,



» d'autant qu'il estoit trop honneste
» jeune homme : mais il est beaucoup
» meilleur que tu te confortes, et penses
» d'ayder à son ame, avec oraisons ou
» quelque autre bien : si par fortune il
» en avoit beșoing, pour aucun péché
» qu'il eust commis. Quant est de l'en-
» terrer, le moyen est tout préparé icy
» dedans ce jardin : ce que personne ne
» sçaura jamais : par ce que nul ne sçait
» qu'il y soit oncques venu ; et si tu ne
» veux qu'ainsi soit, mettons-le icy hors
» du jardin, et le laissons là, où il sera
» trouvé demain matin, et emporté en
» sa maison; puis ses parens le feront
» bien enterrer. »

La jeune fille, combien qu'elle fust pleine de très-grande douleur, et pleurast continuellement, si escoutoit-elle pourtant le conseil de la chambrière; et ne luy semblant la première opinion bonne, respondit à la seconde en disant :
« Jà à Dieu ne plaise, que je souffre que
» un amy si cher comme cestuy-cy, qui
» a esté tant aymé de moy, et (qui plus
» est) mon mary, soit enterré comme
» un chien ou jetté en la rue sur le pavé :
» il a eu mes larmes, et si je puis, il aura
» celles de ses parens; et desjà m'est

» tombé sur le cueur, ce que nous avons » à faire en cecy. » Parquoy elle envoya querir soudainement par la chambrière, une pièce de drap de soye qu'elle avoit en un sien coffre; et quand elle l'eut apportée, elles l'estendirent en terre, et meirent sur icelle le corps de Gabriel : puis, luy ayans mis la teste sur un oreiller, et avec plusieurs larmes cloz les yeux et la bouche, et faict un chapeau de roses, le couvrant presque tout de celles que elles deux cueillirent, la fille dist à la chambrière : — « Il n'y a » guères loing d'icy à la porte de sa » maison, où toy et moy le porterons » aysément ainsi accoustré comme il est : » et le mettrons devant icelle; puis il ne » tardera guères après qu'il ne soit jour, » et lors il sera recueilly : et combien » que cecy ne soit aucune consolation à » ses parens, toutesfois ce sera à moy » (entre les bras de qui il est mort) grand » plaisir. » Et cecy dit, elle se jetta de rechef avec très-abondantes larmes, sur sa face, pleurant longuement sur icelle. Puis estant fort sollicitée de sa chambrière, par ce que le jour s'aprochoit, elle se dressa et tira de son doigt le mesmes anneau, avec lequel Gabriel



l'avoit espousée par parolles de présent, et le mit en celuy de son amy en disant : « Mon cher Seigneur, si ton ame voyt » maintenant mes larmes, ou que quel» que congnoissance ou sentiment reste » ès corps après qu'elle en est partie, » reçoy bénignement le dernier présent » de celle-là que tu as aymée si chère» ment. » Et cecy dit, retomba toute esvanouye sur son corps.

Mais après qu'elle fut revenue, elle se leva, et prenant avecques la chambrière le drap sur quoy le corps estoit estendu, sortirent du jardin, et prindrent leur chemin vers la maison du mort. Où allans, advint par fortune qu'elles furent rencontrées et prises avecques le corps mort, par les gens de la garde du Potestat, qu'estoient à celle heure par païs pour quelque accident qu'estoit survenu. La jeune fille, désirant plus la mort que la vie, ayant congneu les gens du guet, leur dist franchement : « Je congnoy qui » vous estes, et sçay bien qu'il ne me » serviroit rien de fuyr : je suis toute » preste de m'en aller avecques vous et » devant la Seigneurie, et luy compter » la vérité du faict. Mais que nul de vous » soit si hardy de me toucher, puis que

» je vous suis ainsi obéissante : ne pa-
» reillement d'oster rien de chose qui
» soit sur ce corps, si vous ne voulez
» que je vous en accuse. » Au moyen dequoy, sans que personne luy touchast, elle s'en alla avec tout le corps mort devers la Seigneurie. Ce que ayant entendu le Potestat, il se leva et informa de elle (qu'avoit esté menée en sa chambre) de qui estoit intervenu ; puis fit regarder par certains Médecins si le jeune homme avoit point esté empoisonné ou autrement tué. Mais tous affermèrent que non : ains que quelque apostume qu'il devoit avoir près du cueur s'estoit crevée, qui l'avoit estouffé. Le Potestat oyant cecy, et congnoissant que la fille n'estoit point ou bien peu coulpable, se perforça de monstrer et luy faire entendre qu'il luy vouloit donner ce qu'il ne luy pouvoit vendre ; et dist, que si elle luy vouloit faire un bon tour, il la délivreroit : mais voyant que telles parolles ne servoient de rien, il voulut contre toute raison user de force. Toutesfois la fille enflambée de desdain, et luy augmentant la force, se deffendit virillement : le repoussant avecques parolles injurieuses et hautaines.

Puis, quand le jour fut venu, estant ces choses racomptées au père d'elle, il s'en alla dolent jusques au mourir, avec plusieurs de ses amys, au Palais. Où estant arrivé et informé de tout le faict par le Potestat, il demanda que sa fille luy fust rendue. Le Potestat, se voulant plustost accuser de la force qu'il luy avoit voulu faire, que d'attendre qu'elle-mesme l'accusast, louant premièrement la jeune fille et sa constance, vint à dire (pour icelle aprouver) ce qu'il avoit faict: parquoy la voyant de si grande et bonne fermeté, il avoit mis si fort son amour en elle que là où il plairoit à Messire Noir (qu'estoit son père) et à elle, encores que son premier mary eust esté de basse condition, qu'il la prendroit volontiers pour sa femme.

Ce pendant que ceux-cy parloient ainsi, Andrée vint en la présence de son père et en pleurant se jetta à ses piedz, et luy dist: « Je croy, mon père, qu'il » n'est point de besoing que je vous » racompte l'histoire de ma hardiesse et » de mon malheur: car vous l'avez ouy » dire et le sçavez, et par ainsi je vous » demande pardon de ma faute le plus » humblement qu'il m'est possible: c'est

» à sçavoir d'avoir sans vostre sceu et
» congé, pris pour mary celuy que plus
» j'aymoye ; et le pardon que je vous en
» demande, n'est pas à fin que la vie me
» soit pardonnée, mais pour mourir
» vostre fille et en vostre bonne grace. »
Et cecy dit, luy tomba sur les piedz. Messire Noir, qui estoit desjà vieil et homme naturellement begnin et gracieux, oyant ces parolles, commença à plorer : et en pleurant leva sa fille tout doucettement, luy disant : — « Ma fille,
» j'eusse beaucoup mieux aymé que tu
» eusses eu tel mary comme il m'eust
» semblé t'estre convenable, et encores
» que tu en ayes pris un comme il t'a
» pleu, ne pour cela m'en doit-il des-
» plaire : mais bien me plains-je gran-
» dement que tu le m'ayes celé, et du
» peu de fiance que tu as eu en moy-
» mesmes, voyant que tu l'as perdu pre-
» mier que je l'aye sceu. Toutesfois,
» puis que les choses sont telles, je vueil
» que tout ainsi que pour le contenter
» je luy eusse faict autant d'honneur s'il
» vivoit, comme à mon gendre, que en
» semblable il luy soit maintenant faict
» à la mort. » Et se retourna devers ses enfans et parens, ausquelz il commanda



qu'on préparast grandes et honnorables obsèques à Gabriel.

Durant toutes ces choses, les parens et parentes du trespassé, qui en avoient esté advertiz, y arrivèrent, et pareillement presque tous les hommes et femmes qui estoient en la ville : parquoy le corps mis au milieu de la court, sur le drap d'Andrée, avec toutes ses roses, il ne fut seulement pleuré d'elle et des parens de luy : mais quasi publicquement de toutes les femmes de la ville, et aussi de plusieurs hommes. Et après cela, le mettans hors de la court ouverte à un chacun, fut porté en sépulture (non pas à la mode d'un bourgeoys seulement, mais d'un seigneur) sur les espaulles de plusieurs nobles citoyens avec très-grand honneur et révérence.

De là à quelques jours après, poursuyvant le Potestât sa demande, et le père en voulant parler à sa fille, elle n'y voulut entendre aucunement ; dont désirant son père luy complaire, il la rendit avec sa chambrière en une Religion fort renommée de saincteté et dévotion : où elles vesquirent long temps après en grande honnesteté.



SYMONNE

aymant Pasquin, estant avecques luy en un jardin : advint que Pasquin se frotta les dentz d'une feuille de sauge : dont il mourut. Icelle Symonne fut prise de la Justice, et se frotta pareillement d'une de ces feuilles de sauge les dentz, dont semblablement elle mourut.

NOUVELLE VII

Qui fait entendre qu'amour et mort usent également de leur force, tant contre paouvres et routuriers que contre riches et nobles.

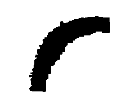




AMPHILE avoit achevé sa nouvelle, quand le Roy, monstrant avoir eu aucune compassion d'Andrée, regarda ma Dame Émilie, luy faisant signe qu'il luy pleust en disant la sienne de continuer après les autres :

laquelle, sans faire aucune demeure, commença ainsi :

Mes chères compagnes, la nouvelle qu'a dicte Pamphile me faict venir la volonté d'en dire une autre, qui ressemble la sienne en aucune chose, sinon que tout ainsi comme Andrée perdit son amy en un jardin, aussi fit celle de qui je vueil parler : laquelle, estant après pareillement prise comme Andrée fut, se délivra des mains de Justice, non par force ne par sa vertu, mais avec mort inopinée. Et combien qu'amour (ainsi que nous avons autresfois dict) face volontiers son habitation ès maisons des personnes nobles, si ne reffuse-il pourtant l'empire sur celles des pauvres. Ains monstre en icelles mesmes quelquefois ses forces, tout ainsi comme (puissant Seigneur qu'il est) il se sçait faire craindre des plus riches. Ce que je vous feray congnoistre en tout ou en grand partie par ma nouvelle : avec laquelle je vueil r'entrer en nostre cité, de laquelle, en parlant diversement de plusieurs et diverses choses, et tournoyant par diverses parties du monde, nous nous sommes tant esloignez.



Il n'y a pas encor' long temps qu'il y eut à Florence une jeune fille fort belle et gracieuse selon sa qualité, de qui le père estoit paovre, laquelle se nommoit Symonne. Et combien qu'il luy convinst gaigner sa vie au travail de ses bras, en filant de la layne, pour qui luy en vouloit bailler à filer, elle ne fut pour tant de si peu de cueur, qu'elle ne prinst la hardiesse de recevoir amour en son entendement : lequel avoit long temps faict semblant d'y vouloir entrer par le moyen des actes et parolles gracieuses d'un jeune garçonneau, non point de plus grande estoffe qu'elle, qui s'en alloit baillant de la layne à filer pour un faiseur de draps son maistre. L'ayant doncques receu en soy, par les regards gracieux du jeune garçon qui l'aymoit (lequel se nommoit Pasquin), elle fort désireuse, et ne taschant point de faire rien d'avantage, jettoit en filant (à chacun tour de layne filée qu'elle entortilloit à son fuzeau) mille souspirs plus cuysans que feu : se souvenant de celuy qui la luy avoit baillé à filer. Pasquin de l'autre part, devenu fort soigneux et diligent à solliciter que la layne de son maistre fust bien filée, sollicitoit plus



souvent celle que Symonne filoit que nulle autre : quasi comme si elle seule et non aucune autre deust fournir toute la pièce. Parquoy sollicitant l'un, et prenant l'autre plaisir d'estre sollicitée, il avint que l'un prenant plus de hardiesse qu'il ne souloit avoir, et l'autre chassant beaucoup de la peur et honte qu'elle souloit avoir, ilz firent si bien qu'ilz mirent leurs fuzeaux ensemble. A quoy l'un et l'autre prindrent si grand plaisir que non seulement l'un n'attendoit à y estre invité par l'autre : ains qui plus est, pour s'y devoir entreinjurier, alloient l'un au devant de l'autre en s'invitant. Et en continuant ainsi leur plaisir d'un jour à autre, et s'embrasans tousjours plus en ceste continuation, Pasquin dist un jour à Symonne, qu'il désiroit sur toute chose qu'elle trouvast moyen de venir en un jardin, où il la vouloit mener, à fin qu'ilz peussent estre là ensemble, plus à leur ayse et avecques moins de soupçon. Symonne dist qu'elle en estoit contente : et ayant donné à entendre à son père, un dimenche après disner, qu'elle vouloit aller gaigner les pardons à sainct Gal, s'en alla avec une sienne compagne, nommée Lagine, au jardin que Pasquin luy avoit

enseigné, où elle le trouva, avec un sien compagnon, qui se nommoit Puccin : toutesfois on l'appeloit le Strambe. Et là s'estant forgée une autre nouvelle amytié, entre le Strambe et Lagine, Pasquin et Symonne se retirèrent en un endroit du jardin, pour prendre leur plaisir, et laissèrent Strambe et Lagine en un autre.

Or y avoit à l'endroit du jardin où Pasquin et Symonne estoient, une belle et fort grande plante de sauge, au pied de laquelle s'estans assis, et ayans bonne pièce passé le temps ensemble, et devisé longuement d'un gouster qu'ilz délibéroient faire une autre fois en ce jardin à leur beau loysir, Pasquin se retournant devers la plante de sauge en cueillit une feuille, et commença à se frotter les dentz, et les gencives avec icelle, disant qu'il n'y avoit chose meilleure au monde pour mieux les nettoyer de toute ordure, après le past. Et quand il les eut ainsi frottées quelque temps, il retourna sur son propos du gouster, dont il avoit parlé au paravant : mais il ne continua guères en devisant, que tout le visage luy commença à changer, et après ce changement, il perdit aussi



tost la veue et la parolle, et en brief mourut.

Ce que voyant Symonne commença à pleurer et à cryer, et apella Strambe et Lagine, qui y coururent promptement. Et voyans Pasquin non seulement mort, mais desjà tout enflé, et que le visage et tout le corps estoient pleins de taches noires, Strambe commença soudainement à crier : « Ha, meschante garce, » tu l'as empoysonné. » Et faisantz ainsi grand bruyt, furent ouyz de plusieurs voysins, qui habitoient près de ce jardin : lesquelz y estans accouruz et trouvans cestuy-cy mort et enflé, et oyans que Strambe s'en plaignoit et accusoit Symonne de l'avoir empoysonné, et que elle, quasi hors du sens pour douleur du soudain accident qui luy avoit osté son amy, ne se sçavoit excuser, il fut creu de tous, qu'il estoit ainsi comme Strambe le disoit. Au moyen dequoy ceste paovre dolente fut prinse, et menée tousjours pleurant très-fort, au Palais du Potestat : là où, estant accusée de Strambe et de deux autres, nommez l'un l'Atticiato, et l'autre le Malaisé, compagnons de Pasquin, qui y estoient survenuz, le Juge, sans donner intermission à l'affaire,

se mit à l'examiner du cas : et ne pouvant aucunement comprendre qu'elle eust usé en ceste chose d'aucune malice, ne qu'elle en fust coupable, il voulut voir, en la présence d'elle, le corps mort et le lieu où il estoit trespassé, et qu'elle lui racomptast la manière comment il estoit mort : par ce qu'il ne pouvoit par ses parolles le comprendre assez bien.

L'ayant doncques sans grand bruyt faict mener là où le corps de Pasquin gisoit encores enflé, comme un crapaut, et l'ayant suyvie après, luy s'esmerveillant du mort, luy demanda comment cela avoit esté faict. Ceste-cy s'estant approchée de la plante de sauge, et luy ayant racompté toute l'histoire précédente, d'un bout à l'autre, pour mieux luy donner à entendre le cas advenu, fit ne plus ne moins comme avoit faict Pasquin et se frotta les dentz d'une des feuilles d'icelle sauge. Regardans lesquelles choses, Strambe et les autres amys et compagnons de Pasquin, comme par mocquerie en la présence du Juge, et comme vaines et frivolles, ilz accusoient avecques plus grand' instance sa meschanceté, et ne demandoient autre chose sinon que le feu en fist la punition :

dont la paovrette, qui du deuil d'avoir perdu son amy, et aussi de la peur de la peine requise par Strambe, demouroit sans sonner mot, tomba pour s'estre frotté les dents de celle sauge, en ce mesme accident où premièrement estoit tombé Pasquin : qui ne fut sans grand esbahissement de tous ceux qui y estoient présens.

O heureuses àmes, aux quelles il advint tant d'heur que de mettre fin, tout en un jour, à leur fervente amour, et à ceste vie mortelle : et plus heureuses, si vous vous en estes allées en un mesmes lieu : et encor' très-heureuses si l'on s'ayme en l'autre vie, et que vous vous aymez comme vous vous aymastes par deçà ! Mais trop plus heureuse est l'ame de Symonne au jugement de nous autres vivantz, que nous qui sommes demourez en vie après elle : l'innocence de laquelle la fortune ne voulut pas laisser cheoir souz le tesmoignage de Strambe, de l'Atticiato, et de Malaisé, qui paradventure estoient cardeurs de layne, ou peult estre plus vile condition : ains luy trouva plus honneste voye pour se desvelopper de l'infamie d'eux, et pour suyvre l'ame de son amy, tant aymé d'elle, la faisant

mourir d'une semblable mort à celle de Pasquin.

Le Juge, quasi tout estonné, et pareillement tous ceux qui y estoient, de l'accident advenu, ne sçachant que dire, demoura longuement sans parler. Et après qu'il fut revenu en meilleur sens, dist : « Cest inconvénient démonstre » assez que ceste sauge est venimeuse : ce » que toutesfois on n'a accoustumé de » voir avenir de sauge : mais à celle fin » qu'elle ne puisse plus offencer per- » sonne en ceste manière, il faut qu'elle » soit couppée jusques aux racines, et » jettée dans le feu. » Ce que faisant celuy qui estoit gardien du jardin en la présence du juge, il n'eut jamais si tost abbatu ceste grand plante de sauge enterrée, que l'occasion de la mort des deux misérables amantz apparut : car l'on trouva dessous la plante de ce saugier, un crapaut d'une merveilleuse grandeur : du vent mortifère duquel on juge que celle sauge devoit estre devenue envenimée. Et n'ayant aucun la hardiesse de s'approcher de ce crapault, on fit faire un fort grand cerne, et là le bruslèrent avecques ladicte sauge. Et lors fut achevé le procès de monsieur le Juge

sur la mort du pauvre Pasquin : lequel ensemble sa Symonne, furent portez en terre, ainsi enflez qu'ils estoient, par Strambe et ses compagnons dessus nommez, en l'église de sainct Paul, dont paraventure ilz estoient paroissiens.



HIÉROSME

aymant une jeune fille nommée Silvestre, s'en alla contrainct par les prières de sa mère à Paris : retournant duquel il trouva s'amye mariée : en la maison de laquelle il entra secrettement, et mourut auprès d'elle dedans le lict : puis estant porté en une église pour estre enterré, elle mourut semblablement sur luy.

NOUVELLE VIII

Monstrant encores la sotise de qui pense esteindre l'amour de celuy qui ayme ardamment, avec les inestimables puissances d'amour.



A nouvelle de ma Dame Émilie estoit achevée quand ma Dame Néiphile, par le commandement du Roy, commença à dire ainsi :

Il me semble (Dames de valeur) qu'il se trouve assez de gens, qui pensent

sçavoir plus que tous les autres, et toutesfois ilz sçavent moins, présumantz par cecy d'employer et opposer leur sens et entendement à entreprendre, non seulement contre le conseil et opinion des hommes, mais encor' contre la nature des choses. De laquelle présumption il en est desjà avenu de très-grans maux : et n'a-lon jamais veu qu'il en soit sorty aucun bien. Et pource qu'entre les choses naturelles, celle qui moins reçoit conseil ou opération au contraire, c'est amour : la nature duquel est telle, qu'il se peut plustost consommer par soy-mesmes que estre chassé par admonestement d'autruy, il m'est venu en l'entendement de vous racompter une nouvelle d'une femme : laquelle, voulant apparoistre plus sage qu'il ne luy appartenoit, et qu'elle n'estoit, et que aussi la chose en quoy elle estudioit de monstrer son sens ne le méritoit, fit tant qu'en une mesme heure, elle tira l'amour et l'ame du corps de son filz, pensant chasser amour hors d'un cueur amoureux, où paraventure la faveur du ciel l'avoit mis.

Il y eut doncq' en nostre cité (selon

que les anciens racomptent) un très-grand et riche marchant, qui se nomma Léonard Seguier : lequel eut de sa femme un filz nommé Hiérosme : après la nativité duquel ayant mis tous ses affaires en bon ordre, il passa de ceste vie en l'autre. Les tuteurs de l'enfant gouvernèrent avecque la mère, bien et loyaument, tous ses affaires : et devenant l'enfant grand, il s'aprivoysa avecq' les autres enfans ses voysins, plus d'une petite garce de son aage, fille d'un cousturier, que de nulle autre de son quartier : et croissant tous les jours plus grand, la fréquentation se convertit en si grande et ardante amytié, que Hiérosme n'avoit aucun bien, sinon quand il voyoit ceste fille : et certainement elle ne l'aymoit moins que luy elle.

La mère de l'enfant s'estant aperceue de cecy, l'en tença, et chastia plusieurs fois : mais voyant qu'il ne s'en abstenoit point, s'en plaignit à ses tuteurs : et comme celle qui pensoit, pour la grande richesse de son filz, faire d'une espine un orenger, dist ainsi : « Ce garçon icy » (lequel n'a pas encores quatorze ans) » est si fort amoureux d'une fille d'un » cousturier nostre voisin, nommé Sil-

» vestre, que si nous ne l'ostons de sa
» présence, il la prendra paraventure
» un jour pour femme, sans que per-
» sonne en sache rien : dont je mour-
» roye de dueil; ou bien il se consom-
» mera pour elle, s'il voit qu'on la marie
» à un autre : et par ainsi il me sem-
» bleroit bon, que pour y obvier, vous
» le devriez envoyer quelque part loing
» d'icy pour servir en quelque bouti-
» que : par ce que, quand il ne la verra
» plus, elle luy sortira de l'entende-
» ment, et après nous le pourrons ma-
» rier à quelque jeune fille de bonne
» maison. » Les tuteurs dirent qu'elle parloit très-bien, et qu'ilz le feroient s'il leur estoit possible. Par quoy faisans appeller le garçon en la boutique, l'un d'eux luy commença à dire fort amyablement : « Mon filz, tu es désormais
» grandet, ce sera bien faict que tu com-
» mences à voir toy-mesmes tes affai-
» res : et à ceste cause, nous serions fort
» contens que tu t'en allasses demourer
» quelque temps à Paris, où tu verras
» une grande partie de ta richesse comme
» elle se traffique; et oultre ce, tu de-
» viendras là beaucoup mieux condi-
» tionné et plus honneste homme, que

» tu ne ferois icy, en voyant ces Sei-
» gneurs, ces Barons, et ces gentilzhom-
» mes, dont il y a grand nombre : et
» aprendras leurs meurs et conditions :
» puis après tu t'en pourras retourner
» icy. » Le garçon les escouta ententivement, et en peu de parolles leur respondit, qu'il n'en vouloit rien faire : par ce qu'il pensoit avoir aussi bien dequoy demourer à Florence comme un autre. Ces gens de bien, oyans cecy, le reprindrent encor avec plusieurs parolles; mais voyans qu'ilz n'en pouvoient tirer autre responce, le dirent à sa mère. Laquelle courroussée désespérément de cecy, non pas de ne vouloir aller à Paris, mais de ce qu'il estoit ainsi amoureux, luy dist toutes les injures du monde; et après avec douces parolles l'appaisant, commença à le flatter, et à le prier doucement, pour le persuader de faire ce que ses tuteurs vouloyent; et tellement le sceut prescher qu'il accorda d'aller demourer un an à Paris, et non plus; et ainsi fut faict.

Estant doncques Hiérosme allé demourer à Paris, et tousjours amoureux plus que jamais de sa Silvestre, on le l'y tint soubz promesse de l'envoyer querir

d'un jour à l'autre, deux ans entiers. Et luy, retournant de là plus amoureux que jamais, trouva s'amye mariée à un bon jeune filz tentier : dequoy il fut dolent outre mesure; toutesfois voyant qu'il n'en pouvoit estre autrement, s'essaya de le porter patiemment. Et ayant sceu le lieu où elle se tenoit, il commença (comme la coustume des jeunes amoureux est) à passer et se promener devant elle, pensant qu'elle ne l'avoit non plus oublié que luy elle : mais le cas alloit bien autrement, car elle ne se souvenoit de luy, non plus que si elle ne l'eust jamais veu; ou bien si elle s'en souvenoit quelque peu, son semblant monstroit tout le contraire : dequoy le jeune garçon s'apperceut bien tost, et non sans grande mélancolie : néantmoins il faisoit tout ce qu'il luy estoit possible pour r'entrer en sa grace. Mais luy estant avis que tout ce qu'il faisoit ne luy servoit de rien, il se délibéra, quand bien il devroit mourir, de parler luy-mesmes à elle. Et s'estant informé de quelque voisin des estres de sa maison, entra secrettement dedans, un soir que son mary et elle estoient allez veiller avecq' leurs voisins, et se cacha en sa chambre

derrière les rideaux d'un lict de camp, qui y estoit tendu : où il attendit tant que, après que ceux-cy furent retournez et couchez, et que le mary fut endormy, il s'en alla tout droit au lieu où il avoit veu que Silvestre s'estoit couchée : et luy ayant mis la main sur son estomach, luy dist tout bellement : « Hélas, m'amye, » dors-tu desjà? » La jeune femme, qui ne dormoit point, voulut crier : mais Hiérosme luy dist soudainement : « Pour » Dieu, ne crye point : car je suis ton » Hiérosme. » Ce que oyant ceste-cy, luy dist tout en tremblant : — « Hé, pour » l'amour de Dieu, Hiérosme, va t'en, » ce temps est passé auquel il n'estoit » point mal séant à nostre grande jeu- » nesse de s'entraymer; je suis mainte- » nant comme tu vois mariée, au moyen » dequoy il ne me siet plus bien de penser » à autre homme qu'à mon mary : par- » quoy je te prie pour Dieu que tu t'en » voyses : car si mon mary te sentoit, » (encores qu'autre mal n'en avinst) si » en aviendroit-il toutesfois que je ne » pourroye jamais vivre en paix, ne en » repos avec luy : là où il m'ayme » maintenant, et vivons paisiblement » ensemble. »

Le jeune filz, oyant ces parolles, sentit une douleur inestimable : et combien qu'il luy ramentust le temps passé, et comment son amytié n'estoit pour aucune distance jamais diminuée, y entremeslant plusieurs prières et promesses très-grandes, il ne sceut pourtant obtenir jamais aucune chose d'elle. Parquoy désirant de mourir, la pria à la fin que pour toute récompense de tant d'amytié qu'il luy avoit porté et portoit, elle soufrist qu'il se couchast auprès d'elle tant qu'il se fust réchauffé, par ce qu'il s'estoit tout gelé en l'attendant : luy promettant qu'il ne luy diroit ne feroit aucune chose : et que aussi tost qu'il seroit un peu reschauffé, il s'en iroit. La jeune femme, ayant quelque compassion de luy, l'accorda avec les conditions dessusdictes. Hiérosme se coucha auprès d'elle, sans point la toucher : et se souvenant de la longue amytié qu'il luy avoit portée, et de la présente cruauté qu'il voyoit en elle, congnoissant aussi que toute son espérance estoit perdue, délibéra de ne vivre plus en ce monde; et s'estans retirez en luy ses espritz, sans dire aucune parolle, il serra les poings, et mourut auprès d'elle. Laquelle, après



quelque espace de temps, s'esmerveillant de sa contenance, et craignant que son mary s'esveillast, commença à dire : « Hé, Hiérosme, que ne t'en vas-tu ? » mais sentant qu'il ne respondoit rien, elle pensa qu'il fust endormy. Parquoy ayant estendu sa main jusques à luy, à fin qu'il s'esveillast, elle commença à le pousser, et en le touchant, le trouva plus froid que glace, dont elle s'esmerveilla fort; et le touchant plus fort, et sentant qu'il ne se mouvoit point, après l'avoir retouché plusieurs fois, elle congneut qu'il estoit mort : dequoy dolente outre mesure, elle fut grand pièce sans sçavoir qu'elle devoit faire.

A la fin elle print pour conseil de vouloir esprouver (parlant en la personne d'autruy) ce que son mary diroit, qu'il en seroit de faire : et l'ayant esveillé, elle feignit d'estre avenu à un autre ce que présentement luy estoit avenu, luy demandant, si cela luy avenoit, quel conseil il luy en donneroit. Le bon homme respondit qu'il luy sembleroit qu'on deust porter secrettement à sa maison celuy qui seroit ainsi mort, et le laisser là, sans en porter aucune malveillence à la femme, qui ne luy sembloit

avoir aucunement failly. Alors la jeune femme dist : — « Ainsi donc nous faut-il » faire. » Et luy ayant pris la main, luy fit toucher le jeune homme mort : dont tout marry, il se leva incontinent debout : puis allumant de la chandelle, sans entrer autrement en parolles avecq' sa femme, il chargea sur ses espaules le corps mort, revestu de ses mesmes habillemens, et sans y songer autrement, se confiant de son innocence, le porta à l'huys de sa maison, où il le posa : puis s'en retourna.

Or le jour venu qu'on trouva cestuy-cy mort, et estendu devant sa porte, il en fut faït un grand bruit : et mesmement par la mère, laquelle chercha et regarda par toute sa personne, ne luy trouvant ne coup ne playe ; si fut généralement creu par les médecins, qu'il estoit mort de dueil, comme la vérité estoit. Ce corps doncques fut porté à l'église : et là vint la dolente mère avec plusieurs autres parentes et voysines, et commencèrent à plorer très-amèrement sur luy, comme est nostre coustume, et à mener grand deuil ; et ce pendant qu'on menoit ce grand deuil, le bonhomme en la maison duquel il estoit mort, dist à sa

femme : « Metz quelque cappe sur ta » teste, et va t'en à l'église, où lon a » porté Hiérosme : et fourre-toy entre » les femmes, et escoute ce qu'on dit de » ce cas : et je feray le semblable entre » les hommes, à fin que nous sachons si » on en dit quelque chose contre nous. » La jeune femme, qui devenoit trop tard pitoyable, en fut contente : comme celle qui désiroit voir, mort, celuy auquel quand il vivoit elle n'avoit voulu complaire seulement d'un baiser, et s'y en alla.

C'est chose merveilleuse à penser combien les forces d'amour sont difficiles à retrouver : car le cueur de ceste femme, lequel la prospère fortune de Hiérosme n'avoit peu ouvrir, fut ouvert par la misérable : et s'estans là resuscitées les anciennes flammes, elles se muèrent soudainement en une si grande compassion, que aussi tost qu'elle veit le visage mort, elle se meit (estant ainsi cachée de sa cappe) au travers toutes les femmes, et ne cessa jusques à ce qu'elle fut arrivée au corps mort. Et là ayant jetté un très-haut cry, elle jetta son visage sur le jeune homme mort, lequel elle ne baigna guères de larmes : parce

qu'elle ne l'eût si tost touché, que tout ainsi comme la douleur avoit osté la vie au jeune homme, ainsi l'osta-elle à la jeune femme. Mais après que les femmes la voulurent réconforter, luy disans qu'elle se levast un peu, ne la congnoissans encores, et la voulans lever, puis qu'elle ne se levoit, aussi qu'elle ne se remuoit en façon que ce fust, elles la voulurent aucunement soubzlever: mais en une mesme heure elles congneurent qu'elle estoit morte, et que c'estoit la pauvre Silvestre. Dequoy toutes les Dames qui estoient là, vaincues de double compassion, recommencèrent leurs pleurs plus grans qu'au paravant. Le bruit s'espandit hors de l'église entre les hommes, lequel venu aux aureilles du mary (qui estoit parmy eux), il plora longuement sans vouloir ouyr consolation ou confort de personne. Et après, ayant raconté à plusieurs de ceux qui y estoient l'histoire qui avoit esté la nuict précédente entre le jeune homme et sa femme, chacun sceut manifestement l'occasion de la mort de tous deux, dont tous furent desplaisans. Ayans doncques prins la jeune femme morte, et acoustré comme on acoustre les corps mortz, on la coucha

sur ce mesme lict, auprès du corps du jeune homme. Puis quand ilz furent longuement plorez, on les enterra tous deux en une mesme sépulture. Et ceux qu'amour (quand ilz vivoient) n'avoit peu conjoindre ensemble, la mort assembla en inséparable assemblée.





MESSIRE GUILLAUME de Rossillon donna à manger à sa femme le cueur de messire Guillaume Gardastain, qu'il avoit tué, et qu'elle aymoit. Ce qu'elle sachant par après, se jetta d'une haute fenestre en bas, et mourut : puis fut enterrée avec son amy.

NOUVELLE IX

Pour signifier en quelle fin peuvent encourir ceux qui aiment contre raison, faisant tort à l'amitié et au mariage ensemble.





UAND la nouvelle de ma Dame Néiphile fut finie, non sans avoir meu à grande compassion toutes ses compagnes, le Roy, qui ne vouloit enfraindre le privilège donné à Dioneo (ne restant plus autres que eux deux à parler), commença ainsi :

Il me vient au devant (pitoyables

Dames) une nouvelle, de laquelle (puis que vous estes ainsi dolentes des malheureux accidens d'amour) il vous conviendra avoir non moins de compassion, que de la précédente : parce que ceux ausquelz avint ce que je diray estoient de plus grosse estoffe, et si fut l'accident plus cruel que ceux dont on a parlé.

Vous devez doncques sçavoir (ainsi que racontent les Provençaux) qu'il y eut autresfois en Provence, deux nobles chevaliers, ayans chacun chasteaux et vassaux, dont l'un se nommoit messire Guillaume de Rossillon, et l'autre messire Guillaume Gardastain. Et pource que l'un et l'autre estoient vaillans en faictz d'armes, ilz s'aymoient très-fort : et avoient de coustume d'aller tousjours ensemble, à tous les tournois, joustes, ou autres faictz d'armes qui se faisoient, et se vestoient de mesme parure. Et combien que chacun demourast en un sien chasteau distant l'un de l'autre bien cinq lieues, il avint toutesfois que ayant messire Guillaume de Rossillon une très-belle et désirable Dame pour femme, messire Guillaume Gardastain



en devint desmesurément amoureux, nonobstant l'amytié et la confraternité qui estoit entre eux : et fit tant par un moyen et par autre, que la Dame s'en apperceut : dont elle fut très-aise, le congnoissant très-vertueux chevalier, et commença à mettre son amour en luy, de sorte qu'elle n'aimoit ne désiroit rien de ce monde, sinon luy, et n'attendoit autre chose, sinon qu'il la priast, ce qui ne tarda guères, et furent ensemble, non seulement une fois, mais aussi plusieurs.

Doncques s'entreaymans fort et fréquentans indiscrètement ensemble, avint que le mary s'en apperceut, dont il fut tellement indigné, que la grande amytié qu'il portoit à messire Guillaume Gardastain, se convertit en hayne mortelle : mais il le sceut mieux celer que eux n'avoient faict leur amytié, et délibéra du tout en soy-mesmes de le tuer. Parquoy estant messire Guillaume de Rossillon en ceste délibération, il survint qu'on publia à son de trompe un grand tournoy qu'on devoit faire en France : ce que messire Guillaume de Rossillon envoya incontinent faire sçavoir à messire Guillaume Gardastain, le priant de le

venir voir, si c'estoit son plaisir, et qu'ilz délibèreroient ensemble, s'ilz y iroient, et comment. Messire Gardastain, très-joyeux de cecy, respondit, qu'il s'en iroit souper sans aucune faute le lendemain avecques luy, dont messire Guillaume de Rossillon (oyant la response) pensa en soy-mesmes que l'heure estoit venue qu'il le pourroit tuer. Et s'estant armé, le jour ensuyvant, monta à cheval avecques quelques serviteurs siens, et se meit en embusche demye lieue paraventure de sa maison, en un boys par où devoit passer messire Gardastain. Et après l'avoir attendu une bonne espace de temps, il le vit venir, avecques deux serviteurs après luy, tous désarmez, comme celuy qui ne se doutoit de rien; et aussi tost qu'il le vid au lieu où il le désiroit, il luy courut sus, tout felon et plein de mauvaise volonté, avec une lance au poing, en luy escriant : « Traistre » meschant, tu es mort, » et disant ces parolles le frappa de sa lance en l'estomach : dont ne pouvant le Gardastain se deffendre aucunement, ne dire seulement une parolle, estant percé d'oultre en oultre du coup de lance il tomba par terre, et peu après mourut, et ses servi-



teurs tournèrent bride, et s'enfuirent le plus tost qu'ilz peurent vers le chasteau de leur seigneur, sans congnoistre celuy qui avoit commis le meurtre. Et messire Guillaume de Rossillon, descendu de cheval, ouvrit avecques un cousteau l'estomach du trespassé, et de ses propres mains luy arracha le cueur : puis l'ayant fait envelopper en une banderolle de lance, commanda à un de ses serviteurs qu'on l'emportast, et qu'il n'y eust si hardy d'eux de jamais parler de ce faict; puis remonta à cheval, estant desjà nuict, et s'en retourna à son chasteau.

La Dame, qui avoit entendu que messire Gardastain devoit venir à souper, et qui l'atendoit avec grand désir, ne le voyant venir s'esmerveilla fort, et dist à son mary : « Comment est-il possible » que messire Guillaume Gardastain » n'est point venu? » A qui le mary respondit : — « J'ay eu nouvelles de luy, » qu'il ne peut venir jusques à demain. » Dequoy la Dame estant un peu marrye n'en parla plus. Le mary, quand il fut descendu de cheval, fit appeller son cuysinier, et luy dist : « Prend ce cueur de » sanglier et l'apreste en la meilleure et » plus plaisante sorte pour manger que

» tu sçauras, et quand je seray à table, » envoye-le moy en un plat d'argent. » Le cuysinier le print, et ayant mis toute sa science pour le bien accoustrer, en feit un hachiz le meilleur du monde. Messire Guillaume, quand l'heure de souper fut venue, se meit à table avec sa femme, et la viande fut servie : mais il mangea peu, à cause du maléfice qu'il avoit commis, et ne faisoit que penser. Le cuysinier luy feit porter le hachiz, qu'il feit servir devant sa femme, et faisant semblant d'estre ce soir tout desgouté, le luy loua grandement. La Dame, qui n'estoit point desgoutée, en commença à manger, et luy sembla bien bon : parquoy elle le mangea tout. Quand le chevalier veit qu'elle l'avoit tout mangé, il luy dist : « Comment vous a semblé » bonne ceste viande ? — En bonne foy, » monsieur, » respondit la Dame, « elle » m'a pleu merveilleusement. — Se » m'aide Dieu » (dist le chevalier), « je » vous en croy, et ne m'esbahy point si » vous avez trouvé bon mort, ce qui » vous a tant pleu vif. » La Dame, oyant cecy, fut quelque temps sans parler; puis luy dist : — « Comment ? Qu'est-ce » que vous m'avez fait manger ? » Le



chevalier respondit : — « Ce que vous
» avez mangé est pour certain le cueur
» de messire Guillaume Gardastain, que
» vous, meschante, aymiez tant; et sça-
» chez pour vray que c'est luy-mesmes,
» parce que je le luy arrachay de la poi-
» trine avec ces propres mains, un peu
» avant que je retournasse. »

Si la Dame fut dolente oyant dire cecy, de celuy qu'elle aymoit sur toute autre chose, il ne le faut point demander. Et quelque peu après elle dist : — « Vous avez faict ce qu'un desloyal et
» meschant chevalier doit faire : car si je
» l'avoye faict seigneur de mon amour,
» sans qu'il m'eust faict aucune force, et
» vous estiez en cecy oultragé, j'en de-
» voye porter la peine et non luy. Mais
» jà à Dieu ne plaise que sur une si
» noble viande comme a esté celle du
» cueur d'un si vaillant et courtois che-
» valier, tel que fut messire Guillaume
» Gardastain, jamais y entre nulle autre
» viande! » Et s'estant levée de table, se jetta du haut en bas sans autre délibération par une fenestre qui estoit derrière elle, laquelle estoit fort haute de terre. Dont en tombant elle non seulement se tua, mais aussi se meit quasi



toute en pièces. Ce que voyant messire Guillaume fut fort estonné, et congneut bien qu'il avoit mal faict. Parquoy craignant les païsans et les gens du comte de Provence, il feit seller ses chevaux, et s'enfuit : laquelle chose fut sceue le lendemain par toute la contrée ainsi comme elle avoit esté faicte. Au moyen dequoy les deux corps, recueilliz tant par les gens de messire Guillaume Gardastain que par ceux de la Dame, avec très-grandes doléances et pleurs, furent mis ensemble en l'église du chasteau de la Dame en une mesme sépulture, sur laquelle furent escriptz certains vers, signifians qui furent ceux qui estoient enterrez là-dedans et l'occasion et manière de leur mort.





LA FEMME

d'un Chirurgien mit pour mort en une huche un sien amy, qui avoit beu d'une eau qui fait endormir les gens, dedans laquelle huche deux larrons usuriers l'emportèrent en leur maison : puis se resveillant cest amy, et estant pris pour larron, la chambrière de la Dame s'alla accuser à la Justice, de l'avoir mis en ceste huche, et par ce moyen il eschappa d'estre pendu, et les larrons, pour l'avoir desrobé, furent condamnez en amande pécuniaire.

NOUVELLE X

Comprenant qu'aucunesfois avanture, plustost que raison, jette l'homme hors de divers périls, et principalement en cas d'amour.



PRÈS que le Roy eut mis fin à son dire, il restoit seulement à Dioneo dire la sienne. Ce que luy congnoissant, et aussi que le Roy le luy avoit desjà commandé, commença ainsi :

Les misères qu'on a racomptées des

amytiez malheureuses, ont fait devenir tous tristes les yeux et les cueurs, non seulement de vous autres (mes Dames), mais aussi de moy-mesmes. Parquoy j'ay grandement souhaitté que la fin en fust venue. Or loué soit Dieu qu'elles sont finies, si ce n'estoit que je voulusse faire à ceste mauvaise denrée, une mauvaise adition, dont Dieu me garde : si commenceray, sans plus suyvre une si douloureuse matière, une nouvelle qui sera quelque peu plus joyeuse et meilleure. Laquelle donnera par aventure bon argument à ce qu'on devra racompter la journée ensuyvant.

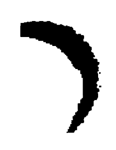
Vous devez sçavoir (mes belles jeunes Dames) qu'il n'y a pas encor long temps, qu'il y eut à Salerne un Chirurgien fort renommé, qu'on appelloit maistre Mazzeo de la Montaigne, lequel, estant desjà venu sur la fin de son aage, espousa une belle et gentille fille de sa ville, qu'il contentoit de riches et triumphantz habillemens, de bagues et de tout ce qui pouvoit plaire à une femme mieux que nulle autre de la ville. Il est vray qu'elle estoit le plus du temps morfondue comme celle que le maistre couvroit



très-mal dans le lict, lequel (tout ainsi comme messire Richard de Quinzica, dont nous avons cy-devant parlé, enseignoit les festes à la sienne) monstroit pareillement à ceste-cy, que pour avoir couché seulement une fois avec une femme, il falloit se reposer plusieurs journées après, pour se remettre en nature, et mille autres semblables follies, dont elle vivoit très-mal contente. Toutesfois, comme sage et de bon esprit qu'elle estoit, délibéra pour soulager le maistre de la maison de se jetter à l'escarmouche, et user du bien d'autruy. Au moyen dequoy ayant veu plusieurs jeunes hommes, il y en eut finablement un qui luy entra en l'entendement, auquel elle meit toute son espérance, tout son cueur, et tout son bien. Dequoy s'estant le jeune homme apperceu, il tourna toute son amytié vers elle.

Cestuy-cy estoit nommé Roger de Jeroli, de noble parenté : mais de si mauvaise et vitupérable vie, qu'il n'avoit parent ne amy qui l'aymast ou qui le voulust voir, tellement qu'il estoit réputé par toute Salerne, pour un larronneau et mauvais garçon : dont la Dame ne se soucia guères, luy plaisant pour autre

occasion. Et de faict elle sceut ordonner son cas de sorte, que par le moyen d'une sienne chambrière, ilz se trouvèrent ensemble seul à seul; et après qu'ilz eurent prins quelque plaisir l'un avec l'autre, la Dame luy commença à blasmer la vie qu'il avoit tenue par le passé, et à le prier que pour l'amour d'elle il se chastiast de telles choses, et pour luy en donner le moyen, elle le secourut quelque fois d'une somme d'argent, et quelquefois d'une autre. Dont persévérantz en ceste manière ensemble fort discrètement, avint que le Chirurgien eut entre mains un patient qui avoit une des jambes toute gastée, et congnoissant d'où procédoit le mal, dist à ses parens, que si on ne luy ostoit un oz pourry qu'il avoit en la jambe, il la luy faudroit couper, ou qu'il mourust, mais luy tirant l'oz, qu'il pourroit guérir : toutesfois qu'il ne l'entreprendroit sinon le tenant desjà pour mort. A quoy s'estans accordez ceux de qui il estoit allié, ilz le luy baillèrent pour tel. Le Chirurgien, pensant que si le patient n'estoit endormy, il ne sçauroit endurer la peine, et ne se voudroit laisser penser, faisant son compte de ne commencer à faire ceste



cure jusques au soir ensuivant, feit distiller au matin eau d'une sienne certaine composition, laquelle (quand le patient en auroit beu) le feroit dormir autant de temps comme il mettroit à le penser : puis la faisant apporter en sa maison, la meit en une fenestre d'icelle sans dire à personne ce que c'estoit.

Quand la nuict approcha que le maistre Chirurgien devoit aller voir cestuy-ci, il vint devers luy un messager d'aucuns de ses plus grans amys de Melfe, qui le prioyent très-instamment qu'il ne faillist incontinent de venir, par ce qu'il y avoit eu une grande baterie où plusieurs personnes avoient esté blécées. Parquoy prolongeant la cure de ceste jambe jusques au lendemain matin, il monta sur une barquette, et s'en alla à Melfe. Au moyen dequoy la Dame, sçachant que son mary ne reviendroit ce soir au logis, envoya secrettement querir (comme elle avoit accoustumé) son amy Roger, et l'enferma dedans sa chambre, jusques à ce que certaines autres personnes de la maison s'en fussent allées coucher.

Estant doncques Roger en la chambre en attendant la Dame, et ayant pour la

peine qu'il avoit eue le jour (ou bien qu'il avoit mangé salé, ou par aventure par une longue accoustumance) très-grand soif, il luy avint par fortune, de trouver en la fenestre la fiole d'eau que le Chirurgien avoit faicte pour le patient, et croyant qu'elle fust bonne à boire, la meit à la bouche et la beut toute. Parquoy il n'arresta guères que un grand sommeil le print, et s'endormit. La Dame s'en vint le plus tost qu'il luy fut possible, et trouvant Roger qui dormoit, le commença à pousser, et à luy dire tout bas qu'il se levast debout; mais tout cela ne servoit de rien : car il ne respondoit et ne se remuoit aucunement, dont la Dame estant quelque peu courroucée, le poussa plus fort en disant : « Or sus, dormart, liève-toy; si tu avois » talent de dormir, tu t'en devois aller » en ton logis, non pas venir icy. » Roger, estant ainsi poussé, tomba à terre de dessus un coffre sur lequel il estoit, et ne feit aucun semblant de s'en ressentir, ne plus ne moins que eust faict un corps mort. Dequoy la Dame, se trouvant aucunement estonnée, commença à le vouloir relever, et à le remuer plus fort que au paravant, puis à

le prendre par le nez, et luy arracher la barbe : mais tout cela ne servoit pareillement de rien, car il avoit attaché son asne à trop bonne cheville. Parquoy la Dame entra en soupçon qu'il estoit mort; toutesfois elle commença à le pincer plus aigrement qu'elle n'avoit faict, et à le brusler avec une chandelle allumée : encor' tout cela n'estoit rien. Au moyen de quoy elle, qui n'estoit point médecine, combien que son mary le fust, creut que sans point de faute il estoit mort. Dont il ne faut demander (l'aymant sur toute autre chose comme elle faisoit) si elle en fut dolente. Et n'osant en faire aucun bruyt, commença sans crier à pleurer sur luy, et à se douloir d'une telle malencontre : mais après quelque temps, craignant de ajouster honte à sa perte, elle pensa qu'il falloit trouver moyen, sans y songer plus longuement, comme on le pourroit (estant ainsi mort) mettre hors de la maison. Et ne sçachant conseiller en cecy, elle appella tout bellement sa chambrière, à laquelle elle remonstra sa deffortune, et luy demanda conseil.

La chambrière, s'esmerveillant fort, le voulut elle-mesme tirer et le pincer,



et congnoissant qu'il n'avoit aucun sentiment, dist ce que la Dame disoit : c'est à sçavoir qu'il estoit pour certain mort, et fut d'avis qu'on le devoit mettre hors de la maison. — « Et où le pourrons-» nous mettre » (dist la Dame), « qu'on » ne soupçonne au matin (quand on le » trouvera) qu'il n'ayt esté tiré de » céans? » A qui la chambrière respondit : — « Ma Dame, j'ay veu ce soir » qu'il estoit encor' tard, devant la bou-» ticque de ce menuysier nostre voisin, » une huche qui n'est pas trop grande, » laquelle (si le maistre ne l'a serrée) » viendra le mieux à propos du monde » pour faire ce que nous voulons, par » ce que nous le pourrons mettre de-» dans, et luy donner deux ou trois » coups de cousteau, et le laisser là. Je » ne sçay pas pourquoy celuy qui le » trouvera en celle huche, croira plus-» tost qu'on le y ait mis de céans que » d'ailleurs. Et suis certaine qu'on croira » plustost (parce qu'il a esté mauvais » garçon) qu'il ait esté tué d'aucun sien » mal vueillant, en allant faire quelque » meschanceté, et puis après mis de-» dans ce coffre, que d'estre party de » céans. »



Le conseil de la chambrière fut trouvé bon du tout par la maistresse, fors que de luy donner aucuns coups de cousteau : en disant qu'elle ne pourroit souffrir cela pour chose du monde. Et envoya la chambrière voir si la huche estoit là où elle l'avoit veue, laquelle retourna, et dist que ouy, puis chargea, elle qui estoit jeune et forte, Roger sur ses espaules, avec l'ayde de la Dame, qui marchoit devant pour voir si personne venoit; et quand elles eurent trouvé la huche elles le mirent dedans, et le laissèrent là.

Ce mesmes jour, deux jeunes hommes s'estoient allez loger en celle rue un peu plus haut que le logis du menuysier, lesquelz prestoient de l'argent à interest, et désirans de gaigner beaucoup, et despandre peu, ayans besoing de meubles, avoient veu le jour précédent ceste huche, et avoient faict leur complot de l'emporter en leur logis, si elle y demouroit la nuict : laquelle venue ilz sortirent hors, et ayans trouvé la huche, l'emportèrent incontinent en leur logis, sans entrer en autre dispute : encor' qu'elle leur semblast un peu pesante; et la mirent auprès d'une chambre où leurs femmes couchoient, sans se soucier pour l'heure

de la renger mieux, et la laissans là s'en allèrent dormir.

Roger, qui avoit dormy très-grande pièce, et avoit digéré desjà son breuvage, aussi que la vertu d'iceluy estoit consommée, s'esveilla un peu devant jour. Et combien que son sommeil fust rompu, et que les sens eussent recouvré leur vertu, si est-ce qu'il luy demoura un estonnement au cerveau, qui le tint tout estourdy, non seulement celle nuict, mais plusieurs autres après; puis, ayant ouvert les yeux, et ne voyant chose qui fust, il estandit ses mains çà et là, et se trouvant en ceste huche commença à resver, et à dire en soy-mesmes : Qu'est cecy? où suis-je? dors-je, ou si je veille? Si me souvient-il bien que je vins arsoir en la chambre de m'amye, et maintenant il me semble que je suis en une huche. Que veut dire cecy? Le Chirurgien serait-il point retourné? ou quelque inconvénient survenu, pour lequel elle me voyant endormy m'eust icy caché? Je le croy, et que certainement il sera ainsi.

Parquoy il pensa à demourer coy, et escouter s'il orroit quelque chose. Et ayant demouré ainsi assez longtemps

plus mal à son ayse que autrement, en celle huche qui estoit petite, et luy faisant douleur le costé sur lequel il estoit couché, et luy se voulant tourner sur l'autre, il le feit si dextrement, que donnant des rains à l'un des costez de la huche, laquelle n'avoit esté mise sur lieu qui fust uny, il la feit pancher, et après tomber, et en tombant feit un si grand bruit, que les femmes qui estoient couchées là auprès s'esveillèrent, et eurent paour : toutesfois qu'elles n'osèrent sonner mot. Roger, doutant fort, pour la cheute de la huche, et sentant que par ce moyen elle s'estoit ouverte, ayma mieux (si autre chose luy survenoit de fortune) estre dehors que demourer dedans, et tant pour ne sçavoir où il estoit, que pour une chose et autre, il commença à s'en aller chancelant par la maison, pour sçavoir s'il trouveroit degré ou porte par où sortir. Ce que oyans les femmes qui estoient esveillées, commencèrent à dire : « Qui est là? » Roger, ne congnoissant point leurs voix, ne leur respondit rien. Parquoy les femmes commencèrent à appeller leurs marys, lesquelz dormoient fort, parce qu'ilz avoient veillé beaucoup, et n'oui-

rent chose que ce fust de tout cecy. Au moyen dequoy estans les femmes devenues plus paoureuses que devant, se levèrent, et se mettans aux fenestres se prindrent à crier : « Au larron! au » larron! » Au cry desquelles plusieurs des voysins accoururent, les uns par dessus les maisons, les autres par un endroit, et autres par divers lieux, et entrèrent en la maison. Les marys pareillement s'esveillèrent à ce grand bruit, et prindrent ce pauvre Roger, lequel estoit presque hors de son sens, de grande merveille de se voir là, sans sçavoir par quel endroit il devoit ou pouvoit eschapper. Et quand il fut prins, ilz le mirent ès mains des sergentz du gouverneur de la ville, qui estoient desjà couruz à ce bruit. Et estant mené devers le gouverneur, fut mis incontinent (d'autant qu'il avoit réputation d'estre très-mauvais garçon) à la question, sur laquelle il confessa, que voirement il estoit entré en la maison de ces presteurs, pour les desrober, parquoy le gouverneur délibéra sans trop songer de le faire pendre par la gorge.

La nouvelle courut la mesme matinée, par tout Salerne, que Roger avoit esté

pris, en voulant desrober la maison des presteurs. Ce que oyans la Dame et la chambrière, elles s'en esmerveillèrent si fort, qu'elles se vouloient quasi faire acroire n'avoir point faict, ce que toutesfois elles avoient faict la nuict précédente : ains plustost avoir seulement songé de le faire. Et outre cecy, la Dame, congnoissant le péril en quoy estoit Roger, s'en trouvoit tellement troublée, qu'elle estoit en danger d'en devenir folle.

Un peu après huict heures du matin, le Chirurgien retourna de Melfe, et demanda son eau, pource qu'il vouloit aller penser son patient, et trouvant la fiolle vuyde, fit un tel bruit au logis, que rien ne se osoit trouver devant luy. La Dame, qui estoit bien tourmentée d'autre chose, respondit tout en courroux : — « Vrayement, nostre Maistre, vous » feriez beau bruit d'une grande chose, » quand pour une fiolle d'eau seulement » qui a esté versée vous criez tant : » ne s'en trouve-il plus au monde? » A qui le Maistre Physicien dist : — « Ma femme, tu as peut estre pensé » que ce fust eau claire : mais il n'est » pas ainsi, ains est une eau composée

» pour faire dormir », et luy compta pour quelle occasion il l'avoit faicte. Incontinent que la Dame eut ouy cecy, elle s'advisa que Roger l'avoit beue, et que c'estoit la cause qui leur avoit fait croire qu'il estoit mort, et dist : — « No-
» stre Maistre, nous n'en sçavions rien,
» et par ainsi, refaictes-en une autre si
» vous voulez. »

Peu de temps après, la chambrière qui, par le commandement de la Dame, estoit allé sçavoir qu'il adviendroit de Roger, retourna et dist : — « Ma Dame,
» tout le monde parle en mauvaise sorte
» de Roger, et à ce que j'ay entendu, il
» n'a parent ne amy qui se soit remué
» pour luy vouloir ayder, et tient-lon
» pour certain que le Prévost le fera
» demain pendre, et outre ce je vous
» vueil bien dire une chose, qu'il me
» semble avoir comprins en mon enten-
» dement, comment il arriva à la maison
» des presteurs; et oyez la manière. Vous
» congnoissez bien le menuysier, devant
» lequel estoit la huche où nous le
» mismes : il estoit tout à ceste heure
» avec un homme auquel ceste huche ce
» semble appartient, dont ilz ont le plus
» gros débat du monde ensemble, de ce

» que cestuy-là demande que le menuy-
» sieur luy paye sa huche, et le menuy-
» sier respond qu'il ne l'a point vendue,
» mais qu'elle luy a esté desrobée; et
» l'autre luy disoit : Il n'est pas vray :
» ains tu l'as vendue à ces deux jeunes
» presteurs d'argent, comme eux-mes-
» mes m'ont dit ce matin, quand je l'ay
» veue en leur maison à l'heure que
» Roger a esté pris. A qui le menuysier
» dist : Ilz mentent par la gorge : par ce
» que jamais je ne la leur vendy : mais
» trouverez qu'ilz me l'auront ceste nuict
» desrobée, allons vers eux. Et ainsi s'en
» sont allez tous d'un accord en la maison
» des presteurs, et je m'en suis retour-
» née. Parquoy (comme vous pouvez
» voir) je compren que Roger a esté
» transporté en ceste sorte, au lieu où
» il a esté trouvé : mais de sçavoir com-
» ment il est ressuscité, je ne le puis
» penser. » La Dame, comprenant lors
très-bien comment le cas estoit allé, dist
à la chambrière ce qu'elle avoit ouy dire
à son mary, et la pria qu'elle voulust
faire tout son possible, pour sauver Roger, comme celle qui en une mesme
heure le pouvoit faire et garder l'honneur d'elle. La chambrière dist : — « Ma

» Dame, enseignez-moy comment, et je » feray volontiers tout ce que je pour» ray. »

La Dame (comme celle à qui le fait touchoit de bien près) pensa soudainement ce qu'estoit de faire, et en informa la chambrière de poinct en poinct : laquelle s'en alla premièrement au Chirurgien, et en pleurant luy commença à dire : « Monsieur, il faut que je vous de» mande pardon d'une grande faute que » j'ay commise envers vous. » Son maistre luy dist : — « Et dequoy? » Lors elle luy dist en pleurant : — « Monsieur, » vous congnoissez bien quel homme » c'est que Roger de Jeroli : auquel luy » venant volonté de m'aymer, il falut » moytié par force, moytié par requeste, » que je l'aymasse, il y a environ un an. » Et luy sachant hier au soir, que vous » n'estiez point céans, il me flatta tant, » que je le menay en vostre maison, » dedans ma chambre, coucher avecques » moy, où il luy print une grande soif; » et pource que je ne sceu lors à quoy » recourir plus tost, ou à l'eau ou au vin, » moy ne voulant que ma Maistresse, » qu'estoit en la salle, me vist, me va » souvenir que j'avoye veu en vostre

» chambre une fiolle d'eau, que je couruz prendre, et la luy donnay à boire : puis je remis la fiolle où je l'avoye prinse, dont je voy que vous avez faict un si grand bruyt par la maison. Et certes je confesse que j'ay mal faict : mais qui est celuy qui quelquefois ne faille pas ? Il me desplaist grandement de l'avoir fait, non tant seulement pour l'eau comme pour ce qui s'en ensuyvit depuis : car Roger est pour en perdre la vie. Parquoy je vous suplie tant que je puis, qu'il vous plaise me pardonner, et me donner permission que je m'en voyse le secourir, en ce qu'il me sera possible. »

Le Chirurgien, oyant ceste-cy (encor' qu'il fust tout courroucé) luy respondit, en la gaudissant : — « Il est bien employé si tu en portes la pénitence toy-mesmes : par ce que là où tu pensoys avoir ceste nuict un gentil gallant qui te deust bien secouer le pelisson, tu as eu un grand dormart. Et par ainsi va et pourchasse la délivrance de ton amy si tu peux, et garde-toy bien doresnavant de l'amener jamais plus céans : car je te paieroye de ceste fois et de l'autre. » Oyant laquelle responce,

il sembla bien à la chambrière qu'elle avoit très-bien commencé son entreprinse, et s'en alla le plus tost qu'elle peut à la prison où estoit Roger, où elle flata tant le geolier qu'il la laissa parler à Roger, et après qu'elle l'eut instruit de ce qu'il avoit à respondre au Prévost s'il vouloit eschapper, fit tant qu'elle s'en alla devant luy. Lequel Prévost, premier que luy vouloir donner audience, voulut (pource qu'elle estoit fresche et rebondie) attacher son croq à la paovrette de Dieu. A quoy elle, pour estre ouye de meilleur cueur, ne fit point de reffuz, et après qu'elle se fut levée de la besongne, luy dist : « Monsieur, vous avez icy » Roger de Jeroli, qui a esté prins pour » larron : mais la vérité n'est pas ainsi. » Et commençant l'histoire, la luy compta toute de fil en esguille, et luy dist comme estant s'amye elle l'avoit mené en la maison du Chirurgien, et comment elle luy avoit donné à boire l'eau composée pour faire dormir, ne congnoissant quelle eau c'estoit; pareillement elle luy compta en quelle manière elle l'avoit porté pour mort dedans la huche, et après cecy, luy dist les parolles qu'elle avoit ouyes entre le menuysier et celuy à qui la huche

apartenoit, luy faisant entendre par cela, comment Roger avoit peu estre trouvé en la maison des presteurs. Le Prévost, voyant que c'estoit chose facile à s'enquérir si cecy estoit vray ou non, envoya premièrement querir le Chirurgien, pour sçavoir s'il estoit vray qu'il eust faict ceste eau : duquel il trouva qu'il estoit ainsi, et après fit venir le menuysier, et celuy à qui la huche apartenoit, et pareillement les presteurs, et après plusieurs parolles, il trouva que les presteurs avoient la nuict passée desrobé la huche, et portée en leur maison. A la fin il se fit amener Roger, et luy demanda où il avoit couché la nuict précédente. Lequel respondit qu'il ne sçavoit où : mais qu'il se souvenoit bien, qu'il estoit allé pour coucher avecques la chambrière de Maistre Mazzeo de la Montaigne, en la chambre de laquelle il avoit beu de l'eau par grande soif qu'il avoit ; mais qu'il devint depuis (sinon quand il se trouva dedans une huche en la maison des presteurs après qu'il fut esveillé), il n'en sçavoit rien. La Prévost, oyant toutes ces choses, et y prenant grand plaisir, le leur fit redire à tous plusieurs fois. A la fin congnoissant que Roger estoit innocent,

il condamna les presteurs qui avoient desrobé la huche, à dix onces d'argent, et délivra Roger. Dont il ne faut demander s'il en fut joyeux, et encores plus sa chère amye. Laquelle avecques luy, et la chambrière qui luy avoit voulu donner les coups de cousteau, en rit et eut son passetemps par plusieursfois depuis : continuant tousjours leur amytié et plaisir de bien en mieux. Je voudroye bien (mes Dames) qu'il m'en advinst ainsi : mais non pas d'estre mis dedans la huche.

Si les premières nouvelles avoient contristé le cueur des Dames, ceste dernière de Dioneo les fit tant rire (et mesmement quand il dist que le Prévost avoit attaché son croq), qu'elles se peurent bien restaurer de la compassion qu'elles avoient eu des autres. Mais voyant le Roy que le soleil commençoit à se coucher, et que la fin de son gouvernement estoit venue, il se excusa envers les Dames avec plusieurs parolles gracieuses de ce qu'il avoit faict : c'est à sçavoir d'avoir faict deviser d'une si cruelle matière comme des malheurs des paovres amoureux. Et quand il eut faict son excuse, il se leva debout : et osta de dessus sa teste la couronne de laurier; et attendans les Dames à qui il la voudroit poser, il la mit

courtoisement sur la teste blonde de ma Dame Fiammette, en disant : « Je te metz ceste couronne, comme à celle qui sçaura mieux que nulle autre consoler demain ceste compagnie de la dure journée d'aujourd'huy. » Ma Dame Fiammette, de qui les cheveux estoient crespeluz, longs et dorez, tombants un peu sur ses blanches et délicates espaules, ayant un visage rondelet, et une vraye couleur de lis blancs, entremeslez de roses vermeilles, tout resplendissant, avec deux yeux en la teste qui sembloient d'un faucon passager, et une petite bouchette, dont les lèvres ressembloient deux petitz rubiz, respondit en souzriant : « Philostrate, je la prens volontiers : et (à fin qu'il te souvienne mieux de ce que tu as fait jusques à présent) je vueil et commande que chacun se prépare de deviser demain de ce qu'est advenu heureusement à quelque amoureux, après certains cruelz et malheureux accidens. » Laquelle proposition pleut à tous. Et après qu'elle eut fait appeller le maistre d'hostel et ordonné avecques luy de ce qu'estoit nécessaire de faire, elle donna congé à toute la compagnie (qui s'estoit levée) de s'en aller esbatre jusques à l'heure du souper : dont les uns s'en allèrent par le jardin, la beauté duquel ne méritoit point qu'on s'en deust bien tost fascher, les autres vers les moulins qu'estoient hors d'iceluy, prenantz jusques à l'heure du souper divers plaisirs

selon leurs divers appétitz. Laquelle venue et tous assemblez, ilz soupèrent comme ilz avoient de coustume auprès de la belle fontaine, avec très-grand plaisir et bien serviz. Puis, quand ilz se furent levez, se prindrent comme ilz souloient à dancer et à chanter. Et menant ma Dame Philomène la dance, la Royne dist : « Philostrate, je n'enten point me forvoyer de ce qu'ont fait mes prédécesseurs; mais tout ainsi qu'ilz ont fait, je vueil que par mon commandement on die une chanson : et pour ce que je suis asseurée que telles sont tes chansons comme ont esté tes nouvelles, je vueil, à fin que d'oresnavant nous ne soyons plus ennuyées de tes malheurs, que tu en dies celle qui plus te plaira. » Philostrate respondit que volontiers le feroit, et sans autre cérimonie commença à chanter ainsi :

Mes pleurs sont signifiance
Qu'à bon droict se deult le cueur
Subject à autruy fiance.

Lors que premier celle pour qui souspire,
De désespoir m'entra en la pensée,
Tant de vertuz en elle vy reluyre,
Que j'estimay légier tout le martyre
De toy receu, Amour, quoy que offensée
En eust esté ma liberté laissée :
Mais maintenant je congnoy mon erreur
Et non sans grand' douleur.

Car moy laissé par l'orde tromperie
De celle-là en qui seule espéroye,
J'ay apperceu sa fause piperie,
Lors que sa grace est de moy plus chérie;
Et lors que plus sans craincte au mal tiroye
De mon ennuy futur où j'aspiroye,
J'ay veu qu'elle a receu autruy valeur,
Me chassant de tel heur.

Dont vint au cueur le regret douloureux
Que porte encor', maudissans l'heure et jour
Que premier vy son visage amoureux,
De grand' beauté enrichy et heüreux.
Et ce qui plus m'enflambe tout autour,
L'esprit mourant en déplaisant autour
Va maudissant aigrement mon malheur,
Foy, espoir et chaleur.

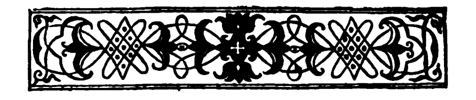
Parquoy tu peux, Seigneur Amour, sentir
Quel est mon dueil despourveu de confort :
Je te dy, tel est-il sans en mentir,
Que pour souffrir par moy moindre martir
Invoque et quiers une cruelle mort :
Vienne doncq' tost, et d'un coup fier et fort
Face finir ma vie et ma fureur
Qui sera moindre ailleur.

Nulle autre voye ou confort me demeure
Pour de l'ennuy où suis me dessaisir,
Sinon la mort : fay doncq' tant que je meure
Que dueil je perde et la vie en mesme heure :
Puis qu'à tort viz, privé de tout plaisir,
L'aise qu'elle a de tel amy saisir
Donne-luy telle en ma mort, ô Seigneur,
De tous les Dieux majeur.

Bien peu me chaut, piteuse chansonnette,
S'autre que moy n'apprend à te chanter :
Car nul te peut comme moy faire feste;
Mais bien te vueil charger de chose honneste :
C'est qu'à Amour te voyses présenter,
Pour à luy seul mon piteux cas compter :
En le priant que luy pour son honneur
Me mette à port meilleur.

Les parolles de ceste chanson démonstroient assez clairement ce que vouloit Philostrate : et plus encor' l'auroit paradventure déclairé le regard de la Dame dont il parloit, qu'estoit en la dance, si l'obscurité de la nuict survenue n'eust caché la rougeur qui luy estoit montée au visage : mais après qu'il eut achevé celle-là, l'on en chanta plusieurs autres jusques à ce que l'heure de s'aller coucher fut venue, parquoy chacun se retira en sa chambre comme il pleut à la Royne.





LA CINQUIESME JOURNÉE

DU DÉCAMÉRON

En laquelle l'on devise, sous le gouvernement de ma Dame Fiammette, de ce qu'est advenu heureusement à quelque amoureux après plusieurs grandes malaventures.





E soleil commençoit desjà à se lever, quand ma Dame Fiammette, incitée du doux chant des oyseaux qui au poinct du jour chantoient gayement sur les petitz ar-

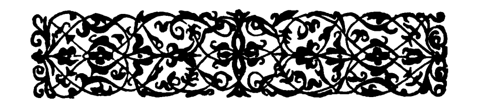
bres, se leva du lict. Et ensemble fit lever toutes les autres Dames, et pareillement les trois jeunes gentilzhommes : avec lesquelz elle descendit aux champs, et s'en alla tout le petit pas à l'esbat, par une grande plaine, marchant sur la rozée jusques à ce que le soleil fut un peu haussé : devisant d'une chose et d'autre, avecques sa compagnie. Mais sentant que les rais du soleil se commençoient à eschauffer, elle reprint son chemin vers le logis, auquel quand ilz furent arrivez, elle fit restaurer le peu de travail qu'on avoit eu avec vins excellens, et confitures de massepans; puis s'en allèrent promener par le jardin, jusques à l'heure de disner, laquelle venue et toute chose appareillée par le maistre d'hostel, après avoir dict quelque petit mot de chanson, chacun se mit volontiers à table, ainsi qu'il pleut à la Royne. Et quand ilz eurent disné avec bon ordre et plaisir, ils commencèrent (pour ne désacoustumer l'ordre encommencé), quelques petites dances, avec les instrumens et chansons. Après lesquelles la Royne donna congé à un chascun, jusques à ce que l'heure du dormir fust passée : desquelz les uns s'en allèrent dormir, et les autres demourèrent à soulas au beau jardin. Mais un peu après que midy fut passé, chacun s'assembla à la mode accoustumée auprès de la belle fontaine, ainsi qu'il pleut à la Royne de commander, laquelle s'estant assise en son siège royal, et

:tant son regard vers Pamphile, luy commanda en souzriant qu'il commençast à citer les heureuses nouvelles, lequel très-›lontiers se disposa, et dist ainsi :

Plusieurs nouvelles (gracieuses Daes) se présentent en mon entendeent, pour donner commencement à ıe si plaisante journée, comme sera :ste-cy, desquelles il y en a une qui e plaist plus que toutes les autres : ır ce que vous pourrez comprendre ır elle, non seulement l'heureuse fin, ›ur laquelle nous commençons nostre urnée : mais aussi combien les forces amour sont pleines de grand bien, diıes d'estre révérées, et de toute autoté; lesquelles plusieurs, sans sçavoir ı'ilz veulent dire, blasment et damnent grand tort : ce que, si je ne faux (vous oyant toutes amoureuses), vous devra aire grandement.







CHYMON

devint sage par estre amoureux, et conquist par force s'amye Éphigène sur la mer : dont il fut mis en prison à Rhodes; et un nommé Lisimaque l'en tira hors, avec lequel il print de rechef Éphigène et Cassandre au milieu de leurs nopces : et s'enfuyrent avecques elles en Candie, dont après les avoir espousées ilz furent rappelez en leurs maisons.

NOUVELLE PREMIÈRE

En laquelle est demonstré que souventesfois l'amour fait l'homme sage et vaillant.





IL y eut au royaume de Cipre (comme nous avons, long temps a, leu ès histoires anciennes des Ciriens) un gentilhomme

nommé Aristippe, qui fut plus riche en tous biens terriens que nul autre du païs; et si la fortune ne l'eust fait dolent d'une chose, il se pouvoit contenter plus que nul autre. C'est que entre ses enfans il avoit un filz qui surpassoit, en grandeur et beauté de corsage, tous les autres jeunes enfans qu'on eust sceu voir : mais il estoit presque tout fol, et tel qu'il n'en faloit rien espérer de bon : le nom duquel estoit Gallois. Toutesfois pource que jamais pour aucun travail de précepteur, ne pour flaterie, ou baterie que luy fist son père, ou par industrie d'autruy, on ne luy avoit peu mettre en la teste lettres, ne aucune civilité, ains avecques une voix grosse et difforme, avoit les gestes et façons de faire beaucoup plus convenables à beste brute qu'à homme, il estoit appellé d'un chacun, comme par mocquerie, Chymon : qui vaut autant à dire en leur langue, comme il fait aussi en la nostre, grosse beste. La perdition de la vie duquel le père supportoit avec grand ennuy : et desjà ayant du tout perdu l'espérance qu'on pouvoit avoir de luy, il commanda (pour n'avoir tousjours devant ses yeux l'occasion de son dueil)

qu'il s'en allast à un sien village, aux champs, et qu'il demourast là avecques ses païsans. Ce qui fut fort agréable à Chymon, par ce que les façons de faire et conditions des grosses gens et ruraux luy plaisoient plus que celles de la ville.

Estant doncques Chymon allé au village de son père, et se exercitant aux choses appartenantes à rusticité, il avint un jour, passée l'heure de midy, que en traversant d'un champ en autre, avec un baston qu'il portoit sur son col, il entra en un petit boys lequel estoit réputé en ce quartier-là pour très-beau : et pource que c'estoit au moys de may, il estoit tout fueillu. En cheminant par lequel il se trouva (comme fortune le guyda) en un préau environné de très-beaux arbres, en l'un des coings duquel y avoit une fort belle fontaine, et froyde : auprès de laquelle il vit, sur l'herbe verde, une très-belle jeune fille qui dormoit, vestue d'un tant deslié accoustrement qu'il ne cachoit quasi rien de la blanche charneure : et estoit seulement couverte depuis la ceinture en bas, d'une cotte picquée, très-blanche et desliée, et à ses piedz dormoient pareillement deux femmes, et un sien serviteur.

Ayant Chymon apperceu laquelle, il commença incontinent à la regarder très-ententivement, estant appuyé sur son baston, sans sonner un seul mot, avec très-grande admiration : comme si jamais au paravant il n'eust veu forme de femme. Si sentit lors qu'en son dur et rural entendement (auquel jamais au paravant n'estoit peu entrer, ne par doctrine, ne par enseignemens qu'on luy eust peu faire, aucune impression de honneste civilité) s'esveilla un penser, qui luy dist en son gros et matériel esprit, que ceste fille estoit la plus belle chose que jamais vit homme vivant. Et lors il commença à distinguer les parties d'elle, en louant ses cheveux, qu'il estimoit estre d'or, le front, le nez, la bouche, la gorge et les bras, et sur tout son sein, qui commençoit seulement à poindre : tellement que d'homme champestre, il devint soudainement juge de beauté : désirant singulièrement en soy-mesmes, de voir les yeux qu'elle, appesantie de fort sommeil, tenoit cloz et fermez ; et pour les voir, il eut plusieurs fois volonté de l'esveiller : mais luy semblant plus belle, sans comparaison, que toutes les autres femmes qu'il eust jamais veu,

il doutoit que ce fust quelque déesse. Et en cela il avoit encor tant de congnoissance, qu'il jugeoit que les choses divines doivent estre plus révérées que les humaines : parquoy il se contenoit, attendant qu'elle s'esveillast de soy-mesmes. Et combien que le tarder luy semblast trop long, toutesfois, surprins d'un plaisir non accoustumé, il ne pouvoit partir de là.

Avint doncques que après long espace de temps, la jeune fille (qui avoit nom Éphigène) s'esveilla premier que personne des siens : et ayant levé la teste, et ouvert les yeux, veit Chymon tout au devant d'elle, appuyé sur son baston, dont elle s'esmerveilla fort, et luy dist : « Chymon, que vas-tu cherchant à » ceste heure par ce boys ? » Chymon qui, tant par sa contenance que par sa lourderie, et aussi par sa noblesse et richesse de son père, estoit quasi congneu de tous ceux du païs, ne respondit aucune chose aux parolles d'Éphigène. Mais tout aussi tost qu'il veit ses yeux ouvers, il commença à les regarder fermement, luy estant avis en soy-mesmes que d'iceux partoit une douceur qui le remplissoit d'un plaisir, non encor ja-

mais esprouvé par luy. Ce que voyant la jeune fille, elle commença à avoir peur que ce regard ainsi ferme, n'incitast sa rusticité à faire quelque chose qui luy peust tourner à déshonneur: parquoy ayant appellé ses femmes, et s'estant levée debout, elle luy dist : « Chymon, à » Dieu te command. » A qui Chymon respondit lors : — « Je m'en iray avec- » ques toy. » Et combien que la jeune fille refusast qu'il l'accompagnast, ayant tousjours peur de luy, elle ne sceut toutesfois jamais tant faire qu'il abandonnast sa compagnie jusques à tant qu'il l'eust conduicte à sa maison : et de là il s'en alla à celle de son père, disant qu'il ne vouloit plus pour chose que ce fust retourner au village. Et combien que le père en fust fort marry, et pareillement ses parens, toutesfois ils le laissèrent à la fin au logis, attendans de voir quelle occasion estoit celle qui luy avoit fait changer d'avis. Estant doncques entré à Chymon jusques au cueur (ou jamais aucune doctrine n'estoit peu entrer) une sagette d'amour, pour la beauté d'Éphigène, il feit esmerveiller en peu de temps (parvenant d'un penser en autre) son père et ses parens, et tous ceux qui



le congnoissoient : car il requist premièrement à son père qu'il le feist habiller et mettre en ordre de mesmes ses autres frères : ce que le père fit très-volontiers ; en après, fréquentant avec les honnestes jeunes hommes, et voyant les façons de faire propres à gentilzhommes, mesmement à ceux qui estoient amoureux, il aprint au commencement, et en bien peu de temps (avec grand estonnement d'un chacun) non seulement les premières lettres, mais aussi devint très-sçavant entre les sçavantz en philosophie ; et après cela, estant l'amour qu'il portoit à Éphigène occasion de tout cecy, il ne changea pas tant seulement sa voix grosse et rusticque en douce et consonante, mais devint musicien parfaict, et bon joueur d'instrumentz ; encores devint-il très-expert à bien picquer et voltiger chevaux : et robuste en tous exercices de guerre, tant par mer que par terre. Et pour le faire court (à fin que je ne m'amuse à racompter toutes les particularitez de ses vertuz), jamais la quatriesme année depuis qu'il devint amoureux ne fut accomplie, qu'il ne se fist congnoistre pour le plus honneste, le mieux conditionné et ayant plus de vertuz et graces

particulières que nul autre jeune gentilhomme qui fust en tout le royaume de Cipre.

Que dirons-nous doncques, mes gracieuses Dames, de Chymon ? Certes autre chose, sinon que les vertuz hautaines du ciel infuses dedans son gentil cueur, estoient par envieuse fortune liées et enfermées de très-fortz liens en quelque petit coing de son cueur, lesquelz furent tous brisez et dessirez par Amour comme trop plus puissant seigneur que fortune, lequel, comme excitateur des espritz endormiz, poussa de toute sa force icelles vertuz hors des cruelles ténèbres, où elles estoient offusquées, et les meit en claire lumière : monstrant appertement dequel lieu il tire les espritz subjectz à soy, et où il les conduit avec ses traitz.

Combien doncques que Chymon, en aymant Éphigène, se fourvoyast en aucunes choses, toutesfois Aristippe son père, considérant qu'Amour l'avoit fait de mouton retourner homme, non seulement le supportoit patiemment, mais aussi il luy suadoit de faire en cecy ce qui luy viendroit plus à plaisir. Toutesfois Chymon (qui refusoit d'estre nommé Galois, se souvenant qu'il avoit esté

appellé Chymon par Éphigène), désirant mettre une fin honneste à son désir, feit plusieurs fois prier Chipsée, père d'Éphigène, qu'il luy pleust de la luy donner en mariage. A quoy Chipsée respondit tousjours qu'il l'avoit promise à un gentilhomme Rhodien, nommé Pasimonde, auquel il ne vouloit faillir de promesse. Parquoy estant venu le temps qui avoit esté accordé pour les nopces d'Éphigène, et que le mary l'avoit envoyé querir, Chymon dist en soy-mesmes : Il est temps maintenant que je te monstre (ô m'amie) combien je t'ayme : je suis devenu homme pour toy ; mais si je te puis avoir une fois, je ne fais doute que je ne devienne plus glorieux que tous les dieux vivantz ; et pour certain je t'auray, ou je mourray en la peine.

Cecy dit, il pria certains jeunes gentilz hommes qui estoient ses amys, et feit armer secrettement (sans que personne en sceust rien) un vaisseau avec toutes choses nécessaires pour faire guerre navale : puis se meit en mer, attendant le vaisseau sur lequel s'amye Éphigène devoit estre menée à Rhodes à son mary : laquelle, après plusieurs honneurs qui furent faicts par le père

d'elle aux parens du mary, entra avec eux en mer; puis dressèrent la proue vers Rhodes, et s'en allèrent leur voye. Chymon, qui ne dormoit pas, les atteignit le jour ensuyvant avec son vaisseau; et estant sur la proue d'iceluy, il cria à haulte voix à ceux qui estoient sur le vaisseau d'Éphigène : « Demourez, abais-
» sez les voiles : ou vous délibérez d'estre
» prins et submergez en mer. » Les ennemis de Chymon avoient les armes toutes tirées sur le tillac, et se préparoient pour se deffendre : pourquoy Chymon, après les parolles dictes, ayant prins un harpic de fer, le jetta de grande force sur la poupe des Rhodiens qui gaignoient païs vistement, et la joignit par force à la proue de son vaisseau, et fier comme un lyon, sans attendre qu'il fust suyvy d'aucun des siens, saillit sur la nef des Rhodiens comme s'il n'eust fait compte d'eux tous, et esguillonné d'amour, se jetta l'espée au poing avec une force esmerveillable entre ses ennemys, et frappant ores l'un, et tantost l'autre, les abbatoit comme brebis. Ce que voyans les Rhodiens et jettans les armes en terre, quasi tous d'une voix se rendirent ses prisonniers : auxquelz Chy-

mon dist: « Mes amys, le désir de gai-
» gner butin ne hayne que j'aye contre
» vous autres ne m'ont fait partir de
» Cipre pour vous venir assaillir en mer,
» les armes au poing : mais ce qui m'a
» meu m'est très-grande chose, si je puis
» dire que je l'aye conquise par armes,
» et à vous aysée à la me donner avec
» paix. C'est que je demande Éphigène,
» que j'ayme sur toute autre chose;
» n'ayant peu avoir laquelle de son père
» comme amye et en mariage, Amour
» m'a contrainct de la conquester de
» vous autres comme ennemy, et avec
» les armes en main. A ceste cause je
» délibère de luy estre ce que luy devoit
» estre vostre Pasimonde : pource don-
» nez la moy, et vous en allez en la
» bonne heure. »

Les jeunes gens, plus contrainctz de force que de libéralité, baillèrent, avec les larmes aux yeux, Éphigène à Chymon. Lequel, voyant qu'elle ploroit, luy dist : « Noble Dame, ne te desconforte
» point, je suis ton Chymon : qui ay
» plus mérité de t'avoir pour la longue
» amytié que je t'ay portée, que n'a Pa-
» simonde : à qui tu n'as seulement esté
» que promise. » Puis la feit monter sur

sa nef, et s'en retourna vers ses compagnons, sans prendre ne toucher aucune chose des Rhodiens, et les en laissa aller.

Estant ainsi content Chymon plus que nul autre de la conqueste d'une si chère proye, après qu'il eust consommé quelque peu de temps pour rappaiser Éphigène qui ploroit, il avisa avecques ses compagnons qu'il ne seroit bon de s'en retourner pour lors en Cipre : parquoy tous d'une mesme délibération dressèrent la proue de leur nef vers Candie, là où chacun et mesmement Chymon pensa que, tant pour les anciennes et nouvelles parentez, comme pour les grandes amytiez qu'il y avoit, ilz pourroient demourer seurement avec Éphigène. Mais fortune, laquelle avoit donné à Chymon avec grande joye la conqueste de la belle Dame, changea soudainement (comme inconstante) en triste et amer pleur, la joye inestimable du jeune amant : parce qu'il n'y avoit point encores quatre heures complettes depuis le congé donné par Chymon aux Rhodiens, que survenant la nuict, laquelle (estant avec s'amye) il espéroit devoir estre la plus heureuse que nul autre qu'il eust jamais sentie, il se leva un temps très-

divers et plein d'orages, qui remplit le ciel de nuées, et la mer de ventz tempestueux : dont il n'y avoit personne qui sceust voir ce qu'il devoit faire, ne où se mettre, ne encor' qui se peust tenir sur la nef pour faire quelque devoir.

Combien cecy estoit desplaisant à Chymon, il ne le faut point demander : car il luy sembloit que les dieux luy eussent ottroyé son désir, à fin que le mourir luy fust plus ennuyeux, duquel sans iceluy désir il ne s'en seroit guères soucié au paravant. Ses compagnons estoient pareillement tous dolentz : mais sur tout Éphigène, qui ne cessoit de plorer et se tormenter merveilleusement, ayant peur de chacune vague qui donnoit contre la nef; et en ces doléances elle maudissoit tant qu'elle pouvoit l'amour de Chymon, et blasmoit grandement sa hardiesse, affermant que telle fortune de tempeste n'estoit venue d'autre chose, sinon pour ce que les dieux ne vouloient pas que luy, qui la vouloit avoir pour femme contre leur volonté, peust jouyr de son désir présumptueux : ains que la voyant premièrement mourir, il mourust après misérablement. Et avec telles et semblables lamentations,

et encor' plus grandes, ne sçachans les mariniers que faire, et devenant à toute heure le vent plus fort, arrivèrent (sans sçavoir où ilz estoient) tout auprès de l'Isle de Rhodes, et ne congnoissans encores en estre si près comme ilz estoient, se parforcèrent tant qu'ilz peurent, pour leurs personnes, de prendre terre en celle isle s'il estoit possible. A quoy fortune leur fut favorable, et les poussa en un petit goulphe de mer, auquel un bien peu au paravant les Rhodiens, à qui Chymon avoit osté Éphigène, estoient arrivez avec leur nef; et ne s'apperceurent oncques d'estre entrez en icelle isle, jusques à ce que se levant l'aube du jour (qui leur rendit le ciel un peu plus clair) ilz se virent à un traict d'arc ou environ, près de la nef qu'ilz avoient laissée le jour de devant : dequoy estant Chymon dolent outre mesure, craignant ce qui luy avint, il commanda qu'on s'efforçast tant qu'on pourroit de sortir de là, et que fortune les transportast après où il luy plairoit : car ilz ne pouvoient estre en pire lieu que là. Parquoy on fit très-grand effort d'en sortir, mais on perdit temps, car le vent qui estoit très-puissant, poussoit au contraire : tellement

qu'ilz ne sceurent oncques non seulement sortir de ce petit goulphe, mais voulussent-ilz ou non, le vent les jetta en terre : là où aussi tost qu'ilz furent abordez, ilz furent recongneuz des mariniers Rhodiens qui estoient descenduz de leur nef, desquelz y en eut quelqu'un qui courut soudainement à un petit village prochain de là, où les gentilzhommes Rhodiens estoient allez, et leur compta comment Chymon estoit là arrivé comme eux par fortune de mer, et Éphigène avecques luy sur sa nef : dont eux, très-joyeux d'une telle nouvelle, prindrent plusieurs hommes dudict village, et s'en coururent incontinent à la mer : où ilz empoignèrent Chymon, qui estoit desjà descendu en terre avec tous ses gens, en délibération de s'enfuyr en quelque forest prochaine de là, avec toute sa compagnie, et pareillement Éphigène. Et furent tous emmenez audict village, et de là à Rhodes. Là où quand ilz furent arrivez, Pasimonde le mary (qui desjà en avoit ouy les nouvelles) s'en alla sur l'heure plaindre au Sénat, lequel ordonna à un gentil homme Rhodien nommé Lisimacque, qui celle année tenoit le souverain magistrat des Rhodiens, d'aller incontinent,

bien armé et accompagné, prendre Chymon et sa compagnie, et les mener tous en prison : ce qui fut faict. Et en telle manière le misérable amoureux Chymon perdit s'amye, qu'il avoit gaignée peu de temps au paravant, sans avoir eu autre chose d'elle que quelque pauvre baiser.

Quant à Éphigène, elle fut receue de plusieurs gentilz hommes et femmes de Rhodes, et réconfortée, tant du deuil qu'elle avoit eu de sa prinse, que de l'ennuy et peine du torment de la mer; et demoura chez icelles gentilz femmes jusques au jour déterminé pour faire les nopces. Toutesfois la vie fut sauvée à Chymon et à ses compagnons, à la requeste des jeunes gentilz hommes Rhodiens, ausquelz Chymon l'avoit sauvée le jour précédent. Et combien que Pasimonde sollicitast tant qu'il pouvoit de les faire mourir, ilz furent seulement condamnez à prison perpétuelle, en laquelle (comme on peut croyre) ilz demouroient tristes et doulentz, et sans espérance de jamais en sortir.

Mais ce pendant que Pasimonde sollicitoit tant qu'il pouvoit les préparatifz des prochaines nopces, la fortune, se repentant quasi de la soudaine injure

faicte à Chymon, mit en avant un nouvel accident pour son salut. Ce fut que Pasimonde avoit un frère moindre d'aage que luy, mais non de vertu, qui se nommoit Hormisde, lequel avoit esté longuement en parolles de prendre à femme une belle jeune gentil femme de Rhodes nommée Cassandre, laquelle Lisimacque aymoit grandement, et s'estoit le mariage plusieursfois interrompu par divers accidens. Or voyant Pasimonde qu'il avoit à célébrer ses nopces avec une très-grande chère, il pensa que ce seroit très-bien faict si en ceste mesme feste, et pour ne rentrer plus en despence de faire festins, il pouvoit faire que son frère Hormisde espousast Cassandre : au moyen dequoy il remit les propos sus, avec les parens de la fille, et le conduysit à effect, et conclurent ensemble, que le mesme jour que Pasimonde espouseroit sa femme, Hormisde espouseroit pareillement la sienne. Ce qu'entendant Lisimacque, il en fut desplaisant outre mesure, parce qu'il se voyoit indubitablement privé de l'espérance qu'il avoit d'espouser Cassandre si Hormisde la prenoit : toutesfois comme sage qu'il estoit, il dissimuloit son ennuy, et com-

mença à penser par quel moyen il pourroit empecher que cecy ne vinst à effect : mais il n'en veit point de possible, sinon de la ravir. Ce qui luy sembla aysé à faire pour l'office qu'il avoit, mais aussi il le réputoit plus déshonneste que s'il ne l'eust point eu. Ce nonobstant, après longue délibération, l'honneur céda à l'amour : et conclud en son entendement de la ravir, quoy qu'il en deust avenir. Et pensant à la compagnie qui luy seroit nécessaire pour le faire, et à l'ordre qu'il auroit à tenir, il se va souvenir de Chymon qu'il tenoit prisonnier avec ses compagnons, et imagina qu'il ne sçauroit avoir un meilleur ne plus fidelle compagnon en cest affaire, que Chymon. Parquoy, la nuict ensuyvant, il le feit secrettement venir en sa chambre, et luy commença à parler en ceste manière :

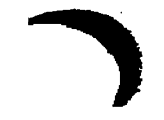
« Chymon, tout ainsi comme les dieux
» donnent libérallement, et en grande
» abondance, les choses aux hommes,
» tout ainsi sçavent-ilz très-sagement
» esprouver leur vertu, et ceux qu'ils
» treuvent fermes et constants à tous les
» accidens qui peuvent survenir, ilz les
» font dignes (comme vaillans) de plus



» grans mérites : or ont-ilz voulu avoir
» plus certaine expérience de ta vertu,
» que de celle que tu eusses peu mon-
» strer sans sortir des limites de la maison
» de ton père; lequel je congnoy très-
» abondant en richesses : car ilz t'ont
» premierement r'amené (comme j'ay
» entendu) moyennant les poignantes
» solicitudes d'amour, d'animal insensé
» à devenir homme; après, par une dure
» fortune, et présentement par une prison
» ennuyeuse, ilz veulent voir si ton
» courage se change point de ce qu'il
» estoit n'a guères, quand tu fuz (par
» bien peu de temps) content de la
» proye que tu avois gaignée : parquoy
» si le courage t'est tel qu'il a esté, les
» dieux ne te donnèrent oncques au-
» cune chose si aggréable comme sera
» celle qu'ilz se préparent te donner
» maintenant : laquelle (à fin que tu
» reprennes tes forces accoustumées, et
» que tu deviennes courageux) je déli-
» bère de te déclarer. C'est que Pasi-
» monde, joyeux de ton malheur, et
» diligent procureur de ta mort, se haste
» tant qu'il peut de célébrer les nopces
» de t'amye, à fin qu'en icelle il jouysse
» de la proye que fortune, quand elle t'a

» voulu rire, t'avoit premièrement don-
» née, et soudainement, quand elle s'est
» voulue monstrer courroucée, t'a ostée.
» Or, combien il t'en doit desplaire (au
» moins si tu aymes ainsi comme je
» croy) je le congnoy par moy-mesmes,
» à qui Hormisde son frère prépare
» faire pareille injure en un mesme jour,
» m'ostant Cassandre que j'ayme sur
» toute autre chose. Et pour éviter une
» telle injure et un si grand ennuy, je
» ne voy point que fortune nous ayt
» laissé autre voye ouverte, sinon la
» vertu de noz courages, et la force de
» noz mains dextres, èsquelles il nous
» convient avoir les armes : et nous faire
» faire voye à toy au deuxiesme ravisse-
» ment, et à moy au premier, de noz
» deux amyes. Parquoy, si tu as grand
» désir de recouvrer, je ne vueil seule-
» ment dire ta liberté (car je croy que tu
» t'en soucyes peu sans t'amye), mais
» t'amye aussi, et que tu me vueilles
» suyvre à mon entreprinse, les dieux
» te l'ont mise entre les mains. »

Ces parolles firent revenir tout le cueur à Chymon : et sans trop prendre de respit pour faire la responce, il dist : — « Lisimacque, tu ne sçaurois avoir en



» cest affaire un plus fort ne plus fidelle
» compagnon que moy : au moins s'il
» m'en doit avenir ce que tu me dis : et
» par ainsi, commande-moy ce qu'il te
» semblera que je devray faire, et tu
» verras que l'exécuteray courageuse-
» ment. » A qui Lisimacque dist : —
« D'aujourd'huy en trois jours les nou-
» velles mariées doyvent faire leurs
» nopces, en la maison de leurs marys :
» en laquelle toy et tes compagnons et
» moy (avec quelques-uns des miens en
» qui je me fie fort) entrerons quand la
» nuict sera venue, et les ayant prinses
» au milieu du festin, nous les mène-
» rons en une nef que j'ay desjà faict
» apprester secrettement ; et tuerons tous
» ceux qui présumeront de nous em-
» pecher. » Cest ordre pleut grandement à Chymon, qui demoura en prison sans en dire mot à personne des siens jusques au temps limité.

Quand le jour des nopces fut venu, le triumphe fut grand et magnificque, et n'y eut coing en la maison des deux frères qui ne fust remply de joye. Lisimacque, après avoir donné ordre à tout ce qui estoit nécessaire, et qu'il veit son heure venue, sépara en trois parties

Chymon et ses compagnons, et pareillement ses amys, tous armez souz leurs habillemens; les ayant premièrement animez par plusieurs paroles à son entreprinse : dont il envoya une partie secrettement au port à fin que personne ne les eust peu empecher de gaigner le navire quand il en seroit besoing; et s'en venant avec les deux autres parties à la maison de Pasimonde, il en laissa une à la porte à ce que personne de ceux qui estoient dedans ne les peust enfermer ou empecher qu'ilz ne sortissent; et monta avec Chymon et le demourant de leur compagnie en haut par l'escalier. Puis, quand ilz furent entrez en la salle où les nouvelles espousées, avec plusieurs autres Dames, s'estoient desjà assises par ordre pour souper, ilz s'avancèrent et jettèrent les tables par terre, prenant chacun s'amye, lesquelles ilz mirent entre les mains de leurs compagnons; et commandèrent qu'on les menast sur l'heure à la nef qui estoit préparée. Les maryées commencèrent à plorer, à crier, aussi firent les autres femmes et les serviteurs : dont toute la maison fut soudainement remplie de bruit et de criz. Mais Chymon et Lisimacque avec leurs



compagnons ayants desgainé leurs espées, se firent faire sans contradiction place par un chacun, et vindrent à gaigner l'escallier; et comme ilz descendoient, Pasimonde se trouva au devant d'eux, qui couroit avec un gros baston en la main voir quel bruit c'estoit, lequel fut frappé si courageusement de Chymon sur la teste, qu'il la luy fendit à moytié et le feit tomber mort à ses piedz : au secours duquel courant Hormisde son frère, il fut pareillement tué d'un des coups de Chymon : et quelques autres qui se voulurent approcher des compagnons de Lisimacque et de Chymon furent par eux blessez et repoussez.

Laissans doncques la maison pleine de sang, de bruyt, de pleurs, et de tristesse, ilz se serrèrent ensemble, et sans aucun empechement s'en vindrent avec leur proye à la nef, sur laquelle ayans mis les deux Dames, et estans eux et leurs compagnons entrez dedans, voyans que le rivage de la mer estoit desjà plein de gens armez qui venoient à la recousse des Dames, ilz donnèrent des rames en l'eau et s'en allèrent joyeusement faire leurs affaires en Candie. Là où estans arrivez, ilz furent les bien receuz de

plusieurs leurs amys et parens, et après avoir espousé leurs amyes et faict grande chère, ilz jouyrent à leur plaisir de leur proye. Pour raison dequoy il y eut par un long temps après de grans troubles en Cipre et en Rhodes. A la fin, par le moyen des parens et amys, tant d'un cousté que d'autre, qui s'en empeschèrent, on trouva moyen qu'après quelque bannissement Chymon s'en retourna joyeusement avec Éphigène en Cipre, et Lisimacque pareillement avec Cassandre à Rhodes, vivans chacun en son païs avec s'amye longuement, et en grand contentement.





CONSTANCE,

aymant Martuccio Gomito, et oyant qu'il estoit mort, se meit seule par désespoir en une barque qui fut transportée du vent à Suze en Barbarie, et de là s'en alla à Thunis, où elle le trouva encores vivant : auquel elle se descouvrit, et luy, estant en grande autorité du conseil privé du Roy, espousa ladicte Constance, et s'en retourna riche avec elle en l'isle de Lipare.

NOUVELLE II

Pour dénoter la fermeté d'un vray amour, et comment fortune abaisse quelque fois les hommes, pour en fin les relever à plus haut estat.





OYANT la Royne que la nouvelle de Pamphile estoit achevée, laquelle elle loua grandement, elle commanda à ma Dame Émilie qu'elle suyvist à dire la sienne, laquelle commença ainsi :

Chacun se doit à bon droict délecter

des choses ausquelles on voit suyvre la récompense selon les affections; et pource que aymer mérite au long aller plustost plaisir qu'affection, je obéiray à la Royne avecq' trop plus grand plaisir, en parlant de la présente matière, que je ne fey hier au Roy en parlant de la précédente.

Vous devez sçavoir (mes délicates Dames) qu'il y a auprès de Sicile une petite isle qu'on appelle Lipare : en laquelle n'aguères y eut une bien belle jeune fille nommée Constance, née de fort honnestes gens, d'icelle mesme isle : de laquelle fille devint amoureux un jeune homme de ladicte isle, qui avoit nom Martuccio Gomito, fort gracieux, bien conditionné, et sçavant en son art : laquelle fille s'embrasa semblablement de luy, de si bonne sorte qu'elle n'avoit nul bien, sinon quand elle le voyoit. Et désirant Martuccio de l'avoir en mariage, il la feit demander à son père : lequel respondit qu'il estoit trop pauvre, et que pour cela il ne la luy donneroit point.

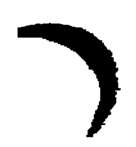
Martuccio, très-despit de se voir refusé par pauvreté, arma un petit vais-



seau avec certains ses amys et parens, et feit serment de ne retourner jamais à Lipare qu'il ne fust riche. Parquoy partant de là, il commença, en faisant le mestier de corsaire, à costoyer la Barbarie, en pillant et desrobant tout ce qu'il trouvoit moins fort que soy : en quoy fortune luy fut fort favorable, s'il eust sceu bien conduyre son bonheur ; mais ne se contentant luy et ses compagnons d'estre devenuz en peu de temps fort riches, il avint que cherchans de l'estre d'avantage, ilz furent tous pris par certains vaisseaux de Sarrazins, et tout ce qu'ilz avoyent, pillé, après s'estre toutesfois deffenduz longuement; encor y en eut-il la plus grand part de tuez par lesditz Sarrazins. Lesquelz, après qu'ilz eurent mis à fons son vaisseau, le menèrent à Thunis, où il fut mis en prison, et gardé en grande misère.

La nouvelle vint à Lipare, non pas d'un seul, mais de plusieurs, que tous ceux qui estoient partiz sur le petit vaisseau avec Martuccio avoient esté noyez. Quoy oyant la jeune fille (qui avoit esté desplaisante outre mesure de son partement) ploura longuement avecques les autres, et délibéra en soy-mes-

mes de ne vouloir plus vivre. Toutesfois, ne pouvant souffrir son cueur de se tuer de soy-mesmes par quelque violence, elle pensa de donner nouvelle nécessité à sa mort : parquoy sortant un soir secrettement de la maison de son père, et s'en allant au port, elle trouva de fortune une petite barque de pescheurs séparée quelque peu des autres navires, laquelle (pource que les maistres d'icelle n'en faisoyent que de descendre à ceste heure-là) elle trouva fournie de mast, de voile, et de rames, dont elle entra incontinent dedans; et se jettant avecques les rames quelque peu avant en mer, sçachant un petit naviger (comme sçavent générallement toutes les femmes de ceste isle) elle feit voyle, et meit à bas les rames et le timon, et s'abandonna du tout à la puissance du vent; imaginant qu'il devoit avenir par nécessité : ou que le vent renverseroit la barque non chargée et sans gouverneur, ou qu'il la feroit frapper contre quelque rocher et la romproit : au moyen dequoy elle ne sçauroit échapper quand bien elle voudroit, ains faudroit nécessairement qu'elle se noyast. Et en ceste délibération elle



s'enveloppa la teste en un manteau, et s'en alla coucher en plourant au fonds de la barque : mais il en avint autrement qu'elle avoit pensé, par ce que le vent de bise tiroit et estoit lors fort doux, sans qu'il fist quasi point de mer : si conduisit la barque de sorte qu'il la porta, depuis la nuict qu'elle estoit montée dessus, jusques au lendemain sur le vespre, bien cent mille au dessus de Thunis, en une plage prochaine d'une ville appellée Suse. La jeune fille ne sentoit point si elle estoit en terre ou en mer, comme celle qui pour aucun accident n'avoit levé la teste ny n'entendoit la lever jamais.

Or y avoit-il de fortune, lors que la barque frappa sur la rive, une pauvre femmette à la marine qui ostoit du soleil les filez de ses pescheurs, laquelle, voyant la barque, s'esmerveilla fort de ce qu'on l'avoit laissée à pleine voile donner en terre : et pensant que les pescheurs dormissent en icelle, elle alla dedans, où elle ne veit personne que ceste jeune fille, qu'elle appella plusieurs fois parce qu'elle dormoit fort; à la fin elle l'esveilla. Et congnoissant à son

habit qu'elle estoit Chrestienne, luy demanda en parlant Latin, comment il estoit possible qu'elle fust arrivée là ainsi seulette en ceste barque. La jeune fille, oyant le langage Latin, douta que quelque autre vent l'eust ramenée paraventure à Lipare, et se levant soudainement, regarda autour d'elle : mais ne congnoissant le païs, et se voyant en terre, elle demanda à la bonne femme où elle estoit. Qui luy respondit : — « Ma fille, tu es près de Suse en Bar» barie. » Ce que oyant la fille, dolente de ce que Dieu ne luy avoit voulu envoyer la mort, craignant de recevoir quelque déshonneur, et ne saichant que faire, s'asseit au pied de sa barque, et commença à pleurer. La bonne femme, voyant cecy, en eut pitié; et la pria tant qu'elle la mena en sa petite cahuette de maison, où elle la flata si bien, qu'elle luy dist comment elle estoit arrivée là. Parquoy congnoissant la bonne femme qu'elle estoit encor à jeun, luy donna de son pain dur avecques quelque poisson, et de l'eau; et la pria tant, qu'elle mangea un peu. Constance luy demanda après (voyant qu'elle parloit ainsi Latin) qui elle estoit. A qui la vieille dist,

qu'elle estoit de Trapany, et se nommoit Chère-prise, qui servoit en ce païs certains pescheurs Chrestiens. La jeune fille (combien qu'elle fust grandement dolente), si est-ce que oyant nommer Chère-prise, print en soy-mesmes bonne augure d'avoir ouy ce nom : sans sçavoir pourtant quelle occasion la mouvoit à cecy; et commença à espérer sans sçavoir quoy, et à cesser quelque peu de désirer la mort comme elle faisoit au paravant; et sans luy déclairer autrement qui elle estoit, ne de quel païs, pria chèrement la bonne femme que pour l'amour de Dieu elle eust pitié de sa jeunesse : et qu'elle luy donnast quelque conseil, par lequel elle peust éviter qu'il ne luy fust faict injure.

Chère-prise, oyant ceste-cy, comme bonne femme qu'elle estoit, la laissa en sa cahuette, et s'en alla soudainement serrer ses fillez, puis s'en retourna à elle, et après l'avoir couverte et toute enveloppée de son manteau mesme, la mena à Suse quand et soy, où, quand elles furent arrivées, la bonne femme luy dist : « Constance, je te mèneray en » la maison d'une très-bonne Dame

» Sarrazine, à laquelle je fay bien souvent service en ce qu'elle me commande : elle est femme ancienne et charitable : je te recommanderay à elle le plus que je pourray, et suis très-certaine que elle te recevra volontiers, et te traictera comme si tu estois sa fille : aussi de ton costé, quand tu seras avecques elle, tu te perforceras tant qu'il te sera possible, en la servant bien, d'aquérir sa grace jusques à tant que nostre Seigneur t'envoye meilleure fortune. » Et comme elle le dist, ainsi le fit-elle. La Dame qui estoit desjà vieille, après qu'elle eut ouy Chère-prise, regarda la jeune fille au visage, et commença à pleurer, et la prenant luy baisa le front; et après la mena par la main en la maison où elle demouroit avecques quelques autres femmes sans aucun homme, qui toutes besongnoient de leurs mains en diverses choses de soye, de cuyr, et de palmes, et plusieurs autres ouvrages : desquelz Constance en peu de jours en aprint quelqu'un, et commença à besongner avec elles; et vint tant en la bonne grace et amour de la bonne Dame et de toutes les autres, que c'estoit mer-



veilles : encor aprint-elle en peu de temps par les enseignemens d'elles leur langage.

Demourant doncq' la jeune fille à Suse, qui avoit esté desjà plourée pour perdue et morte en la maison de son père, il avint qu'estant Roy de Thunis un qui se nommoit Mariabdele, il y eut un jeune seigneur de grand lignage et fort puissant, lequel estoit en Grenade, qui disoit que le royaume de Thunis luy appartenoit : et pour ceste cause il assembla une puissante armée, et s'en vint assaillir le Roy pour l'en chasser. Lesquelles choses venues aux oreilles de Martuccio Gomito, qui sçavoit fort bien parler la langue Barbaresque, et oyant dire que le Roy faisoit un merveilleux effort pour sa défense, il dist à un de ceux qui gardoyent luy et ses compagnons : « Si je pouvoye parler au Roy, » je me fay bien fort que je luy donne- » roye conseil par lequel il auroit bien » tost gaigné la bataille. » La garde dist ces parolles à son Maistre, lequel les alla incontinent rapporter au Roy; qui fut cause que le Roy commanda qu'on luy amenast Martuccio, et luy demanda quel

conseil estoit le sien; lequel luy respondit ainsi : — « Sire, si au temps » que j'ay fréquenté voz païs, j'ay bien » prins garde à la façon de faire que » vous tenez en voz batailles, il me » semble que vous le faictes plus avecq' » archers qu'avec autres gens : et par » ainsi s'il estoit possible de trouver le » moyen que les flesches faillissent à » voz ennemys, et que les vostres en » eussent en abondance, je pense que » vous gaigneriez la bataille. » A qui le Roy dist : — « Sans doute, si cecy se » pouvoit faire, je penseroye bien estre » vainqueur. » Lors Martuccio luy dist : — « Sire, si vous voulez, il se pourra » faire : et oyez comment : Il faut que » vous faciez faire les cordes des arcz de » voz archers plus délyées que celles » dont on a accoustumé de user : et » après, il faut faire les flèches de sorte » que les coches ne puissent servir sinon » à ces cordes délyées : mais il faut que » cecy soit fait si secrettement que vostre » ennemy ne le saiche : car il y pour» voiroit. Et la raison pourquoy je le dy » est, qu'après que les archers de vostre » ennemy auront tiré toutes leurs fle» sches, et les vostres les leurs, vous

» devez entendre qu'il faudra par nécessité, que voz ennemys ramassent les flèches qu'on leur aura tiré, pour retirer contre les vostres, tant que la bataille durera; et autant en feront les vostres des leurs; mais voz ennemys seront bien trompez : car ilz ne se pourront servir de celles de voz gens, d'autant que les petites coches ne recevront point les grosses cordes : ce que adviendra tout au contraire aux vostres, de celles de voz ennemys, parce que la corde délyée recevra très-bien la flèche qui aura la coche grande; et par ainsi les vostres en auront en très-grand' abondance, et les autres nécessité. » Ce conseil pleut grandement au Roy, comme sage prince qu'il estoit, et le suyvant entièrement, il trouva par cela qu'il avoit vaincu son ennemy : dont Martuccio vint grandement en sa grace, et par conséquent riche, et en grande autorité.

Le bruit de toutes ces choses courut par tout le païs, tellement qu'il vint jusques aux aureilles de Constance, que Martuccio Gomito (qu'elle avoit dès long temps pensé mort) estoit en vie. Parquoy

l'amour qu'elle luy portoit, qui estoit desjà presque estainte dedans son cueur, se r'aluma avec soudaine flamme, augmentant laquelle elle ressuscita l'espérance du tout morte. Parquoy elle compta tout son affaire à la bonne Dame, avec qui elle demouroit, et luy dist qu'elle désiroit fort d'aller à Thunis, à fin de saouler les yeux de ce dont les aureilles les avoient par leur ouïe faitz désireux. La bonne Dame loua grandement son désir, et comme si elle eust esté sa mère, se mit avec elle sur une barque, et s'en alla à Thunis, où elle fut receue, et Constance pareillement, fort honorablement en la maison d'une sienne parente. Et ayant mené avec soy Chère-prise, elle l'envoya voir quelles nouvelles elle pourroit trouver de Martuccio. Laquelle, après avoir entendu que il estoit en vie, et en grande autorité, luy en vint faire le raport. Lors la bonne gentil femme, voulant estre celle qui avertiroit Martuccio que s'amye Constance estoit venue jusques-là pour le trouver, s'en alla un jour au lieu où il estoit, et luy dist : « Martuccio, il est » arrivé en ma maison un tien serviteur » qui vient de Lipare, qui voudroit bien

» parler secrettement à toy; et pour ne
» m'en fier à autruy, moy-mesmes
» (comme il m'en a prié) te le suis bien
» voulu venir dire. » Martuccio la remercia, et s'en alla après elle en sa maison.

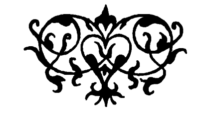
Quand la jeune fille le vit, il ne s'en fault guères qu'elle ne mourust de joye, et ne se pouvant contenir, luy saulta soudainement au col, les bras ouvers en l'embrassant : et pour la compassion des malheurs qu'elle avoit euz et aussi pour la présente joye (sans pouvoir dire un seul mot) commença à plourer chauldement. Martuccio, voyant s'amye, s'en esmerveilla grandement, et fut quelque peu sans sçavoir que dire, puis en souspirant dist : « Hélas, m'amye Constance,
» es-tu maintenant en vie? Il y a desjà
» long temps que j'ouiz dire que tu estois
» perdue, ne jamais depuis on n'a ouy
» nouvelles de toy en nostre maison. »
Et cecy dit, en plourant tendrement, il l'embrassa et la baisa. Constance luy compta toutes ses fortunes, et l'honneur qu'elle avoit receu de la gentilfemme avec qui elle avoit demouré. Et après plusieurs devis qu'ilz eurent ensemble, Martuccio se partit d'avec elle, et s'en

alla devers le Roy son maistre, à qui il compta tout. C'est à sçavoir toutes ses fortunes et celles de s'amye, disant oultre qu'il délibéroit, avec sa permission toutesfois, de l'espouser selon nostre loy.

Le Roy s'esmerveilla fort de toutes ces choses; et ayant faict venir la fille, et entendu d'elle qu'il estoit ainsi comme Martuccio le luy avoit compté, il dist : « En bonne foy, m'amye, tu l'as bien » mérité pour mary. » Parquoy, après qu'il eut fait aporter de très-grans et riches présens, il luy en donna une partie, et l'autre à Martuccio, leur donnant congé de faire entre eux ce qui plus leur seroit agréable.

Martuccio fit grand honneur à la gentilfemme avec qui Constance avoit demouré, et l'ayant remerciée de ce qu'elle avoit faict pour elle, luy fit des présens convenables à elle; puis quand il en eut prins congé, non sans les larmes de Constance, la commanda à Dieu. Et depuis, avecques le congé du Roy, ilz montèrent sur une petite barque, et Chère-prise avec eux, et ayans bon vent retournèrent à Lipare, où la chère fut si grande, qu'on ne la

pourroit jamais dire. Et lors Martuccio l'espousa, qui fit de belles et grandes nopces, jouyssantz par après ensemblement de leur amour en paix et en repos.



PIERRE BOCCAMASSE,

s'en fuyant avecques une fille qu'il aymoit, nommée Angeline, rencontra des brigans en chemin : dont la fille s'enfuyt par une forest, d'où elle fut menée en un chasteau, et Pierre prins par les brigans, des mains desquelz il eschappa depuis; et après arriva par accident audit chasteau où estoit Angeline, qu'il espousa : et puis s'en retournèrent ensemble à Rome.

NOUVELLE III

Qui monstre encores les puissances de fortune et d'amour.





L n'y eut personne en la compagnie qui ne louast la nouvelle de ma Dame Émilie, et congnoissant la Royne qu'elle estoit achevée, se tourna vers ma Dame Élise, et lui com-

manda qu'elle continuast. Laquelle désirant d'obéir commença ainsi :

Gracieuses Dames, il me vient de souvenir d'une mauvaise nuict que eurent deux jeunes personnes encores peu discrètes : mais pource que après ilz eurent plusieurs plaisantes journées, je suis contente, puis qu'elle vient à propos, de la vous racompter.

En la cité de Rome, qui fut au temps passé chef du monde, comme elle en est aujourd'huy la queue, y eut n'aguères un jeune homme nommé Pierre Boccamasse, de famille entre celles de Rome fort honnorable : lequel devint amoureux d'une très-belle et amyable jeune fille nommée Angeline : fille d'un qui se nomma Gigliuosse Saulle, homme de basse condition, mais fort estimé des Romains : et en l'aymant il sceut tant faire que la jeune fille commença à ne l'aymer moins qu'il l'aymoit. Parquoy se sentant contrainct d'amour fervente, et ne luy estant advis que il deust plus souffrir la peine dure que luy donnoit le désir qu'il avoit d'en jouyr, il la demanda en mariage. Ce que sachantz ses

parens, ilz allèrent tous parler à luy, le blamans fort de ce qu'il vouloit faire, et d'autre part firent dire au père de la fille, qu'il ne prestast l'aureille en aucune manière aux parolles de Pierre, parce que s'il le faisoit ilz ne le tiendroient jamais pour amy ne pour parent.

Pierre, voyant qu'on luy empeschoit la voye, par laquelle (et non autre) il pensoit parvenir à son désir, voulut mourir de dueil, et si le père d'elle l'eust consenty, il l'eust espousée, contre le vouloir de tous ses parens; toutesfois il se mit en la fantasie de faire tant (s'il plaisoit à la fille) que la chose sortiroit à effet. Et ayant sceu par personne interposée qu'elle en estoit très-contente, il conclud avec elle de s'en fuyr de Rome. A quoy ayantz donné ordre, Pierre se leva un matin de fort bonne heure, et montèrent ensemble à cheval, et prindrent leur chemin vers Alaigne, où Pierre avoit quelques amys, ausquelz il se fioit fort; et allantz ainsi par païs, n'ayantz loysir de faire les nopces (par ce qu'ilz craignoient d'estre suyviz), devisans ensemble de leurs amours, ilz se baisoient quelquefois l'un l'autre.



Or advint que quand ilz furent à quatre lieues loing de Rome, Pierre, ne sachant guères bien le chemin, au lieu de prendre à main droicte, print à gauche, tellement qu'ilz ne chevauchèrent guères plus d'une lieue, qu'ilz se virent près d'un petit chasteau : duquel ayantz esté apperceuz il sortirent incontinent douze rustres, lesquelz veuz par Angeline (mais non plustost qu'ilz furent près de Pierre et d'elle) elle s'écria : « Pour » Dieu, mon amy, sauvons-nous : car » nous sommes assailliz. » Pierre tourna lors son cheval le mieux qu'il peut vers une fort grand' forest; et luy serrant les esperons aux flans, se tenoit à l'arçon. Le cheval, se sentant picqué, l'emportoit en courant par la forest, et Pierre, qui regardoit plus au visage d'elle qu'au chemin, et ne s'estoit si tost apperceu comme elle des gallantz, fut (ce pendant qu'il alloit regardant dequel costé ilz venoient, et ne les voyant encores) surprins d'eux, et empoigné. Et l'ayant fait descendre de cheval, et demandé qui il estoit, et luy le leur ayant dit, ilz commencèrent à conseiller entre eux et dire : Cestuy-cy est des amys de noz ennemys; qu'en devons-nous faire autre

chose, sinon le despouiller et le pendre par despit des Ursins à un de ces chesnes? A quoy s'estans acordez, ilz commandèrent à Pierre qu'il se despouillast : quoy faisant et prévoyant desjà son malheur, advint que une embusche de bien vingt-cinq bons compagnons, leur coururent sus, en cryant : Tue, tue, tue, lesquelz ainsi surprins abandonnèrent Pierre et se mirent en deffence; mais voyans qu'ilz estoient moins de gens que ceux qui les assailloient, ilz commencèrent à fuyr, et ceux-cy à les suyvre. Ce que voyant Pierre, il se revestit incontinent et monta sur son cheval; puis commença tant qu'il peut à fuyr par la voye où il avoit veu que s'amye s'en estoit fuye. Mais ne voyant voye ne sentier par la forest, et ne congnoissant aucun train de cheval, encores qu'il luy semblast bien estre en seureté et hors des mains de ceux qui l'avoient pris, et aussi des autres qui les avoient assailliz, ne retrouvant point toutesfois s'amye, il fut plus dolent que homme du monde, et commença à plorer, et à aller ores icy, et tantost là, en l'appellant par la forest. Mais personne ne luy respondoit. Toutesfois, luy n'osant tour-

ner en arrière, cheminoit toujours plus oultre, et ne sçavoit où il devoit arriver. Et d'autre part ayant ouy parler des bestes sauvages qui ont acoustumé d'estre ès forestz, il avoit peur en un instant de soy-mesmes, et de s'amye, qu'il luy sembloit voir à toute heure estre estranglée de quelque ours, ou de quelque loup.

Ce paovre Pierre s'en alla ainsi mal fortuné tout au long du jour par ceste forest en cryant et appellant, et quelque fois allant en arrière, cuydant aller en avant, et estoit desjà si foyble, tant pour le cryer, plorer et la peur qu'il avoit, comme pour le long temps qu'il avoit esté sans manger, qu'il n'en pouvoit plus. Parquoy voyant que la nuict estoit venue, et ne sachant quel autre conseil prendre, il descendit de son cheval, et le lia à un gros chesne qu'il trouva, sur lequel il monta de paour d'estre dévoré la nuict de quelque beste sauvage, et peu de temps après s'estant levée la lune, et le temps esclarcy, n'ayant eu toutesfois la hardiesse de s'endormir de peur de cheoir (combien que s'il en eust eu bon loysir, le dueil et le souvenir qu'il avoit de s'amye ne l'eussent laissé

dormir), fut contraint de veiller toute ceste nuict en souspirant, et plorant, et maudissant en soy-mesmes sa fortune.

La jeune fille (comme nous avons dit cy-devant) ne sachant où aller, sinon ainsi qu'il plaisoit plus à son cheval la porter, se mit si avant en la forest, que elle ne pouvoit voir le lieu par où elle y estoit entrée. Parquoy, ne plus ne moins que Pierre avoit faict, elle s'en alla tout au long du jour tournoyant par ce lieu sauvage, ores attendant, et maintenant allant plorant, appellant, et tantost plaignant son malheur. A la fin voyant que Pierre ne venoit point, elle se mit en un petit sentier que elle rencontra de fortune, estant desjà presque nuict, lequel son cheval suyvit tant qu'après qu'elle eut faict un peu plus d'une lieue, elle vit de loing au devant de soy une maisonnette où elle s'en alla le plus tost qu'elle peut, et là elle trouva un bon homme fort vieil avecques sa femme qui estoit pareillement vieille, lesquelz, quand ilz la virent ainsi seule, luy dirent : « O ma fille, que vas-tu à » ceste heure faisant ainsi seule par ces » quartiers? » La fille en pleurant respondit qu'elle avoit perdu sa compagnie

par la forest, et demanda combien elle estoit près d'Alaigne. A laquelle le bon homme respondit : — « Ma fille, cecy » n'est pas le chemin pour aller à Alai- » gne, il y a plus de six lieues d'icy. » Lors elle demanda : — « Et où est-ce » doncques qu'il y a icy auprès quelques » maisons pour loger? » Respondit le bon homme : — « Il n'y en a point de si » près que tu y sceusses aller de jour. » La fille dist à l'heure : — « Vous plairoit-il » doncques, puis que je ne puis aller » ailleurs, me retenir icy pour l'amour » de Dieu ceste nuict? » Le bon homme respondit : — « Belle fille, il nous plaist » très-bien que tu demeures icy avec » nous, pour ce soir. Mais toutesfois » nous te voulons bien advertir, que par » ces boys il va et vient de jour et de » nuict tout plein de mauvaises compa- » gnies, d'amys et d'ennemys, qui nous » font plusieursfois de grans desplaisirs, » et de grans dommages. Et si par » malheur (toy estant icy) il en venoit » quelqu'une, te voyant belle et jeune » comme tu es, ilz te feroient desplaisir » et honte, et nous ne te pourrions » ayder. Nous t'en avons bien voulu » advertir, à fin que puis après (s'il

» advenoit) tu ne te sceusses plaindre » de nous. » La fille, voyant que l'heure estoit tarde, encores que les parolles du vieillard l'espouventassent, dist : — « S'il » plaist à Dieu, il nous gardera vous et » moy de ce malheur, lequel quand bien » il m'aviendroit, si est-ce beaucoup » moins de mal, d'estre à la mercy des » hommes, que d'estre dévoré par les » boys des bestes sauvages. » Et ce dit, et descendue de son cheval, elle s'en entra en la maison du pauvre homme, où elle soupa pauvrement avec eux, de ce qu'ilz avoient; et après souper elle se jetta toute vestue sur leur lict pour se coucher avec eux, où elle ne cessa de souspirer, et plorer sa desconvenue, et celle de Pierre, duquel elle ne sçavoit que espérer sinon mal.

Et quand il fut presque jour, elle ouyt un grand bruit de gens qui cheminoient : au moyen dequoy elle se leva soudainement, et s'en alla en une grande court qui estoit derrière la maisonnette, ou elle vit en un des endroitz d'icelle, une grosse meule de foin, dedans lequel elle se cacha, à fin que si ces gens venoient là, elle ne fust si tost trouvée ; et à peine s'estoit-elle achevée de cacher, que ceux-

là qui estoient en grande compagnie et très-mauvais garçons, furent à la porte de la maisonnette, qui se firent ouvrir ; et quand ilz furent entrez dedans, et eurent trouvé le cheval de la fille tout sellé, ilz demandèrent qui estoit léans. Le bon homme, ne voyant autour de soy la jeune fille, respondit : — « Il » n'y a céans personne que nous : mais » ce cheval, à qui qu'il soit eschappé, » arriva au soir icy, et nous le mismes » céans, à fin que les loups ne le man- » geassent. » Alors dist le principal de la trouppe : — « Il sera doncques bon » pour nous, puis qu'il n'a point d'autre » maistre. » Quand ceux-cy furent tous entrez et espanduz dedans la petite maison, une partie s'en alla à la court, et ayans laissé leurs javelines et rondelles, avint que l'un d'eux, ne sçachant que faire autre chose, fourra sa javeline dedans le foin, et ne s'en falut guères qu'il ne tuast la fille qui estoit cachée, ne rien moins qu'elle se fist congnoistre : car la javeline luy vint si près de la mammelle gauche, que le fer persa son abillement : au moyen dequoy elle cuyda jetter un grant cry, pensant estre blessée ; mais, considérant le lieu où

elle estoit, elle se tint coye sans sonner mot.

La compagnie, après avoir faict cuyre des chevreaux, et autre chair qu'ilz avoient, et qu'ilz eurent beu et mangé, s'en allèrent deçà et delà à leur entreprise, et emmenèrent le cheval d'Angeline, et eux estantz un peu eslongnez, le bon homme commença à demander à sa femme : « Qu'est devenue nostre fille, » qui arriva hier au soir icy, laquelle je » n'ay point veue depuis que nous som- » mes levez ? » La bonne femme respondit qu'elle n'en sçavoit rien, et regardoit si on la verroit point. La fille, oyant que ceux là estoient partiz, sortit du foin : dequoy le bon homme fut bien ayse, quand il vit qu'elle n'estoit tombée entre les mains de ces paillardz ; et estant desjà presque jour, luy dist : « Désormais » que le jour s'en vient, nous te mène- » rons, s'il te plaist, jusques à un chas- » teau qui est à deux lieues et demye » près d'icy, là où tu seras en lieu seur : » mais il te faudra venir à pied, par ce » que ces mauvais garçons, qui vien- » nent à ceste heure de partir d'icy, » ont emmené ton cheval. » La pauvre fille, se souciant peu de cela, les pria

pour l'honneur de Dieu, qu'ilz la menassent en ce chasteau : ce qu'ilz firent, et y arrivèrent entre sept et huict du matin.

Le chasteau estoit à un des Ursins qui s'appelloit Lyelle de Champ de Fleur, et de bonne fortune sa femme y estoit lors, qui estoit une bonne et saincte Dame. Laquelle, quand elle vit la fille, la recongneut incontinent, et la receut bien volontiers. Puis voulut sçavoir tout par ordre comment elle estoit arrivée là. Ce que la fille luy compta entièrement : dont la Dame (qui congnoissoit pareillement Pierre) fut marrie : par ce qu'il estoit des amys de son mary. Et oyant dire le lieu où il avoit esté pris, elle va conjecturer qu'il auroit esté tué. Si dist à la fille : — « Puis que tu ne
» sçais doncques où est Pierre, tu de-
» moureras icy avecques moy, jusques
» à tant qu'il me viendra à propos
» de te pouvoir envoyer seurement à
» Romme. »

Pierre, estant sur le chesne, le plus dolent qu'il estoit possible, vit venir, sur l'heure du premier somme, une vingtaine de loupz, lesquelz, tout aussi tost qu'ilz virent son cheval, furent tout

autour de luy. Le cheval, quand il les sentit si près de soy, secoua la teste, et rompit ses resnes, et commença à s'en vouloir fuyr : mais estant environné de tous costez, et ne pouvant fuyr, il se deffendit long temps avecques les dentz, et à grans coups de pied, et à la fin fut jetté par terre, et mis en pièces, puis esventré soudainement ; et se paissans tous de luy, le dévorèrent, sans y laisser autre chose que les oz, et après s'en allèrent ; dequoy le pauvre Pierre (qui se sentoit avoir encor' quelque compagnie de son cheval, et un support de ses travaux) fut fort estonné, et pensa en soy-mesmes, qu'il ne pourroit jamais sortir de ceste forest. Et quand il fut presque jour, mourant de froid sur cest arbre, il vit (comme celuy qui tousjours regardoit autour de soy) un grand feu, qui estoit bien à une grande demye lieue loing de soy. Parquoy, aussi tost qu'il fut jour clair, il descendit de ce chesne (non sans grande peur), et prenant son adresse vers ce feu, fit tant qu'il y arriva. Autour duquel il trouva des bergers qui banquetoient, et se donnoient du bon temps, desquelz il fut receu par pitié. Et après qu'il eut mangé et beu,

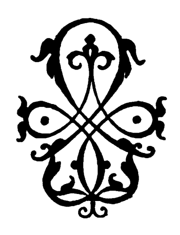
et qu'il se fut reschauffé, il leur compta sa desconvenue, et comment il estoit là arrivé; puis leur demanda s'il y avoit en tout ce quartier, village ou chasteau, où il sceust aller. Les bergers luy dirent que là auprès, environ une lieue et demye, y avoit un chasteau de Lyelle de Champ de Fleur, et que sa femme y estoit pour l'heure : dont Pierre fut très-joyeux, et les pria que quelqu'un d'eux l'accompagnast jusques là, ce que deux d'entre eux firent volontiers.

Et estant là Pierre arrivé et ayant trouvé quelqu'un de sa congnoissance, il taschoit de trouver le moyen qu'on allast chercher la fille par la forest, quand la Dame du chasteau le fit appeller, à laquelle il s'en alla incontinent. Et voyant s'amye Angeline avecques elle, jamais joye ne fut pareille à la sienne. Car il transissoit tout de désir qu'il avoit de l'aller baiser : mais il s'en abstenoit de honte qu'il avoit de la Dame. Et si sa joie fut grande, celle de Angeline (le voyant aussi) ne fut pas moindre. La gentil femme, après luy avoir fait bon recueil, et sceu ce qui luy estoit avenu, le reprint bien fort, de ce qu'il vouloit

faire contre la volonté de ses parens : mais voyant que nonobstant toutes ses remonstrances, il estoit tout résolu en cecy, et qu'il estoit fort agréable à la fille, dist en soy-mesmes : Dequoy me tormenté-je ? Ceux-cy s'entrayment. Ceux-cy se congnoissent. Chacun d'eux est égallement amy de mon mary ; leur désir est honneste, et outre ce, je pense que Dieu le veut ainsi, puisque l'un est échappé du gibet, et l'autre du coup de javeline, et tous deux des bestes sauvages ; et par ainsi, qu'il se face. Puis se retournant devers eux, elle leur dist : « Si vous avez volonté d'estre mariez » ensemble, j'en suis très-contente, et » vueil que les nopces se facent céans, » aux despens de mon mary ; et après je » feray bien faire la paix entre vous, et » vos parens. » Pierre, très-joyeux, et Angeline encor' plus, s'espousèrent en ce chasteau, et leur fit la gentil femme honorables nopces, comme on les peut faire aux champs : où ilz sentirent très-doucement les premiers fruictz de leur amour. Et quelques jours après, la Dame et eux montèrent à cheval, et s'en retournèrent bien accompagnez à Romme, où ayant trouvé les parens de Pierre fort



courroucez de ce qu'il avoit fait, elle le remit en bonne paix et amour avec eux; et vesquit depuis en grand repos et plaisir avec son Angeline jusques en vieillesse.



RICHARD MENARD,

trouvé par messire Litio de Valbonne couché avecques sa fille, l'espousa ; et vesquirent depuis en bonne paix et amytié avecques le père d'elle.

NOUVELLE IV

Signifiant la prudence d'aucuns, qui cherchent à couvrir plustost une honte qui leur est avenue par autruy, qu'en le punissant la publier à chacun.



UAND ma Dame Élise se fut teue, escoutant les louanges que luy donnoient ses compagnes de sa nouvelle, la Royne commanda à Philostrate qu'il en dist quelqu'une : lequel en riant commença à dire :

J'ay esté tant de fois, et si fort picqué de vous (mes Dames) de ce que hier je vous mis en avant une matière fascheuse



à deviser, et pour vous faire plorer, qu'il me semble que si je vueil aucunement récompenser cest ennuy, je doy dire quelque chose qui vous face un peu rire. Et par ainsi je suis délibéré de vous compter par une briefve nouvelle, une amytié où il n'y eut autre ennuy que de souspirs, et d'une courte peur, meslée de quelque honte, dont la fin fut néantmoins joyeuse.

Il n'y a encores guères de temps, que en la Romanie y eut un chevalier, fort honneste gentilhomme et bien conditionné, nommé messire Litio de Valbonne, lequel par fortune eut de sa femme nommée ma Dame Jaquemine, sur le commencement de sa vieillesse, une fille, qui devint (à mesure qu'elle croissoit) la plus belle et gracieuse de tout le païs. Et pource qu'ilz n'avoient que celle-là, ilz l'aymoient et chérissoient grandement, et la gardoient fort songneusement : espérans de faire quelque grande alliance par elle. Semblablement y avoit lors un beau jeune filz, ayant le tainct fraiz, nommé Richard, de la famille des Menards de Brettinore, qui fréquentoit souvent en la maison de ce

messire Litio, ne bougeant guères d'avecq' luy. Duquel messire Litio ne sa femme ne se doutoient non plus qu'ilz eussent fait de leur filz.

Cestuy-cy, voyant à toute heure ceste fille qui estoit belle, gracieuse, pleine de bonnes meurs, et desjà preste à marier, en devint désespérément amoureux : toutesfois qu'il mettoit toute la peine qu'il pouvoit à celer son amytié. Dequoy s'estant la fille apperceue, commença pareillement sans point fuir le coup, à l'aymer. Et ayant eu le jeune filz plusieurs fois grande volonté de luy dire quelque parolle (ce qu'il avoit tousjours différé en crainte), à la fin il choysit un jour son heure, et print la hardiesse de luy dire : « Catherine, je te supplie que » tu ne souffres que je meure en t'ay- » mant. » La fille respondit soudainement : — « Pleust à Dieu que tu ne me » fisses non plus mourir. » Ceste responce augmenta beaucoup le plaisir et la hardiesse à Richard; dont il luy dist : — « Il ne tiendra jamais à moy que je » ne face tout ce qu'il te plaira : mais » il est en toy de trouver le moyen de » nous rendre contens l'un de l'autre. » La fille luy dist lors : — « Richard, tu



» vois comme je suis tenue de court, et » par ainsi je ne puis penser comment » tu sceusses venir à moy; mais si tu » sçaiz inventer chose que je puisse faire » sans recevoir honte, dy-le moy, et je » le feray. » Richard, ayant pensé plusieurs moyens, dist soudainement : — « Catherine m'amye, je ne puis penser » aucun moyen, sinon que tu fisses tant, » que tu peusses venir coucher sur la » gallerie qui est près du jardin de ton » père, là où si je te sçavoye la nuyct, je » me parforceroye d'y venir sans faute, » encor' qu'il soit fort hault. » A qui Catherine respondit : — « Si tu te faiz » fort d'y venir, je pense bien de faire » tant que je y pourray coucher. » Richard promit qu'il le feroit. Et cecy dit, s'entrebaisèrent seulement une pauvre fois, à la desrobée, et puis s'enfuirent.

Le jour ensuyvant, qui estoit vers la fin du moys de May, la fille commença devant sa mère à se plaindre de ce qu'elle n'avoit peu dormir la nuict précédente, pour le grand chault qu'il avoit faict. La mère luy dist : — « Qu'est-ce que tu dis, » ma fille? quel chault fait-il tant? c'est » bien tout au contraire : car il ne fait » point de chault. » A qui Catherine re-

spondit. — « Ma mère, vous le devriez
» dire à mon père, et par aventure que
» vous luy diriez vérité, et d'avantage,
» vous devriez considérer combien les
» filles sont plus chaleureuses, que les
» femmes d'aage. » La mère dist lors : —
« Ma fille, la vérité est ainsi : mais je ne
» puis pas faire chault et froid à mon
» plaisir, comme par aventure tu vou-
» drois; il faut endurer le temps comme
» la saison le donne, peut estre qu'il fera
» plus fraiz ceste autre nuict, et tu dor-
» miras mieux. — Or Dieu le vueille, »
dist Catherine; « mais on n'a pas accou-
» stumé de voir que quand on va plus
» avant en l'esté, les nuictz se voysent
» refroidissant. — Que veux tu doncques
» qu'on face ? » dist la mère. — « Quand
» il plairoit à mon père et à vous » (re-
spondit la fille), « je feroye faire volon-
» tiers un petit lict sur la gallerie près
» de sa chambre, et sur le jardin, où je
» coucheroye, et oyant chanter le rossi-
» gnol, estant le lieu fraiz, je seroye
» beaucoup mieux que je ne suis en
» nostre chambre. » La mère dist : —
« Or sus, n'en parle plus, je le diray à
» ton père, et nous en ferons comme il
» luy plaira. »



Lesquelles choses ouyes par messire Litio de sa femme, pour ce qu'il estoit vieux, et un peu difficile en cecy, il dist : — « Quel rossignol est-ce, au chant duquel elle veut dormir? Je la feray dormir au chant des cigalles. » Ce que sachant Catherine, non seulement elle ne dormit point la nuict ensuivant, plus de despit que de chault : mais aussi ne laissa jamais dormir sa mère, ne se plaignant que du chault. Parquoy, quand le matin fut venu, la mère s'en alla devers messire Litio, et luy dist : — « Vous vous souciez bien peu de ceste fille; que vous importe-il qu'elle couche en la gallerie? elle n'a reposé toute la nuict en place, de grand chault qu'elle avoit, et outre ce vous esmerveillez-vous, si ce luy sera plaisir (elle qui n'est qu'un enfant) d'ouïr chanter le rossignol? les enfans désirent tousjours les choses semblables à eux. » Messire Litio, oyant cecy, dist : — « Or allez en la bonne heure; qu'on luy face faire un lict tel que vous voudrez, et qu'on y mette quelques rideaux de sarge, et qu'elle y dorme, et oye chanter le rossignol tout son saoul. » Ce que ayant sceu Catherine, elle y fit dresser inconti-

nent un lict, et se promettant qu'elle y coucheroit celle nuict, fit tant qu'elle vit Richard, auquel elle fit un signe accordé entre eux, par lequel il entendit ce qu'il avoit à faire. Messire Litio, quand il sceut que sa fille fut couchée, ferma un huys qui alloit en la gallerie, et s'en alla pareillement coucher.

Tout aussi tost que Richard entendit que tout le monde dormoit, il monta avecq' une eschelle qu'il avoit, sur un mur, et de ce mur, se prenant à certaines attentes d'un autre mur (non sans grand peine et danger s'il fust tombé), gaigna la gallerie, où sans mener grand bruit, il fut receu de la jeune fille avec très-grande chère; et après plusieurs baisers, ilz se couchèrent ensemble, et prindrent presque toute la nuict plaisir l'un de l'autre : faisans chanter plusieursfois le rossignol.

Or estantz en celle saison les nuictz courtes, et le plaisir grand (et desjà approchant le jour, à quoy ilz ne pensoient), et avecques ce eux bruslans de chault, tant pour la chaleur qu'il faisoit, que pour les folies qu'ilz avoient faictes, ilz s'endormirent sans avoir aucune couverture sur eux : tenant la fille son amy

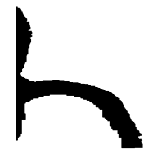


embrassé avec le bras droit, et de la main gauche par la chose que vous avez plus de honte de nommer, quand vous estes entre les hommes. Et eux dormans en ceste manière sans s'esveiller, le jour survint : parquoy messire Litio se leva, lequel, se souvenant que sa fille dormoit en la gallerie, ouvrit tout bellement l'huys, et dist en soy-mesmes : Que je voye comment le rossignol aura fait dormir ceste nuict Catherine. Puis, quand il fut plus outre, il leva tout bellement les rideaux du lict, et vit Richard et elle couchez tous nudz, et embrassez en la sorte cy-devant dicte. Parquoy, congnoissant que c'estoit Richard, il sortit de là, et s'en alla à la chambre de sa femme, et l'appella en luy disant : « Sus, ma femme, levez-vous tost, et » venez voir que vostre fille a esté si » désireuse du rossignol, et y a fait si » bon guet, qu'elle l'a prins, et le tient » en la main. — Comment est-il pos- » sible? » dist la femme. — « Vous le » verrez, » dist messire Litio, « si vous » vous dépeschez de venir. »

La Dame, s'estant hastée de se vestir, suyvit tout bellement son mary, et quand ilz furent tous arrivez au lict, et qu'ilz

eurent levez les rideaux, ma Dame Jaquemine peut voir manifestement comment sa fille avoir prins et tenoit le rossignol, qu'elle désiroit tant d'ouïr chanter. Lors la Dame, se tenant fort trompée de Richard, voulut crier et luy dire injure; mais messire Litio luy dist : — « Ma
» femme, sur tant que vous m'aymez,
» gardez-vous bien d'en sonner mot : car
» pour certain, puisqu'elle l'a prins, il
» sera sien. Richard est gentil homme
» et riche enfant; nous ne sçaurions
» faire sinon bonne alliance de luy, et
» s'il veut eschapper bon marchant de là
» où il est, il faudra premièrement qu'il
» l'espouse, et lors il trouvera qu'il aura
» mis le rossignol en sa propre cage, et
» non en celle d'autruy. » Dequoy la mère se rappaisa, voyant que son mary ne s'en courroussoit autrement. Et considérant que sa fille avoit eu bonne nuict, et qu'elle reposoit très-bien, ayant prins le rossignol, elle se teut.

Peu de temps après toutes ces parolles, Richard s'esveilla, et voyant qu'il estoit jour clair, se tint desjà pour tout mort; et appella Catherine, en luy disant : « Hélas, m'amye, comment ferons-
» nous ? le jour est venu et m'a surprins



» icy. » Ausquelles parolles messire Litio s'avança, et en tirant les rideaux dist : — « Nous ferons très-bien. » Quand Richard le veit, il luy sembla qu'on luy arrachast le cœur du corps : et s'estant levé sur le lict, dist : — « Monsieur, je » vous requiers pour Dieu mercy : je » congnoy, comme traistre et meschant, » avoir mérité la mort : parquoy faictes » de moy ce qu'il vous plaira : bien vous » supplié-je, que vous ayez, s'il est pos- » sible, mercy de ma vie, et que je ne » meure point. » A qui messire Litio respondit : — « Richard, l'amour que je » te porte, et la fiance que j'avoye en » toy, ne méritoient point cecy ; mais » toutesfois puis qu'il est ainsi, et que » jeunesse t'a transporté à faire une si » grande faute, à fin que tu t'ostes la » mort, et à moy le déshonneur, je » vueil, avant que tu partes d'icy, que » tu espouses Catherine pour légitime » femme : à ce que tout ainsi qu'elle a » esté tienne ceste nuict, elle le soit » semblablement tant qu'elle vivra : et » en ceste manière tu peux acquérir mon » amour et ta salvation : et où tu ne le » voudras faire, recommande hardiment » ton ame à nostre Seigneur. »

Ce pendant que ces parolles se disoyent, la pauvre Catherine lascha le rossignol, et s'estant recouverte, commença à plourer bien fort, et à supplier son père qu'il pardonnast à Richard; et d'autre part elle prioit Richard qu'il feist ce que son père vouloit. Mais il ne falut trop grandes prières en cecy : par ce que d'une part la honte de la faute commise, avec le désir de l'amander, et d'autre la peur de mourir, et le désir de eschapper, et oultre ce l'ardente amour et l'appétit de posséder la chose aymée, luy feirent dire libéralement, sans point y songer, qu'il estoit tout prest de faire ce qu'il plaisoit au père. Parquoy messire Litio emprunta de la mère un de ses anneaux, et sans partir du lieu où ilz estoyent, Richard (en leur présence) espousa Catherine. Laquelle chose faicte, messire Litio et sa femme en les laissant dirent : — « Or vous reposez désormais, » car vous en avez peut estre plus de » besoing, que de vous lever. »

Quand ceux-cy furent partiz, les jeunes gens s'embrassèrent ensemble : et n'ayant faict la nuict que six lieues, ilz en feirent encor deux avant que de se lever : et là ilz feirent fin à la première journée.

Puis quand ilz furent levez, et que Richard eut parlé plus à loysir à messire Litio, peu de jours après il l'espousa de rechef en la présence des parens et amys, comme il falloit, et avecques grande feste la mena en sa maison, où il feit belles et honorables nopces. Et longuement après il volla avecques elle, en paix et consolation, pour rossignol de jour et de nuict, autant qu'il luy pleut.

FIN

DU TOME TROISIÈME







TABLE DES MATIÈRES

DU TOME TROISIÈME

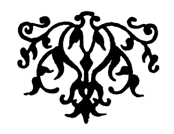
Pages



Pages

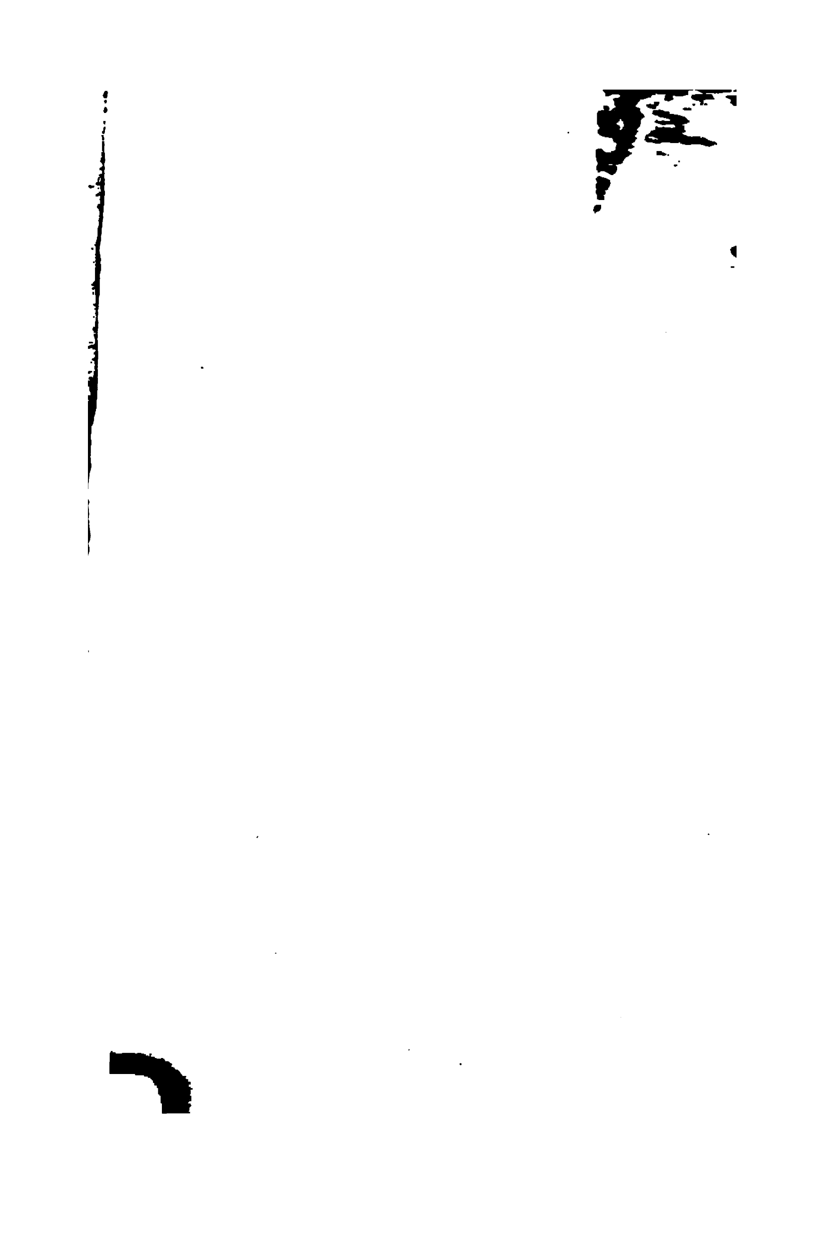
LA CINQUIESME JOURNÉE





Paris. — Typ. Motteroz, 31, rue du Dragon.







PARIS
Isidore LISEUX, Éditeur
Rue Bonaparte, n° 2
1879



LE

DÉCAMÉRON

DE

BOCCACE

—

TOME II


C. MOTTEROZ

LE

DÉCAMÉRON

DE

BOCCACE

Traduction complète

PAR ANTOINE LE MAÇON

Secrétaire de la Reine de Navarre (1545)

TOME II

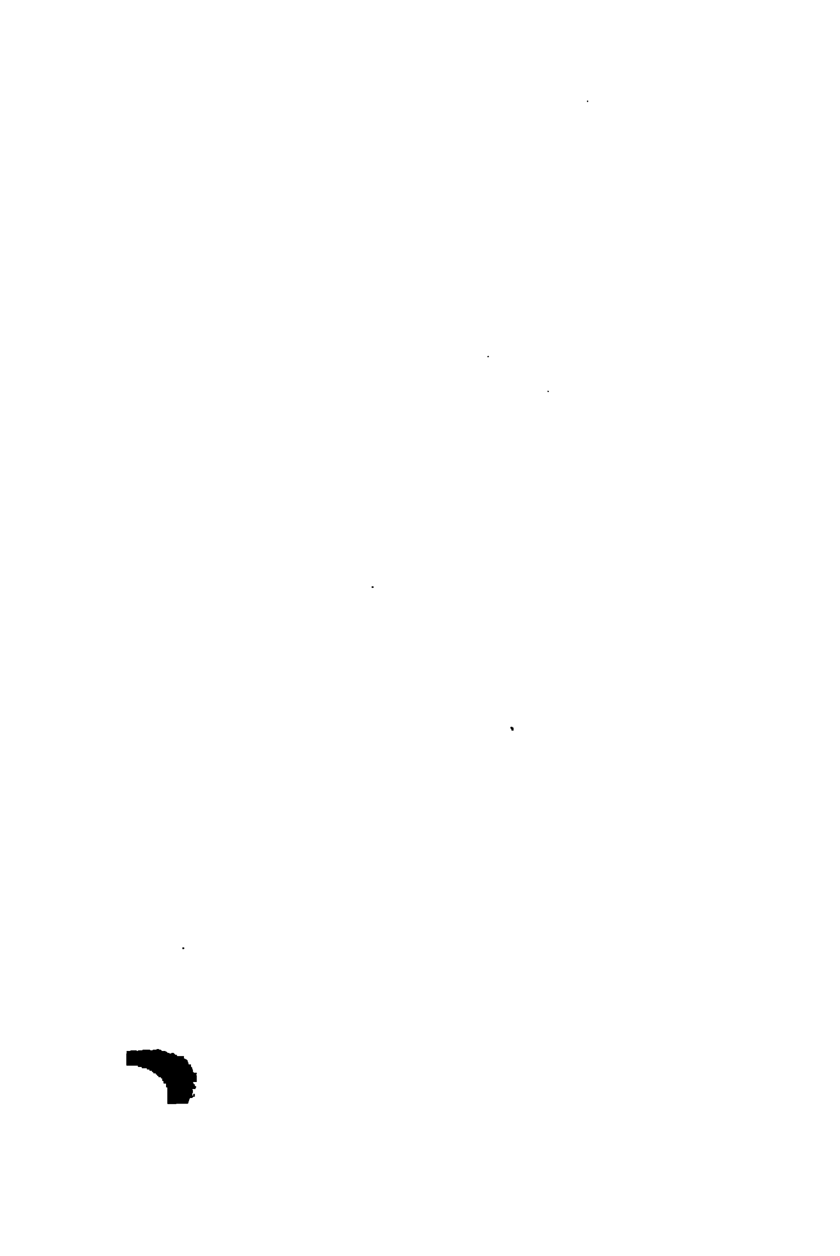


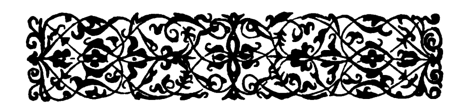
PARIS

Isidore LISEUX. Éditeur

Rue Bonaparte, nº 2

1879





LA DEUXIESME JOURNÉE

DU DÉCAMÉRON (Suite)



LE SOUDAN DE BABYLONE

envoya une sienne fille pour la marier au Roy de Garbe : laquelle, par divers accidens durant l'espace de quatre ans, vint entre les mains de neuf hommes, en divers lieux. A la fin (rendue à son père) elle s'en alla audict Roy de Garbe pour pucelle, comme premièrement elle faisoit pour femme.

NOUVELLE VII

Pour monstrer que la beauté d'une femme luy est souvent dommageable, et occasion de plusieurs maux, et de mort à plusieurs hommes.





AR adventure n'eust-il guères plus falu estendre la nouvelle de ma Dame Émilie, que la compassion que les honnestes jeunes Dames eurent des fortunes de ma Dame Britolle

ne les eust conduict à larmoyer : n'eust esté que après qu'elle fut achevée, il pleut à la Royne que Pamphile suyvist de dire en comptant la sienne. Lequel, comme très-obéissant, commença ainsi :

Il est mal aisé (mes très-gracieuses Dames) que nous puissions avoir congnoissance de tout ce que nous faisons, par ce que (comme tant de fois il s'est peu voir) plusieurs, estimans que s'ilz devenoient riches, ilz pourroient vivre seurement et sans soucy, ont demandé à Dieu la richesse, non seulement avecques prières, mais ont cherché de l'acquérir avec soing et sollicitude, ne reffusans aucune peine ou danger ; et combien qu'il leur soit ainsi advenu, ilz ont toutesfois trouvé à la fin des gens qui, par le désir d'avoir leur bien, les ont tuez : lesquelz, au paravant qu'ilz les vissent riches, estoient leurs amys. Aucuns autres de bas estat qui par le moyen de mille périlleuses batailles, et parmy le sang de leurs frères et amys, sont montez à la grandeur des Royaumes (croyans qu'en iceux fust le comble de félicité) ont congneu non sans perdre la vie, et outre les infinies solicitudes et



peurs dont ilz ont veu et senty ceste grandeur estre pleine, qu'on beuvoit le venin ès tables Royalles dedans l'or. Plusieurs aussi ont esté qu'ont désiré, avec un appétit très-ardant, la beauté et force corporelle : lesquelz, premièrement que de s'appercevoir d'avoir mal désiré, ont esprouvé que ces choses leur ont esté occasion de mort, ou de douloureuse vie. Et à fin que je ne parle particulièrement de toutes les affections humaines, j'asseure qu'il n'y a pas un seul de tous ces désirs qui se puisse eslire par aucun des vivantz, avec entière prévoyance, et comme si l'on estoit asseuré des cas fortuitz : parquoy si nous voulions cheminer droictement, nous nous devrions disposer à prendre et posséder ce que nous donneroit celuy, lequel seul congnoist ce qui nous est nécessaire, et le nous peut donner. Mais pource que, combien que les hommes pèchent en diverses choses par désirer, vous autres, gracieuses Dames, péchez grandement en une, c'est à sçavoir, en désirant d'estre belles, de sorte que ne vous suffisants des beautez qui vous sont données par nature, vous cherchez encores de les accroistre avec merveilleux

artifice, il me plaist de vous racompter combien fut mal fortunée une belle Sarrazine, à laquelle advint d'aventure en quatre ans de faire neuf fois nouvelles nopces pour sa beauté.

Il y a desjà assez long temps qu'il y eut un Souldan en Babylone nommé Beminedab : auquel, durant qu'il vesquit, beaucoup de choses advindrent selon son désir. Cestuy-cy avoit (entre plusieurs autres ses enfans masles et femelles) une fille nommée Alathiel, la quelle estoit (selon que disoit chacun qui la voyoit) la plus belle qu'on vist en ce temps-là en tout le monde. Et pource que le Roy de Garbe l'avoit merveilleusement secouru en une deffaite qu'il avoit eue contre une grande multitude d'Arabes qui l'estoient venus assaillir, et qu'il la luy demanda en mariage, il la luy accorda bien volontiers et la fit monter sur une nef bien armée, et bien équippée de tout ce qui luy estoit nécessaire, accompagnée d'honorable compagnie d'hommes et de femmes, avec plusieurs somptueux et riches accoustrements : et la luy envoyant ainsi, la recommanda à Dieu. Les mariniers firent voyle quand



ils virent le temps bien dispost et partirent du port d'Alexandrie, navigeans plusieurs jours heureusement: mais ainsi qu'ilz eurent passé le païs de Sardaigne, leur estant avis qu'ilz estoient près la fin de leur chemin, se levèrent soudainement un jour des ventz divers, lesquelz estant chacun d'iceux impétueux outre mesure, tormentèrent tellement le navire où la Dame et les mariniers estoient, que plusieursfois ilz se tindrent pour perduz. Toutesfois comme gens expers faisans tout leur possible, et estans combatuz par infiniz tormentz, ils soutindrent deux jours la tormente, et venant desjà la troisiesme nuict de la tempeste encommencée (laquelle pourtant ne cessoit, ains croissoit à toute heure), ilz ne sçavoient comprendre où ilz estoient, fust par jugement marinal, ou par apercevance : car le ciel estoit tout obscurcy des nuées et de l'obscurité de la nuict ; et tirantz un peu sur l'Isle de Majorque, ilz sentirent que la nef s'entrouvroit. Au moyen dequoy ne voyans aucun remède pour eschapper (ayant chacun soucy de soy, et non d'autruy), ilz jettèrent l'esquif en mer, et délibérans de soy fier plus tost sur iceluy que sur la nef rompue,

les patrons sautèrent dedans : après lesquelz (ores l'un, et maintenant l'autre) se jettèrent tous les hommes qui estoient dedans la nef, combien que ceux qui y estoient descenduz les premiers leur fissent répugnance avec les espées au poing ; mais pensans ainsi évader la mort, furent attrapez d'icelle : par ce que ne pouvant l'esquif tenir tant de gens pour la contrariété du temps, il alla à fond, et tous ceux qui estoyent dedans périrent.

La nef doncques, courant comme le vent, alla frapper en une plage de l'Isle de Majorque, combien qu'elle fust entr'ouverte, et desjà presque pleine d'eau, n'estant demourée sur icelle autre personne que la Dame et ses femmes : toutes lesquelles, pour la tempeste de la mer, et la peur qu'elles avoient, estoient couchées sur icelle quasi comme mortes. Si fut son impétuosité telle et si grande qu'elle se ficha quasi toute dedans le sable voysin de la rive, aussi avant comme un ject de pierre, et demoura là combatue toute nuict de la mer sans pouvoir estre plus tourmentée du vent.

Quand le jour fut venu clair, et la tempeste aucunement rapaisée, la Dame, qui estoit presque à demy morte, leva la

teste, et commença (ainsi débile qu'elle estoit) à appeller ores l'un, et tantost l'autre de ses gens ; mais elle les appelloit en vain : car ceux qu'elle appelloit estoient trop loing. Parquoy, n'oyant respondre aucun et n'en voyant pas un, elle s'esmerveilla grandement, et commença à avoir une très-grande peur : puis, s'estant levée au mieux qu'elle peut, vit les Dames qui estoient en sa compagnie, et les autres femmes toutes couchées ; et poussant maintenant l'une, tantost l'autre, après avoir longuement appellé, elle en trouva peu qui eussent sentiment, comme celles qui estoient quasi mortes, tant pour le grand mal de cueur, que pour la peur qu'elles avoient eue : dont la peur de la Dame s'augmenta. Ce néantmoins, luy servant la nécessité de conseil, se voyant là toute seule, et ne congnoissant ne sçachant où elle estoit, elle poussa tant à la fin celles qui estoient vives, qu'elle les fit lever debout ; et trouvant qu'elles ne sçavoient où les hommes s'en estoient allez, voyant ainsi que la nef avoit frappé en terre, et estoit pleine d'eaue, elle commença à plorer douloureusement avec elles : et desjà estoit l'heure de midy avant qu'elles

veissent personne sur la rive, ou ailleurs, à qui elles peussent faire venir aucune pitié d'elles pour les secourir.

Sur ladicte heure de midy passa illec par fortune un gentil homme nommé Péricon da Visalgo, retournant d'une sienne maison des champs, accompagné de plusieurs siens serviteurs à cheval: lequel voyant la nef imagina soudainement ce que c'estoit, et commanda à un de ses gens que incontinent il se parforçast de monter dessus; qu'il luy feist le rapport de ce qui estoit dedans. Le serviteur (encor que ce fust avec difficulté) y monta à la fin : et trouva la belle jeune fille avec ce peu de compagnie qu'elle avoit, toute craintive, cachée soubz le bec de la proue de la nef: lesquelles aussi tost qu'elles veirent cestuy-cy demandèrent par plusieurs fois en plorant miséricorde : mais s'apperçevans qu'elles n'estoyent point entendues, aussi qu'elles n'entendoient chose qu'il leur dist, elles se parforcèrent de monstrer par signe leur désaventure. Le serviteur, ayant au mieux qu'il peut le tout regardé, racompta à son maistre ce qui estoit sur la nef. Lequel soudainement ayant faict sortir les femmes, et les plus précieuses



choses qui fussent en icelle et qu'ilz peurent avoir, les mena avec soy en une sienne place aux champs, et là, ayant avec viandes et repos conforté les Dames, il apperceut bien par les riches accoustrements de la Dame qu'il avoit trouvée, qu'elle devoit estre quelque gentil femme de grosse maison. Aussi il la congneut promptement par l'honneur qu'il voyoit que les autres faisoyent à elle seule; et combien qu'elle fust palle, et mal disposée de sa personne pour le travail de la mer, toutesfois ses traictz de visage resembloient très-beaux à Péricon : au moyen dequoy il délibéra soudainement en soy-mesme de la prendre en mariage, si elle n'estoit mariée, et s'il ne la pouvoit avoir à femme, d'avoir son amitié.

Péricon, homme d'un fier regard, et fort robuste, ayant par aucuns jours fait servir très-bien et très-soigneusement la Dame, la rendit au moyen de ce toute réconfortée; et la voyant sans comparaison très-belle, estoit dolent oultre mesure qu'il ne la pouvoit entendre ne elle luy, et par ainsi ne pouvoit sçavoir qu'elle estoit : embrasé desmesurément de sa beauté se parforça avecq' actes plaisans et amoureux de l'induire à faire

son plaisir sans aucune contention; mais cela faisoit-il en vain, car elle refusoit du tout sa privaulté, dont l'ardeur de Péricon s'allumoit d'autant plus. Ce que voyant la Dame, et ayant desjà demouré illec par quelques jours, congnoissant par les coustumes du païs qu'elle estoit entre les Chrestiens, et en tel lieu que, combien qu'elle s'y eust peu faire congnoistre, cela lui eust toutesfois servy de bien peu; s'avisant que au long aller, ou par force, ou par amour, il lui faudroit condescendre à faire ce qu'il plairoit à Péricon, elle proposa en soy-mesme, avec magnanimité de cueur, de fouler aux piedz la malheureté de sa fortune, et commanda à ses femmes (dont il ne luy en estoit demouré que trois) qu'elles ne deissent à personne qui elles estoient: si ce n'estoit qu'elles se trouvassent en lieu où elles congneussent avoir ayde manifeste pour leur liberté. Et oultre tout cecy les admonesta grandement de conserver et garder leur chasteté: affermant d'avoir délibéré en soy-mesme, que jamais autre que son mary ne jouiroit d'elle. Ses femmes la louèrent fort de cecy, et promirent de garder à leur pouvoir son commandement.



Péricon se consommant tousjours plus de jour en jour, et encor de tant plus, comme plus il se voyoit prochaine la chose désirée et refusée, et voyant que ses caresses ne luy servoient de rien, se délibéra de la gaigner par subtilité et malice, se réservant la force pour la fin. Parquoy, s'estant apperçeu quelque fois que le vin plaisoit à la Dame, comme à celle qui n'avoit point acoustumé d'en boyre (par ce que sa loy le défendoit), il s'avisa de la surprendre par le moyen du vin, comme ministre de Vénus; et faisant semblant de ne se soucier de ce qu'elle monstroit vouloir éviter, feit un soir (comme pour grande resjouissance) un beau festin, accomply de plusieurs choses plaisantes, auquel la Dame vint; et là il donna ordre avec celuy qui la servoit de coupe, qu'il luy donnast à boire de plusieurs vins meslez ensemble. Ce que le sommelier feit parfaictement bien; et elle qui ne s'en doutoit point (attraicte du plaisir de ce breuvage) en print plus qu'il n'estoit requis à son honnesteté; parquoy oubliant toutes ses aversitez passées devint toute joyeuse: tant que voyant dancer aucunes femmes à la mode de Majorque, elle dança aussi à la

mode Alexandrine. Si sembla bien lors à Péricon qu'il estoit prochain de ce qu'il désiroit : et continuant en abondance de viandes, et de vins, feit durer la feste et le souper une grande partie de la nuict. A la fin estans partiz ceux qui avoient esté invitez, il s'en entra en la chambre tout seul avec la Dame: laquelle plus chaude de vin que tempérée d'honnesteté, se meit dedans son lict (sans aucune rétention de honte) en la présence de Péricon, comme quasi s'il eust esté une de ses femmes : lequel n'arresta guères à la suyvre, ains, ayant tué la lumière, se coucha soudainement de l'autre costé auprès d'elle ; puis la mettant entre ses bras sans qu'elle feist aucune contradiction, commença à s'esbatre amoureusement avec elle. Ce qu'après qu'elle eut senty (non ayant jamais au paravant sçeu avec quelles cornes les hommes chocquent), elle se repentoit quasi n'avoir plustost consenty aux persuasions de Péricon ; et sans attendre d'estre de là en avant invitée à si douces nuictz, elle se invitoit souventesfois soy-mesme, non pas avec parolles (car elle ne se sçavoit faire entendre), mais avec les actes.

Or n'estant fortune contente, en ce



grand plaisir de Péricon et d'elle, de l'avoir faict devenir de femme d'un Roy, amye d'un Chastelain, icelle fortune luy prépara une plus cruelle amytié : qui fut, que Péricon avoit un frère aagé de vingt-cinq ans, beau et frais comme une rose : qui se nommoit Marate. Lequel ayant veu ceste Dame (qui luy pleut grandement) il luy sembla selon ce qu'il pouvoit comprendre par les gestes d'elle, qu'il estoit bien fort en sa grace ; et estimant qu'il n'y avoit chose qui l'empeschast à avoir ce qu'il désiroit, sinon la très-grande garde qu'en faisoit Péricon son frère, il tumba en un penser estrange et cruel, auquel s'ensuyvit sans guères tarder l'effet malheureux.

Il y avoit alors par fortune au port de la ville une nef qui estoit chargée de marchandise, pour s'en aller à Clerence, en Romanie : de laquelle deux jeunes Genevois estoyent patrons ; et desjà estoit la voile baissée pour partir quand il y auroit bon vent. Avec lesquelz Genevois ayant convenu Marate, il donna ordre, que la nuict ensuyvant, il seroit receu d'eux avec la Dame ; et cecy faict, venant la nuict, et ayant en soy-mesmes délibéré ce qu'il devoit faire, s'en alla en habit

déguisé en la maison de Péricon, qui ne se doutoit aucunement de luy; et avec aucuns siens compagnons très-fidelles (lesquelz il avoit requis pour le fait qu'il délibéroit faire) se cacha en la maison, selon l'ordre qu'ils avoient mis entre eux. Et après que une partie de la nuict fut passée, ayant ouvert à ses compagnons le lieu où Péricon et la Dame couchoyent, tuèrent Péricon en dormant, et prindrent la Dame toute esveillée qui pleuroit, la menassantz de tuer si elle faisoit aucun bruit; et avec grande partie des plus précieuses choses de Péricon, sans estre ouyz de personne s'en allèrent soudainement à la marine, et là, sans faire aucun arrest, Marate et la Dame montèrent sur la nef, et ses compagnons s'en retournèrent; et les mariniers ayant bon vent et fraiz, feirent voile à leur voyage.

Vray est que la Dame fut grandement et amèrement dolente de son premier malheur, et de ce deuxiesme : mais Marate, tenant sainct Croissant en la main (que Dieu nous doint), commença à la consoler par telle manière que, s'estant desjà apprivoisée avecques luy, elle oublia Péricon; et luy sembloit desjà qu'elle estoit bien à son aise, quand la fortune luy



appareilla nouvelle tristesse, comme si quasi elle ne fust contente des passées. Par ce qu'estant la Dame très-belle, comme nous avons plusieurs fois dit, et de façons de faire grandement louables, les deux jeunes patrons de la nef devinrent si fort amoureux d'elle, que ayans oublié toute autre chose, ne taschoient que à la servir, et luy complaire : prenans tousjours garde que Marate ne s'en apperceust. Et s'estans apperceuz l'un de l'autre de cest amour, ilz en devisèrent ensemble secrètement, et dirent qu'il seroit convenable d'en faire commune la conqueste : comme quasi si l'amour se devoit partir, ainsi que font les marchandises ou les gaings qu'on y fait. Et la voyant fort gardée de Marate, et par ce estantz empeschez de leur intention, s'adressèrent d'un accord à luy un jour que la nef alloit fort viste à la voyle, et estoit sur la pouppe, regardant la mer sans se doubter aucunement d'eux ; et soubdainement le prenans par derrière le jettèrent en la mer : estantz eloignez de luy de plus de demie lieue avant que aucun s'apperceust qu'il fut tombé en icelle. Ce que saichant la Dame, et ne voyant aucun moyen pour le pouvoir recouvrer,

elle commença à faire nouveaux regretz sur la nef. Au confort de laquelle vindrent incontinent les deux amans: lesquelz avec douces parolles, et très-grandes promesses (combien qu'elle les entendist peu) se parforcèrent de la rappaiser; laquelle toutesfois ne ploroit point tant de la perte qu'elle avoit faicte de Marate, comme elle faisoit de son malheur. Et après longues harengues, dont ilz usèrent une fois et autre avec elle, leur estant aviz l'avoir quasi reconsolée, ilz vindrent à deviser entre eux-mesmes lequel seroit le premier d'eux deux qui la mèneroit coucher avecques soy. Et voulant chacun estre le premier, ne pouvantz trouver entre eux en cecy aucun accord, commencèrent premièrement à avoir de fascheuses parolles, et grande riotte, et d'icelle eschauffez de courroux et d'ire, ayantz mis les mains aux cousteaux, ruèrent furieusement l'un sur l'autre, et se donnèrent plusieurs coups: sans que ceux qui estoient sur la nef les peussent départir. Desquelz incontinent l'un tomba mort, et l'autre (combien qu'il fust blecé en plusieurs endroitz de sa personne) demoura néantmoins en vie. Ce qui despleut grandement à la Dame,



comme à celle qui se voyoit là toute seule, sans ayde ou conseil de personne, craignant fort que le courroux des parens et amys des deux patrons se retournast sur elle : mais les prières du blecé (et ce qu'ilz arrivèrent bien tost à Clerence) la délivrèrent du danger de la mort, là où avec le blecé elle descendit en terre.

Et demourant avec luy en une hostellerie, la renommée de sa grande beauté courut soudainement par la ville, et jusques aux aureilles du prince de la Morée qui lors estoit à Clerence, et la voulut voir ; et après qu'il l'eut veue, elle luy sembla encores plus belle que l'on ne luy avoit dit. Au moyen de quoy il en devint tout soubdain si fort amoureux qu'il ne pouvoit penser à autre chose. Puis entendant la manière comment elle estoit arrivée là, il délibéra de faire tant qu'il l'eust, et pour y parvenir chercha tous les moyens à luy possibles. Ce que sachans les parens du blecé, ilz la luy envoyèrent offrir incontinent, qui fut chose très-grandement agréable au Prince, et pareillement à la Dame : par ce qu'il luy sembla estre eschappée d'un grand péril. Le Prince, voyant que oultre sa beauté elle estoit accompagnée de fa-

çons royalles, (sans pouvoir autrement sçavoir qui elle estoit) estima qu'elle devoit estre noble femme, et par tant son amour vers elle en redoubla, la tenant fort honorablement, et traictant non seulement comme amye, mais comme sa propre femme. Au moyen dequoy ayant elle souvenance des maux passez, et se voyant estre très-bien refaicte, elle de ce toute reconfortée et joyeuse, ses beautez florirent tellement qu'il sembloit que toute la Romanie n'eust à parler d'autre chose.

Pour laquelle chose le Duc d'Athènes, jeune, beau, et vaillant de sa personne, et parent et amy du Prince, eut volunté de la veoir; et faisant semblant de le venir visiter, comme quelquefois il avoit accoustumé de faire, s'en vint à Clerence avec belle et honorable compagnie, là où il fut receu honorablement, et avec grande chère. Et après quelques jours, devisans ensemble des beautez de ceste Dame, le duc demanda si c'estoit d'elle chose si admirable comme l'on disoit. A qui le prince respondit : —« Trop » plus qu'on ne dit : mais je ne vueil, » dist-il, « que mes parolles t'en rendent » tesmoignage, ains tes propres yeux. »



A quoy estant solicité le prince par le duc, ilz s'en allèrent là où elle estoit, laquelle ayant entendu au paravant leur venue, les receut avecques belle contenance, et un visage joyeux. Et l'ayant faict asseoir au milieu d'eux deux, on ne peut recevoir aucun plaisir de deviser avec elle : car elle n'entendoit peu (ou rien) d'icelle langue : parquoy chacun la regardoit comme chose admirable, mesmement le duc, lequel à peine pouvoit croire en soy-mesmes que ce fust chose mortelle ; et ne s'apercevant point de l'amoureux venin qu'il beuvoit avecques les yeux en la regardant, croyant satisfaire à son plaisir par la seule veue, il s'enveloppa luy-mesmes misérablement, et en devint très-ardemment amoureux.

Et quand le prince et luy furent partiz d'avec elle, et que le duc eut loysir de pouvoir penser à part soy, il jugeoit le prince heureux sur tout autre homme d'avoir si belle chose à son plaisir : et après plusieurs et divers pensemens, pensant plus à son ardente amour que à son honneur, délibéra, quoy qu'il en deust avenir, de priver le prince de ceste félicité, et s'en faire heureux à son pou-

voir. Et ayant le cueur d'exécuter promptement sa délibération, laissant à part toute raison et toute équité, il mit tout son pensement aux tromperies; et un jour, selon la meschante délibération qu'il avoit prinse avec un très-secret varlet de chambre du Prince (lequel avoit nom Churiacy), fit mettre fort secrètement en ordre tous ses chevaux, et toutes ses besongnes, pour s'en aller; et la nuict avenue, il fut mis tout bellement par ce Churiacy, avec un sien compagnon tous armez en la chambre du prince, lequel il vit (ce pendant que la Dame dormoit) tout nud à une fenestre devers la marine pour prendre (à cause du grand chaud qu'il faisoit) un petit vent qui venoit de ce costé-là. Parquoy ayant averty au paravant son compagnon de ce qu'il devoit faire, s'en alla tout quoyement par la chambre jusques à la fenestre, et frappant là le prince avec un glaive par les reins, le passa de part en part, puis le jetta soudainement de la fenestre en bas. Or estoit le palays assis sur la mer, et fort hault, et la fenestre où alors estoit le prince, regardoit sur certaines maisons, que la mer par son impétuosité avoit fait tom-



ber, èsquelles peu de fois ou jamais personne n'alloit : parquoy avint, ainsi comme le duc avoit au paravant pensé, que la cheute du corps du prince ne fut ny ne peut estre ouye de personne. Le compagnon du duc, voyant ceste exécution estre faicte, jetta soudainement un licol (qu'il avoit expressément porté) au col de Churiacy, faisant semblant de luy faire caresse, et le tira de sorte que Churiacy ne peut jamais dire mot ; et y survenant le duc ilz l'estranglèrent, et le jetterent là où il avait jetté le prince.

Ceci faict, congnoissans clairement n'avoir estez ouyz de la Dame ne d'autre personne, le duc print une lumière en la main, et la porta sur le lict, où tout bellement il descouvrit toute la Dame qui dormoit fermement, et la regardant la loua grandement : mais si elle luy avoit pleu vestue, elle luy pleut beaucoup plus sans comparaison nue. Parquoy s'estant embrasé de plus ardent désir, ne s'estonnant point du récent péché qu'il avoit commis, se mit dedans le lict avec les mains encore sanglantes, et coucha avec elle qui estoit si endormie qu'elle croyoit que ce fust le prince. Mais après qu'il eut demeuré quelque

temps en grand plaisir avec elle, il se leva, et ayant faict venir aucuns de ses complices, la fit prendre de sorte qu'elle ne peut faire bruit ; puis, la faisant sortir par une faulce porte, par où il estoit entré, et monter à cheval, se mit en chemin le plus secrètement qu'il peut avec tous ses gens, et s'en retourna devers Athènes, où il ne la mena pas (pource qu'il estoit marié), ains en un sien très-beau lieu qu'il avoit bien près de la ville, où il la mit plus qu'autre personne dolente, la tenant illec secrètement, et la faisant servir honorablement de ce qui luy estoit besoing.

Les gentilz hommes du prince avoient attendu la matinée ensuyvant jusques à mydi que le prince se levast, mais ne oyant rien, ilz poussèrent les huis des chambres qui estoient seulement cloz, et ne trouvantz personne, pensèrent qu'il s'en estoit allé secrètement en quelque lieu, pour y demourer aucuns jours pour plaisir avec celle sienne belle Dame ; dont ilz ne s'en soucièrent plus. Et estantz les choses ainsi, avint que le jour ensuyvant un fol entra en ces masures ruinées où estoit le corps du prince et de Churiacy : lequel Churiacy il en tira hors par le li-

col, et l'alloit trainant après soy; lequel corps non sans grande amiration fut congneu de plusieurs, qui avec belles parolles se faisans mener au lieu d'où il l'avoit tiré, y trouvèrent aussi (avec très-grande douleur de toute la cité) celuy du prince, qu'ilz firent enterrer honorablement. Et cherchans ceux qui avoient commis un si grand maléfice, voyans pareillement que le duc d'Athènes n'y estoit plus, ains s'en estoit party furtivement, estimèrent (comme il estoit vray) que c'estoit luy qui avoit faict cecy, et emmené la Dame. Parquoy, ayans soudainement esleu pour leur prince un frère du trespassé, ilz l'incitèrent à la vengeance, luy promettant toute leur puissance. Lequel frère, acerteiné puis après par plusieurs autres indices qu'il estoit vray, ayant soudainement (comme ilz avoient délibéré) requis à son ayde leurs amys, parentz et serviteurs de divers lieux, assembla une belle, grande et puissante armée, et s'achemina vers Athènes pour faire la guerre au duc: lequel, entendant cest apareil, apresta pareillement pour sa deffence tout son effort, au secours duquel vindrent plusieurs seigneurs, entre lesquelz furent

envoyez par l'Empereur de Constantinoble son filz Constantin et son neveu Emanuel avec belle et grande compagnie : lesquelz furent honorablement receuz du duc, et encores plus de la duchesse, parce qu'elle estoit leur belle-sœur.

Et en cest estat s'approchantz plus les affaires de la guerre de jour en jour, la duchesse, ayant choysi une heure, les feist venir tous deux en sa chambre, et là, avecques plusieurs larmes, et beaucoup de paroles, leur conta toute l'histoire et l'occasion de la guerre, et le despit que le duc son mary luy avoit faict pour ceste femme, laquelle il cuidoit tenir sans qu'elle en sceust rien ; et se complaignant très-fort de cecy, elle les pria que pour l'honneur du duc et consolation d'elle ilz y missent le meilleur remède qu'ilz pourroient. Les deux jeunes seigneurs sçavoient tout le faict comme il estoit, et par ce, sans que la duchesse les en requist plus avant, ilz la réconfortèrent le mieux qu'ilz peurent, et la remplirent de bonne espérance : puis, informez d'elle du lieu où la Dame estoit, se départirent de sa compagnie, et ayant plusieursfoys ouy louer ceste



Dame d'une beauté esmerveillable, eurent grand désir de la veoir, et prièrent le duc qu'il la leur monstrast : lequel (n'ayant souvenance de ce qui estoit avenu au prince pour la luy avoir monstrée) leur promit de le faire. Ayant doncques faict aprester un disner magnifique en un très-beau jardin, au lieu où estoit la Dame, il les mena le lendemain matin avecques peu de compagnie disner avec elle. Et estant Constantin assis il commença (plein de grande admiration) à la regarder, affermant en soy-mesmes n'avoir jamais vu une si belle chose, et que pour certain le duc, et tout autre qui que ce fust, lequel pour l'avoir commettroit trayson, ou autre meschanceté, devoit estre tenu pour excusé. Et la regardant ainsi une fois et autre, et à chacune d'icelles la louant de plus en plus, il luy avint non plus ne moins qu'il estoit avenu au duc : par ce que estant party amoureux d'elle, et ayant abandonné tout le pensement de la guerre, il s'adonna à penser comment il la pourroit oster au duc, célant très-fort son amour à toute personne du monde.

Mais cependant qu'il brusloit en son feu, le temps vint qu'il falloit aller contre

le prince, qui desjà s'aprochoit des terres du duc. Parquoy le duc et Constantin et tous les autres, selon la délibération qu'ilz avoient prinse, s'en allèrent pour deffendre certaines frontières, à fin que le prince ne peust venir plus avant. Et là demourantz par plusieurs jours (ayant toutesfois toujours l'entendement et la pensée à celle Dame), imagina que pendant que le duc n'estoit près d'elle, il pourroit aysément parvenir à son plaisir, et feit semblant (pour avoir occasion de s'en retourner à Athènes) d'estre fort mal disposé de sa personne : au moyen dequoy par le congé du duc, ayant laissé toute sa puissance à Emanuel son cousin, il s'en retourna vers sa sœur à Athènes, et là après quelques jours l'ayant mis en propoz du despit qu'il sembloit qu'elle recevoit de son mary pour ceste Dame, luy dist que si elle vouloit il luy ayderoit fort bien en cecy, la faisant tirer de là où elle estoit et l'emmener. La duchesse estimant que Constantin voulust faire cecy pour l'amour d'elle, et non de la Dame, dist qu'il luy plaisoit grandement : pourveu qu'il fist de sorte que le duc son mary ne sceust jamays qu'elle y eust consenty, ce que Constantin luy



mit entièrement : parquoy la duesse consentit qu'il fist le mieux qu'il urroit. Constantin doncques fit armer crètement une barque subtile, et l'enya un soir auprès du jardin où se noit la Dame, ayant informé premièrenent ceux de ses gens qui estoient ledans, de ce qu'ilz auroyent à faire; puis s'en alla, avecques d'autres pareillement siens, au palays où la Dame estoit : où il fut receu joyeusement de ceux qui estoient demourez avec elle pour la servir, et semblablement de la Dame : laquelle s'en alla avec luy, comme il luy pleut, au jardin, accompagnée de deux siens serviteurs et de deux autres de ceux de Constantin. Et comme si quasi de la part du duc, il eust voulu parler à elle, s'en allèrent seuls vers une porte, qui sortoit sur la mer : laquelle estant desjà ouverte par l'un de ses complices, luy ayant (avecques le signe donné) faict venir à la barque, il fit prendre soudainement la Dame et la mettre sur la barque, puis s'en retourna vers les gens d'elle, et leur dist : « Que ame ne bouge » ne fasse aucun bruit, s'il ne veult per- » dre la vie, par ce que j'ay délibéré non » de desrober au duc s'amye, mais bien

» à oster et chasser la honte qu'il a faict » à ma sœur. » A quoy personne ne fut si osé de respondre. Parquoy Constantin, monté qu'il fut avecques ses gens sur la barque, et s'estant assis près de la Dame qui pleuroit, commanda qu'on donnast des rames en l'eau, et qu'on s'en allast son chemin ; lesquelz non seulement vogans, mais volans, parvindrent presque sur le poinct du jour ensuyvant à Egine, et là descenduz en terre, et se reposantz, Constantin print son passetemps de la belle Dame, qui pleuroit sa malheureuse beauté. Et de là, remontez sur la barque, parvindrent en peu de jours en l'isle de Scyon, là où, pour la crainte de répréhensions de son père, et aussi que la Dame ne luy fust desrobée, il pleut à Constantin de demourer comme en lieu seur : auquel la belle Dame plora plusieurs jours sa desconvenue ; mais après qu'elle fust réconfortée par Constantin, elle commença (comme elle avoit autresfois faict) à prendre plaisir de ce que la fortune luy mettoit au devant.

Ce pendant que ces choses alloient en ceste manière, Osbech, lors roy de Turquie, lequel estoit en continuelle guerre contre l'Empereur, vint en ce temps par

fortuit aux Smirres ; et là, oyant
nme Constantin menoit vie lascive
ec une sienne Dame qu'il avoit desro-
e, et se tenoit peu sur ses gardes en
yon, alla une nuict avec certains pe-
tz vaisseaux armez, et entrant secrète-
ıent avecques ses gens dedans la ville,
rint plusieurs gens dedans leurs licts,
ıvant qu'ilz s'aperçussent que les enne-
mys fussent survenuz. Lesquelz à la fin
en tuèrent aucuns qui s'estoient mis en
deffence, et ayantz bruslé toute la ville,
et mis sur les nefz la proye et les prison-
niers, s'en retournèrent vers les Smirres,
où estans arrivez, trouvant Osbech (qui
estoit jeune homme), ainsi qu'il faisoit la
reveue du pillage, la belle Dame, et con-
gnoissant que c'estoit celle qui avoit
demouré avec Constantin, et qu'on avoit
trouvée dormant sur le lict, fut grande-
ment content en la voyant, et sans aucun
arrest la feit sa femme, et célébra les
nopces, et coucha avec elle par plu-
sieurs moys en grand plaisir ès Smir-
res. L'Empereur, avant que ces choses
avinsent, avoit dressé une praticque
avec Bassan, roy de Capadoce, à ce qu'il
descendist d'un cousté avecques ses for-
ces sur Osbech, et luy l'assauldroit avec

les siennes d'un autre : mais il ne l'avoit encores peu entièrement parachever, par ce que l'Empereur n'avoit voulu faire aucunes choses que Bassan demandoit moins que raisonnables. Toutesfois, sçachant ce qui estoit avenu à son filz (dont il fut dolent outre mesure), il acorda, sans plus y songer aucunement, ce que demandoit le roy de Capadoce, et le solicita de descendre le plustost qu'il pourroit sur Osbech, s'aprestant luy de l'autre part pour luy courir sus. Sçachant cecy Osbech, il assembla son exercite premier que de se veoir au mylieu de deux très-puissans princes, et s'en alla contre le roy de Capadoce : ayant laissé sa belle Dame à Smirres soubz la garde d'un sien fidèle serviteur et amy. Et quelques temps après, s'estant aproché du roy de Capadoce, il luy donna la bataille, où il fut tué, et son exercite rompu et desfait : au moyen de quoy le roy de Capadoce victorieux, commença sans aucune crainte à s'en aller vers les Smirres, et venant tout le monde au devant de luy, chacun lui obéissoit comme au vainqueur.

Cependant le serviteur de Osbech (qui avait nom Antioche), auquel la belle



Dame estoit demourée en garde, (encor' qu'il fust aagé) la voyant si belle en devint amoureux, sans garder la foy à son amy et seigneur. Et sçachant parler sa langue, qui estoit chose aggréable à la Dame, comme à celle qui avoit été contrainte de vivre plusieurs ans, quasi comme une sourde et muette (pour n'avoir entendu personne, n'aussi avoir esté entendue), luy incité d'amour commença à prendre en peu de jours si grande familiarité avec elle, que peu de temps après, sans avoir esgard à leur seigneur qui estoit en armes et en guerre, firent devenir ceste familiarité, non seulement amyable, mais amoureuse, prenans soubz les draps un merveilleux plaisir l'un de l'autre. Mais sçachantz ceux-cy que Osbech avoit esté vaincu et tué, et que Bassan venoit piller tout, ilz conclurent ensemble de ne l'atendre là : mais ayantz prins une très-grande partie des biens que Osbech y avoit, s'en allèrent secrètement à Rhodes, où ilz ne demourèrent guères de temps que Antioche ne fust malade à mort. Avec lequel estant venu par fortune un marchant Cyprien fort aymé de luy, et grandement son amy, et se sentant venir à la fin, il pensa de luy

vouloir laisser son bien et sa chère Dame, et desjà prochain à la mort les appella tous deux, leur disant : « Je me voy sans » point de faute venir à la fin, ce que » grandement me desplaist, par ce que » je n'espère plus de vivre en ce monde » comme je souloye ; il est vray que je » meurs très-content d'une chose, c'est » qu'ayant à mourir je voy que c'est » entre les bras des deux personnes que » plus j'ayme en ce monde, c'est à sça- » voir entre les tiens, mon cher amy, et » ceux de ceste Dame : laquelle j'ay plus » aymée que moy-mesme depuis que je » la congneu. Il est vray qu'il m'est fort » grief la sçachant icy demourer (si je » meurs) estrangère et sans ayde et con- » seil de personne, et plus encore me » seroit-il grief si je ne te sçavoye icy : » mais je croy que tu auras ce soing » d'elle pour l'amour de moy que tu » eusses eu de moy-mesmes, et par ainsi » je te prie le plus qu'il m'est possible, » s'il avient que je meure, que mes » affaires et elle te soient pour recom- » mandez, et que tu faces de l'un et de » l'autre ce que tu croiras estre à la con- » solation de mon ame. Et toy, ma chère » Dame, je te prie que après ma mort tu



ne m'oblies point : à fin que je me puisse vanter par delà que j'aye esté aymé par deçà de la plus belle Dame que jamais forma nature. Si vous me donnez entière espérance de ces deux choses, je m'en iray sans aucune doubte tout consolé. » L'amy marchant, et pareillement la Dame, oyans ces paroles pleuroient tendrement, et quand il eut achevé de dire, ilz le confortèrent, et luy promirent (sur leur foy), de faire ce dont il les prioit, s'il avenoit qu'il mourust.

Si ne demeura guères qu'il ne passast de ceste vie, et fut faict enterrer par eux honorablement : puis après peu de jours ayant le marchant despeché tous ses affaires à Rhodes, et s'en voulant retourner en Cypre sur une carracque de Catelans qui estoit là, il demanda à la belle Dame ce qu'elle vouloit faire, puis qu'il luy convenoit s'en retourner en Cypre. La Dame respondit qu'elle s'en iroit voulontiers avec luy s'il luy plaisoit, espérant que pour l'amour d'Antioche elle seroit traictée de luy comme sa sœur. Le marchant respondit qu'il estoit content de tout ce qu'il luy plairoit, et à fin qu'il la peust deffendre de

toute injure qui pourroit survenir, avant qu'ilz fussent en Cypre, il dist qu'elle estoit sa femme. Et estans montez sur la nef, leur ayant esté donné une petite chambre sur la poupe, à fin que l'effect ne semblast contraire aux parolles, il couchoit avec elle en un lict assez petit, au moyen dequoy avint ce que l'un ne l'autre n'avoit pensé faire au partir de Rhodes. C'est à sçavoir que estans incitez de l'obscurité, de l'aise, et de la chaleur du lict (les forces duquel ne sont petites), ilz oblièrent l'amytié et amour d'Antioche mort, et tous deux tirez quasi d'un appétit égal, s'estans commencez à entrechatouiller firent parentage ensemble, avant qu'ilz arrivassent à Baffe d'où estoit le Cyprien ; où estantz arrivez elle demoura long temps avec ce marchant.

Or avint de fortune que audit Baffe arriva pour aucun sien affaire un gentil homme qui se nommoit Antigone, qui estoit vieux d'aage, mais beaucoup plus de sens, et sa richesse petite, par ce que s'estant meslé de plusieurs choses durant qu'il estoit au service du Roy de Cypre, la fortune luy avoit esté contraire. Auquel passant un jour devant la maison



où la belle Dame se tenoit, et estant le marchant Cyprien allé avec sa marchandise en Arménie, avint qu'il vit la Dame à une fenestre d'icelle maison, laquelle, pource qu'elle estoit très-belle, il regarda fermement, et commença à se souvenir en soy-mesmes de l'avoir veue autres fois : mais il ne se pouvoit aucunement souvenir où c'estoit. La belle Dame, laquelle avoit esté longuement le jeu et passetemps de fortune (s'approchant le terme que ses maux devoient prendre fin), se souvint, incontinent qu'elle vit Antigone, de l'avoir veu autrefois en Alexandrie, en très-grand estat, au service de son père : parquoy, prenant soudaine espérance de pouvoir retourner par le conseil de cestuy-cy en l'estat royal, elle fit appeller le plustost qu'elle peut Antigone, sçachant que son marchant n'y estoit point. Auquel quand il fut venu, elle toute honteuse demanda s'il n'estoit pas Antigone de Famagoste comme elle croyoit ; il respondit qu'ouy, et dist oultre cecy : « Ma Dame, il me » semble que je vous recongnoy : mais » il ne me peut aucunement souvenir où » je vous ay veue : parquoy je vous prie » (s'il ne vous vient à desplaisir) que

» vous me remettiez en mémoire qui
» vous estes. »

La Dame, oyant que c'estoit luy mesmes, se jetta en pleurant fort, les bras ouvertz à son col, et peu après demanda à Antigone (qui fort s'esmerveilloit) s'il l'avoit jamais veue en Alexandrie. Oyant laquelle demande Antigone, il recongneut incontinent que c'estoit Alathiel, fille du Souldan, qu'on pensoit estre morte en la mer, et luy voulut faire la révérence qui luy appartenoit; mais elle ne le voulut souffrir, et le pria qu'il s'assist un peu auprès d'elle. Ce qu'ayant faict Antigone, il luy demanda avec toute révérence comme, quand, et d'où elle estoit venue là : veu que l'on tenoit pour certain en toute la terre d'Égypte qu'elle estoit, plusieurs ans y avoit, noyée en mer. A qui la Dame dist : — « Je vou-
» droye bien qu'il fust ainsi, plustost que
» d'avoir eu la vie que j'ay eue, et pense
» que mon père le voudroit pareille-
» ment si jamais il le sçait. » Et cecy dict, recommença merveilleusement à plourer; parquoy Antigone luy dist :
— « Ma Dame, ne vous desconfortez
» point avant qu'il vous en soit besoing;
» comptez-moy, s'il vous plaist, voz



» accidens, et quelle a esté votre vie : » paradventure que le faict pourra estre » allé de telle sorte, qu'avec l'ayde de » Dieu, nous y trouverons bien re- » mède. — Il me semble, Antigone » (dist la belle Dame), « quand je te voy, que » je voy mon père. Et pource meue de » cell' amour et affectueuse charité que » je suis tenue luy porter, je me fay » congnoistre à toy, encore que je me » fusse peu celer, et y eust eu peu de » personnes qui me fust advenu de veoir, » dont j'eusse esté si contente comme » je suis de t'avoir veu et recongneu » plustost que nul autre, et par ainsi je » te descouvriray comme à mon père, » ce qu'en ma mauvaise fortune j'ay tou- » jours caché à tout le monde ; et si tu » vois (après que tu l'auras ouy) que tu » me puisses aucunement remettre en » mon premier estat, je te prie que » tu le faces : mais aussi si tu vois qu'il » ne se puisse faire, je te prie, ne dy » jamais à personne que tu m'ayes veue, » ou que tu ayes ouy parler de moy au- » cunement. » Et cecy dict, tousjours en pleurant, luy racompta tout ce qui luy estoit advenu, depuis qu'elle avoit faict naufrage en la mer de Majorque jus-

ques alors, dequoy Antigone commença à plorer de pitié. Et après qu'il eut quelque temps pensé, lui dist : — « Puis » qu'on n'a jamais sceu en voz malheurs » qui vous estes, je vous rendray sans » faute à vostre père plus aymée que » jamais, et après pour femme au Roy » de Garbe. » Et luy demandant elle comment cela se pourroit faire, il luy déclaira tout par ordre ce qu'il estoit de faire, et à fin que pour trop tarder autre chose n'advinst, il s'en retourna sur l'heure en Famagoste, et fut devers le Roy du païs, auquel il dist :

« Sire, vous pouvez (si c'est vostre » plaisir) vous faire en une heure grand » honneur, et à moy (qui suis paovre » pour vostre service) grand proffit, sans » qu'il vous couste grand chose. » Le Roy demanda comment ? Antigone dist : — « La belle fille du Souldan, dont a esté » si grand le bruit qu'elle estoit noyée, » est arrivée à Baffe, laquelle, pour » garder son honnesteté, a longuement » souffert de très-grands malaises, et en- » cores est-elle de présent en paovre » estat, désirant de retourner vers son » père, et s'il vous plaisoit de la luy » renvoyer souz ma garde, cecy seroit



» grand honneur à vous, et à moy grand » bien, et pense qu'un tel plaisir ne se» roit jamais mis en oubly par le Soul» dan. » Le Roy, meu de une magnificence Royalle, respondit soudainement qu'il lui plaisoit très-bien, et l'ayant envoyé querir honorablement, la fit venir à Famagoste, là où elle fut receue du Roy et de la Royne avec une chère inestimable, et un honneur magnifique. Laquelle après avoir respondu et compté (selon les admonnestemens que luy avoit donné Antigone) de toutes ses infortunes au Roy et à la Royne qui le lui avoient demandé, fut peu de jours après, par la prière qu'elle fit, renvoyée par le Roy souz le gouvernement d'Antigone avec belle et honorable compagnie d'hommes et de femmes au Souldan, duquel si elle fut receue avec grande joye que personne ne le demande, et pareillement Antigone avec toute sa compagnie. De laquelle Dame, quand elle se fut reposée quelques jours, le Souldan voulut sçavoir comment il estoit possible qu'elle fust en vie, et où elle avoit demeuré si long temps sans jamais luy avoir faict entendre de son estre.

La Dame, qui avoit retenu parfaite-

ment par cueur les enseignemens d'Antigone, commença à parler ainsi à son père :

« Mon père, environ le vingtiesme
» jour après que je fuz partie d'avec
» vous, nostre nef entr'ouverte par forte
» tempeste, frappa une nuict en cer-
» taines plages du costé de Ponant voy-
» sines d'un lieu qui s'appelle Aigues-
» mortes, et qu'il advint des hommes
» qu'estoient sur la nef je n'en sçay rien,
» ny ne le sceu jamais; et me souvient
» seulement que quand le jour fut venu,
» et moy quasi revenue de mort à vie,
» estant desjà la nef rompue quand elle
» fut aperceue des païsans (où eux et
» tous ceux de la contrée accoururent
» pour desrober), je fu premièrement
» mise avec deux de mes femmes sur le
» rivage, et incontinent prinses qu'elles
» furent des jeunes gens, l'un çà avec
» l'une, et l'autre là avec l'autre, com-
» mencèrent à fuyr, et qu'elles devin-
» drent je ne le sceu jamais. Mais ainsi
» que deux jeunes hommes qui m'a-
» voient prinse en mon corps deffen-
» dant toutefois, et pleurant très-fort
» me tiroient par les cheveux, advint
» qu'en passant par un chemin pour



» entrer en un très-grand boys, il passa
» par là quatre chevaucheurs : lesquelz
» apperceuz par ceux qui me trainoient,
» ilz me laschèrent incontinent, et se
» mirent en fuyte; mais les quatre che-
» vaucheurs qui me sembloient à leur
» façon de faire gens d'authorité, voyantz
» cecy, coururent là où j'estoye, et me
» interroguèrent beaucoup, et je leur
» respondy beaucoup : mais je ne fu
» point entendue d'eux, ne eux de moy,
» et après plusieurs délibérations m'ayant
» mis sur un de leurs chevaux, ilz me
» menèrent en un monastère de femmes
» Religieuses selon leur loy; et là, quoy
» qu'on leur eust ordonné et dict, je fu
» bénignement receue et honorée de
» toutes : où avec elles ensemble j'ai
» servy en grande dévotion sainct Crois-
» sant en Vaucreuse, auquel les femmes
» de ce païs-là portent grand' dévotion.
» Mais après que j'eu demouré quelque
» temps avec elles, et aprins desjà quel-
» que peu leur langage, elles me deman-
» dèrent qui et d'où j'estoye, et moy
» congnoissant où j'estoye, et craignant
» si j'eusse dit la vérité que j'eusse esté
» chassée d'elles comme ennemye de
» leur loy, je respondoye que j'estoye



» fille d'un Gentilhomme de Cypre : » lequel m'envoyant à un mary en Candie, nous avions esté là couruz et » rompuz de la fortune, et plusieurs fois » en beaucoup de choses pour crainte » de pis, je observay leurs coustumes. » Et quand la plus grande de ces femmes, » qu'on appelloit l'Abbesse, m'eut demandé si je m'en vouloye retourner » en Cypre, je respondy que je ne désiroye autre chose : mais elle, curieuse » de mon honneur, ne s'en voulut jamais fier en aucune personne qui » vinst en Cypre, si deux honnestes » hommes de France n'y fussent venuz » deux mois y a avecques leurs femmes : » desquelz l'un d'eux estoit parent de » l'Abbesse, laquelle sçachant qu'ilz s'en » alloient en Jérusalem visiter le saint » Sépulcre, où ilz croyent que celuy » qu'ilz tiennent pour leur Dieu fut ensépulturé après que les Juifz l'eurent » mis à mort, elle me recommanda à » eux, et leur pria qu'ilz me rendissent » à mon père en Cypre ; mais combien » ces Gentilz-hommes me firent d'honneur, et gracieusement me receurent » avec leurs femmes, l'hystoire en seroit » trop longue à racompter.

» Après donc que nous fusmes montez » sur une nef, nous arrivasmes bien tost » après à Baffe, et me voyant là arrivée, » n'y congnoissant personne, et ne sça- » chant que je devoye dire aux Gentilz- » hommes qui me vouloient présenter à » mon père, comme il leur avoit esté » enchargé par la révérende Abbesse, » Dieu qui par adventure avoit compas- » sion de moy, m'appareilla sur le ri- » vage de la mer Antigone, à la mesme » heure que nous descendions à Baffe : » lequel incontinent j'appellay en nostre » langaige pour non estre entendue des » Gentilz-hommes ne pareillement de » leurs femmes; et luy dy qu'il me re- » ceust comme sa fille. Il m'entendit » soudainement; et m'ayant faict grande » feste il feit honneur, selon sa paovre » possibilité, à ces Gentilz-hommes et » à leurs femmes, et me emmena au » roi de Cypre : lequel me receut chez » luy, et m'a renvoyé icy vers vous avec » tant d'honneur que jamais je ne le » vous sçauroye compter. Si autre chose » reste à dire, Antigone, lequel m'a ouy » plusieurs fois compter ceste mienne » fortune, vous le racomptera. »

Alors se tourna Antigone vers le Soul-

dan, et lui deit : « Monseigneur, comme
» elle m'a dict maintesfois, et comme
» les Gentilz-hommes et leurs femmes
» avec qui elle vint me dirent, elle vous
» a compté la vérité; seulement elle a
» oublié à dire une partie, laquelle je
» pense qu'elle n'ait voulu dire, par ce
» qu'il ne luy sierroit pas bien. C'est à
» sçavoir, combien ces Gentilz-hommes
» et Dames, avec lesquelles elle vint, me
» dirent de bien de l'honneste vie qu'elle
» avoit tenue avecques les Religieuses,
» et de sa vertu, et de ses louables
» meurs; et les larmes et pleurs que fei-
» rent les Dames et les hommes quand
» ilz me la rendirent au départir : des-
» quelles choses si je vouloye entière-
» ment vous compter ce qu'ilz m'en
» dirent, non seulement ce jourd'huy,
» mais n'aussi la nuict ensuyvant y pour-
» roit suffire : seulement en vueil-je
» avoir tant dit qu'il suffise que selon le
» rapport qu'ilz en disoient, et encores
» que j'en ay peu veoir, vous vous pou-
» vez venter d'avoir la plus belle fille,
» la plus honneste, et plus femme de
» bien qu'autre seigneur qui porte au-
» jourd'huy couronne. »

Le Souldan feit de tout cecy une mer-



veilleuse chère : et pria Dieu plusieurs-fois qu'il lui donnast la grace de pouvoir rendre mérites condignes à quiconques avoit honoré sa fille : et mesmement au Roy de Cypre, par lequel elle lui avoit esté renvoyée honorablement. Et quelques jours après, ayant faict apprester de très-grands dons à Antigone, il luy donna licence de s'en retourner en Cypre : rendant très-grandes graces au Roy, tant par lettres que par Ambassadeurs exprès, de ce qu'il avoit faict à sa fille. Après cecy, désirant que ce qu'estoit commencé sortist son effect, c'est à sçavoir qu'elle fust femme du Roy de Garbe, il lui feit sçavoir toute la chose : luy escrivant en outre que s'il luy plaisoit l'avoir, qu'il l'envoyast querir. Le Roy de Garbe feit grand' feste de ces nouvelles : et l'ayant honorablement envoyée querir, la receut avec grand' joye ; et elle qu'avoit couché par adventure dix mille fois avec huict hommes, se coucha avec luy pour pucelle, et luy feit accroire qu'il estoit ainsi, et depuis vesquit long temps Royne avec luy en joye. Et pour ce dit-on communément : *Bouche baisée ne perd point sa fortune : ains renouvelle tout ainsi que la Lune.*



LE COMTE D'ANGIERS,

accusé faulsement, fut banny de France, et laissa deux siens enfans en divers lieux en Angleterre : et retournant puis d'Escosse incongneu, les trouva en grande authorité, s'en alla en guise de serviteur en l'armée du Roy de France : et recongneu innocent, fut remis en son premier estat.

NOUVELLE VIII

Souz laquelle est entendu que loyauté gardée au Prince (quelques périls qu'en puissent advenir), néantmoins remet tousjours son homme en plus haut estat.





Les Dames souspirèrent fort des divers cas advenuz à la belle Dame : mais qui scet quelle occasion mouvoit ces soupirs ? Par adventure y en avoit-il de celles qui non moins soupiroient du désir de faire si sou-



vent telles nopces, que de pitié qu'elles eussent d'elle. Mais sans parler plus de cela pour le présent, après qu'ils se furent mis à rire entr' eux, pour les dernières parolles que Pamphile avoit dictes, et voyant la Royne la nouvelle estre finie en icelles, elle se retourna vers ma Dame Élise, et luy ordonna qu'avec une des siennes elle suyvist l'ordre encommencé; ce faisant, commença joyeusement ainsi :

La campaigne est très-grande, par laquelle nous nous en allons aujourd'huy promenans : et n'y a celuy icy qui n'y peust non seulement courir une course, mais dix bien légièrement : tant abondante la fait la fortune par ces nouvelletez et griefves choses. Et pour ce venant à racompter une d'icelles qui sont infinies, je dy que :

Estant l'empire Romain transmué des Françoys aux Allemans, une très-grande inimitié s'engendra entre l'une et l'autre nation, et par conséquent une cruelle et continuelle guerre : pour laquelle, tant pour la deffense de son païs que pour offenser autruy, le Roy de France et un sien filz, avec toute la force de leur Royaume, et encor celle de leurs amys et

parens, autant qu'ilz en peurent avoir, assembla un très-grand exercite pour aller sur leurs ennemys : et avant qu'ilz procédassent en cecy, pour ne laisser le Royaume sans Gouverneur, congnoissans Gaultier, Comte d'Angiers, estre gentil et saige Chevalier et grandement leur serviteur et féal, encor qu'il fust homme expert en l'art de la guerre, leur semblant toutesfois plus propre aux plaisirs qu'à la peine, le laissèrent Lieutenant général au lieu d'eux pour le gouvernement de tout le Royaume de France et s'en allèrent à leur entreprinse. Le Comte doncques commença avec bon sens et par bon ordre à faire l'office qui luy avoit esté commis, conférant tousjours de toutes choses avec la Royne et sa belle-fille : combien qu'on les eust laissez sous sa garde et gouvernement, néantmoins il leur faisoit tousjours honneur comme à ses maistresses et supérieures. Ce Comte Gaultier estoit très-belle personne, aagé paradventure d'un quarante ans : autant affable et bien conditionné qu'aucun autre Gentilhomme eust peu estre; et outre cecy estoit le plus gracieux et propre Chevalier qu'on congneust en ce



temps-là, et qui mieux s'abilloit de sa personne. Or advint qu'estant le Roy de France et son filz à la guerre dessusdicte, la femme du Comte Gaultier mourut ce pendant, qui luy laissa seulement un filz et une fille petitz. Luy doncques s'accoustumant à la court des dessusdictes Dames, parlant souventesfois avec elles des affaires du Royaume, la femme du filz du Roy en devint désespérément amoureuse : et avec très-grande affection considérant sa personne et ses vertuz, s'embrasa ferventement de luy par un amour secrette : et se sentant jeune et fresche, et aussi que luy estoit sans femme, pensa soudainement de venir à fin de ce qu'elle désiroit, et croyant qu'aucune chose ne devoit empescher cecy sinon la honte de le luy manifester, elle se disposa de la chasser du tout de son entendement : si qu'estant un jour seule elle envoya querir le Comte, comme si elle eust voulu parler à luy d'autres affaires. Le Comte, le penser duquel estoit fort loingtain à celuy de la Dame, s'en vint incontinent à elle : puis s'estans assis ensemble sur un lict, comme elle voulut, tous seulz en une chambre, il luy demanda par deux fois

pour quelle occasion elle l'avoit envoyé querir : et elle n'ayant aucune chose respondu, pressée en fin et outrée d'amour, devint toute rouge de honte : et plorant quasi, et toute tremblant avec parolles rompues, commença à parler ainsi :

« Très-cher et doux amy et Monsei-
» gneur, vous pouvez aisément con-
» gnoistre, comme homme sage que
» vous estes, quelle est la fragilité et des
» hommes et des femmes : et par di-
» verses raisons plus en l'une que en
» l'autre. Parquoy devant un juste Juge
» un mesme péché en diverses qualitez
» de personnes, ne doit selon raison re-
» cevoir une mesme punition : aussi qui
» seroit celuy qui diroit qu'un paovre
» homme ou une paovre femme, qu'ont
» à gaigner leur vie avec la peine de
» leur corps, ne fussent plus à reprendre
» s'ilz devenoient amoureux et y meis-
» sent toute leur entente, qu'une Dame
» laquelle fust riche sans soucy et n'ayant
» besoing de aucune chose qu'elle sceust
» désirer ? Certainement je croy qu'il
» ne s'en trouveroit aucun : pour la-
» quelle raison j'estime que les choses
» susdictes doyvent servir d'une très-
» grande partie d'excuse à l'avantage de



» celle qui les possède, si de fortune
» elle se laisse conduire à aymer : et le
» surplus de son excuse doit estre d'avoir
» choisy sage et vertueux amy, si celle
» qui ayme l'a ainsi faict : lesquelles
» deux choses, comme ainsi soit (à
» mon jugement) que elles soyent en
» moy, et plusieurs autres qui me doi-
» vent induyre à aimer, comme est ma
» jeunesse, et la longue distance de la
» présence de mon mary, il convient
» maintenant qu'elles s'eslièvent en
» vostre présence à ma faveur pour la
» deffense de mon ardant amour : et si
» elles peuvent envers vous ce qu'en
» la présence des sages elles doivent
» pouvoir, je vous prie que vous me
» donniez conseil et ayde en ce que je
» vous demanderay. Il est vray que pour
» la longue absence de mon mary ne
» pouvant répugner aux esguillons de
» la chair, ne à la force d'amour, qui
» sont de si grande puissance qu'elles
» ont jà plusieurs fois vaincu, et vain-
» quent tous les jours, non seulement
» les débiles femmes, mais aussi les plus
» constans hommes : moy estant ès aises
» et oysivetez èsquelles vous me voyez,
» je me suis laissée conduire à suyvre

» les plaisirs d'amour et devenir amou-
» reuse; et combien que je congnoisse
» que telle chose (si elle estoit sceue) ne
» seroit honneste, néantmoins estant et
» demourant secrette, je la juge n'estre
» quasi en rien déshonneste. Toutesfois
» amour m'a esté tant gracieux, que non
» seulement il ne m'a osté le vray juge-
» ment à choisir amy, mais m'en a en ce
» beaucoup donné : me monstrant que
» vous estes digne d'estre aymé d'une
» Dame telle comme je suis : car (si mon
» avis ne m'a déceu) je vous répute le plus
» beau, le plus agréable, le plus gracieux,
» et le plus sage Chevalier qu'on sçau-
» roit trouver au royaume de France :
» et comme je puis dire que je me voy
» sans mary, ainsi vous vous pouvez dire
» sans femme : parquoy je vous prie par
» autant d'amytié que je vous porte, que
» ne me refusiez la vostre, et que vous
» ayez pitié de ma jeunesse, laquelle
» véritablement se consomme pour vous,
» comme fait la glace au feu. »

A ces parolles survindrent les larmes en telle abondance, qu'ayant délibéré de faire encore plus de prières, elle n'eut toutesfois la puissance de parler plus avant, mais le visage baissé et quasi

vaincue, se laissa choir en plorant, avec la teste sur le giron du Comte, lequel comme très-loyal Chevalier qu'il estoit, commença à blasmer, avecques très-griefves répréhensions, celle tant folle amour : et la poulsa en arrière, ainsi que elle se vouloit desjà jetter à son col, jurant avecques grans sermens que plustost il souffriroit qu'on le meist en quatre quartiers, que de consentir telle chose estre faicte par luy ne autruy contre l'honneur de son Seigneur. Ce qu'oyant la Dame, elle oublia soudainement l'amour ; et de cruelle fureur allumée, dist : « Seray-je » doncques (villain Chevalier) frustrée » en ceste façon de mon désir ? Jà à Dieu » ne plaise, que puis que vous me voulez » faire mourir, je ne vous face aussi ou » mourir, ou chasser du monde. » Et cecy dit, se print en l'instant par les cheveux, et les arracha presque tous. Puis mettant les mains à ses habillemens, et les rompant et dessirant, commença à crier fort : « A l'ayde ! à l'ayde ! ce » Comte d'Angiers me veut prendre par » force. » Le Comte, voyant cecy (et doutant trop plus de l'envie de court, que de sa conscience), craignant aussi que par icelle l'on n'ajoutast plus de foy

à la mauvaistié de la Dame qu'à son innocence, s'osta de là : et le plus tost qu'il luy fut possible sortit du palais, et s'en fuyt à sa maison : là où, sans prendre autre conseil, il mit ses enfans à cheval, et tant qu'il peut s'en alla avecq'eux vers Calais. Au bruict de la Dame accoururent plusieurs : lesquelz l'ayant veue et ouy l'occasion de son crier, non seulement creurent à ses parolles, mais y ajoustèrent aussi que la propriété et gorgiaseté du Comte avoit esté longuement usée par luy pour pouvoir venir à cest effect. Adoncq' on courut en fureur aux maisons du Comte pour l'arrester, mais ne le trouvant, les saccagèrent premièrement, et après les mirent par terre de fons en comble. La nouvelle (ainsi meschante qu'on la comptoit) vint jusques au camp du Roy et de son filz, dont ilz furent si troublez et marriz qu'ilz le condemnèrent à perpétuel exil, et tous les descendans de luy : promettans de grans dons à celuy qui le leur présenteroit vif ou mort.

Le Comte, desplaisant que s'en estant fuy innocent, il s'estoit rendu coulpable, arriva à Calais avec ses enfans, sans se faire congnoistre ne estre con-



gneu, et soudainement passa en Angleterre, et en pauvre habit s'en alla vers Londres ; et premier qu'il y entrast, il admonesta avec plusieurs parolles ses deux petits enfans, de deux choses principalement. Premièrement, qu'ilz comportassent patiemment la pauvreté à quoy la fortune (sans leur coulpe) les avoit eux et luy conduit : en après que, sagement ilz se gardassent de jamais manifester à personne d'où ilz estoient, ne de qui enfans, sur tant qu'ilz avoient leur vie chère. Le filz estoit nommé Loys, aagé d'environ neuf ans, et la fille, qui estoit appelée Violante, en avoit par aventure sept : lesquelz, selon que leur jeune aage pouvoit comporter, comprindrent très-bien les enseignemens de leur père, comme après ilz le monstrèrent par effect : et à fin que cecy se peust mieux faire, il luy sembla de leur devoir changer leurs noms, ce qu'il fit, et nomma le filz Perot, et la fille Jehannette. Et quand ilz furent arrivez premièrement à Londres en la manière qu'on voit arriver les belistres, ilz s'adonnèrent à aller demandans l'aumosne ; et estans par fortune pour cest effect un matin à la porte d'une église, avint qu'une grande Dame,

laquelle estoit femme d'un des Mareschaux d'Angleterre, en sortant de l'église, vit le Comte et ses deux petitz enfans qui demandoient l'aumosne : auquel elle demanda d'où il estoit, et si ces enfans estoient siens. A laquelle il respondit qu'il estoit de Picardie, et que pour une forfaicture d'un sien filz aisné meschant garçon il avoit esté contrainct de partir du païs avec ces deux qui estoient siens. La Dame, qui estoit pitoyable, assit son regard sur la fille qui luy pleut grandement, pource qu'elle estoit belle, gentille et avenante, et dist : « Bon homme, » si tu es content de me laisser ceste » tienne petite fille qui a bonne phisio» nomie, je la prendray volontiers : et » si elle devient honneste femme, je la » marieray quand il en sera temps, de » sorte qu'elle sera bien. » Ceste demande pleut grandement au Comte, qui respondit promptement : « — Ouy, ma » Dame, » et avec les larmes aux yeux, la luy donna : et la luy recommanda bien fort. Et quand il l'eut ainsi bien logée, sçachant à qui, il délibéra de ne demourer plus là, et demandant toujours l'aumosne traversa l'Isle, et arriva avec Perot en Galles : non sans grand'



peine comme celuy qui n'estoit accoustumé d'aller à pied.

Il y avoit là un autre des Mareschaux du Roy d'Angleterre, lequel avoit grande auctorité, et tenoit grosse maison : en la court duquel le Comte et son petit filz abordoient souvent pour avoir et practiquer leur vie, et estant en icelle un des filz dudict Mareschal, et autres enfans de Gentilz hommes, faisans quelques jeux d'enfans, comme de courir et de saulter, Perot commença à se mesler avec eux, et faire aussi dextrement (ou plus que nul autre qui s'en meslast) tout tel passetemps qui se faisoit entre eux. Ce que voyant aucunes fois le Mareschal, et luy plaisant fort la manière de l'enfant, demanda qu'il estoit : il luy fut dit qu'il estoit filz d'un pauvre homme, qui venoit aucunes fois léans pour avoir l'aumosne. Le Mareschal le luy fit demander, et le Comte (qui d'autre chose ne prioit Dieu) le luy ottroya libéralement : combien que ce luy fust ennuy de le départir d'avec soy. Ayant doncques le Comte logé le filz et la fille, il délibéra de ne vouloir plus demourer en Angleterre, mais comme mieux il peut s'en passa en Yrlande ; et arrivé qu'il fut à Stanforde,

se mit en service chez un Chevalier d'un Comte du païs, faisant toutes choses qui peuvent appartenir à un serviteur, ou à un page; et là, sans estre jamais congneu de personne, demoura long temps avec beaucoup de peine et malaise.

Violante, nommée Jehannette, qui estoit avec la gentilfemme à Londres, vint à croistre en aage, en corsage, et en beauté : et fut en telle grace de la Dame et de son mary, voyre de tous ceux de la maison, et de quiconques la congnoissoit, que c'estoit chose merveilleuse à veoir : et n'y avoit celuy qui regardast à ses manières et contenances, qu'il ne la jugeast devoir estre digne de tout grand bien et honneur. Pour laquelle chose la Dame qui l'avoit receue du père, sans avoir peu sçavoir autrement qui elle estoit, sinon ce qu'il luy en avoit dit, s'estoit délibérée de la marier honnorablement, selon la condition dont elle estimoit qu'elle fust : mais Dieu, juste regardeur des mérites d'autruy, la congnoissant noble femme, et porter sans coulpe la pénitence du péché d'autruy, en disposa autrement; et à fin que la noble fille ne vinst entre les mains d'homme de vile condi-



tion, il faut croyre que ce qui en avint, Dieu le permit par sa bénignité.

La gentilfemme avec laquelle demouroit Jehannette avoit un seul filz de son mary, lequel elle et le père aymoient grandement : tant pour ce que s'estoit un filz, comme aussi que par sa vertu et mérites il valloit beaucoup : car il estoit plus que nul autre de son aage bien conditionné, vaillant, bon, et beau de sa personne, ayant par aventure six ans plus que Jehannette. Voyant laquelle belle et gracieuse, il en devint si amoureux qu'il ne voyoit rien sinon elle ; mais par ce qu'il pensoit qu'elle fust de basse condition, non seulement il ne l'osoit demander à son père et à sa mère pour femme : mais aussi craignant qu'il ne fust reprins de s'estre mis à aymer trop bassement, tenoit son amitié secrette tant qu'il pouvoit ; au moyen dequoy il en estoit trop plus tormenté que s'il l'eust manifestée. Et de là avint que par grand ennuy il tomba griefvement malade, à la guérison duquel furent appellez plusieurs médecins, lesquelz ayant regardé tous les signes de luy, et ne sçachans congnoistre sa maladie, désespéroient communément de sa santé ; de-

quoy le père et la mère pourtoient si grande douleur et mélancolie, que plus grande ne se fust peu porter, et plusieurs fois avec pitoyables prières luy demandoient l'occasion de son mal, auxquelz il ne donnoit pour toute responce, que force souspirs, ou bien leur disoit, qu'il se sentoit tout déchoir.

Avint un jour que estant auprès de luy un médecin assez jeune, mais en science fort profond, et le tenant par la partie du bras où l'on cherche le poulx, Jehannette (laquelle pour le respect de la mère de luy, le servoit soigneusement) entra pour quelque occasion en la chambre où il gisoit malade, et aussi tost que le jeune Gentilhomme la vit, sans parler aucunement, ou faire aucune démonstration, il sentit au cueur avec plus grand force l'amoureux désir : parquoy le poulx commença à battre plus fort qu'il n'avoit accoustumé, ce que le medecin sentit incontinent et s'en esmerveilla , demourant tout quoy pour veoir combien ce battement devoit durer. Ainsi que Jehannette sortit de la chambre, aussi le battement cessa: parquoy il sembla au médecin qu'il avoit trouvé en partie la maladie du jeune Gentil-



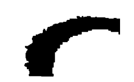
homme, et peu après, faisant semblant d'avoir quelque chose à demander à Jehannette, le tenant tousjours par le bras, la fit appeller, et elle vint incontinent : mais elle ne fut si tost entrée que le battement du poulx ne recommençast, et qu'elle partie, il ne cessast : dont estant avis au Médecin qu'il avoit pleine certitude de son mal, il se leva de là, et ayant tiré à part le père et la mère du jeune filz, leur dist : « La santé de votre filz » ne consiste point au secours des mé- » decins, mais demoure entre les mains » de Jehannette, comme je l'ay mani- » festement congneu par signes très- » apparens, combien qu'elle (à ce que » je voy) ne s'en apperçoit aucunement : » parquoy vous sçavez maintenant ce » que vous avez à faire, si sa vie vous » est chère. » Le Gentilhomme et sa femme, oyans cecy, furent contens aucunement, d'autant qu'on pouvoit trouver aucun remède pour luy sauver la vie, combien qu'il leur despleust grandement si ce dont ilz se doutoient avenoit, c'est à sçavoir qu'il falust donner Jehannette à leur filz pour femme.

Le médecin s'en partit, et eux s'en allèrent vers le malade; et la mère luy

dist ainsi : « Mon filz, je n'eusse jamais
» pensé que tu m'eusses voulu celer
» aucun tien désir, mesmement te voyant
» (à faute de l'obtenir) en danger de
» mort : car tu devois et dois estre cer-
» tain, qu'il n'est chose qui se peut faire
» pour ton contentement, que je ne le
» fisse (encor' qu'elle fust moins qu'hon-
» neste) comme pour moy-mesmes. Tou-
» tesfois puis que tu l'as ainsi faict, il
» est advenu que nostre Seigneur a esté
» plus miséricordieux de toy que toy-
» mesmes : et à fin que tu ne meures
» de ceste maladie, il m'a démonstré l'oc-
» casion de ton mal : laquelle n'est autre
» chose que la trop grand' amour que
» tu portes à une fille, qui qu'elle soit :
» et à la vérité tu ne devois avoir au-
» cune honte de manifester telle chose
» par ce que ton aage le requiert : et si tu
» ne fusses devenu amoureux, je t'en
» estimeroye moins : doncques, mon filz,
» ne te garde point de moy, mais me
» descouvre asseurément tout ton désir,
» et chasse de toy la mélancolie et le
» penser que tu as, et duquel ceste ma-
» ladie procède, et te conforte : t'asseu-
» rant que tu ne me prieras de chose au-
» cune qui se puisse faire pour ton con-



» tentement, que je ne face, comme celle
» qui plus t'ayme que sa propre vie. Et
» par tant chasse hors de toy honte et
» peur : et dy moy hardiment si je puis
» quelque chose envers ce que tu aymes,
» et si tu ne treuves que j'y soye soi-
» gneuse de t'en faire veoir l'effect, ré-
» pute moy la plus cruelle mère qui
» jamais porta enfant. » Le jeune filz,
oyant les parolles de la mère, eut honte,
puis pensant en soy-mesmes, qu'autre
personne qu'elle ne pourroit mieux sa-
tisfaire à son plaisir, (chassée arrière la
honte) luy dist ainsi : — « Ma Dame, il
» n'y a autre chose qui m'aye faict tenir
» mon amytié secrette, sinon que je me
» suis apperceu en la plus part des per-
» sonnes, que après qu'ilz sont d'aage
» meur, ilz ne veulent avoir souvenance
» d'avoir esté jeunes : mais puis qu'en
» cecy je vous voy discrette, non seule-
» ment ne vous nyeray-je estre vray ce
» dequoy vous dictes vous estre apper-
» ceue, mais encor' vous confesseray-je
» de qui c'est : par telle condition que
» l'effect suyvra vostre promesse à vostre
» pouvoir : et ainsi vous me pourrez re-
» couvrer la vie. » A qui la mère, se
fiant trop de ce dont elle ne devoit ve-



nir à chef par le moyen qu'elle avoit desjà pensé en soy-mesmes, luy respondit libérallement qu'il luy descouvrist asseurément tout son désir, et qu'elle feroit incontinent, de sorte qu'il auroit ce qu'il désiroit. — « Ma Dame » (dist alors le jeune filz), « la grande beauté » et les louables conditions de vostre » Jehannette : et que je ne l'ay peu rendre » non pas seulement pitoyable, mais ne » aussi appercevante de mon amour, et » pareillement que je n'ay eu jamais la » hardiesse de le descouvrir à personne, » m'ont conduict là où vous me voyez : et » si ce que vous m'avez promis en une » manière, ou en autre, ne vient à effect, » soyez asseuré que ma vie sera briefve. » La Dame, congnoissant qu'il estoit plus temps de confort que de répréhension, luy dist en soubzriant : — « Hé, mon filz, » te es-tu doncques laissé avoir mal pour » cecy ? conforte-toy : et après que tu » seras guéry, laisse faire à moy. »

Le jeune filz, plein de bonne espérance, montra en peu de temps des signes de très-grand amendement : dont la mère, contente à merveilles, se disposa à vouloir essayer comment elle pourroit observer ce qu'elle avoit promis : et



appellée un jour Jehannette, luy demanda courtoisement, par manière de raillerie, si elle avoit point d'amy par amours. Jehannette, devenue toute rouge, respondit : — « Ma Dame, il n'est » point besoing, et encores moins bien » séant à une pauvre Damoyselle, chassée » de sa maison comme je suis, et qui » demeure au service d'autruy comme je » fay, de penser à avoir amy. » A qui la Dame dist : — « Et si vous n'en avez » point, nous vous en voulons donner » un, dont vous vivrez toute contente, » et plus aurez plaisir de vostre beauté : » car il n'est raisonnable qu'une si belle » Damoyselle comme vous estes, de» meure sans amy. » A qui Jehannette respondit : — « Ma Dame, considérant que » vous m'avez ostée de la pauvreté de » mon père, et eslevée comme vostre » fille, je devroye faire tout ce qu'il vous » plairoit : toutesfois je me garderay » bien (pour mon bien et honneur) de » vous complaire en cecy : mais s'il vous » plaist me donner mary, j'enten d'ay» mer cestuy-là, et non autre : par ce que » de l'héritage de tous mes prédécesseurs » il ne m'est demouré aucune chose que » l'honneur : lequel je délibère garder

» tant que la vie me durera. » Ceste parolle sembla à la Dame fort contraire à ce à quoy elle prétendoit venir, pour tenir sa promesse à son filz : combien que (comme sage Dame) elle louast en soy-mesmes grandement la Damoyselle, et luy dist : — « Comment, Jehannette, » si mon seigneur le Roy (qui est jeune » Prince, et toy très-belle Damoyselle) » vouloit recevoir quelque plaisir de ton » amytié, le luy refuserois-tu ? » A quoy la fille soudainement respondit : — « Le » Roy me pourroit bien forcer : mais de » mon consentement il n'auroit jamais » de moy, si non chose qui fust hon» neste. » La Dame, comprenant quel estoit le courage d'elle, ne luy en voulut plus parler, et pensant de la mettre à l'épreuve, dist à son filz, que quand il seroit guéry elle la mettroit avec luy en une chambre, et qu'il essayast après d'en avoir son plaisir : car il ne luy sembloit chose honneste de prier sa Damoyselle pour luy, faisant en cela office de macquerelle.

Le jeune filz ne fut aucunement content de cecy, dont soudainement il empira. Ce que voyant la Dame, elle descouvrit son intention à Jehannette :

mais la trouvant plus constante que jamais, et ayant compté à son mary tout ce qu'elle avoit faict, délibérèrent d'un commun consentement (encor' qu'il leur en fist bien mal) de la luy donner à femme : aymans mieux que leur filz fust vivant, ayant une femme non convenable à luy, qu'estre mort à faute de l'avoir espousée. Et ainsi, après plusieurs propoz, le firent-ilz, dont Jehannette fut très-contente, et de cueur dévot rendit graces à Dieu de ce qu'il ne l'avoit oubliée : ne voulant toutesfois pour tout cecy se nommer jamais autre que fille d'un Picard. Le jeune filz guérit incontinent, et fit les nopces, le plus content homme du monde, et commença à se donner bon temps avec elle.

Perot, qui estoit demouré en Galles avec le mareschal du Roy d'Angleterre, creut semblablement, et vint en la grace de son maistre, et devint très-beau, et vaillant de sa personne autant que nul autre qui fust en toute l'Ile : tellement que ès tournoys, joustes, et quelque autre acte des armes, il n'y avoit personne au païs qui valust tant que luy : parquoy estant d'eux appellé Perot le Picard, il estoit congneu et renommé

par tout. Et tout ainsi que Dieu n'avoit point oublié sa sœur, aussi monstra-il d'avoir souvenance de luy : par ce qu'estant avenu en celle contrée une pestilencieuse mortalité, elle emporta quasi la moytié de ce peuple-là, sans ce que la plus grande part du demourant s'en estoit fuye de peur ès autres contrées : dont sembloit que tout le païs fust abandonné. De laquelle mortalité le mareschal son maistre et sa femme, avec un sien filz, et plusieurs autres, neveux et parents, moururent tous : ne autre chose demoura de luy qu'une seule fille preste à marier, et aucuns serviteurs avecques Perot. Lequel, après que la peste fut aucunement cessée, la Damoyselle le print pour mary, par le conseil et avec le consentement de quelque petit nombre de païsantz qui estoient restez en vie, pource qu'il estoit vaillant et homme de bien, et de tout ce qui luy estoit escheu de l'héritage paternel elle l'en fit seigneur. Peu de temps après que le Roy d'Angleterre entendit que le mareschal estoit mort, luy congnoissant la valeur de Perot le Picard, il le feit son mareschal au lieu du trespassé. Et en ceste sorte avint en peu de temps des deux



enfans innocens du Comte d'Angiers laissez par luy comme perduz.

Desjà estoient dixhuict ans passez que le Comte s'enfuyant estoit party de Paris, ayant en fort misérable vie souffert plusieurs choses, et se voyant jà vieil, il luy vint désir (demourant encor' en Yrlande) de sçavoir (s'il luy estoit possible) ce qui estoit avenu de ses enfans. Parquoy se voyant totallement changé de la forme qu'il souloit avoir, et se sentant (pour le long exercice qu'il avoit prins en servant) plus agile de sa personne, que durant le temps qu'il estoit oysif en jeune aage, il partit fort pauvre et mal en ordre du service de celuy avec lequel il avoit demouré longuement, et s'en vint en Angleterre au lieu où il avoit laissé Perot, et trouva qu'il estoit mareschal et grand seigneur, et le veit sain, agile, et beau de sa personne, ce qui luy pleut grandement : mais il ne se voulut faire congnoistre à luy, jusques à ce qu'il eust sceu qu'estoit devenu Jehannette. Parquoy s'estant mis en chemin, il ne séjourna en aucun lieu qu'il ne fust arrivé à Londres : et demandant secrètement ce qui estoit avenu de la Dame à qui il avoit laissé sa fille, et de son estat, il

trouva sadicte fille estre femme du filz de ladicte Dame, dont il receut un grand plaisir. Et lors il réputa petites toutes ses aversitez passées, puis qu'il avoit trouvé ses enfans en vie, et en si grand estat. Et désirant de la pouvoir veoir, commença (comme pauvre homme) à s'héberger près et voysin de la maison d'elle : là où un jour estant veu de Jacquet Lamyens, mary de Jehannette : et ayant compassion de luy, pource qu'il le voyoit pauvre et vieil, commanda à un de ses serviteurs qu'il le menast en sa maison et luy feist donner à manger pour Dieu, ce que le serviteur feit volontiers. Jehannette avoit desjà eu de Jacquet plusieurs enfans, desquelz le plus grand n'avoit que huict ans passez : et estoient les plus beaux et gracieux enfans du monde. Lesquelz, comme ilz virent le Comte repaistre, se mirent tous autour de luy, et commencèrent à luy faire feste, comme si quasi par instinct naturel ilz eussent senty qu'il estoit leur grand père : lequel, les congnoissant ses neveux, commença à leur monstrer signe d'amytié, et faire caresse. Pour laquelle chose les enfans ne vouloient partir d'avec luy, combien que celuy qui les



gouvernoit les appellast. Parquoy la mère, sçachant cecy, sortit d'une chambre et vint là où estoit le Comte, et les menaça de les batre s'ilz ne faisoient ce que leur maistre leur disoit. Les enfans commencèrent à pleurer, et à dire qu'ilz demoureroient auprès de ce preud'-homme : lequel ilz aymoient plus que leur maistre. Dequoy la Dame et le Comte se mirent à rire. Le Comte, non comme père, mais comme pauvre homme, s'estoit levé pour faire honneur à sa fille, comme Dame et maistresse, sentant un merveilleux plaisir au cueur en la voyant : mais elle ne le congneut oncques alors, ne depuis, pour ce qu'il estoit oultre mesure transformé de ce qu'il souloit estre : comme celuy qui estoit devenu vieil, chenu, et barbu, maigre et noir, ressemblant plustost estre un autre homme que le Comte. Et voyant la Dame que les enfans ne vouloient partir d'avec luy, ains quand on les vouloit faire aller pleuroient, dist à leur maistre qui les laissast encor' là quelque temps. Estans doncques ainsi les enfans avec le preud'-homme, avint que le père de Jacquet arriva, qui entendit tout cecy de leur maistre. Parquoy luy qui avoit à mespris

Jehannette, luy dist : « Laisse-les là en » la malle aventure que Dieu leur doint : » ils tiennent du lieu d'où ils sont nez, » ilz sont descenduz du costé de la mère » des bellistres : parquoy il ne se faut » esmerveiller s'ilz demeurent volontiers » avecques les bellistres. » Le Comte ouyt ces parolles, qui en eut très-grand deul : toutesfoys (serrant les espaules) il endura aussi bien celle injure comme il en avoit souffert d'autres. Jacquet, qui avoit sceu la feste que les enfans faisoient au preud'homme, c'est à sçavoir au Comte, (encor' qu'il en fust marry) néantmoins il les aymoit tant que avant que de les veoir pleurer, il commanda, que si le preud'homme vouloit demourer léans pour faire quelque service, qu'on le retinst, lequel respondit qu'il y demeureroit volontiers, mais qu'il ne sçauroit faire autre chose que penser les chevaux, et qu'il avoit accoustumé de faire cela toute sa vie. Quand doncques on luy eut baillé un cheval à penser, aussi tost qu'il l'avoit pensé il ne vacquoit à autre chose qu'à faire passer le temps aux enfans.

Ce pendant que la fortune conduisoit, en la manière dessusdite, le Comte d'An-



giers et ses enfans, avint que le Roy de France (après plusieurs trefves faictes avecques les Allemans) mourut : et en son lieu fut couronné son filz, duquel estoit femme celle pour laquelle le Comte avoit esté chassé. Quand la dernière trefve faicte avec les Alemans fut faillie, la guerre recommença très-apre, à l'ayde de laquelle le Roy d'Angleterre luy envoya comme à son nouveau parent, grand nombre de gens, souz le gouvernement de Perot son mareschal, et de Jacquet Lamyens, filz de l'autre mareschal : avec lequel le preud'homme, c'est à sçavoir le Comte, alla : et sans être congneu de personne demoura grand pièce au camp, comme serviteur, où toutesfois, comme vaillant homme, il conseilla et exécuta (plus qu'à luy n'estoit requis) beaucoup de bonnes choses. Advint durant la guerre que la Royne de France fut griefvement malade, et congnoissant en elle-mesmes qu'elle tiroit à la fin, ayant contrition de tous ses péchez, elle se confessa dévotement à l'Archevesque de Rouen, qui d'un chacun estoit réputé pour un bon et sainct homme : et entre ses autres péchez luy dist ce que le Comte d'Angiers

avoit souffert à grand tort pour elle. Et non seulement fut contente de le dire à luy seul : mais aussi racompta devant plusieurs autres gens de bien, comme le tout avoit esté : les priant qu'ilz fissent tant envers le Roy que si le Comte estoit encor' vivant, ou quelqu'un de ses enfans, que leur bien leur fust rendu. Non guères après cecy la Royne trespassa, et fut honorablement enterrée. Et sa confession racontée au Roy, il fut meu (après aucuns douloureux souspirs des injures faictes à tort à un si vaillant et si homme de bien) d'envoyer faire un cry par tout le camp, et en plusieurs autres lieux, que quiconques luy enseigneroit le Comte d'Angiers, ou aucuns de ses enfans, il seroit pour un chacun d'eux très-grandement guerdonné par luy : car il le tenoit pour vray innocent du cas, pour lequel estoit en exil, par la confession mesmes de la Royne; et qu'il entendoit le remettre en son premier estat, et encores plus grand. Ce qu'oyant le Comte en habit de serviteur, sçachant que la vérité estoit telle, soudainement s'en alla à Jacquet, et le pria qu'il s'assemblast avecques Perot : par ce qu'il leur vouloit monstrer ce que le Roy alloit cher-



ıant. Assemblez doncques qu'ilz furent us trois en une chambre, le Comte dit à ɜrot qui jà estoit en pensement de se ıre congnoistre : « Perot, Jacquet que voycy a espousé ta sœur, et jamais n'en eut aucun mariage : parquoy, à fin qu'elle ne soit sans dot, j'entendz que luy et non autre ayt ce bien faict, que le Roy promet si grand pour toy, à qui t'enseignera comme filz du Comte d'Angiers, et pour Violante ta sœur, sa femme, et pour moy, qui suis le Comte d'Angiers et vostre père. » Perot 'ant cecy, et le regardant fermement, recongneut : et en plorant se jetta à ses ɜds : puis l'embrassant dist : — « Mon père, vous soyez le très-bien venu. »

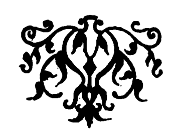
Iacquet oyant premièrement ce que le ımte luy avoit dict, et puis voyant ce e Perot faisoit, fut en un instant surıns de tant de merveille, et de si grande re qu'à peine sçavoit-il qu'il deust re : toutesfois, adjoustant foy aux pa-les, et se vergongnant fort des pa-les injurieuses dont il avoit usé envers Comte comme serviteur, se laissa nber plorant à ses piedz, et humble-ınt luy demanda pardon de tous les ltrages passez : ce qui luy fut donné

bénignement par le Comte, après l'avoir relevé. Et après qu'ilz eurent devisé quelque espace de temps des accidens d'un chacun, et d'iceux fort ploré, et qu'ilz s'en furent resjouyz ensemble, voulans Perot et Jacquet investir le Comte, il ne le voulut jamais souffrir : mais désirant que Jacquet eust premièrement certitude d'avoir le guerdon promis, il voulut qu'on le présentast au Roy ainsi et en cest habit de serviteur comme il estoit, à fin de luy faire plus de honte. Jacquet doncques, avec le Comte (et Perot après), vint devant le Roy, et offrit de luy présenter le Comte et les enfans au cas qu'il luy pleust le faire guerdonner suyvant le cry. Le Roy sur l'heure fit aporter pour touts un présent merveilleux au jugement de Jacquet et commanda qu'il l'emportast, pourveu qu'il présentast véritablement le Comte et ses enfans comme il promettoit. Jacquet à l'heure se tourna derrière : et ayant mis devant luy le Comte son valet et Perot, dist au Roy : « Sire, » voyez le père et le fils : la fille, qui est » ma femme, n'est pas icy : mais, avec » l'aide de Dieu, vous la verrez bien » tost. »



Le Roy oyant cecy, regarda le Comte : et combien qu'il fust grandement transmué de ce qu'il souloit estre au paravant, toutesfois après l'avoir quelque espace de temps regardé, il le recongneut, et quasi avec les larmes aux yeux feit lever le Comte debout, qui estoit devant luy à genoux, et le baisa et embrassa : et receut Perot fort amyablement : et commanda que incontinent le Comte fust remis en ordre d'habillemens, serviteurs, chevaux, et harnois, selon que sa noblesse le requéroit : ce que tantost fut faict, et outre cecy le Roy feit grand honneur à Jacquet : et voulut tout sçavoir par le menu comment ses fortunes estoyent passées. Et quand Jacquet print les grans présens pour avoir enseigné le Comte et ses enfans, le Comte luy dist : « Prens cela de la magnificence du Roy » mon seigneur, et souvienne-toy de dire » à ton père que tes enfans, qui sont ses » neveux et les miens, ne sont nez be- » listres, du cousté de leur mère. » Jacquet print les présens, et feit venir sa femme et sa belle mère à Paris : aussi y vint la femme de Perot, où ilz demourèrent quelque temps en très-grande joye avecques le Comte, lequel le Roy

avoit remis en tous ses biens : et l'avoit faict plus grand qu'il n'avoit esté au paravant. Après, chacun, par sa licence, s'en retourna en sa maison : et vesquit depuis ledit Comte en plus grand honnour que jamais à Paris, jusques à la fin de ses jours.





BERNARD DE GENNES,

par la tromperie d'un nommé Ambroys, perdit le sien, et commanda que sa femme, qui en estoit innocente, fust tuée. Elle eschappa, et en habit d'homme servit le Souldan : le trompeur fut retrouvé : puis elle feit venir Bernard son mary en Alexandrie : là où, après que le trompeur fut puny, elle reprint l'habit de femme, et s'en retournèrent elle et son mary riches à Gennes.

NOUVELLE IX

Là où, estant louée la chasteté des Dames, est monstré combien la fraude est en fin dommageable à qui en use.


QUAND ma Dame Élise eut achevé de faire son devoir avec sa nouvelle pleine de compassion, la Royne, qui estoit belle et grande de coursaige, et avoit un visaige

plus plaisant et riant que nul autre, dist : « Il faut que ce qui a esté promis à Dioneo luy soit tenu : et pource qu'il ne reste que luy et moy à compter des nouvelles, je diray la mienne premièrement : et luy (qui requit cela de grace) sera le dernier qui dira la sienne. » Et cecy dit, elle commença ainsi :

Il s'accoustume plusieurs fois entre gens vulgaires de dire un commun proverbe, que le trompeur demeure le plus souvent au pied de celuy qui est trompé : ce qui semble qu'on ne sçauroit monstrer par aucune raison estre vray, si les accidents qui en aviennent n'en descouvroient la vérité. Et par ainsi, suyvant le propos du jourd'huy, il m'est prins volonté de vous monstrer comment cecy est aussi véritable comme on le dit : et ne vous devra desplaire de l'ouyr, à fin que vous vous sçachez garder d'estre trompées à l'avenir.

Il y eut à Paris en une hostellerie quelques gros marchans Italiens, les uns pour un affaire, et les autres pour un autre, selon leur coustume : et ayant un soir entre les autres soupé joyeusement tous ensemble, ilz commencèrent à de-



:r de plusieurs choses; et de propos autre, vindrent à parler de leurs mes qu'ilz avoyent laissées en leurs sons : dont l'un d'eux, en se gaudist, commença à dire : « Je ne sçay ce ue la mienne faict; mais de moy je ;ay bien, quand il me peut tomber :y entre mains quelque jeune garce ui me plaise, je laisse à part l'amour ue je porte à ma femme, et prens de este-cy le plaisir que je puis. » L'autre ›ondit : — « Et je n'en fay pas moins : ar si je croy que ma femme pourhasse son aventure, elle le faict, et si : ne le croy, aussi bien le faict-elle : t par ainsi c'est à qui mieux mieux. » troisiesme conclud quasi en ceste ıme sentence. Et à la fin il sembloit tous s'accordassent à cecy, que les mes laissées de leurs mariz, ne vouent point perdre temps. Il y en eut seulement, lequel avoit nom Bernard nellin de Gennes, qui dist le conre, affermant qu'il avoit, par grace :iale de Dieu, une femme la plus ›mplie de toutes vertuz que Dame, valier, ou Escuyer qui fust paradture en toute Italie : par ce qu'elle it de beau corsage, et encores fort

jeune, dextre, et agile de sa personne; et qu'il n'estoit aucune chose qui appartinst à femme (comme besongner d'ouvrages de soye, et semblables choses) qu'elle ne feist mieux que nulle autre : et oultre il disoit qu'il ne se trouvoit Escuyer, ou serviteur (comme nous le voudrons dire) qui mieux servist, ne plus à droict à la table d'un Seigneur qu'elle faisoit, comme celle qu'estoit de bonne grace, sage et fort discrette. Après cecy, il la loua de sçavoir très-bien manier, picquer et chevaucher un cheval, porter un oyseau; et d'avantaige, sçavoir lire et escrire, et tenir un papier de raison comme si elle eust esté un marchand. Et de cecy, après plusieurs autres louenges, il tomba sur le propos dont lon devisoit, affermant par serment qu'on n'en sçauroit trouver une autre plus honneste et plus chaste qu'elle : au moyen dequoy il croyoit certainement que s'il demouroit dix ans, ou bien toute sa vie hors de sa maison, qu'elle n'entendroit jamais à telle meschanceté avec un autre homme.

Or y avoit-il entre ces marchans qu'ainsi devisoient, un jeune marchant appellé Ambroys de Plaisance, qui com-



mença à rire le plus fort du monde de ceste dernière louenge que Bernard avoit donné à sa femme, et en se mocquant luy demanda si l'Empereur luy avoit donné ce privilège plus qu'à tous les autres hommes mariez. Bernard, un peu courroucé, respondit, que ce n'estoit l'Empereur, mais Dieu (qui pouvoit un peu plus que l'Empereur) qui luy avoit faict ceste grace. A l'heure dist Ambroys : — « Bernard, je ne doute point
» que tu ne penses dire vérité; mais, à
» ce qu'il m'en semble, tu as bien peu
» regardé à la nature des choses : par ce
» que, si tu y avois regardé, je ne te sen
» point de si gros entendement, que tu
» n'eusses congneu en icelles des choses
» qui te feroyent parler plus correcte-
» ment sur ceste matière : et à fin que
» tu ne croyes que nous autres, qui
» avons parlé fort couvertement de noz
» femmes, pensions avoir autre femme,
» ou faicte autrement que toy, et que
» autre chose nous ait meu d'en parler
» ainsi, sinon un naturel avertissement,
» je vueil un peu deviser avecq' toy sur
» ceste matière. J'ay tousjours ouy dire
» que l'homme est le plus noble animal
» que Dieu créa jamais entre les mor-

» telz, et la femme après : mais l'homme,
» comme chacun généralement croit, et
» aussi qu'il se voit par effect, est le plus
» parfaict : ayant doncques plus de per-
» fection, il doit sans point de faute
» avoir plus de fermeté et de constance :
» aussi a-il : par ce que universellement
» les femmes sont plus variables, et la
» raison pourquoy, on la pourroit dé-
» monstrer par plusieurs raisons natu-
» relles, lesquelles pour le présent je
» délibère de laisser à part. Si doncques
» l'homme est de plus grande fermeté,
» et toutesfois il ne se peut tenir qu'il
» ne condescende, je ne dy pas à une
» qui le prie, mais à en désirer une qui
» luy plaise, et outre le désirer, à faire
» ce qu'il peut pour en pouvoir jouir
» (chose qui luy advient non seulement
» une fois le moys, mais mille le jour),
» qu'espères-tu que puisse faire une
» femme fragile de sa nature aux prières,
» aux flateries, aux dons, et à mille au-
» tres moyens, dont usera un homme
» advisé qui l'aimera? Penses-tu qu'elle
» se puisse contenir? Certainement,
» combien que tu te le persuades, si ne
» croye-je point, toutesfois, que tu le
» croyes : et toy-mesmes confesses que



» ta femme est femme, et qu'elle est de » chair et d'os comme sont les autres : » parquoy s'il est ainsi, les mesmes dé- » sirs et les mesmes forces que les autres » ont pour résister à telz appétitz natu- » relz doivent estre les siens : au moyen » dequoy il n'est pas impossible (encor » qu'elle soit très-honneste) qu'elle ne » face ce que les autres font, et n'y a » chose possible qui se doive ainsi nyer, » ou affermer son contraire, si opinias- » trement comme tu fais. »

A qui Bernard respondit et dist : — « Je suis marchant, et non philosophe, » et comme marchant je respondray : et » te diray que je congnoy ce que tu dis » pouvoir advenir aux folles qui n'ont » point de honte : mais celles qui sont » sages ont tant de soing de leur hon- » neur qu'elles deviennent plus con- » stantes que les hommes qui ne se sou- » cient point de le garder : et ma femme » est de celles-là. — Véritablement, » dist Ambroys, « si pour chacune fois qu'elles » font ces folies il leur venoit une corne » au front qui rendist tesmoignage de » ce qu'elles auroyent faict, je croy » bien qu'il y en auroit peu qui le vou- » sissent faire : mais non seulement il

» ne leur vient point de corne au front, » ains à celles qui sont sages il n'y pert » ne trace ne demie : et quand est de la » honte et perdition de leur honneur, » cela ne consiste sinon aux choses qui » sont sceues. Par quoy ne fay aucune » doute que quand elles le peuvent faire » secrettement, elles le font : ou bien » que, si elles s'en abstiennent, c'est » sottise ; et tien cecy pour tout certain, » que celle est seule chaste, laquelle » n'a jamais esté priée de personne : » ou si elle a prié, qu'ell' ayt esté escon- » duite : et combien que je congnoisse » par vrayes et naturelles raisons qu'il » doive estre ainsi, toutesfois je n'en » parleroye si amplement comme je fais » si je n'en avoye fait beaucoup de » fois la preuve avec plusieurs femmes. » Et si te dy davantage, que si j'e- » stoye au près de ceste tienne femme » si très-saincte comme tu la fais, je » penseroye la conduire bien tost à ce » que j'ay autres fois conduict des au- » tres. »

Bernard, tout courroucé, respondit : — « Le débatre par parolles pourroit trop » durer : car je parleroye et tu y contre- » dirois, et à la fin tout cela ne monte-



roit rien : mais puis que tu dis que toutes sont ainsi ployables, et que ton esprit est si grand, je suis content (à fin que je te rende certain de l'honnesteté de ma femme) que on me tranche la teste, si jamais tu la peux conduire à tel acte, à chose qui te plaise ; et si tu ne le peux faire, je ne vueil que tu perdes autre chose que mille ducatz d'or. »

Ambroys, desjà eschauffé en ce propos, respondit : — « Bernard, je ne sçay que je feroye de ta teste, si j'avoye gaigné la gageure : mais si tu as volonté de veoir la preuve de cecy que j'ay dict, metz cinq mil ducatz d'or, des tiens (qui te doyvent estre moins que la teste) contre mille des miens, et là où tu me limites aucun terme, je me vueil obliger d'aller à Gennes et, dedans trois moys du jour que je partiray d'icy, avoir faict ma volonté de ta femme, et pour tesmognage de ce, en apporter avecques moy de ses plus précieuses choses, et telz et si grands indices que toy-mesmes confesseras qu'il sera vray : pourveu que tu me promettras sur ta foy que tu ne viendras ce pendant à Gennes, et que

» tu ne luy escriras aucune chose de ceste
» matière. »

Bernard dist qu'il en estoit content; et combien que les autres marchans qui estoient là s'essayassent de destourner ceste gageure, congnoissans qu'il en pouvoit avenir grand mal : toutesfois la collère des deux marchans estoit si allumée, que maulgré que les autres en eussent, ilz s'obligèrent par belle escripture de leurs mains l'un à l'autre. Et quand l'obligation fut faicte, Bernard demoura à Paris, et Ambroys s'en vint à Gennes le plus tost qu'il peut; et quand il y eut demouré quelque jour, et qu'il se fut informé moult cautement du nom de la rue, et des conditions de la Dame, il en ouyt dire ce que Bernard luy en avoit dict, et encor plus : au moyen dequoy il lui sembla desjà avoir faict une folle entreprinse. Mais à la fin, s'estant accoincté d'une pauvre femme qui fréquentoit souvent léans, et que la Dame aimoit bien, ne la pouvant conduyre à autre chose, la corrompit par argent, et se feit mettre en un coffre faict artificiellement à son plaisir : puis se feit porter par elle non seulement en la maison, mais en la chambre mesmes



de l'honneste femme: et là, comme si la bonne femme s'en vouloit aller en quelque lieu dehors, elle pria (selon l'ordre qu'avoit donné Ambroys) qu'on luy gardast son coffre pour quelques jours. Lequel (estant ainsi demouré en la chambre, et la nuyct venue Ambroys, lorsqu'il pensoit que la Dame dormoit, ouvrit le coffre avecques certains engins qu'il avoit portez quand et luy, et sortit en la chambre, où il trouva une lumière allumée, avec laquelle il commença à regarder la situation de la chambre, les painctures, et toutes les autres choses notables qui y estoient, qu'il retint bien en sa mémoire. De là il s'approcha du lict, et sentant que la Dame et une petite fille qu'estoit avec elle dormoient fort, la descouvrit toute tout bellement : et vit qu'elle estoit aussi belle nue comme vestue; mais il ne vit aucun seing sur elle, pour en pouvoir faire raport, sinon un qu'elle avoit soubz la mamelle gauche, c'est à sçavoir un pourreau, autour duquel il y avoit quelques petitz poilz blondz comme or. Et ayant veu cecy, la recouvrit tout bellement; combien que la voyant ainsi belle, il luy vinst volonté de hazarder sa vie, et de se coucher au-

près d'elle : mais ayant ouy dire qu'elle estoit si farousche et sauvage en telles matières, et voyant qu'il avoit esté à son bel ayse la plus grand' partie de la nuict par la chambre, il tira d'un coffre de la Dame une bourse, une meschante robe, quelque anneau, et une ceincture; et quand il eut tout mis en son coffre, il s'y en retourna, et le ferma comme il estoit premièrement, et en ceste manière il fut deux nuictz sans que la Dame s'aperceust de rien.

Quand le troisiesme jour fut venu, la bonne femme (suyvant la conclusion qu'ilz avoient prinse) vint pour requérir son coffre, et le rapporta au lieu où elle l'avoit prins : duquel quand Ambroys fut sorty, et ayant contenté la bonne femme comme il luy avoit promis, s'en retourna avec les choses dessusdictes le plus tost qu'il peut à Paris, où il arriva avant le terme qu'il avoit prins. Et là, appellez les marchans qu'avoient esté présens aux parolles et à la gageure, il dist, en la présence de Bernard, qu'il avoit gaigné la gageure que ilz avoient faicte, par ce qu'il avoit accomply ce dont il s'estoit vanté; et qu'il fust vray, il desseigna première la forme de la



chambre, et les painctures d'icelle, et après il monstra les choses de la Dame qu'il avoit aportées avec soy, affermant qu'il les avoit eues d'elle.

Bernard confessa que la chambre estoit ainsi faicte comme il disoit, et outre ce il recongneut que véritablement ces choses qu'il monstroit avoient esté à sa femme : mais il disoit qu'il avoit bien peu sçavoir d'aucun serviteur la qualité de la chambre, et en pareil avoir eu ces choses dessusdictes : parquoy s'il ne disoit autre chose, il lui sembloit que cela ne suffisoit pour devoir avoir gaigné. Et lors Ambroys dist : — « En vérité » cecy devroit suffire : mais puis que tu » veulx que j'en die plus avant, je le » diray. Et te dy que ma Dame Genèvre, » ta femme, a souz le tetin gauche un » pourreau assez grandelet, autour du- » quel il y a paradventure six petitz » poilz blondz comme fil d'or. » Quand Bernard ouyt cecy, il sembla qu'on lui eust donné d'un cousteau au cueur, tant grande douleur il sentit, et ayant tout changé de couleur, il donna assez manifeste signe (voire quand encor il n'eust respondu mot) que ce qu'Ambroys disoit estoit vray. Et quelque peu après il dist :

— « Messieurs, ce qu'Ambroys dist est » vray, et par ce, qu'il vienne quand il » luy plaira, et qu'il soit payé. » Ce qu'il fit le lendemain, jusques à un denier. Puis, avec un courage felon contre sa femme, partit de Paris, et s'en vint vers Gennes.

Toutesfois, quand il fut près de la ville, il ne voulut entrer dedans : ains demeura bien dix lieues loing d'icelle, en une sienne maison, et quand il y fut arrivé, il envoya à Gennes un sien serviteur en qui il se fioit grandement, avec deux chevaux, et escrivit à sa femme, comme il estoit de retour, et qu'elle s'en vint avecques luy le veoir; mais il commanda secrettement au serviteur qu'aussi tost qu'il seroit en quelque lieu avecques elle, qu'il la tuast (comme mieux il adviseroit) sans aucune miséricorde : puis, qu'il s'en retournast à luy.

Quand doncques le serviteur fut arrivé à Gennes, et qu'il eut baillé les lettres, et faict son message, il fut receu de la Dame avecques grande chère, et le lendemain elle monta à cheval avec le serviteur, et print son chemin pour s'en venir à sa maison; et cheminans en-



nble, et devisans de plusieurs choses, arrivèrent en une vallée fort pro- 1de et solitaire, couverte de carrières utes, et de grans arbres; et semblant is au serviteur que le lieu estoit pro- ce pour faire seurement le comman- :ment de son maistre, il desgaina son pée, et ayans prins la Dame par le ras luy dist : « Ma Dame, recomman- » dez vostr'ame à Dieu : car il vous con- » vient mourir, sans passer plus outre. » La Dame, voyant l'espée, et oyant ces parolles, dit toute espouventée : — « Pour » Dieu mercy : dy-moi, avant que tu » me tues, en quoy je t'ay offensé par- » quoy tu me doives tuer. — Ma Dame » (dit le serviteur), « vous ne m'avez en » rien offensé : mais en quoy vous avez » offensé vostre mary je ne le sçay, » sinon qu'il m'a commandé que sans » aucune miséricorde je vous tue en » chemin : et si je ne le faisoye, il m'a » menassé de me faire pendre par la » gorge; vous sçavez combien je luy suis » tenu, et comme il n'est possible que » je le contredie en chose qu'il me com- » mande. Dieu me soit à tesmoing si je » n'ay compassion de vous : mais je » n'y puis faire autre chose. » A qui la

Dame dist en plorant : — « Hélas, pour
» Dieu mercy : ne vueilles point deve-
» nir homicide de une personne qui
» jamais ne t'a offensé, pour complaire
» à autruy. Dieu, qui congnoist tout,
» sçayt que je ne fis jamais chose pour
» laquelle je doive recevoir une telle
» récompense de mon mary; mais lais-
» sons maintenant cecy : tu peux, quand
» il te plaira, satisfaire en une mesme
» heure à ton maistre, et à moy, en la
» manière que je te diray. C'est que tu
» prennes mes habillemens, et me donne
» seulement ton pourpoint, et un cha-
» peron d'homme, et t'en retourne avec-
» ques mesditz habillemens à ton maistre,
» et luy dy que tu m'as tuée, et je te
» jure par celle vie que tu m'auras don-
» née, que je m'esloigneray, et m'en iray
» si loing que jamais luy, ne toy, ne
» personne pareillement qui soit en ce
» païs, n'orra nouvelles de moy. »

Le serviteur, qui n'avoit pas grand' volonté de la tuer, devint aisément pitoyable. Parquoy, ayant prins ses habillemens, et luy ayant baillé un meschant pourpoint, et un chaperon, luy laissa quelque argent qu'elle avoit, et la pria qu'elle s'esloignast de ce païs, la laissant

à pied en ceste vallée : puis s'en alla vers son maistre, auquel il dist n'avoir seulement accomply son commandement : mais aussi qu'il avoit laissé le corps mort d'elle en la gueulle de plusieurs loups. Bernard, quelque temps après, s'en retourna à Gennes, et estant le faict descouvert fut fort blasmé.

La Dame, demourée seule et desconsolée, aussi tost que la nuyct fut venue, s'estant contrefaicte le plus qu'elle peut, s'en alla à un petit village près de là, où ayant recouvré d'une vieille femme ce qu'il luy estoit nécessaire, elle raccoustra le pourpoinct à son doz, et l'acoursit ; puis, ayant faict de sa chemise une paire de chausses à la marinade, et s'estant tondue, et déguisée toute en habit d'un marinier, s'en alla vers la mer : où elle trouva par fortune un Gentil-homme Cathelan qui se nommoit Seigneur Encararch : lequel estoit descendu d'un sien navire (qu'estoit arrivé un peu loing de là) à Albe, et estoit venu illec pour se rafreschir à une fontaine. Avec lequel Seigneur elle entra en parolles, et s'accorda de le servir ; puis monta sur le navire, se faisant appeler Sicuran de Final ; et là fut mise en meilleur ordre d'accoustre-

mens par le Gentil-homme, lequel elle commença à servir si bien, et si à propos, qu'elle luy fut agréable outre mesure.

Il advint de là à peu de temps que ce Cathelan naviga avec une sienne charge en Alexandrie, et porta certains faulcons passagers qu'il présenta au Souldan, lequel fit quelquesfois disner ce Cathelan à sa table; et ayant veu les façons de faire de Sicuran, qui tousjours servoit son maistre, dont il luy pleut fort, le demanda au Cathelan, lequel (encor' que ce fust mal voulontiers) le luy laissa. Sicuran en peu de temps fit si bien qu'il acquit non moins la grace du Souldan, qu'il avoit faict celle du Cathelan. Parquoy advint par succession de temps qu'en certaine saison de l'année, en laquelle il se faisoit en la ville d'Acre, qu'estoit souz la subjection du Souldan, une grande assemblée de marchans Chrestiens et Sarrazins, comme si ce eust esté une foyre, où le Souldan avoit de coustume (afin que les marchans et les marchandises fussent à seureté) d'envoyer outre ses Officiers ordinaires aucun des siens plus grand avecques des gens, qui eust la charge de la garde; quand le temps



fut venu il délibéra d'y envoyer Sicuran, qui sçavoit desjà parfaictement la langue, et ainsi le fit-il. Quand doncques Sicuran fut venu en Acre, Seigneur et Capitaine de la garde des marchans et de la marchandise, y faisant bien et soingneusement ce qu'il appartenoit à son office, allant, regardant çà et là, il y vit plusieurs marchans Siciliens, Pisans, Genevois, Veniciens, et autres Italiens, desquelz il s'aprivoysoit volontiers, en souvenance de son païs.

Or advint une fois entre autres, qu'estant luy descendu en une boutique de Veniciens, il y va veoir entre autres joyaux une bource et une ceincture qu'il congneut soudainement avoir esté siennes, dont il s'esbahit fort. Mais, sans faire autre semblant, demanda gracieusement à qui elles estoient, et si on les vouloit vendre. Ambroys de Plaisance estoit venu là, avec beaucoup de marchandise, sur un navire de Veniciens, lequel oyant que le Capitaine de la garde demandoit à qui elles estoient, s'avança, et dist en riant : — « Monsieur, elles sont » à moy, et ne les vueil point vendre ; » mais si elles vous plaisent, je les vous » donneray voulontiers. » Sicuran, le

voyant rire, entra en soupçon si cestuy-cy l'avoit point remarqué en quelque geste sien; toutesfois, avecques un visage asseuré il luy dist : — « Tu ris paradven-» ture par ce que tu vois que moy, qui » suis homme de guerre, voye ainsi de-» mandant de ces béatilles à femme. » Ambroys respondit : — « Monsieur, je ne » ris point de cela : mais je ris du moyen » par lequel je les gaignai. » A qui Sicuran dist : — « Hé, si Dieu me doint » bonne adventure, et si c'est chose qui » se doive dire, dy-moy comment tu les » gaignas. — Monsieur, » dist Ambroys, « ces choses-cy me furent donnez avec-» ques plusieurs autres par une Gentil-» femme de Gennes, nommée ma Dame » Genèvre, femme de Bernard Lomelin, » une nuyct que je couchay avec elle, » me priant que je les gardasse pour » l'amour d'elle. Maintenant je m'en » suis mis à rire, par ce qu'il m'est sou-» venu de la sottise de son mary, lequel » fut si fol qu'il gagea cinq mil ducatz » d'or, contre mille, que ne feroye point » ma volonté de sa femme; ce que je fis, » et gaignay la gageure. Et luy, qui » plustot devoit punir soy-mesmes de » sa bestialité que elle d'avoir faict ce



» que toutes les femmes font, s'en re-
» tournant de Paris à Gennes, la fit tuer,
» ainsi que je l'ay depuis ouy dire. »

Sicuran, oyant cecy, congneut incontinent que cela avoit esté l'occasion du courroux et de la haine de son mary envers elle, et s'aperceut clairement que cestuy-cy estoit entièrement occasion de tout son mal : si pensa en soy-mesmes, de ne le luy laisser porter impuny. Sicuran doncques fit semblant d'estre fort ayse de cette nouvelle, et print une telle et si grande familiarité avec Ambroys, que par ses persuasions il s'en alla (quand la foyre fut finie) avec Sicuran et porta tout ce qu'il avoit en Alexandrie, où il luy fit lever une boutique, et luy mit de ses deniers entre mains. Parquoy luy voyant qu'il y profitoit grandement, y demouroit volontiers. Sicuran, soingneux de vouloir rendre certain Bernard son mary de son innocence, ne cessa jamais jusques à ce que par le moyen d'aucuns grans marchans Genevois, qui estoient en Alexandrie, il ne l'eust faict venir par nouvelles occasions qu'il inventa. Lequel, estant venu en assez pauvre ordre, il le fit recevoir secrètement par aucun sien amy, jusques à ce

qu'il luy sembla estre temps de faire ce qu'il entendoit. Sicuran avoit desjà faict compter la nouvelle par Ambroys devant le Souldan, et luy en avoit fait prendre plaisir : mais puis qu'elle vit là Bernard son mary, pensant qu'il ne faloit plus songer à la besongne, elle, ayant prins temps convenable, impétra tant de faveur du Souldan que lon feroit venir devant luy Ambroys et Bernard, et qu'en la présence de Bernard, si Ambroys ne vouloit dire sans contrainte la vérité de ce qu'il se vantoit avoir eu de la femme de Bernard, on la luy feroit confesser par force. Au moyen dequoy, quand Ambroys et Bernard furent venuz, le Souldan (en la présence de plusieurs avec un rude visage) commanda à Ambroys qu'il dist la vérité comme il avoit gaigné à Bernard cinq mil ducatz d'or; et là estoit présent Sicuran, auquel Ambroys se fioit le plus, qui, avec un visage trop plus que courroucé, le menassoit de très-griefz tourmens s'il ne le disoit. Parquoy Ambroys estonné d'un cousté et d'autre, et encores se voyant aucunement contrainct, racompta entièrement et au vray, en la présence de Bernard et de plusieurs autres, comme le tout avoit



esté faict, ne pensant encourir en autre peine qu'à rendre les cinq mil ducatz d'or, et les besongnes qu'il avoit prinses. Et quand il eut tout dit, Sicuran, comme exécuteur du Souldan sur ce point, se tourna vers Bernard, et luy dist : — « Et toy, que fiz-tu pour l'occasion de » celle mensonge à ta femme? » A qui Bernard respondit : — « Me voyant » vaincu de courroux pour la perte de » mon argent, et de la honte et ver- » gongne qu'il me sembloit que je rece- » voye de ma femme, je la fei tuer par » un mien serviteur, et selon qu'il me » rapporta elle fut soudainement dévorée » des loups. »

Ces choses ainsi dictes en la présence du Souldan, et toutes par luy ouyes et entendues, sans sçavoir encores pour quelle occasion Sicuran avoit ordonné et pourchassé cecy, ne à quelle fin il vouloit tendre, Sicuran luy dist : « Mon- » seigneur, vous pouvez assez clairement » congnoistre combien celle bonne Dame » se peut vanter d'estre bien pourveue, » et d'amy, et de mary, quand l'amy en » un instant l'a privée d'honneur par » mensonges, et a gasté sa renommée, » et destruit son mary, et que le mary

» (plus crédule à la fausseté d'autruy que
» à la vérité qu'il a par longue expé-
» rience peu congnoistre) l'a faicte tuer
» et manger aux loups ; et oultre tout
» cecy le bien et l'amour que le mary et
» l'amy luy portent sont telz, que ayant
» longuement demouré avec elle, nul
» d'eux ne la recognoist. Mais pource
» que vous congnoissez parfaictement ce
» que chacun de ceux-cy a mérité, s'il
» vous plaist de grace spéciale faire punir
» le trompeur, et pardonner à celuy qui
» a esté trompé, je la feray venir ici en
» vostre présence et la leur. » Le Souldan, délibéré de vouloir en cecy complaire du tout à Sicuran, dist qu'il en estoit content, et qu'il fist venir la femme : dont Bernard fut tout estonné, car il croyoit pour certain qu'elle fust morte. Et Ambroys prévoyant desjà son malheur, avoit peur d'avoir pis que de rendre l'argent, ne sachant s'il devoit plus espérer ou craindre que la Dame deust venir là : toutefois il attendoit sa venue avec grande merveille.

Ayant doncq' Sicuran obtenu ceste permission du Souldan, et s'estant jetté à ses genoulx en plorant, il perdit quasi en un mesme instant la voix masculine,

ensemble la voulonté de plus vouloir ressembler homme, et dist : « Monseigneur, » je suis la misérable, et mal fortunée » Genèvre, qui suis allée six ans durant, » coquinant par le monde en guyse » d'homme, vitupérée faucement et me- » schamment de ce traistre Ambroys, et » par ce cruel et mauvais homme baillée » à tuer par un sien serviteur, et à » manger aux loups. » Puis, dessirant ses habillemens de devant, et monstrant son sein, se fit congnoistre au Souldan, et à toute l'assistance, qu'elle estoit femme : et se retournant devers Ambroys, luy demanda injurieusement, quand ce fut que jamais il avoit couché avec elle, ainsi qu'il s'estoit vanté au paravant. Lequel la recongnoissant desjà et devenu presque muet de honte, ne disoit mot. Le Souldan, qui avoit tousjours réputé ceste femme pour homme, voyant et oyant cecy, devint si fort esbahy que plusieurs fois il creut que ce qu'il voyoit et oyoit fust plustost un songe que vérité : mais toutesfois, après que l'esbahissement fut cessé, congnoissant la vérité, il estima avecq' grandes louanges la vie, la constance, les conditions, et la vertu de ma Dame Genèvre, qui jus-

ques à ceste heure-là avoit esté appellée Sicuran; et luy ayant fait aporter de très-honnestes habillemens de femme, et fait venir des femmes pour luy tenir compagnie, pardonna à Bernard son mary (suyant la requeste qu'elle avoit faite) la mort qu'il avoit bien méritée. Lequel, l'ayant recongneue, se jetta à ses pieds en plorant: et lui requist pardon qu'elle luy ottroya bénignement, combien qu'il en fust mal digne, et le fit lever debout, l'embrassant tendrement comme son mary.

Le Souldan commanda incontinent après, que Ambroys fust lié en quelque hault lieu de la ville, à un pal, et oinct de miel, et qu'il ne fust jamais osté de là, jusques à tant que de soy-mesmes il tombast en pièces; et ainsi fut fait. Après cecy, il commanda aussi que tout son bien fust donné à la Dame, qui n'estoit si petit qu'il ne valust plus de dix mille doubles ducatz. Puis fit aprester un très-beau festin, et en iceluy fit honneur à Bernard comme mary de ma Dame Genèvre, et à ma Dame Genèvre comme très-honneste femme, et luy donna tant en bagues, comme en vaisselle d'or et d'argent, et en deniers comptans, qui



loit plus d'autres dix mille doubles catz ; et leur ayant faict apprester un sseau (après que la feste fut finie), ur donna licence de s'en pouvoir reourner à Gennes, quand il leur plairoit. Là où ilz retournèrent très-riches en grande joye et y furent receuz avec grand honneur, et mesmement ma Dame Genèvre, laquelle chacun croyoit estre morte ; et tousjours depuis tant qu'elle vesquit fut réputée grandement vertueuse. Mais Ambroys, le mesme jour qu'il fut empalé et oinct de miel, fut non seulement tué, mais aussi dévoré jusques aux oz, avec son très-grand tourment, par les mouches, guespes et taons, dont le païs est abondant ; lesquelz os, demourez blancz et attachez aux nerfz long temps après sans estre remuez, rendoient tesmoignage à quiconques les voyoit de sa meschanceté. Et ainsi le trompeur demoura aux piedz de celuy qui avoit esté trompé.





PAGAMIN DE MONÈGUE

desroba la femme à Messire Richard de Quinzica, lequel, sachant où elle estoit, si en va, et devenu amy de Pagamin la luy demanda : qui la luy accorda, pourveu qu'elle le vousist. Elle ne s'en voulut retourner avec lüy, et quand Messire Richard fut mort, elle espousa Pagamin.

NOUVELLE X

Qui reprend plaisamment quelques vieillards, qui se veulent marier en plus jeune lieu qu'ils ne devroyent, sans considérer ce qui leur en peut avenir.



HACUN de l'honneste assemblée loua grandement pour belle la nouvelle racomptée par leur Royne, mesmement Dioneo qui estoit demouré le dernier à dire la sienne; le-

quel, après plusieurs louenges dictes de ladicte nouvelle, dist :

Belles Dames, une partie de la nouvelle de la Royne m'a faict changer d'opinion ; car j'avoye en l'entendement d'en dire une autre. C'est la bestialité de Bernard (encor' qu'il luy en soit bien avenu) et de tous les autres qui se font acroire ce qu'il monstra qu'il croyoit : sçavoir est que quand ilz vont par le monde passans le temps avecques ceste-cy, et celle-là, ores une fois et tantost une autre : ilz pensent que leurs femmes (qui sont demourées en la maison) tiennent les mains pendues à leur ceinture : comme si nous qui naissons entre elles, et y croissons et demourons, ne congnoissions dequoy elles ont désir. Par laquelle mienne nouvelle je vous monstreray par un mesme moyen combien est grande la sottise de ceux-cy : et combien est encores plus grande celle de ceux qui s'estimans avoir plus de force, que la nature ne leur en donne, se font acroire de pouvoir couvrir et satisfaire à leur deffault par démonstrations fabuleuses, et se parforcent de renger autruy à leurs complexions con-

tre le naturel de celuy qui est tiré d'ailleurs.

Il y eut doncques à Pise un Juge plus doué d'entendement que de force corporelle, qui se nommoit messire Richard de Quinzica; lequel paraventure croyant satisfaire à une femme avec les mesmes œuvres qu'il satisfaisoit à l'estude, estant grandement riche, chercha avec grande diligence d'avoir belle et jeune femme en mariage, là où il devoit fuyr l'un et l'autre, s'il se fust aussi bien conseillé comme il conseilloit autruy. Ce qui luy avint : car messire Lotto Gallandy luy donna pour femme une sienne fille appellée Bartholomée, une des plus belles, et des plus désirables jeunes filles de Pise (combien que nous y en ayons peu qui ne ressemblent jaunes comme lézardes). Laquelle, après que le Juge l'eut espousée et menée en sa maison avec très-grande feste, et qu'il eut faict les nopces belles et magnificques, il la toucha pour la première nuict, pour consommer le mariage, autant que une pauvre fois se peut estendre : encor' ne s'en faut-il guères qu'il ne fist rien. Puis le lendemain matin, comme celuy qui

estoit maigre, sec et de peu de substance, il luy convint avecques malvoisie et confitures restauratives, et autres drogues, qu'il se restituast au monde.

Or ce Monsieur le Juge, devenu meilleur estimateur de ses forces qu'il n'avoit esté au paravant, commença à enseigner à sa femme un calendrier pour les petitz enfans qui aprennent à lire, et faict peut estre long temps au paravant à Ravenne : pour ce que (ainsi comme il le luy monstroit) il n'estoit jour en l'année qu'il ne fust, non seulement une feste, mais aussi plusieurs : pour la révérence desquelles il remonstroit par diverses raisons que l'homme et sa femme se devoient abstenir de coucher ensemble, adjoustant encore à ces festes des jeusnes, les quatre temps, les vigilles d'Apostres, et de mille autres sainctz, et le vendredy, le samedy, et le dimanche de nostre Seigneur : et tout le Karesme, avec certains poinctz de la lune, et plusieurs autres exceptions : pensant par aventure qu'il fust convenable de faire aussi bien vacations avecq' les femmes dedans le lict, comme il faisoit quelquefois en plaidant au palays. Et en ceste façon de faire, il tint longuement sa

femme, non qu'elle n'en fust grandement faschée : laquelle par aventure il baisoit une fois le moys, et encor' à grand' peine, la gardant tousjours bien, de peur que quelque autre luy enseignast de congnoistre les jours ouvrables, comme il luy avoit enseigné les chousmables.

Avint toutesfois que faisant un jour grand chault, messire Richard eut volonté de s'en aller à l'esbat à un sien lieu fort beau, prochain de la montagne noire; et là pour prendre l'aer, y demourer quelques jours, il mena avec soy sa femme. Et demourant là (pour luy donner quelque récréation), il fit un jour pescher, et s'en allant sur deux barquettes, luy sur une, avecques les pescheurs, et elle sur une autre, avec d'autres Dames pour veoir le passetemps, et les tirant le plaisir plusieurs lieues sans quasi s'en apercevoir, ilz entrèrent fort avant en mer. Et ce pendant qu'ilz s'amusoient le plus à regarder, survint soudainement une galiotte de Pagamin de Monègue, corsaire en ce temps fort renommé, et quand il eut apperceu les barques, il s'adressa à elles. Si ne peurent si tost fuyr que Pagamin n'ataignist celle

où estoient les femmes, en laquelle, quand il vit la belle Dame, il n'en voulut autre chose, et la mit sur la galiotte, à la veue de messire Richard, qui desjà avoit gaigné la terre; puis s'en alla son chemin. Ce que apercevant monsieur le Juge (qui estoit si jaloux qu'il avoit peur de l'aer), s'il fut marry, il ne le faut pas demander, et se plaignit à Pise et ailleurs de la meschanceté des corsaires, sans sçavoir qui luy avoit osté sa femme, ne où elle avoit esté menée.

Quand Pagamin la vit si belle, il luy sembla qu'il estoit très-bien, et non estant marié se délibéra d'entretenir tousjours ceste-cy, qu'il commença à conforter doucement pource qu'elle pleuroit fort. Mais quand la nuict fut venue, luy estant le calendrier tombé de la ceinture, et toutes festes et féries sorties de l'entendement, il la commença à consoler d'une autre sorte, luy estant avis que peu eussent servy les parolles du jour; et par telle manière la reconsola si bien que avant qu'ilz fussent arrivés à Monègue, le Juge et ses loix furent hors de son entendement. Si commença à vivre le plus joyeusement du monde avecques Pagamin, lequel, quand il l'eut menée à

Monègue, oultre les consolations qu'il luy donnoit de jour et de nuict, la tenoit honnorablement comme sa femme.

Quelque temps après, quand il fut venu aux aureilles de messire Richard où estoit sa femme, il se délibéra avec ardant désir de l'aller querir luy-mesmes, pensant que nul autre ne sçauroit entièrement faire ce qu'il faloit, délibéré de despendre pour la rachepter tout l'argent qu'on luy sçauroit demander. Et s'estant mis sur mer, il alla à Monègue, là où il vit sa femme, et elle luy : laquelle le dist puis après au soir à Pagamin, et l'informa de ce qu'elle en vouloit faire. Le lendemain matin messire Richard voyant Pagamin s'acointa de luy, et en peu d'heure firent une grande privauté et amytié ensemble, faignant Pagamin de ne le congnoistre point, en attendant à quelle fin il vouloit venir. Parquoy quand il sembla temps à messire Richard, il luy descouvrit le mieux, et le plus gracieusement qu'il sceut, l'ocasion pour laquelle il estoit venu, le priant qu'il prinst de luy ce qu'il luy plairoit et luy rendist sa femme. A qui Pagamin, avec un visage joyeux, respondit : — « Mon- » sieur, vous soyez le bien venu, et



» pour vous respondre briefvement je
» vous vueil bien dire qu'il est vray que
» j'ay une jeune femme en ma maison :
» laquelle je ne sçay si elle est vostre
» femme ou à autruy, pource que je ne
» vous congnoy ne elle aussi, sinon
» d'autant qu'elle a demouré quelque
» temps avecq' moy. Si vous estes son
» mary (comme vous dites), je vous mè-
» neray vers elle, pource que vous me
» semblez un fort gracieux gentilhomme,
» et suis certain qu'elle vous congnoistra
» bien ; et si elle dit qu'il soit ainsi
» comme vous dites, et qu'elle s'en
» vueille aller avecques vous, j'en suis
» content, et avec ce je ne vueil pour sa
» ranson (à cause de vostre gracieuseté)
» sinon ce que vous voudrez : mais aussi
» s'il n'estoit ainsi, vous me feriez tort
» de la me vouloir oster : par ce que je
» suis jeune homme, et puis aussi bien
» comme un autre entretenir une femme,
» mesmement elle qui est la plus gra-
» cieuse que je vy onc. » A l'heure dist
messire Richard : — « Pour certain elle
» est ma femme, et si vous me menez là
» où elle est, vous le verrez bien tost :
» car elle se jettera incontinent à mon
» col, et par ainsi je ne demande qu'il

» soit autrement, sinon comme vous-
» mesmes l'avez avisé. — Allons doncq, »
dist Pagamin.

Et quand ilz furent en la maison de Pagamin, et entrez en la salle, Pagamin la fit appeller : laquelle après s'estre vestue et acoustrée, sortit d'une chambre, et vint là où messire Richard estoit avec Pagamin, auquel messire Richard elle ne sonna non plus mot qu'elle eust faict à un autre estranger qui fust venu en la maison avec Pagamin. Ce que voyant monsieur le Juge (qui espéroit estre receu d'elle avec grande chère) s'esbahit fort, et en soy-mesme commença à dire : Paraventure que la mélancolie et le grand ennuy que j'ay eu depuis que je la perdy, m'a si transfiguré qu'elle ne me congnoist point. Parquoy il dist :
« M'amye, il me couste cher de t'avoir
» menée pescher : par ce qu'il ne fut
» jamais senty semblable douleur à celle
» que j'ay portée depuis que je te perdy,
» et il semble que tu ne me recon-
» gnoisses point, si sauvagement tu te
» taiz. Ne vois-tu pas que je suis le tien
» messire Richard, qui suis venu icy
» pour payer ce qu'il plaira à ce gentil-
» homme, en la maison de qui nous



» sommes, à fin de te ravoir et te ramener, et luy de sa grace te veult » rendre à moy pour le pris qu'il me » plaira? » La Dame, se tournant vers luy souzriant un peu, luy dist : — « Monsieur, parlez-vous à moy? Avisez » bien que vous ne me ayez prins pour » une autre : car quand à moy, je n'ay » point de souvenance de vous avoir » jamais veu. » Messire Richard dist : — « Pense à ce que tu diz : regarde-moy » bien : et si tu te veux souvenir, tu » verras bien que je suis le tien Richard » de Quinzica. » La Dame dist : — « Monsieur, vous me pardonnerez, par » aventure qu'il ne m'est pas honorable » comme vous pensez, de vous regarder » beaucoup : mais si vous ay-je néantmoins tant regardé, que je congnoy » bien que je ne vous vei jamais. »

Messire Richard imagina qu'elle faisoit cecy par crainte de Pagamin, de ne vouloir confesser en sa présence de le congnoistre. Au moyen dequoy il requit quelque peu après Pagamin, qu'il luy pleust de sa grace qu'il peust parler seul avec elle en la chambre. Pagamin dist qu'il en estoit content, pourveu qu'il ne la baisast point contre sa volonté, et

commanda à la Dame qu'elle s'en allast en la chambre avec luy, et qu'elle ouyst ce qu'il vouldroit dire, et luy respondist comme il luy plairoit. Quand doncques ilz s'en furent allez en la chambre, la Dame et messire Richard tous seulz, après qu'ilz furent assis, messire Richard commença à dire : « Hé, cueur de mon » cueur, m'amie, ma douce espérance, ne » congnois-tu ton Richard, qui t'ayme » plus que soy-mesme? comment se » peut-il faire, suis-je si deffiguré? pour » Dieu, mon œil plaisant, regarde-moy » un peu. » La Dame commença à rire, et sans le laisser dire d'avantage, luy dist : — « Vous sçavez bien que je ne » suis si oubliante, que je ne sçache que » vous estes messire Richard de Quin- » zica, mon mary : mais vous, ce pen- » dant que je fuz avecques vous, avez » assez mal monstré de me con- » gnoistre, par ce que si vous estiez ou » estes sage comme vous voulez estre » réputé, vous deviez bien avoir tant de » congnoissance, que vous deviez veoir » que j'estoye jeune, fresche, et gail- » larde : et par conséquent deviez con- » gnoistre ce qui est requis aux jeunes » femmes oultre le vestir et le manger,

» bien que de honte elles ne le dient : et
» comment vous le faisiez, vous le sça-
» vez. Si doncques l'estude des loix vous
» estoit plus aggréable que une femme,
» vous ne vous deviez marier : bien
» qu'il ne me fut jamais avis que vous
» fussiez un juge : ains plus tost me res-
» semblez un crieur de confrairies et de
» festes, si bien vous le sçaviez, et les
» jeusnes, et les vigilles : et vous dy
» bien que si vous eussiez faict faire au-
» tant de festes à voz laboureurs comme
» vous en faisiez faire à celuy qui avoit
» mon petit champ à labourer, vous
» n'eussiez jamais recueilly un grain de
» blé. Or je suis abordée avec cestuy-cy
» (car ainsi l'a voulu nostre Seigneur
» comme pitoyable regardeur de ma
» jeunesse) avec lequel je demeure en
» ceste chambre où l'on ne sçait que
» c'est de festes : je dy ces festes que
» vous (plus dévot envers Dieu qu'au
» service des Dames) célébriez tant : ne
» jamais n'entra par cest huys samedy
» ne vendredy, vigille ne quatre temps,
» ne Karesme qui est si long : ains jour
» et nuict on laboure céans et y bat-lon
» la layne : et depuis que matines ont
» sonné, ceste nuict, je sçay bien com-

» ment le cas est allé d'une fois en sus.
» Parquoy je délibère de demourer
» avecques luy, et de labourer ce pen-
» dant que je seray jeune, et me réser-
» ver les festes, les pardons et les jeusnes
» pour quand je seray vieille : et vous
» vous en irez en la bonne heure le
» plustost que vous pourrez : et faictes
» vos festes sans moy, tant qu'il vous
» plaira. »

Messire Richard, oyant ces parolles, souffroit douleur insuportable; et dist quand il veit qu'elle se teut : « Hélas,
» ma doulce amye, quelles parolles sont
» celles que tu diz? n'as-tu ores regard
» à l'honneur de tes parens et de toy?
» Veux-tu plustost demourer icy pour
» garce de cestuy-cy, et en péché mor-
» tel, qu'à Pise pour ma femme? Ces-
» tuy-cy, quand tu luy fascheras, te
» chassera d'avec luy, avec grand vitu-
» père de toy-mesme : je t'aymeray tous-
» jours, et tousjours (encor que je ne
» vesquisse) seras Dame et maistresse de
» ma maison. Doibs-tu par cest appétit
» désordonné et déshonneste laisser ton
» honneur, et moy qui t'ayme plus que
» ma vie? Hé, mon espérance, ne dy
» plus ainsi : vueilles t'en venir avecques



» moy : d'oresnavant, puis que je con-
» gnoy ton désir, je me efforceray : et
» par ainsi, ma mignonne, change de
» volonté, et t'en vien avecques moy :
» car je ne senty jamais bien depuis que
» tu me fuz ostée. » A qui la Dame respondit : — « De mon honneur ne vueil-
» je point que autre personne que moy
» s'en soucie, puis qu'il n'en est plus
» temps; mes parens s'en deussent estre
» souciez, quand ilz me donnèrent à
» vous : lesquelz s'ilz ne se soucièrent
» alors du mien, je ne me vueil à pré-
» sent soucier du leur : et si je suis à
» ceste heure en péché mortier, je seray
» quelque jour en péché pilon : ne vous
» en souciez point plus que moy : et
» vous dy bien une chose, qu'il me
» semble que je suis icy femme de Pa-
» gamin, et à Pise il me sembloit estre
» vostre garce : voyant que par les pointz
» de la Lune et par quadratures de
» Géométrie il falloit conjoindre les pla-
» nettes entre vous et moy : là où icy
» Pagamin me tient toute la nuict entre
» ses braz et me serre et me mord : au
» demourant, comme il m'accoustre,
» Dieu le vous die pour moy. Vous dites
» encor que vous vous efforcerez, mais

» je vouldroye bien sçavoir dequoy : car
» je pense bien que vous devez estre de-
» venu un vaillant Chevalier depuis que
» je ne vous vy. Allez-vous-en, et vous
» parforcez seulement de vivre : car il
» me semble que vous demourez en ce
» monde à louage, si triste et malostru
» vous me semblez. Encor vous dy-je
» d'avantage, que quand cestuy-cy me
» laissera (bien qu'il ne me semble déli-
» béré de ce faire) si n'enten-je pas
» pourtant, quelque part que je doyve
» demourer, de jamais retourner avec-
» ques vous, de qui, quand l'on vous
» auroit tout espraint, l'on ne sçauroit
» faire une petite saulcière de saulce,
» par ce qu'avec dommage et intérest je
» y fuz une fois : à ceste cause je cher-
» cheroye ailleurs mon profit. Au moyen
» de quoy je vous dy de rechef que icy,
» là où je fay mon compte de demou-
» rer, n'y a feste ne vigile : et par ainsi,
» le plus tost que vous pourrez, allez-
» vous-en de par Dieu : sinon je crieray
» que vous me voulez forcer. »

Messire Richard se voyant en ce mauvais party et toutesfois congnoissant alors sa folie d'avoir prins jeune femme, estant désespéré, dolent et triste, sortit



de la chambre, et dist plusieurs parolles à Pagamin, dont il ne feit compte : et à la fin, sans avoir faict aucune chose, ayant laissé sa femme, s'en retourna à Pise, là où de dueil il tomba en si grande folie, qu'en allant par la ville, à quiconques le saluoit ou lui demandoit quelque chose, il ne respondoit autre chose sinon, *le mauvais trou ne veut festes;* et quelque peu de temps après il mourut. Ce que sçachant Pagamin, congnoissant l'amytié que la Dame luy portoit, l'espousa; et sans jamais garder feste ne vigille, ou faire le Karesme, ilz labourèrent tant que les jambes les peurent porter, et se donnèrent bon temps. Parquoy, mes chères Dames, il me semble que sire Bernard de Gennes, disputant avecques Ambroys, chevauchoit la chèvre en la vallée.

Ceste nouvelle feit tant rire toute la compagnie, qu'il n'y eut personne à qui les maschoeres ne feissent mal; et toutes les Dames dirent d'un accord, que Dioneo disoit vérité, et que sire Bernard avoit esté une grande beste. Mais après que la nouvelle fut finie, et qu'on eut cessé de rire, ayant regardé la Royne que l'heure estoit désormais tarde, et que chacun avoit compté sa nou-

velle, aussi que la fin de sa royauté estoit venue, elle osta sa couronne de dessus sa teste selon l'ordre encommencé, et la meit sur celle de ma Dame Néiphile, luy disant, avec un visage joyeux: « Désormais le gouvernement de ce petit peuple sera vostre, » et s'en retourna soir. Ma Dame Néiphile rougit un peu de l'honneur qu'elle avoit receu; et luy devint la couleur vermeille (semblable à la rose fresche d'Avril ou de May à la poincte du jour), avec les yeux pleins de désir, et sintillans ne plus ne moins que l'estoille du matin: mais après que l'honneste bruit des assistans (par lequel ilz monstroient d'estre joyeux de la veoir Royne) fut cessé, et que elle eut reprins cœur, s'estant assise un peu plus haut qu'elle ne souloit, elle dist:

« Puis qu'ainsi est que je suis vostre Royne, pour ne m'esloigner de la manière tenue par celles qui ont esté devant moy, le gouvernement desquelles vous autres, en obéissant, avez loué, je vous diray en peu de parolles mon aviz : lequel nous suyvrons, si vostre conseil l'approuve. Comme vous sçavez, demain est vendredy, et le jour en suyvant samedy: qui sont jours aucunement fascheux à la pluspart des hommes, pour les viandes dont l'on y use; et, oultre ce que le vendredy doit estre révéré en remembrance que celuy, qui morut pour nostre vie, souffrit passion à un tel jour, je réputeroye fort raisonnable



et honneste que nous vacquissions plustost à oraisons pour l'honneur de Dieu, que à compter des nouvelles. Et le samedy, la coustume des femmes est de se laver la teste, et nettoyer la pouldre et l'ordure qui pourroit leur estre survenue par le travail toute la sepmaine : encores en y a-il plusieurs qui s'accoustument de jeusner pour l'honneur de la vierge Marie et du filz de Dieu, et de midy en là, ne faire aucune chose, pour cause du dimenche ensuyvant : parquoy n'estant possible de suyvre ainsi à plein ce jour-là l'ordre que nous avons prins en nostre vivre, je pense que ce seroit bien faist de nous reposer ces jours-là, sans compter des nouvelles : et d'avantage pource que nous avons demouré icy quatre jours, si nous voulons éviter qu'il ne nous vienne point de nouvelle compagnie, j'estime qu'il seroit nécessaire de nous remuer d'icy, et nous en aller ailleurs : car j'ay desjà pensé et pourveu où ce sera. Quand doncques nous serons là assemblés dimenche prochain, après avoir un peu dormy, ayans nous tous eu aujourd'huy en devisant assez de temps pour discourir, je me suis avisée, afin que vous ayez plus de loysir d'y penser, et aussi qu'il sera plus honneste, que l'on restreigne un peu la licence de parler : qu'on devisera sur l'un des cas de fortune entre tant qu'il y en a : qui sera de celuy ou ceux qui ont acquis

avec industrie quelque chose fort désirée ou recouvré la perdue : et que sur cecy chacun pense de dire quelque chose qui soit profitable à la compagnie, ou à tout le moins récréative, réservant toujours le privilège de Dioneo. »

Chacun loua le parler et la délibération de la Royne, et conclurent qu'il seroit ainsi faict. Laquelle, après cecy, ayant faict appeler le maistre d'hostel, pour luy ordonner où il devoit faire mettre la table ce soir, et tout ce qu'il auroit à faire durant le temps de sa royauté, l'en avertit entièrement. Et cela faict, se leva debout avec toute la compagnie, et donna licence à un chacun de faire ce que plus luy plairoit. Les Dames et les hommes prindrent doncques leur voye vers un petit jardin, où, après avoir un peu passé le temps, quand l'heure de souper fut venue, ilz soupèrent en joye et plaisir. Et quand ilz furent levez comme il pleut à la Royne, menant ma Dame Émilie la dance, la chanson ensuyvant fut chantée par ma Dame Pampinée, et les autres luy respondoyent :

Qui chantera doncques si je ne chante?
Moy qui me sens de tous désirs contente.

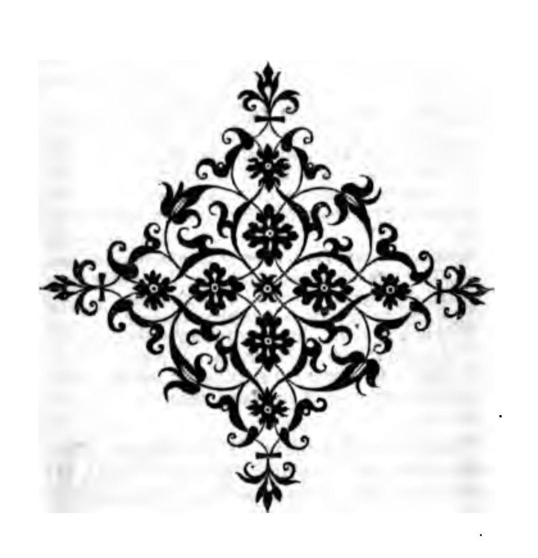
Vien doncq', amour, cause de tout mon heur,
De tout espoir, de tout effect joyeux.
Chantons ensemble un peu : non de malheur,
Ny de souspirs, de peine, ou de douleur,

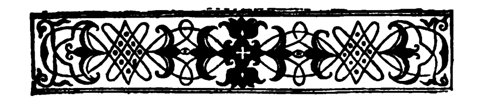
Qui tes plaisirs rendent plus doucereux :
Mais seulement de ton feu chaleureux,
Auquel bruslant viz en joye et douceur,
En adorant ta déité puissante.

Au premier jour, que senty ta chaleur,
De toy receu un tel jeune amoureux,
Qu'il n'en est point de plus grand en valeur,
Ny de semblable en beauté et ardeur
Se peut trouver, ny mais tant vigoureux :
Si m'embrasay de luy et de ses yeux,
Tant fermement, et de telle fureur,
Qu'à toy chantant de joye je m'en vante.

Mais ce qui plus me donne de plaisir,
C'est que luy plais, autant que luy à moy :
Et de ta grace, ô grand Dieu de désir.
Parquoy ne puis en ce monde choysir
Autre vouloir que celuy qu'en feroy :
Espérant paix en l'autre, par la foy
Que je luy porte : et Dieu, qui à loysir
Voyt tout cecy, m'en fera jouissante.

Après cette chanson, il s'en chanta plusieurs autres, et se firent maintes dances, et sonnèrent de diverses sortes d'instrumens. Mais estimant la Royne qu'il estoit temps de s'aller reposer, chacun s'en alla avec les flambeaux devant soy en sa chambre; et vaccans les autres deux jours ensuyvans aux choses que la Royne avoit n'aguères dit, ilz attendirent le dimenche en grande dévotion.





LA TROISIESME JOURNÉE

DU DÉCAMÉRON

En laquelle l'on devise, souz le gouvernement de ma Dame Néiphile, de ceux qui ont acquis avec industrie quelque chose fort désirée, ou qui ont recouvrée la perdue.





Le dimenche matin, la Royne estoit desjà levée et avoit faict lever toute sa compagnie quand le soleil commençoit d'apparoistre ; et ayant le maistre d'hostel envoyé long

temps auparavant plusieurs choses nécessaires au lieu où ilz devoient aller, et des gens qui y préparassent ce qui y estoit besoing, soudainement, quand il vit que la Royne estoit déjà en chemin, fit charger tout le demourant comme si quasi on eust levé un camp de là : et s'y en alla avec le cariage et le reste de la famille qui estoit demourée derrière les Dames et Seigneurs.

La Royne doncques, allant tout le petit pas accompagnée et suyvie de ses Dames, et des trois jeunes hommes, print son chemin vers le soleil couchant : à la guyde du chant de vingt rossignolz ou plus et d'autres oyseaux, par un sentier non guères fréquenté, mais plein d'herbe verte et de fleurs : lesquelles, parce que le soleil montoit, commençoient toutes à espanouir : et en devisant, gaudissant et riant avec sa compagnie, les conduisit, sans aller guères plus loing d'une petite lieue, et devant qu'il fust entre six et sept heures, à un beau et riche palays : lequel un peu relevé au dessus de la plaine estoit assis sur un petit costeau de montaigne. Entrez dedans lequel, et après qu'ilz eurent esté par tout, et trouvé les grandes salles et les chambres nettes, accoustrées, garnies et meublées de ce qui appartenoit à chacune chambre, ilz le louèrent grandement, et réputèrent le seigneur dudict palays magnificque : puis, quand ilz furent descenduz en bas, et eurent veu la très-grande et plaisante court d'iceluy,



s caves pleines de vins excellentz, et l'eau ès-froyde en grande abondance qui sour-it là, ilz le louèrent encores plus: et de là iasi comme désirans se reposer, s'assirent is une gallerie qui regardoit toute la court, tant par tout plein de ramée et de fleurs, lles que la saison le permettoit: et lors le aistre d'hostel fut si avisé qu'il leur fit continent apporter des confitures et vins cellents dont ilz desjeunèrent. Après tout cy, s'estant faict ouvrir un jardin qui estoit ignant le palays, cloz et environné entiè-ment de murailles, ilz entrèrent dedans; trouvantz de pleine arrivée tout le jardin au à merveilles, commencèrent à regarder us attentivement les parties d'iceluy. Il oit tout à l'entour, et par le mylieu en usieurs endroitz, de très-grandes et spa-euses allées droictes comme une flesche, couvertes des treilles de vigne qui mon-roient grande apparence de devoir rendre lle année force raisins : lesquelz estans us lors en fleur, rendoient une odeur si ande par le jardin, que meslée ensemble ec celle de plusieurs autres choses, qui ntoient très-bon, il leur sembloit estre rmy toute l'espicerie qui jamais creut Orient : les costez desquelles allées toient quasi tous couvertz de rosiers blancs rouges, et de jassemin : au moyen dequoy pouvoit aller par tout, non seulement au atin, mais aussi à l'heure du jour que le leil estoit plus haut, soubz une ombre

odoriférante, et très-plaisante, sans estre offensé de luy: et combien il y avoit des entes en ce lieu là, quelles elles estoient, et en quelle ordonnance elles avoient esté plantées, il seroit long à racompter: mais il n'en est point de qui on face estime, et que nostre aer puisse comporter, dont il n'en y eust abondance. Au milieu duquel jardin (ce qui n'est moins à louer que tout autre chose qui y fust, mais beaucoup plus) estoit un beau préau d'une herbe très-menue, et tant verte, qu'elle ressembloit quasi noyre, tout painct de mille diversitez de couleurs, environné de très-vertz et vifz orengiers et cèdres, lesquelz ayans sur les branches les fruitz vieux et nouveaux, et les fleurs aussi, faisoient non seulement une plaisante umbre aux yeux, mais encor donnoient plaisir au sentiment. Et au milieu d'iceluy pré y avoit une fontaine de marbre très-blanc entaillé de merveilleux ouvrage: de là dedans (je ne sçay si c'estoit de veine naturelle ou d'artifice) sortoit, par une figure eslevée sur une colonne au milieu d'icelle fontaine, tant d'eau et si haute contre le ciel, que retombant après en la très-claire fontaine (non sans très-plaisant bruyt) elle eust faict mouldre pour le moins un moulin: laquelle eau puis après (je dy celle qui surabondoit quand la fontaine estoit pleine) sortant du préau par voyes secrettes et petitz canaux fort beaux et artificiellement faicts, se retrouvant hors du préau l'environnoit tout,

et de là par autres semblables canaux couroit quasi par tous les endroitz du beau jardin : puis à la fin s'assembloit en un lieu, par où elle avoit son yssue hors d'iceluy jardin, et descendant de là tousjours très-claire vers la plaine, faisoit (avant qu'elle y fust) mouldre deux moulins avec grand force et non sans grande utilité du Seigneur.

La veue de ce jardin, sa belle ordonnance, les entes, et les fontaines avec les petitz ruisseaux procédans d'icelles, pleurent tant à chacune Dame et aux trois jeunes hommes, que tous commencèrent à affermer, que si on pouvoit faire paradis en terre, ilz ne sçauroient croire qu'on luy sceust donner autre forme que celle de ce jardin, et ne pouvoient penser quelle beauté on luy sçauroit adjouster par dessus celle-là. S'en allans doncques très-contens autour d'iceluy et faisans de beaux chappeaux de diverses branches d'arbres et de fleurs, oyans continuellement chanter vingt sortes d'oiseaux quasi à l'envy l'un de l'autre, ilz s'apperceurent d'une délectable beauté, de laquelle (eux surprins des autres) ilz ne s'estoient encor' apperceuz : c'est qu'ilz virent le jardin plein d'environ cent diverses sortes d'animaux très-plaisantz. Et les monstrant l'un à l'autre : on voyoit sortir d'une part les connins, d'une autre courir les lièvres, et en aucun lieu les chevreux couchez, et en quelque autre les petitz jeunes cerfz qui s'en

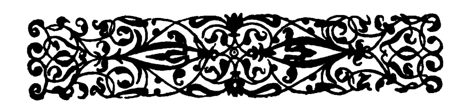
alloient paissant. Et outre ce, plusieurs autres espèces de bestes non nuysantes aux personnes, qu'on voyoit chacune aller à son plaisir à l'esbat comme quasi domestiques. La veue desquelles augmenta grandement les autres plaisirs dessusditz. Mais après qu'ilz eurent assez veu ores une chose, et tantost l'autre, ilz firent dresser les tables à l'entour de la belle fontaine. Où ayantz premièrement chanté six chansonnettes, et dancé quelque dance, ilz s'en allèrent disner comme il pleut à la Royne. Et après qu'ilz eurent esté serviz avec un ordre très-grand, beau et sans bruit, et repeuz de bonnes et délicates viandes, ilz en devindrent plus joyeux, et se levèrent de table: puis s'adonnèrent de rechef à jouer des instrumens, à chanter et à baller jusques à ce qu'il sembla à la Royne, pour le chaut qui survenoit, qu'il fust heure de s'en aller dormir qui voudroit : aucuns desquelz y allèrent, et les autres, raviz de la beauté du lieu, n'y voulurent aller : ains estans demourez là, les uns se prindrent à lire des romans, les autres à jouer aux eschetz, et une partie aux tables, cependant que les autres dormoient. Mais après midy passé qu'ilz se furent levez, et rafreschiz le visage d'eau froyde, ilz allèrent (selon le commandement de la Royne) dedans le préau joignant la fontaine : et s'estant assis comme ilz avoient de coustume, elles commencèrent d'attendre à compter des nou-



velles sur la matière proposée par la Royne. Le premier desquelz à qui elle imposa ceste charge fut Philostrate; lequel commença ainsi :







MASET DE LAMPORECCHIO

contrefaisant du muet, devint jardinier d'un monastère de femmes, lesquelles couchèrent toutes avecques luy.

NOUVELLE PREMIÈRE

Sous laquelle est monstré qu'il est bien difficile à garder la virginité en tous lieux.





L y a (mes très-belles Dames) beaucoup d'hommes et de femmes qui sont si folz qu'ilz croyent asseurément que tout aussi tost qu'on a mis à une jeune fille le voile sur la teste et le bandeau blanc au front, et qu'on luy a chargé le doz d'un capuchon noir, qu'elle ne soit plus femme, et nc sente

plus les appétitz féminins : ne plus ne moins que si elle, pour estre faite nonnain, estoit devenue pierre : et si par fortune ils oyent quelque chose contre ceste leur créance, ils s'en courroussent aussi fort, comme si on avoit commis un très-grand et énorme peché contre nature, sans penser ne vouloir avoir quelque considération à eux-mesmes, la pleine liberté desquelz à pouvoir faire ce qu'ilz veulent ne les peut saouler : et sans aussi considérer les grandes forces de l'oysiveté et de la solitude. Pareillement il y a encor' beaucoup de gens qui croyent asseurément que la houe et la besche, les grosses viandes, et les mal'-ayses, ostent du tout les appétitz sensuelz de la chair aux laboureurs des champs, et qu'ilz les rendent grossiers d'entendement, et de prévoyance ; mais je vueil bien (puis que la Royne me l'a commandé, et sans sortir hors de ce qu'elle a proposé) vous faire certaines avec une petite nouvelleté, combien tous ceux qui le croyent ainsi, sont trompez grandement.

En cestuy nostre païs il y eut, et est encores un monastère de femmes fort



renommé de saincteté et bonne vie, lequel je ne nommeray point pour ne diminuer aucunement sa réputation ; auquel n'a pas long temps, que n'y estant plus que huict Religieuses avecques l'Abbesse, il y avoit un bon hommeau, jardinier d'un très-beau jardin qu'elles avoient : lequel, ne se contentant de ses gages, ne les vouloit plus servir, et ayant faict compte avec le Fac totum des Dames il s'en retourna au village de Lamporrecchio dont il estoit : et là, entre les autres qui lui firent bon recueil, ce fut un jeune païsant fort et robuste et beau de sa personne pour un homme de village, le nom duquel estoit Maset, qui luy demanda où il avoit tant esté : le bon homme, qui se nommoit Nuto, le luy dist. Maset luy demanda après dequoy il servoit au monastère. A qui Nuto respondit : — « Je labouroye un jardin,
» qu'elles ont beau et grand, et puis
» alloye quelquefois à la forest pour
» querir du boys; je tiroye de l'eau, et
» faisoye autres semblables services ;
» mais les Dames me donnoient si petitz
» gages, qu'à peine en pouvois-je payer
» les souliers que j'usoye : et qui pis est,
» elles sont toutes jeunes, et m'est advis

» qu'elles ont le diable au corps, car on
» ne peult faire aucune chose à leur gré :
» ains quand je labouroye quelque fois
» le jardin, l'une me disoit, boute là cecy,
» l'autre, boute cecy là, et l'autre m'o-
» stoit ma houe des mains, et disoit, cecy
» n'est pas bien. Si m'ennuyoient tant
» que j'abandonnoye la besongne, et
» m'en sortoye du jardin : tellement que
» tant pour une chose que pour l'autre
» je n'ay plus voulu demourer, et m'en
» suis venu comme tu vois : encor' me
» pria leur Fac totum, quand je m'en
» party, que si je sçavoye quelqu'un qui
» fust pour faire tout ce que dessus, que
» je le luy envoyasse, ce que je luy pro-
» mis : mais ainsi le face Dieu sain des
» rains, comme je lui en pourchasseray
» ou envoyeray aucun. »

Quand Maset ouyt les parolles de Nuto, il luy vint un tel désir de demourer avecques ces nonnains qu'il en transissoit tout : comprenant par lesdictes parolles qu'il pourroit bien venir à chef de ce qu'il désiroit. Et avisant en soymesmes qu'il ne le pourroit facilement faire s'il en disoit rien à Nuto, luy dist :
— « Hé, que tu fais bien de t'en venir !
» qu'est-ce que d'un homme qui se tient



» avecques les femmes? il vaudroit beau-
» coup mieux demourer avecques les
» Diables, elles ne sçavent de sept fois
» les six qu'elles mesmes veulent. »

Mais après que leurs propos furent achevez, Maset commença à penser quel moyen il pourroit tenir pour pouvoir demourer avecques elles : et congnoissant qu'il sçavoit très-bien faire les services que Nuto disoit, il ne soucia point d'y perdre pour cela : mais craignoit seulement de n'estre point receu, pource qu'il estoit trop jeune et apparent. Par quoy ayant pensé plusieurs choses, il va imaginer et dist en soy-mesmes : le lieu est fort loing d'icy et personne ne m'y congnoist; si je puis faire semblant d'estre muet, pour certain j'y seray receu. Et s'estant arresté à ceste imagination, il print une coignée sur son col, et sans dire à personne où il alloit, s'en alla, en guyse d'un paovre homme, au monastère, là où, quand il fut arrivé, il entra dedans, et trouva par fortune le Fac totum en la court : auquel (en faisant les signes comme font les muetz) il monstroit qu'il demandoit à manger pour Dieu, et que s'il estoit besoing fendroit du bois ou quelque autre chose. Le Fac

totum luy donna volontiers à repaistre, et après cecy il luy monstra certaines grosses souches que Nuto n'avoit sceu despecer, lesquelles cestuy-cy (qui estoit très-fort) meit en peu d'heure en pièces. Le Fac totum, à qui il convenoit aller au bois, le mena avec soy : et là il luy fit couper du bois, puis luy mit l'asne devant soy, et avecques ses signes luy fit entendre qu'il le menast au logis. Ce que Maset sceut très-bien faire. Parquoy le Fac totum, qui avoit à faire plusieurs besongnes, le tint là beaucoup de jours, durant lesquelz advint que l'Abbesse le vit et demanda au Fac totum qu'il estoit. Lequel luy dist : — « Ma Dame, c'est un » paovre homme muet et sourd qui vint » icy un de ces jours pour demander » l'aumosne, que je luy donnay volon- » tiers : et luy ay faict faire plusieurs » choses qui estoient nécessaires céans. » S'il sçavoit labourer le jardin, et qu'il » voulust demourer céans, je pense qu'on » en tireroit tout plein de service : car » nous en avons besoing : et il est fort » et puissant et en pourroit l'on faire ce » qu'on voudroit ; et outre ce il ne fau- » droit point avoir de pensement qu'il » causast avecques noz jeunes Religieu-



» ses. » A quoy l'Abbesse respondit : —
« Par la foy de mon corps, tu dys vray :
» sçache doncques s'il sçayt labourer, et
» essaye-toy de le retenir : luy donnant
» quelque paire de souliers et quelque
» vieil capuchon : flatte-le, et le ami-
» gnarde, et luy donne à manger son
» saoul. » Le Fac totum promit de le faire. Maset, qui n'estoit guères loing d'eux faisant semblant de nettoyer la court, ouyt toutes ces parolles, et tout joyeux disoit en soy-mesmes : Si vous me mettez une fois céans, je laboureray tellement vostre jardin qu'il ne fut jamais si bien labouré.

Or ayant le Fac totum veu qu'il sçavoit labourer parfaictement bien, et luy ayant demandé avecques signes, s'il vouloit demourer léans, et cestuy-cy ayant respondu aussi avecques signes, qu'il vouloit faire ce qu'il luy plairoit, l'ayant receu en leur service, luy commanda qu'il labourast le jardin, et luy monstra ce qu'il avoit à faire, puis s'en alla faire les autres besongnes du monastère : et le laissa au jardin. Lequel Maset labourant un jour après l'autre, les nonnains commencèrent à le venir harseller, et à le vouloir mettre en propos comme sou-

ventes fois advient qu'on fait aux muetz : et luy disoient les plus folles parolles du monde, ne pensans estre entendues par luy : et l'Abbesse, qui paradventure cuidoit qu'il fust sans queue comme il estoit sans parolles, s'en soucyoit peu ou point.

Toutesfois il advint que luy ayant un jour fort travaillé, et se reposant dans le jardin, deux jeunes nonnains (qui se promenoient) s'aprochèrent du lieu où il estoit faisant semblant de dormir, et le commencèrent à regarder, dont l'une (qui estoit quelque peu plus hardye) dist à l'autre : « Si je pensoye que tu me » fusses secrette, je te diroye une chose » que j'ay plusieurs fois pensé, qui te » pourroit paradventure profiter. » L'autre respondit : — « Dy-le seurement : » car pour certain je ne le rediray ja» mais à personne. » Alors ceste hardye commença à dire : — « Je ne sçay si tu » as mis en ton entendement combien » nous sommes tenues estroictement, et » que jamais aucun homme n'ose entrer » céans, sinon nostre bon homme Fac » totum, qui est vieil, et ce muet : et » j'ay maintes fois ouy dire à plusieurs » femmes qui nous sont venues visiter,

» que toutes les autres douceurs du
» monde sont une mocquerie, au pris de
» celle-là quand la femme prend son
» plaisir avecques l'homme : parquoy je
» me suis mise plusieursfois en la teste
» de vouloir esprouver avec ce muet
» (puis que je ne puis avec un autre) s'il
» est ainsi : car ce lourdault est le meil-
» leur du monde pour cecy, par ce que
» quand bien il voudroit il ne pourroit,
» ny le sçauroit dire : tu voys qu'il est
» un maistre jouvenceau sot, et creu
» premier que le sens : parquoy je sçau-
» roye volontiers ce qu'il t'en semble. —
» Ave Maria » (dist l'autre), « que est-ce que
» tu dis ? ne sçais-tu pas que nous avons
» promis nostre virginité à Dieu ? — O »
(dist celle-là), « combien de choses luy
» promet-l'on tous les jours dont on ne
» luy tient pas une seule? Si nous les
» luy avons promises, qu'il en treuve
» une autre ou des autres qui le luy
» tiennent. » A qui la compagne dist : —
« Ho, et si nous devenions grosses, com-
» ment iroit le cas ? » Alors celle-là dist :
— « Tu commences desjà à te soucier
» du mal avant qu'il t'avienne : quand
» il aviendroit, il y faudroit lors penser.
» Si aurons mille moyens de faire en

» sorte qu'il ne se sçaura jamais, si nous
» ne le disons nous-mesmes. » Ceste-cy
(oyant ces parolles) avoit desjà plus de
volonté que l'autre d'essayer quel animal c'estoit que l'homme, et dist à sa
compagne : — « Or bien, comment fe-
» rons-nous? » A qui celle-là respondit :
— « Tu voys qu'il est sur l'heure de
» midy, que toutes les autres sœurs
» sont allé (comme je pense) dormir
» sinon nous ; guettons par le jardin s'il
» y a personne , et s'il n'y a ame, qu'a-
» vons-nous à faire que de le prendre par
» la main, et le mener en celle cahuette
» où il se met à couvert quand il pleut?
» et là l'une demourera dedans avec-
» ques luy ; l'autre fera le guet : il est si
» sot, qu'il se mettra comme l'on vou-
» dra. »

Maset oyoit tout ce parlement, et délibéré d'obéir, n'attendoit autre chose sinon d'estre prins par l'une d'elles. Lesquelles ayans bien regardé par tout, et voyans qu'elles ne pouvoient estre apperceues de personne, celle qui avoit commencé le propos s'aprocha de Maset, et l'esveilla ; et il se leva incontinent debout : parquoy ceste-cy avecques contenance de flatterie, l'ayant prins par la

main, le mena, luy riant et faisant le sot, en la cahuette; là où Maset, sans trop se faire prier, fit ce qu'elle voulut : laquelle, comme loyalle compagne, ayant eu ce qu'elle désiroit, fit place à l'autre. Et Maset, se monstrant tousjours sot, faisoit encores ce qu'elles vouloyent, tellement qu'avant que ilz se départissent de là, chacune d'elles voulut esprouver plus d'une fois, comme le muet sçavoit aller à cheval. Et souventesfois après, elles disoient en devisant ensemble, que véritablement cela estoit une chose autant douce et plus encores qu'elles n'avoient ouy dire : et sçachants ainsi choysir le temps à heure convenable, elles s'en alloient esbattre avecques le muet.

Advint un jour qu'une de leurs compagnes, s'estant apperceue de cecy par une petite fenestre de sa chambre, le monstra à deux autres : lesquelles conclurent premièrement de les devoir accuser envers l'Abbesse; puis ayant changé d'opinion et s'estans accordées avec elles, devindrent participantes de la puissance de Maset : desquelles les autres trois nonnains qui restoient du nombre des huict, devindrent aussi com-

pagnes, par divers moyens, avec le temps.

A la fin l'Abbesse, qui ne s'apercevoit encor' de toutes ces choses, en se promenant un jour toute seule par le jardin, faisant grand chaut, trouva Maset dormant tout estendu à l'ombre d'un amendier : lequel avoit assez, de peu de besongne le jour, pour avoir trop travaillé la nuict; et le vent luy ayant levé sa chemise, estoit tout descouvert. Ce que voyant l'Abbesse, et se sentant seule, elle tomba en ce mesme appétit que ses nonnains estoient tombées; et ayant esveillé Maset, le mena avec soy en sa chambre : là où elle le tint plusieurs jours, non sans grande querimonie de ses nonnains de ce que le jardinier ne venoit faire le jardin; et esprouva une fois et plusieurs celle douceur qu'elle souloit blasmer au paravant aux autres. A la fin l'ayant renvoyé de sa chambre en la sienne, et le voulant plusieurs fois ravoir, elle taschoit d'en tirer plus que portion de luy, qui ne pouvoit plus satisfaire à toutes : parquoy il s'advisa que son estre muet (s'il demouroit plus guères en ceste sorte) luy pourroit retourner à grand dommage. Au moyen

dequoy estant une nuict avecq' l'Abbesse, et le fillet de la langue s'estant rompu, il commença à dire : « Ma » Dame, j'ay autresfois ouy dire qu'un « coq peult très-bien suffire à dix ge» lines : mais que dix hommes pour» roient mal aysément (ou à tout le » moins avec grand'peine) satisfaire à » une femme, là où il me convient servir » à neuf, à quoy je ne pourroye plus » fornir pour chose du monde : ains je » suis desjà venu à tant de ce que j'ay » faict jusques icy, que je n'en puis plus » faire ne peu ne prou : et par ainsi ou » vous me donnerez congé pour l'amour » de Dieu, ou vous trouverez quelque » moyen à cecy. »

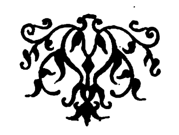
L'Abbesse, oyant parler cestuy-cy (lequel elle croyoit estre muet) fut toute esbahye et dit : — « Qu'est cecy? je pen» soye que tu fusses muet. — Ma Dame, » dist Maset, « aussi estoye-je; mais non » pas de nature : ains par une maladie » qui me fit perdre la parolle, et ne l'ay » seulement recouvrée que de ceste » nuict, dont je loue Dieu tant comme » je puis. » L'Abbesse le creut fermement, et luy demanda que vouloit dire ce qu'il disoit, qu'il avoit à servir à neuf?

Maset luy compta tout le faict. Ce que oyant l'Abbesse, elle s'apperceut bien qu'elle n'avoit Religieuse qui ne fust beaucoup plus sage qu'elle. Parquoy, comme discrette qu'elle estoit, et sans vouloir donner congé à Maset, elle délibéra de vouloir trouver avec ses nonnains un expédiant à cest affaire, à fin que le monastère ne fust scandalisé par luy. Et estant leur facteur allé un peu au paravant de vie à trespas, s'estantz descouvertes entre elles toutes de ce qu'au paravant avoit esté faict, elles ordonnèrent d'un commun consentement, avec le plaisir de Maset, qu'on feroit accroire aux gens d'à l'environ, que par le moyen de leurs oraisons, et des mérites du sainct au nom duquel le monastère estoit fondé, la parolle qu'il avoit long temps perdue luy avoit esté rendue, et le firent leur Fac totum; et de là en avant partirent son labeur de telle sorte qu'il eut la puissance de le comporter. Et combien qu'il forgeast en elles plusieurs petitz monichons, toutesfois le cas fut conduit si discrètement qu'on n'en ouyt jamais parler, sinon après la mort de l'Abbesse, estant desjà Maset presque vieil, et désirant s'en retourner riche en



sa maison. Ce qu'estant sceu, il luy en avint facilement comme il désiroit.

Ainsi doncq' Maset, desjà vieux, s'en retourna père, et riche (sans avoir la peine de nourrir ses enfans), au lieu d'où il estoit party avecq' une coignée : ayant par son bon sens et entendement seeu employer très-bien sa jeunesse, tesmoignant que nostre Seigneur traitoit ainsi ceux qui luy faisoient porter les cornes.





UN PALLEFRENIER

coucha avec la femme d'Agiluf, Roy de Lombardie : dont le Roy s'aperceut secrettement, et le trouva, puis le tondit; le tondu tondit tous les autres qui estoient avec luy : et ainsi il eschappa de la malle adventure.

NOUVELLE II

Pour signifier la prudence d'un homme sage, lors qu'il auroit raison d'user de vengeance, et la finesse d'un autre à se garder de mal.





QUAND la nouvelle de Philostrate fut achevée (laquelle avoit quelque fois faict rougir, et quelque autre, faict rire les Dames), il pleut à la Royne, que Pampinée suyvist et comptast la sienne : laquelle, commençant avec un visage riant, dist ainsi :

Il est des hommes si peu sages, en

voulant néantmoins monstrer qu'ils congnoissent et entendent ce qu'il ne seroit point de besoing qu'ilz entendissent, que quelquefois voulans par cecy reprendre en autruy les fautes qu'on a faictes sans y penser, cuydent diminuer leur honte, là où ilz la font croistre infiniment. Et que cecy soit vray, je le vous vueil monstrer (mes chères Dames) par son contraire, vous déclarant l'astuce dont usa un qu'on jugeroit par aventure de moindre estime que Maset : lequel fut plus fin qu'un Roy qui estoit très-sage.

Agiluf, Roy des Lombards, voulut faire le principal siège de son Royaume (comme ses prédécesseurs avoient faict) en la cité de Pavie : ayant pris à femme Theudelingue, demourée vefve de Vetari, qui pareillement avoit esté Roy des Lombards, laquelle fut très-belle, sage et honneste Dame, mais mal fortunée en amy. Or estans les affaires de Lombardie, par la vertu et bon sens de ce Roy Agiluf, aucunement en prospérité, et non toutesfois en repos, avint qu'un palefrenier de l'escuyerie de ladicte Royne (homme quant à sa nais-

sance de très-vile condition, mais au demourant trop plus qu'assez suffisant pour faire un mestier si vil, beau de sa personne, et aussi grand comme estoit le Roy) devint amoureux desmesurément de la Royne : et pource que son bas estat ne luy avoit point osté de l'entendement, qu'il ne congneust très-bien que ceste sienne amytié estoit hors de toute convenance, il ne le disoit (comme sage qu'il estoit) à aucune personne, et encores moins le luy osoit-il découvrir par ses regards; et combien qu'il vesquist sans aucune espérance de luy devoir complaire, si se glorifioit-il toutesfois en soy-mesmes, d'avoir logé si hautement ses pensées; et comme celuy qui brusloit tout d'amoureux désir, il faisoit tout expressément, par dessus tous ses autres compagnons, tout ce qu'il croyoit qu'il deust plaire à la Royne : dont avenoit que quand elle vouloit aller à cheval, elle montoit plus volontiers sur le pallefroy que cestuy-cy pensoit, que sur nul autre. Ce que avenant, cestuy-cy le réputoit à un très-grand heur, et jamais n'abandonnoit l'estrier, se tenant bien heureux toutes les fois qu'il pouvoit seulement toucher à ses habillemens.



Mais comme nous voyons avenir souventesfois, que d'autant plus que l'espérance devient moindre, d'autant plus croist l'amour, ainsi en avenoit-il à ce pauvre pallefrenier, tellement que ce luy estoit chose très-griefve de comporter le grand désir ainsi caché comme il faisoit, n'estant aydé d'aucune espérance. Parquoy ne se pouvant deslier de ceste amour, il délibéra plusieurs fois en soy-mesme de mourir, dont pensant le moyen, il conclud faire de sorte qu'il apparust qu'il mouroit pour l'amitié qu'il avoit porté, et portoit à la Royne. Se délibéra que son entreprise seroit telle, qu'il esprouveroit sa fortune, et employeroit tout son pouvoir pour avoir tout ou partie de son désir, sans se mettre en peine de vouloir parler à elle ou luy descouvrir par lettres son amytié : car il sçavoit bien qu'il parleroit ou escriroit en vain; mais il vouloit essayer si par quelque invention il pourroit coucher avecq' elle; et n'y avoit autre finesse ne voye, sinon de trouver moyen comment il pourroit parvenir à entrer en sa chambre, au lieu du Roy, qui ne couchoit pas (comme il sçavoit très-bien) tousjours avecques la Royne. Parquoy, à fin qu'il veist en

quelle manière, et en quel habit le Roy estoit quand il alloit coucher avec elle, il se cacha plusieurs fois de nuict en une grand' salle du palais, qui estoit entre la chambre du Roy et celle de la Royne; et entre les autres il veit une nuict sortir le Roy de sa chambre, affublé d'un grand manteau de nuict, ayant une bougie en une main, et en l'autre une baguette, qui s'en alloit en la chambre de la Royne; et quand il fut à l'huys, il frappa sans sonner mot une fois ou deux de la baguette; puis vit que incontinent l'huys luy estoit ouvert, et luy ostoit-lon la bougie de la main. Ce que ayant veu, et pareillement le retour du Roy, il pensa d'en faire autant.

Pourquoy trouvant moyen d'avoir un manteau semblable à celuy qu'il avoit veu au Roy, et une bougie, et une baguette, et s'estant premièrement bien lavé en unes estuves, à ce que par aventure l'odeur du fiens n'ennuyast à la Royne, ou qu'il la feist apercevoir de la tromperie, il se cacha avecq' toutes ces choses en la salle, comme il avoit de coustume. Et voyant qu'on dormoit desjà par tout, et luy semblant qu'il estoit temps, ou de devoir donner effect

à son désir, ou de faire-voye avec haulte occasion à la tant désirée mort, luy, ayant faict du feu avec un fuzil qu'il portoit quant et soy, alluma sa bougie, et s'estant affublé du manteau, s'en alla à l'huys de la chambre où il frappa deux fois avec la baguette. La chambre fut incontinent ouverte par une femme de chambre, toute endormie, et la chandelle prinse et cachée : au moyen de quoy il passa sans sonner mot jusques à la courtine; et ayant laissé son manteau, entra dedans le lict où la Royne dormoit : prenant laquelle par grand désir entre ses bras, et faisant semblant d'estre courroucé (par ce qu'il savoit que la coustume du Roy estoit, quand il estoit courroucé, de ne vouloir point parler, ne pareillement qu'on luy sonnast mot), sans dire aucune chose, et sans qu'on luy dist rien, il jouyt de la Royne par plusieurs fois. Et cela faict, combien qu'il lui feist grand mal de s'en aller, toutesfois, craignant que sa trop longue demeure ne fust occasion de retourner le plaisir receu en très-grande tristesse, il se leva : et ayant repris son manteau et sa clarté, sans dire aucune chose s'en alla, et le plus tost qu'il luy fut possible

s'en retourna en son lict : où à peine pouvoit-il encore estre dedans, quand le Roy s'estant levé s'en alla à la chambre de la Royne, dont elle s'esmerveilla fort : et quand il fut entré au lict, il la salua joyeusement.

Elle, ayant prins hardiesse de ceste bonne chère, luy dist : « Quelle nou-
» veauté, monseigneur, vous est advenue
» cette nuict? vous ne faictes que de
» partir tout à ceste heure d'avec moy :
» et si avez prins plus que de coustume
» vostre plaisir de moy : et maintenant
» vous veoir retourner de rechef? re-
» gardez ce que vous faites. » Le Roy, oyant ces parolles, soudainement présuma bien que la Royne avoit esté trompée, par similitude de façons de faire et de personne : mais (comme sage) il pensa incontinent, puisqu'elle ne s'en estoit point aperceue (ne pareillement aucun autre), de ne luy en faire aucun semblant ; ce que plusieurs sotz n'eussent pas ainsi faict, mais eussent dit : Je ne suis point venu icy ; dont plusieurs choses fussent avenues : par lesquelles il eut fasché à tort la Royne, et luy eust donné occasion de désirer une autrefois ce qu'elle avoit desjà senty ; et qu'en taisant



ne luy pouvoit tourner à aucune honte, là où s'il eust parlé, luy eust bien peu apporter vitupère. Et alors, plus troublé en son entendement qu'il ne monstroit au visage, ou par ses parolles, il respondit à la Royne : — « Ne vous semblé-je pas (ma Dame), homme pour » pouvoir avoir esté icy une autre fois, » et encor' pour y retourner ceste-cy ? » A qui la Dame respondit : — « Certes ouy, » monsieur : mais je vous prie toutes-» fois que vous regardiez à vostre santé. » Alors le Roy luy dist : — « Il me plaist » de croire vostre conseil, et m'en vueil » retourner pour cette fois, sans vous » donner plus d'empeschement. »

Et ayant desjà le cœur plein de ire, et de mauvaise volonté pour l'injure qu'il voyoit luy avoir esté faicte, il reprint son manteau, et sortit de la chambre ; puis pensa de vouloir trouver secrètement celuy qui avoit faict cecy, imaginant qu'il devoit estre de la maison : et qui que ce fust, qu'il n'en pouvoit encores estre sorti. Ayant prins doncq' un bout de chandelle dans une petite lanterne, il s'en alla en un fort grand corps d'hostel, qui estoit en son palais sur son escuyerie, auquel presque toute sa famille

couchoit en divers lictz; et estimant que quiconques fust cestuy-là qui avoit faict ce que la Dame disoit, son poulx et le battement du cueur ne seroit encor' reposé, pour le travail qu'il avoit souffert, commença tout bellement par l'un des boutz de ce corps d'hostel, et s'en alla taster l'estomach à tous, pour sçavoir s'il leur battoit point. Et combien que chacun des autres dormist fort, toutesfois celuy qui avoit esté avec la Royne, ne dormoit pas encores : parquoy, quand il veit venir le Roy, luy congnoissant bien ce qu'il alloit cherchant, il commença fort à se doubter : tellement que sur le battement de la peine qu'il avoit eue, la peur y en adjousta un autre trop plus grand ; et pensa asseurément que si le Roy s'apercevoit de cecy, qu'il le feroit mourir incontinent. Et combien que plusieurs considérations fussent en son entendement qu'il le deust ainsi faire, toutesfois, voyant que le Roy ne portoit point d'armes, il délibéra de faire semblant de dormir, et d'attendre ce que feroit le Roy : lequel ayant cherché plusieurs d'entre eux, et n'ayant encor trouvé aucun qu'il jugeast avoir esté celuy-là, il vint en fin à cestuy-cy : et trouvant

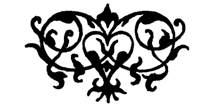
que le cueur luy battoit fort, il dist en soy-mesme, le voicy. Mais comme celuy qui ne vouloit qu'on sceust rien de ce qu'il prétendoit faire, il ne luy feit autre chose, si non que, avec une paire de forcettes qu'il avoit apportées, il luy tondit un peu l'un des costez des cheveux, qu'on portoit en ce temps-là fort longs, afin que par ce signe il le recongneust le matin ensuyvant. Et cecy fait, il s'en retourna en sa chambre.

Cestuy-cy, qui avoit senty tout cecy, s'aperceut clairement (comme malicieux qu'il estoit) pour quelle cause il avoit esté ainsi marqué : parquoy, sans attendre personne, se leva ; et ayant trouvé unes forcettes (desquelles il y en avoit de fortune quelque paire par l'estable pour le service des chevaux), il s'en alla tout bellement à tous ceux qui couchoient en ce corps d'hostel, et leur coupa à chacun les cheveux sur l'oreille, à l'endroit où le Roy les luy avoit coupez. Et cecy fait, sans avoir esté senty de personne, s'en retourna coucher.

Le Roy (quand il fut levé au matin) commanda, avant que les portes du palais s'ouvrissent, que tous ceux de sa famille vinsent devant luy, et ainsi fut

fait. Lesquelz (estans tous la teste descouverte en sa présence) il commença à regarder s'il congnoistroit celuy qu'il avoit tondu ; et voyant que la pluspart d'iceux avoient les cheveux coupez tous d'une mesme sorte, il s'en esmerveilla, et dist en soy-mesmes : Celuy que je voys cherchant (combien qu'il soit de basse condition) monstre fort bien toutesfois qu'il est de grand entendement. Puis, voyant qu'il ne pouvoit avoir (sans faire bruyt) celui qu'il cherchoit, délibérant de ne vouloir pour une petite vengeance acquérir une grand honte, il luy pleut, avec une seule parolle, de l'amonester et lui faire entendre qu'il s'en estoit aperceu. Et en se retournant devers eux tous, leur dist : « Qui l'a fait, si le taise, » et qu'il n'y retourne plus : allez-vous» en tous. » Un autre les eust voulu mettre en la gehenne, martirer, examiner, et interroguer : et le faisant ainsi, il eust descouvert ce que chacun doit tascher de couvrir, et qui estant descouvert (encor' qu'il en eust prins entière vengeance), il n'eust sceu toutesfois en diminuer, mais bien plustost accroistre sa honte et contaminer l'honnesteté de sa femme. Ceux doncques qui ouyrent celle

parolle s'esmerveillèrent fort et examinèrent longuement en eux-mesmes ce que le Roy avoit voulu dire par icelle : mais il n'y eut personne qui l'entendist, sinon celuy seul à qui elle touchoit. Lequel (comme sage) jamais ne le descouvrit tant que le Roy vesquit, et plus ne hazarda en tel acte sa vie soubz la puissance de fortune.





SOUBZ COULEUR

de confession et de très-pure conscience, une très-belle Dame, amoureuse d'un honneste homme, introduysit un dévot et solennel Religieux à luy donner moyen (sans qu'il s'en apperceust) de jouyr de son amy.

NOUVELLE III

Déclarant qu'une mauvaistié d'autruy meine souvent les bons à grandes fautes.





ESJA ma Dame Pampinée se taisoit, et la hardiesse et cautelle du palefrenier, ensemble la sagesse du Roy, avoit esté louée de plusieurs d'entre eux, quand la Royne, s'estant tournée devers ma Dame Philomène, luy ordonna de suyvre l'ordre, et dire à son reng sa nouvelle, comme les autres. Par-

quoy ladicte Philomène commença à parler gracieusement ainsi :

J'ay délibéré de vous compter une bonne mocquerie qui fut faicte à bon essient par une belle Dame à un Religieux solennel. Laquelle donnera tant plus de plaisir et récréation à chacun séculier qui l'entendra, comme plus iceux Religieux (au moins la pluspart), très-grans folz, et inventeurs de nouvelles manières et coustumes, croyantz valoir et sçavoir en toutes choses plus que nuls autres, sont néantmoins de beaucoup moindre valeur, comme gens qui par vilité de courage n'ont invention aucune (ainsi que les autres hommes) de s'avancer, et cherchent leur refuge en lieu où ils puissent avoir à manger comme les pourceaux. Laquelle nouvelle (mes Dames) je racompteray, non seulement pour suyvre l'ordre qui m'a esté commandé : mais encor' pour vous faire certaines que les Religieux, ausquelz nous sommes sans propos trop crédules, peuvent estre et sont aucunesfois mocquez finement, non seulement des hommes, mais aussi d'aucunes de nous autres.

Il y eut en nostre cité (plus pleine de tromperies que d'amour, ou de foy), ne sont encor' guères d'ans passez, une gentil femme de bon esprit et de grand cueur, pleine d'autant de beauté et de louables conditions, que aucune autre femme douée de la nature; le nom de laquelle, ne encores d'aucun autre qui puisse toucher à la présente nouvelle; je n'enten manifester, combien que je le sache : parce que aucuns de ceux qui s'en fascheroient sont vivans encores, là où avecques une rizée ilz le devroient laisser passer.

Ceste Dame doncques, qui se voyoit descendue d'assez grand parentage, et mariée par fortune à un artizan faiseur de draps de laine, ne pouvoit, pource qu'il estoit artizan, abaisser son cueur si bas, estimant pour ceste cause que nul homme de basse condition (tant riche fust-il) n'estoit digne d'avoir une gentil femme à mariage; et voyant encor' qu'avec toutes ses richesses il ne sçavoit rien plus avant que desvyder un escheveau, ou faire ordir une toille, ou bien disputer avec une filandière de ce qui estoit filé, elle délibéra de ne vouloir plus estre accolée ny embrassée de luy



en aucune manière, sinon d'autant qu'elle ne le luy pourroit reffuser : mais de vouloir trouver quelqu'un pour sa satisfaction, qui luy semblast plus digne de sa personne que le faiseur de draps. Et de faict elle devint tellement amoureuse d'un fort honneste homme de nostre cité, de moyen aage, que le jour qu'elle ne le voyoit, elle ne pouvoit passer la nuict ensuyvant sans grand ennuy : dont cest honneste homme, qui ne s'en appercevoit en rien, ne s'en soucyoit aucunement, et elle, qui estoit fort fine et avisée n'osoit le luy faire sçavoir, ne par ambassade de femme, ne par lettres, craignant les périlz qui peuvent avenir en telz cas. Parquoy s'estant apperceue que cestuy-cy frequentoit souvent avecques un Religieux, lequel, combien qu'il fust rond et gros homme, néantmoins pource qu'il estoit de très-saincte vie, avoit la renommée d'estre un très-honneste Religieux, elle estima qu'il pourroit estre un très-bon moyen entre elle et son amy. Et ayant pensé en soy-mesmes la manière qu'elle devoit tenir, elle s'en alla un jour à heure convenable au couvent où il se tenoit, et l'ayant faict appeller luy dist, que s'il luy plai-

soit elle se vouldroit volontiers confesser à luy. Le Religieux la voyant, et estimant gentil femme, comme elle estoit, l'ouyt volontiers, et après qu'elle se fut confessée elle luy voulut encor' dire un mot, et commença ainsi :

« Mon père, il me convient recourir à
» vous pour ayde et conseil, de ce que
» vous orrez. Je sçay (comme celle qui
» l'ay dit) que vous congnoissez mes pa-
» rens, et mon mary, duquel je suis plus
» aymée que sa propre vie ; et qu'il ne
» soit ainsi, je ne sçaurois désirer aucune
» chose que je ne l'aye incontinent de
» luy, comme d'homme très-riche, et
» qui le peut bien faire ; au moyen de-
» quoy il vous faut croire que je l'ayme
» plus que moy-mesmes ; et laissons à
» part ce que je ferois pour luy : mais
» si j'avois seulement pensé chose qui
» fust contre son honneur ou plaisir, je
» ne pense que jamais aucune malheu-
» reuse femme fust plus digne du feu
» que je serois. Maintenant il vous faut
» sçavoir, que un homme (duquel je ne
» sçay le nom au vray, bien me sem-
» ble-il homme de bien, et honneste
» homme, et, si je ne me deçoy, il fré-
» quente souvent avecques vous, et est

» beau, et grand personnage, vestu
» d'habillemens noirs assez honnestes),
» ne cuidant par aventure que j'aye telle
» intention comme j'ay, semble qu'il
» m'ait assiégée, et jamais je ne me puis
» mettre à porte ne à fenestre, ne sortir
» de la maison, qu'il ne me soit incon-
» tinent au devant, dont je suis très-dé-
» plaisante : encor' m'esbahys-je qu'il
» n'est ores icy; et pource que telles
» façons de faire font souvent acquérir
» blasme aux honnestes femmes sans
» leur coulpe, j'ay pensé quelquefois de
» le luy faire dire par mes frères : mais
» après j'ay considéré que les hommes
» font aucunesfois les messages de telle
» sorte que les responces s'en ensuyvent
» mauvaises, dont naissent les parolles,
» et des parolles lon vient au faict. Par-
» quoy, à fin que mal et scandale n'en
» avinssent, j'ay mieux aymé m'en taire,
» et me suis délibérée de le dire, plus-
» tost à vous que à un autre, tant pour
» ce qu'il me semble que vous estes son
» amy, comme aussi pour ce qu'il vous
» siet bien de corriger de telles choses,
» non seulement les amys, mais encor'
» les estrangers. A ceste cause, je vous
» prie pour Dieu que vous l'en vueillez

» reprendre, et prier bien fort qu'il n'use
» plus de ces moyens. Il y a assez d'au-
» tres femmes, Dieu mercy, lesquelles
» paraventure sont plus disposées à
» semblables choses que moy, et qui
» auront pour aggréable qu'il leur face
» la court, là où ce m'est ennuy très-
» grief, comme celle qui n'ai le vouloir
» disposé en aucune manière à telle
» chose. »

Et cecy dict, baissa la teste, comme si elle eust voulu pleurer. Le sainct beau père entendit incontinent qu'elle vouloit parler de celuy duquel véritablement elle parloit, et ayant loué grandement la Dame de ceste sienne bonne délibération, creut fermement, que ce qu'elle disoit estoit vray. Si luy promit de faire si bien, et par telle manière, qu'elle n'en entendroit jamais plus aucune chose, ne n'en recevroit ennuy; puis, la congnoissant grandement riche, n'oublia de luy louer les œuvres de charité, et l'aumosne, et encores moins de luy racompter particulièrement ses nécessitez. Auquel la Dame dist : — « Je vous prie
» pour Dieu, mon père, ne le mettez en
» oubly, et s'il le vous vouloit nier,
» dites-luy hardiment, que moy-mesmes

» vous l'ay dict, et m'en suis plaincte à » vous. » Et à tant finie toute la confession, et prinse la pénitence, elle ne voulut mettre en oubly la recommandation que luy avoit faicte le beau-père de l'œuvre de l'aumosne, et luy emplit d'argent la main à cachette, le priant pour couverture qu'il dist des messes pour l'ame de ses amys trespassez : puis se leva de devant ses piedz, et s'en retourna à sa maison.

Non guères de temps après, l'honneste homme duquel la Dame estoit amoureuse vint voir (comme il avoit accoustumé) le sainct beau père, lequel, après qu'ilz eurent devisé quelque temps ensemble d'une chose et d'une autre, le tira à part, et le reprint par assez gracieux moyen, de la poursuyte et des œillades qu'il croyoit qu'il fist à celle Dame, comme elle luy avoit donné à entendre. L'honneste homme s'en esmerveilla grandement comme celuy qui ne l'avoit jamais veue, et n'estoit accoustumé de passer que peu de fois devant sa maison : parquoy il commença à se vouloir excuser; mais le beau père ne le laissa parler plus oultre, et luy dist ainsi : — « Or ne fay point semblant de t'esmer-

» veiller ainsi, ne perdre parolle en le
» nyant, par ce que tu ne peux le faire :
» t'avisant que je ne l'ay sceu des
» voysins : mais elle-mesmes se plaignant
» fort de toy me l'a dit; et combien que
» désormais ces folies ne te sient plus
» guères bien, si te vueil-je toutesfois
» tant dire d'elle, que c'est la femme du
» monde que je trouvay jamais plus
» mesprisant et blasmant telles choses :
» et par ainsi pour l'honneur de toy, et
» la consolation d'elle, je te prie que tu
» t'en abstiennes, laisse-la demourer en
» paix. »

Cest honneste homme, plus avisé que le sainct beau père, congneut incontinent (sans trop songer) la sagesse de la Dame, et faisant aucunement semblant d'en avoir honte, luy dist que doresnavant il ne s'en mesleroit plus, puis se partit d'avec le beau père et s'en alla droit passer par devant la maison de la Dame : laquelle, tousjours attentive, demouroit à une petite fenestre pour voir s'il y passeroit, et le voyant venir, elle se monstra tant joyeuse et gracieuse à luy, qu'il peut fort bien comprendre qu'il avoit entendu la substance des parolles du beau père; et de là en avant il con-

tinua fort couvertement, et avec grand contentement de la Dame et de luy, de passer par celle rue soubz couleur d'y avoir quelque autre chose à faire.

Mais bien tost après cecy, s'estant desjà apperceue la Dame qu'elle plaisoit à cestuy-cy comme luy à elle, désirant de le vouloir plus enflammer, et certifier de l'amour qu'elle luy portoit, elle choysit temps et lieu opportun, et s'en retourna vers le beau père pour se confesser, et s'estant mise à ses piedz, commença sa confession par pleurer. Le beau père, voyant cecy, luy demanda pitoyablement quelle nouvelle luy estoit survenue. La Dame respondit : — « Mon » père, les nouvelles que j'ay ne sont au» tres que de ce maudict de Dieu, vostre » amy, duquel l'autre hier je me plai» gnoye à vous, par ce que je croy cer» tainement qu'il soit né pour mon très» grand dommage, et pour me faire faire » chose dont jamais je ne vivray con» tente, ny ne m'oseray plus mettre à » voz piedz. — Comment? » dist le beau père, « ne s'est-il pas abstenu de te » donner plus d'ennuy? — Certes non, » dist la Dame, « ains depuis que je m'en » plaigny à vous, l'ayant (quasi comme

» par un despit) prins par aventure en
» mal, je croy que pour une fois qu'il y
» souloit passer, qu'il y soit depuis passé
» sept : que pleust à Dieu qu'il se fust
» contenté du passer et regarder seule-
» ment, mais il a esté si hardy et si des-
» honté, qu'encor' hier de fresche mé-
» moire il m'envoya une femme avec de
» ses nouvelles, et comme si je n'eusse
» eu des bources et des ceintures, il
» m'envoya par elle une bource et une
» ceinture : dont je fuz si marrie, que si
» je n'eusse eu esgard à la crainte de Dieu,
» et après pour l'amour de vous, j'eusse
» faict le diable : toutesfois, je m'en suis
» gardée, et n'ay voulu faire ne dire
» chose aucune que je ne le vous aye
» premièrement faict sçavoir. Encor'
» m'avisay-je (ayant desjà rendu la bource
» et la ceinture à la messagère qui les
» m'avoit apportées, à fin qu'elle les luy
» reportast avecques un congé mal gra-
» cieux que je luy donnay) de la rap-
» peller, craingnant qu'elle ne la retinst
» pour soy, et luy fist accroire que je
» l'eusse receue, comme j'ay entendu
» que telles femmes font quelquesfois, et
» pleine de despit, la luy ostay des mains,
» et vous l'ay apportée, affin que vous la

» luy rendiez, et luy dites que je n'ay
» nécessité de chose qu'il ayt, par ce que
» la mercy Dieu et de mon mary, j'ay
» tant de bources et tant de ceintures
» que je le noyeroye dedans. Parquoy,
» mon père, je me viens excuser à vous,
» que s'il ne se veut abstenir de cecy, je
» le diray à mon mary et à mes frères,
» quelque chose qu'il en puisse avenir :
» car j'ayme trop mieux qu'il reçoive
» injure (si recevoir la doit) que moy
» blasme pour luy. Et par vostre foy,
» mon père, cela ne vous semble-il pas
» raisonnable ? »

Puis, ayant dit cecy en pleurant incessamment très-fort, elle tira de dessouz sa robe une très-belle et riche bource, avec une très-précieuse ceinture, et la jetta dedans le giron du beau père. Lequel, ajoutant entière foy à ce qu'elle disoit, troublé de cecy outre mesure, la print et dist à la Dame : — « Ma fille,
» si tu te courouces de ces choses-cy,
» je ne m'en esbahy point, ne t'en sçau-
» roye reprendre : mais je loue fort que
» tu suyves en cecy mon conseil. Je le
» tensay bien fort l'autre jour, mais il
» m'a mal tenu ce qu'il me promit :
» parquoy, tant pour cela que pour cecy

» qu'il te vient de faire présentement,
» je pense que je luy reschaufferay telle-
» ment les aureilles qu'il ne te faschera
» plus. Ne te laisse aussi de ton costé,
» avec la bénédiction de Dieu, tant
» vainore par la collère, que tu le dies à
» aucun de tes parentz : car il s'en pour-
» roit ensuyvre trop de mal; et ne ayes
» crainte qu'il te sceust avenir jamais de
» cecy aucun blasme : car je seray, et
» devant Dieu, et devant les hommes,
» vray tesmoing de ton honnesteté. »

La Dame fit semblant de se réconforter aucunement, et ayant laissé ce propos (comme celle qui congnoissoit l'avarice de luy, et de ses semblables), luy dist : — « Mon père, ces nuictz pas-
» sées plusieurs esperitz de mes parens
» me sont apparuz en vision, lesquelz me
» semble qu'ilz soient en grande peine,
» et qu'ilz ne demandent autre chose que
» aumosnes, et mesmement ma bonne
» mère : laquelle me semble si affligée
» et pauvrette, que c'est une pitié de la
» voir, et pense qu'elle souffre de très-
» grandes peines de me voir en ceste
» tribulation de cest ennemy de Dieu :
» parquoy je voudroye bien que vous
» dissiez pour l'ame d'eux les quarante

» messes de sainct Grégoire, et de voz
» oraisons parmy, affin que nostre Sei-
» gneur les tire de ce feu pénible. » Et
en disant cecy, luy mist un ducat au
poing. Le sainct homme le print gayement, et avec bonnes parolles et plusieurs exémples conferma la dévotion de ceste-cy, et quand il luy eut donné la bénédiction l'en laissa aller.

Après que la Dame fut partie, ne s'apercevant le bon corps d'homme qu'il estoit vollé, envoya querir ce sien amy: lequel estant venu, et le voyant tout courroucé, il pensa bien incontinent qu'il auroit nouvelles de sa Dame, et attendit que voudroit dire le beau père; lequel, recommençant les parolles qu'il luy avoit autresfois dictes, l'injuriant de plus beau et se courroussant, le reprint grandement de ce que luy avoit dit la Dame qu'il avoit faict. L'honneste homme, qui encor' ne voyoit à quelle fin tendoit son dire, nyoit assez froydement d'avoir envoyé la bource et la ceinture: affin de ne faire descroire cecy au beau père, si par fortune la Dame la luy avoit baillée: mais le beau père, bruslant de colère, luy dist: — « Comment
» le peux-tu nier, mauvais homme? Les

» voylà, regarde si tu les congnois. » L'honneste homme, faisant semblant d'en estre fort honteux, luy dist : — « Certes ouy, je les congnoy et vous confesse que j'ay mal faict : mais je vous jure (puis que je la voy en telle délibération) que vous n'en orrez jamais plus parler. » A tant furent les parolles grandes, et à la fin le bon sot de beau père bailla la bource et la ceinture à ce sien amy, et après l'avoir bien presché et conjuré de ne tascher plus à toutes ces choses, et luy l'ayant ainsi promis, il luy donna congé de s'en aller.

L'honneste homme très-joyeux, tant de la certitude qu'il luy sembloit avoir de l'amytié de la Dame, que du beau présent qu'il avoit receu, s'en alla, incontinent qu'il fut party d'avec le beau père, en un lieu par où il feit veoir secrètement à la Dame qu'il avoit receu et l'une et l'autre chose : dont elle fut moult contente, et plus encor de ce qu'elle voyoit que sa menée alloit tousjours de bien en mieux, ne pensant plus à autre chose sinon que son mary allast en quelque lieu hors de la ville, pour donner accomplissement à la besongne.

Or avint peu de jours après cecy, qu'il



fut de nécessité au mary d'aller jusques à Gennes. Et tout aussi tost qu'il fut monté bien matin à cheval et eut prins son chemin vers Gennes, la Dame s'en alla au sainct beau père, et après plusieurs doléances qu'elle luy fit en pleurant, luy dist : « Mon père, je vous vueil
» bien maintenant dire que je n'en puis
» plus endurer ; mais pource que je vous
» promis l'autre jour de ne faire aucune
» chose sans vous en avertir, je suis venue
» pour m'excuser, et affin que vous
» croyez que j'ay occasion de pleurer et
» me courroucer, je vous vueil dire ce
» que vostre amy (ou plustost le diable
» d'enfer) m'a fait ce matin devant jour.
» Je ne sçay quelle male aventure luy
» a dit que mon mary s'en alla hier à
» Gennes : mais il vous faut croire que
» ce matin, à l'heure que je vous dy, il
» est entré en mon jardin, et s'en est
» venu par dessus un arbre à la fenestre
» de ma chambre qui est sur le jardin ;
» et desjà il avoit ouvert la fenestre, et
» vouloit entrer dedans la chambre,
» quand je m'esveillay, et soudainement
» me levay, et vouloye commencer à
» cryer, ce que de faict j'eusse fait n'eust
» esté que luy (qui encor n'estoit dedans)

» me requit pardon pour l'amour de » Dieu et de vous, et me dist qui il » estoit. Parquoy l'ayant ouy, je me tuz » pour l'amour de vous, et toute nue » comme je nasquy, couruz à la fenestre, » et la luy fermay au visage, et croy » qu'en sa malheure il s'en alla, par ce » que depuis je ne l'ouyz. Vous voyez » maintenant si cecy est belle chose, et » si je la doy souffrir; et de moy je ne le » luy vueil plus endurer, encor' luy en » ay-je trop souffert pour l'amour de » vous. » Le beau père, oyant cecy, fut le plus marry du monde, et ne sçavoit que respondre, sinon qu'il luy demanda plusieurs fois si elle avoit bien congneu que ce ne fust quelque autre; à qui la Dame respondit : — « Loué soit Dieu » que je ne le congnoisse encore d'avec » un autre! » Alors le beau père dist : — « On ne sçauroit autre chose que dire, » sinon que cecy a esté trop grande har- » diesse, et chose trop mal faicte, et tu » fiz ce que tu devois faire de l'envoyer » comme tu fiz : mais je te vueil prier » (ma fille), puis que Dieu t'a gardé jus- » ques icy de déshonneur, et que tu as » creu desjà par deux fois mon conseil, » que tu le vueilles croire encores ceste-

» cy : c'est à sçavoir, que sans t'en plain-
» dre à aucuns de tes parens, tu me
» laisses faire pour voir si je pourray
» réfréner ce diable deschainé que je
» cuidois estre saincte personne ; et si je
» puis tant faire que je l'oste de ceste
» bestialité, ce sera bonne chose, et si je
» ne le puis faire, dès maintenant (avec
» ma bénédiction) je te donne licence que
» tu en faces ce que le cueur te jugera
» estre bien faict. — Vous voyez main-
» tenant que c'est, » dist la Dame, « tou-
» tesfois je ne vous vueil pour ceste fois
» troubler ny désobéir : mais faites en
» sorte qu'il ne m'ennuye plus : car je
» vous prometz de ne revenir jamais de-
» vant vous pour ceste occasion. » Et sans dire autre chose, quasi comme courroucée, se partit d'avec le beau père.

Et à peine estoit-elle encor sortie de l'église, que voicy arriver l'honneste homme, qui incontinent fut appellé par le beau père, auquel (l'ayant tiré à part) il dist les plus grandes injures qui furent jamais dictes à homme, l'appellant desloyal, traistre et parjure. Cestuy-cy, qui avoit congneu desjà deux autresfois, combien montoient les injures de ce bon homme, ne faisoit qu'attendre ce qu'il

diroit, et comme un homme perplex se parforçoit de le faire parler le premier, puis dist : — « Dont vient ce cour-
» roux, beau père, ay-je crucifié Jésus
» Christ ? » A qui le beau père respondit : — « Voyez un peu ce deshonté,
» oyez ce qu'il dit : il parle ne plus ne
» moins comme s'il y avoit un an ou
» deux que par la longueur du temps il
» eust oublié ses méchancetez et deshon-
» nestetez. T'est-il desjà sorty de l'enten-
» dement depuis ce matin seulement
» d'avoir faict injure à autruy? où as-tu
» esté ce matin un peu devant le jour ? —
« Je ne sçais où j'ay esté » (respondit l'honneste homme), « mais vous en avez eu
» bien tost la nouvelle. — Il est vray » (dist le beau père) « que je l'ai eu bien tost;
» je croy que tu pensois (par ce que le
» mary s'en estoit allé) que ceste hon-
» neste Dame te deust recevoir inconti-
» nent entre ses braz. He Dieu ! voicy un
» honneste homme qui est devenu ri-
» bleur de nuyct, crocheteur de jardins,
» et escheleur d'arbres ; penses-tu vain-
» cre par importunité la sainctété de
» ceste Dame ? qu'as-tu affaire de l'aller
» chercher la nuict par dessus les arbres ?
» Il n'est chose au monde qui tant luy

» desplaise que toy, et toutesfois tu veux
» te faire aymer par force. En vérité,
» outre la démonstration qu'elle t'a fait
» en plusieurs choses, tu t'es fort amendé
» par mes amonnestemens : mais je te
» vueil bien dire maintenant une chose,
» qu'elle s'est teue jusques icy de ce que
» tu luy as faict, non pour amour qu'elle
» te porte, ains à mon instance et prière :
» mais elle ne s'en taira plus, et je luy
» ay donné licence que si tu luy faiz plus
» aucun desplaisir, qu'elle face ce qu'il
» luy plaira : que feras-tu, malheureux,
» si elle le dist à ses frères? »

L'honneste homme, ayant sagement comprins ce qu'il avoit à faire, rapaisa le beau père au mieux qu'il sceut avecques très-grandes promesses de n'y retourner jamais; et après, s'estant party d'avec luy, entra le lendemain matin par le moyen qui luy avoit esté enseigné dedans le jardin : puis monta sur l'arbre, et ayant trouvé la fenestre ouverte entra dedans la chambre, et le plustost qu'il luy fust possible se mit entre les braz de s'amye, laquelle, comme celle qui avec grand désir l'avoit attendu, le receut de bien bon cueur en disant : « Grand
» merci à monsieur le beau père, qui t'a

» ainsi bien enseigné la voye d'y venir.» Et après, recevans plaisir l'un de l'autre, devisantz et riantz fort de la simplicité de ce sot et beste de beau père, blasmantz les estoupes, les peignes, et les cardes de son mary, ils prindrent leur soulas ensemble avec grand plaisir; et donnèrent depuis si bon ordre à leur cas, que sans avoir plus affaire de retourner devers monsieur le beau père, ils se retrouvèrent ensemble plusieurs nuictz avec pareil plaisir : auxquelles nuictz je prie Dieu qu'il vueille par sa saincte miséricorde me conduire bien tost, et toutes les autres ames Chrestiennes qui en ont volonté.





DOMP FÉLIX

apprint à Frère Puccio comment il seroit sauvé en faisant une pénitence qu'il luy enseigna : laquelle Frère Puccio fit, et ce pendant Domp Félix se donna du bon temps avecques sa femme.

NOUVELLE IV

Par laquelle s'entend la meschanceté de ceux qui deçoivent les simples gens sous ombre de dévotion.





PRÈS que ma Dame Philomène se fut teue, et qu'elle eut achevé sa nouvelle, et Dioneo eut loué grandement, avecques parolles gracieuses, le bon esprit de la Dame amoureuse, et encor plus la prière faicte par ladicte Philomène en achevant sa nouvelle, la Royne en riant regarda Pamphile et luy dist : « Or après, Pamphile, continue no-

stre passetemps avec quelque plaisante chosette. » Pamphile respondit promptement qu'il le feroit très-volontiers, et commença ainsi :

Ma Dame, il y a beaucoup de gens qui, pendant qu'ilz se parforcent d'aller en paradis, y envoyent autruy, sans qu'ilz y pensent, ce qui advint n'a pas long temps à une nostre voysine, ainsi que vous orrez.

Comme j'ay autresfois ouy dire, il souloit demeurer auprès de Sainct Brancasse un bon et riche homme qui estoit surnommé Puccio de Rinieri, lequel, depuis qu'il se fut adonné du tout aux choses de Dieu, se rendit convers de ceux de sainct Françoys, et fut nommé frère Puccio; et suyvant ceste sienne vie spirituelle, n'ayant autre train ne charge, fors sa femme et un serviteur, et pour ceste cause ne luy estant besoing de vacquer ou faire aucun mestier, il ne bougeoit continuellement de l'église, et pource qu'il estoit homme idiot et de grosse paste, il ne faisoit que dire ses patenostres, aller aux sermons, et demourer longuement à la messe; ne ja-

mais ne failloit qu'il ne se trouvast aux louanges et saluts que chantoient les seculiers, jeusnant ordinairement, et se donnant la discipline, qui estoit cause qu'on disoit de luy qu'il estoit d'une confrairie de grande devotion qu'on nommoit les batteurs.

Sa femme, qui avoit nom Ysabette, jeune encore de vingthuict à trente ans, fresche, belle et rondelette, qui sembloit une pomme rose, jeusnoit bien souvent, par le moyen de la saincteté de son mary, et par aventure pour sa vieillesse, trop plus longues dietes qu'elle n'eust voulu, et lors qu'elle eust bien voulu dormir, ou plus tost se jouer avec luy, il luy racomptoit la vie de Jesus Christ, et les sermons de frere Nastagio, ou les lamentations de la Magdaleine, et autres semblables choses.

En ce temps-là revint de Paris un moyne nommé dom Felix, conventuel de sainct Brancasse, qui estoit jeune et beau personnage, prompt d'esprit, et profond en science : avec lequel frère Puccio print une grande privauté : et pource que cestuy-ci luy satisfaisoit très-bien à toutes les doubtes et demandes qu'il luy faisoit, et oultre ce, cognoissant sa con-

dition, se monstroit envers luy très-sainct homme, frère Puccio commença à le mener quelque fois en sa maison, et luy donner à disner, et à souper, comme il luy venoit à propos. La femme duquel estoit pour l'amour de son mary devenue pareillement privée du moyne, et luy faisoit volontiers honneur. Luy doncques, continuant de venir en la maison de frère Puccio, et voyant sa femme ainsi fresche et en bon point comme elle estoit, va songer en soy-mesmes quelle chose c'estoit dont elle pouvoit avoir plus de besoing, délibérant, pour oster frère Puccio hors de peine, de l'en secourir; et l'ayant assiégée de l'œil une fois et autre, il sceut tant finement faire, qu'il alluma en elle le mesme désir qu'il avoit. Dequoy s'estant apperceu il devisa avecques elle, incontinent qu'il luy vint à propos, de ce que plus il désiroit; mais combien qu'il la trouvast toute disposée de donner accomplissement au faict, on n'y sçavoit pourtant trouver aucun moyen, à cause qu'elle ne se vouloit fier d'aller en lieu du monde avec le moyne, sinon en sa maison : et en la maison il n'estoit possible, parce que frère Puccio n'alloit ja-

mais hors la ville, dont le moyne enrageoit de deuil. Mais long temps après il va penser un moyen pour pouvoir jouyr d'elle en sa maison mesmes sans aucun soupçon, ores que frère Puccio y fust. Et estantz allé un jour passer le temps ensemble, le moyne lui dist :

« J'ay beaucoup de fois comprins, frère » Puccio, que tout ton désir est de- » venir sainct homme : à quoy il me » semble que tu prens un long chemin, » où nous en avons un qui est fort court, » lequel le pape et ses autres grans pré- » latz qui le sçavent et en usent, ne » veulent pas que on l'enseigne, parce » que le mestier des prestres (qui vivent » la plus part d'aumosne) seroit inconti- » nent aboly : comme celuy auquel les » gens séculiers ne courroient plus avec » aumosnes et autres choses ainsi qu'ilz » font; mais pource que tu es mon » amy, et m'as faict beaucoup d'honneur » en ta maison, si je pensoye que tu ne » le disses à personne, et que tu le » voulsisses suyvre, je te l'enseigne- » roye. »

Frère Puccio eut incontinent le plus grand désir du monde de le sçavoir, et commença à le prier premièrement avec-

ques grande instance de le luy enseigner, et puis à jurer que jamais (sinon quand il luy plairoit) il ne le diroit à personne : affermant que si c'estoit chose qui fust en sa puissance, qu'il se mettroit à le faire. — « Puis que tu le me » prometz ainsi, » (dist le moyne) « je te » le monstreray. Tu doibs sçavoir, que » les sainctz docteurs de l'Église tiennent que qui veut devenir du nombre » des bienheureux, il luy convient faire » la pénitence que tu orras; mais entendz-le bien sainement : car je ne dy » pas que après la pénitence faicte tu ne » sois pas pécheur comme tu es : mais il » adviendra de cecy que tous les péchez » que tu as faictz, jusques à l'heure de la » pénitence, seront tous purgez, et par » icelle te seront pardonnez : et ceux » que tu feras par après ne seront » escriptz à ta damnation, ains s'en iront » avec l'eau béniste comme font ores les » vénielz. Il faut doncques que l'homme » (mais avec une grande diligence et sollicitude) se confesse de ses péchez » quand il vient à commencer la pénitence; et après cecy, luy convient » commencer à jeusner et à faire une » abstinence très-grande, laquelle doit



» durer quarante jours, durant lesquelz
» il se faut abstenir non seulement de
» toucher une autre femme, mais la
» sienne propre; et oultre ce il te con-
» vient avoir en ta propre maison quelque
» lieu dont tu puisses voir de nuict le
» ciel, et t'en aller en ce lieu sur l'heure
» de Complies, et là avoir une table fort
» large, mise et ordonnée de sorte
» que toy estant debout tu y puisses
» apuyer les reins, et tenantz les piedz
» en terre estendre les bras comme fait
» le crucifix, et si tu les voulois apuyer
» à quelque cheville tu le peux faire; et
» en ceste manière regardant le ciel, il
» te faut demourer sans te mouvoir au-
» cunement jusques au matin; et si tu
» estois homme lettré, il te faudroit dire
» ce pendant certaines oraisons que je te
» donneroye: mais pource que tu ne
» l'es point, il te fauldra dire trois cens
» patenostres, et trois cens *Ave Maria*,
» en l'honneur et révérence de la Tri-
» nité, et regardant le ciel avoir tousjours
» en mémoire que Dieu a esté créateur
» du ciel et de la terre: et pareillement
» te souvenir de la passion de Jésus-
» Christ, te tenant estendu en la manière
» qu'il fut sur l'arbre de la croix. Puis

» quand Matines sonneront, tu t'en peux
» aller, si tu veux, te jecter tout vestu
» sur ton lict et dormir ; et le matin
» après il faut aller à l'église : et là ouyr
» pour le moins trois messes, et dire
» cinquante patenostres et autant d'*Ave*
» *Maria :* et après cecy faire avecques
» toute simplicité aucune de tes beson-
» gnes si point tu en as à faire, puis
» disner et estre après à vespres en
» l'église, et là dire certaines oraisons
» que je te donneray par escrit, sans
» lesquelles on ne peut rien faire ; et
» puis sur l'heure de Complies retourner
» en la manière dessus dicte. Et en
» faisant cecy (comme j'ay autrefoys
» faict) j'espère que, avant que tu soyes
» à la fin de ta pénitence (au moins si tu
» le faiz avec dévotion), tu sentiras chose
» esmerveillable de la béatitude éter-
» nelle. »

Frère Puccio dist alors : — « Cecy n'est
» point chose fort pénible, ne trop lon-
» gue, et se peut facilement faire : par-
» quoy je vueil au nom de Dieu
» commencer dimenche prochain. » Et
prenant congé de luy s'en alla à sa
maison, où il compta tout cecy par ordre
à sa femme.

La femme entendit très-bien, quand elle ouyt dire qu'il falloit demourer sans bouger jusques au matin, ce que le moyne vouloit dire. Parquoy, luy semblant que l'invention estoit assez bonne, elle luy dist, que de cecy et de tout autre bien qu'il feroit pour son ame, elle en estoit contente : et à fin que nostre Seigneur la fist participante de sa pénitence, qu'elle vouloit jeusner avec luy : mais autre chose non.

Demourans doncques d'accord, quand le dimenche fut venu, frère Puccio commença sa pénitence ; et monsieur le moyne ayant prins complot avec la femme s'en venoit volontiers sur le tard, et à heure qu'il ne pouvoit estre veu, souper le plus souvent avec elle : et apportoit tousjours quand et soy bien à menger et à boire, puis se couchoit avec elle jusques à l'heure de matines, qu'il se levoit et s'en alloit : et frère Puccio s'en retournoit au lit.

Le lieu que frère Puccio avoit choisy pour faire sa pénitence, estoit auprès la chambre où couchoit sa femme, ne n'y avoit autre chose qui en fist la séparation que une légère cloison : parquoy, se démenant un jour trop monsieur le

moyne avec la femme sans cesse, et elle avecques luy, il sembla à frère Puccio qu'il oyoit quelque remuement du planché de la maison : au moyen dequoy ayant desjà dit cent de ses patenostres, il fit pause et appella sa femme sans se bouger, et luy demanda ce qu'elle faisoit. La femme, qui estoit grande gaudisseresse, chevauchant paradventure à l'heure sans selle la beste de sainct Benoist, ou bien de sainct Jean Galbert, respondit : — « Moigne! mon mary, je me dé» meine tant que je puis. » Alors frère Puccio dist : — « Comment te démeines » tu? que veult dire ce démener? » La femme en riant et de bon cœur (par ce qu'elle estoit maistresse Dame, et qui paradventure avoit lors occasion de rire) respondit : — « Comment? ne sçavez » vous pas que cecy veult dire? ne vous » ay-je pas ouy dire mille fois, que qui » ne soupe au soir, se démeine toute la » nuict? » Frère Puccio creut que l'abstinence qu'il pensoit qu'elle feist, fust occasion de ne pouvoir dormir, et qu'elle se démenast ainsi par le lict; parquoy il luy dist : — « En bonne foy, ma femme, » je t'ay bien dit que tu ne jeunasses » point : mais puis que tu l'as voulu

» faire, ne pense point à cela, ains pense
» à dormir : tu fais tellement remuer
» quelquefois le lict, que tu fais bransler
» tout ce qui est céans. » Lors dist la femme : — « Ne vous en souciez non, je
» sçay bien ce que je fais : faites hardi-
» ment bien ce que vous faites, car je
» feray bien (si je puis) ce que j'ay en-
» commencé. »

Frère Puccio demoura tout coy et se remeit à dire ses patenostres : et la femme et monsieur le moyne, dès celle nuict en avant (ayantz faict faire un lict en un autre endroit de la maison), se donnèrent bon temps durant que la pénitence de frère Puccio dura ; et à la mesme heure que le moyne s'en alloit au matin, elle s'en retournoit en son lict, où frère Puccio venoit quand sa pénitence estoit achevée. Continuant doncques en telle manière frère Puccio icelle pénitence, et la femme son plaisir avec le moyne, elle disoit plusieurs fois en gaudissant au moyne : « Tu fais faire la pé-
» nitence à frère Puccio, par le moyen
» de laquelle nous avons gaigné le para-
» dis. » Et voyant que son cas alloit très-bien, elle s'apprivoisa tellement à la pasture du moyne, qu'ayant esté tenue

longuement en diette par son mary (encor que la fin de sa pénitence approchast), elle trouva moyen toutesfois de se repaistre ailleurs avec le moyne, et en print à discrétion longuement son plaisir : dont il advint (à fin que les dernières parolles ne soyent discordantes des premières) que là où frère Puccio (en faisant pénitence) pensoit se mettre en paradis, il y mit le moyne, qui luy avoit monstré la voye de y aller si tost, et pareillement sa femme, qui vivoit avec luy en grande indigence de la chose, dont monsieur le moyne (comme fort charitable) luy faisoit si grande abondance.





LE MAGNIFICQUE RICHARD
lonna un cheval à Messire François Ver-
;elesy; moyennant ce il parla par son
:ongé à sa femme, et elle ne respondit au-
:une chose : mais luy respondit à soy-
nesmes pour elle, et selon sa responce l'ef-
'ect s'en ensuyvit après.

NOUVELLE V

Qui dénote la fragilité des femmes, et la sotise d'aucuns marys, laissans les leurs seules.





AMPHILE avoit achevé la nouvelle de frère Puccio, non sans grande risée des Dames, quand la Royne commanda gracieusement à ma Dame Élise qu'elle dist la sienne. ,aquelle, un peu plus brusque que autrenent, non par malice, mais de sa coustume, ommença à parler ainsi :

Il y a plusieurs gens qui croyent

(pource qu'ilz sçavent beaucoup) que les autres ne sçachent rien : lesquelz le plus souvent, ce pendant qu'ilz se cuydent mocquer d'autruy, se treuvent après le faict qu'autruy s'est mocqué d'eux : pour laquelle chose je répute grande folie celle de celuy qui se met sans qu'il en soit besoing à essayer les forces de l'esprit d'autruy. Mais pource que chacun ne seroit paradventure de mon opinion, il me plaist de vous compter, ensuyvant l'ordre qui nous a esté donné de deviser, ce qui en advint à un Chevalier de Pistoye.

En la ville de Pistoye près Florence y eut jadis, en la lignée et famille de Vergelesy, un chevalier nommé messire François, homme fort riche, sage, et advisé en plusieurs choses : mais au demeurant très-avaricieux sans mesure; lequel ayant à aller à Milan pour estre Potestat, s'estoit équippé de toutes choses pour y aller honorablement, fors que d'une beste d'amble qui fust belle pour luy et à son gré; et ne luy estoit possible d'en recouvrer aucune qui luy pleust : si en estoit en peine. Il y avoit lors à Pistoye un jeune homme nommé Richard, venu de bas lieu, mais grande-

ment riche : lequel se tenoit si proprement et mignonnement vestu, qu'il estoit généralement appellé d'un chacun Magnificque ; et avoit long temps aymé et faict la court sans aucun avantage à la femme de messire Françoys, qui estoit très-belle et fort honneste.

Or est-il que ce Magnificque avoit le plus beau traquenart de toute la Toscane, qu'il aymoit fort pour la beaulté qui estoit en luy : et estant tout notoire par la ville qu'il faisoit l'amour à ladicte Dame, il y eut quelqu'un qui dist à messire François, que s'il le luy demandoit en don, qu'il l'auroit facilement pour l'amytié qu'il portoit à sa femme. Messire Francisque bruslant d'avarice, envoya querir le Magnificque et luy demanda son cheval à vendre, à fin qu'il le luy offrist en don. Le Magnificque, ouyant cecy, en fut très-ayse, et respondit : — « Monsieur, si vous me donniez
» tout ce que vous avez au monde, je ne
» le vouldrois pas : mais vous le pour-
» riez bien avoir en don, s'il vous plaisoit :
» à ceste condition toutesfois, que avant
» que vous l'ayez, je puisse par vostre
» licence et en vostre présence dire quel-
» que parolles à vostre femme : si loing

» de vous que je ne puisse estre ouy que » d'elle. » Messire Francisque, conduit d'avarice, et espérant se mocquer du Magnificque, respondit qu'il en estoit bien content, quand il vouldroit ; et l'ayant laissé en la salle de son palays, s'en alla en la chambre de sa femme, à laquelle il fit le compte comment aysément il pouvoit avoir le traquenart, puis luy commanda de venir escouter ce que le Magnificque vouldroit dire : mais qu'elle se gardast bien sur tout de respondre peu ne prou à chose qu'il dist. La Dame blasma fort telle chose : toutesfoys, ayant à obéir aux plaisirs du mary, elle promit de ce faire, et le suyvit en la salle pour ouyr ce que le Magnificque vouldroit dire. Lequel, ayant de rechef confermé la convention faicte avecque le mary, se mit à seoir auprès d'elle en un des coings de la salle, assez loingtain d'un chacun ; et commença à dire ainsi :

« Ma Dame, il me semble estre certain » que vous estes si sage, que vous avez, » long temps a, peu très-bien congnoistre » combien d'amytié vostre beauté (qui » surpasse sans point de faute celle de » toute autre femme que je pense jamais » avoir veue) m'a contrainct de vous

orter: je laisse à part les louables
nditions et singulières vertuz qui
nt en vous : lesquelles ont puissance
e prendre tout homme de hault cueur.
arquoy il n'est point de besoing de
ous remonstrer par parolles que l'a-
iour que je vous porte n'ayt esté la
lus grande et la plus fervente, que
mais homme porta à aucune autre
mme, et tout ainsi sera-il sans
illir tant que ma misérable vie sous-
endra ces pauvres membres, et encor'
ous osé-je bien dire plus : que si on
ayme par delà, comme on fait par
eçà, je vous aymeray perpétuellement,
: par cecy vous vous pouvez rendre
ertaine que vous n'avez aucune chose
uelle que ce soit, ou vile, ou chère,
ue vous puissiez tant réputer vostre,
: en faire tel compte comme de moy,
a ce que je puis estre, et semblable-
ient de tout ce qui est mien ; et à fin
ue vous en preniez plus grand argu-
ient et opinion, je vous dy que je
ous réputeroye à plus grande grace
ue vous me commandissiez quelque
iose que je peusse faire pour vous, et
ous fust agréable, que je ne feroye si
ioy, commandant à tout le monde, il

» avoit à m'obéir. Ainsi, ma Dame, si je
» suis autant vostre comme vous oyez
» que je suis, je prendray la hardiesse
» (non sans grande raison) d'adresser mes
» prières à vostre hautesse, de laquelle
» seule et non d'ailleurs dépendent mon
» repos, mon bien, et mon salut, et
» comme votre très-humble serviteur, je
» vous supplie, mon cher bien et seule
» espérance de mon ame (qui se nourrist
» en l'amoureux feu, espérant en vous)
» que vostre bénignité soit si grande et
» vostre rigueur (dont vous avez, long
» temps a, usé envers moy qui suis vostre)
» si amoulie que, me sentant reconforté
» de vostre pitié, je puisse dire, que tout
» ainsi que par vostre beauté je suis de-
» venu amoureux, je puisse aussi avoir
» par elle-mesmes la vie, laquelle (si
» vostre hault cueur ne s'incline à mes
» prières) se consommera sans aucune
» faute, de sorte que j'en mourray, et
» pourrez estre appellée homicide de
» moy; et laissons à part que ma mort
» ne vous fust point d'honneur, néant-
» moins je croy que quand aucunesfois
» il vous en souviendroit, vous diriez en
» vous-mesmes : Hélas, combien je fey
» de mal, de n'avoir eu pitié de mon

» Magnificque, et ne servant alors ce
» repentir de rien, ce vous seroit occa-
» sion du plus grand ennuy. Parquoy, à
» fin que cecy n'avienne, soyez-en des-
» plaisante maintenant, que vous me
» pouvez secourir, et avant que je meure,
» esmouvez-vous à compassion de moy :
» car en vous seule gist, de me faire le
» plus content ou le plus dolent homme
» qui vive. Toutesfois j'espère que vostre
» courtoysie sera si grande que vous ne
» souffrirez que je reçoyve mort, pour
» récompense d'une telle et si grande
» amytié que je vous porte : mais avec-
» ques joyeuse response et pleine de
» grace, vous réconforterez mes pauvres
» espritz, lesquelz tous espouventez,
tremblent en vostre présence. »

A tant faisant fin le Magnificque, et yant envoyé par les yeux aucunes larnes après très-grands souspirs, il commença à attendre ce que la Dame luy espondroit. Laquelle ne la longue court elle faicte, ne le jouster et tournoyer, e les matinées perdues, ne toutes les utres choses semblables à cestes que le Iagnificque avoit faictes pour l'amour 'elle, n'avoient jamais au paravant peu nouvoir aucunement à l'aymer : elle fut

à ceste heure-là meue par les affectueuses parolles dictes par le très-fervent amant, et commença à sentir ce qu'au paravant elle n'avoit jamais senty : c'est à sçavoir que c'estoit que d'amour. Et combien que, pour suyvre le commandement à elle faict par son mary, elle se teust : toutesfois les tendres souspirs qu'elle faisoit, ne sceurent cacher ce qu'en respondant au Magnificque elle eust volontiers déclaré.

Le Magnificque, ayant une espace de temps attendu sa responce, et voyant qu'elle ne respondoit aucune chose, s'en esmerveilla grandement, et après il commença à s'apercevoir de la tromperie et finesse du mary; mais toutesfois, en la regardant au visage et voyant aucun estincellement d'yeux d'elle envers luy, et outre ce, recueillant les souspirs lesquelz elle laissoit sortir de l'estomac avec toute leur force, il print aucune bonne espérance : et fortifié d'icelle il usa de nouveau conseil, et commença à se respondre luy-mesmes pour elle, et comme si elle parloit en ceste manière :

« Magnificque mon amy, sans doute il
» y a longtemps que je m'apperçoy que
» ton amitié envers moy est très-grande

et parfaite, et maintenant je la congnoy par tes parolles encor' trop plus grande, dont je suis contente autant que je dois estre. Toutesfois, s'il t'a semblé que je t'aye esté dure et cruelle, je ne vueil que tu croyes que tel ayt esté mon cueur comme je me suis démonstrée par le visage : ains t'ay tousjours aymé et tenu cher sur tout autre homme : mais il m'a convenu le faire ainsi tant pour crainte d'autruy que pour garder la renommée de mon honnesteté ; mais maintenant le temps vient auquel je te pourray faire congnoistre clairement si je t'aime, et te rendre guerdon de l'amour que tu m'as portée et portes encore : et par ainsi conforte-toy, et demoure en bonne espérance, par ce que messire Francisque s'en doit aller dans peu de jours Potestat à Milan, comme tu sçaiz : car pour l'amour de moy, tu lüy as donné ton bon traquenart, et aussi tost qu'il sera party, je te prometz sur ma foy, et par la bonne amour que je te porte, que sans faute tu te trouveras bien tost après avecques moy, et donnerons plaisant et entier accomplissement à nostre amour. Et à celle fin que je ne te parle

» plus de ceste matière, prens garde dès » maintenant jusques au jour que tu » verras deux couvrechefz estenduz à la » fenestre de ma chambre, qui est sur » nostre jardin, et le soir (quand il sera » nuict) fay tant que tu viennes à moy » par l'huys du jardin, te gardant bien » d'estre aperceu de personne : et tu me » trouveras que je t'attendray : lors nous » aurons ensemble plaisir l'un de l'autre » toute la nuict, et ferons grand chère » comme nous le désirons. »

Quand le Magnificque eut en la personne de la Dame parlé ainsi, il commença à respondre pour soy et dist :

— « Très-chère Dame, mes espritz » sont tant occupez par l'abondante joye » de vostre responce, qu'à peine puis-je » former la responce, ne dire un seul » mot pour vous rendre les graces deues : » et quand bien je pourroye parler » comme je le désire, toutesfois il n'y a » temps qui peust estre si long qu'il me » suffist à vous pouvoir entièrement re» mercier comme je voudroye, et qu'il » me seroit convenable de faire ; et par » ainsi je vous supplie que ce que je » désire d'accomplir (et ne le peu faire » par parolles) demoure en votre dis-

crette considération. Seulement vous asseureray-je d'un cas : que ainsi comme vous m'avez commandé, tout ainsi penseray-je de le faire sans y faillir, et alors plus réasseuré parad-venture d'un tel don que vous m'avez accordé, je me parforceray à mon pouvoir de vous rendre les plus grandes graces qu'il me sera possible. Maintenant, il ne reste plus à dire autre chose; et par ainsi, ma très-chère Dame, Dieu vous doint la joye et le bien que vous désirez le plus grand, et à Dieu vous commande. »

Pour tout cecy la Dame ne respondit ne seule parolle : parquoy le Magni-cque se leva et commença à se retour-er vers le mary, lequel le voyant levé lla au devant, et luy dist en riant : Or çà, que t'en semble? t'ay-je pas bien tenu promesse? — Monsieur non, » espondit le Magnificque; « car vous me promistes de me faire parler avecques vostre femme, et vous m'avez faict parler avecq' une statue de marbre. » Cette response pleut grande-ient au mary : lequel, combien qu'il ust bonne opinion de sa femme, encor' i print-il meilleure, et dist : — « Désor-

» de vous que je ne puisse estre ouy que » d'elle. » Messire Francisque, conduit d'avarice, et espérant se mocquer du Magnificque, respondit qu'il en estoit bien content, quand il vouldroit; et l'ayant laissé en la salle de son palays, s'en alla en la chambre de sa femme, à laquelle il fit le compte comment aysément il pouvoit avoir le traquenart, puis luy commanda de venir escouter ce que le Magnificque vouldroit dire : mais qu'elle se gardast bien sur tout de respondre peu ne prou à chose qu'il dist. La Dame blasma fort telle chose : toutesfoys, ayant à obéir aux plaisirs du mary, elle promit de ce faire, et le suyvit en la salle pour ouyr ce que le Magnificque vouldroit dire. Lequel, ayant de rechef confermé la convention faicte avecque le mary, se mit à seoir auprès d'elle en un des coings de la salle, assez loingtain d'un chacun; et commença à dire ainsi :

« Ma Dame, il me semble estre certain » que vous estes si sage, que vous avez, » long temps a, peu très-bien congnoistre » combien d'amytié vostre beauté (qui » surpasse sans point de faute celle de » toute autre femme que je pense jamais » avoir veue) m'a contrainct de vous



porter : je laisse à part les louables conditions et singulières vertuz qui sont en vous : lesquelles ont puissance de prendre tout homme de hault cueur. Parquoy il n'est point de besoing de vous remonstrer par parolles que l'amour que je vous porte n'ayt esté la plus grande et la plus fervente, que jamais homme porta à aucune autre femme, et tout ainsi sera-il sans faillir tant que ma misérable vie soustiendra ces pauvres membres, et encor' vous osé-je bien dire plus : que si on s'ayme par delà, comme on fait par deçà, je vous aymeray perpétuellement, et par cecy vous vous pouvez rendre certaine que vous n'avez aucune chose quelle que ce soit, ou vile, ou chère, que vous puissiez tant réputer vostre, et en faire tel compte comme de moy, en ce que je puis estre, et semblablement de tout ce qui est mien ; et à fin que vous en preniez plus grand argument et opinion, je vous dy que je vous réputeroye à plus grande grace que vous me commandissiez quelque chose que je peusse faire pour vous, et vous fust agréable, que je ne feroye si moy, commandant à tout le monde, il

» avoit à m'obéir. Ainsi, ma Dame, si je
» suis autant vostre comme vous oyez
» que je suis, je prendray la hardiesse
» (non sans grande raison) d'adresser mes
» prières à vostre hautesse, de laquelle
» seule et non d'ailleurs dépendent mon
» repos, mon bien, et mon salut, et
» comme votre très-humble serviteur, je
» vous supplie, mon cher bien et seule
» espérance de mon ame (qui se nourrist
» en l'amoureux feu, espérant en vous)
» que vostre bénignité soit si grande et
» vostre rigueur (dont vous avez, long
» temps a, usé envers moy qui suis vostre)
» si amoulie que, me sentant reconforté
» de vostre pitié, je puisse dire, que tout
» ainsi que par vostre beauté je suis de-
» venu amoureux, je puisse aussi avoir
» par elle-mesmes la vie, laquelle (si
» vostre hault cueur ne s'incline à mes
» prières) se consommera sans aucune
» faute, de sorte que j'en mourray, et
» pourrez estre appellée homicide de
» moy; et laissons à part que ma mort
» ne vous fust point d'honneur, néant-
» moins je croy que quand aucunesfois
» il vous en souviendroit, vous diriez en
» vous-mesmes : Hélas, combien je fey
» de mal, de n'avoir eu pitié de mon



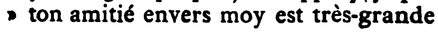
» Magnificque, et ne servant alors ce
» repentir de rien, ce vous seroit occa-
» sion du plus grand ennuy. Parquoy, à
» fin que cecy n'avienne, soyez-en des-
» plaisante maintenant, que vous me
» pouvez secourir, et avant que je meure,
» esmouvez-vous à compassion de moy :
» car en vous seule gist, de me faire le
» plus content ou le plus dolent homme
» qui vive. Toutesfois j'espère que vostre
» courtoysie sera si grande que vous ne
» souffrirez que je reçoyve mort, pour
» récompense d'une telle et si grande
» amytié que je vous porte : mais avec-
» ques joyeuse responce et pleine de
» grace, vous réconforterez mes pauvres
espritz, lesquelz tous espouventez,
tremblent en vostre présence. »

A tant faisant fin le Magnificque, et
yant envoyé par les yeux aucunes lar-
nes après très-grands souspirs, il com-
nença à attendre ce que la Dame luy
espondroit. Laquelle ne la longue court
elle faicte, ne le jouster et tournoyer,
e les matinées perdues, ne toutes les
utres choses semblables à cestes que le
Magnificque avoit faictes pour l'amour
'elle, n'avoient jamais au paravant peu
nouvoir aucunement à l'aymer : elle fut

à ceste heure-là meue par les affectueuses parolles dictes par le très-fervent amant, et commença à sentir ce qu'au paravant elle n'avoit jamais senty : c'est à sçavoir que c'estoit que d'amour. Et combien que, pour suyvre le commandement à elle faict par son mary, elle se teust : toutesfois les tendres souspirs qu'elle faisoit, ne sceurent cacher ce qu'en respondant au Magnificque elle eust volontiers déclaré.

Le Magnificque, ayant une espace de temps attendu sa responce, et voyant qu'elle ne respondoit aucune chose, s'en esmerveilla grandement, et après il commença à s'apercevoir de la tromperie et finesse du mary ; mais toutesfois, en la regardant au visage et voyant aucun estincellement d'yeux d'elle envers luy, et outre ce, recueillant les souspirs lesquelz elle laissoit sortir de l'estomac avec toute leur force, il print aucune bonne espérance : et fortifié d'icelle il usa de nouveau conseil, et commença à se respondre luy-mesmes pour elle, et comme si elle parloit en ceste manière :

« Magnificque mon amy, sans doute il » y a longtemps que je m'apperçoy que » ton amitié envers moy est très-grande





» et parfaite, et maintenant je la con-
» gnoy par tes parolles encor' trop plus
» grande, dont je suis contente autant
» que je dois estre. Toutesfois, s'il t'a
» semblé que je t'aye esté dure et cruelle,
» je ne vueil que tu croyes que tel ayt
» esté mon cueur comme je me suis dé-
» monstrée par le visage : ains t'ay tous-
» jours aymé et tenu cher sur tout autre
» homme : mais il m'a convenu le faire
» ainsi tant pour crainte d'autruy que
» pour garder la renommée de mon hon-
» nesteté ; mais maintenant le temps
» vient auquel je te pourray faire con-
» gnoistre clairement si je t'aime, et te
» rendre guerdon de l'amour que tu m'as
» portée et portes encore : et par ainsi
» conforte-toy, et demoure en bonne
» espérance, par ce que messire Fran-
» cisque s'en doit aller dans peu de jours
» Potestat à Milan, comme tu sçaiz : car
pour l'amour de moy, tu luy as donné
ton bon traquenart, et aussi tost qu'il
sera party, je te prometz sur ma foy,
et par la bonne amour que je te porte,
que sans faute tu te trouveras bien tost
après avecques moy, et donnerons plai-
sant et entier accomplissement à nostre
amour. Et à celle fin que je ne te parle

» plus de ceste matière, prens garde dès
» maintenant jusques au jour que tu
» verras deux couvrechefz estenduz à la
» fenestre de ma chambre, qui est sur
» nostre jardin, et le soir (quand il sera
» nuict) fay tant que tu viennes à moy
» par l'huys du jardin, te gardant bien
» d'estre aperceu de personne : et tu me
» trouveras que je t'attendray : lors nous
» aurons ensemble plaisir l'un de l'autre
» toute la nuict, et ferons grand chère
» comme nous le désirons. »

Quand le Magnificque eut en la personne de la Dame parlé ainsi, il commença à respondre pour soy et dist :

— « Très-chère Dame, mes espritz
» sont tant occupez par l'abondante joye
» de vostre responce, qu'à peine puis-je
» former la responce, ne dire un seul
» mot pour vous rendre les graces deues :
» et quand bien je pourroye parler
» comme je le désire, toutesfois il n'y a
» temps qui peust estre si long qu'il me
» suffist à vous pouvoir entièrement re-
» mercier comme je voudroye, et qu'il
» me seroit convenable de faire ; et par
» ainsi je vous supplie que ce que je
» désire d'accomplir (et ne le peu faire
» par parolles) demoure en votre dis-



» crette considération. Seulement vous
» asseureray-je d'un cas : que ainsi
» comme vous m'avez commandé, tout
» ainsi penseray-je de le faire sans y
» faillir, et alors plus réasseuré parad-
» venture d'un tel don que vous m'avez
» accordé, je me parforceray à mon pou-
» voir de vous rendre les plus grandes
» graces qu'il me sera possible. Mainte-
» nant, il ne reste plus à dire autre
» chose; et par ainsi, ma très-chère
» Dame, Dieu vous doint la joye et le
» bien que vous désirez le plus grand,
» et à Dieu vous commande. »

Pour tout cecy la Dame ne respondit une seule parolle : parquoy le Magnificque se leva et commença à se retourner vers le mary, lequel le voyant levé alla au devant, et luy dist en riant :
Or çà, que t'en semble ? t'ay-je pas bien tenu promesse? — Monsieur non, » espondit le Magnificque; « car vous
» me promistes de me faire parler avec-
» ques vostre femme, et vous m'avez
» faict parler avecq' une statue de mar-
» bre. » Cette response pleut grandement au mary : lequel, combien qu'il eust bonne opinion de sa femme, encor' la print-il meilleure, et dist : — « Désor-

» mais le traquenard est mien, qui sou-
» loit estre tien. » A qui le Magnificque respondit : — « Ouy, monsieur : mais » si j'eusse pensé tirer de ceste grace » receue de vous, tel fruict comme j'ay » faict sans le vous demander, je vous » l'eusse donné, et voulust Dieu que je » l'eusse faict, par ce que vous avez » acheté mon cheval, et je ne le vous » ay pas vendu. » Le mary se meit à rire de ceste responce. Et se voyant pourveu d'une beste d'amble, se meit bien tost après en chemin, et s'en alla estre Potestat à Milan.

La Dame doncques, demourée en liberté en sa maison, repensant aux parolles du Magnificque, et à l'amour qu'il luy portoit, aussi au traquenart qui avoit esté donné pour l'amour d'elle, et voyant passer et repasser ledict Magnificque par plusieurs fois devant son logis, dist en soy-mesmes : Que fais-je ? pourquoy per-je ma jeunesse ? cestuy-là s'en est allé à Milan, et ne retournera de six moys, et quand sera-ce qu'il satisfera jamais aux arrérages ? quand je seray vieille ? et oultre tout cecy, quand sera-ce que je trouveray jamais un tel amy que le Magnificque ? je suis seule, et n'ay peur de

personne, et quand devroit bien estre sceu, si est-il toutesfois meilleur de le faire et se repentir, qu'estre sans le faire, et se repentir de ne l'avoir faict. Et ainsi s'estant elle-mesmes conseillée, elle mit un jour deux couvrechefz à la fenestre du jardin : appercevant lesquelz le Magnificque (dont il fut très-joyeux), il s'en alla secrettement, tout aussitost que la nuict fut venue, à l'huys du jardin, et le trouva ouvert, et de là s'en alla à un autre huys qui entroit en la maison, où il rencontra la Dame qui l'attendoit. Laquelle le voyant venir, se leva et alla au devant de luy, et le receut avecques très-grande chère, et luy, la baisant et embrassant cent mille fois, la suyvit par l'eschallier en sa chambre : où arrivez ilz se couchèrent incontinent, et lors ilz congneurent la dernière fin d'amour. Et combien que ceste fois fust la première, si ne fut-elle pourtant la dernière : par ce que, pendant que le mary fut à Milan, et encor' depuis qu'il fut retourné, le Magnificque y retourna plusieurs autres fois au très-grand plaisir de chacune des parties.



RICHARD MINUTOLO

ayma la femme de Philippes Fighinolfy, et congnoissant qu'elle estoit jalouse de son mary, il luy donna à entendre qu'il devoit venir le jour ensuyvant à unes estuves avec sa femme : auxquelles il fit venir celle dudict Philippes : laquelle pensant estre avecques Philippes son mary, trouva qu'elle estoit avecques Richard.

NOUVELLE VI

Monstrant combien la persévérance et vivacité d'esprit valent en amours.





IL ne restoit plus rien à dire par ma Dame Élise, quand, après qu'on eut loué la sagesse du Magnificque, la Royne commanda à ma Dame Fiammette qu'elle suyvist l'ordre avec une de ses nouvelles : laquelle

respondit tout en riant : « Volontiers, ma Dame, » et commença ainsi :

Il me semble, mes excellentes Dames, qu'il sera bon de sortir aucunement des propos de nostre cité : laquelle, tout ainsi qu'elle est copieuse de toutes choses, aussi l'est-elle d'exemples à tout propos; et comme ma Dame Élise a fait, qui a racompté des choses advenues en l'autre monde, il nous faut aussi monstrer (en sautant jusques à Naples) comme une de ces sainctes Dames, qui font semblant de tant fuyr et éviter amour, fut conduicte par le bon esprit d'un sien amy d'en sentir le fruict, plustost que d'en avoir congneu les fleurs. Ce qui vous enseignera en une mesme heure d'estre avisées pour les choses qui peuvent avenir, et encores vous donnera plaisir de celles qui sont avenues.

A Naples, ville très-antique (et paradventure autant délectable ou plus que nulle autre d'Italie), y eut jadis un jeune homme de noble parenté et manifestement riche, nommé Richard Minutolo, lequel, encor' qu'il eust pour femme

une très-belle et désirable Dame, devint néantmoins amoureux d'une autre : laquelle, selon l'opinion de tous, surpassoit en beauté toutes les autres Néapolitaines, et estoit nommée ma Dame Catelle, femme d'un pareillement jeune gentil homme appellé Philippes Fighinolfy, lequel elle (comme très-honneste femme) aymoit et tenoit cher sur toute chose. Aymant doncques Richard ceste ma Dame Catelle, et faisant toutes les choses par lesquelles l'amour et la grace d'une Dame se peut et doit acquérir, et pour tout cela ne luy estant possible parvenir à aucune chose de ce qu'il désiroit, il se désesperoit quasi, tellement que surpris ainsi d'une telle et si ardante amour, et ne sçachant ou ne ayant puissance de s'en desveloper, il désiroit mourir : mais il ne pouvoit, et le vivre luy desplaisoit. Parquoy estant longuement demouré en tel estat et disposition, avint un jour qu'il fut conseillé par aucune de ses parentes qu'il s'abstinst de ceste amitié : par ce qu'il travailloit en vain : d'autant que ma Dame Catelle n'avoit et n'estimoit autre bien en ce monde que son mary : duquel elle vivoit en telle jalousie qu'il luy sembloit que chacun



seau qui volloit en l'aer, le luy devoit :er.

Richard, oyant et sçachant pareillenent ceste jalousie, changea soudainement de délibération, et s'avisa de faindre qu'il estoit amoureux ailleurs; et dès lors il fit semblant de n'avoir plus d'espérance de l'amour de ma Dame Catelle, et d'aymer une autre gentilfemme, faignant de faire pour l'amour d'elle des faictz d'armes, et joustes, et toutes les mesmes choses qu'il souloit faire pour ma Dame Catelle : tellement qu'il ne fit guères cecy que quasi tous les Néapolitains, et mesme ma Dame Catelle, ne creussent qu'il ne l'aymoit plus, ains ceste nouvelle Dame sur toute chose. Et persévéra si longuement en cecy, qu'un chacun le croyoit pour certain : de sorte que ma Dame Catelle perdit une estrangeté qu'elle avoit avec luy, pour l'amour qu'il luy souloit porter, et comme voysine le saluoit familièrement, en allant et venant, comme elle faisoit les autres.

Or avint qu'estant le temps d'esté, auquel toutes les assemblées de femmes et gentilzhommes vont (selon la coustume du païs) à l'esbat au long du rivage de

la mer, et y disner et souper le plus souvent, Richard sceut un jour que ma Dame Catelle y estoit allée avec sa bande : parquoy il y alla pareillement avec une autre compagnie qu'il assembla, et fut receu en celle de ma Dame Catelle, s'estant premièrement fait inviter longuement comme s'il n'eust eu guères de volonté d'y demourer. Et là les Dames (et pareillement ma Dame Catelle) commencèrent à le gaudir et railler de ceste nouvelle amytié de laquelle Richard faisoit semblant d'estre attaint à outrance, qu'il leur donnoit plus grande matière d'en parler.

Au long aller estant une Dame allée çà et l'autre là, comme il s'accoustume de faire en telz lieux, et ma Dame Catelle demourée où Richard estoit avec peu de femmes, Richard luy jetta un mot à la traverse, d'une certaine amytié que Philippes son mary portoit à une autre femme : dont elle entra en soudaine jalousie, et commença à brusler toute en soy-mesmes de désir de sçavoir ce que Richard vouloit dire; et après que par aucun espace de temps elle se fut contenue, à la fin elle ne se peut plus tenir. Pour ce elle pria Richard



que pour l'amóur de la Dame que plus il aymoit, il la rendist certaine de ce qu'il luy avoit dit de son mary, lequel luy respondit : — « Vous m'avez con-
» juré (ma Dame), de par la personne
» pour l'amour de laquelle je ne vous
» puis nyer chose que vous me deman-
» diez, et suis tout prest à le vous dire :
» mais que vous me promettiez que vous
» n'en direz jamais rien à vostre mary,
» ne à autre personne, sinon quand vous
» verrez par effect que ce que je vous
» compteray sera vray; et quand vous
» voudrez, je vous enseigneray com-
» ment vous le pourrez voir. » La Dame print grand plaisir de sçavoir ce qu'elle demandoit, et plus le creut estre véritable, et luy jura de ne le dire jamais à personne : puis s'estans retirez à part pour non estre ouyz de personne, Richard commença à dire :

« Ma Dame, si je vous aymoye comme
» je vous ay aymé par cy-devant, je
» n'auroye la hardiesse de vous dire
» chose dont je pensasse vous ennuyer :
» mais par ce que cest amour est passé,
» je me soucieray moins de vous descou-
» vrir la vérité de toute chose. Je ne
» sçay si Philippes vostre mary fut jamais

» marry de l'amour que je vous ay portée,
» ou s'il a creu que j'aye esté aymé de
» vous : mais, comment cecy ait esté ou
» non, il ne m'en fit jamais semblant.
» Maintenant, attendant paradventure
» le temps qu'il a pensé que j'en aye
» moins de souspeçon, il me veut faire
» ce que je doute qu'il craint que je luy
» eusse voulu faire, c'est à sçavoir de
» vouloir jouir à son plaisir de ma
» femme, et à ce que j'en ay peu apper-
» cevoir, il l'a poursuyvie et solicitée
» depuis peu de temps en çà, fort secret-
» tement, avec plusieurs ambassades :
» lesquelles j'ay depuis toutes sceues
» d'elle, qui luy a fait les responses telles
» que je luy ay commandées, et encor'
» ce matin, avant que je vinsse icy, j'ay
» trouvé avec ma femme en nostre
» maison, une messagière parlant à elle
» en estroit secret, et incontinent je me
» suis douté de ce que c'estoit, et ay
» appelée ma femme, m'enquérant que
» demandoit celle-là ; elle m'a dit : C'est
» la poursuyte de Philippes Fighinolphy,
» lequel, avec les responses que tu me
» luy as fait faire, et fait donner espé-
» rance, me importune tellement, que
» je le porte ce me semble sur mes

ılles, et dit pour conclusion qu'il
sçavoir ce que j'ay intention de
:, et que quand il me plairoit il
it bien tant que je pourroye estre
.ettement, en un lieu de cette ville,
ec luy en unes estuves : me priant de
:cy bien fort, dont il me desplaist : et
'eust esté que tu m'as faict faire (ne
;ay pour quoy) telles responses, je
.'eusse tellement renvoyé, et m'en
fusse depeschée de sorte, qu'il n'eust
jamais regardé là où j'eusse esté.

» Alors il m'a semblé (ma Dame) que
cecy procédoit un peu trop avant :
» dont je ne le devoye plus souffrir, et
» ay pensé de le vous dire à fin que vous
» congnoissiez quelle récompense reçoit
» l'entière foy et amour que vous luy
» portez : pour laquelle j'ay esté presque
» au mourir, et à fin que vous ne croyez
» ce que je vous dy estre parolles et
» fables, et que vous puissiez (quand il
» vous en prendra volonté) le voir et
» toucher au doigt, j'ay fait respondre
» par ma femme à celle qui l'attendoit
» qu'elle estoit toute preste de se trouver
» ausdictes estuves demain sur l'heure
» de midy, que les gens reposent pour la
» chaleur du jour : de laquelle response

» la messagière s'en est retournée fort » contente. Maintenant je pense bien que » vous ne croyez pas que je sois si sot » de l'envoyer : mais si j'estoye en vostre » place, je feroye qu'il m'y trouveroit au » lieu de celle qu'il y pense trouver : et » quand j'auroye esté quelque espace de » temps avecques luy, je luy feroye con- » gnoistre avec qui il auroit esté, et si » luy feroye encor' tel honneur qui luy » appartiendroit, et ce faisant ce luy se- » roit tel honte et deshonneur qu'à une » mesme heure l'injure qu'il veut faire à » vous et à moy seroit vengée. »

Ma Dame Catelle, oyant cecy, sans avoir considération qui estoit celuy qui luy disoit telle chose, ou à la tromperie qu'on luy préparoit, tout incontinent (comme font les personnes jalouses) ajousta foy ausdictes parolles, et commença à discourir plusieurs choses avenues au paravant, et toute enflambée d'une colère soudainement respondit : que sans aucune faute elle feroit tout ce que dessus, comme chose facile à faire ; mais que pour certain s'il y venoit, elle luy feroit telle honte et deshonneur, qu'il ne verroit jamais femme qu'il n'en eust souvenance. Richard, très-content

de tout cecy, et luy estant advis que son entreprise avoit bien proufité, conferma à la Dame, avec plusieurs autres parolles, ce qu'il lui avoit dit, la priant néantmoins qu'elle ne le dist jamais à personne : ce qu'elle luy promit sur sa foy.

Le lendemain matin, Richard s'en alla à une bonne vieille femme de sa congnoissance, qui estoit dame des estuves où il avoit dit à ma Dame Catelle que le baing devoit estre préparé, et luy donna à entendre tout ce qu'il estoit besoing de faire : la priant bien fort qu'elle lui fust en cecy favorable. La bonne femme (qui luy estoit grandement tenue d'ailleurs) promit de le faire de bien bon cueur, et conclud avec luy ce qu'elle auroit à faire et à dire. Ceste bonne femme avoit en sa maison une chambre fort obscure : et n'y avoit aucune fenestre pour y donner lumière : laquelle chambre elle acoustra comme il pleut à Richard, et feit un lict dedans, le mieux qu'elle peut, et en icelle s'en alla Richard le premier, aussi tost qu'il eut disné, pour attendre ma Dame Catelle : laquelle, le jour qu'elle eut ouy les parolles de Richard, et à icelles ajousté plus de foy qu'elle ne devoit, s'en re-

tourna le soir pleine de grand desdain en sa maison. Aussi feit Philippes son mary : lequel, ayant peut-estre d'autres pensemens en sa teste, ne luy feit les caresses et bonne chère qu'il avoit paradventure acoustumé de luy faire. Quoy voyant ma Dame Catelle, elle entra en trop plus grand soupçon qu'elle n'estoit au paravant, disant en soy-mesmes : Il n'est rien plus vray que cestuy-cy ne pense à autre chose que à la femme avecque laquelle il cuyde demain recevoir plaisir, mais il n'en aviendra jà ainsi. Et sur ceste resverie imaginant et pensant comme elle luy sçauroit bien dire, quand elle seroit avecques luy, ne dormit toute la nuict.

Que dirons-nous plus ? Venu le lendemain, elle print sur l'heure de midy sa chambrière pour toute compagnie, et sans autrement changer d'opinion s'en alla au lieu où le baing estoit préparé comme Richard luy avoit enseigné, et là ayant trouvé la bonne Dame de léans, elle luy demanda si Philippes y avoit point esté ce jour-là. A qui la bonne femme (très-bien recordée par Richard) respondit : — « Estes-vous celle qui de-» vez venir parler à luy ? » Ma Dame

atelle respondit : — « Ouy. » Adoncq' vieille luy dist : — « Allez-vous en devers luy. » Ma Dame Catelle, qui loit cherchant ce qu'elle n'eust voulu ouver, s'estant faicte mener la teste ouverte en la chambre où Richard stoit, entra en icelle, et s'enferma deans. Richard très-joyeux la voyant veir se leva debout, et la prenant entre es bras luy dist bassement : « Bien soys-tu venue, m'amye. » Ma Dame Catelle, our monstrer bien qu'elle fust autre u'elle n'estoit, le baisa, et l'embrassa, t luy fit très-grande chère, sans dire ucune parolle, craignant, si elle parloit, u'elle fust congneue de luy. La chamre estoit très-obscure, dont chascune des arties estoit très-contente : ne pour y lemourer longuement les yeux n'en reprenoient point plus de force. Richard a conduysit sur le lict, où ilz demeurèent sans parler, au moins qu'on eust oeu discerner la voix par un long espace le temps : avecques plus grand plaisir outesfois de l'une des parties que de 'autre. Mais quand il sembla à ma Dame Catelle devoir vomir hors de son estomach son courroux et desdain, elle commença, de grand' ire enflambée, à

parler ainsi : « Hélas ! combien est mal-
» heureuse la fortune des femmes, et
» combien est mal employé l'amour que
» plusieurs portent à leurs mariz ! Moy
» pauvre misérable, qui t'ay plus aymé
» que ma propre vie, huict ans sont
» desjà passez, et maintenant (comme
» j'ay senty) tu brusles et te consommes
» en l'amour d'une estrange femme, me-
» schant, et mauvais homme que tu es.
» Or avec qui cuydes-tu avoir esté? tu
» as esté avec celle laquelle tu as long
» temps trompée par faulx blandisse-
» mens, faignant de l'aymer, là où tu
» estois amoureux ailleurs ; je suis Ca-
» telle, et non la femme de Richard,
» traistre et déloyal que tu es ; escoute
» si tu recongnois ma voix : c'est moy-
» mesmes : et me tarde de mil ans que
» nous ne sommes à la clarté, pour te
» déshonorer comme tu en es digne,
» laid chien vitupéré que tu es. Hé, mi-
» sérable que je suis d'avoir porté tant
» d'ans si grande amytié à ce chien
» desloyal : lequel cuydant avoir entre
» ses bras une autre femme, m'a plus
» faict de caresses et de démonstrations
» d'amytié, en ce peu de temps que j'ay
» icy demouré avecques luy, qu'en tout

l'autre remenant de temps que j'ay esté sienne : tu t'es bien monstré aujourd'huy (ô chien renié) gentil compa-
» gnon : et à la maison tu as de coustume
» de te monstrer foyble, recreu, et sans
» puissance. Mais loué soit Dieu, que tu
» as labouré ton champ, et non celuy
» d'autruy, comme tu pensois : je ne
» m'esbahy pas si ceste nuict passée tu
» ne t'approchas point de moy : tu atten-
» dois de descharger ta charge ailleurs,
» et voulois arriver moult fraiz Chevalier
» à la bataille : mais graces à Dieu et
» mon bon advis, l'eau a néantmoins
» prins son cours en bas comme elle de-
» voit. Que ne responds-tu, meschant
» homme ? Que ne dis-tu quelque chose ?
» Es-tu devenu muet quand tu m'as
» ouy ? Par la foy de Dieu, je ne sçay à
» quoy il tient que je ne te fiche les
» ongles dans les yeux, et que je ne te
» les arrache de la teste : tu pensois bien
» faire secrètement ceste trahison : mais
» par Dieu, autant sçait autruy comme
» autruy, et t'ay mis de meilleurs brac-
» ques à la queue que tu ne cuidois. »

Richard, mourant en soy-mesmes de rire de ses parolles, et sans respondre aucune chose, l'embrassoit et baisoit, et

lui faisoit de plus grandes caresses que jamais. Parquoy elle en continuant son parler luy disoit : « Si tu pensois à ceste
» heure avecques tes infinies caresses me
» flatter, chien fascheux que tu es, et
» me pacifier et consoler, tu serois bien
» loing de ton compte : car je ne seray
» jamais consolée de cecy, jusques à ce
» que je t'en aye vitupéré en la présence
» d'autant de parens, amys, et voysins
» que nous avons. Or vien çà, meschant
» et mauvais homme, ne suis-je pas
» aussi belle comme la femme de Ri-
» chard ? Ne suis-je pas aussi gentil
» femme qu'elle? Que ne respondz-tu,
» ord vilain? Qu'a-elle plus que moy?
» Tire-toy en là, ne me touche plus : tu
» as faict trop d'armes pour aujourd'huy :
» je sçay bien, puis que tu congnois qui
» je suis, que tout ce que tu ferois dés-
» ormais seroit à force : mais si Dieu
» m'en donne la grace, je t'en feray
» encor' avoir envie : et ne sçay à quoy
» je me tien que je n'envoye querir Ri-
» chard : lequel m'a aymé plus que soy-
» mesmes, et jamais ne se peut vanter
» que je le regardasse une seule foys, et
» ne sçay quel mal ce seroit de le faire.
» Tu as cuydé avoir icy sa femme : et

ı tenu à toy que tu ne la y ayes eue : doncques je l'avoye icy, tu ne me ›urrois raisonnablement blasmer. »

:s parolles de la Dame furent longues, es lamentations grandes : toutesfois à fin Richard, pensant très-bien que s'il :n laissoit aller avecques la créance ı'elle avoit, qu'il en pourroit avenir op de mal, délibéra de se faire congnoistre, et de la mettre hors de la tromperie où elle estoit. Et l'ayant prinse entre ses braz, et tenant si bien qu'elle ne peust eschapper, commença à dire : « M'amye, ne vous troublez point : » car ce que je n'ay peu avoir en vous » aymant simplement, amour avec trom» perie m'a enseigné de l'avoir et suis » vostre Richard. » Ce que oyant ma Dame Catelle, et le congnoissant à la voix, elle se voulut jetter soubdainement hors du lict : mais elle ne peut, parquoy elle voulut crier ; mais Richard de l'une de ses mains luy ferma la bouche, et luy dist après : — « Ma Dame, il » ne peut meshuy estre que ce qui est » faict ne soit faict, quand bien vous » auriez crié tout le temps de vostre vie ; » et si vous criez, ou vous faites en au» cune manière que cecy soit jamais

» sceu de personne, deux choses en
» aviendront : l'une sera (dont il ne vous
» doit peu chaloir) que vous offenserez
» vostre honneur et bonne renommée,
» par ce que quand bien vous direz que
» je vous aye faict venir icy par trom-
» perie, je diray qu'il n'est pas vray :
» ains que je vous ay fait venir par ar-
» gent, duquel ne vous ayant baillé autant
» comme vous espériez, vous vous estes
» ainsi courroucée, et en faictes ce bruit
» et ces parolles ; et vous sçavez que le
» monde est plus enclin à croyre le mal
» que le bien, et par ainsi lon ne croyra
» pas moins à moy que à vous : après
» tout cecy il en adviendra entre vostre
» mary et moy une mortelle inimitié, et
» pourroit bien advenir que aussi tost le
» tueroye-je comme luy moy, dont vous
» ne devriez jamais après vivre contente :
» et par ainsi, cueur de mon cueur, ne
» vueillez en une mesme heure vous
» vitupérer, et mettre en danger et en
» peine vostre mary et moy : vous
» n'estes pas la première et ne serez la
» dernière qui a esté trompée. Je ne
» vous ay point trompée pour vous oster
» vostre honneur : mais ce a esté la
» grand' amytié que je vous porte, et que

s délibéré de vous porter à jamais, d'estre vostre très-humble serviteur; tout ainsi qu'il y a long temps que ›y et tout ce que j'ay et puis valoir, .it esté vostres et desdiez à vostre ser- ice, j'enten que doresnavant le tout soit plus vostre que jamais. Or vous estes sage en toutes autres choses, aussi suis-je certain que vous le serez en ceste-cy. »

Ma Dame Catelle, ce pendant que Ri- .ıard disoit ces parolles, plouroit très- .ort : et combien qu'elle fust grandement troublée, et se tormentast fort, néant- moins la raison donna tant de lieu aux parolles de Richard, qu'elle congneut que ce qu'il disoit pouvoit advenir. Et par ainsi elle luy dist : — « Richard, je
» ne sçay comment nostre Seigneur me
» donnera la grace que je puisse compor-
» ter l'injure et la tromperie que tu m'as
» faicte : je ne veux crier icy, où ma
» simplicité et trop grande jalousie
» m'ont conduicte : mais sois certain
» d'une chose, que je ne vivray jamais
» contente si en une façon ou en autre
» je ne me soy vengée de ce que tu m'as
» faict. Et par ce laisse-moy, ne me tiens
» plus : tu as eu ce que tu désiroys, et

» m'as tormentée autant qu'il t'a pleu :
» il est temps de me laisser, laisse-moy
» je te prie. » Mais Richard, qui bien congnoissoit que son cueur estoit encor' trop courroussé, s'estoit mis en l'entendement de ne la laisser jamais, jusques à ce qu'il eust faict sa paix. Parquoy, commençant avecques très-douces parolles à l'apaiser, tant dist, tant pria, et tant la conjura, qu'elle vaincue se rapaisa avecques luy, et d'un commun vouloir demourèrent ensemble grand pièce après. Et congnoissant alors la Dame, combien estoient plus savoureux les baisers de l'amy que ceux du mary, changea sa cruaulté en douce amytié vers Richard : et l'aima très-tendrement de ce jour-là en avant, et très-saigement jouyrent beaucoup de fois de leur amour. Dieu nous fasse ainsi jouyr de la nostre.





TEDALDE ELISEI,

ant quelque courroux avecques s'amye, n alla hors de Florence : puis y revint en bit de pèlerin après quelque temps. Il parla l'amye, et luy feit congnoistre son tort. Il livra son mary du danger de mort, par ce 'il estoit prouvé qu'il avoit tué Tedalde : feit la paix avecques ses frères : et à la il jouyt sagement de s'amye.

NOUVELLE VII

gnifiant la puissance d'amour, et les divers dangers auxquels les hommes peuvent tomber tous les jours.





ESJA se taisoit ma Dame Fiammette, louée d'un chascun, quand la Royne, pour ne perdre point le temps, dist soudainement à ma Dame Émilie que elle dist la sienne. aquelle commença et dist :

Il me plaist (très-gracieuses Dames) de

retourner à nostre cité, de laquelle il a pleu aux deux précédentes se despartir, et vous monstrer comme un citoyen des nostres recouvra l'amytié de sa Dame que il avoit perdue.

Il y eut à Florence un jeune homme de noble maison nommé Tedalde Elisei: lequel, estant amoureux outre mesure d'une Dame qui s'appeloit ma Dame Hermeline, femme d'un Aldobrandin Palermini, mérita par ses vertuz et louables conditions, de jouyr de ce qu'il désiroit. Auquel plaisir fortune ennemye des heureux s'opposa : par ce que la Dame, ayant faict plaisir quelque temps à Tedalde, délibéra du tout (qui en fut l'occasion, on ne sçait) de ne luy complaire plus, et ne vouloir non seulement escouter aucune sienne ambassade, mais ne aussi le voir luy-mesmes en quelque sorte que ce fust : dont il entra en une cruelle mélancolie et desplaisir. Mais il tenoit ceste sienne amytié si secrette, que personne ne cuydoit qu'elle fust occasion de sa mélancolie. Et après qu'il se fut parforcé en diverses sortes de recouvrer l'amytié qu'il avoit perdue sans sa coulpe, comme il luy sembloit, et

›yant qu'il se travailloit en vain, il se
:libéra de se retirer du monde : pour
: faire joyeuse celle qui estoit occa-
on de son mal, le voyant ainsi consu-
.er. Parquoy ayant prins telle somme
argent qu'il peut recouvrer, il sortit
:crettement de Florence, sans en dire
ıot à amy ou parent qu'il eust, fors que
un sien compagnon qui sçavoit tout
›n secret ; et s'en vint à Anconne, où il
: feit nommer Philippes de Sandolescio.
Et s'estant addressé à un riche marchant,
se meit avec luy pour serviteur, et s'en
alla en sa compagnie sur une nef en
Cypre. Les meurs et conditions duquel
pleurent tant à ce marchant, que non
seulement il luy donna bons gaiges,
mais aussi l'associa avecques soy ; et outre
ce il luy mit entre mains grand partie de ses affaires, lesquelz il conduysit
si bien, et avecques un tel soing, qu'il
devint en peu d'ans bon et riche marchant, et bien renommé : durant lesquelz
affaires, encor qu'il se souvinst de sa
cruelle Dame, et qu'il fust désespérément transi d'amour, et désirant sur
toutes choses de la revoir, il fut néantmoins de si grande constance, qu'il vainquit sept ans ceste bataille.

Mais un jour il advint qu'il ouyt chanter en Cypre une chanson qu'il avoit autresfois faicte, en laquelle se racomptoit l'amour qu'il portoit à sa Dame, et elle à luy, et le plaisir qu'il avoit d'elle; et pensant par cecy qu'il estoit impossible qu'elle l'eust oublié, il s'embrasa d'un tel désir de la revoir, que ne le pouvant plus souffrir, il délibéra de s'en retourner à Florence; et ayant mis toutes ses besongnes en ordre, s'en vint avec un sien serviteur seulement à Anconne, là où, quand elles furent arrivées, il les envoya à Florence à quelque amy du marchant d'Anconne son compagnon; et s'en vint secrettement après avecques son serviteur, en habit de pèlerin, comme s'il fust venu de Jérusalem.

Or estantz arrivez, il s'en alla loger en un petit cabaret que tenoient deux frères, voysins de la maison de s'amie: et le premier pas qu'il fit, ce fut devant la maison d'elle pour la voir s'il pouvoit; mais il vit les fenestres, les portes, et toute la maison fermée: dont il entra en grand doubte qu'elle fust morte, ou qu'elle eust changé de logis. Parquoy estant fort pensif, il s'en alla vers la maison de ses frères, devant laquelle il



'it quatre tous vestuz de deuil : dont
esmerveilla fort. Et se congnoissant
ment transfiguré, et d'habit, et de
onne, de ce qu'il souloit estre quand
rtit, que malaisément il pourroit
recongneu, il s'aprocha asseurément
cordonnier qui demeuroit là auprès,
y demanda pourquoy ceux-là por-
nt le deuil ? A qui le cordonnier re-
dit : — « Ils le portent, pource qu'un
leurs frères nommé Tedalde, qui
estoit venu icy il y a long temps, a
té tué depuis quinze jours en çà ; et
e semble avoir ouy dire qu'ilz ont
ouvé à la justice que un qui se
mme Aldobrandin Palermini (le-
el est prisonnier) le tua, parce qu'il
toit amoureux de sa femme, et qu'il
toit venu en habit dissimulé pour
ucher avec elle. »

dalde s'esmerveilla grandement,
y eust eu quelqu'un qui l'eust tant
mblé qu'on eust pensé que ce fust
et fort marry du malheur de Aldo-
din, et ayant entendu que la Dame
t vive, et saine, estant desjà nuict
n retourna plein de divers pense-
s en son logis : où après souper il
mis pour coucher en un grenier

avecques son serviteur : mais tant pour la multitude des pensées qui le stimuloient, que pour le mauvais lict, et paradventure pour le souper qui avoit esté maigre, la moitié de la nuict estoit desjà passée, avant qu'il se fust peu endormir. Parquoy estant encor' esveillé, il luy fut advis environ la minuit qu'il oyoit marcher quelques gens sur la couverture du logis, qui descendoient en la maison ; et après veit par les fentes de sa chambre une clarté venir du hault. Au moyen dequoy s'approchant tout bellement des fentes de l'huis, il commença à regarder que cecy vouloit dire ; et vit une assez belle jeune femme qui tenoit ceste clarté : devers laquelle vindrent trois hommes qui estoient descendus là, de dessus la couverture, et après quelque chère qu'ilz s'entrefirent, l'un d'eux dist à la jeune femme : « Nous » pouvons (graces à Dieu) estre désor» mais à seureté : par ce que nous sçavons » asseurément que la mort de Tedalde » Elisei a esté prouvée par ses frères, » contre Aldobrandin Palermini : et il » l'a confessé, et en est desjà la sentence » escrite : mais si faut-il néantmoins le » tenir secret : par ce que si l'on sçavoit



nais que nous eussions esté ceux-là
ii l'ont tué, nous serions au mesme
nger qu'est Aldobrandin. » Et cecy
ils descendirent avec la femme qui
:sjouyt fort de ceste nouvelle, et s'en
ent coucher. Tedalde, oyant tous
propos, commença à considérer
bien grandes et quelz estoient les
urs qui pouvoient tomber en l'en-
ement des hommes : pensant pre-
·ement à ses frères, qui avoient
ré et enterré un estranger au lieu de
: et après, avoient accusé par faulse
ion celuy qui en estoit innocent, et
ques faux tesmoings l'avoient con-
à devoir recevoir mort ; puis il va
er à l'aveuglée sévérité des loix, et
ninistres d'icelles : lesquelz faignans
ıonstrer qu'ils cherchent soigneuse-
t la vérité, font prouver le plus
ent par leurs tormentz et cruaultez
ıensonge au lieu de la vérité : et se
tent, en ce faisant, ministres de la
ce et de Dieu, où ilz sont exécuteurs
quité, et du diable. Après cecy il va
ner son penser en Aldobrandin,
ginant en soy-mesmes ce qu'il avoit
re pour sa délivrance.
: aussi tost qu'il fut levé au matin,

ayant laissé son serviteur au logis, s'en alla (quand il luy sembla en estre temps) tout seul vers la maison de sa Dame : où (trouvant par fortune la porté ouverte) il entra dedans une petite salle basse, qui y estoit, où il veit sa Dame assise à terre, toute pleine de larmes et d'amertume : dont quasi par compassion il pleura. Et s'estant approché d'elle, luy dist : « Ma Dame, ne vous tormentez » point, vostre paix est prochaine de » vous. » La Dame, oyant cestuy-cy, leva le visaige, et dist en plourant : « Bon » homme, tu me sembles un pèlerin » estranger, que sçais-tu de ma paix, ou » de mon affliction? » Alors respondit le pèlerin : « Ma Dame, je suis de Con» stantinople, et ne fais tout à ceste » heure que d'arriver, envoyé icy de » Dieu pour convertir voz larmes en riz, » et pour délivrer vostre mary de mort. — Comment » (dist la Dame), « si tu es » de Constantinople, et tu ne fais que » d'arriver maintenant icy, sçais-tu qui » nous sommes, mon mary et moy? » Lors le pèlerin luy compta d'un bout à l'autre toute l'histoire de l'angoisse de son mary, et luy dist qui elle estoit, combien de temps elle avoit esté mariée,



plusieurs autres choses de ses affaires, s'il sçavoit très-bien, dont la Dame s'esbahit fort : et le tenant pour un prophète, s'agenouilla à ses piedz : le priant pur Dieu, que s'il estoit venu pour la livrance de son mary, qu'il se dépeschast : car le temps estoit brief. Le pèlerin, monstrant d'estre fort sainct homme, dist : — « Ma Dame, levez-vous,
» ne plorez point et escoutez ententive-
» ment ce que je vous diray, et gardez
» vous bien de jamais le dire à personne.
» La tribulation que vous avez (par ce
» que Dieu m'a révélé) vous est advenue
» par un péché que vous avez piéçà
» commis : lequel nostre Seigneur a
» voulu purger en partie avec cest ennuy,
» et veut qu'il soit amendé du tout par
» vous, autrement vous retomberiez en
» trop plus grande peine que devant. »
La Dame dist alors : — « Bon homme,
» je suis fort chargée de péchez et ne
» puis penser lequel nostre Seigneur
» veut que je amende plus tost l'un que
» l'autre, et par ainsi si vous le sçavez
» dites-le moy, et je feray ce que je
» pourray pour l'amender. — Ma Dame, »
dist alors le pèlerin, « je sçay bien quel
» il est, et ne le vous demanderay pas,

» pour le sçavoir mieux que je le sçay :
» mais seulement, à fin qu'en le disant
» vous-mesmes, vous en ayez plus de
» regret. Mais venons au faict, et me
» dites s'il vous souvient point que vous
» ayez jamais eu quelque amy ? » La Dame, oyant cecy, jetta un grand souspir, et s'esmerveilla fort de ceste demande, ne croyant que jamais personne l'eust sceu, combien que depuis le jour qu'on avoit tué celuy qui avoit esté enterré, l'on en eust murmuré quelque peu, par le moyen de certaines parolles, qu'en avoit dit assez indiscrettement le compagnon de Tedalde qui le sçavoit. Si respondit : — « Je voy bien que nostre
» Seigneur vous démonstre tous les se-
» cretz des hommes : parquoy je suis
» délibérée de ne vous celer point les
» miens : il est vray qu'en ma jeunesse
» je aymay grandement le malheureux
» jeune homme, de la mort duquel mon
» mary est chargé. Laquelle mort j'ay
» autant plourée comme (hélas) j'en
» estoye dolente, parce que, combien
» que je me monstrasse rigoureuse et
» sauvage envers luy avant qu'il partist,
» toutesfoys vous vueil-je bien adviser
» que ne son partement, ne sa longue



» demeure, ne encor sa malheureuse
» mort, n'ont jamais eu la puissance de
» l'oster de mon cœur. » A qui le pèlerin dist : — « Vous n'aymastes jamais
» le malheureux jeune homme qui a esté
» tué : mais vous avez bien aymé Tedalde
» Elisei. Mais dites-moy, qui fut l'occa-
» sion par laquelle vous vous courrou-
» çastes à luy? vous offensa-il jamais? »
A qui la Dame respondit : — « Certes
» non, mais l'occasion de mon courroux
» furent les parolles et menasses d'un
» mauldit Religieux à qui je me con-
» fessay une fois, par ce que, quand je
» luy dy l'amytié que je luy portoye, et
» la privaulté que j'avoye avec luy, il
» me fit une crierie en la teste, qui me
» fait encor peur, en me disant, que si
» je ne m'en abstenoye, que je iroye en
» la gueule du diable au plus profond
» d'enfer, et seroye mise dedans ce cuy-
» sant feu qui y est : dequoy il m'entra
» une telle peur en l'entendement, que
» je me délibéray du tout de ne vouloir
» plus sa privaulté, et pour n'en avoir
» plus d'occasion je ne vouluz plus re-
» cevoir aucune lettre, ne message de
» luy, combien que je pense que s'il
» eust persévéré encores (comme il s'en

» alla ainsi que je présume désespéré),
» le voyant consommer comme faict la
» neige au soleil, ma dure délibération
» se fust ployée : par ce que je n'avoye
» point de plus grand désir en ce
» monde. »

Le pèlerin dist alors : — « Cecy est,
» ma Dame, le seul péché qui vous
» tourmente maintenant ; je sçay asseu-
» rément que Tédalde ne vous fit aucune
» force quand vous devinstes amoureuse
» de luy : car vous le fistes de vostre
» propre voulonté, luy vous estant
» agréable ; et tout ainsi comme vous-
» mesmes voulustes, il vint à vous et
» usa de vostre privaulté, en laquelle
» par parolles et par effect vous luy don-
» nastes tant de plaisir, que, s'il vous
» aymoit premièrement, vous fistes mille
» fois redoubler l'amour ; et s'il fut ainsi
» (comme je sçay qu'il est vray), quelle
» occasion vous devoit mouvoir à vous
» retirer de luy si rudement ? Ces choses
» devoient estre considérées avant la
» main, et si vous eussiez pensé vous en
» devoir repentir (comme de chose mal
» faicte), il ne le falloit point faire : car ainsi
» comme il devint vostre, ainsi devinstes-
» vous sienne, et estant vostre, vous en

ıviez faire à vostre bon plaisir, .nme de chose vostre : mais de vous ɔuloir soubstraire de luy qui estiez enne, c'estoit un larrecin, et chose ıal convenable, s'il n'y eust presté ɔn consentement. Or vous devez sça-ɔir que je suis Religieux, et par ainsi : congnoy toutes leurs façons de faire, t si j'en parle quelque peu amplement our vostre utilité, il ne me sera mal ́ant, comme il seroit à un autre. 'arquoy je vous en veux parler, à fin ue doresnavant vous les congnoissiez ıieux que vous semblez avoir faict ar cy-devant :

Les gens de religion furent au temps assé très-sainctes personnes, et sça-ıns : mais ceux qui se nomment au-ıurd'huy Religieux, et veulent estre ́putez telz, n'ont autre chose du Re-gieux, sinon l'habit, lequel n'est point ıcor de Religieux, par ce qu'estant rdonné par les institutions des reli-.ons d'estre estroit, affamé, et de gros rap, pour desmontrer leur intention ui doit mespriser les choses tempo-:lles, quand ilz enveloppoient leurs ɔrps en si vil habit, ilz les font tou-:sfois aujourd'huy larges, à plein

» fons, luysans, et de très-fins draps, et
» les ont réduitz à une forme si propre
» et pontificalle, qu'ilz n'ont point de
» honte d'aller faire la roue comme le
» paon, par les églises, et par les places
» publiques, comme font les personnes
» séculières avec leurs robbes; et tout
» ainsi comme le pescheur tasche avec
» son filé de prendre plusieurs poissons
» à la fois, aussi se parforcent, avecques
» leurs habitz plantureux, d'envelopper
» soubs iceux plusieurs bigottes, vefves,
» et autres sottes femmes et hommes, et
» cecy est leur grand soing et solicitude,
» plus que nul autre exercice. Et par
» ainsi (à fin que j'en parle plus vérita-
» blement), ceux-cy n'ont point l'habit
» des Religieux, mais seulement la cou-
» leur des habits : et là où ceux du temps
» passé désiroient le salut des hommes,
» ceux d'aujourd'huy désirent les fem-
» mes, et les richesses, et ont mis et
» mettent toute leur entente à espou-
» venter avecques leurs crieries, et par
» exemples de paintures, l'entendement
» des sotz, et à monstrer que les péchez
» se purgent avecques aumosnes et
» messes : affin que à eux qui par vilité
» de cœur, et non par dévotion, ont eu

eur refuge à se faire Religieux (pour ıe souffrir point de peine), l'un porte lu pain, l'autre du vin, et cest autre-à, la pitance, pour l'ame de leurs .mys trespassez. Bien est vray que les ıumosnes et les oraisons purgent les ›échez : mais si ceux qui les font royoient ou congnoissoient à qui ilz es font, ilz les garderoient plus tost ›our eux, ou bien les jetteroient devant ıutant de pourceaux. Et pource qu'ilz :ongnoissent que tant moins il y a de ›ossesseurs d'une grande richesse, tant ›lus ilz sont à leur ayse, ilz se parfor-:ent tous par leurs crieries et espou-rentemens, de desmouvoir autruy de :e en quoy ilz désirent le plus de lemourer seulz. Ilz crient contre les ıommes pour le péché de luxure, à în que quand ilz s'en abstiendront ›ar leurs crieries, les femmes demeu-·ent à eux qui crient ; ilz damnent .'usure, et les mauvais gaings, à fin ıue quand on les leur baillera pour en 'aire restitution, ils puissent faire leurs habitz plus larges, pourchasser les Éveschez, et les autres plus grandes prélatures, de cela qu'ilz ont fait acroire mener à perdition ceux qui le

» retiennent. Et quand on les reprend
» de ces choses, et plusieurs autres ordes
» et salles qu'ilz font, il leur semble que
» quand ilz ont respondu : *Faites ce que*
» *nous disons, et non ce que nous faisons,*
» que ce soit suffisante descharge de tout
» grief faix, comme si quasi il estoit
» possible aux brebis d'estre plus con-
» stantes et plus de fer que aux pasteurs :
» et combien en est-il de ceux à qui ilz
» font telle responce, qui ne l'entendent
» pas en la façon qu'ilz le dient, la plus
» grand' partie d'eux le sçavent bien.
» Ceux d'aujourd'huy veulent que vous
» faciez ce qu'ilz dient : c'est à sçavoir
» que vous leur emplissiez leurs bourses
» d'argent, que vous vous fiez en eux de
» voz secretz, que vous gardiez chasteté,
» soyez patientz, pardonniez les injures,
» que vous vous gardiez de dire mal,
» qui sont choses toutes bonnes, toutes
» honnestes, et sainctes : mais cecy,
» pourquoy le font-ilz ? A fin qu'ilz
» puissent faire ce qu'ilz ne pourront
» faire si les séculiers le font. Qui est
» celuy qui ne sçait que sans argent leur
» bellistrerie ne sçauroit point durer ? Si
» tu despens en tes délices et plaisirs tout
» ton avoir, le Religieux ne pourra plus



.vre oysif en son ordre. Si tu vas aux emmes çà et là, les beaux pères n'y uront point de lieu. Si tu n'es patient t pardonneur d'injures, le Religieux ı'osera prendre la hardiesse de venir :n ta maison contaminer ta famille. Mais pourquoy m'amusé-je à chascune particularité ? Ilz s'accusent à toutes
» les fois qu'ilz font ceste excuse devant
» ceux qui l'entendent. Pourquoy ne
» demeurent-ilz plus tost en leurs mai-
» sons, s'ilz ne pensent pouvoir estre
» sainctz et abstinans ? Ou bien, s'ilz se
» veulent adonner à cecy, pourquoy ne
» suyvent-ilz celle autre saincte parolle
» de l'Évangile : *Nostre Seigneur com-*
» *mença premièrement à faire, et puis*
» *après à enseigner?* Qu'ils facent don-
» ques premièrement les bonnes œu-
» vres, et puis qu'ilz les enseignent aux
» autres. Certes j'en ay veu mille en
» mon temps (mesme de ceux qui crient
» le plus hault quand ilz sont en chaire)
» faisant la court aux Dames, amoureux
» et visiteurs, non seulement de femmes
» séculières, mais qui pis est, de celles
» qui sont dedans les monastères : cour-
» rons-nous doncques après ceux-là ? qui
» le fait, fait ce qu'il luy plaist, mais

» Dieu sçait bien s'il fait sagement.
» Or posez le cas toutesfois qu'en cecy
» il faille confesser ce que le beau père
» (qui tant vous cria) vous dist, c'est
» à sçavoir que ce soit un grand pé-
» ché de rompre son mariage, n'en
» est-ce pas un plus grand de desro-
» ber un homme? n'en est-ce pas un
» autre plus grief de le tuer? ou de l'en-
» voyer en exil coquinant par le monde?
» Je croy que chascun le confessera
» ainsi. La compagnie certes d'un
» homme avec une femme est un péché
» naturel : mais le desrober, le tuer, et le
» déchasser, procède de malignité d'e-
» sprit. Or que vous ne ayez desrobé
» Tedalde, il vous a desjà esté prouvé
» cy-devant, en vous ostant à luy qui
» estiez devenue sienne de vostre franche
» volonté. Après je dy que, quant à vous,
» vous le tuastes : par ce qu'il ne tint
» point à vous qu'il ne se tuast avec ses
» propres mains, vous monstrant à toute
» heure plus cruelle envers luy ; et la
» loy veut que celuy qui est occasion du
» mal qui se fait, soit puny de mesmes
» que celuy qui le fait. Et que vous
» n'ayez esté cause de son exil, et de ce
» qu'il est allé misérable par le monde

ans durant, cecy ne se peut nyer.
lement que vous avez commis un
p plus grand péché en faisant l'un
ces troys, que vous ne commettiez
ayant sa privaulté.

Mais voyons si paraventure Tedalde
érita toutes ces choses, certes non :
ar vous-mesmes l'avez desjà confessé,
ans ce que je sçay qu'il vous ayma
plus que soy-mesmes; ne jamais chose
ne fut tant honorée, tant exaucée, ne
tant magnifiée, comme vous estiez de
luy, sur toute autre femme, quand il
se trouvoit en lieu où honnestement
et sans engendrer soupçon il pouvoit
» parler de vous : tout son bien, tout
» son honneur, et toute sa liberté estoit
» par luy remise entre voz mains. N'e-
» stoit-il pas de noble maison? N'estoit-
» il pas beau entre ses autres citoyens?
» N'estoit-il pas honneste homme ès
» choses qui appartiennent à jeunes
» gens? N'estoit-il pas aymé et prisé?
» N'estoit-il pas volontiers veu d'un cha-
» cun? Vous ne sçauriez dire de non de
» tout cecy. Comment doncques par le
» dire de un cagot, fol, babouin, et en-
» vieux, peustes-vous prendre aucune
» cruelle délibération contre luy? Je ne

» sçay quelle erreur est celle de ces
» femmes qui n'ayment et ne tiennent
» point de conte des hommes : car si
» elles pensoient bien à ce qu'elles font,
» et combien grande, et quelle est la no-
» blesse que Dieu a donné à l'homme
» par dessus tout autre créature, elles se
» devroient glorifier, quand elles sont
» aymées de quelqu'un, et le tenir moult
» chèrement, et avec toute solicitude se
» parforcer de luy complaire, à fin qu'il
» ne fust jamais desmeu de les aymer.
» Ce que comme vous le ayez faict,
» meue par les parolles d'un beau père
» (lequel pour certain devoit estre quel-
» que yvrongne, mengeur de routies)
» vous le cognoissez maintenant, et par-
» aventure qu'il désiroit de se mettre au
» lieu dont il vouloit chasser autruy.

» Ce péché doncques est celuy-là que
» la divine justice (laquelle avecques
» juste ballance conduit à effect toutes
» ses opérations) n'a voulu laisser impu-
» ny. Et tout ainsi comme vous vous
» parforçastes sans aucune raison de
» vous oster à Tedalde, ainsi vostre
» mary a esté et est encores en danger
» sans raison, pour l'amour de Tedalde,
» et vous en tribulation. De laquelle si

ous voulez estre délivrée, il convient
que vous promettiez une chose que je
vous diray, et que vous l'exécutiez
encor mieux. C'est que s'il advient
jamais que Tedalde retourne de son
» long bannissement, que vous luy ren-
» diez vostre grace, vostre amour, vostre
» bienveuillance, et vostre privaulté ; et
» que vous le remettiez au mesme estat
» qu'il estoit avant que vous eussiez
» sottement creu aux parolles de ce fol
» beau père. »

Quand le pèlerin eut achevé ses parolles, la Dame, qui les recueilloit ententivement (par ce que ses raisons luy sembloyent très-véritables) estima que sa tribulation venoit certainement pour ce péché, ainsi qu'elle luy oyoit compter, et dist : — « Amy de Dieu, je congnoy
» assez que les choses que vous dites
» sont véritables, aussi je congnoy gran-
» dement par vostre démonstration
» quelles gens ce sont que Religieux, les-
» quelz jusques icy j'avoye réputez tous
» sainctz ; et à dire vray, j'aperçoy que
» ma faute a esté grande en ce que je
» fey contre Tedalde, et si je pouvoye,
» je l'amenderoye volontiers en la ma-
» nière que vous avez dicte : mais com-

» ment se peut-il faire? Tedalde ne » pourra plus revenir : car il est mort; et » par ainsi je ne sçay à quel propos je » vous doive promettre ce qui ne se peut » faire. » A qui le pèlerin dist : — « Te- » dalde (à ce que Dieu me démonstre) » n'est point mort : ains est plein de vie » et de santé, et en bon estat, s'il avoit » seulement vostre grace. » Lors dist la Dame : — « Regardez bien à ce que » vous dites : car je l'ay veu mort de- » vant ma porte, de plusieurs coups » d'épée, et l'ay tenu entre mes bras et » luy arrosay le visage de beaucoup de » mes larmes, lesquelles furent par aven- » ture cause d'en faire parler, aussi » avant comme il s'en est parlé déshonne- » stement. » Alors dist le pèlerin : — « Ma Dame, quoy que vous disiez, je » vous asseure que Tedalde est en vie : » et là où vous luy voudrez promettre ce » que dessus, pour le luy tenir, j'espère » que vous le verrez bien tost. » La Dame dist alors : — « Cecy vous pro- » metz-je, et le feray encor' plus volon- » tiers : car il ne me sçauroit avenir » chose qui tant me donnast de contente- » ment, comme seroit de voir mon mary » hors de danger, et Tedalde en vie. »

sembla à l'heure à Tedalde qu'il
t temps de se faire congnoistre, et
nforter la Dame avec plus certaine
ance de la délivrance de son mary.
uy dist : — « Ma Dame, à fin que je
us console de vostre mary, il faut que
vous monstre un grand secret, lequel
us garderez bien sur vostre vie de
mais révéler. » Ils estoient en lieu
z à l'escart, et seuletz, ayant la Dame
s grande confiance de la saincteté
lle pensoit estre en ce pèlerin. Par-
r Tedalde tira de sa bourse un
au que la Dame luy avoit donné, la
ière nuyct qu'ils avoient couché
mble, qu'il avoit gardé songneuse-
t, et luy monstrant dist : — « Ma
ame, congnoissez vous cest anneau ? »
ntinent que la Dame le vit, elle le
ngneut aussi tost, et dist : — « Certes
y. Je l'ay autrefois donné à Tedalde. »
èlerin s'estant alors levé debout, et
t despouillé soudainement son man-
de dessus le doz, et osté le chappeau
teste, luy dist, en parlant son Flo-
in : « Et moy, me congnoissez vous
int ? » Quand la Dame le vit, con-
ssant que c'estoit Tedalde, elle fut
e estonnée : ayant telle frayeur de

luy, comme lon a des corps mortz si on les voyoit cheminer comme quand ilz sont en vie, et vous asseure qu'elle ne s'en approcha point, pour luy faire feste, comme à Tedalde venu de Cypre : mais s'en voulut fuyr de crainte, comme si Tedalde fust sorty de sépulture, et retourné en ce lieu. A laquelle Tedalde dist : — « Ma Dame, ne craignez point, » je suis vostre Tedalde, sain et plein de » vie, et jamais ne mouruz, et n'ay » point esté encores tué, quoy que vous » et mes frères en croyez. » La Dame s'estant un peu rasseurée, et le recongnoissant à la voix, l'ayant aussi regardé quelque peu plus au visage, et croyant en soy-mesmes que pour certain c'estoit Tedalde, elle luy sauta au col (en plorant) et le baisa, disant : — « Tedalde, » mon doux amy, tu sois le bien retourné ! » Tedalde, l'ayant baisée et embrassée, luy dist : — « Il n'est pas » maintenant temps (m'amye) de faire » icy plus estroictes caresses : ains m'en » vueil aller tant faire, que vostre mary » vous soit rendu, sain et sauve, dequoy » j'espère que avant qu'il soit demain » nuict vous orrez nouvelles qui vous » plairont, et véritablement si je les ay

mes pour son salut (comme je se), je vous vueil venir voir à ce r, et les vous compter plus à loisir, ue je ne puis faire à présent. »

Et remettant le manteau et le chapu, baisant encor' une autre fois sa me, en luy donnant bonne espérance, partit d'avec elle, et s'en alla en la son où estoit Aldobrandin, qu'il trouva us pensif, pour la peur de la mort qu'il ttendoit, qu'il n'avoit d'espérance de son futur salut. Et s'approcha de luy par le consentement des prisonniers, comme si quasi il fust venu pour le réconforter. Et s'estant assiz auprès de luy, dist ainsi : « Aldobrandin, je suis un tien amy, que » Dieu t'envoye pour ton salut : lequel » pour ton innocence a eu pitié de toy. » Et par ainsi, si tu me veux ottroyer » pour l'amour de luy un petit don que » je te demanderay, tu orras (sans au- » cune faute), avant qu'il soit demain » au soir, la sentence de ton absolution, » là où tu attens celle de la mort. » A qui Aldobrandin respondit : — « Homme » de bien, puis que tu es curieux de mon » salut (combien que je ne te congnoisse, » ny ne me souvienne de t'avoir jamais » veu), tu dois notamment (ainsi que tu

» dis) estre mon amy, et à dire la vérité, » je ne commis jamais le maléfice, pour » lequel on dit que je dois estre con- » demné à mort. Il est vray que j'ay » faict assez d'autres péchez qui m'ont » paraventure conduyt à cecy. Si te » vueil-je bien dire et asseurer que je » ne voudroye pas promettre seulement » quelque grand chose pour l'honneur » de Dieu, s'il luy plaisoit avoir main- » tenant miséricorde de moy : mais aussi » la voudroye-je faire et accomplir vo- » lontiers, et par ainsi demande ce qu'il » te plaira : car sans faute (s'il avient » que j'eschappe) je te le tiendray asseu- » rément. » Le pèlerin dist alors : — « Ce que je te demande n'est autre » chose, sinon que tu pardonnes aux » quatre frères de Tedalde de t'avoir » conduict à ce poinct, pensantz que tu » fusses coupable de la mort de leur » frère, et que tu les tiennes pour frères » et amys, en te demandant pardon de » cecy. » A qui Aldobrandin dist : — « Nul ne sçait combien la vengeance est » douce, ne avec combien d'ardeur on » la désire, sinon celuy qui reçoit l'of- » fense : toutesfoys, à fin que nostre » Seigneur entende à mon salut, je leur

» pardonneray volontiers, et dès main-
» tenant je leur pardonne, et si je sors
» d'icy en vie, et en eschappe, je déli-
» bère (pour le faire) d'y tenir tout le
» moyen qui te viendra le plus à gré. »
La response pleut au pèlerin, et sans luy vouloir dire autre chose, le pria très-fort qu'il fist bonne chère : car pour vérité il auroit, avant que le lendemain fust passé, certaine nouvelle de son salut.

Et au partir d'avecques luy, il s'en alla devers la Seigneurie, et fit tant qu'il parla en secret à un chevalier, qui estoit pour lors des seigneurs, et luy dist :
« Mon seigneur, on se doit volontiers
» travailler pour faire que la vérité des
» choses soit congneue, et mesmement
» ceux qui tiennent le lieu que vous te-
» nez, à fin que ceux qui n'ont point
» commis les delictz, n'en portent les
» peines, mais que les coulpables en
» soient puniz. Et à fin qu'il en avienne
» ainsi à l'honneur de vous, et à la dam-
» nation de qui l'a mérité, je suis venu
» icy devers vous : car, comme vous
» sçavez, vous avez procédé rigoureuse-
» ment contre Aldobrandin Palermini,
» et vous semble que vous avez trouvé

» pour certain, que ce doit avoir esté » luy qui a tué Tedalde Elisei, et estes » après pour le condemner ; ce qui est » très-certainement faux, ainsi comme » je pense vous faire congnoistre véri» tablement, avant qu'il soit mynuict, » en vous livrant entre voz mains ceux » qui ont tué ce jeune homme. »

L'honneste chevalier, lequel avoit grand regret de Aldobrandin, presta volontiers l'oreille aux parolles du pèlerin, et ayantz devisé ensemble de plusieurs choses sur ce faict, les deux frères hostes de Tedalde, et leur chambrière, furent prins par son introduction au premier sommeil, sans résistance. Mais quand on les voulut mettre sur la question, pour sçavoir au vray comment la chose estoit allée, ilz ne le voulurent endurer : ains chacun à part soy (et puis ensemble) confessèrent appertement que ce avoit esté eux qui l'avoient faict : ne congnoissantz toutesfoys Tedalde Elisei. Et quand on leur demanda la cause pourquoy, ilz dirent, que c'estoit pour ce qu'il avoit faict tout plein d'ennuy et fascherie à la femme de l'un d'eux, quand ilz n'estoient point au logis, et l'avoient voulu forcer à faire sa volonté.

Le pèlerin, ayant sceu cecy, print ongé du gentil-homme, et s'en vint ecrettement à la maison de ma Dame Iermeline, et la trouva (par ce que tous ses gens s'en estoient allés dormir) toute seule, qui l'attendoit pareillement en grande dévotion, pour ouyr bonnes nouvelles de son mary, et se réconcilier avec son Tedalde. A laquelle, quand il fut venu, il dist : « Ma très-chère Dame, » resjouy-toy : car pour certain tu au- » ras icy demain ton mary, sain et » sauve. » Et pour luy en donner plus entière créance, il luy racompta entièrement tout ce qu'il avoit faict. La Dame, joyeuse autant que oncques fut femme, de deux telz accidens, et si soudains, c'est à sçavoir de ravoir son amy en vie, lequel elle cuidoit véritablement avoir pleuré pour mort, et de voir son mary délivré du danger, lequel elle pensoit aussi plorer bientost pour mort, le baisa et embrassa affectueusement, et se mettans ensemble dedans le lict, firent de bien bon cueur, gracieuse et joyeuse paix, prenans l'un de l'autre un très-grand plaisir. Et ainsi que le jour s'aprocha s'estant levé Tedalde, ayant desjà déclairé à la Dame ce qu'il avoit délibéré

de faire, et prié de rechef qu'elle le tinst secret, il sortit de la maison de la Dame, en habit tousjours de pèlerin, pour s'en aller, quand il en seroit temps, donner ordre à l'affaire de Aldobrandin. Et voyant la Seigneurie (quand il fut jour) qu'elle avoit entière information de ce faict, elle délivra incontinent Aldobrandin, et peu de jours après, fit trencher la teste aux malfaicteurs au lieu où ilz avoient commis l'homicide.

Estant doncques délivré Aldobrandin avec son grand plaisir, et pareillement celuy de sa femme, et de tous ses amys et parens, et cognoissantz clairement que cecy estoit avenu par le moyen du pèlerin, ilz le menèrent en la maison de Aldobrandin, où ilz le prièrent de demourer autant qu'il luy plairoit, et ne se pouvoient saouler de luy faire honneur et bonne chère, mesmement la Dame qui sçavoit à qui elle le faisoit : mais luy estant advis, après quelques jours passez, qu'il estoit temps de mettre d'accord ses frères et Aldobrandin, lesquelz il congnoissoit estre non seulement fort estonnez de son eslargissement, ains aussi estoient armez de peur dudict Aldobrandin, il luy fit

ɹeste d'accomplir la promesse qu'il avoit faicte. Aldobrandin respondit nchement, qu'il en estoit tout prest.]ui le pèlerin fit aprester le lendemain beau banquet, où il dist qu'il vouloit e ledict Aldobrandin, avec ses parens leurs femmes, fissent recueil aux qua-ꞅe frères et à leurs femmes, et que luy-mesmes les iroit incontinent inviter de sa part à paix, et à son banquet. Et accordant Aldobrandin tout ce qu'il vouloit, iceluy pèlerin s'en alla tantost après vers ses quatre frères, usant envers lesquelz d'assez de parolles telles qui sont requises en semblables matières, il les fit en fin condescendre aysément avecques raisons invincibles de devoir recouvrer l'amytié de Aldobrandin, en luy demandant pardon ; et cecy faict les invita, et leurs femmes aussi, pour venir disner le lendemain avecques Aldobrandin, et eux, asseurez de sa foy, se tindrent pour invitez.

Le lendemain, sur l'heure de disner, les quatre frères de Tedalde, ainsi vestuz de noir comme ilz estoient, avecq' aucuns de leurs amys, vindrent les premiers en la maison de Aldobrandin qui les attendoit, et là, ayant posé leurs

armes en terre, devant tous ceux qui avoient esté invitez par Aldobrandin pour leur faire compagnie, se mirent à la mercy de Aldobrandin, luy requérans pardon de ce qu'ils avoient faict contre luy. Aldobrandin en plorant les receut bénignement, et les baisant en la bouche, avec peu de parolles (pour le faire court) leur pardonna toute l'injure qu'il avoit receue. Après ceux-cy, les sœurs et les femmes toutes vestues de noir y vindrent aussi, lesquelles furent gracieusement reçues par ma Dame Hermeline, et par les autres qui estoient avec elle. Puis estantz serviz tous magnificquement en ce banquet, il n'y eut nulle autre chose que louable, fors un certain silence procédé par la douleur fresche qui se représentoit par les habillemens de dueil des parens de Tedalde, dont le convy du pèlerin et son desseing avoit esté blasmé par aucuns, ainsi qu'il s'en apperceut. Pourquoy, comme il avoit délibéré, quand il fut temps de chasser ceste mélancolie, il se leva debout, alors que les autres n'avoient encor' mangé le fruict, et dist : « Il n'y a eu faute (Mes-
» sieurs et mes Dames) en tout ce ban-
» quet, pour le rendre joyeux, sinon

de la présence de Tedalde : lequel (ayans eu continuellement en vostre compagnie) vous n'avez point congneu: mais je le vous vueil monstrer. » Et ant jetté à terre son manteau, et tout n habit de pèlerin, il demoura en ourpoint. Et fut non sans très-grand sbahissement recongneu de tous, et longuement regardé avant que aucun creust asseurément que ce fust luy. Ce que voyant Tedalde, il leur racompta de plusieurs de leur parentage, et des choses avenues entre eux, et de ses fortunes : parquoy ses frères et les autres hommes, coururent tous, les larmes aux yeux de joye, à l'embrasser, et autant en firent après les femmes, aussi bien celles qui n'estoient point parentes, comme les parentes, excepté ma Dame Hermeline. Ce que voyant Aldobrandin, il luy dist : « Qu'est cecy, Hermeline ? » Que ne faiz-tu chère comme les autres à Tedalde ? » A qui elle respondit, si hault qu'elle pouvoit estre ouye de tous : — « Il n'y en a point icy certes qui » plus volontiers luy aye fait chère, ne » la luy face, que je feroye (comme celle » qui plus luy suis tenue que nulle » autre, considérant que par ses bonnes

» œuvres je t'ay recouvré), n'estoient les » déshonnestes parolles qui furent dictes » le jour que nous plorions celuy que » nous pensions estre Tedalde, qui m'en » gardent. » A qui Aldobrandin dist : — « Va hardiment. Penses-tu que je » croye à ces bavars ? Il a bien monstré, » en pourchassant ma délivrance, qu'ilz » ont menty : encores que je ne les aye » jamais creuz. Tost, lève-toy, et le va » embrasser. » La Dame (qui ne désiroit autre chose) ne fut paresseuse d'obéir en cecy à son mary : parquoy s'estant levée, tout ainsi comme les autres avoient faict, ainsi elle en l'embrassant luy fit grand chère. Ceste libéralité dont usa Aldobrandin pleut grandement aux frères de Tedalde, et à tous les autres hommes et femmes qui estoient en la compagnie : tellement que toute la rancune qui avoit esté en l'entendement d'aucuns, par les parolles qui avoient esté dictes, s'oublia par cecy.

Quand doncques ceste grand chère eut esté faicte à Tedalde, luy-mesme dessira les habillemens de dueil sur les espaules de ses frères, et pareillement à ses sœurs, et aux femmes de ses frères, et voulut qu'on apportast d'au-

; habillemens : lesquelz, après qu'ilz ent revestuz, se prindent â chanter, ıcer, et faire autres passetemps : au yen dequoy le banquet, qui avoit esté commencement triste et mélanço- ıe, eut joyeuse fin, et avec très-grande égresse s'en allèrent tous de compa- ıie en la maison de Tedalde, où ilz oupèrent, et tenantz par plusieurs jours ıprès ceste façon de faire, continuèrent :este chère.

Les Florentins regardèrent Tedalde plusieurs jours, quasi comme un homme resuscité, et pour chose admirable ; et à plusieurs, mesmes encor' à ses propres frères, demoura un peu de doubte en l'entendement, si c'estoit luy ou non, et ne le croyent point encores fermement, ne paraventure ne l'eussent-ilz creu en pièce, s'il ne fust avenu un cas qui les fit certains qui estoit celuy qu'on avoit tué, lequel fut tel :

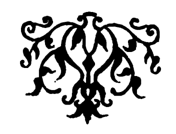
Un jour passoient des gens de pied de Lunigiane devant leur maison, et voyans Tedalde, coururent au devant de luy, en disant : « Dieu te gard de mal, Fati- » vole. » Ausquelz Tedalde, en la pré-

sence de ses frères, respondit : — Vous » m'avez prins pour un autre. » Ceux-cy, quand ilz l'ouyrent parler, en eurent honte, et lui demandèrent pardon, en luy disant : — En vérité vous ressemblez » mieux, que homme que nous vismes » jamais ressembler, un nostre compa- » gnon, qui se nomme Fativole de Pon- » tresme, qui vint icy quinze jours y a, » ou peu s'en faut, et jamais nous n'avons » pu sçavoir depuis, qu'il est devenu : » bien est vray que nous nous esbays- » sions de vostre habit, par ce qu'il » estoit, comme nous sommes, gens de » guerre. »

Le frère aisné de Tedalde, oyant cecy, s'avança, et demanda dequoy estoit vestu ce Fativole. Ceux-cy le luy dirent, et se trouva poinct par poinct qu'il estoit vestu ainsi qu'ilz le disoient, dequoy tant par cecy que par plusieurs autres signes, on recongneut que celuy qui avoit esté tué estoit Fativole, et non Tedalde ; et dès ceste heure-là, le soupçon que ses frères et chacun avoit, leur sortit de l'entendement.

Tedalde, estant retourné très-riche, persévéra en son amytié, et la Dame,

ıs plus se courroucer, fit si sage-
:nt qu'ilz jouyrent longuement de
ır amour. Dieu nous face jouyr de la
ıstre.





FÉRONDE,

ayant mangé certaine pouldre, fut enterré pour mort. Et par l'Abbé qui jouyssoit de sa femme fut tiré de la sépulture et mis en prison : et luy feit-lon accroire qu'il estoit en purgatoire : et après qu'on l'eut faict ressusciter, on luy feit nourrir pour sien un enfant que l'Abbé avoit faict à sa femme.

NOUVELLE VIII

Pour déclarer la malice d'aucuns du clergé, et déniaiser quelques sots maris.





UAND la longue nouvelle de ma Dame Émilie fut achevée, non pourtant desplaisante à personne pour sa longueur, mais tenue de tous pour si courte qu'on n'avoit rien demouré à la dire, eu esgard à la quantité et à la diversité des cas racomptez en icelle, la Royne se tourna vers ma Dame Laurette : et par

seul signe qu'elle luy fit de vouloir
ı'elle parlast, luy donna occasion de commencer ainsi :

Mes chères Dames, j'ay un compte
ritable à vous faire, qui a trop plus de
mblance de mensonge que de vérité :
t m'en est souvenu tout à cest' heure,
quand j'ay ouy qu'un a esté pleuré et
ensevely pour un autre. A ceste cause,
je vous racompteray comment un homme
vif a esté ensevely pour mort : et comme
pour ressuscité, et non pour vif, luymesmes et plusieurs autres creurent qu'il
estoit sorty de la sépulture, et adoré pour
saint celuy qui en estoit occasion : lequel
(comme coulpable) en devoit plustost estre
condemné.

En Toscane fut et est encor' une abbaye
assise (comme nous en voyons plusieurs)
en un lieu non trop fréquenté de gens,
en laquelle fut faict Abbé un moine de
léans, lequel en toutes choses estoit très-sainct, fors ès œuvres des femmes : et
cela scavoit-il si caultement faire, que
non seulement il n'estoit sceu d'aucun,
mais encor' moins soupçonné. Or advint
qu'un riche paysant appellé Féronde,

voisin de ladicte abbaye, homme matériel et gros d'entendement, print grande familiarité avec ledict Abbé : et ne plaisoit ladite familiarité à l'Abbé pour autre chose que pour aucunes récréations qu'il prenoit quelquefois de ses sotises. En ceste privauté et fréquentation l'Abbé s'apperceut que Féronde avoit très-belle femme : dont il devint si très-ferventement amoureux, qu'il ne pensoit jour ne nuict à autre chose : mais voyant que Féronde (combien qu'il fust en toute autre chose simple et sot) estoit néantmoins très-sage à sçavoir aymer ceste sienne femme, et à la bien garder, l'Abbé, en désespoir quasi, toutesfois comme cault et advisé, il mena Féronde de telle sorte qu'il venoit quelquesfois avec sa femme, passer le temps au jardin de l'abbaye ; et là, devisant avecques eux de la béatitude de la vie éternelle, et des très-sainctes œuvres de plusieurs hommes et femmes qui furent jadis, il les entretenoit modestement : tellement qu'il vint un grand désir à la femme de se confesser à luy, et en demanda congé à Féronde : qui luy fut ottroyé.

Estant doncques venue la femme à se confesser à l'Abbé (avec son grand con-

tentement) et s'estant mise à genoux à ses piedz, avant que dire autre chose, elle commença ainsi : « Monsieur, si Dieu » ne m'avoit donné mary tel que j'en ay » un, ou qu'il ne m'en eust point donné, » il me seroit paradventure bien aysé » d'entrer avecques vostre saincte doc- » trine au chemin que vous nous avez » devisé, qui meine les gens à la vie éter- » nelle; mais moy, considérant qui est » Féronde et la sienne sottise, je me puis » bien dire vefve, encores que je soye » mariée : d'autant que luy vivant je ne » puis avoir autre mary : et encor' (ainsi » sot comme vous le voyez) il est sans » aucune occasion si oultreement jaloux » de moy, que je ne puis vivre avecques » luy, sinon en tribulation et male » adventure : pour laquelle chose, pre- » mier que je puisse venir à autre » confession, je vous prie le plus hum- » blement que je puis, que sur cecy il » vous plaise me donner aucun conseil, » pource que si je ne commence par » cecy l'occasion de mes bonnes œuvres, » le confesser ou autre bien que je sceusse » faire me serviroit de peu. » Ces paroles chatouillèrent avec grand plaisir le cueur de l'Abbé : et luy sembla bien que

la fortune luy eust ouvert la voye à ce que plus il désiroit; si dist : — « Ma fille, » je croy pour certain que ce soit un » grand ennuy à une belle et délicate » femme (comme vous estes) d'avoir pour » mary un sot sans cervelle ny enten» dement; mais encor' le croy-je plus » grand, d'avoir un jaloux : parquoy » vous ayant et l'un et l'autre, ce que » vous dites de vostre tribulation se peut » aisément croyre. Mais à cecy, pour » abréger, je n'y voy autre remède qu'un, » qui est : qu'il faut qu'il guérisse de » ceste jalousie : et la médecine de l'en » sçavoir guérir, je la sçay trop bien » faire, pourveu que vous vous faciez » forte de tenir secret ce que je vous » diray. »

La femme luy dit : — « Mon père, de » cecy n'en doubtez point : car je me » laisseroye plustost mourir, que je » disse jamais à autruy chose que vous » m'eussiez défendu de dire. Mais com» ment se pourra faire cecy ? » L'Abbé respondit : — « Si nous voulons qu'il » guérisse, il faut par nécessité, qu'il » voise en purgatoire. — Et com» ment » (dist la femme) « y pourra-il » aller estant en vie. — Il faut » (dist



»bé) « qu'il meure, et par ainsi il ira, et quand il aura souffert tant de peine qu'il soit guéry de sa jalousie, nous, avecques certaines oraisons, prierons Dieu qu'il le rameine en ceste vie, et il le fera ainsi. » Adonc dist la femme : — « Dois-je ce pendant demeurer vefve ? — Ouy » (respondit l'Abbé) « pour un certain temps : durant lequel il vous faut bien garder de vous remarier, par ce que Dieu s'en courrousseroit, et quand Féronde reviendroit, il vous faudroit retourner à luy, et lors il seroit plus jaloux que jamais. » La femme dist : — « Mais qu'il guérisse de ceste maudite jalousie et qu'il ne me faille tousjours demourer en ceste prison, j'en suis contente : faites-en comme il vous plaira. — Et je le feray » (dist l'Abbé). « Mais quelle récompense dois-je avoir d'un tel plaisir ? — Mon père » (dist la femme) « ce qu'il vous plaira, pourveu que il soit en ma puissance : mais que peut faire une telle femme comme moy, qui soit convenable à un tel sainct homme comme vous estes ? » A qui l'Abbé respondit : — « M'amye, vous pouvez

» non moins faire pour moy, que je puis » faire pour vous : par ce que, ainsi » comme je me dispose à faire pour vous » chose qui doit estre vostre bien et » consolation, ainsi pouvez-vous faire » chose pour moy qui sera le salut et » recouvrement de ma vie. » Lors dist la Dame : — « Si ainsi est, j'en suis con» tente. — Doncq » (dist l'Abbé) « me » donnerez-vous vostre amour avec con» tentement de vostre personne, pour » laquelle je brusle et me consomme » entièrement ? » La femme, oyant cecy, toute estonnée, respondit : — « Hélas, » mon père, qu'est-ce que vous me » demandez ? Je cuydoye certainement » que vous fussiez un vray sainct : est-il » convenable aux hommes sainctz de » requérir les femmes qui vont à eux » pour conseil de semblables choses ? » A qui l'Abbé dist : — « Ma chère amye, » ne vous en esmerveillez, car la sain» cteté n'en devient pas moindre : par ce » que elle demeure en l'ame ; et ce que » je vous demande est péché du corps : » mais quoy que ce soit, vostre désirable » beauté a tant eu de force, que amour » m'a contrainct ainsi le faire ; et vous » vueil bien dire que vous vous devez

ıs glorifier de vostre beauté, que
ıcune femme : considérant qu'elle
plaist aux sainctz hommes, qui ont
accoustumé de voir celles du ciel : et
outre ce, encores que je soye Abbé,
je suis homme comme les autres, et
comme vous voyez, je ne suis encores
vieil : et me semble que ce que je vous
demande ne vous doit estre ennuyeux
» à faire : ains le devez désirer, par ce
» que, cependant que Féronde demou-
» rera en purgatoire, je vous donneray
» (en vous faisant compagnie la nuict)
» celle mesme consolation qu'il vous
» devroit donner ; et de cecy jamais per-
» sonne ne s'en apercevra, croyant
» chacun de moy ce que n'aguères vous
» en croyez : parquoy ne refusez la
» grace que Dieu vous envoye. Il y en a
» assez de celles qui désireroient avoir
» ce que vous pouvez avoir, et que vous
» aurez si vous croyez comme sage mon
» conseil : et outre tout cecy j'ay de
» belles bagues et autres joyaulx, les-
» quelz je n'enten qu'ilz soient à autre
» personne qu'à vous : faites doncques
» pour moy, ma chère amye, ce que je
» fay volontiers pour vous. » La femme,
ayant le visage baissé, ne sçavoit com-

ment le luy nyer : et de le luy accorder il ne luy sembloit estre bien faict. Parquoy voyant l'Abbé qu'elle luy avoit presté l'oreille et qu'elle ne respondoit aucune chose, il luy sembla bien l'avoir à moitié convertie, et avec plusieurs autres parolles continuant aux premières, avant qu'il cessast il luy meit en la teste que ce seroit bien faict. Et elle, toute honteuse, luy dist qu'elle estoit preste à faire tout ce qu'il luy plairoit : mais qu'elle ne le pouvoit faire que Féronde ne fust premièrement allé en purgatoire. A qui l'Abbé très-content dist : — « Et » nous ferons qu'il yra incontinent. » Faites tant seulement que demain ou » un autre jour il vienne passer icy le » temps avecques moy. » Et après cecy dict, luy ayant secrettement mis un anneau au doigt, il luy donna congé.

La femme, joyeuse du présent, et espérant en avoir d'autres, quand elle fut retournée vers ses compagnes, leur compta de merveilleuses choses de la sainteté de l'Abbé, et s'en retourna en sa maison avecques elles. De là à peu de jours Féronde s'en alla à l'abbaye, et incontinent que l'Abbé le veit, il s'avisa de l'envoyer en purgatoire. Iceluy Abbé



oit recouvré de fortune une pouldre
ɘ merveilleuse vertu ès parties de Le-
ant, d'un grand prince, lequel affer-
ıoit qu'en souloit user le Vieil de la
lontaigne, quand il vouloit envoyer
uelqu'un dormant en son paradis, ou
en faire sortir. Laquelle (ainsi que plus
u moins on en prenoit) faisoit, sans
ucune offence, dormir tellement celuy
ui en prenoit, que ce pendant que sa
ertu et force duroit, jamais personne
'eust jugé que celuy-là eust en soy
ucun sentiment de vie. Parquoy, ayant
rins ledict Abbé de ceste pouldre, au-
ınt qu'il suffisoit pour faire dormir trois
›urs, il la mesla avecques un voirre de
in trouble, et la donna à boyre en sa
hambre à Féronde, sans qu'il y pensast
ucune chose : et après le promena par
: cloistre. Là où estant avec plusieurs
e ses moines, ilz commencèrent à pren-
re grand passetemps de ses sottises
ccoustumées : lequel ne dura guères que
isant la pouldre son opération, il ne luy
int un si soubdain et enragé sommeil
ı la teste, qu'estant tout debout il s'en-
ɔrmit, et ainsi endormy tomba; dont
Abbé, faignant de se troubler fort de
st accident, le fit descendre et apporter

de l'eau froide qu'on luy jetta au visage : et plusieurs autres choses, comme si d'aucune fumosité d'estomach, ou autre cause qui luy eust occupé le sentiment, il luy eust voulu recouvrer la vie perdue et ledict sentiment. Mais voyant l'Abbé et les moines que pour tout cecy il ne s'en ressentoit aucunement, eux luy tastants le poulx et ne luy trouvans aucun sentiment, creurent tous pour certain qu'il estoit mort. Parquoy, l'ayant envoyé dire à sa femme et aux parens (lesquelz y vindrent incontinent), en pleurèrent aucunement. L'Abbé le fit mettre ainsi vestu comme il estoit soubz une tombe en sépulture : et la femme s'en retourna en la maison avec un petit filz qu'elle avoit de son mary, disant qu'elle n'en partiroit jamais. Et estant ainsi demourée avec son filz, commença à gouverner le bien et les richesses de la maison.

L'Abbé, accompagné d'un moine Boullonnois, duquel il se fioit grandement, qui estoit venu ce jour mesme de Boullongne, s'estant levé la nuict, tirèrent secrettement eux deux Féronde de la sépulture, et le portèrent en une prison obscure où l'on ne voyoit goutte :

laquelle avoit esté faicte pour mettre *in pace* les moines qui commettoyent quelque faute. Et là luy ostèrent ses habillemens, et le vestirent d'un habit de moine, puis le mirent sur un faisseau de paille, et le laissèrent là jusques à ce qu'il se ressentist. Puis, le jour ensuyvant, l'Abbé s'en alla avec un autre de ses oines par manière de visitation à la aison de la femme : laquelle il trouva estue de noir, et toute troublée ; et ayant un espace de temps confortée, la equit tout doucement de sa promesse. a femme se voyant en liberté, et sans empeschement de Féronde ou d'aucun utre, ayant veu à l'Abbé un autre bel nneau au doigt, dist qu'elle estoit preste e tenir sadicte promesse ; et composè- ent ensemble que la nuict ensuyvant il pourroit venir.

Parquoy, venue ladicte nuict, l'Abbé, estu des habillemens de Féronde, et ccompagné de son moine, s'y en alla, t coucha avec elle jusques au matin, ecevant un très-grand plaisir, puis s'en etourna à l'abbaye. Et faisant assez ouvent ce chemin, estant rencontré quelquefoys à l'aller, et quelquefoys au venir, l'on creut que c'estoit Féronde

qui alloit par ce chemin faisant sa pénitence; et après s'en faisoit mille comptes entre les gens du village, qui sont gens gros et ruraux; et si fut encores récité par plusieurs foys à la femme, qui sçavoit mieux qu'eux ce que c'estoit.

Quand doncques Féronde fut resveillé, et qu'il se trouva là, sans sçavoir où il estoit, le moine Boullonnois entra dedans la prison, et avec une voix horrible, et certaines verges en la main, luy donna une grande fessée. Féronde, plourant et criant, ne faisoit autre chose que de demander : « Où suis-je ? » A qui le moine respondit : — « Tu es en purgatoire. — » Comment, » dist Féronde, « suis-je » doncques mort ? — Ouy, » dist le moine. Parquoy Féronde commença à pleurer soy-mesmes, sa femme, et son filz; disant les plus grandes folies du monde. Auquel le moine porta un peu après à manger et à boire. Ce que voyant Féronde, il dist : — « Ho ho, les mortz » mangent-ilz ? » Le moine dist : — « Ouy : » et ce que je t'apporte, est ce que la » femme qui fut tienne a envoyé ce matin à l'église pour faire dire des messes » pour ton ame : et Dieu veut qu'il te » soit représenté icy. » Lors dist Fé-



de : — « O mon Dieu, donne luy le
on an : je l'aymoye tant avant que je
ourusse, que je la tenoye toute nuict
itre mes bras : et ne faisoye autre
iose que la baiser, et ençor' quelque
itre chose quand il m'en prenoit
olonté. » Et après, ayant grande faim,
mença à manger et à boire ; et ne
semblant le vin trop bon, dist : —
que Dieu la mette en mal an, qu'elle
a envoyé au prestre du vin du muy
ui est au long du mur. » Mais après
l eut mangé et beu, le moine le print
rechef, et des mesmes verges luy
na une autre grande secousse. A qui
onde (ayant fort crié) dist : — « Hé-
s, pourquoi me fais-tu cecy ? » Le
ne luy respondit : — « Pource que
ostre Seigneur l'a commandé ainsi ;
veut que deux fois le jour tu en
es autant. — Et pour quelle occa-
? » dist Féronde. — « Pour ce, » re-
ndit le moine, « que tu as esté jaloux,
ant la meilleure femme qui fust en
ut le païs pour espouse. — Hélas, »
Féronde, « tu dis vray, et la plus
oulce : elle estoit plus succrée que
nfitures : mais je ne sçavoye pas que
ostre Seigneur fust marry, quand

» l'homme est jaloux, car je ne l'eusse » jamais esté. » Le moine dist : — « A » cecy devois-tu penser tandis que tu » estois de là : et s'il advient que jamais » tu y retournes, ayes tousjours tant en » souvenance ce que je te fay mainte- » nant, que tu ne soyes jamais jaloux. » Féronde respondit : — « Ho, y retourne- » il jamais qui est une fois mort ? — » Ouy : celuy qu'il plaist à nostre Sei- » gneur, » dist le moine. — « Hélas, » dist Féronde, « se j'y retourne jamais, » je seray le meilleur mary du monde : » jamais je ne la battray ; jamais ne luy » diray villenie, sinon du vin qu'elle a » envoyé icy ce matin ; et aussi elle n'a » point envoyé de chandelle, et m'a con- » venu manger à l'obscur. — Si a bien » (dist le moine), « mais elles ont esté brus- » lées en disant les messes. — Ho » (dist Féronde), « tu diras à la fin vérité, et pour » certain, si j'y retourne, je luy laisseray » faire ce qu'elle vouldra. Mais dy-moy : » qui es-tu qui me fais tout cecy ? » Dist le moine : — « Je suis pareillement » mort comme toy, et nasquy en Sar- » daigne : et parce que je louay la ja- » lousie à un maistre que je servoye, » j'ay esté condemné de Dieu à ceste

» peine, que je te doive donner à man-
» ger et à boire, et te battre comme je
» fais, jusques à tant que nostre Seigneur
» ayt déterminé autre chose de toy et de
» moy. » Féronde luy demanda : — « Ne
» sommes-nous que toy et moy icy ? —
» Ouy » (dist le moine), « à milliers ; mais
» tu ne les peux ne voir ni ouyr, non
» plus qu'eux toy. » Alors Féronde dist :
— « Ho ho, combien sommes nous loing
» de nos païs ? » Respond le moine : —
« Beaucoup de milliers de lieues. — Moi-
» gne, c'est bien assez, » (dist Féronde).
« Et à ce qu'il me semble, nous devrions
» estre hors du monde, tant il y a. »

Or en telles et semblables façons de faire, et avec le boire et le manger fut tenu Féronde dix bons moys ; pendant lesquelz l'Abbé visita assez souvent la belle jeune femme, et avec elle se donna le plus beau temps du monde. Mais (comme les malheurs adviennent) elle devint grosse, et incontinent s'en estre apperceue, elle le dist à l'Abbé. Parquoy il sembla bon à tous deux que sans y songer autrement Féronde deust retourner de purgatoire en ceste vie : et qu'elle retournast avecques luy, disant qu'elle estoit grosse de luy. L'Abbé, la nuict

ensuyvant, fit avec une voix contrefaicte appeller Féronde en la prison, et luy dire : « Féronde, conforte-toy : car il » plaist à Dieu que tu retournes au » monde : là où (quand tu y seras) tu » auras un filz de ta femme, lequel tu » feras nommer Benoist : par ce que, par » les prières de ton sainct Abbé, et de ta » femme, et pour l'amour de sainct Be» noist, il te fait ceste grace. » Féronde, oyant cecy, fut fort joyeux, et dist : — « Il me plaist bien, Dieu doint le bon » an à nostre Seigneur, et à l'Abbé, et à » sainct Benoist, et à ma femme doulce » et succrée. » L'Abbé luy ayant faict donner, parmy le vin qu'on luy envoyoit, de celle pouldre tant qu'il suffist pour le faire dormir quatre heures, et l'ayant revestu de ses habillemens, luy et le moine le repportèrent secrettement en la tombe ou il avoit esté ensevely.

Le matin ensuyvant sur le point du jour, Féronde reprint ses sens, et vit par quelque trou de la tombe le jour, lequel il n'avoit veu dix moys y avoit. Parquoy, luy estant avis qu'il estoit vif, commença à crier : « Ouvrez-moy, ouvrez-moy ; » et luy-mesmes poulsant de la teste le couvercle de la tombe, s'efforça tant que le

ayant entr'ouvert par ce qu'il n'estoit guères bien joinct, il commençoit à le jetter par terre, quand les moines qui avoient ouy matines coururent là, et congneurent la voix de Féronde, et le virent jà hors du monument. Dequoy tous espouventez pour la nouveaulté du faict, commencèrent tous à fuyr, et s'en allèrent devers l'Abbé. Lequel, faisant semblant de se lever d'oraison, dist : « Mes enfans, n'ayez peur, prenez la » croix et l'eau beniste, et vous en ve- » nez après moy, et nous verrons ce que » la puissance de Dieu nous veut mon- » strer. » Et ainsi fut faict. Féronde estant tout palle (comme celuy qui long temps avoit esté sans voir le ciel), sortit hors du monument, et incontinent qu'il vit l'Abbé se jetta à ses piedz, disant : « Mon père, voz oraisons (ainsi qu'il m'a » esté révélé) et celles de sainct Benoist, » et celles aussi de ma femme, m'ont tiré » des peines de purgatoire et retourné » en vie ; dequoy je prie Dieu, qu'il » vous doint bon an et bonnes calendes « aujourd'huy et toute vostre vie. » L'Abbé dist : — « Louée soit la puis- » sance de Dieu ! Va doncq', mon filz, » puis que Dieu t'a icy r'envoyé, et con-

» sole ta femme, laquelle tousjours de-
» puis que tu passas de ceste vie, a esté
» en larmes, et soyez doresnavant ser-
» viteur de Dieu. — Monsieur » (respondit Féronde), « il m'a bien ainsi esté dit.
» Laissez faire à moy, qu'aussi tost que
» je la trouveray, je la baiseray, tant de
» bien je luy vueil. » L'Abbé estant demouré avec ses moines, fit semblant d'avoir une grande admiration de cecy, et en fit dévotement chanter le *Miserere*.

Féronde retourna en son village, là où tout le monde qui le voyoit fuyoit comme on a accoustumé de faire quand on voit les horribles choses : mais luy, en les appellant par leurs noms, affermoit qu'il estoit ressuscité. Sa femme pareillement avoit peur de luy. Mais après que le peuple se fut par quelque temps asseuré avec luy, et voyant qu'il estoit vif, l'interroguèrent et demandèrent plusieurs choses, et luy, comme s'il estoit retourné sage, respondoit à tous, et leur comptoit nouvelles des ames de leurs parens; et faisoit de soy-mesmes les plus belles fables du monde, de ce qu'on faisoit en purgatoire, et racompta devant tout le peuple la révélation à luy faicte par Rangel Bragriel avant qu'il ressuscitast.

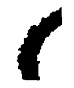


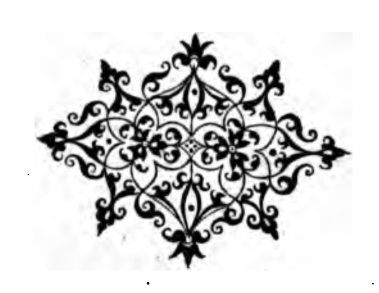
Au moyen dequoy il s'en retourna à la maison avecques sa femme, et, remis en la possession de ses biens, l'engrossa (comme il creut); et de fortune il advint que ce fut à temps convenable, selon l'opinion des sotz, qui croyent la femme devoir porter justement un enfant neuf moys. Elle depuis enfanta un filz, lequel fut nommé Benoist Ferondy.

Le retour de Féronde et les parolles qu'il disoit (croyant quasi chacun qu'il fust resuscité) augmentèrent grandement et sans fin, la renommée de la saincteté de l'Abbé; et Féronde, lequel pour sa jalousie avoit esté bien battu, comme guéry d'icelle, en ensuyvant la promesse que l'Abbé avoit faite à la femme, ne fut de là en avant plus jaloux. Dequoy elle contente vesquit honnestement comme elle souloit avecques luy, et si bien que quand commodément elle pouvoit, elle se retrouvoit très-volontiers avecques le sainct Abbé, lequel l'avoit bien et soigneusement servie en ses plus grands affaires.

FIN

DU TOME SECOND





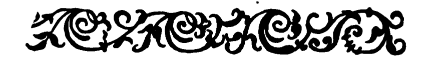


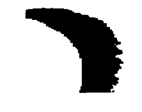
TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND

Pages

LA DEUXIESME JOURNÉE

du Décaméron (Suite)





Paris. — Typ. MOTTEROZ, 31, rue du Dra





Paris. — Imp. Motteroz, 31, rue du Dragon.